

FRANÇOIS PALLU

PRINCIPAL FONDATEUR

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Louis BAUDIMENT

SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE TOURS



MCMXXXIV

*Thèse Paris
1934.*

FRANÇOIS PALLU

PRINCIPAL FONDATEUR DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Mgr FRANÇOIS PALLU, par de La Mare Richart, gravé par P. Simon.

FRANÇOIS PALLU

PRINCIPAL FONDATEUR

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Louis BAUDIMENT

SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE TOURS



GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS
EDITEURS A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXXIV



ADDENDA

1° Consulter les 4 cartes placées à la fin du volume.

2° Les *illustrations* sont expliquées par des notices p. 493 *sq.*; certaines d'entre elles ont été déplacées de quelques pages pour la facilité du brochage.

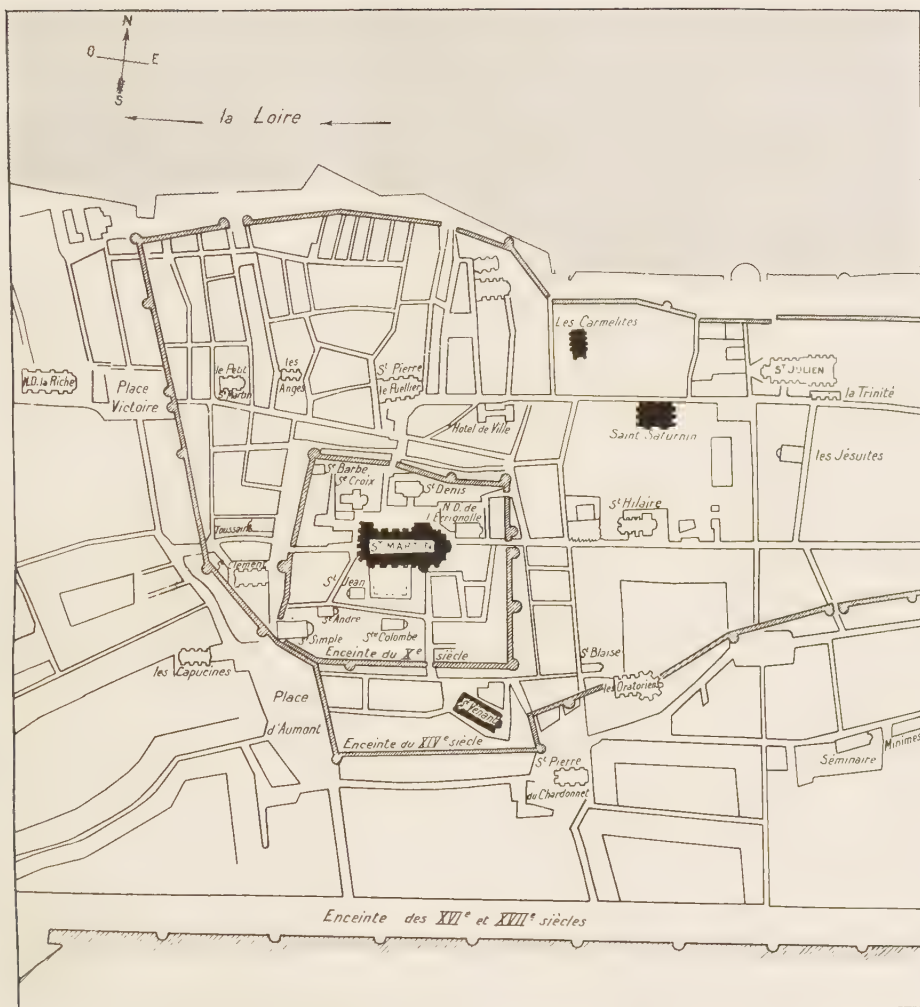
3° *Corrigenda.*

		<i>au lieu de</i>	<i>lisez</i>
p. 15	dernière l.	mourut à 50 ans, en 1628	mourut en 1628.
p. 17	11 ^e l. 16 ^e l.	de dix-huit des Mission	des dix-huit des Missions
p. 18	dern. l. notes	mérite	mérites
p. 19	n. 3	Bénigme	Bénigne
p. 27	11 ^e l.	1663	1633
p. 30	3 ^e l.	1663	1653
p. 34	n. 2	évêque titulaires	évêques titulaires
p. 42	11 ^e l.	les progrès	les développements
p. 43	24 ^e l.	chétienté	chrétienté
p. 49	4 ^e l. a. f.	16	16 août
p. 53	5 ^e l.	Chrits	Christ.
p. 57	n. 3, 5 ^e l. n. 3, 4 ^e l. a. f.	les « les bons amis » paur foids	« les bons amis » pour froids
p. 63	n. 4	p.	p. 49
p. 66	n. 1.	D. H., t. I,	Lettres, t. II
p. 67	32 ^e -33 ^e l. n. 2	pour dernière fois p.	pour la dernière fois p. 33
p. 74	15 ^e l.	pas cœur	par cœur
p. 80	16 ^e l.	si	six
p. 86	17 ^e l.	agrés	agres
p. 88	n. 4, 5 ^e l.	de l'Asie	par l'Asie
p. 89	13 ^e l.	sont frère	son frère
p. 107	17 ^e l.	française	françaises
p. 116	30 ^e l.	mophysite	monophysite
p. 120	av. d. l.	ils leur faut	il leur faut
p. 127	17 ^e l.	puis	puisque
p. 135	d. l.	la Feur	la Fleur
p. 138	n. 1, 1 ^{re} l. n. 1, 4 ^e l.	l'avait... trouvé fraçois	avait trouvé Pallu françois
p. 145	20 ^e l.	anisi	ainsi
p. 150	25 ^e l.	séminaires	séminaire
p. 151	d. l.	mousquet	mousquet »
p. 153	13 ^e l.	la Ciota	la Ciotat
p. 156	1 ^{re} l.	comparait	comparait.
p. 163	24 ^e l.	missionnaires	missionnaires
p. 166	4 ^e l. a. f.	contre temps	contretemps
p. 185	4 ^e l.	Portuagal	Portugal
p. 193	n. 1	Guérin	Gérin
p. 194	n. 1	qu'il lui permit	qui lui permit
p. 195	4 ^e l. n. 4	risquée p.	risquée, p. 169
p. 197	10 ^e l. d. l.	faudrait obtient	faudrait, obtient
p. 200	n. 3	misgionnaires	missionnaires
p. 202	n. 5	p. 107	ps. 107
p. 207	15 ^e l. 26 ^e l.	couvertes tuiles Français	couvertes de tuiles Francois
p. 210	11 ^e l. n. 3	Bénigme A. M.-L.	Bénigne A. M.-E.
p. 213	22 ^e l.	les six cardinaux	les cardinaux
p. 215	n. 2	Pontifici	Pontificii

au lieu de

lisez

p. 221	n.	t. II	t. III
p. 221	n. 2	y demander	lui demander
p. 222	2 ^e l.	nouvelle	nouvelle,
		extrémité,	extrémité ;
p. 226	n. 4	Châteaubriand	Châteaubriant
p. 233	6 ^e l.	dit Pallu	Pallu
	n. 1, 4 ^e l.	confirmation	confirmation
p. 240	n. 3	Constantin et Lotteau	Courtaulin et Lotteaux
	n. 4	Quand à	Quant à
p. 243	24 ^e -28 ^e l.	tonquinois Tonquin	tonkinois, Tonkin
p. 245	8 ^e l.	Clément IX	Clément X
p. 249	n. 1	p. 892	1893
p. 257	n. 4	restituer la 2 ^e ligne qui est tombée :	fitant de la faiblesse de son maître, il s'était déclaré indépendant et
p. 269	n. 2, 2 ^e l.	écrivit	écrivait
p. 275	n. 1	p.	p. 297
p. 294	12 ^e l.	armé	armés
p. 297	4 ^e l. a. f.	promontoir	promontoire
p. 298	7 ^e l.	du Paracels	des Paracels
p. 301	27 ^e l.	et ils	et il
p. 312	5 ^e l.	29 juin	29 février
p. 314	7 ^e l.	il demanda	il leur demanda
p. 321	17 ^e l.	Haumesnil	Hautmesnil
p. 322	16 l.	!	?
	n. 4	de le Motte	de la Motte
p. 326	n. 2	<i>prespicua</i>	<i>perspicua</i>
p. 329	5 ^e l.	qu'on abandonne	qu'on l'abandonne
p. 350	9 ^e l. a. f.	se tint,	se tint ;
	n. 4	171-296	171-196
p. 356	n. 1, 4 ^e l.	démontré	demandé
p. 410	6 ^e l.	missionnaire	missionnaires
p. 411	5 ^e l. a. f.	Sicart	Sicard
p. 413	3 ^e l.	1 ^{re} avril	10 avril
p. 422	9 ^e l.	goûte	goûts
p. 427	7 ^e l. a. f.	de Clergues	Le Clergues
p. 429	1 ^{re} l.	1685	1682
p. 441	n. 3	publia	publia,
p. 452	n. 1, 2 ^e l.	de morale	de la morale
	8 ^e l.	parties	partis
p. 458	n. 2, 3 ^e l.	Si-Ngnan-Fou	Si-Ngan-Fou
p. 460	n. 2	du commencement	au commencement
p. 462	20 ^e l.	poursuivi	a poursuivi
p. 464	n. 6	Dufresne	Dufresse
—	—	Dumoulin, Borie	Dumoulin-Borie
p. 470	23 ^e l.	Bénigme	Benigme
p. 478	14 ^e l.	1682	1862
p. 497	19 ^e -23 ^e l.	n ^o 2	n. 2
—	25 ^e l.	so naage	son aage



PLAN PARTIEL DE TOURS AU XVII^e SIÈCLE

PRÉFACE

Il est des hommes qui ne peuvent être complètement oubliés de la postérité : ce sont les fondateurs des Sociétés religieuses ; même s'il est peu connu de la foule, chacun d'eux laisse du moins derrière lui une lignée pieusement attentive à vivre de son souvenir, de ses exemples, de ses enseignements, et fière de se rattacher à lui comme à un père.

C'est bien le cas de François Pallu.

Ce chanoine de la Collégiale Saint-Martin-de-Tours, devenu le principal fondateur des Missions Etrangères, n'est plus depuis deux cent cinquante ans ; il est mort obscurément dans une lointaine province de Chine, et, pendant longtemps, son tombeau n'a pu être que très rarement visité par ceux-là mêmes qui continuaient le sillon qu'il avait commencé.

Néanmoins sa mémoire vit toujours dans l'Association qu'il a fondée et qui occupe encore, au coin de la rue du Bac et de la rue de Babylone, le Séminaire où il a habité lui-même dans les intervalles de ses voyages. Les missionnaires, ses fils, ont mis son portrait à une place d'honneur dans leurs salles. Mais surtout sa pensée se prolonge dans leur pensée : ils savent son histoire héroïque et mouvementée, ils le vénèrent à cause de ses vertus, ils ont appris quel esprit l'animait et ils s'en inspirent, ce qui leur est facile puisqu'ils ont la même foi, la même charité pour le Christ et pour les âmes rachetées par lui.

Pour faciliter à ses membres cette connaissance de leur commun père, la Société des Missions Etrangères, a, grâce aux nombreux travaux de M. A. Launay, édité un certain nombre d'ouvrages : d'abord une Histoire Générale de la Société des Missions Etrangères, en trois volumes, où notre héros tient évidemment la première place, puis des Histoires de Missions particulières (spécialement de la Mission de Siam et de la Mission du Tonkin), dont les débuts sont pleins de son nom. Les Documents Histori-

ques relatifs à la Société des Missions Etrangères ont été imprimés en un livre qui redit à chaque page les œuvres de Pallu, d'autant plus que l'une des plus importantes pièces est un long Mémoire rédigé par lui sur les origines de la Société (C'est la Brevis et perspicua Expositio eorum quae Romae gesta sunt....) Un choix de ses lettres a été publié en deux volumes sous le titre *Lettres de Monseigneur Pallu*. Enfin (ce qui vaut mieux peut-être encore pour faire connaître son esprit), un petit ouvrage, composé par lui en collaboration avec son ami et collègue Lambert de la Motte et intitulé *Instructiones ad munera apostolica.....*, est réédité par la Société des Missions-Etrangères et remis par elle, comme un bréviaire de ses devoirs, à chacun des « partants », qui apprendra là surtout comment le principal Fondateur des Missions a conçu le rôle des missionnaires et qui devinera quelles vertus il a pratiquées avant de les exiger des autres.

Si les prêtres des Missions Etrangères connaissaient celui qui avait groupé leur Association, si les personnes qui s'intéressent aux Missions savaient son nom, le grand public l'ignorait à peu près totalement et il a fallu arriver à ces dernières années pour faire sortir sa mémoire de l'oubli injustifié où elle était ensevelie.

En 1847, dans le tome second (seconde partie) de l'Histoire Générale des Missions Catholiques, le baron Henrion n'a pu faire moins que de consacrer quelques colonnes au Vicaire Apostolique, et, en 1863, M. Pallu, un de ses arrière-neveux, a publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe de modestes Essais biographiques, qui ont été tirés à part ; mais qu'est-ce que ces quelques pages, d'ailleurs assez inexactes, pour une vie qui s'est dépensée en tant de travaux et en tant de voyages à travers les Deux-Mondes ? Par contre, aucune mention de Pallu n'est faite dans des ouvrages qui se piquent d'être complets. En veut-on des exemples ? L'Histoire de France, publiée sous la direction de M. Lavis, ne le nomme pas. Si la Biographie Universelle (2^e édition) de Michaud, si le Dictionnaire Encyclopédique de Larousse lui consacrent de courtes lignes, non sans imprécisions ou erreurs, le Nouveau Larousse Illustré l'omet complètement.

Heureusement, le progrès fait par l'idée missionnaire et l'idée coloniale depuis la guerre a dissipé l'ombre qui dissimulait ce grand visage à trop de Français. Dès 1922, M. Georges Goyau, dans le volume d'Histoire Religieuse qu'il a donné en collabo-

ration à l'Histoire de la Nation Française de M. G. Hanotaux, remet en lumière la belle figure de Pallu, en attendant que dans Les prêtres des Missions Etrangères (1932) il lui consacre des chapitres émus. A sa manière, l'Exposition Coloniale, qui attirait tant de visiteurs au Bois de Vincennes en 1931, révéla à beaucoup l'œuvre du Vicaire Apostolique ; n'était-il pas présent parmi ses fils, au Pavillon des Missions, et dans les notices qui redisaient ses initiatives, et dans le portrait et le buste qui offraient à tous ses traits magnifiquement virils et vivants ? Enfin le tome V de l'Histoire des Colonies Françaises publiée sous la direction de MM. G. Hanotaux et A. Martineau fait une place honorable à tous les missionnaires français et spécialement à celui qui fut l'un des plus grands, François Pallu.

Il nous a paru, malgré le mérite de ces divers ouvrages où notre évêque est étudié, qu'il y aurait intérêt à lui consacrer un livre spécial.

Nous y étions attiré, déjà, à titre de compatriote car nous nous sentions tout proche, malgré le temps écoulé, de ce Tourangeau du ^{xviii}^e siècle, de ce chanoine de Saint-Martin-de-Tours, qui avait si bien honoré sa petite patrie en devenant le fondateur d'une grande Société de Missionnaires et en accomplissant par elle des œuvres si vastes et si durables.

Français, nous ne pouvions pas résister à l'emprise de cet homme qui, parti pour servir l'Eglise au loin, en lui conquérant des âmes, n'oubliait cependant pas la France et donnait à Louis XIV et à ses agents des avis pleins de sagesse, leur exposait des vues vraiment géniales sur les rapports de notre pays avec les autres peuples.

Etant prêtre, enfin, et d'une époque où l'idée missionnaire s'est remarquablement répandue, il nous plaisait de suivre la pensée, de mesurer les efforts d'un autre prêtre, qui, malgré des difficultés inouïes, a non seulement jeté les bases d'une Association de Missionnaires, mais encore, payant de sa personne, s'en est allé lui-même organiser les Eglises d'Indochine et de Chine, et qui, revenu à deux reprises en Europe, a eu le courage héroïque de repartir une seconde et une troisième fois, dans la pleine conscience des obstacles, des dangers de toute sorte, puis de la mort qui l'attendaient.

Il se trouve d'ailleurs que cet homme n'est pas seulement un audacieux ; il est d'un parfait équilibre ; intelligence supérieure, jugement droit et sûr, volonté ferme, bonté, simplicité, humilité, il a tous les dons qui attirent ; avec cela une

vie extraordinairement pleine et laborieuse, d'incessantes pérégrinations qui le conduisent, à la lettre, à travers tout le monde connu, des périls innombrables, tempêtes, emprisonnements, guerres.

Or un très grand nombre des événements qui ont rempli cette existence si riche ont été jusqu'ici mal connus, car les lettres de Pallu, dont beaucoup ont été conservées (en original et en copie) et constituent six tomes des Archives des Missions Etrangères ou bien y sont disséminées dans d'autres volumes, n'ont pas été exploitées à fond et surtout, ses Journaux de voyage n'ont, pour ainsi dire, pas été utilisés par les historiens.

Il y a donc place, nous semble-t-il, pour une biographie plus complète où tous ces éléments seront mis en œuvre, et nous avons tenté de la réaliser, pour suivre Pallu dans sa laborieuse préparation aux Missions, pour l'accompagner dans les péripéties variées de ses voyages, pour le voir penser, travailler et prier, pour savoir quels sont ses idées, ses désirs, pour apprendre comment il se comporte dans la bonne et la mauvaise fortune, quelles relations il a avec les hommes, en un mot pour dégager sa physionomie de l'obscurité qui la couvrait en partie et lui rendre la lumière et la vie.

Y avons-nous réussi ? Nous n'oserions le dire, nous qui connaissons trop bien les défauts de notre travail. Ce que nous devons cependant avouer, c'est la sympathie que, sans sortir (nous l'espérons) de l'impartialité la plus rigoureuse, nous n'avons pu nous empêcher de manifester à l'égard de l'un des hommes les plus complets que nous ayons jamais rencontrés et qui attache et retient d'autant plus l'attention affectueuse de l'écrivain qu'il s'est plus oublié lui-même.

Puissent ces pages n'être pas trop indignes de lui !

Les documents qui le font connaître ont été mis libéralement à notre disposition par les Directeurs actuels du Séminaire des Missions Etrangères, qui nous ont ouvert toutes grandes leurs Archives. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre très respectueuse reconnaissance, spécialement Monseigneur de Guébriant, Supérieur Général, qui a daigné nous traiter avec la même bonté que si nous avions été l'un de ses fils, et, le P. Henri Sy, Supérieur du Séminaire, dont les conseils nous ont souvent guidé et dont nous n'avons pu ni trouver l'érudition en défaut ni lasser l'inlassable bienveillance.



TOURS AU XVII^e SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE. L'ÉDUCATION. 1626-1651

François Pallu naquit à Tours, paroisse Saint-Saturnin, à la fin d'août 1626, de Etienne Pallu et de Marguerite Gautier (1).

La ville de Tours, à cette époque, avait une physionomie bien différente de celle qu'elle a de nos jours (2).

Bâtie le long de la Loire, elle voyait passer comme aujourd'hui les eaux du fleuve, gonflées et tumultueuses dans les périodes pluvieuses, rares et trouées de bancs de sables en été. Mais ces eaux n'étaient pas, comme maintenant, canalisées par deux quais rigides : ici, elles baignaient le pied des remparts, là, venaient mourir librement sur la grève. Un seul pont, un pont de pierre, datant du XI^e siècle, reliait les deux rives de ses arches irrégulières : il se trouvait à l'emplacement du moderne pont suspendu de Saint-Symphorien et était coupé par une petite île.

D'autres îles, île Aucard, île Saint-Jacques, île Moisand, égayaient le cours du fleuve de leurs arbres et de leurs maisons. Au nord, le coteau n'était pas encore « urbanisé » ; si les habitations de Saint-Symphorien et de Saint-Cyr s'égrenaient à son pied, ses flancs ne portaient presque que des vignes et des bois.

La ville proprement dite était déjà construite sur la rive sud de la Loire.

Formée à partir du V^e siècle de deux centres séparés (à l'orient, la cité archiépiscopale et comtale avec sa cathédrale et son château, au couchant, la cité martinienne, avec sa basilique et ses nombreuses églises), elle avait vu, au cours des âges, des bourgs secondaires se fonder dans l'intervalle, puis se souder

(1) *Registre des Baptêmes* de la Paroisse Saint-Saturnin, conservé à l'Hôtel de ville de Tours

(2) cf. « *Histoire de la Ville de Tours* », par le Dr E. Giraudet (Tours, 1873), spécialement t. II, chap. IX.

entre eux ; les rues s'étaient comme étirées de l'est à l'ouest, parallèlement au fleuve, et avaient relié les deux pôles qu'étaient la cathédrale et la basilique ; les artères transversales se dirigeaient du sud au nord, c'est-à-dire conduisaient toutes vers la Loire, courtes, étroites, mais innombrables.

Les maisons, dont beaucoup existent encore dans la partie ancienne de la ville actuelle, se serraient sur un espace correspondant à peine au quart de la surface aujourd'hui bâtie et pourtant la population égalait les deux tiers de celle d'aujourd'hui (1). A une distance moyenne de 400 mètres de la Loire, les constructions faisaient place à de grands jardins qui se continuaient jusqu'aux remparts, nos modernes boulevards. Au-delà de ceux-ci, sur l'emplacement des quartiers de la gare et de l'avenue de Grammont, s'étendaient jusqu'au Cher de vastes espaces marécageux.

La ville présentait, surtout vers le nord, un profil fort original, et les vieilles estampes, prises des collines de la rive droite, nous permettent de le revoir un peu (2). Un voyageur, qui, comme M^{me} de Sévigné le fit un jour (3), se laissait glisser en barque, au fil de l'eau, apercevait d'abord de loin la masse confuse des maisons surmontée de nombreuses flèches : à mesure qu'il passait devant la ville, il distinguait l'église de *Saint-Pierre-des-Corps*, puis les deux tours et la haute nef de la cathédrale dominant cinq ou six petites chapelles de la « cité » proprement dite et la silhouette imposante du château ; au-delà, se dressaient les clochers grêles de *Saint-Pierre-du-Boille*, de *Saint-Etienne*, des *Jacobins*, des *Cordeliers* et maint autre ; puis la belle abbatale *Saint-Julien* profilait sa haute tour au-dessus de l'abbaye des bénédictins ; la barque passait en vue de *Saint-Saturnin*, des *Carmes*, de *Saint-Pierre-le-Puellier*, et surtout de *Saint-Martin*, la basilique vénérée entre toutes, qui couvrait de son ombre tout un quartier et projetait vers le ciel les cinq flèches dont les Tourangeaux étaient fiers ; encore des chapelles, encore une église, Notre-Dame-la-

(1) En 1598, un dénombrement de la population donna les chiffres de 55.331 catholiques, plus 128 *ménages* protestants. (Giraudet II, p. 97.)

(2) Deux de ces estampes l'une de 1561, l'autre de 1643 sont reproduites dans la *Touraine Artistique*, de Robert Vivier (René et Paul Deslis, Tours, p. 62). Nous reproduisons nous-même en ce vol. celle de 1643.

(3) Lettre à Madame de Grignan (de Blois, 9 mai et de Tours, 10 mai 1680).

Riche, et le voyageur pouvait en se retournant vers l'amont voir la dentelure des tours, des clochers, des flèches se mirer dans les eaux du fleuve.

Tours avait reçu de Louis XI son organisation municipale au mois de février 1461 (1), et plusieurs de ses maires sont bien connus par l'histoire générale : les Briçonnet, les Bohier, les Semblançay (2).

Or, dans la liste de ces hauts magistrats figurent pour les années 1611- 1613 Etienne Pallu, seigneur de Vaux et du Ruau-Persil, et, pour les années 1629-30 Etienne Pallu, seigneur de Périers, le premier, grand-père, le second, père de notre François Pallu.

Quels étaient ces personnages ? Quelles étaient leurs origines ? (3).

Les Pallu dont descendent les deux maires de Tours sus-nommés étaient une famille originaire de l'Île-Bouchard (canton du Chinonnais) ou des environs. L'un d'eux était au service de la famille de la Trémoille en 1474.

Guillaume Pallu, « marchand, demeurant en la seigneurie de la Roncée-Neuf, paroisse de Theneuil, en Touraine », avait trois enfants en 1578. Or les deux aînés (Etienne et Innocent) venaient s'établir à Tours, et Etienne serait maire de la ville.

Ce premier Etienne Pallu, était, en 1578, procureur, en la chambre des comptes à Tours, de Monseigneur frère du roi ; en 1586, greffier des finances ; en 1598, ayant acquis le fief de Vaux (commune de Chançay), il est appelé « Maître Etienne Pallu, seigneur de Vaux », en 1599, « noble Maître Et. Pallu, seigneur de Vaux », en 1602, « noble Et. Pallu. seigneur de Vaux ».

En cette même année, il est nommé échevin de Tours, et enfin en 1611 maire de Tours (4). Il mourut à 50 ans, en

(1) Lettres patentes datées de Saint-Jean-d'Angély, reproduites par Carré de Busserolles dans son *Dictionnaire Géographique*, t. VI, p. 204 (Tours, 1884).

(2) Voir la liste *ibid.*, p. 207.

(3) La famille Pallu a été étudiée par M. A. C. Pallu de Lessert, dans *Essai sur la Famille Pallu* (Charleville, Courrier des Ardennes, 1902) et dans *Une très ancienne généalogie de la Famille Pallu* (Tours, Arrault, 1931). Nous empruntons à ces brochures plusieurs détails qui suivent.

(4) Plusieurs de ses jetons, qui se sont conservés, doivent se lire ainsi : au droit : E : PALLU : Sr D : VAUX ET DURVAV PSIL. M. D. TOURS. Ecusson (d'argent) au palmier (de sinople) sur une terrasse (de même)

1628 (1). Marié deux fois, il avait eu un enfant de son premier mariage et seize de son deuxième (2).

Son quatrième enfant avait été un fils et il l'avait nommé Etienne.

Ce deuxième Etienne Pallu est né vers 1588. Ayant fait ses études de droit à Paris, il épousa Marguerite Gautier, la fille de ce Gautier qui fut le dernier maire élu de Tours (1619-1621) (3). Il porta en 1626 le titre de conseiller et avocat du roi au bailliage et siège royal de Tours. Nommé échevin en 1628, à la mort de son père, il fut désigné en 1629 pour exercer les fonctions de maire (4). En 1661, il publia un *Commentaire de la Coutume en Touraine* qui fit autorité et fut réimprimé un siècle plus tard (5) ; il y prend les titres de « seigneur de Périers, ancien conseiller et advocat du roy au siège présidial de Tours et eschevin de ladite ville. »

Il mourut au mois d'octobre 1670 et fut inhumé le 7 à *Saint-Venant* (6) de Tours. Il était âgé de 82 ans.

mouvante de la pointe de l'écu, accosté de deux mouchetures d'hermine (de sable) ; casque de profil à dextre avec ses lambrequins. *Au revers* : SPEI. GALL. FIDVIA. Ecusson aux armes de la ville entouré de deux palmes nouées. D'après les lettres patentes de Louis XI (fév. 1461), le maire et les échevins de Tours étaient anoblis « eux et leur lignée » du fait même de leur élection.

(1) L'inventaire après décès porte la date du 23 juin 1628.

(2) Parmi ses enfants, outre le deuxième Etienne, notons François, chanoine de Saint-Martin, Victor, chanoine prébendé de Saint-Martin, docteur en médecine et auteur de plusieurs ouvrages qui se retira à Port-Royal et y mourut.

(3) En 1621, le roi se réserva la nomination du maire, qu'il choisissait sur une liste de trois membres présentés par le corps de ville. (Dr. Giraudet, *ibid.*, p. 120.)

On trouve le maire Gautier et son gendre associés dans un commun effort pour pacifier la population tourangelles attroupée contre les protestants (20 avril 1621).

(4) Ses jetons ont le même type que ceux de son père ; seule la légende en diffère, comme suit : E PALLU, C. ET. AD^{AT}. DV. ROY. AU. PRE^{AL}. MAIRE DE TOURS, 1630.

(5) Voici le jugement porté sur Et. Pallu par Colbert de Croissy intendant, dans son *Rapport au Roi sur la province de Touraine* : « Le sieur Pallu, qui a été ci-devant conseiller et avocat du roy, est « d'un mérite extraordinaire et a si bien commenté la coutume de « son pays, qu'il est reçu et cité au parlement. »

(6) Eglise aujourd'hui détruite, située près de Saint-Martin.



TOURS. — Églises Saint-Saturnin et Saint-Martin, au XVII^e siècle.

De son mariage avec Marguerite Gautier, il avait eu dix-huit (1) enfants, onze garçons et sept filles.

On aimerait savoir quelle fut la part personnelle de chacun des parents dans l'éducation de leurs enfants, mais aucun document ne nous renseigne. Madame Pallu devait être très absorbée par les soins corporels qu'exige une nombreuse famille (2). Quant au père, dont la claire raison, dont le bon sens et le jugement droit apparaissent dans le *Commentaire*, il est probable qu'il exerça une influence spécialement profonde sur les garçons (3).

En tout cas, la formation de dix-huit enfants (de ceux du moins qui ne moururent pas en trop bas âge) fut très chrétienne ; nous pouvons le conclure de ce fait que quatre fils entrèrent dans les ordres (deux chez les Jésuites) et trois filles dans la vie religieuse.

François, le futur fondateur des Mission Etrangères, semble avoir été le dixième enfant des Pallu. Il fut baptisé en l'église Saint-Saturnin (4), par Aubert, curé, le 31 août 1626 (5).

(1) M. Pallu de Lessert dans son *Essai*, p. 32, n'en connaît que 17 ; c'est qu'il a omis de mentionner un homonyme du héros de ces pages, un premier François, baptisé à Saint-Saturnin, le 19 sept. 1623 et mort peu après.

Et. Pallu était domicilié sur la paroisse de *Saint-Saturnin*, puisque ses enfants ont été baptisés dans l'église qui portait ce nom, mais on n'a pas encore pu identifier sa maison.

(2) Dans un *Mémoire* de quatre pages conservé A. M.-E., la Mère Louise, Supérieure du Monastère de la Visitation de Tours, qui a bien connu la famille Pallu, dit de Madame Pallu : « Madame Pallu estoit « vraiment une femme forte, qui n'a point mangé son pain en oisiveté, « aiant gouverné la maison avec tant de sagesse, tant de prudence et « de piété qu'on peut attribuer à sa vertu et à sa bonne conduite « toutes les bénédictions que Dieu a répandues sur sa famille. » A. M.-E., vol. 106, p. 267. Le monastère de la Visitation est devenu la Préfecture.

(3) Quand Et. Pallu publia son grand ouvrage, en 1661, ses fils (François, Jacques, César, Charles, Etienne, Bertrand), et ses gendres (Jacques de Brussy et Alexandre Milon) lui exprimèrent leurs vœux en de charmantes épîtres dédicatoires, en prose et en vers, qui ont été imprimées aux premières pages.

(4) L'église Saint-Saturnin était bâtie près de l'actuelle *rue du Commerce*, à peu près en face de l'hôtel Gouin ; elle a été détruite pendant les dernières années du xviii^e siècle, et son nom a passé à l'église des religieux Carmes. (*Itinéraire Archéologique dans le Vieux Tours*, p. 14, Péricat, Tours, 1914.) Nous en donnons une photographie d'après une estampe du xvii^e siècle.

(5) Registre des Actes de Baptêmes de l'église Saint-Saturnin, actuellement au bureau de l'état-civil de l'Hôtel de ville de Tours : « Ce

Comment se passa son enfance ? A qui fut confiée son éducation ? Aucun document ne nous permet de le dire. On peut seulement supposer qu'il fut un des premiers élèves du collège que les Jésuites ouvrirent à Tours l'an 1632 et qui comptait 50 élèves la première année, 300 en 1635, 400 en 1641 (1).

Dès sa jeunesse, écrit une religieuse qui l'a bien connu, « on remarqua en luy... des inclinations portées au bien, « estant d'un esprit doux, sage, modeste et rempli d'une piété, « qui le fit dès ce tems là destiner à l'estat ecclésiastique » (2).

« dernier jour d'août mil six cent vingt-six, a été baptisé François Pallu fils de noble Estienne Pallu con^r et Adv^t du roy au bailliage et « Siège Pres de nostre ville de Tours, et de Damoiselle Marguerite « Gaultier. Et ont esté ses parrain noble Jacques Gaultier, s^r de la « Crousillière, et marraine damoiselle Suzanne Hardy, fille de Jacques « Bouet, écuyer, s^r de la Noue. »

(1) Nous le supposons non seulement à cause des rapports postérieurs de François Pallu avec les Jésuites, mais surtout du fait que son père intervient, comme échevin, d'abord dans l'installation d'une *résidence* des Jésuites à Tours, en 1632, avec un embryon de collège, puis dans la fondation définitive du collège en 1635, en l'hôtel de Semblancay. (Cf. *Le Diocèse de Tours*, p. le chanoine Marcault, t. II, p. 82, Tours-Cattier, et une Histoire manuscrite du *Premier établissement des Jésuites à Tours*, 1636-1732, par le P. Fouqueray, p. 9 et suiv.). Les archives départementales, qui ont conservé tant de pièces relatives au foncier du dit collège n'en ont aucune relative au personnel ou aux élèves. Gosselin, dans sa *Vie de Monseigneur de Laval*, Québec. Demers, 1890, t. I, p. 30 dit que Pallu a été élève du collège de La Flèche, dirigé par les Jésuites. Mais il ne donne pas les raisons de son affirmation, il est probable que c'est une simple hypothèse : du fait que Laval et Pallu ont été condisciples au collège de Clermont, il a dû supposer que déjà ils l'avaient été à La Flèche. Le P. de Rochemonteix, dans *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, t. II, p. 243, dans la note 2, s'inscrit en faux contre l'affirmation de Gosselin : ... Nous « devons dire ici avec regrets que le chap. II et une grande partie du chap. III (de Gosselin) sont absolument fantaisistes... La plupart de ceux que cet historien nomme comme ayant été élevés à La Flèche, n'y parurent jamais. Par exemple Mgr Pallu fit ses études à Tours... » Malheureusement, le P. de Rochemonteix ne cite pas davantage ses sources.

(2) A. M.-E., vol. 106, p. 268. Cette religieuse est Mère Louise, supérieure de la Visitation de Tours, dont il a déjà été question plus haut. Son père était Jean Rogier, sieur de la Marbellière, maire de Tours de 1608 à 1610, sa mère Marie Lange. Elle naquit à Tours, paroisse de Saint-Saturnin, et son acte de baptême figure sur les registres de cette paroisse, conservés à l'Hôtel de Ville, à la date du 21 septembre 1619. Professe de la Visitation de Tours en 1639, Supérieure de la même maison pendant 24 ans, elle y mourut, pleine de jours et de mérite, le 9 février 1707. (*Semaine Religieuse de Tours*, 1917, p. 118-120.)

Nous aimerions certes, connaître d'autres détails sur son caractère ; mais comme il nous est bon, déjà, de pouvoir nous le représenter avec cet équilibre, cette mesure, cette sagesse, cette douceur et cette piété enfin qui ne se démentiront jamais !

Il fut agrégé de bonne heure (1) comme chanoine prébendé (2) au chapitre de la *collégiale de Saint-Martin de Tours*, ce qui s'explique non seulement par la notoriété exceptionnelle de ses parents, mais encore par le fait que deux de ses oncles paternels étaient déjà chanoines de la même église, François et Victor (3).

Comme il se destinait à l'état ecclésiastique, François Pallu vint à Paris pour y faire ses études théologiques. L'enseignement théologique se donnait dans plusieurs maisons. Si l'on tient compte des relations que nous allons bientôt constater entre le jeune homme et les Jésuites on peut penser qu'il suivit les cours du *Collège de Clermont*, alors dans tout son éclat, car, après avoir possédé dès sa fondation des maîtres comme Maldonat (1563-1575), il s'illustrait, au temps même où Pallu pouvait le fréquenter des leçons d'un Petau (1621-1644).

La formation théologique, scripturaire, et canonique du jeune chanoine fut très solide, comme on peut en juger d'après ses nombreux écrits : non seulement il manie avec ai-

(1) Impossible d'apporter ici une date précise, car il n'est resté aucun registre d'immatriculation des chanoines de Saint-Martin. Un érudit local, M. Salmon, a pu, d'après les baux, quittances, etc., reconstituer en partie la série des *dignités* du chapitre, mais on n'a pas jusqu'ici retrouvé de listes de simples chanoines. Pour ce qui est de Pallu on sait seulement qu'il était encore jeune quand il entra au chapitre et M. Vachet (*Mémoires A. M. E.*, vol. 110, p. 80) rapporte que les fidèles de Tours disaient, en se rendant à la Basilique Saint-Martin : « Allons « voir notre petit chanoine ». L'âge *minimum* requis était probablement 9 ans (Vaucelle, *La Collégiale de Saint-Martin de Tours*, Péricat, Tours, 1907, p. 185).

(2) La plupart des documents le nomment simplement « Chanoine « de Saint-Martin ». Mais sa qualité de « prébendé » est nettement marquée dans la Délibération du Chapitre relative à la réception des reliques de saint Victorin (V. ch. VI) ; une copie de cette délibération a été conservée aux A. M.-E., vol. 101, feuillet 15.

(3) Bénigne Vachet, dans ses *Mémoires* conservés A. M.-E. (vol. 110 à 113), donne quelques détails sur la jeunesse de François Pallu ; mais plusieurs sont si manifestement faux (par ex. il fait de François le fils aîné de la famille) qu'il faut les utiliser avec la plus grande circonspection.

sance la langue latine (1), mais il fait preuve d'une culture tout à fait sérieuse. A cette époque où des théologiens se laissent pénétrer, les uns par des infiltrations jansénistes, les autres par des influences laxistes, il demeurera toujours dans la plus parfaite orthodoxie dogmatique et morale. Il a lu et relu les Saintes Ecritures, si bien que, plus tard, maint texte de l'Ancien et du Nouveau Testament remontera spontanément à ses lèvres au cours d'une méditation ou d'une instruction à ses prêtres. Enfin, sans être un juriste de métier, il emportera de ses études une connaissance du Droit ecclésiastique et civil suffisante pour voir clair dans les situations exceptionnelles où il sera placé : le bref de sa nomination épiscopale lui donne d'ailleurs le titre de Docteur en l'un et l'autre Droit « in utroque jure doctorem » (2).

Quelqu'un (3) qui l'a connu alors nous le présente comme pieux et animé « du désir du bien ». C'était un esprit « très prudent, considéré et très judicieux ». Rien d'excessif dans ce Tourangeau : un tempérament bien équilibré (4), un grand sentiment de l'honneur, une piété très sincère ; la pratique de l'oraison, des pénitences austères ; avec cela une nature sociable, des relations aimables avec ses confrères.

Car « il étoit logé avec plusieurs jeunes Messieurs de mes-

(1) Il n'y a pas lieu de le croire sur parole quand il écrit, le 27 déc. 1665, à son collègue Lambert de la Motte : « Vous savez d'ailleurs « que je ne sçais de latin que ce que j'ay appris avec mon petit dictionnaire en travaillant le jour ». A. M.-E., vol. 101, p. 248. En réalité, Pallu possède à merveille et le vocabulaire et la syntaxe, et ses exposés ont une clarté et une aisance manifestes. S'il écrit encore, aux Direc. du S. des M.-E., le 3 mars 1667 : « Vous savez que je ne « suis ni grand ni médiocre théologien, et que je n'ay jamais eu le « talent de bien escrire, encore moins en latin ». (A. M.-E., vol. 116, p. 539, Launay, *Lettres*, t. I, p. 60), il est évidemment sincère, mais son humilité même ne doit pas nous empêcher de constater la solidité de sa formation classique et théologique.

(2) Launay, *Documents Historiques*, p. 25.

(3) *Mémoire anonyme*, p. 4 et suiv. A. M.-E., v. 106.

(4) A-t-il eu une santé délicate ? Son père le dit dans la lettre où il essaie de le détourner de sa vocation missionnaire, et cette faiblesse de complexion est même la première raison qu'il invoque : « Le premier [motif] est votre constitution avec peu de santé, sujette à « de grandes et fréquentes maladies ». A. M.-E., vol. 101, p. 1. Le *Mémoire anonyme* fait allusion à une maladie qui mit ses jours en danger, quelque temps avant sa prêtrise (p. 4). En tout cas, François Pallu devint très résistant à la fatigue, comme ses longs voyages apostoliques le montreront plus tard.

« me condition, qui faisoient leur théologie et vivoient en-
« semble ». Ce logement, nos jeunes gens l'avaient trouvé
dans une modeste auberge, à l'enseigne poétique de *La Rose
Blanche*, proche du Collège de Clermont (1) ; ils étaient cinq
et se nommaient, outre Pallu, François de Montigny-Laval, de
la maison des Montmorency, grand archidiacre d'Evreux et
futur évêque de Québec, Bernard Gontier, Fermanel de Fa-
very, Henri Boudon (2) ; ces trois derniers devaient être prê-
tres plus tard et se montraient déjà très vertueux.

Les cinq amis appartenaient à une de ces *congrégations de
la Sainte Vierge* qui se formaient parmi les étudiants des collè-
ges des Jésuites. Ils travaillaient chacun selon ses goûts et ses
préférences ; mais ils se sentaient unis par un commun désir
de servir Dieu et par une même étude du « choix qu'ils de-
« voient faire de l'état dans lequel ils pourroient le servir
« avec plus de perfection » (3).

Ils aimaient à se trouver ensemble pour prier et pour devi-
ser ; originaires de provinces et de milieux très divers, ils for-
maient, au sein de la grande ville, une petite communauté où
régnait une intimité charmante ; soucieux de perfection inté-
rieure, comme tous les hôtes de *La Rose Blanche* n'avaient pas
le même idéal, étudiants bruyants, passagers suspects, ils
échappaient aux propos inconvenants de ces indésirables en se
retirant ensemble, après les repas, dans la chambre de M. Gon-
tier, qui était proche de la salle à manger (4) et y conver-
saient des mille sujets qui les intéressaient.

Dans l'été de 1650, probablement aux Quatre-Temps de sep-

(1) *Mémoires de Vachet* (A. M.-E., vol. 110, p. 5). Cf. Georges Goyau.
Les prêtres des Missions Etrangères, p. 1.

François Pallu avait commencé à se loger chez sa tante Anne Pallu,
devenue Madame Bonneau, par son mariage avec Thomas Bonneau,
seigneur du Plessis et de Valmer. Dans cette hospitalière demeure
vivaient encore Jacques Bonneau (frère du précédent) et sa fille, née
en 1629, et donc contemporaine de François. Celle-ci deviendrait un
jour Madame de Miramion et l'aiderait puissamment dans ses entre-
prises apostoliques. (Cf. *Madame de Miramion*, 1629-1696, p. A. Bon-
neau-Avenant, Paris, Didier, 1875).

(2) Sur la vie de M. Boudon pendant cette période, v. *Vie nouvelle
de Henri-Marie Boudon, grand archidiacre d'Evreux*, Paris, 1837.

(3) A. N. M. 204, doss. I, n° 3.

(4) *Mémoires de Vachet*, p. 9.

tembre (1), François Pallu fut ordonné prêtre. Il ne nous a laissé ni ses notes de retraite, ni ses résolutions, mais nous savons que, « se voyant engagé tout à fait au service de Dieu, et « de son Eglise, il pensa plus sérieusement à lui qu'il n'avait « fait jusqu'alors » (2). Cependant, il ne se sentait point d'attrait déterminé pour une vie qui ne fût pas la vie canoniale.

Il tint à donner à ses parents, à Tours, la joie de célébrer devant eux sa première messe, et y montra « tant de piété » que tout le monde en fut très édifié. C'était le 4 octobre, un mardi.

Il est manifeste que le souci de la perfection le pressait : ainsi, quelque temps après sa première messe, il allait faire une retraite à La Flèche. Cette ville possédait un des plus florissants collèges de la Compagnie de Jésus, et c'est sous la direction d'un Jésuite qu'il passa ces journées de recueillement ; de nouveau la question se posait à lui : comment utiliserait-il au maximum les grâces de son sacerdoce ? Serait-ce en entrant dans un ordre religieux et spécialement chez les Jésuites ? Serait-ce en demeurant chanoine ? Il lui paraissait impossible de répondre définitivement à ces questions, car il pressentait obscurément qu'il était appelé à une autre forme d'apostolat.

En attendant que sa pensée se précisât, il était bien décidé à servir Dieu avec générosité ; la vie canoniale a sa beauté pour qui sait la comprendre et veut la réaliser pleinement : chanter les louanges de Dieu, être assidu aux offices de jour et de nuit, ne sont de petites choses que pour les âmes sans foi. Mais Pallu s'y « portoit très exactement » (3).

(1) La date de sa première messe est seule connue directement par le *Mémoire anonyme*, p. 6 : 4 octobre 1650 ; l'ordination a dû précéder de peu, et comme le samedi des Quatre-Temps est un jour que la liturgie réserve à la cérémonie de l'ordination, il est légitime de conclure que François Pallu fut ordonné prêtre le samedi des Quatre-Temps de septembre 1650, c'est-à-dire le 24 de ce mois.

(2) *Mémoire anonyme*, p. 6.

(3) Au xvii^e siècle, le costume des chanoines de Saint-Martin consistait en une robe noire à longue queue avec un rabat blanc, des gants de même couleur, le bonnet carré, une ceinture de soie noire et par dessus le tout le surplis et l'aumusse. Nobilleau. *La Collégiale Saint-Martin de Tours*. Alzon, Tours, 1869, p. 69. Les rites de la Basilique Saint-Martin sont décrits dans une *Dissertation Historique* imprimée à Paris chez du Mesnil, en 1713, sans nom d'auteur.

Dans le même temps, tout en se montrant très sociable à l'égard des siens, car sa « dévotion n'étoit point facheuse », il aimait créer autour de lui une solitude où il pût prier et méditer à son aise. En 1651, il consacra à une nouvelle retraite les dix jours qui séparent l'Ascension de la Pentecôte (1) ; il avait choisi, pour se faire une zone de silence, l'oratoire des Carmélites, tout voisin de la demeure paternelle (2) ; il y disait tous les jours la messe, puis il y demeurerait « deux heures « le matin en oraison, sans remuer non plus qu'une statue », autant le soir, à la grande édification des religieuses ; son directeur dit à la Mère Prieure, sans s'expliquer davantage, « que « c'étoit chose admirable que ses dispositions ». Evidemment nous aimerions à les connaître plus en détail ; nous croyons du moins qu'il faut prendre le mot dans son sens le plus plein et que François Pallu manifestait déjà un esprit de foi, une énergie dans le sacrifice, sans lesquels le reste de sa vie serait inintelligible.

« Son père et toute sa famille jouissoient pleinement de sa « présence et ne pouvoient se résoudre de le laisser partir « d'auprez d'eux. Dieu permit que Messieurs du Chapitre (de « Saint-Martin) eussent quelque affaire à Paris, et, cognois-
« sant sa rare prudence, ils l'obligèrent d'en prendre soin, « l'on ne pu pas leur refuser ce service, estant engagé à leur « corps. Il revient et reprit sa demeure ordinaire » avec ses anciens commensaux de l'Auberge à *La Rose Blanche*. Ce nouveau séjour à Paris devait être pour lui l'occasion d'une orientation bien imprévue de sa vie.

(1) La biblioth. municipale de Tours possède un petit « Registre de la Compagnie du Saint-Sacrement établie à Tours », qui nous donne les procès-verbaux des réunions (et par conséquent les noms des confrères), du 1^{er} juin 1651 au 29 juillet 1652. Or dans les quatre réunions de juin (et dans celles-là seulement) figure un Pallu, prêtre. S'agit-il de notre François ? C'est bien vraisemblable, puisque nous aurons l'occasion, au chapitre VII, de dire qu'il a appartenu à la célèbre Compagnie.

(2) Le monastère des Carmélites se trouvait tout près de l'ancienne église *Saint-Saturnin*, église paroissiale de la famille Pallu, au n° 17 de la rue Banchemin (autrefois rue de l'Ange). Vendu nationalement le 7 nov. 1792, il subsiste encore en partie. Malheureusement, la chapelle où a prié Pallu, assez bien conservée jusqu'en 1915, a été incendiée à cette date et entièrement démolie en 1923, pour faire place à un garage. Gatian de Clérambault, *Tours qui disparaît*, Tours, 1912, p. 8, pl. III.

CHAPITRE II

LA VOCATION MISSIONNAIRE (1652-1653)

En revenant à Paris, François Pallu ne retrouvait plus ses amis dans la modeste et pittoresque auberge où il les avait laissés. En effet, au mois d'octobre 1650 (1), ils avaient loué une maison rue Coupeaux (2), au faubourg Saint-Marcel ; leur groupe s'était grossi de plusieurs amis : Vincent de Meur et Chevreuil, des bretons, Dudouyt, un normand, Gazil de la Bernardière, un tourangeau, Piques, un parisien, etc... En tout ils se trouvaient douze.

Ce qui les réunissait, c'était un commun besoin de vie sérieuse et chrétienne, une commune dévotion à la Sainte Vierge, c'était aussi une commune confiance envers un Jésuite, le P. Bagot (3).

Ce religieux était bien connu de la société pieuse d'alors ; s'il avait eu quelque ambition de jouer un rôle en vue, il eût pu la satisfaire, car il avait été le confesseur de Louis XIV enfant, et avait de lui-même renoncé à un office où la tyrannie de la Cour gênait son zèle. Il était instruit et actif. C'est lui qui avait eu le premier, en 1632, au collège de La Flèche, l'idée de constituer en assemblée secrète (en abrégé *Aa*) les six plus fervents congréganistes de la Sainte Vierge. Un de ces six étant venu à Paris, avait formé une *Aa* dans la *Congrégation des Externes* du Collège de Clermont en 1645 ; et il se trouva précisément que le premier *commis* (c'est ainsi qu'on

(1) Nous suivons ici les *Mémoires* de Vachet. Un bref « *Mémoire de l'origine du Séminaire pour les pays Estrangers* » (A. N. M. 204, doss. I n° 3) place le changement de maison en 1652.

(2) Sur l'emplacement de la rue Lacépède.

(3) Né à Rennes en 1580, le P. Jean Bagot mourut le 22 août 1664. Il fut successivement régent en divers collèges, théologien de son général, à Rome, recteur de la maison professe à Paris. (*Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon*, p. 33, n. 1).

appelait le président) de l'Aa de Paris fut un des amis (1) et commensaux de François Pallu, Vincent de Meur, qui devait être si intimement mêlé aux négociations pour la fondation de la Société des *Missions Etrangères* et qui serait le premier supérieur de son Séminaire (2).

Il est tout à fait vraisemblable que les jeunes gens qui entouraient Pallu dans la maison de la rue Coupeaux faisaient partie d'une congrégation de la Vierge et que les meilleurs au moins d'entre eux étaient constitués en Aa (3).

Le Père Vachet nous a laissé, de leur vie, un tableau qui doit être exact dans l'ensemble (4).

Ces jeunes gens, dont plusieurs sont séculiers et « portent l'épée », ont un singulier désir de vie intérieure : oraison mentale, lecture pieuse pendant les repas, entretiens spirituels, dévotion à la Vierge, à saint Joseph, aux saints Anges, mortification corporelle et en particulier rudes disciplines, recherche des humiliations, charité mutuelle et secours aux pauvres, spécialement aux pauvres honteux, ils n'omettent rien de ce qui forme et trempe le chrétien.

A propos de leur dévotion à la Vierge, le P. Vachet nous permet peut-être d'entrevoir la distinction entre ceux d'entre eux qui sont simples congréganistes et ceux qui font partie de l'Aa : « Tous... sans exception.. étaient de la *congrégation de la T. Heureuse Vierge*, du collège de Clermont, et dans les premières années c'était une loi inviolable de n'admettre parmi eux aucune personne qui ne fût congréganiste de la glorieuse Mère de Dieu... On faisoit des prières en commun tous les soirs, dans lesquelles elle était particulièrement honorée... Plusieurs, après leurs prières ordinaires, restaient en-

(1) *Histoire des Congrégations de la Sainte Vierge* par le Père Delplace (Paris, 1884, p. 114), *L'Aa de Toulouse aux XVII^e et XVIII^e siècles* par le Cte Bégouen (Picard, 1913, p. 31-35), *Quelques notes sur les anciennes congrégations secrètes*, par le P. Joseph Brucker, manuscrit qui nous a été communiqué par la très grande obligeance du P. de Becdelièvre. Les initiales Aa sont un abrégé de *Associatio amicorum*.

(2) Pallu se souviendrait plus tard du rôle important des congrégations et des assemblées dans la naissance même de l'œuvre missionnaire, et il en parlerait avec joie et fierté à ses « amis ». Cf. Launay, *Lettres*, t. I, p. 3-4.

(3) On sait positivement que M. de Montigny-Laval, ancien étudiant du collège de La Flèche, fit partie de l'Aa de Paris.

(4) *Mémoire*, p. 12 et suiv. On trouve un récit semblable dans la *Vie Nouvelle de Henri-Marie Boudon*, p. 33, sq.

semble pour lui rendre encore plusieurs devoirs d'une dévotion pleine de zèle... »

Tous ces jeunes hommes ne pensaient qu'à vivre plus chrétiennement. Mais, par le soin qu'ils avaient de se mûrir, ils allaient se trouver aptes à se donner à l'une des plus grandes œuvres de l'apostolat chrétien.

Ce fut encore un Jésuite, le P. de Rhodes, qui leur en apporta l'idée (1).

Ce religieux avait évangélisé le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine, et le bruit courait qu'il y avait baptisé « plus de cent mil payens ». Ce qui est sûr, c'est qu'il comprenait fort bien qu'aux Indochinois convertis il fallait un clergé indochinois, car jamais il ne pourrait aller assez de prêtres d'Europe pour développer ou même pour maintenir ces chrétiens naissantes, d'autant plus qu'il fallait bien compter avec les oppositions d'un nationalisme jaloux ou simplement d'un gouvernement xénophobe.

Le P. de Rhodes était donc venu en Europe tout exprès pour demander au Pape Innocent X de bien vouloir constituer ce clergé indochinois et, pour ce faire, envoyer en Extrême-Orient des évêques qui auraient pour mission spéciale de créer des séminaires et de former des prêtres indigènes.

L'idée n'était pas nouvelle : de tout temps l'Eglise s'est souciée de prendre sur place ses prêtres et ses évêques. Mais elle n'avait pas encore pu organiser la hiérarchie dans l'immense Asie : les Indes possédaient un archevêché et trois évêchés pour leurs 200 millions d'habitants ; l'Indochine avait l'évêché de Malacca, et enfin la Chine, avec ses trois ou quatre centaines de millions d'âmes, était confiée au seul évêque de Macao.

Les Papes avaient depuis longtemps aperçu ces lacunes de

(1) A quelle date précise, il est difficile de le dire. Le *Mémoire anonyme* dit simplement « dans la suite du temps ». Le P. Vachet croit savoir que c'est pendant le séjour des douze amis à la maison de la rue Coupeaux. Le *mémoire de l'origine du Séminaire pour les pays Etrangers* place l'arrivée du P. de Rhodes un peu plus tard, alors que les jeunes gens, trop à l'étroit rue Coupeaux, avaient loué une autre maison rue Saint-Dominique.

Sur le P. de Rhodes, voir De Rochemonteix *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, t. II (Paris, 1896) et Castounet-Desfosses, *Les relations de la France avec le Tong-Kin et la Cochinchine*, p. 2 et suiv. (Paris, 1883).

La Relation de la Mission des Evêques français... divisé en quatre parties... fera plus tard (1674) un bel éloge du P. de Rhodes.

l'apostolat en Extrême-Orient. Pie V et Urbain VIII avaient déjà voulu y envoyer des évêques. La congrégation de la Propagande (1) fondée en 1622 par Grégoire XV, avait ordonné, dès 1626, de promouvoir aux ordres les Japonais qui seraient suffisamment préparés ; en 1630, elle avait porté sur cette question un décret, qui avait toute la valeur d'une déclaration de principes : « Il est urgent de voir quels sont les plus intelligents parmi les chrétiens ou les païens nouvellement convertis ; après les avoir instruits avec soin, après avoir éprouvé leurs mœurs pendant plusieurs années.. il sera bon de les élever aux saints ordres... » En 1663, elle avait demandé l'érection d'archevêchés et d'évêchés au Japon, en Chine, au Tonkin, au Siam. En 1651 encore, c'est-à-dire au moment même où le P. de Rhodes était en Europe, elle priait le Pape de prendre de « plus efficaces mesures pour la création d'évêques et de prêtres indigènes dans les diverses Eglises de la Haute Asie » (2).

S'il n'était pas un initiateur en ce projet du clergé indigène, le P. de Rhodes en fut du moins un vigoureux propagateur. Il vit Innocent X, lui laissa un mémoire (6 mai 1652) (3) ; sollicité par le Pontife d'accepter l'épiscopat, il refusa par humilité, mais il eut alors mission de trouver trois prêtres qui consentiraient à recevoir l'onction épiscopale pour s'en aller organiser les Eglises d'Asie.

Il vint donc en France, et sa confraternité religieuse le mit bien vite en relation avec le P. Bagot.

Or celui-ci devina tout de suite que les idées de « l'apôtre du Tonkin » intéresseraient ses jeunes gens : peut-être n'avait-il

(1) C'est le groupe des cardinaux chargés par le Pape de tout ce qui concerne la prédication de l'Evangile dans les pays hérétiques, schismatiques ou infidèles

(2) V. les détails et les références dans *Histoire générale de la Société des M.E.*, par Launay, t. I, p. 8 et suiv. ou *Les prêtres des Missions Etrangères*, par Goyau (Grasset, 1931), p. 18 et suiv.

L'Histoire de la Fondation et des cinquante premières années de la Propagation a été écrite par J. Schmidlin et par L. Kilger dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t. XII, 1922, pp. 1-14, 15-30.

(3) Le P. Launay a publié dans les *Documents Historiques relatifs à la Société des M.-E.*, p. 506 et p. 512, deux longues et pressantes suppliques du P. de Rhodes adressées la première aux Cardinaux de la Propagande (1650), la deuxième au Pape Innocent X (6 mai 1652).

d'autre pensée en leur amenant le vieux missionnaire, que de les exciter à plus de générosité dans leur vie personnelle, mais ils étaient de ces âmes qui s'ouvrent d'elles-mêmes aux projets héroïques.

Donc le P. Bagot leur présenta un jour le P. de Rhodes. Ils le reçurent à table et s'enflammèrent à ses récits apostoliques (1) ; de son côté, le Père fut charmé de voir cette jeunesse si sérieuse dans sa foi, si pure dans ses mœurs, si désireuse d'être utile à la cause de Dieu.

En reprenant le chemin de sa « maison professe » il dit à son confrère : « Ah ! mon Père, je viens de voir ceux que « Dieu destine à nos missions ».

Le P. Bagot se chargea de savoir si ses chers jeunes gens avaient ressenti autre chose qu'une émotion passagère au contact du missionnaire. Il reprit donc avec eux la conversation commencée et leur demanda d'exprimer leur volonté profonde.

Prêt à se dévouer, mais modeste dans sa générosité, Pallu répondit en leur nom : « Ce n'est pas à nous à choisir... Com-
« mandez et soyez assuré que vous serez obéi ; nous nous aban-
« donnons entièrement à votre prudence ».

Ces jeunes hommes devinaient quelle tâche surhumaine leur était proposée ; ils ne reculaient pas devant elle, mais ils voulaient joindre à leur acceptation le mérite de l'obéissance, afin d'être plus sûrs de faire la volonté de Dieu (2).

Le P. Bagot décida qu'ils feraient une retraite de dix jours, pendant laquelle ils prieraient Dieu de les éclairer sur ses desseins.

Pendant ce temps « que de ferveur, que de zèle, que d'aban-
« don : les jeûnes furent plus austères, les veilles plus lon-
« gues, les mortifications plus rudes et les aumônes pour les

(1) *Voyages et Missions du P. de Rhodes* (édit. Gourdin), p. 319 (Lille, 1884).

(2) *Mémoire* anonyme, p. 9. *La Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon...*, p. 54 sq. confirme pleinement tout ce récit.

M. Olier lui-même eut la pensée d'accompagner le P. de Rhodes au Tonkin, quoiqu'il fût déjà (en 1653) Curé de Saint-Sulpice et fondateur de la Société et du Séminaire du même nom. Mais sa mauvaise santé l'empêcha de réaliser son vœu. Pourrat. *Jean-Jacques Olier*, Flammarion, 1932, p. 213. Cf. Faillon, *Vie de M. Olier*, 4^e éd., t. III, p. 379, Paris, Poussielgue, 1873.

« pauvres augmentées de dix fois plus qu'à l'ordinaire... Enfin le P. Bagot., leur dit nettement que Dieu lui avait fait connaître que cette entreprise était son propre ouvrage » (1).

Pour cette jeunesse si parfaitement désintéressée et héroïque, cette déclaration était la voix même de Dieu. Ils ne pouvaient que répondre oui.

Il ne resterait plus désormais qu'à réaliser le grand dessein.

(1) *Mémoire de Vachet*, p. 41.

CHAPITRE III

OBSTACLES ET DÉLAIS (1653-1657)

Le rêve du P. de Rhodes d'avoir des évêques pour l'Extrême-Orient paraissait près de devenir une réalité. Dès le 14 février 1663, il pouvait écrire à son général : « Ils sont au moins vingt qui désirent aider nos missions ».

De plus, il lui semblait, ainsi qu'au P. Bagot, que trois étaient particulièrement dignes de l'épiscopat : Pallu, de Montigny-Laval, Piques. « Voilà bien ceux que Dieu me destine, disait-il ; j'ai trouvé dans ces jeunes gens des dispositions plus parfaites que celles que j'ai cherchées dans les séminaires et les autres lieux d'Europe ».

D'autre part, plusieurs hauts personnages de la capitale, et, à leur tête, M^{mo} la Duchesse d'Aiguillon « cette nièce de Richelieu qui ne fut étrangère à aucune bonne œuvre », se préoccupaient des conditions matérielles de l'entreprise et décidaient de fonder une rente annuelle de deux cents écus pour chaque évêque.

Ainsi, le 7 mars 1653, le nonce, Mgr Bagni, et le P. de Rhodes pouvaient écrire qu'ils avaient les hommes, (« des prêtres séculiers d'un grand mérite... unissant à la sainteté et au zèle la prudence et la science ») et une promesse de fondation de rente (1).

L'Eglise de France s'intéressait elle-même au projet de mission, et cinq (2) de ses évêques signaient en juillet 1653 une lettre à Innocent X pour le supplier d'envoyer des évêques

(1) Lettres publiées par Launay dans *Documents Historiques*, p. 514 et suiv.

(2) C'étaient : Henri de Savoie-Nemours, nommé archevêque de Reims, Denis II Sanguin, évêque de Senlis, Henri de Cauchon de Maupas du Tour, évêque du Puy, François V Faure, O. S. Fr., évêque de Glandèves, Jean V d'Estrades, évêque de Condom.

en Extrême-Orient : « nous avons à Paris pour cette mission « des prêtres séculiers capables, de mœurs éprouvées, remarquables par le zèle, la prudence, la science » disaient-ils. Circonstance digne d'être notée, des signatures de pieux laïques s'ajoutaient aux signatures des évêques, et c'étaient celle de Laisné de la Marguerie, conseiller d'Etat et bientôt supérieur de la Compagnie du Saint-Sacrement, celle de Salvator Bourlamaqui, membre de la même compagnie (1) : cette intervention du laïcat chrétien montrait que l'esprit public commençait à connaître et à approuver l'idée chère au P. de Rhodes (2) et que le concours de la Compagnie du Saint Sacrement lui était dès lors assuré.

Comme la réponse de Rome tardait, le 17 septembre, l'archevêque de Reims écrivait aux Cardinaux de la Propagande pour redire que tout était prêt, les hommes (3) et l'argent ; à son nom s'ajoutaient ceux de saint Vincent de Paul, de Colombet, curé de Saint-Germain, et de huit laïcs, dont les deux précédemment nommés.

François Pallu n'avait point parlé jusqu'alors à ses parents du projet de mission ni de la part qu'il y pourrait prendre : pour ne point laisser entamer son courage par le chagrin des siens, il disait que « dez qu'il auroit les expéditions de Rome, « il ne penseroit plus qu'à se retirer pour se disposer à sa consécration, et après à partir sans dire mot » (4). Mais la distance est courte de Paris à Tours ; au mois d'octobre, Etienne Pallu apprenait ce qui se préparait dans la capitale et, le 18, écrivait à son fils une lettre émue dont l'original est conservé

(1) Launay, *ibid.*, p. 1.

(2) A la fin de son livre « *Divers Voyages et Missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres Royaumes de l'Orient* », Paris, Cramoisy, 1653, qui fut achevé d'imprimer le 20 octobre 1653, le P. de Rhodes fait allusion (3^e partie, pp. 78 et 81) à ses efforts pour trouver des évêques pour les chrétientés orientales, à l'intérêt que l'Eglise de France a pris à cette affaire, et il exprime l'espoir que Rome « donnera au premier jour cette tant heureuse nouvelle ».

(3) Il faut noter ici les termes élogieux : « ... cum habemus hic ad manum solutos tres sacerdotes notissimae probitatis... » Launay *ibid.*, p. 2 et 3. Le brouillon de cette lettre est conservé aux Archives des M. E., vol. 119, p. 432.

(4) *Mémoire anonyme*, p. 12. Nous apprenons pourtant par la lettre d'Etienne Pallu à son fils que ce dernier avait chargé son frère Jacques, jésuite depuis 1635, de préparer leurs parents à la grande nouvelle ; le religieux n'avait rien dit, dans l'espoir de dissuader son frère de son projet. A. M.-E., vol. 101, p. 1.

aux Archives des Missions Etrangères, et qui commençait par ces mots : « Mon Fils, Nous avons esté bien surpris, votre mère « et moy, lorsque, par bruit commun, nous avons appris la « résolution que voulez prendre... » (1). L'échevin tourangeau blâmait énergiquement son fils de songer à de si lointaines et si périlleuses entreprises ; reprenant les raisonnements que de tout temps les parents ont tenus à leurs fils quand la vocation missionnaire est sur le point de les emporter au loin, il lui demandait s'il n'y avait pas de bien à faire en France et spécialement à Tours, et s'il fallait, pour se sanctifier, se condamner à l'exil et à des dangers sans nombre.

Le jeune chanoine tourangeau ne pouvait être insensible aux objurgations de son père et de sa mère ; quoiqu'il ait été très avare de confidences sur ses impressions et émotions personnelles, étant bien plus attentif à considérer le devoir qu'à décrire les réactions de sa sensibilité, en vrai contemporain de Corneille qu'il était, cependant il mesurait bien la grandeur du sacrifice qu'il s'imposait et qu'il imposait aux siens. Près de dix ans plus tard, le 30 juillet 1662, quand il sera enfin sur la route de sa mission et déjà arrivé à Ispahan, il écrira sur son journal de route : « Dieu nous ayant fait la grâce de « quitter tout pour son amour et de rompre les plus saints « liens et les plus estroits, pour le bien de son Evangile... » Ces simples mots en disent très long à qui connaît la volonté bien trempée du missionnaire.

En attendant, il ne voulut pas répondre immédiatement à son père ; il demanda à Mère Marie de saint Bernard, la carmélite de la rue Chapon et l'auteur du Mémoire anonyme, d'écrire à M^{me} Pallu.

Quand il crut que cette première démarche avait déjà diminué la résistance paternelle, il envoya à son tour une lettre où s'exprimaient à la fois son respect pour ses parents et son amour de Dieu ; il y racontait les origines de sa vocation ; il disait les conseils dont il s'était entouré, les réflexions qu'il avait faites ; sûr de sa vocation, il ne pourrait résister aux inspirations divines « sans manquer à sa propre conscience « et engager son salut ».

(1) *Ibid.* Etienne Pallu a voulu fortifier son autorité personnelle de celle de ses proches ; il a donc consulté ses frères, des amis, des chefs de maisons ecclésiastiques, ses fils religieux, sa fille de Brussy alors présente à Tours : tous sont unanimes à désapprouver François.

M. et M^{me} Pallu étaient trop foncièrement chrétiens pour ne pas comprendre ce langage. Malgré leur douleur bien naturelle à la pensée de perdre leur cher fils, ils lui écrivirent qu'ils donnaient leur consentement à ses résolutions ; ils lui envoyaient leur bénédiction, mais le conjuraient de ne pas les quitter « sans leur donner la consolation de les voir ». Leur fils, qui allait leur imposer un grand sacrifice, s'attendrit en lisant ces lignes où l'amour des siens s'exprimait si noblement et versa quelques larmes (1).

Vers ce temps-là, au témoignage de Mère Marie de Saint-Bernard (2), il eut une pensée héroïque : il promit par vœu « à Notre-Seigneur de lui offrir sa vie pour le salut des âmes » et la conversion des infidèles ». Il voulut même donner à ce vœu une solennité toute particulière, car il le fit en cette chapelle de Montmartre, qui commémorait le martyre de saint Denis et où Ignace de Loyola et ses premiers compagnons, le 15 août 1534, avaient juré « de servir Dieu », et de se mettre « sous l'obéissance du pontife romain » (3). Quelque temps après, Pallu alla à la Basilique Saint-Denis et y formula le même serment, près du corps de l'apôtre de Paris. Enfin, plus tard, il tint à renouveler sa promesse « entre les mains de Mgr Bagni, lors nonce en France ».

Pallu venait de s'engager aussi fortement que le peut une conscience chrétienne : il avait donné sa parole à Dieu et jamais plus il ne la reprendrait. Dans la suite, il pourrait sembler oublier ses promesses : mais, en réalité, ayant fait tout ce qui dépendait de lui, il attendait que la Providence fît ce qui dépendait d'elle.

Cependant, Rome ne se hâtait pas de prendre une décision.

Si elle tardait tant, ce n'était pas seulement à cause de sa proverbiale lenteur, ni à cause de la nouveauté que constituait au xvn^e siècle l'envoi d'évêques en Orient, c'était à cause de l'opposition du Portugal.

On sait (4) que les Papes Nicolas V, Calixte III, Alexandre VI, avaient concédé à ce pays toutes les contrées découvertes ou à

(1) *Mémoire anonyme*, p. 15 et suiv.

(2) *Mémoire anonyme*, p. 27 et suiv.

(3) La Chapelle des Martyrs, qui a entendu les vœux de saint Ignace, de Pallu et de tant d'autres a été détruite en 1795. Dans l'oratoire moderne qui a été bâti sur son emplacement (5, rue Antoinette), une plaque de marbre rappelle les noms des plus illustres de ses pèlerins et celui de Pallu n'est point omis.

(4) Pour plus de détails, voir A. Launay, *Histoire Générale*, t. I, p. 16.

découvrir à l'est d'un méridien passant à cent lieues des Açores et du Cap Vert, et que, en conséquence, des bulles de Léon X, Paul III, Paul IV, lui avaient accordé le droit de présentation aux évêchés dans ces terres nouvelles : c'était ce qu'on appelait le patronage du Portugal.

Ce patronage, qui avait eu son utilité au temps où la marine portugaise promenait seule son pavillon sur les mers orientales, n'était plus qu'une gêne au ^{xvii}^e siècle, alors que le Portugal laissait son empire colonial tomber aux mains des Anglais et des Hollandais et ne pouvait donc plus pourvoir ni secourir les chrétientés asiatiques. Rome le considérait comme un privilège révocable. Mais la cour de Lisbonne s'y attachait comme à un des derniers vestiges de sa grandeur, et menaçait d'arrestation et d'emprisonnement les évêques français que le Saint-Siège enverrait.

La cour pontificale négociait avec le Portugal, afin d'apaiser le différend en le terminant à l'amiable.

On pouvait espérer que la cour de Lisbonne se montrerait moins intransigente si, au lieu d'évêques pourvus d'un siège épiscopal propre (1), le pape n'envoyait en Orient que des vicaires apostoliques, consacrés par l'onction épiscopale, mais gouvernant leurs Eglises au nom du Pape. Déjà les signataires de la requête du mois de juillet 1653 avaient « supplié humblement Sa Sainteté de créer des évêques *in partibus* (2) et de « les députer dans ces régions au nom du Siège Apostolique ». Le P. de Rhodes, toujours ardent à réaliser son idée, insinuait la même mesure dans une lettre du 27 mars 1654 adressée au Cardinal préfet de la Propagande (3) ; il insistait d'ail-

(1) Le Droit Canonique actuel les appelle « évêques résidentiels ».

(2) Ce sont tous les évêques non résidentiels ; on les appelle actuellement « évêques titulaires ». Rome n'admet pas, en principe, qu'un évêque n'ait pas son siège épiscopal propre ; comme les évêques missionnaires n'en ont pas de fait, le pape leur donne le *titre* d'un siège qui n'a plus d'évêques résidents, parce que le pays est occupé par les hérétiques ou les infidèles : d'où l'expression évêques « *in partibus Infidelium* » ; les premiers évêques *in partibus* furent des prélats orientaux chassés d'Orient par les musulmans. Ils gardèrent les titres de leurs sièges perdus, et, à leur mort, les papes trouvèrent convenable de leur donner des successeurs, pour perpétuer le souvenir d'anciennes Eglises qu'on espérait voir revivre. On eut ainsi des évêques consacrés, simples titulaires d'Eglises disparues ou passées sous le joug des infidèles. Thomassin, *Discipline*, t. I, l. I, c. XXVII sq. On assiste, pour ainsi dire, à la naissance de ces évêques *in partibus* au concile *in Trullo* de 693, canon 37.

(3) Launay, *Documents Historiques*, p. 516.

leurs sur l'urgence d'une décision : « Voici en effet presque « cinq ans que j'attends en Europe pour cette affaire » et il était sur le point de partir car « notre Père Général m'a déjà « donné mes compagnons au nombre d'une vingtaine, qui « sont impatients de se mettre en route, pour aller au secours « de tant d'âmes... »

Vers la même époque (23 avril 1654), trois laïques qui avaient déjà signé la supplique du 17 septembre 1653, MM. Du Plessis, Barillon et Drouart écrivaient aux Cardinaux de la Propagande que, pour donner à la fondation des évêchés une assiette financière plus solide, ils avaient remis les biens y attribués à un des plus célèbres collèges de la Compagnie de Jésus en France, lequel s'engageait à servir aux évêques la pension annuelle convenue. Dans le même temps, saint Vincent de Paul disait dans une lettre adressée au Cardinal Préfet de la Propagande : « ...On est icy attendant la détermination « des Evesques demandez pour le Tonkin et la Cochinchine, et « l'on est après pour fonder leur entretien dans Avignon » (1).

Puisque l'attente se prolongeait ainsi, les jeunes prêtres distingués par le P. de Rhodes (2) cherchèrent à employer ailleurs leur activité : M. de Laval se retira à l'ermitage de Caen, chez M. de Bernières (3), M. Piques accepta la cure de Saint-Josse à Paris, François Pallu revint à Tours. Il y était déjà le 24 juillet 1654, comme en témoigne une lettre adressée par lui à Sœur Marie de Saint-Bernard.

Quelles étaient ses dispositions ? Elles étaient complexes. Il y avait d'abord un très vrai et très généreux abandon à la vo-

(1) Launay, *Documents Historiques*, t. I, p. 519.

(2) Le P. de Rhodes quitta lui-même Paris à la fin d'août 1654 et s'embarqua à Marseille le 16 novembre. De la future Société des M. E. il n'avait même pas eu l'idée sans doute ; mais il avait jeté dans des âmes généreuses une semence, qui se développerait un jour dans un sens imprévu et deviendrait un grand arbre.

(3) Jean de Bernières-Louvigny, trésorier de France à Caen, était né dans cette ville en 1602. Il ne se maria pas et vécut dans la pratique de la plus haute piété. Il s'était bâti un ermitage au centre de Caen, près du couvent des Ursulines, dont sa sœur était supérieure. Il y vivait avec quelques amis choisis, pratiquant l'oraison, visitant les hôpitaux, servant les malades. Pour mieux s'exercer à la pauvreté, il abandonna tous ses biens à sa famille. Il mourut le 2 mai 1659. Il a laissé quelques ouvrages de spiritualité. (*Vie Nouvelle de Henri-Marie Boudon*, p. 85, n. 1.)

(4) *Mémoire anonyme*, p. 36. Cette lettre est citée p. Launay, *Lettres*, t. II, p. 319, sans nom de destinataire.

lonté de Dieu : il ferait ce que le Seigneur voudrait, décidé à quitter la belle Touraine et la douce France pour le service des âmes, mais résigné, s'il le fallait, à rester jusqu'au soir de ses jours un modeste et fervent chanoine de Saint-Martin. Il continuait cependant à s'intéresser aux nouvelles démarches que l'on faisait près de la Propagande et spécialement aux récentes instances de Madame d'Aiguillon, qui venait de proposer aux cardinaux romains de placer, sur les établissements religieux du Comté d'Avignon, une somme d'argent qui produirait 1.200 livres de revenus pour la fondation de deux évêchés au Tonkin. Il envisageait même une « autre voie », dont sa lettre parle obscurément ; c'était, nous dit mère Marie de Saint-Bernard, de se faire Jésuite ; ne pourrait-il pas, en effet, prendre l'habit de l'ordre, s'embarquer avec un groupe de Pères en partance pour les missions, et, pour gagner du temps, faire son noviciat pendant la traversée ? (1)

Malgré les difficultés et les délais, il pouvait assurer Mère Marie de Saint-Bernard que jamais il n'avait douté de sa vocation ni désespéré de pouvoir la réaliser un jour.

En attendant qu'elle fût une réalité, il menait à Tours une vie exemplaire (2).

« Il faisoit force pénitence, et je sçay d'une personne qui
 « avoit l'honneur d'être à lui, duquel il ne pouvoit pas tou-
 « jours se cacher, quoiqu'il y apportast soin (3), [que] entre
 « autres, ses disciplines estoient rudes, et telles que cette per-
 « sonne dit qu'il en étoit effrayé : elles duroient prez d'un
 « quart d'heure, et cela quatre fois la semaine. Il fatiguoit
 « tout le jour. Il se couchoit fort tard, jamais avant minuit,
 « et se levoit avant quatre heures, ce qu'il a continué à Pa-
 « ris. Il ne manquoit jamais à prendre ses heures d'oraison...
 « Il ne l'a jamais veu altéré (4) pour quoi que ce fût, bien
 « qu'il eût des occasions assez fâcheuses... Il a souvent obligé

(1) Pallu fait une autre allusion à « cette voie » dans une lettre que le P. Launay date de 1655, mais qui est sûrement de 1654 ; le chanoine de Tours y dit qu'il n'accepterait d'entrer dans la Compagnie que pour mener la vie missionnaire « déterminément ». C'est peut-être cet exclusivisme de son vouloir qui a fait avorter son projet.

(2) *Mém. anonyme*, p. 24 et suiv.

(3) Cette personne est sans doute le valet de chambre.

(4) Troublé.

« son valet de chambre de se laisser deschausser et baiser les
« pieds,... il se tenoit devant lui à genoux dans une humilité
« et modestie ravissantes ».

En 1655 (1), Tours se trouvait encombré d'une très grande quantité de mendiants (9.000 environ) : les notables de la ville, les curés et les délégués des paroisses, réunis chez l'Archevêque, Victor Le Bouthillier, délibérèrent sur la manière de secourir ces malheureux. Le moyen le plus efficace parut être de leur ouvrir un asile où l'on s'efforcerait de les moraliser et de les occuper, et l'intendant, M. de Heere, les admit dans un ancien *Sanitas*. Quelle part François Pallu avait-il eue à cette œuvre charitable ? Une très grande si nous en jugeons par le *Mémoire* anonyme : « Il fit tant par sa bonne et prudente conduite que l'on établit un grand hôpital pour y renfermer les
« pauvres, l'on fit une quête dans la ville, où je crois que la
« seule paroisse de Saint-Saturnin fit quatre mille livres ».

La pensée du chanoine de Saint-Martin se tournait vers d'autres misères, qui, pour être d'ordre moral, n'en étaient pas moins graves. En 1641, Jean Eudes avait fondé à Caen l'Institut de Notre-Dame de la Charité du Refuge, destiné à recueillir et à améliorer les pauvres filles dévoyées. A Tours, il n'y avait pas encore d'établissement semblable (2), mais le besoin s'en faisait sentir sans doute, car Pallu donna alors
« commencement à une maison pour retirer les pauvres filles
« que le malheur du péché jette dans le désordre » (3).

La piété et la charité de François Pallu le faisaient « admirer
« dans la ville. Les Messieurs des deux chapitres de Saint-
« Gatien et de Saint-Martin estoient bien aises de voir tant de
« bonnes qualitez en un jeune prêtre et chanoine de leur com-
« pagnie » (4).

En même temps qu'on l'admirait, on le critiquait, ce qui est

(1) Giraudet, *Histoire de la Ville de Tours*, t. II, p. 152.

(2) Les religieuses de Notre-Dame de la Charité établirent leur monastère à Tours en 1714.

(3) Nous n'avons recueilli aucun autre renseignement sur ces « commencements ».

(4) C'est peut-être à cette époque qu'il faut placer ces « Conférences particulières » aux grilles de la Visitation, dont parle Mère Louise, la Supérieure de ce couvent. Elles étaient, écrit-elle « remplies de beau-
« coup de grâce et d'onction, nous excitant et nous inspirant, avec
« une ferveur admirable, mille saintes pratiques, pour honorer les
« saints et surtout le grand saint Joseph, auquel il avait une dévotion
« toute singulière ». A. M.-E., vol. 106, p. 268.

très humain. Pourquoi avait-il rêvé d'aller en Orient ? n'avait-il pas entrepris plus qu'il ne pourrait réaliser ? n'y avait-il pas assez à faire sur place et ne pourrait-il lui suffire de « de-
« meurer un bon chanoine de Saint-Martin et édifier toute la
« ville par le bon exemple de sa vie ? »

On allait même plus loin et tel prétendu dévot assurait que
« toutes ces entreprises estoient des tromperies, que cela ne
« s'accompliroit jamais, que c'est une invention du diable pour
« distraire M. Pallu de faire du bien dans la ville de Tours et
« par tout le pays ». Ces choses se disaient jusque dans la fa-
mille du chanoine et l'une de ses sœurs était particulièrement
mordante (1).

A Paris, on n'oubliait pas l'affaire des Missions orientales. Le 13 avril 1655, à ses collègues qui tenaient l'Assemblée du Clergé de France, Antoine Godeau, évêque de Vence, rappelait les négociations en cours ; il disait que Rome et Paris s'étaient mis d'accord pour déposer les fonds des futurs évêchés en Avignon, et il ajoutait : « que le Pape serait plus aisément porté à achever une affaire si importante, si le clergé de France vou-
lait écrire une lettre, pour prier Sa Sainteté de pourvoir au plus
tôt ces nouvelles églises de pasteurs... » Le vœu de Godeau fut adopté, et lui-même chargé de rédiger le mémoire. Le 9 mai, le
texte qu'il proposait était approuvé et signé » (2). Mais cette
démarche solennelle et pressante ne parvenait pas à faire sortir
Rome de sa réserve.

Tant de délais finissaient par agir sur la volonté, pourtant si
bien trempée, de M. Pallu, et il écrirait plus tard à propos des
années 1655-1656 : « Je ne songeais plus à la nomination des
« Vicaires Apostoliques ; je ne m'occupais plus que de remplir
« exactement mes devoirs de chanoine.

« Dieu le voulait ainsi, pour faire éclater sa gloire et em-
« pêcher que nul homme ne s'attribuât la réussite de l'entre-
« prise ; il nous enlevait tout espoir, il rendait inutiles les
« démarches de nombreux et très pieux personnages ; il ne
« permettait pas même que l'utilité incontestable de cette œu-
« vre suffît à en procurer le succès » (3).

Le jeune chanoine n'est pas à prendre à la lettre : il songeait

(1) Marguerite, mariée à Jacques de Brussy.

(2) *Collection des procès-verbaux des Assemblées générales du Clergé de France*, t. IV, p. 375. Cf. Launay, *Documents Historiques*, t. I, p. 4, n. 1.

(3) A. M.-E., vol. 120, *Expositio eorum quae Romae gesta sunt*, p. 10, cf. Launay, *D. II.*, t. I, p. 150.

encore à son lointain envol pour le Tonkin (1) ; mais il est probable que le grand dessein s'estompait un peu dans sa pensée.

Heureusement les « Bons Amis » de la rue Coupeaux, restés au centre des négociations entre Paris et Rome, suivaient attentivement les pourparlers engagés. Au printemps de 1656, l'idée vint à quelques-uns d'entre eux, et spécialement à Vincent de Meur, de se rendre à Rome pour hâter l'issue de l'affaire.

Dès qu'il fut au courant du projet (2), François Pallu exprima à ses parents le désir de se joindre à ses anciens compagnons. M. et M^{me} Pallu semblent n'avoir vu aucun inconvénient au voyage. Le prirent-ils pour un simple pèlerinage ? pensèrent-ils que Rome avait écarté l'idée des évêques « Tonquinois » ? Quoi qu'il en soit, ils poussèrent la condescendance jusqu'à se faire, par leur silence, les complices de leur fils : celui-ci tenait à ce que son pèlerinage fût ignoré de ses frères et sœurs, qui auraient pu en pressentir les conséquences et y faire opposition ; il fut donc convenu entre le chanoine et ses parents qu'on ne soufflerait mot de la Ville Eternelle. Ainsi, Pallu put, sans obstacles, quitter sa famille et la ville de Tours. Pour le public et même pour ses proches il se rendait à Paris (3).

Ce voyage qui commençait ne s'achèverait point sans que de grandes décisions fussent prises.

(1) *Mémoire* anonyme, p. 32.

(2) En 1656 et non en 1657, comme le dit A. Launay dans *Histoire Générale*, t. I, p. 25.

(3) *Mémoire* anonyme, p. 26 et suiv.

CHAPITRE IV

LE VICAIRE APOSTOLIQUE (1657-1658)

Une fois à Paris, François Pallu retrouvait une atmosphère toute favorable à l'idée missionnaire.

S'il ne fit point visite à M^{me} d'Aiguillon (1), il alla saluer Mère Marie de Saint-Bernard au Carmel de la rue Chapon. Là, à travers la grille, s'échangea un dialogue curieux.

« Je le croyais fort en paix à Tours, et un peu trop, ce me semblait », raconte la religieuse dans le *Mémoire* Anonyme, p. 26. Je fus surprise de l'entendre et lui dis tout étonnée : « Bon Dieu ! Monsieur, d'où venez-vous et où allez-vous ? »

« Il fit un peu le réservé. Mais voyant que je me plaignois un peu de ce qu'il me sembloit qu'il quittast un peu trop ses premières résolutions, il se prit à rire : « Mais que diriez-vous, si je vous disois que je m'en va à Rome, et de là à Laurete supplier la très Sainte-Vierge en sa sainte maison (2) de me faire cognoistre et acomplir la volonté de son Fils ? »

— Et vous jeter aux pieds du Pape pour qu'il fasse de vous tout ce qu'il voudra, selon les vœux que vous avez faits (3)...

Il répliqua : « Je ne vous dis pas autre chose, sinon que je m'en va à Laurete prier la sainte Vierge et à Rome. De là, vous aurez de mes nouvelles.

— Mais donc quittez-vous là vos premières résolutions ? Ne pensez-vous plus à votre affaire ?

(1) *Expositio*... dans Launay, *D. H.*, t. I, p. 151. Dans cet opuscule écrit en 1681, Pallu dit que ce fut par lâcheté qu'il n'alla pas voir la Duchesse : il avait peur qu'elle ne fit pression sur lui, pour qu'il reprît les démarches interrompues. Nous croyons que l'auteur noircit ses intentions : il n'était pas découragé à ce point. Ce qui est vrai, c'est qu'il ne voyait plus clair en lui-même.

(2) D'après la croyance populaire la maison de la Vierge a été transportée par les anges de Nazareth à Lorette.

(3) V. p. 33.

— Je la laisse entre les mains de notre Bon Dieu. Voulez-vous que j'aïlle contre le sentiment de tous nos amis ? Il faut que Dieu nous donne plus de jour ; en attendant, il faut prier. Je ne quite en façon du monde, mais je me laisse à sa sainte conduite. »

Pallu dit encore à son interlocutrice : « Notre-Seigneur me fait de grandes grâces et je le sers très mal. Je veux pour tant être tout à lui et qu'il fasse de moi selon toute l'étendue de sa sainte volonté ».

Comme le bruit courait en France que la peste désolait alors l'Italie, la carmélite interrogea : « Ne la craignez-vous point ? »

Et le chanoine de répondre en riant : « Je suis en bonne compagnie ; j'ai des compagnons qui ne craignent rien. Nous verrons. »

Ils partirent donc, au nombre de cinq. Ils voyagèrent à pied, pratiquant les conseils évangéliques (1), c'est-à-dire demandant l'aumône le long de leur route. De Lyon, ils semblent avoir fait un détour par la Grande Chartreuse, où les religieux s'émerveillèrent de leur piété.

Quand ils furent arrivés à Marseille, ils apprirent que les villes d'Italie par lesquelles ils auraient dû passer étaient ravagées par l'épidémie, et ils jugèrent prudent d'attendre la fin du fléau avant de poursuivre leur voyage (2). Ils trouvèrent un logement à quelques lieues de la ville et y passèrent six mois (3) ; ils vivaient là, recueillis et silencieux, attendant l'heure de Dieu, « comme des gens qui n'ont que le corps en terre ; leur vie était une oraison continuelle dans des pratiques de vertu et de pénitence qui pouvoient bien l'emporter sur des communautés religieuses ;... l'on les regardoit comme des saints. »

Quand l'état sanitaire de l'Italie leur parut meilleur, les cinq pèlerins reprirent leur voyage, et ils arrivèrent à Rome (4) à la fin de mai 1657 : en réalité la peste y sévissait encore, mais

(1) *Mémoire de l'origine*, A. N., M 204, doss. I, n° 3.

(2) *Expositio...* D. II., t. I, p. 151.

(3) Launay, *Lettres*, t. II, p. 321.

(4) Où logèrent-ils à Rome ? Nous savons seulement que, un peu plus tard, après le départ de ses compagnons, Pallu trouvera un asile chez les prêtres de la Mission. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. VI, p. 593. Les fils de Saint-Vincent habitaient dans cette *Via della Missione*, au Monte Citorio, dont le nom rappelle encore leur établissement.

« cela ne nous épouvante point », écrivait Pallu à Mère Marie de Saint-Bernard, « car, comme nous sommes contents que la Providence de Dieu nous a conduits icy, nous adorons les desseins qu'elle a sur nous, nous nous y soumettons de tout notre cœur » (1).

Que firent-ils pendant leurs premières journées à Rome ? Sans doute se bornèrent-ils à des visites aux sanctuaires, à des entretiens pieux, à des causeries amicales sur ce qui occupait la pénombre de leur pensée : les missions d'Extrême-Orient (2) ; d'autant plus que les nouvelles du Tonkin leur parvenaient encore ; les progrès de l'Eglise y suivaient une progression constante, leur disait-on : « dans une seule année on y a baptisé « soixante et dix mil personnes et il n'y a que cinq pres-tres ! » (3)

Le chanoine de Tours a-t-il été sensible au charme souverain de la Ville Eternelle ? a-t-il été ému par les vestiges de la Rome païenne ? a-t-il laissé chanter dans sa mémoire quelques vers de Virgile ou une période de Cicéron ? a-t-il aimé les diverses formes d'art de la Rome chrétienne, depuis les basiliques constantiniennes jusqu'aux églises de la Renaissance et spécialement jusqu'au Dôme de Saint-Pierre, alors dans sa printanière jeunesse ? Ses lettres ne nous permettent pas de répondre à ces questions : toutes tendues vers le grand objectif du voyage, elles sont indifférentes à n'importe quel autre sujet.

Si la volonté de François Pallu hésitait encore à se livrer pleinement à l'idée missionnaire, (car il arrive quelquefois que nous voulons à demi), elle reçut un jour une impulsion décisive d'un billet qui lui arrivait de France, et elle ne connaîtrait plus, dans la suite, ni réserve, ni flottement. C'était quinze jours après son arrivée, exactement le 14 juin 1657 (4).

Ce billet lui était transmis par la carmélite de la rue Chapon, et il était de la main de M^{me} d'Aiguillon. Il portait simplement ces mots : « L'on désire scavoir si M. Pallu est encore dans le « dessein qu'il a eu de l'accomplissement de l'affaire en ques-tion » (5).

(1) Launay, *Lettres*, t. II, p. 322.

(2) *Mémoire* anonyme, p. 32.

(3) Launay, *Lettres*, t. II, p. 322.

(4) *Ibid.*

(5) *Mémoire* anonyme, p. 46. Ce court billet dut être suivi d'un autre plus explicite, où la duchesse demandait à Pallu de reprendre son premier dessein et de revoir Monsiegnur Bagni, devenu cardinal. *Expositio...* D. H., p. 151.

Cette façon de l'interroger sur ses intentions, impersonnelle et distante, ce doute jeté sur la constance de son vouloir, bouleversèrent le chanoine tourangeau : il vivait un de ces instants où la conscience réagit plus vivement et plus profondément. « Je fus touché jusqu'au fond du cœur, écrivait-il, « je fus saisi de honte et de confusion, voyant qu'une femme « avait plus de zèle que n'en avait un prêtre pour le bien de « l'Eglise et pour la conversion des Infidèles ». Cher M. Pallu, si vous avez hésité, si même vous avez tremblé devant la mission qui s'offrait à vous et qui n'exigeait de vous rien de moins que d'aller risquer votre vie au bout du monde, comme nous sommes près de vous excuser !

Son âme se ressaisissait tout entière : « Cette lettre m'émut « d'une manière incroyable ; elle ranima vraiment mes anciens désirs des Missions ; je crus que l'occasion favorable « était enfin offerte par Dieu et je résolus de ne rien négliger « pour réussir » (1). Voilà la fin des indécisions ; quand Pallu a écrit « je résolus », on peut croire qu'il s'agit d'un vouloir ferme, que plus rien n'alfèrera.

Il répondit à M^{me} d'Aiguillon qu'il avait « toujours conservé « dans le fond de [son] cœur les sentiments que N.-S. [lui] « avoit inspiré de [se] consommer entièrement pour le salut de « l'Eglise naissante du Tonquin » (2).

Puis, rappelant les progrès de cette chétienté, il ajoutait pour s'encourager lui-même : « Que faisons nous icy ? il faut de nouveau mettre les fers au feu, mais avec tant de vigueur que « l'on en vienne à bout ». Puisque sa décision irrévocable était prise, il poursuivrait son chemin jusqu'au terme ; il recommandait seulement que l'on gardât le silence pour ne pas alarmer les siens : « Au moins, que l'on ne sache pas que l'on « m'en ait écrit ; les proches ne le sauraient que trop tost. Il ne « les faut pas affliger avant le tems ».

A Rome, les cinq pèlerins français retrouvaient l'ancien nonce qui les avait si fort encouragés à Paris et qui était devenu le Cardinal Bagni. Ils lui firent visite et lui exposèrent les raisons de leur voyage. Les ayant entendus, le cardinal leur dit qu'il avait souvent parlé à Alexandre VII de la mission des évêques en Chine, que le Pape y était favorable ; il ajouta que l'homme le plus qualifié pour faire aboutir leur projet était le

(1) *Expositio...* D. II., t. I, p. 151.

(2) Launay, *Lettres*, t. II, p. 322.

cardinal dataire Corrado, « très sage et confident intime du Souverain Pontife ».

Corrado les écouta, en effet, avec sympathie et leur promit son appui bienveillant : l'idée missionnaire lui était très chère, ainsi qu'au Pape ; il avait même l'ordre de faire un rapport sur cette question à la Propagande.

Ce fut le 17 juillet que les « Bons Amis » furent admis en présence du Chef de la Chrétienté.

Celui-ci leur fit le plus affectueux accueil : après qu'ils eurent, selon l'usage, baisé sa mule, il leur ouvrit ses bras et donna à chacun d'eux une accolade paternelle (1).

Ils avaient préparé une longue supplique latine, dont le texte nous a été conservé (2). Elle commençait par montrer au Saint-Père la Chine, la Tartarie, le Tonkin et les régions circonvoisines s'ouvrant à la foi. Cependant les ouvriers évangéliques restaient quantité infime en face d'innombrables âmes à sauver. Que fallait-il donc ? Un clergé indigène. Où le prendrait-on ? Parmi les catéchistes. Mais pour former et ordonner ces catéchistes, il était nécessaire que des évêques fussent envoyés en Orient. Telle avait été, naguère, la pensée des missionnaires qui y prêchaient le Christ et ils avaient chargé l'un d'eux, le Père Alexandre de Rhodes, de faire triompher cette idée à Rome. Celui-ci, avait cherché d'abord en vain les hommes décidés à affronter les périls sans nombre d'une pareille mission ; il avait enfin trouvé à Paris « plusieurs ecclésiastiques résolus à « quitter patrie, parents et amis et à s'offrir, eux et tout ce qui « leur appartient, pour le salut de ces peuples lointains ». On avait alors demandé à Innocent X que trois d'entre eux fussent sacrés évêques ; mais divers obstacles avaient empêché la réalisation de ce vœu.

Dieu réservait cette grande œuvre au successeur d'Innocent et c'est à lui que les prêtres français étaient venus avec confiance rappeler les projets abandonnés. Ils pensaient qu'il n'y aurait plus de difficultés, s'il n'était plus question d'une fondation d'évêchés proprement dits et demandaient seulement la création d'évêques « *in partibus* » ayant une délégation apostolique. Ils prendraient sur eux la charge financière de cette af-

(1) *Expositio...* D. H., t. I, p. 152.

(2) A. M.-E., vol. 114, p. 311. Ce texte est reproduit dans D. H., t. I, p. 5 et suiv. et une traduction française partielle en est donnée dans H. G., t. I, p. 27 et suiv.

faire et se trouvaient prêts à fournir en Avignon un dépôt de fonds suffisant pour l'entretien de ceux qui seraient choisis.

Quant au Portugal, on pouvait penser qu'il laisserait passer les évêques ; en cas de refus, le chemin était libre par la Perse et l'Inde.

Et la supplique concluait : « Maintenant, Très Saint-Père, il « ne nous reste plus qu'à prier le Maître de la moisson, c'est-à- « dire Vous, Très Saint-Père, d'envoyer des ouvriers à sa vi- « gne : Car grande est la moisson et peu nombreux les ou- « vriers » (1).

De cette émouvante demande, qui couvre six grandes pages des *Documents Historiques*, le lecteur fut le breton de Meur (2) qui était un homme tout de feu (3). Par sa voix ardente, c'étaient cinq jeunes hommes de France, cinq prêtres de chez nous, qui s'offraient pour aller porter l'Evangile aux extrémités du monde.

Quelle serait la réponse du Pape ?

Elle fut très encourageante. Alexandre VII se déclara très satisfait « de voir de son temps des personnes si zélées pour la « conversion des âmes ». Et même il se laissa aller familièrement à quelques confidences : dans sa jeunesse il avait eu, lui aussi, le désir d'être missionnaire ; il avait consulté alors sur cette vocation « le saint et très heureux François de Sales » qui se trouvait à Rome, et en avait reçu cette réponse : « Je vous « conseille la pratique que je me suis proposée à moi-même : « ne rien demander, ne rien refuser ; rester à la disposition du « Pape pour ce qu'il lui plairait faire de moi ».

Il s'en était tenu à cet avis si autorisé ; mais, arrivé au soir de sa vie, le pape se disait : « peut-être que je n'ai pas correspondu « à la grâce de cette vocation, et, si je l'eusse fait, je ne serais « pas à cette place que j'occupe si indignement ».

Ces paroles, où s'exprimait librement la confiance d'un pape, ne pouvaient suffire. Alexandre VII voulut d'abord que l'on reprît le mémoire du Père de Rhodes. Il ajouta « qu'il vouloit « prendre soin de cette affaire, et que, les voies ordinaires « tirant trop en longueur, il la mettroit entre les mains de « quatre cardinaux » (4).

(1) On reconnaît ici la parole du Christ à ses Apôtres : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* ». (Mat. IX, 37).

(2) Cf. *La Rénovation religieuse au XVII^e siècle*. Vincent de Meur, par A. du Bois de la Villerabel, Saint-Brieuc, imprimerie Prud'homme, 1885.

(3) *Mémoire* anonyme, p. 47.

(4) *Mémoire* anonyme, p. 32 et suiv. *Expositio... D. H.*, t. I, p. 152.

De fait, il se hâta, après l'entrevue des prêtres français, de donner ses ordres ; vers le commencement d'août, la commission extraordinaire des *quatre* (1) s'était déjà réunie et François Pallu pouvait écrire à la duchesse d'Aiguillon une lettre pleine d'optimisme.

Le dessein des « Bons Amis » paraissait être en si bonne voie, qu'ils décidèrent que quatre d'entre eux reviendraient en France. Celui qu'ils choisirent (2) pour rester à Rome et y suivre l'affaire, fut notre chanoine tourangeau, sans doute parce qu'il était le seul persévérant des trois candidats à l'épiscopat du P. de Rhodes et de Mgr Bagni (3).

Il devait raconter plus tard (4) que, demeuré seul à Rome, il avait souvent admiré comment, isolé, étranger, peu connu, sans « rien qui le rendist considérable en cette cour où il faut « avoir du crédit, être bien vestu et bien suivi », il avait eu cependant tout de suite la facilité pour traiter de son dessein avec des personnages influents ; il se montrait spécialement reconnaissant envers un « prêtre anglais ou écossais, secrétaire « du Cardinal Charles Barberini » qui avait mis à sa disposition, avec une grande bonté, son temps et ses relations. Cet homme bienveillant s'appelait M. Lesley, et nous le retrouvons fréquemment dans les négociations ultérieures.

Pendant que, dans la Ville Eternelle, François Pallu était attentif à la croissance de cette semence missionnaire qu'il était venu jeter dans le sol romain, à Tours, l'on commençait à soupçonner, puis à connaître ses définitives résolutions, et ses parents se reprenaient à s'alarmer (5) : comment l'avaient-ils si imprudemment laissé aller à Rome ? toutes ses pensées n'étaient-elles pas téméraires, « des ferveurs opiniâtres que l'on « ne quitte jamais à moins que d'y périr » ? Il y eut alors parmi les amis de la famille Pallu une vraie conjuration contre

(1) C'étaient les cardinaux Rospigliosi, Spada, Albizzi, Azzolini.

(2) M. Goyau écrit dans *Prêtres des M. E.*, p. 36, que Laurent de Brisacier, chargé de fonder à Rome une Compagnie du Saint-Sacrement semblable à celle de Paris, fit avec les « Bons Amis » le pèlerinage de la Ville Eternelle et y resta avec Pallu. En réalité, ce personnage n'arriva à Rome qu'en mai 1659, après le départ de Pallu. (A. M. E., vol. 200, p. 47). M. Goyau a été induit en erreur par Croulbois, qui date du 2 août 1657 une lettre de Du Plessis à Brisacier qui est du 2 août 1659 (*Revue d'Hist. et Littérat. Religieuses*, 1904, p. 401-416-519-564).

(3) *Expositio...* D. H., t. I. p. 152.

(4) *Mémoire* anonyme, p. 36 et suiv.

(5) *Mémoire* anonyme, p. 39.

les projets du jeune chanoine : dans les conversations et dans les lettres, on le taxait même d'ambition et on le condamnait avec des extraits des Conciles ou des Pères contre la brigue des évêchés. A quoi la Mère Marie de Saint-Bernard, s'adressant à une sœur de François, répondait un jour : « Si Monsieur votre « frère poursuit l'évêché, il n'espère pas y avoir un grand « revenu ; il ne s'attend qu'à bien des travaux, la faim, la nécessité de toutes choses et enfin la mort pour Notre-Seigneur « et l'Eglise, voilà ce qu'il prétend en acceptant l'évêché. Je « ne vois pas qu'il y en ait beaucoup qui soient dans ces prétentions... »

L'affaire ne marchait pas d'ailleurs, à Rome, aussi vite qu'on eût pu le penser ; outre l'opposition toujours réelle du Portugal, il y avait certains malentendus entre la Curie et Paris, car le Cardinal Bagni pensait que « la duchesse d'Aiguillon demandait à fonder des évêchés à perpétuité » (1) et, d'autre part, l'on ne s'entendait pas parfaitement pour la manière de constituer les cautions (2).

François Pallu sentit alors le besoin d'être aidé. Parmi ses amis, parmi ceux dont l'esprit de sacrifice était plus absolu, il y en avait un, fils de magistrat comme lui, dont la présence lui semblait spécialement souhaitable en ces heures décisives : c'était Pierre Lambert de la Motte (3), jadis avocat à la cour des Aides de Rouen, prêtre depuis 1655, ancien commensal des maisons de la rue Coupeaux et de la rue Saint-Dominique. Précisément Lambert se trouvait à Annecy, c'est-à-dire à mi-chemin de Rome, quand il reçut la lettre de Pallu. Il se décida vite à rejoindre son ami ; le 18 novembre 1657, il était près de lui (4).

Immédiatement son secours fut efficace : puisque l'une des causes du retard était la volonté de la Propagande de voir versés

(1) *Mémoire* anonyme, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 41. Déjà cependant des personnes généreuses faisaient des libéralités pour les futurs vicaires apostoliques ; les archives des M.-E., vol. 2, p. 411, ont consacré la trace d'une donation datée du 15 novembre 1657 : elle est de 800 livres de rentes et elle émane de Madame Fouquet, mère du surintendant. Cf. *D. H.*, t. I, p. 442.

(3) Cf. De Frondeville, *Pierre Lambert de la Motte*. Editions Spes, Paris, 1925. M. de Frondeville ajoute peu de chose à l'histoire manuscrite de l'évêque missionnaire, qui est conservée aux Archives des M.-E., sous le n° 122 et que la tradition fait remonter à M. de Brisacier, supérieur du séminaire des M.-E. de 1679 à 1736.

(4) *A. M. E.*, vol. 122, p. 87. Pallu, cependant, présente le voyage à Rome de son ami Lambert comme inopiné. *Perspicua...* Launay, *D. H.*, t. I, p. 153.

les fonds destinés aux évêques, Lambert, avec un beau désintéressement, les prit sur ses propres biens, par l'intermédiaire d'un banquier qui se porta garant : orphelin depuis longtemps, il avait la pleine propriété de sa fortune, tandis que Pallu ne possédait rien en propre (1).

Puis, les deux amis se firent un devoir de se présenter aux cardinaux, spécialement aux *quatre* de la Commission.

Dans l'une de ces visites ils apprirent, dit Bénigne Vachet (2), que les obstacles à leur mission venaient de l'opposition du secrétaire de la Propagande, Mgr Alberici.

Ils essayèrent donc de voir le prélat et de le gagner à leur cause. Mais impossible : ils ne pouvaient obtenir l'audience nécessaire. Lambert de la Motte, à qui ne manquaient ni l'esprit ni la persévérance, entreprit de lui faire subir un siège en règle : il se trouvait sans cesse sur son chemin, près des églises, à la porte des couvents ou des maisons où se rendait le secrétaire, et le saluait avec un respect affecté. A la fin, Alberici dit à ce tenace Français : « Monsieur, que faut-il faire pour me « délivrer de vos importunités ? — Me donner une seule audience, Monseigneur ; ensuite, vous ne me reverrez plus. — « J'en suis content, répliqua le prélat ; demain matin à huit « heures, venez chez moi » (3).

Le lendemain, l'ancien avocat de Rouen fut fidèle au rendez-

(1) A. M. E., v. 112, p. 90. Déjà, à son passage à Paris, Lambert avait mis sa fortune à la disposition des futurs missionnaires, p. 78. Quant à Pallu, il avait été obligé d'emprunter 1.500 livres pour son séjour à Rome à son ami M. Gazil, ainsi qu'il le reconnaissait de Marseille, le 1^{er} décembre 1661, en priant ses parents d'acquitter sa dette. A. M. E., vol. 101, p. 172.

(2) *Mémoires de Bénigne Vachet*, A. M.-E., vol. 110, p. 36 et suiv. A. M.-E. La vie manuscrite de Lambert de la Motte ne raconte point ce trait, non plus que les documents relatifs à Pallu ou qui émanent de lui ; n'aurait-il existé que dans l'imagination de Vachet ? En tout cas, Vachet se trompe sur un point, car il donne au secrétaire de la Propagande le nom de Slusius. Or, ce dernier personnage était secrétaire des Brefs. (Lettres de Pallu à Lesley, Launay, *Lettres*, t. I, p. 128), et Monseigneur Alberici a été secrétaire de la Propagande de 1657 à 1664 (Battandier, *Annuaire Pontifical*, 1923, p. 765).

(3) Pourquoi Rome se montrait-elle si peu pressée ? M. Lesley, le prêtre écossais si secourable à Pallu, et son futur procureur à Rome, en donnera plus tard deux raisons : la timidité de vieillards embarrassés par l'administration temporelle des Etats pontificaux et hésitants devant cette nouvelle forme d'apostolat par le clergé indigène, puis le besoin d'éprouver la constance des prêtres français. *Lettres à Pallu* du 26 mai et du 2 juin 1659. D. H., t. I, p. 248 et suiv.



Mgr PIERRE LAMBERT DE LA MOTTE

vous et prolongeait son entretien avec le secrétaire pendant onze heures (1) ; il dut être bien pressant, et son intervention apparaître bien désintéressée, car il fit pénétrer sa conviction ardente dans l'âme de son interlocuteur : à la fin de la conférence, le secrétaire de la Propagande était gagné à la cause des évêques missionnaires.

Dès lors les choses allèrent assez rapidement : d'abord, la commission des *quatre* émit un avis favorable à l'envoi de trois évêques comme vicaires apostoliques (2) ; puis la Propagande proposa les noms de MM. Pallu et Lambert de la Motte, (séance du 13 mai 1658) (3).

Restait à obtenir l'acte par lequel le chef suprême de l'Eglise, ratifierait les propositions qui lui étaient faites. Ce fut le 8 juin (4) qu'Alexandre VII approuva le choix de la Propagande, et le 29 juillet (5) qu'il publia par bref la nomination épiscopale de François Pallu et de Lambert de la Motte ; le premier était désigné comme évêque d'Héliopolis (6), le second comme évêque de Béryte (7) tous deux *in partibus infidelium*.

Le Pontife revêtit Pallu du rochet épiscopal (8), et « l'exhorta fortement à soutenir le fardeau des difficultés qui accablèrent son entreprise, ajoutant qu'il remettait entre ses mains le salut des peuples dont il lui confiait la conduite ». Enfin, il lui donna une marque de confiance exceptionnelle en l'autorisant à choisir un troisième vicaire apostolique.

Il fallait encore préciser les pouvoirs des nouveaux évêques ; ce fut l'œuvre de la Congrégation de la Propagande, dans sa session du 16, dont les résolutions furent promulguées le lendemain par décret : François Pallu était nommé Vicaire Apostolique du Tonkin, et recevait en outre la charge d'administrer les provinces adjacentes : Yun-nan, Kouy-tchéou, Hou-kouang,

(1) Sur les détails de cet entretien, rien n'a transpiré. Cf. Launay, *H. G.*, t. I, p. 34.

(2) *Acta Sacrae congregationis*, an. 1657, p. 202.

(3) Cf. Launay, *D. H.*, t. I, p. 26.

(4) *Ibid.*, p. 27.

(5) Launay, p. 34, date faussement le bref du 17 août ; le texte même du bref énonce la date en toutes lettres : « quarto Kalendas augusti ». C'est le décret déterminant le vicariat qui est du 17 août.

(6) Héliopolis était une ville de la seconde Phénicie, aujourd'hui Baalbeck.

(7) Béryte était une ville de la première Phénicie, aujourd'hui Beyrouth.

(8) *Mémoire anonyme*, p. 48.

Kouang-si, Se-tchoan, ainsi que le Laos ; en même temps, à Lambert de la Motte était attribué le Vicariat de la Cochinchine.

Il y avait environ cinq ans que le chanoine de Saint-Martin avait fait aux âmes lointaines de l'Extrême-Asie le sacrifice de sa jeunesse, de son repos, on peut même dire de sa vie ; cinq ans, pendant lesquels il avait multiplié les prières, les efforts, les démarches, pour parvenir à cette immolation de lui-même. Puisqu'il venait de réaliser une première partie de son rêve généreux, il pouvait laisser éclater sa joie. Il écrivit donc de Rome, le 20 août, à Mère Marie de Saint-Bernard :

« Il est tantost tems de chanter le *Te Deum laudamus* ; me
« voicy au bout du point principal de mon affaire ; les évê-
« ques sont creez par la miséricorde de Dieu ; au moins il y en
« deux de faits. Il ne reste plus que quelques legeres circons-
« tances » (1).

Un évêque « créé » ou « nommé » n'est pas encore un évêque « consacré », aussi le nouveau vicaire apostolique ajoutait-il :

« J'incline beaucoup au sentiment de tous mes amys de deça,
« qui me portent à me faire consacrer à Rome ; j'ai beaucoup
« de raisons qui semblent m'y obliger, outre la considération
« de la sainteté du lieu ».

Puis il rentrait en lui-même et s'étonnait d'avoir osé assumer un honneur si redoutable.

« Si j'avais un peu de lumière, je ne serois peut-être pas si
« facile à me résoudre.

« Je ne sçay si c'est Dieu ou quelque autre qui me ferme les
« yeux : il me semble que je marche à l'aveugle. Priez, je vous
« prie, qu'il ne permette pas que je me trompe. Qu'il veuille,
« par sa miséricorde, être toute ma conduite... Vous m'obli-
« gerés de redoubler vos prières et de m'en procurer partout
« ou vous pourrez pour entrer dans les dispositions que N.-S.
« demande de moi pour la haute dignité du caractère épisco-
« pal et la pesanteur du fardeau dont on veut me charger ».

Cet évêque de 32 ans n'était ni un naïf, ni un exalté ; assez généreux pour se donner à la tâche du missionnaire, il était assez clairvoyant pour en mesurer les périls.

S'il songeait à se faire consacrer et à organiser pratiquement sa mission, c'était avec une intelligence lucide et un cœur résolu.

(1) *Mémoire* anonyme, p. 42. Cf. Launay, *Lettres*, t. II, p. 323.

CHAPITRE V

LA CONSÉCRATION ÉPISCOPALE (1658)

François Pallu faillit n'être jamais consacré évêque (1).

En effet, peu après sa nomination épiscopale (2), un certain jeudi, que, vers dix heures et demie, il disait la messe dans l'église de Saint-Jean des Florentins (3) et tandis que, tout à sa prière, il s'apercevait à peine d'un formidable orage grondant sur la ville, « la foudre tomba en trois ou quatre endroits
« de l'église, avec tant de fureur que jamais je n'ai rien en-
« tendu de pareil ; elle tomba sur la chapelle où je célébrois,
« derrière l'autel de la dite chapelle ou respondent les cordes
« des cloches et ou il y avoit quatre hommes qui sonnoient ;
« elle toucha les parois de la chapelle et couvrit de terre et
« de plâtres l'autel et mesme une partie du missel ; elle tua
« derrière moi un pauvre homme qui tomba roide mort ; je
« me vis tout entouré de flammes et sentis plus de trois heu-
« res aprez ma teste comme lassée... Je crois que ce fust par
« suite de la compression de l'air que j'eus l'organe de l'ouïe
« un peu blessé ».

Si nous citons cet incident de la vie de François Pallu, c'est

(1) Lambert de la Motte quitta Rome au mois d'août ; il fut sacré à Paris dans l'église de la Visitation, rue Saint-Antoine, par l'archevêque de Tours, Victor Le Bouthillier, le 2 juin 1660. Launay, *Mémorial*, t. II, p. 351.

(2) La lettre de Mgr Pallu, qui rapporte le fait en question, n'est pas datée. Launay, *Lettres*, t. II, p. 328. L'auteur du *Mémoire* anonyme dit que le fait a dû se produire « le 14^e ou 15^e jour d'août ». Cette date est sans doute inexacte, car la lettre du 20 août, citée plus haut, devrait porter quelques traces de l'événement. D'autre part, le même *Mémoire* ajoute que M. Pallu « n'étoit pas encore évêque consacré mais bien nommé ». On peut penser que le fait eut lieu vers la fin d'août.

(3) Pallu ne désigne l'église que par ces mots : « nostre église » ; mais le titre en est indiqué dans le *Mémoire* anonyme, p. 58 et par M. de Bourges, *Relation...*, p. 14.

surtout pour noter les réactions de son caractère. Les voici dans la même lettre : ... « Je sentis mon cœur si fortifié que je puis
« dire qu'il ne fut pas saisi de peur, quoique de ma nature
« je sois assez timide ; je mis un peu mes mains devant mes
« yeux et me courboi sur le livre pour éviter la flamme, et in-
« continent aprez j'achevois la messe avec liberté. J'eus à ce
« moment la créance que le diable cherchoit à me vouloir
« intimider mais il en a eu sa courte honte »...

Puisque le nouveau promu avait échappé au danger, il lui fallait se préparer à sa prochaine consécration. Quelles furent alors ses pensées, nous le pouvons savoir par une lettre qu'il écrivit vers cette époque à l'un de ses frères (1). Celui-ci lui avait demandé comment il disposerait, une fois vicaire apostolique, de ses bénéfices ecclésiastiques.

L'évêque d'Héliopolis répondit qu'il n'avait pas encore pris de résolution sur ce sujet, que, en tout cas, il avait toujours voulu garder, pour se défaire de ses bénéfices, les règles de l'Evangile, de la perfection desquelles il tâcherait de ne s'éloigner jamais volontairement.

En vérité il avait eu de la peine à se dépouiller des sentiments que « la nature, le sang et l'intérêt de la famille » lui suggéraient et il confessait avoir « souffert d'étranges faiblesses du côté de la nature ». Maintenant qu'il était plus maître de sa pensée, il pouvait exposer les principes auxquels il obéirait lorsque le temps serait venu.

Et François Pallu énumérait alors, dans une gradation ascendante, les détachements nécessaires au chrétien, au prêtre, à l'évêque, à l'évêque missionnaire, pour conclure enfin que l'intérêt de la gloire de Dieu, le respect de la volonté des fidèles qui avaient donné les biens d'Eglise, devaient commander la disposition qu'il ferait de ses bénéfices.

Cette page est trop belle pour que nous ne la citions pas ici ; elle révèle une âme qui s'efforce de n'obéir qu'aux sentiments les plus désintéressés et en même temps une habitude de l'analyse morale qui rappelle un peu Descartes, le contemporain et le compatriote de Pallu, et son précepte de « conduire par ordre
« ses pensées en commençant par les objets les plus simples » et de « faire des dénombrements entiers ».

(1) A. M.-E., vol. 101, p. 7, cf. Launay, *Lettres*, t. II, p. 326. Cette lettre ne porte que la date de l'année 1658, mais elle précède de peu la consécration, comme le texte même le dit. Auquel de ses frères était-elle adressée ? Rien ne permet de le déterminer.

« Je me suis proposé pour fondement, écrit Pallu, les vérités suivantes :

« 1° Qu'un chrétien véritable et parfois doit être mort à tout ; il ne doit plus connaître personne selon la chair (1).

« 2° Un prêtre de Jésus-Christ doit être retiré de tous les usages profanes ; il ne doit plus connaître ni père, ni mère « dessus la terre (2) : il doit être totalement employé aux exercices de la piété et de la religion.

« 3° L'état épiscopal où je me vois prêt d'être élevé est un état de perfection et qui ne se contente pas des actions communes... ; il ne considère plus simplement ce qu'on est « obligé de faire..., il s'applique uniquement à ce qui est le « plus parfait...

« 4° L'emploi de la commission que je suis sur le point de recevoir est si haute et si élevée, si grande et si difficile, « ... que je ne dois rien omettre pour me concilier les bonnes « grâces de Dieu...

« 5° Enfin Dieu... a tant fait pour notre amour que je dois « et que je ne veux avoir dorénavant d'autres considérations « dans toutes mes actions que les intérêts de sa gloire et de sa « plus grande gloire.

« 6° De plus les bénéfices ne sont pas des patrimoines ni des biens de famille ; ce sont les offrandes des chrétiens, destinées par eux au culte de Dieu, au service de l'Eglise et au soulagement des pauvres. C'est certainement sur ce pied « qu'il en faut disposer, sans y mesler aucun autre esprit ».

La réponse était catégorique et le frère de l'évêque dut se le tenir pour dit. Il y a d'ailleurs, dans le développement vertical de la pensée de Pallu, une sécheresse et comme une dureté voulues : il semble qu'il se raidit lui-même contre les faiblesses de la nature et qu'il veut aussi décourager d'avance les tentatives possibles des siens pour le reprendre.

C'est qu'il mesure tout son sacrifice : ce n'est pas une petite chose, même pour quelqu'un qui a renoncé aux douceurs de la famille, que de quitter son pays, de parcourir des milliers de lieues, de s'enfoncer dans des contrées inconnues, où tout vous est étranger, les mœurs, la langue, où tout vous est hostile, le climat, les hommes !

(1) Le chrétien doit penser selon les lumières de la foi.

(2) Le prêtre doit s'élever au-dessus des intérêts simplement familiaux.

En approchant de la date fixée pour son sacre, le pauvre vicaire apostolique sent très vivement tout ce qu'il se retranche de joies, d'ailleurs parfaitement légitimes, tout ce qu'il se donne de peines et de périls (1). Ne s'est-il pas laissé engager trop facilement ? Est-il assez fort pour porter le fardeau qu'il prend sur ses épaules ? Il éprouve comme une nausée lorsqu'on l'entretient de sa charge nouvelle et surtout lorsqu'on le félicite, et il a comme un désir secret d'apprendre que le projet des missionnaires est abandonné.

Malgré ces débats intérieurs, qui sont comme à l'arrière-plan de sa conscience, Pallu fait de volontaires et méritoires efforts pour rester maître de soi et il ne néglige rien de ce qu'il croit son devoir.

Aussi, le 14 octobre, il écrit à M^{me} d'Aiguillon (2) pour la prier de s'occuper des besoins matériels et financiers de la future mission, « en pourvoyant aux moiens de faire subsister « les ecclésiastiques qui accompagneront les évêques et aux « frais de leurs voyages, qui seront très grands ».

Il compte alors, comme il le dit à Mère Marie de Saint-Bernard, pouvoir être sacré le 11 novembre, « jour du grand « Saint Martin » (3) ; il en a obtenu de vive voix, du Pape lui-même, l'autorisation, et il espère en avoir la faculté par un rescrit en bonne forme de la Chancellerie.

Après le sacre, « incontinent apres », il prendra le chemin du retour, « pour aller en toute diligence à Paris » et se « met-
« tre en estat de partir, s'il est possible, pour la grande mis-
« sion, à la fin du mois de mars ».

Il écrit alors ce mot qui est sublime de sa part. « L'on ne
« peut trop tost accomplir ce qu'on a une fois résolu avec
« Nostre-Seigneur ».

Il termine enfin en demandant pour le 11 des prières plus ferventes et plus nombreuses.

Il croit que Dieu l'aidera dans la mesure où il le priera lui-même de lui donner sa grâce ; il se met donc en retraite et se jette « entre les bras de son bon Maître », en s'abandonnant « totalement » à sa divine conduite ».

Enfin le jour du sacre arriva : ce fut non le 11 novembre

(1) *Mémoire* anonyme, p. 44. L'auteur du *Mémoire*, Mère Marie de Saint-Bernard, parle d'après les confidences ultérieures de Mgr Pallu.

(2) *Mémoire* anonyme, p. 47. Cf. Launay, *Lettres*, t. II, p. 325.

(3) Un chanoine de la Collégiale Saint-Martin de Tours devait choisir tout naturellement ce jour-là.

mais le 17, 23^e dimanche après la Pentecôte (1). La cérémonie se passa dans la chapelle appelée « la seconda Madonna » des cryptes de la Basilique Saint-Pierre (2). Le Cardinal Antonio Barberini, préfet de la Propagande, avait tenu à consacrer lui-même celui qui allait dévouer sa vie à la propagation de la foi (3) ; il était, selon les règles liturgiques, assisté de deux autres évêques : Lorenzo Gavotto, qui avait occupé le siège de Vintimille, et Marco Antonio, du tiers-ordre de Saint-François.

Conformément au pontifical, Pallu commença par formuler un serment d'obéissance au Pape et aux lois ecclésiastiques, puis il eut à répondre de sa ferme croyance aux articles de foi, de sa volonté de pratiquer les devoirs et les vertus de sa charge. Alors le cardinal consécrateur et l'élu commencèrent la messe, le premier à l'autel principal de la chapelle, le second à un autel secondaire; de quel accent Pallu dut-il dire l'oraison spéciale du sacre : « Ecoutez, ô Dieu tout-puissant nos « supplications, afin que votre force accomplisse la tâche qui « incombe à vos trop faibles ministres ! » La messe s'interrompant après le graduel, le consécrateur dit solennellement à l'élu quels seraient désormais ses devoirs : « Un évêque doit « juger, interpréter, consacrer, ordonner, offrir, baptiser et « confirmer (4) » ; puis, ayant invité les assistants à prier, et Pallu s'étant prosterné tout de son long, sur les marches de l'autel, il récita les *litanies des saints*, appelant successivement sur lui l'aide du Seigneur, l'intercession de la Mère de Dieu, des Saints Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs (au nombre desquels le Tourangeau distingua saint Martin), enfin des Vierges et des Saintes Femmes. Le Cardinal Barberini se leva, et avec les deux évêques assistants demeurés à genoux, il prononça ces magnifiques paroles en bénissant trois fois :

(1) Nous ignorons les causes du retard. Le 17, Pallu retrouvait dans son bréviaire tourangeau, deux « mémoires » qui lui étaient chères : celle de l'octave de saint Martin et celle de la fête de saint Grégoire de Tours.

(2) Les *lettres testimoniales* de la Consécration épiscopale de Mgr Pallu sont conservées pieusement aux Archives des M.-E., vol. 101, p. 12.

(3) Les dépenses du sacre furent payées par la Propagande. Lau-nay, *H. G.*, t. I, p. 40.

(4) *Juger*, est appliquer aux causes litigieuses les principes du droit. *Interpréter*, est expliquer la révélation et spécialement l'Écriture Sainte. *Consacrer*, est dédier officiellement au service de Dieu les religieux, les religieuses, les objets du culte. *Ordonner*, est consacrer les clercs, de la tonsure à l'épiscopat. *Offrir*, est faire l'offrande liturgique, la messe. Les autres termes se comprennent aisément.

« cet Elu ici présent, daignez le bénir, Seigneur ;
 « cet Elu ici présent, daignez le bénir et le sanctifier, Sei-
 « gneur ;
 « cet Elu ici présent, daignez le bénir, le sanctifier et le con-
 « sacrer, Seigneur ».

Pallu se releva ; les trois évêques lui imposèrent les mains avec la formule sacrée : « Recevez le Saint Esprit ». Puis commença la préface consécratoire, coupée par l'onction du chrême ; Pallu dut y saisir au passage des vœux bien significatifs : « Qu'il y ait abondamment, en cet Elu, fermeté dans la foi, « désintéressement dans la charité, sincérité dans la paix. « Que ses pieds soient comme ceux dont il est écrit : « Qu'ils « sont beaux les pieds de ceux qui annoncent partout l'évan- « gile de paix, qui annoncent les seuls vrais biens » (1). Le cardinal lui oignit encore les mains, lui remit la crosse, l'anneau, le livre des évangiles. Après quoi, la messe reprit, d'abord aux deux autels, puis au seul autel du consécrateur. A la fin de la messe, on chanta le *Te Deum*.

Et, deux jours plus tard, malgré des occupations sans nombre, Pallu se hâtait de faire part à Mère Marie de Saint-Bernard « de [son] bonheur et de [sa] grâce » (2). Il ajoutait : « Dimanche dernier, je fus oint et consacré grand-prêtre du Grand « Dieu, dans la première et la plus sainte église de tout le « monde, proche du tombeau des deux grands apôtres saint « Pierre et saint Paul... Faites part de cette bonne nouvelle à « tous ceux et celles que vous aurez employez pour demander « cette grâce à notre bon Dieu, afin qu'ils luy en rendent leurs « devoirs de reconnaissance et qu'ils continuent leurs prières « pour m'impêtrer les forces nécessaires pour soutenir le poids « de ma mission ».

Avant de quitter Rome, le nouveau consacré tint à revoir Alexandre VII pour lui demander sa bénédiction (3). Le Pape le reçut avec la même bonté que précédemment, lui parla des pouvoirs et des privilèges qu'il lui accordait pour sa mission et lui donna même des conseils très judicieux et très élevés pour sa perfection personnelle et pour la conduite de l'œuvre qui lui

(1) Ce texte est tiré de l'épître aux Romains X, 15, et saint Paul y parle des prédicateurs de l'Évangile ; mais lui-même a emprunté ces paroles à Isaïe LII, 7, qui faisait allusion à l'annonce de la délivrance des juifs captifs à Babylone.

(2) *Mémoire* anonyme, p. 64, cf. *Lettres*, t. II, p. 327.

(3) *Ibid.*, p. 65.

était confiée. Plus tard, l'évêque missionnaire se souviendrait avec reconnaissance des avis que le pontife lui avait adressés et de l'affectueuse familiarité avec laquelle il les avait exprimés. Le prélat français laissait, de son côté, la meilleure impression dans les milieux ecclésiastiques romains et le bon Lesley lui écrira quelques mois plus tard : « Tous ces Messieurs ont tous « jours eu... une très grande, bonne et haute opinion de votre « bonté, zèle et sincérité... » (1).

Enfin, Monseigneur Pallu put quitter Rome (2) ; il revint en France par la Provence et fit visite à un saint curé d'Aix, qu'il savait gagné à la cause des missions et qui serait bientôt son collègue dans l'épiscopat et le troisième vicaire apostolique, Ignace Cotelendi (3). Il arriva à Paris le 28 ou le 29 janvier 1659 (4).

Peu de jours après son arrivée, il allait voir au Carmel Mère Marie de Saint-Bernard, et celle-ci s'étonnait du changement survenu en lui durant sa longue absence, elle le trouvait « tout

(1) Lettre du 23 novembre 1659. *D. H.*, t. I, p. 261.

(2) « *Circa finem anni 1658* » , *A. M.-E.*, vol. 101, p. 278.

(3) « *Brief recueil des pratiques et vertus... que feu Monseigneur Ignace Cotelendi, évêque de Métellopolis a pratiquées...* » Manuscrit de la bibliothèque Mazarine 3.003. XXVII^e lettre à son père, du 19 février 1659. Les biographes de Mgr Cotelendi (Augeri, Davin) disent que leur héros prit contact avec les « les bons amis » lors de leur passage à Marseille dans leur voyage vers Rome. En réalité c'est au retour des quatre pèlerins qui revinrent en France les premiers, que Cotelendi connut pour la première fois et leurs personnes et leurs projets ; il écrit lui-même à son père : « Arrivèrent au mois de janvier (1658) en « cette ville (d'Aix) quatre de ces Messieurs qui venaient de Rome... en « façon que j'eus connaissance de leur dessein. Dieu me donna le mou- « vement de me joindre à eux... » *Ibid.*, Lettre à son père, du 17 juin 1658. Quel homme était Ignace Cotelendi, ce même « *Brief recueil* » permet de le supposer, d'après une attestation des Prêtres de l'Eglise et Paroisse de Sainte-Madeleine de la ville d'Aix : « ...Nous n'avons jamais « vu aucun lit dans sa chambre ; seulement il couchait à plate terre, « et parfois y mettant une simple couverture par dessus ; comme aussi « d'avoir passé plus de deux années les nuits entières dans l'église et « devant le Très Saint-Sacrement de l'autel à deux genoux, et sim- « plement accoudé pour prendre un peu de repos... Pendant les rigueurs « de l'hiver et dans les plus grands froids, il ne portait qu'une simple « chemise et, par dessus, sa soutane seulement, ne s'approchant jamais « du feu. »

(4) *Mémoire* anonyme, p. 51. Dès avant son arrivée, le 11 novembre 1658, la duchesse d'Aiguillon avait fait accepter par la Propagande une donation de 600 livres de rente en faveur de chacun des deux évêques. (*H. G.*, t. I, p. 41.)

autre » et « bien haut élevé au-dessus de ce qu'il était » auparavant, précisant qu'elle ne voulait point parler de sa seule dignité épiscopale, mais d'une grandeur intime, d'une vertu plus affermie, où il entrait de la majesté et une humilité très vraie. « Eh bien ! dit-il avec simplicité, me voilà évêque ! « Vous l'avez tant désiré ! Mais j'ai bien à craindre que cette « grâce ne tourne à ma confusion ». Puis : « Oh ! que je « suis obligé à Notre-Seigneur ? Qu'il me fait de grâces ! Que « sa sainte volonté soit accomplie en moi : c'est ce que je « souhaite de tout mon cœur ».

Comme il était en soutane noire, la religieuse lui demanda s'il portait quelque insigne épiscopal.

« Voilà ma croix ! » dit-il simplement ; et il la baisa avec amour.

Pallu revenait évêque ; il lui restait à organiser son œuvre missionnaire.

CHAPITRE VI

LES POUVOIRS ET LES INSTRUCTIONS (1659)

De retour à Paris, Pallu se trouvait devant une tâche multiple, car il voulait non seulement trouver un troisième vicaire apostolique et faire les préparatifs matériels de son départ, mais encore grouper les bonnes volontés sur lesquelles il pourrait s'appuyer.

Il se mit donc à la besogne et y consacra près de trois années. Peut-être, entraîné par les concours mêmes qui s'offraient à lui, excéda-t-il la pensée de la Propagande ; à Rome, on commença par être un peu long dans l'expédition des *pouvoirs* et des *instructions*, mais, quand on les eut adressés à Paris (novembre 1659), on eût désiré que l'évêque se mît en route immédiatement et l'on s'étonna qu'il différât son départ (1).

Qui avait raison ? Rome, qui voulait une mission rapidement organisée, à la manière apostolique ? Pallu, qui donnait à son œuvre des attaches nombreuses et solides sur le vieux sol chrétien ? (2)

Quoi qu'il en soit, c'est la pensée de Pallu qui a été réalisée et il nous faudra dire comment.

Une de ses idées les plus chères était que l'organisation de sa Mission devait commencer par la fondation d'un séminaire destiné au recrutement et à la formation des futurs missionnaires.

Ainsi, vers le début de l'année 1658, il avait rédigé une supplique à l'adresse de la Propagande (3), dans laquelle il demandait à être autorisé à ouvrir cette pépinière d'ouvriers apostoliques, mais peut-être cette demande n'a-t-elle jamais été communiquée à la congrégation destinataire.

(1) Lettre de Lesley, du 9 août 1661. *D. H.*, t. I, p. 264.

(2) Voir au chap. suiv.

(3) A. M.-E., vol. 200, p. 37. *D. H.*, t. I, p. 292, note 1.

Dans le courant de juin 1658, alors qu'il était à Rome, il avait présenté, en son nom, ainsi qu'au nom de François de Laval (1), de Lambert de la Motte et de quelques autres, une seconde requête aux *Eminentissimes et Révérendissimes de la Propagande*, dans laquelle il disait :

... « Il serait bon qu'il y eût toujours quelques sujets pleinement disposés à être envoyés au secours des autres missionnaires ou à commencer d'autres missions...

« C'est pourquoi, il est non seulement convenable, mais « nécessaire, de fonder un séminaire qui ait pour unique fin la « propagation de la foi auprès des infidèles, et dans lequel « puissent être admis tous les prêtres afin d'éprouver leur vocation et de les préparer...

« Mais les suppliants, reconnaissant qu'ils ne peuvent exécuter ce pieux dessein sans l'autorisation et la protection de « vos Eminences, les prient humblement de vouloir bien leur « accorder les pouvoirs et les privilèges nécessaires pour l'établissement de ce séminaire... » (2).

La Congrégation avait saisi le bien-fondé de cette demande. Au bas de la pièce, elle avait écrit : « Sera pris en considération », avec la date « 1^{er} juillet 1658 ». Puis elle avait ajouté, à l'intention des signataires : « Qu'ils exposent les conditions, le plan, les exercices et le gouvernement de ce séminaire, l'engagement de ses membres par serment ou par « promesse au service des missions, les revenus, les fondations, la situation et la disposition de la maison ».

Nous ne savons pas la réponse que Mgr Pallu fit sur place à la Propagande. En tout cas, il pourrait bientôt, à Paris, réaliser sa pensée (3).

La majeure partie de l'année 1659 se passa à reprendre contact avec les centres d'action catholique à Paris et à attendre l'expédition par Rome des *pouvoirs* et des *instructions* ; avant l'arrivée de ces pièces, Mgr Pallu ne pouvait rien faire de dé-

(1) François de Montigny-Laval, plus connu sous le nom de François de Laval, avait été nommé par la Propagande vicaire apostolique au Canada, le 11 avril 1658. A la date de la requête (juin), il ne se trouvait pas à Rome, mais il s'était sans doute entendu avec Pallu et Lambert sur l'opportunité d'une commune démarche. Cf. A. Gosselin, *Vie de Mgr de Laval*, t. I, p. 119, 127.

(2) A. M.-E., vol. 27, p. 265. Le texte original de la supplique est en italien ; les annotations de la Congrégation sont en latin. Une traduction française du tout est donnée par Launay H. G., t. I, p. 39.

(3) V. au chap. VII.

finitif, puisqu'il ne connaîtrait clairement la pensée du Pape que lorsqu'il aurait en mains les textes qui détermineraient ses facultés. Cependant il rassemblait aussi ses premiers missionnaires et déjà il avait trouvé le troisième vicaire apostolique (1).

Lesley lui écrivait, le 2 juin 1659, d'envoyer à Rome le nom de ce troisième candidat et de le présenter au nonce qui informerait sur sa personne ; il conduirait aussi à la nonciature les futurs missionnaires (2). Pallu amenait à Monseigneur Piccolomini celui dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent, un « tres honneste ecclésiastique, nommé Ignace Cotelendi, « prestre du diocèse d'Aix, en Provence » (3), et assurait qu'il avait « toutes les qualités nécessaires pour un parfait missionnaire ». Il suppliait donc le nonce de faire hâter « les expéditions nécessaires aux deux Evêques », car ils se proposaient de partir au plus tard en septembre : « ils ont déjà fait « des frais considérables pour préparer leur départ et ont au « moins une douzaine de sujets, qu'ils ont connus et éprouvés de longue main, tout disposés à les suivre » (4). Dans une autre lettre au même, il parlait encore de son départ pour le commencement de septembre, et ajoutait, songeant à l'avenir des Eglises d'Extrême-Orient, qu'on pourrait suggérer au Pape de prendre, « sur deux bénéfices de grand revenu », « deux portions de mil livres de rente chacune » pour fonder

(1) *Lettre au nonce*, Mgr Piccolomini. Launay, *Lettres*, t. II, p. 1. Cette lettre n'est connue que par une traduction des Archives de la Propagande ; elle n'est pas datée, mais il est facile, par l'indication qu'elle donne de l'âge de Cotelendi, de voir qu'elle est antérieure au 24 mars.

(2) *D. H.*, t. I, p. 252. De son côté la Propagande s'étonnait de ne pas connaître encore le troisième évêque et disait que cette ignorance retardait l'expédition des pouvoirs. Lettres du 26 mai à Lambert et à Pallu. A. M.-E., vol. 252.

(3) Cotelendi arriva à Paris vers le 15 juin (*Lettres à son père*, Bibl. Maz., vol. 3.003 précité, n° XXXI). Si l'on en croit son biographe, il amenait avec lui une autre recrue, Deydier, ecclésiastique originaire de Toulon, alors étudiant au Séminaire d'Aix, qui serait du premier départ avec Mgr Lambert de la Motte et M. de Bourges. Augeri, *La Vie de Monseigneur Ignace Cotelendi*, p. 153. Né en 1630, prêtre en 1653 et curé de la paroisse Sainte-Marie-Madeleine d'Aix six mois plus tard, Cotelendi avait toujours eu le désir de consacrer sa vie à la prédication de l'Evangile aux infidèles.

(4) Launay, *Lettres*, t. II, p. 1.

à perpétuité la mission des évêques : en effet, Lambert et lui ne jouissaient que d'une rente viagère (1).

La réponse de Rome ne venait pas aussi vite que Pallu le désirait ; il avait beau prier le nonce qu'il demandât à la Propagande « de n'apporter aucune surséance », de « haster l'ex-« pédition », il ne recevait rien.

Les bureaux pontificaux, pourtant, se pressaient. Ce qui causait leur retard, c'était d'abord que l'on rédigeait toute une série de dépêches que le Vicaire Apostolique, prenant la voie de terre, remettrait au long de sa route aux missions qu'il rencontrerait ; c'était ensuite que le départ de la mission d'Extrême Orient avait été l'occasion pour la Propagande de « dresser des instructions générales pour toutes les missions ». Or, pour les rédiger, il avait « fallu feuilleter tous les actes de la « congrégation depuis son commencement et voir et recueillir toutes les provisions, toutes les résolutions, toutes les « ordonnances faites et prises touchant les missions et les « missionnaires de toute la terre » (2). Ce travail était déjà très compliqué par lui-même. Il le devenait davantage encore du fait qu'il fallait le tenir très secret, à cause de l'opposition toujours vive du Portugal et même de la jalousie de certains ordres religieux (3).

Pallu trouvait si longs ces délais qu'il eut le projet de courir à Rome, pour accélérer la besogne (4). Il n'en fit rien heureusement : tant d'empressement eût semblé de mauvais aloi.

Lesley travaillait « jour et nuit » aux instructions. Quand il les eut rédigées, il lui fallut fournir un nouveau labeur : les présenter au secrétaire de la congrégation, qui y « effaça beaucoup de choses, les remettant à la prudence » de l'évêque ; puis les faire transcrire « en diverses copies » et les soumettre aux cardinaux, qui « les changèrent en diverses choses », enfin les mettre au propre et les faire signer. Il était un point sur lequel Lesley se félicitait d'avoir fait triompher un désir de Pallu : le Vicaire Apostolique, en effet, pensait à la voie de mer pour son voyage ; Rome eût préféré la route de terre, mais elle laisserait à Pallu la liberté de choisir. Lesley avouait avoir re-

(1) *Ibid.*, p. 2.

(2) *Lettres de M. Lesley*, du 4 août 1659. *D. H.*, t. I, p. 255.

(3) *Idem*, 1^{er} sept. *D. H.*, t. I, p. 256 ; 8 sept. *D. H.*, t. I, p. 258.

(4) *Idem*, 29 sept. *D. H.*, t. I, p. 259.

tardé l'expédition des pièces « de quelques semaines », pour amener la Propagande à ses vues (1).

Dans le courant de novembre, tout fut prêt à Rome, et les documents purent être expédiés (2). Le prêtre écossais les avait « renfermées dans une boette » et adressés d'abord à un homme de confiance de Lyon, M. Cenamy ; celui-ci les ferait parvenir à Paris par l'intermédiaire de son frère qui y habitait. Dans une phrase qui en dit long sur les oppositions qui de toute part se dressaient contre la mission des Vicaires Apostoliques, Lesley ajoutait : « j'ai pris cette voye pour la « plus assurée, car je crains fort qu'on attende aux aguets, et « qu'on ait dressé des embuscades pour attraper les expédi- « tions, pour en sçavoir tout le secret » (3).

Lorsque la « boette » fut arrivée à Paris, Pallu et Lambert prirent enfin possession des brefs qui confirmaient leur nomination et déterminaient leurs pouvoirs ; les deux pièces étaient conçues en termes semblables et ne différaient que par les précisions particulières à chacun d'eux.

Le bref adressé à Pallu rappelait d'abord l'extension de sa juridiction sur le Tonkin et les provinces chinoises adjacentes (4).

Puis il lui conférait les plus larges facultés.

« Nous vous donnons les pouvoirs d'étendre votre adminis-
« tration sur d'autres provinces les plus proches de votre vi-
« cariat, dans le cas où l'un des Vénérables Frères, Pierre
« Lambert, évêque de Béryte, créé par nous Vicaire apostoli-
« que de la Cochinchine, avec l'administration des provinces
« de Tché-kiang, Fo-kien, Kouang-tong, Kiang-si, de l'île de
« Hay-nan, ainsi que des autres îles voisines, et l'évêque que
« nous allons envoyer pour le vicariat de Nankin en Chine,
« avec l'administration des provinces de Pékin, de Chan-si, de
« Chen-si, de Chan-tong, de Corée et de Tartarie, viendrait
« à mourir ou à manquer.

« Nous vous autorisons encore à faire une nouvelle division
« avec un autre évêque, si vous la croyez nécessaire pour les
« besoins spirituels des chrétiens... jusqu'à ce que la... Con-
« grégation des Cardinaux, à laquelle vous en référerez immé-

(1) *Lettre du 23 novembre 1659. D. H., t. I, p. 261.*

(2) La « lettre d'expédition » du secrétaire de la Propagande est datée du 10 novembre.

(3) *Lettre du 23 novembre 1659. D. H., t. I, p. 261.*

(4) Voir p.

« diatement, en décide définitivement. Pour rendre plus facile l'ordination des prêtres indigènes..., nous vous donnons et concédons, pour sept ans seulement, la faculté... de dispenser les lévites soumis à votre juridiction, de la connaissance de la langue latine, pourvu qu'ils la sachent lire, et qu'ils n'ignorent pas l'explication du Canon de la Messe et des formules des sacrements de l'Eglise. Dans ces conditions, ils pourront être promus à tous les ordres sacrés et même à la prêtrise... » (1)

Les *Instructions* comprenaient trois parties, dont chacune avait son titre particulier.

La première partie (*antequam discedant*) invitait les vicaires apostoliques à éprouver soigneusement les qualités corporelles et spirituelles de leurs futurs missionnaires, et spécialement leur constance ; ils les choisiront robustes, zélés, prudents, discrets, austères et aimables, doux et patients, humbles, en un mot conformes à l'évangile qu'ils devront prêcher.

La deuxième partie (*in ipso itinere*) marquait le chemin à prendre (voie de terre par la Perse et l'Hindoustan ou voie de mer si l'on trouvait un bateau se dirigeant directement vers la Chine) ; les évêques éviteront de passer par les pays soumis aux princes chrétiens et regarderont comme exclus de leur juridiction Macao et les régions sujettes aux Portugais ; ils cacheront l'objet de leur mission et surtout leur qualité épiscopale ; ils écriront un journal de route et transmettront à la Propagande tous les renseignements utiles ; ils chercheront des hommes sûrs qui puissent faire parvenir les correspondances, et profiteront de toutes les circonstances pour documenter la Congrégation sur les difficultés du chemin, sur la manière de les vaincre (afin de faire profiter de l'expérience acquise les missionnaires qui prendront plus tard le même itinéraire), sur l'état et les besoins des chrétientés traversées ; enfin ils se rendront le plus rapidement possible au terme de leur mission.

La troisième partie (*in ipsa missione*) de beaucoup la plus longue, prodiguait les conseils aux futurs missionnaires pour la meilleure intelligence de leur tâche. Voici les plus intéressants.

La Propagande commençait par rappeler le motif déterminant de l'envoi des vicaires apostoliques ; la formation du clergé indigène ; ils s'y appliqueront donc avec un soin ex-

(1) A. M.-E., vol. 247, p. 49. Launay, H. G., p. 41.



De L'Arménien Sculpel.

*Illustrissimè & Reverendissimè Ignace Cotoleudy,
Né à Aix en Provence, Evêque de Métellopolis, Vicairè
Ap. Apostolique en La Chine, Decede en l'Age de 33 Ans.
à Pallacot, Bourgade des Indes, le 16. d'Aoust 1662.*

Mgr IGNACE COTOLENDY.

trême ; ils ordonneront prêtres ceux qu'ils en jugeront dignes ; quant à ceux qui auront les vertus nécessaires aux évêques, ils ne pourront être élevés à l'épiscopat qu'après avis favorable de la Congrégation.

A tous, les vicaires apostoliques apprendront, par leurs exemples et leur enseignement, le respect envers le Saint-Siège, centre de l'unité catholique et chaire de Vérité ; ils entretiendront avec Rome les relations les plus fréquentes possible.

Ils seront discrets à l'égard des pouvoirs publics, et n'écritont rien qui leur puisse déplaire, ne leur demandant, même s'ils venaient à se convertir, ni privilèges, ni exemptions, ni tribunaux extraordinaires ; ils n'accepteront point de fonctions politiques, puisque leur tâche est toute spirituelle. Ils n'aliéneront d'ailleurs leur indépendance à l'égard de personne et, pour garder leur liberté d'action, n'accepteront point ces bienfaits excessifs qui ferment la bouche devant les fautes des bienfaiteurs.

Ils respecteront les mœurs locales, en ce qu'elles ont d'honnête : ils vont en Orient pour y apporter la foi et non les modes européennes ; au contraire, ils adopteront eux-mêmes les usages de leurs nouveaux chrétiens.

Les missionnaires seront charitables et pacifiques dans leurs rapports mutuels. Il appartiendra aux évêques de déterminer à chacun d'eux son terrain d'apostolat.

Ils ne seront point à charge à leurs fidèles, se souvenant des apôtres qui demandaient à leur travail le pain de chaque jour ; s'ils sont forcés d'accepter un don, qu'ils le distribuent immédiatement aux pauvres, car le peuple n'admire rien tant que le parfait détachement et que cette pauvreté évangélique qui ne thésaurise que pour le ciel.

Ils penseront à faire connaître les ouvrages de nos docteurs chrétiens et pour cela les feront traduire. Ils établiront des écoles avec un empressement zélé et enseigneront gratuitement le latin et la doctrine du Christ ; ils presseront leurs fidèles de confier leurs enfants aux maîtres chrétiens et non à des païens. Si, dans ces écoles, ils découvrent des jeunes gens bien doués, pieux, aptes à l'étude et présentant quelques signes de vocation ecclésiastique, ils les encourageront à la piété et au travail intellectuel, puis, quand ils les jugeront formés, ils les admettront à la cléricature et aux saints ordres ; enfin ils les enverront prêcher l'Evangile à leurs compatriotes.

La Propagande terminait ses *Instructions* en déclarant qu'elle ne pouvait pas tout dire : les vicaires apostoliques liraient les livres relatifs aux choses d'Extrême-Orient, et spécialement la vie de saint François-Xavier et ses lettres, où ils trouveraient de précieux enseignements, voire des règles très sûres, au sujet de l'état religieux, des rapports avec les indigènes, et de la manière de se comporter parmi les périls.

Pallu avait désormais son programme d'action. Bien qu'il eût commencé à préparer son départ dès son retour à Paris, il savait mieux maintenant ce que Rome attendait de lui et il ne ferait rien sans consulter le nonce, comme il le déclarerait le 16 décembre 1660 dans une sorte de mémoire adressé à la Propagande (1).

En cette année 1659, au mois de juin, pendant qu'il attendait la réponse de Rome, il était allé à Tours pour revoir une dernière fois ses chers parents et ces Messieurs du Chapitre de Saint-Martin (2).

A ceux-ci il avait ménagé l'occasion d'une grande fête religieuse.

En effet, il avait profité de son séjour à Rome pour demander des reliques des saints ; grâce à l'obligeance d'un haut personnage (probablement d'un cardinal), il avait pu obtenir, entre autres reliques, « le corps entier de saint Victorin, avec
« une phiole de sang du même saint, la pierre où est gravé
« son nom, son martyre et un petit abrégé de sa vie ». Il eut alors la pensée d'offrir ces restes vénérables à la Basilique Saint-Martin et il profita de son voyage à Tours pour les apporter. Il demanda seulement que le corps fût reçu avec tous les honneurs liturgiques. Il le déposa donc en l'église Saint-Venant, qui dépendait de la collégiale Saint-Martin (3) (9 juin 1659). Le chapitre s'y rendit processionnellement, « suivi
« d'une multitude de peuple » ; puis revenant sur leurs pas, les chanoines rentrèrent sous les hautes voûtes de la basilique et placèrent le corps du martyr « sur le grand autel. » Ensuite « la messe fut chantée avec toute la solennité requise » et enfin les saintes reliques furent exposées à la vénération des fidèles.

(1) A. P., vol. 227, fol. 130. D. II., t. I, p. 3.

(2) *Mémoire* anonyme, p. 58 et suiv.

(3) L'église Saint-Venant se trouvait au Sud de l'enceinte de la Martinopole, vers l'emplacement de l'actuelle Impasse Rabelais. Elle a été complètement détruite. Sur « Saint Victorin », voir nos annotations au *Mémoire* anonyme, publié comme Thèse complémentaire.

les. L'affluence était telle que l'on disait « n'avoir point veu à « Tours de dévotion pareille ». Cependant il parut à tous qu'une chose manquait à la cérémonie : l'éclat d'un office pontifical. Le nouvel évêque aurait pu officier, en effet, lui-même, et porter la mitre et la crosse dans cette basilique dont il avait été autrefois le fervent chanoine et dont il commençait à être l'honneur ; il en avait le droit, en vertu des antiques privilèges martinien, et ses confrères du chapitre l'en priaient. Mais il eut peur de froisser l'archevêque, le vénérable Victor Le Bouthillier, et résista à toutes les instances qui lui furent faites (1).

Durant ce séjour dans sa ville natale, Mgr Pallu fut l'objet de la vénération et de l'empressement universels. Il était « si « accablé de visites et de personnes qui ont voulu jouir de la « satisfaction de son entretien » qu'il lui restait à peine le temps de dire sa messe ; pour trouver le loisir de réciter son office, il était obligé parfois de se rendre au Carmel et de se cacher dans le confessionnal. Il était « dans l'estime universelle de tout le monde » et l'on parlait de lui, « comme d'un saint, avec vénération ». La prieure des Carmélites de Tours, qui envoyait ces détails à Paris pour une personne amie, avait pu avoir « la bénédiction » de s'entretenir deux fois avec lui à la grille du monastère, et elle écrivait : « En ces « deux entrevues, il nous a fait des leçons qui valent mieux « que cent sermons ».

Le nouvel évêque était venu à Tours surtout pour dire adieu aux siens, pieusement attentif à la prière que son père et sa mère lui avaient faite, à la première nouvelle de sa vocation missionnaire, de ne point s'en aller sans leur avoir donné la consolation de le revoir (2). Il fut donc tout entier à eux pendant quelques jours, et « la joie de toute la famille eût été « accomplie si elle n'eût été dans la douleur qu'enfin il les « quitterait » ; tous avaient le sentiment qu'on se voyait pour dernière fois ici-bas et appréhendaient l'heure cruelle de la séparation. Pallu prit alors une décision héroïque : pour ne pas laisser amollir son courage par les larmes des siens, pour ne pas s'exposer peut-être à faiblir devant le sacrifice qu'il s'impo-

(1) Une copie des Procès-verbaux de la vérification des reliques par les membres du chapitre et du protocole de la cérémonie, est conservée A. M.-E., vol. 101, feuillets 15 et suivants. La délibération du chapitre est du 6 juin 1659 ; la copie qui en fut faite du 6 janvier 1661.

(2) V. p.

sait et qu'il imposait à son père et à sa mère, car il avait « un « bon cœur pour Messieurs ses parents », il partit sans les avoir prévenus, et déjà il était loin quand ils s'aperçurent de sa fuite (1).

En quittant ainsi secrètement la capitale tourangelle et en voyant s'effacer derrière lui la gracieuse silhouette d'une ville qu'il n'espérait plus revoir, il songeait qu'une tâche urgente l'appelait à Paris et il avait la ferme volonté de l'accomplir.

(1) Un peu plus tard, M^{me} Pallu écrivait à Mère Marie Saint-Bernard que le coup avait été si dur pour son mari qu'elle craignait fort que « cela n'avancât ses jours ». *Mémoire anonyme*, p. 58. En réalité, l'échevin tourangeau devait vivre onze années encore.

CHAPITRE VII

RECRUTEMENT ET PRÉPARATION DES MISSIONNAIRES; LE DÉPART (1659-1661)

Pallu eut très tôt la pensée de recruter des missionnaires : d'une part, il fallait bien que les Vicaires Apostoliques fussent accompagnés pendant leur voyage, puis aidés, une fois arrivés à destination, dans la formation des clergés indigènes, but de leur mission ; d'autre part, l'éducation de ces clergés ne se ferait pas en un jour : pendant de longues années les jeunes Eglises d'Asie auraient besoin du concours des prêtres européens pour choisir, instruire et former à l'apostolat les chrétiens destinés au sacerdoce.

Il ne suffisait même pas d'avoir les hommes prêts à se dévouer à cette mission : il était nécessaire encore de les éprouver et de les initier, autant que possible, à leurs tâches prochaines.

Les futurs apôtres de l'Asie, Pallu les trouverait d'abord dans les maisons de la rue Coupeaux et de la rue Saint-Dominique, parmi les jeunes gens qui avaient naguère entendu les récits du P. Alexandre de Rhodes et avaient suivi la direction du P. Bagot (1).

C'est ce qu'indique nettement un passage d'une lettre de Pallu, « à Messieurs des maisons de la rue Saint-Dominique et « de la rue Coupeaux », lettre non datée, mais qui semble avoir été écrite de Marseille, au moment où l'évêque, sur le point de s'embarquer pour son premier voyage missionnaire (2 janvier 1662) jette un regard de reconnaissance sur ces demeures où il avait goûté lui-même de si pures joies et conçu

(1) Un « *Mémoire de l'origine du Séminaire des Missions pour les pays Etrangers* », sans date ni nom d'auteur, conservé aux A. N., M. 204, dos. I, n° 3, énumère 23 hôtes de la rue Saint-Dominique : parmi eux, 4 se sont donnés aux missions du Canada, 12 à celles du Tonkin, soit comme missionnaires, soit comme procureurs.

de si nobles espérances. « ...C'est dans une si sainte assemblée
 « que j'ay reçu l'honneur d'estre appelé à un si haut employ.
 « Vous avés cet avantage d'avoir fourny des ouvriers pour la
 « conversion des infidèles de l'Orient et de l'Occident, et...
 « toute la maison sera bientôt remplie de parfaits mission-
 « naires et des plus désintéressés zélateurs de la gloire de
 « Dieu... (1).

Il est probable aussi, qu'il y eut un actif échange de correspondance sur ce sujet entre l'Aa de Paris et les Aa de province. En tout cas, Monseigneur Pallu devait, peu après son départ (2), écrire aux « Amis » des chères maisons de la capitale : « ... nous avons esté choisis de la très Sainte Vierge pour
 « le service des plus abandonnés, je veux dire des infidelles...,
 « voilà nostre fin..., par rapport a cette fin, nous devons avoir
 « soin des assemblées, surtout de celles qui se font dans les
 « collèges, non seulement à Paris, mais dans les principales
 « villes ». De fait, la propagande missionnaire atteignit sûrement les Aa provinciales, car elles s'intéressèrent aux missions, comme on peut le constater déjà par une lettre de l'assemblée de Bordeaux à celle de Paris, en date du 30 janvier 1662 (3) et elles fournirent sans doute plusieurs des premiers apôtres de l'Indochine.

Peu de temps après son retour à Paris, et sans que nous puissions préciser davantage les dates, l'évêque avait déjà autour de lui une vingtaine d'ecclésiastiques qui se destinaient aux Missions. Où les logerait-il ? Comment les formerait-ils ?

Pour le logement, ce fut d'abord M^{me} de Miramion qui vint à son secours, en mettant à sa disposition un château qu'elle possédait dans la paroisse de Galluis, à dix lieues environ de Paris, et qui s'appelait la Couarde (4) ; très riche et très bonne, la pieuse hôtesse pourvut aux besoins de la nouvelle communauté pendant les dix-huit mois qu'elle l'abrita chez elle (5). Ainsi Cotelendi, écrivant à son père le 3 février, puis le 8 mars 1660, datait ses lettres de la Couarde (6).

(1) A. M.-E., vol. 101, p. 133.

(2) Lettre d'Alep, 16 mars 1662. Launay, *Lettres*, t. I, p. 4.

(3) On trouvera plus de détails dans Goyau « *Les prêtres des Missions Etrangères* », p. 69 et suiv.

(4) Actuellement Galluis fait partie du département de Seine-et-Oise.

(5) Bonneau-Avenant, *Madame de Miramion*, Paris, Didier, 1875, p. 163.

(6) Bibl. Maz., n° 3003. Cotelendi arriva à Paris une première fois vers le 15 juin 1659 ; il venait s'offrir en simple missionnaire ; Pallu

Les futurs missionnaires trouvaient là le calme qui convient à la prière, au recueillement, à l'étude (1).

Leur formation était à la fois théorique et pratique.

Pallu leur faisait des conférences spirituelles (2) comme il en fera tout au long de ses voyages à ses compagnons de route, pour leur redire les nécessaires détachements de l'apôtre et la plénitude de son abandon à Dieu. Il est vraisemblable aussi qu'ils lisaient quelques-uns des ouvrages qui paraissaient alors sur l'Orient et spécialement sur les missions orientales; s'il est vrai que, de 1600 à 1661, il a été publié en France quatre cent cinquante livres relatifs aux pays lointains dont « cent soixante-seize, c'est-à-dire plus d'un tiers » eurent des missionnaires pour auteurs (3), il faut croire que plusieurs de ces volumes franchirent le seuil de l'hospitalière demeure de la Couarde et préparèrent l'esprit et le cœur des aspirants aux formes si nouvelles pour eux que prendrait leur apostolat lointain (4).

Pallu voulait plus encore ; il désirait que dans des exercices pratiques de mission ses prêtres s'entraînaient aux méthodes de l'évangélisation populaire.

Or, autour de Paris, les fils de M. Vincent (5) prêchaient les bonnes gens de la campagne.

Pallu décida que ses missionnaires prendraient modèle sur eux, voire se joindraient à eux pour s'initier à leurs pratiques

lui demanda alors d'accepter d'être le troisième évêque ; le modeste curé d'Aix fut tout stupéfait de cette offre que son humilité était si loin de prévoir. Après avoir consulté le P. Bagot, il ne crut pas pouvoir refuser l'honneur redoutable qu'on lui proposait. Reparti pour la Provence en juillet, il ne reviendra à Paris qu'en octobre.

(1) Augeri, *La Vie de Mgr Ignace Cotelendi...*, Aix, 1673.

(2) De Bourges, *Relation du Voyage de Monseigneur l'évêque de Béryte*, Paris, Bechet, 1668, 2^e édition, p. 16.

(3) Goyau dans *l'Année Missionnaire* 1931, p. 365, Desclée, Paris.

(4) On se rappelle que les *Instructions* de la Propagande recommandaient aux missionnaires la lecture des ouvrages consacrés à l'Extrême-Orient. V. *supra* p. 66 et cf. Launay, *D. H.*, t. I, p. 55. Est-il téméraire de penser que les ouvrages du P. de Rhodes eurent une place de choix dans la bibliothèque de la Couarde ? *Divers Voyages et Missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres Royaumes de l'Orient*, Paris, Cramoisy, 1653.

(5) Saint Vincent de Paul est mort le 27 septembre 1660 ; son trépas n'arrêta d'ailleurs point l'élan missionnaire de ses enfants. Sur les Missions, voir le P. Clair dans *Etudes*, 1889, p. 119.

et profiter de leur expérience. Il écrirait plus tard : « ... pour
« la campagne, se lier avec les Pères de la Mission, plus tôt
« qu'à aucun autre » (1). Et encore : « Il est nécessaire que
« ceux qu'on nous envoie aient été bien exercés au saint
« ministère de la campagne, non pas dans les missions écla-
« tantes, mais en des missions obscures, ingrates, difficiles,
« où il n'y ait que le bon plaisir de Dieu qui les soutienne.
« J'aimerois mieux que ce fust avec Messieurs de la Mission
« de Saint-Lazare qu'avec aucun autre » (2).

Comment s'explique cette préférence donnée à saint Vincent de Paul et à ses fils ?

Ce n'est pas assez de dire que Pallu voyait dans le « père des pauvres » un saint, et dans ses prêtres une communauté très fervente et très adaptée à la prédication populaire, il faut ajouter (et ce détail à lui seul montrerait le sérieux de sa piété et de son caractère) que le Vicaire Apostolique connaissait personnellement le fondateur des Lazaristes : en effet, non seulement ils étaient tous deux confrères de la *Compagnie du Saint-Sacrement* (3) mais encore Pallu avait fréquenté ces *Conférences du mardi* où le Saint prodiguait à l'élite du clergé de France le meilleur de son expérience, de son cœur et de sa foi (4).

S'il est sûr que les futurs missionnaires de l'Extrême-Orient se mêlèrent aux fils de M. Vincent pour l'évangélisation des campagnes, nous ne connaissons pas par le menu les missions qu'ils ont prêchées : ils n'en ont point tenu registre. A peine en pouvons-nous discerner trois, grâce aux lettres que Cotelendi écrivit à son père : deux eurent lieu à Pailly (5) et à Morfontagne (6), la dernière à Dreux, et les missionnaires y furent tellement surchargés par leurs prédications, les visites, les confessions, qu'ils avaient à peine le temps de dire leur bréviaire ; les fidèles s'étaient d'ailleurs montrés très sensibles

(1) Lettre d'Alep, 16 mars 1662, Launay, *Lettres*, t. I, p. 5.

(2) Lettre de Tenasserim, décembre 1663, *ibid.*, p. 31.

(3) Il sera question de cette Compagnie dans ce chapitre même.

(4) Costes, *Le Grand Saint du Grand Siècle*, Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1932, t. II, p. 306.

(5) Probablement *Le Pailly*, village de la Haute-Marne, arr. de Langres.

(6) Probablement *Mortfontaine*, village de l'Oise, arr. et canton de Senlis.

à leur ministère sacerdotal et n'avaient pu retenir leurs larmes au moment des adieux (1).

Dans quelle mesure les bonnes volontés s'offraient-elles à Pallu ? Abondamment, si nous en croyons Du Plessis-Montbar, car il écrivait à Brisacier, le 27 octobre 1659, que quarante s'étaient déjà présentés ; mais « Monseigneur d'Hélio-polis... n'en a pas trouvé six qui eussent les qualités requises » (2). L'évêque savait trop bien les aptitudes indispensables à un bon missionnaire : bonne santé physique, parfait équilibre des facultés mentales, science suffisante, esprit d'obéissance, de détachement, de pauvreté, sociabilité... ; bientôt il dira : « plus j'avance, plus je croirois qu'il faut estre délicat au-delà de tout ce qu'on peut penser dans le choix des ouvriers » (3).

Peu à peu, cependant, le nombre des missionnaires grossit, et, le 16 décembre 1660, Pallu pouvait écrire à la Propagande : « Notre mission compte trente ouvriers, savoir trois évêques, treize prêtres et cinq clercs dont trois ont fait d'excellentes études littéraires et théologiques et se livrent aux sciences mathématiques depuis quelques mois ; les deux autres, pour être moins instruits ont des talents différents qui les rendent très utiles à la mission..., nous avons agrégé un homme de noble naissance et de non moins éclatante piété... ; à cause de sa vertu de longtemps éprouvée et de son expérience dans la direction des affaires, nous espérons qu'il nous sera très utile pour la partie administrative..., les autres sont des serviteurs qui, d'une façon désintéressée, se sont consacrés tout entiers et pour toujours à notre mission ; deux d'entre eux sont chirurgiens, deux pharmaciens, un est peintre, un autre sculpteur... et un dernier tailleur » (4).

(1) Lettres du 3 février et du 6 juin 1660, sous les nos 62 et 64 du ms. 3003 de la Bibl. Maz. Cf. Auger *Op. cit.*, p. 184 : « quand ils partirent de ces lieux, ils (les fidèles) se mirent à genoux pour recevoir leur bénédiction ».

(2) A. M.-E., vol. 114, p. 374 ; le texte des lettres de Du Plessis-Montbar à Brisacier a été publié par Croulbois dans la *Revue d'Histoire et de Littérature Religieuses*, 1904, p. 535-565.

(3) Lettre de Surat à MM. les Procureurs, 14 janvier 1665, A. M.-E., vol. 971, p. 71. Launay, *Lettres*, t. I, p. 22.

(4) Lettre à la Propagande, du 3 décembre 1660. Launay, *Lettres*, t. II, p. 3, la date à tort du 16 décembre. Trente est probablement un chiffre rond, car Pallu n'énumère que vingt-neuf sujets. Nous retrouverons leurs noms au moment de l'embarquement.

Pendant qu'ils se préparaient par l'action à leur lointain apostolat, Pallu faisait imprimer différents livres qui leur seraient utiles pour leur formation personnelle et pour leur ministère. Pour leur édification, il avait composé un petit manuel où ils trouveraient les plus belles pages des lettres de saint François-Xavier (1), des extraits du Nouveau Testament et des Saints Pères, et même un petit traité « des hommes « apostoliques » qui exposait la raison d'être et les vertus de leur état. A l'intention de leurs futurs séminaristes indigènes, il avait édité une grammaire élémentaire, avec des « blancs » destinés à l'insertion des règles en langue indochinoise, un *missel* et un *canon* en latin, dans lesquels les lignes étaient assez espacées pour qu'on pût y intercaler plus tard la traduction voulue, voire des *cartons* portant les prières que les prêtres récitent pas cœur à la messe. Il prévoyait même une méthode pour apprendre le latin et l'impression de bréviaires et de missels où les typographes parisiens laisseraient en blanc la place des rubriques pour que ces rubriques pussent être écrites sur place « dans la langue chinoise ou tonkinoise » (2). Ce Tourangeau manifestait un sens pratique qui n'omettait rien d'utile.

Quant aux objets à emporter, ils étaient de deux sortes : ceux qui serviraient aux missionnaires pour leur usage personnel ou pour le culte (ornements d'église, calices, ciboires), ceux qu'ils emporteraient à titre de présents éventuels ou comme articles d'échange (« divers pièces d'orfèvrerie, du corail et de l'ambre jaune, des tableaux en mignatures, des « cristaux et quelques ouvrages de mathématiques ou de nos « arts les plus estimez ») (3).

Dans ces préparatifs divers, dans sa propagande missionnaire même, Pallu fut puissamment aidé par la fameuse Compagnie du Saint-Sacrement.

Il ne paraît pas douteux qu'il a été lui-même un des confrères de la mystérieuse association ; pour s'en bien persuader, il n'est besoin que de lire dans les « *Annales* » rédigées par d'Argenson les nombreuses marques d'intérêt qu'elle donne à son œuvre, et surtout la manière directe dont elle mentionne

(1) On se rappelle que la Propagande avait recommandé la lecture de saint François-Xavier.

(2) *Ibid.*, p. 6.

(3) *Ibid.*, p. 6.

l'intervention de l'évêque à l'une au moins de ses séances. On est au 17 avril 1659 ; il n'y a pas trois mois que Pallu est de retour à Paris ; il vient prendre part à une des réunions et voici comment l'annaliste enregistre le fait : « Le 17^e d'avril, M. François Pallu, évêque d'Héliopolis, donna part à la Compagnie de la résolution qu'il avait prise de partir incessamment pour les Indes, en qualité de vicaire apostolique, suivant l'ordre qu'il en avoit du Pape... L'Assemblée loua son zèle et en prit elle-même pour soutenir ce grand ouvrage, par l'établissement d'un séminaire comme il se verra dans la suite (1).

Ce n'était pas la première fois que la Compagnie s'intéressait à la propagation de la foi dans les pays étrangers : en 1651, elle avait fait « un fonds » pour les missions du Levant ; en 1653, sa sollicitude et son appui financier s'étaient étendus aux Hébrides, aux Orcades, à l'Irlande, à l'Angleterre, aux Iles d'Amérique et de nouveau aux missions du Levant (2) ; elle avait dès lors entendu parler de Pallu et des projets qui s'élaboraient autour de son nom, puisque, en cette même année, elle se préoccupait des missions du P. de Rhodes et lui donnait une somme fort considérable (3). En 1655, même, elle avait formé une commission spéciale « pour travailler aux missions » ; il est vrai qu'il s'agissait de celles d'Amérique méridionale (4). Enfin, le 25 novembre 1658, les confrères du Saint Sacrement pensent expressément à la mission de Pallu : « on nomma quatre ecclésiastiques et douze laïcs commissaires perpétuels pour travailler à l'œuvre des Missions étrangères... ; cette entreprise a eu de très grands et très heureux succès par la grâce de Notre-Seigneur » (5). Pallu n'est pas nommé, il est vrai, dans ce texte ; mais la phrase finale ne peut

(1) Beauchet-Filleau, *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement par le comte René de Voyer d'Argenson*, Marseille, 1900, p. 183 ; en 1664, quand M. de Bourges sera convié à tenir séance, il sera noté expressément que l'invitation lui fut faite « bien qu'il ne fit pas partie de la Compagnie », *ibid.*, p. 234. Une société du Saint-Sacrement existait à Tours au moins depuis 1633, *ibid.*, p. 49. Pallu y aurait-il été affilié ? Il semble qu'on puisse l'affirmer d'après le témoignage de ms. 1.307 de la Bibl. mun. de Tours, que nous avons cité au chapitre I, p. 23, n. 1.

(2) Beauchet-Filleau, *Ibid.*, pp. 125 et 135.

(3) *Ibid.*, p. 139.

(4) *Ibid.*, p. 157.

(5) *Ibid.*, p. 182.

s'appliquer qu'à lui et à son dessein. Une coïncidence chronologique est d'ailleurs à noter ici : on savait à Paris, le 25 novembre 1658, que Pallu venait d'être consacré évêque à Rome (1) ; il reviendrait bientôt ; le moment était venu d'organiser le concours qu'on se promettait de lui donner.

Il était donc bien naturel, que, le 17 avril 1659, François Pallu fût présent à la séance de la Compagnie, y exposât son projet de départ prochain et y reçût de précieux encouragements.

C'est probablement vers cette époque que parurent de petits opuscules, des « tracts », comme nous dirions aujourd'hui, qui étaient destinés à intéresser la société française d'alors, prêtres et laïcs, à l'œuvre des missions. On en a conservé au moins trois différents, deux à la Bibliothèque Nationale (fonds Thoisy), le troisième aux Archives des Missions Etrangères (2) ; le plus court est intitulé : « Advis pour les Missions du Tonquin et de « la Cochinchine ». Les deux autres ont pour titre : « Etat sommaire des Missions de la Chine et envoi des trois Evesques « dans les nouvelles Eglises de cet Empire ».

De qui émanaient-ils ? Car ils sont anonymes. Vraisemblablement, de Pallu à la fois et de ses confrères de la Compagnie : de Pallu, car c'est une tradition très ferme, dans la littérature de la Société des Missions Etrangères que de lui en attribuer la paternité (3) ; de la Compagnie aussi, car l'un au moins de ces opuscules se terminait par une liste d'adresses où l'on reconnaît aisément quelques-uns des noms les plus en vue de la grande Société : M. Du Plessis-Montbar, M. L'Hoste ; et il semble bien que ce sont ces tracts auxquels faisait allusion Du Plessis-Montbar, quand il écrivait à son correspondant romain : d'abord, en juillet 1659 : « Je vous envoie... les deux imprimés de la Chine » ; puis, le 2 août (4) : « L'imprimé de la Chine vous fera voir »... ; enfin et surtout, le 27 octobre 1659, afin de répondre aux critiques de Rome, qui aurait voulu le silence :

(1) Il fut sacré le 17 novembre ; mais il avait fait espérer que son sacre aurait lieu le jour de la Saint-Martin, 11 novembre.

(2) Les deux premiers ont été reproduits en partie par M. G. Goyau dans « *L'année missionnaire* 1931 », p. 369 et suiv. ; le troisième est imprimé par Launay à la suite des lettres de Pallu, t. I, p. 392 et suiv.

(3) De Bourges, *Relation des voyages...*, p. 16. Launay *H. G.*, t. I, p. 51, et *Lettres*, t. I, p. 392. Augeri, *Op. cit.*, p. 199.

(4) 1659 et non 1657, comme Croulbois l'a imprimé dans *Revue d'Histoire et de Littérature Religieuses*, 1904, p. 537. Cette erreur a entraîné celle de M. Goyau.

« Pour ce qui est des imprimés de la Chine, l'affaire ne se
 « pourroit soutenir, et jamais ces illustres Missionnaires n'au-
 « roient trouvé de subsistance..., si la chose n'estoit co-
 « gneüe.... » (1).

La plus courte de ces brochures (2) porte avec elle sa date, car elle fut publiée en un temps où l'on attendait « au premier « jour » les bulles des deux évêques, par conséquent dans la première partie de l'année 1659. Les deux autres doivent être un peu postérieures : quand elles paraissent, Cotelendi a sans doute déjà été présenté au nonce, car on y parle de trois évêques ; d'autre part, on espère que deux d'entre eux pourront partir en septembre, le troisième en mars ou en mai ; s'agit-il de septembre 1659 ? c'est probable (3). En tout cas, elles sont sûrement antérieures au mois de juin 1660, puisque, à cette époque, Lambert de la Motte se mettait en route.

Ce que ces tracts disaient à leurs lecteurs français, c'était d'abord la situation politique et religieuse de l'Extrême-Orient : d'immenses pays s'ouvraient à la foi chrétienne; il était urgent pour les missionnaires catholiques de s'y rendre et d'y asseoir la hiérarchie sacrée. Puis ils montraient la France choisie par la Providence pour « ce grand œuvre ». Et ils faisaient appel à la générosité des ecclésiastiques et des laïcs. « Combien se trou-
 « ve-t-il de bons, de sages et vertueux ecclésiastiques qui
 « sont pleins de zele et qui ont des qualitez fort propres pour
 « ces emplois » ; qu'ils prêtent donc l'oreille « aux cris per-
 « çants de tant de nations qui périssent ». Quant aux laïcs, qu'ils contribuent aux dépenses de la mission, frais de voyage, pensions annuelles, équipement des missionnaires. Les deux opuscules plus importants se terminaient par de beaux accents de fierté française : « N'est-ce pas lui [Notre-Seigneur] qui
 « s'adresse à la France, en l'occasion presente, pour l'advertir
 « qu'Il veut désormais l'intéresser au salut du monde, réveiller
 « ce zele qu'elle a autrefois rendu si illustre par la conversion
 « de tant de royaumes, par tant d'entreprises saintes qu'elle a
 « faites en tant de lieux pour la propagation de la foy....

« Depuis qu'on a découvert tant de nouveaux pays, divers
 « Royaumes de la chrestienté se sont occupez à y porter la Foy,

(1) A. M.-E., vol. 114, pp. 325, 345, 374. Croulbois, *op. cit.*, pp. 536, 546, 557.

(2) M. Goyau a publié son texte intégralement dans « *Année Missionnaire* 1931 », p. 369.

(3) Cf. Lettre de Pallu au nonce, Launay, *Lettres*, t. II, pp. 1 et 2.

« et n'ont rien épargné pour l'y introduire ; la France seule.
 « bien qu'elle ne leur cede ny en pieté, ny en zele pour la
 « religion, ny en courage pour les entreprises, ny en l'abon-
 « dance des bons ouvriers, n'a que fort peu de part à ce grand
 « ouvrage de la propagation de la Foy par tout le monde.
 « Comme cette occupation est la plus digne de son zele, Dieu
 « veut l'y engager ; et il ne la partage pas mal luy offrant la
 « Chine, qui comprend les peuples les plus civilisez, les plus
 « nombreux, et les plus capables des mysteres de nostre creance.
 « Voilà la portion du monde, qu'il semble que la Providence
 « luy assigne ; et ne peut-on point dire que les evesques que la
 « France y envoie vont prendre possession de ces nouvelles
 « Eglises, comme d'un champ où désormais le zele des mis-
 « sionnaires François aura en quelque sorte un droit de pre-
 « ference, et une benediction toute particulière pour le bien
 « cultiver ?

« Par là nostre France va s'obliger pour jamais ce florissant
 « Empire, et joignant l'Orient à l'Occident par une corres-
 « pondance de pieté, establir un commerce de zele, dont tout
 « le gain sera l'honneur de Dieu, le triomphe de l'Eglise, et
 « le salut des âmes. Il y a longtemps que nous sommes obligez
 « de la Foy que nous possedons, à la charité des estrangers qui
 « nous l'ont apportée ; il semble juste que pour nous acquitter
 « de l'obligation que ce grand bienfait nous impose, nous la
 « portions aussi aux estrangers qui nous la demandent. Pour
 « cet effet, comme la ville d'Athenes nous envoya autrefois un
 « saint Denis, voici que Paris se dispose d'envoyer à des villes
 « qui ne luy cedent point en grandeur ny en richesses, des
 « evesques, lesquels succedans à la dignité, aux grâces et aux
 « fonctions de saint Denis, et secondez des prières de tous ceux
 « qui s'interessent à leur mission, produiront, Dieu aydant, de
 « semblables effets dans l'Orient ; et on doit esperer que bien-
 « tost tous ces royaumes changeront de face, et qu'on va voir
 « la religion fleurir en tous ces lieux, l'idolatrie se destruire,
 « les cultes diaboliques exterminer, l'Eglise et le ciel s'enrichir
 « des dépouilles de l'enfer, la majesté du vray Dieu estre adô-
 « rée, et le nom auguste de Nostre-Seigneur Jesus-Christ reten-
 « tir dans le cœur et dans les louanges d'une infinité de fidèles.

Il n'y avait plus qu'à donner les adresses utiles : « Tous ceux
 « d'entre les ecclésiastiques qui auront mouvement de s'offrir
 « pour accompagner nos Seigneurs les Evêques s'adresseront :
 « A Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, rue Coupeau ; à M. Feret,

« curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet ; ou bien à M. Abelly, docteur en théologie, demeurant à Saint-Josse.

« Et pour les contributions, l'on s'adressera : à M. du Plessis-Montbard, à M. L'Hoste, à M^{me} Traversé, chez M. le Président Méliand, ou bien à M^{lle} de Lamoignon, chez M. le premier Président ».

Les dames elles-mêmes aidaient aux préparatifs de la pieuse expédition en confectionnant les ornements sacrés qu'elle devait emporter : « C'est chose merveilleuse que nos dames font tous les ornements épiscopaux pour les prélats, *a primo ad ultimum*, et toute la sacristie de cette Eglise naissante », écrit Du Plessis, le 27 octobre 1659.

La Compagnie du Saint-Sacrement s'intéressa beaucoup aussi à la question du transport des évêques. Au xvii^e siècle, c'était un gros problème que le passage des missionnaires en Extrême-Orient et leur ravitaillement (1). Rome leur conseillait la voie de terre, pour éviter de tomber entre les mains des Portugais (2) ; mais la traversée de la Turquie, de la Perse et de l'Inde paraissait pleine de dangers et de fatigues, elle serait longue et coûteuse ; « et d'ailleurs il y avait sujet de craindre qu'on ne pût éviter après deux mille lieues de marche, de retomber entre les mains de quelques-unes de ces nations que l'on soupçonnait estre opposées au succès de cette entreprise ».

Puisque la Propagande n'interdisait pas la voie maritime, n'y avait-il pas lieu d'en étudier les possibilités ? Les flottes marchandes Hollandaises et Anglaises voguaient chaque année vers l'Inde, les Iles de la Sonde et la Chine. Mais la compagnie Hollandaise des Indes Orientales n'embarquait que le personnel attaché à son service. D'autre part, « on appréhendait de pareilles difficultés du costé de celle d'Angleterre ».

Il y avait bien une compagnie française « qui trafiquoit en l'île de Madagascar ». Pourvu qu'elle eût un peu d'audace, elle n'avait qu'à étendre plus loin ses antennes, à pousser ses

(1) M. de Bourges expose très clairement les données du problème dans « *Relation du Voyage* » ..., p. 19, sq.

(2) Il y eut un moment, en 1659, où le Portugal, à la demande de Gilbert de Choiseul, évêque de Comminges, accorda aux évêques le passage par ses territoires et ses navires ; puis, ces pièces ayant été égarées par M. de Brière, il refusa d'en accorder d'autres. (Lettre de Pallu à M. de Lionne, Rome, 16 juillet 1669. A. N., Rome, 199. f^o 101-103.)

navires jusqu'à Surat. Des pourparlers furent engagés avec elle (1) ; mais ils ne purent aboutir à une conclusion favorable, car « cette compagnie estant trop foible, n'osoit passer cette « isle » de Madagascar.

Alors, on (2) eut une idée qui pouvait être heureuse, celle de faire équiper deux vaisseaux (3) qui iraient au moins jusqu'à Surat et, par là, de « donner commencement » à une compagnie commerciale « pour establir la correspondance des Indes « avec la France. Quelques personnes intelligentes au commerce s'appliquèrent à examiner la possibilité de ce dessein « et jugèrent qu'il pourroit estre avantageux au Royaume » (4).

C'est à la date du 2 août 1659, et dans la lettre déjà citée de Du Plessis, que se fait jour, pour la première fois, le projet : « L'on fait ung embarquement qui coustera plus de cent mille « livres et Dieu a choisy ung hollandais catholique, dans le « fond de la Zélande, qui y entre pour si mil ducats ».

Quelques jours plus tard, le 7 août, le même personnage proposait à l'Assemblée de la Compagnie du Saint-Sacrement « de « faire une association de commerce pour la Chine, afin de « trouver le moyen d'y passer M. l'évêque d'Héliopolis » (5).

Qui, dans les relations de Pallu, était assez au courant de la question maritime pour savoir comment procéder à la construction de navires, au choix d'un capitaine, à la constitution d'une société de commerce ? Nul autre n'était mieux désigné que le père de l'un des hôtes de la *Rose Blanche*, M. Fermandel de Favery, armateur rouennais : aussi est-ce lui qui fut « chargé de la conduite de ce dessein ».

Il fallait d'abord recueillir des souscriptions ; Du Plessis prévoyait une dépense de « plus de cent mille livres » ; il ne se trompait point, puisque, tout compte fait, on devait arriver à la somme, très importante pour l'époque, de 126.498 livres. Qui fournirait une pareille avance ? M. de Bourges dit qu'« un « grand nombre de personnes de toute condition voulut contribuer au fond de l'entreprise » (6). A leur tête venait le

(1) Un projet de convention est conservé A. N., MM, 502, Launay, *Lettres*, t. II, p. 379.

(2) Qui eut l'initiative de cette idée ? Pallu ? La Compagnie du Saint-Sacrement ?

(3) De fait, un seul vaisseau sera construit : *Le Saint-Louis*.

(4) De Bourges, *Relation du voyage...*, p. 20.

(5) Beauchet-Filleau, *Annales*, p. 187.

(6) *Relation du voyage*, p. 20.

cardinal Mazarin (1). Les trois évêques y apportaient la somme de dix mille écus (2). Les confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement y contribuaient aussi et probablement y avaient-ils consacré la majeure partie des 120 mille livres qu'ils semblent avoir données à l'œuvre des Vicaires Apostoliques ; peut-être encore l'abbé Fouquet, car une note des A. M.-E., qui paraît se rapporter à la date du 10 mai 1659, parle de « 40 mille livres » de billets d'argent mis au commerce de la Chine » (3).

C'est sans doute de cette époque que date un curieux document qui est conservé aux A. M.-E. (4) et qui fut composé apparemment pour satisfaire la curiosité de tous ceux que pouvait intéresser l'entreprise : « *Eclaircissement sur le voyage de la Chine et du Tonquin, par les responses qu'un illustre pilote, qui doit conduire le vaisseau, a rendues sur plusieurs questions qui lui ont été proposées* ».

Le texte est fait d'une série de questions suivies des réponses pertinentes. L'on y passe en revue « la saison de l'année la plus propre pour le depart », la durée du voyage « d'icy à Batavia et de Batavia à la Chine et au Tonquin », le nombre des escales.....; plusieurs interrogations sont spécialement suggestives ; elles témoignent d'un souci de rassurer par avance sur le succès de l'entreprise. Celles qui viennent sous les numéros 3 et 4 se rapportent à la personne du pilote, que nous savons par ailleurs s'être appelé Edouard Thomas Arney.

« 3. *S'il a fait le voyage d'icy à Batavia, en quelle qualité et en combien de temps.* ».

La réponse est tout à fait encourageante. « Il est allé 5 fois d'Hollande à Batavia. La première, avec son père, sans aucun employ déterminé, et le voyage dura cinq mois quatre jours. La deuxième, en qualité de quartier-maître..... ; la troisième, comme pilote..... ; la quatrième, avec la qualité de maître de navires et de capitaine commandant sur cinq vaisseaux..... la cinquième..... »

Le capitaine Arney était donc un vieux loup de mer, rompu à toutes les parties de son rude métier.

(1) A. N. MM., 502.

(2) *Ibid.*

(3) A. M.-E., vol. 115, p. 322.

(4) A. M.-E., vol. 116, p. 19. Ce document n'est pas daté, mais il est évident qu'il appartient à la période de préparation que nous racontons.

« 4. Si de Batavia il a navigué plus avant dans les Inde et s'il est allé à la Chine et au Tonquin ».

Réponse. « Il a couru toutes ces mers plusieurs fois et dit « en avoir une parfaite connoissance..... ; pour le Tonquin, « il avoue qu'il n'y a point esté, mais il dit que par l'expérience « qu'il a de la navigation et à la faveur des cartes....., il y peut « aller avec autant de facilité que dans les autres endroits qu'il « a desjà pratiqués ».

La sixième question est curieuse car elle concerne la rencontre possible des navires hollandais ou anglais. La réponse est aussi rassurante que les précédentes ; « Tout estant maintenant en paix, il n'y a rien à craindre que des pirates..... dont « on sait bien se déffendre..... Pour la sureté de sa personne « et des autres Hollandois qu'on pourra employer..... il estoit « necessaire d'obtenir..... un sauf-conduit de MM. les Estats, « ce qui se feroit facilement à l'instance de sa Majesté tres « chrestienne ». C'était un bel optimisme, que l'événement démentirait cruellement.

Enfin, puisque la compagnie de la Chine avait des fins commerciales en même temps que missionnaires, les questions huitième et neuvième se rapportaient à la possibilité de fonder là-bas un établissement et aux chances de profit, et les réponses correspondantes étaient très affirmatives.

Pour la construction et le grément du navire, on s'adressa à un entrepreneur nommé Phillipe Van Hulten, désigné comme « marchand demeurant en la ville d'Amsterdam » (1), et celui-ci à son tour confia au charpentier Jean Groen le soin d'en faire le gros œuvre.

Les membres de la petite association parisienne étaient représentés sur place par un hollandais, Marcello Vandergois, marchand demeurant à Middelbourg et M. de Chamesson, qu'ils avaient constitués leurs procureurs (2).

Enfin, le 10 septembre 1660, quand le travail fut achevé, Louis XIV envoya à son ambassadeur en Hollande, M. de Thou, une lettre de cachet, lui prescrivant de demander aux Etats de Hollande un passeport pour « le sieur de Chamesson, capi-

(1) A. N. MM., 502.

(2) *Ibid.* C'est sans doute pour des motifs d'économie qu'on s'adresse à la Hollande pour la construction du *Saint-Louis* : « un bateau coûtait deux fois plus en France qu'en Hollande ». Lavisse *Histoire de France*, t. VII¹, p. 234.

« taine du vaisseau nommé le Saint-Louis », s'en allant pour le service du Roi « à la Chine, au Tunquin et à la Cochinchine » (1) ; Pallu, de son côté, donnait pouvoir, le 14, à M. de Chamesson de signer un contrat avec Arney : il promettait à celui-ci pour le voyage en Extrême-Orient dix mille florins, monnaie de Hollande (2). Quelques jours après, 4 octobre, un autre acte, au nom de Jean Garibal, René Voyer, seigneur d'Argenson..... et des autres directeurs nommés et proposés par l'acte de société pour la conduite et la direction du voyage en Chine..... conféraient le même pouvoir à M. de Chamesson (en lui adjoignant Vandergois) et présentaient un long projet d'articles pour la conduite du vaisseau à destination (3).

Le *Saint-Louis* était maintenant tout gréé et paré : c'était une jolie frégate de 300 tonneaux, armée en guerre de 26 pièces de canon en fer, qui se balançait toute neuve, hors du bassin du port (4) ; déjà on y avait transporté les munitions et les vivres en de solides tonneaux garnis de cercles de fer, (comme il était d'usage pour les voyages au long cours). Alors, le 31 octobre, M. de Thou quitta sa résidence de la Haye avec sa suite, se rendit au port, monta sur le beau navire et en prit possession au nom du Roi, ordonnant qu'on y mît les lanternes et qu'on y arborât le pavillon aux armes de France « afin que chacun « sache que c'est un vaisseau qui appartient au Roi et qu'on « lui rende le respect qui a accoutumé d'être porté aux vaisseaux de guerre du Roi, qui sont dans les ports de ses amis « et alliés comme sont Messieurs les Etats Généraux des Provinces Unies » (5).

Tout allait à souhait.

Si rapides qu'ils fussent, ces préparatifs avaient été encore trop lents au gré de Lambert de la Motte : il n'avait eu qu'un souci, partir au plus tôt, aller vite, pour commencer la bonne besogne d'apostolat qui lui était confiée ; ne voulut-il pas aussi donner pleine satisfaction à la Propagande, qui avait recommandé (sans l'imposer) la voie de terre ? (6) Bref, ayant été

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.* Launay, *Lettres*, t. II, p. 384. Le florin de Hollande valait généralement 2 francs 45 (or) d'après Launay, *Ibid.*

(3) A. N. MM., 502.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) *Relation...*, par M. de Bourges, p. 24.

sacré le 1^{er} juin 1660 et ayant passé dans la retraite les huit jours suivants, il partit le 18, secrètement, pour s'épargner les ultimes reproches de ses amis et de ses parents (1) : Pallu seul connut la fuite de son collègue (2).

Cotolendi, le troisième vicaire apostolique, se préparait lui-même au départ : le 7 novembre (3), il était sacré en l'église Saint-Louis par l'archevêque de Rouen, qui présidait l'Assemblée du Clergé de France, assisté de l'évêque de Digne et de « notre saint et très cher collègue Monseigneur d'Héliopolis » (4).

Pendant ce temps, les difficultés commençaient pour la frégate.

Le bourgmestre d'Amsterdam, à vrai dire, avait accueilli civilement la déclaration, que lui avait faite l'ambassadeur, de sa prise de possession du vaisseau au nom du Roi, et même avait donné « main-levée d'une espèce d'arrêt du dit vaisseau », auquel avait procédé de sa part un agent de la ville.

Mais les « lords » de l'Amirauté, sollicités de donner un passeport, renvoyèrent de Thou aux Etats, « souverains ordonnateurs de cette licence ».

Alors, le 3 novembre, notre ambassadeur demanda aux Etats le dit passeport pour le bateau ainsi que pour les dix ou douze Hollandais qui devaient le monter, savoir le capitaine, quelques pilotes et matelots : pour rassurer leurs Seigneuries, il affirmait que ces hommes n'étaient point des négociants mécontents de la Compagnie des Indes et désireux de lui créer une concurrence en Extrême-Orient.

Les Etats à leur tour renvoyèrent l'affaire au collège de l'Amirauté, pour avis (11 novembre) ; et celui-ci, pendant ce temps, installait une garnison sur le navire, malgré les pro-

(1) *Ibid.*, p. 26.

(2) Lettre de Cotolendi au P. de Beausse, du 12 novembre 1660. Bib. Maz., 3003, 44^e lettre. Launay, a imprimé dans *H. G.*, t. I, p. 54, 18 juillet pour 18 juin. Lambert fut arrêté à Lyon par une grave maladie. Il ne put s'embarquer à Marseille que le 27 novembre 1660. Il emmenait avec lui deux prêtres : M. de Bourges, qui l'accompagnait depuis Paris et M. Deydier, originaire de Toulon, qui l'avait rejoint à Marseille. Il devait emmener un troisième missionnaire, M. Robert ; celui-ci, de fait resta à Marseille. Avec lui partait son valet Nicolas Legras, de Montmorency.

(3) Et non le 1^{er}, comme le dit M. Goyau, p. 57 de *Les prêtres des Missions Etrangères*.

(4) Lettre à son père, du 19 novembre 1660. Bib. Maz. 3003, 66^e lettre. Augeri, *La vie de Monseigneur Ignace Cotolendi*, p. 89.

testations de l'ambassadeur de France, qui écrivait entre autres choses, à la date du 16 novembre : « si par ce retardement il « arrivait, par les glaces ou autrement, quelque accident au dit « vaisseau dans leur port d'Amsterdam ou du Texel, leurs Seigneuries seront et demeureront responsables à sa Majesté, « comme aussi des dommages et intérêts que pourraient prétendre le maître du navire et ceux de son équipage ».

En quoi le *Saint-Louis* alarmait-il les autorités hollandaises ? On l'a deviné : Le vaisseau tout neuf, armé et paré pour un voyage au long cours, leur inspirait des inquiétudes pour la sécurité de leur commerce en Asie ; ils allaient jusqu'à supposer qu'il avait été fait sous-main pour le compte de leurs rivaux, les Portugais ; ils demandaient au moins promesse que leurs ressortissants ne dépasseraient pas le Havre.

A ces arguties, de Thou répondait que le bateau était bien au service du roi son maître ; que les raisons pour lesquelles il l'envoyait en Orient étaient aussi nobles que possible ; que beaucoup de Français servaient sur les vaisseaux hollandais (15 décembre).

A Paris, l'on s'inquiétait de tous ces retards, et M^{me} d'Aiguillon priait l'ambassadeur de renouveler ses instances.

Pourtant, le 16, résumant pour les cardinaux de la Propagande l'œuvre accomplie, Pallu pouvait encore l'exposer avec une légitime fierté : trente missionnaires recrutés, résolution de tenter toutes les voies, déjà un petit groupe parti par la route de terre sous la direction de Lambert, un autre prêt à partir par mer, avec Pallu et Cotelendi, sur un navire tout neuf bien armé et bien équipé, les partants pourvus du matériel et des vivres nécessaires. Toutes les précautions qu'inspirait la prudence humaine étaient prises.

Et voici qu'une catastrophe était toute prochaine.

L'Amirauté hollandaise avait (sans doute pour le mieux surveiller) fait déplacer le bateau du lieu où il était en sûreté sur ses câbles et sur ses ancres, vers les barrières du port ; or le vent, qui souffle souvent avec violence en cette saison, sur la mer du Nord, l'emporta une première fois à un demi-mille de là, dans le canal du port d'Amsterdam.

Les gens de l'Amirauté le ramenèrent et l'attachèrent, avec leurs câbles, plus près des mêmes barrières ; lors d'une nouvelle tempête, les câbles se rompirent et la frégate fut projetée à plusieurs reprises contre les barrières, non sans dommage. sans doute, et finalement s'échoua sur un fond de vase.

De nouveau les marins hollandais l'amarrèrent près des barrières, puis les États déclinèrent tout le passeport et le *Saint-Louis* se rendit au Texel pour y attendre un vent favorable (1). Mais il était trop tard : dans la nuit du 18 au 19 décembre, il s'éleva un furieux orage, pendant que plus de cent (2) vaisseaux de toute sorte (y compris des navires de guerre) étaient fracassés ou jetés à la côte, la jolie frégate était emportée à trois lieues de Stavoren ; l'équipage, qui était de quarante-trois hommes, put la maintenir contre les vents et la mer pendant toute la journée du 19 ; vers cinq heures du soir, quand il eut perdu tout espoir de résister plus longtemps, il l'abandonna et, se jetant dans la chaloupe, qui n'avait ni voiles ni rames, il se confia aux flots déchainés : « par une « grâce bien singulière de Dieu », dit un rapport de M. de Thou, il échappa à la mort « miraculeusement » ; quant au pauvre et cher navire, il était brisé et l'on en pourrait à peine récupérer quelques agrès, les cordages, les canons et d'autres objets accessoires.

Pendant que M. de Thou et M. de Chamesson (3) protestaient auprès des États Généraux de Hollande et réclamaient les dommages et intérêts qui leur paraissaient justifiés par l'inqualifiable mauvaise volonté des autorités hollandaises (4), à Paris, Pallu et Cotelendi se tenaient prêts à partir pour le Havre, à la première annonce de l'arrivée du *Saint-Louis* (5) : les lettres de Cotelendi des 30, 30 et 31 décembre 1660 montrent que la nouvelle du désastre n'était pas encore, à ces dates, parvenue dans la capitale française (6).

Elle éclata au commencement de janvier. Cette catastrophe qui anéantissait les ressources des Vicaires Apostoliques et rui-

(1) Lettre de Cotelendi à son père. Bib. Maz., vol. 3003, lettre n° 68.

(2) De Thou dit « plus de cent ». Cotelendi précise : cent vingt navires brisés sur cent soixante-dix. Lettre à son père. *Ibid.*

(3) M. de Chamesson était à terre lors de la tempête, A. N., MM. 502.

(4) A. N., MM. 502. Ils ne purent rien obtenir ; M. de Bourges note en 1668 que toutes les réclamations ont été inutiles.

(5) Lettre de Cotelendi à Godeau, év. de Vence. Bib. Maz., vol. 3003, lettre n° 108.

(6) A cette même date, Pallu et Cotelendi se livraient à des études pieuses ; le Père Eudes (celui qui sera un jour saint Jean Eudes) leur ayant communiqué son livre *La dévotion au très saint cœur de la bienheureuse Vierge Marie*, ils le lisaient avec joie et l'approuvaient volontiers. Lettre du 30 décembre 1660, conservée aux Archives des Pères Eudistes.

nait leurs plans, avait de quoi navrer Pallu. Or, écoutons Cotelendi nous dire comment il se comporta : « Monseigneur d'Héliopolis,..... ayant assemblé tous ses missionnaires pour bénir avec eux le bon ordre de la Providence et voir quels effets opérerait en eux cette nouvelle, les trouva tous dans des sentiments si admirables,... que certainement, s'il eût eu besoin de consolation, il l'eût reçue grande en cette occasion.....; j'ai dit « s'il eût eu besoin de consolation », parce que l'expérience nous a fait voir qu'il est tellement au-dessus de tous événements, pour fâcheux qu'ils soient..... qu'on ne le voit jamais plus serein que quand il arrive quelque bourrasque et tempête en ses affaires »(1). Le même évêque écrivait quelques jours plus tard : « Pendant que Monseigneur d'Héliopolis (qui s'est comporté en saint en cette rencontre, car il n'a jamais paru plus serein qu'alors et on a comme visiblement remarqué sur son visage combien son cœur était possédé et rempli de Dieu seul), pendant, dis-je, qu'il travaillait à préparer notre départ pour une autre saison..... » (2).

Voilà un caractère ! pas un mot de plainte, une résignation joyeuse à l'épreuve que Dieu permet, puis une prompte reprise du travail. A quelle sorte d'occupation se livra-t-il alors ? Cotelendi semble s'être remis à l'œuvre des missions autour de Paris (3). Pallu l'y assista-t-il ? Peut-être.

En tout cas, il séjourna vers la fin de février et pendant la plus grande partie du mois de mars à la campagne, pour se reposer et « revenir à soy » (4).

Au mois de juillet il fait une retraite de « huit ou dix jours », pendant laquelle il décide le prochain départ de Cotelendi, puis demeure avec celui-ci « cinq ou six jours » en compagnie du P. Bagot (5).

Bientôt, en effet, Cotelendi s'éloigna de Paris (6) : ce qui se passa à l'occasion de son départ est très caractéristique des relations existantes entre la Compagnie du Saint-Sacrement et la

(1) Lettre à son père du 12 janvier 1661. Bib. Maz., vol. 3003, Lettre n° 68.

(2) Lettre à Godeau. *Ibid.*, Lettre n° 108.

(3) *Ibid.*, p. 29.

(4) Lettre à Mère Marie de Saint-Bernard, du 13 mars 1661. A. M.-E., vol. 101, p. 57. Launay, *Lettres*, t. II, p. 329.

(5) Lettre à Mère Marie de Saint-Bernard. A. M.-E., vol. 101, p. 65.

(6) Et non le 6 janvier, comme l'écrit Launay, *h. G.*, p. 38 et *Mémoires*, t. II, p. 154.

Société naissante des Missions Etrangères. Déjà, le 12 novembre 1660, le vicaire apostolique avait, sur sa demande, été agrégé à la fameuse société et avait pris séance à une assemblée (1). Enfin, le 19 juillet 1661, après-midi, dans une réunion qui se tint chez M. L'Hoste, Cotelendi « prit congé de la Compagnie..... et dit que le lendemain il célébrerait la messe au noviciat des Jésuites ou plusieurs se trouvèrent pour recevoir sa dernière bénédiction » (2). Il quitta Paris le 22 juillet (3). Il se dirigeait sur Marseille pour s'y embarquer pour l'Orient, car, Pallu ayant demandé à la Propagande quelle voie devaient suivre désormais les Vicaires Apostoliques, la congrégation avait répondu : la voie de la Syrie et de la Perse (4).

Les départs se précipitaient dès lors : en septembre, partirent MM. de Saisseval-Danville et Laneau ; en octobre MM. Périgaud et de Chamesson ; le 4 novembre, M. Brunel (5). A Marseille, MM. de Saisseval, Périgaud, de Chamesson devaient prendre M. Robert et partir avec lui ; une fois arrivés en Extrême-Orient, les deux premiers rejoindraient Lambert, le quatrième Cotelendi (6).

Pallu, à son tour, se préparait personnellement au départ.

Il lui fallait de l'argent pour subvenir aux frais du voyage (un voyage qu'on estimait à six mille lieues) et d'installation dans des conditions inconnues. Déjà Lambert avait emporté 18 à 20.000 livres (7) de ses biens propres. Cotelendi avait reçu une somme égale. Le volume 115 des A. M.-E. qui donne ces détails, p. 319 et suivantes, n'indique pas le montant du viatique de Pallu, mais il semble qu'on puisse inférer qu'il était de 38.000 livres, savoir 14.000 de ses biens propres, 12.000

(1) *Annales...*, par Beauchet-Filleau, p. 212.

(2) *Ibid.*, p. 218.

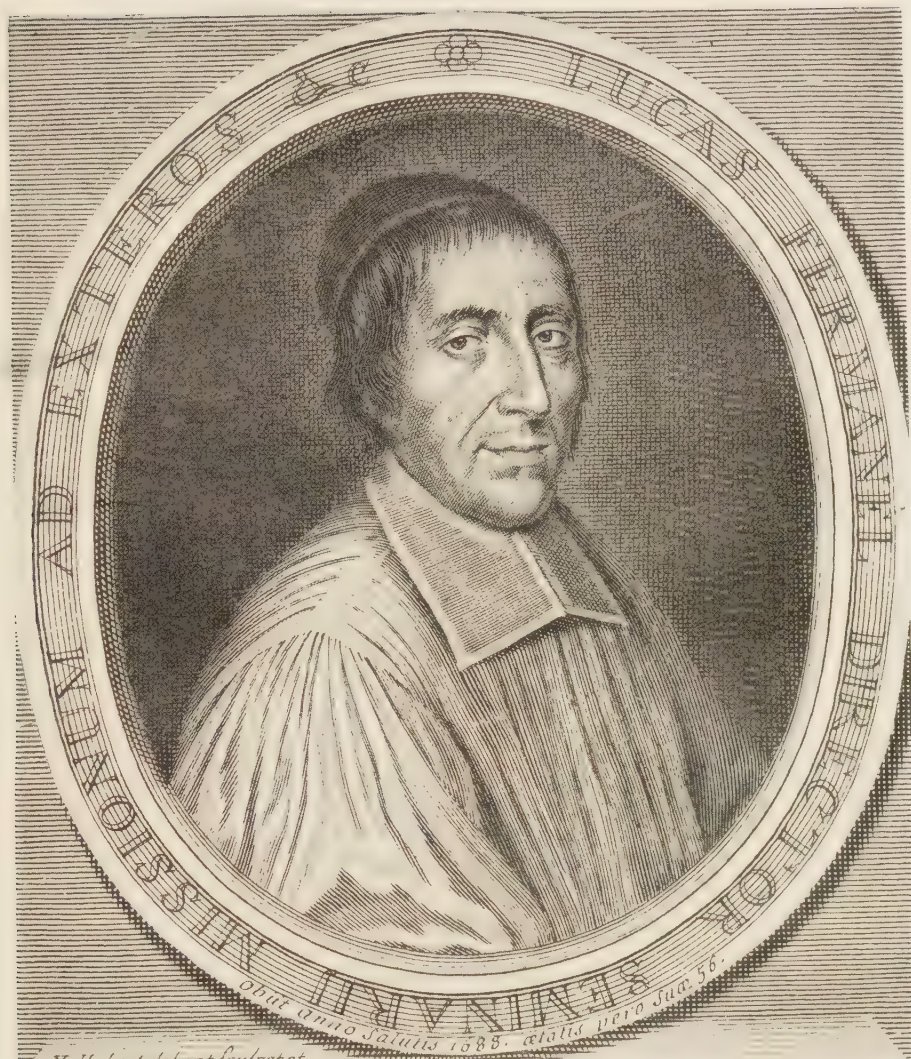
(3) A. M.-E., vol. 115, p. 320. Il s'embarqua à Marseille le 3 septembre, avec MM. Chevreuil, Hainques et Fortis de Claps. Ils devaient emmener M. Robert, mais celui-ci était malade et ne put partir cette fois encore.

(4) Rapport à la Propagande du 30 décembre 1661. Launay, *D. II.*, t. I, p. 8. Pallu a étudié un moment « la voie de l'Espagne » puis « la voie des Anglais », et même le passage par la Pologne et la Moscovie. Lettre de Lesley du 12 septembre 1661, *D. H.*, t. I, p. 267. Il se décida à prendre la voie de terre de l'Asie Mineure avant le 2 septembre, puisqu'il en écrivit à Lesley à cette date. Lettre de Lesley du 4 octobre 1661, *D. H.*, t. I, p. 268.

(5) A. M.-E., vol. 115, p. 321.

(6) *D. H.*, t. I, p. 9.

(7) Pallu dit 15 ou 16.000. Lettre à la Propagande du 16 décembre 1660. Launay, *Lettres*, t. II, p. 3.



N. Habert del. et sculpsit

Vous le verriez ici Tel que nos yeux l'ont vu,
 Si ces foibles traits avoient pu
 marquer un Zèle ardent, peindre une ^{*profonde,} pitié.
 Un Esprit né pour la vertu,
 Un cœur aussi grand que le Monde.

M. LUC FERMANEL.

que lui avait léguées M. l'abbé Voisin de Villebourg (1) et 12.000 autres que lui donna M. Pajot de la Chapelle.

Les parents de Pallu étaient trop profondément chrétiens pour se désintéresser de ses besoins financiers (2) : le 23 juin 1660, par-devant maître Gerbeau, notaire à Tours, ils passaient un acte qui nous apprend qu'ils avaient déjà avancé à leur fils, 3.640 livres, sans compter 2,600 livres pour son voyage à Rome ; il leur a demandé une avance de 5.000 livres pour son voyage, ce qui fait un total de 10.670 livres. Ils s'engagent à fournir chaque année une pension de 550 livres ; il s'est réservé 300 livres sur sa prébende de Saint-Martin, résignée en faveur de son neveu, Etienne Pallu, 50 livres sur la chapelle du Thouet résignée en faveur de son frère, Charles Pallu, chanoine prébendé de la collégiale Saint-Martin, 100 livres sur la ferme de la chapelle Notre-Dame de Ruau-Persil, ensemble 1.000 livres par an que les dits sieur et damoiselle ses père mère promettent payer par avance pour chaque année. Ils lui ont déjà versé par anticipation trois années de cette pension, soit 3.000 livres pour les années 1660, 61, 62 ; Milon a avancé trois autres années correspondant à 1663, 64, 65, soit 3.000 livres. Le même acte prévoyait encore le règlement éventuel de la succession.

En outre, diverses personnes lui assuraient une pension annuelle : la duchesse d'Aiguillon, 600 livres, M^{me} de Miramion, 400. Dans la liste des donateurs de la première heure, on retrouvait les Amis des Aa, ceux de Rennes, ceux de Saint-Brieuc. Des bienfaiteurs englobaient les trois évêques indistinctement dans leur générosité, par exemple M^{me} Fouquet (800 livres) et M. l'abbé Fouquet (1.000 livres). D'autres, comme le prince de Conti, faisaient la promesse de fonder une rente l'année suivante.

Pour recevoir ces pensions en son absence et tous autres dons et legs qui pourraient lui être faits, il importait que Pallu eût des procureurs à Paris. Lambert et Cotelendi avaient pris cette précaution ; le premier avait passé procuration à MM. de Meur et Fermanel, prêtres, et à MM. de Garibal et d'Argenson, ces derniers, confrères de la Compagnie de Saint-Sacrement ; le second avait choisi les mêmes hommes, mais en leur adjoignant MM. Gazil et Pajot. Comme ses collègues, Pallu constitua des

(1) Il nous semble que Launay a mal interprété le sens de cette donation, *D. H.*, t. I, p. 300, note 1. Cf. A. N., MM, 505 et A. M.-E., vol. II, p. 115.

(2) A. M.-E., vol. 102, p. 27.

procureurs et ce furent ceux que Cotelendi avait désignés pour lui-même (3 novembre 1661) (1).

Mais il fallait que l'évêque d'Héliopolis fît un acte de plus que les deux autres vicaires apostoliques. Ceux-ci avaient pu partir en paix : derrière eux demeurait le chef responsable, l'organisateur incontesté de la société naissante. Lui parti, qui représenterait les intérêts spirituels de la mission ? Qui pourrait recruter des missionnaires, correspondre avec Rome ? Donc, le 3 novembre 1661, par-devant Gautier notaire, Pallu laissa une autre procuration aux trois prêtres déjà désignés, pour régir en France les affaires des missions, entretenir la correspondance avec la Propagande, procurer l'établissement d'un séminaire, accueillir des sujets et les envoyer, après probation, en Extrême-Orient (2).

Un des regrets de Pallu, quand il se sentait sur le point de partir, ce devait être de n'avoir pas pu fonder définitivement le Séminaire des Missions. « La Couarde », à cause de son éloignement de Paris avait été délaissée et on lui avait substitué une maison achetée au centre même de la capitale (3) ; mais ce n'était là qu'une improvisation, « qui ne « méritait encore que le nom d'*hospitium* et non celui de « séminaire. » Du moins on lui avait donné un directeur ex-

(1) Il se formait, parmi les hommes dévoués aux Missions une sorte de communauté mi-ecclésiastique, mi-laïque : « sur ce que les sieurs « Poitevin et de Meurs, prêtres, de Garibal, de Villers et de Bussy, « ont fait instance au Roi de leur permettre de demeurer ensemble « dans une maison comme ils font depuis un an, pour vivre ensemble, « sans aucun status ni aucun nom commun, sans qu'on les puisse « troubler sous prétexte des dernières déclarations » [allusion, sans doute, à l'arrêt du Parlement, rendu le 13 décembre 1660, contre la Compagnie du Saint-Sacrement] « leur dessein étant de s'employer aux « affaires qui concernent les missions du Canada, de la Chine, de la « Cochinchine et du Tunquin, S. M. ordonne à Le Tellier de leur expédier cette permission par brevet pour un an seulement. (Exécuté) ». *Mémoriaux du Conseil de 1661, publié pour la Société d'Histoire de France*, par Jean de Boislisle, t. II, 1905, p. 4.

(2) A. M.-E., vol. 115, pp. 322 et 330, vol. 101, p. 71, et vol. 165, p. 10. Les procurations de Lambert et de Pallu sont reproduites par le « *Mémoire pour les Evêques François...* » imprimés par Lamesle. Paris, 1751, p. 10. La procuration de Lambert concerne le spirituel comme le temporel. D'après A. M.-E., vol. 115, p. 322 et vol. 11, p. 115, Pallu fit deux procurations distinctes ; la première seule est reproduite par « *Mémoire...* »

(3) Lettre à la Propagande du 30 décembre 1661. Launay, *Lettres*, t. II, p. 9.

cellent en la personne de M. Abelly, docteur en théologie, bien connu pour la sûreté de sa doctrine et son attachement aux idées romaines, et deux professeurs, MM. Picquet et Poitevin (1).

Pour honorer la Mission d'une consécration plus haute, ne recourrait-on pas à la protection de Louis XIV ? Launay dit que le Roi accorda dès lors une pension viagère de 1.000 livres à chacun des vicaires apostoliques (2). Mais il se trompe : le Roi n'accordera son concours financier (qui sera de 3.000 livres et au seul nom de Pallu), que le 24 octobre 1665 (3).

Pourtant, dès cette année 1661, le monarque montre sa bienveillance pour ces évêques et ces prêtres de France qui partent pour l'Extrême-Orient. En effet, par un brevet du 9 octobre, il leur permet « d'aller aux Indes et d'y séjourner au-
« tant qu'ils voudront, sans que pour cela ils puissent être
« réputés absents du royaume de France, ni déchus des privi-
« lèges et avantages de tout français » : un autre brevet du 20 octobre renforce le premier du point de vue des charges et offices possédés en France et des biens, meubles et immeubles, à acquérir à l'étranger : le dernier texte précise que si le Roi se montre si bienveillant à l'égard des partants, c'est « pour
« les inviter davantage, et d'autres à leur exemple, à poursui-
« vre leur pieux dessein » (4).

Louis XIV eut même la pensée, pour accréditer plus sûrement les missionnaires près des rois de Cochinchine, de Chine et du Tonkin, de leur confier une lettre pour ces princes (5).

Pallu ne pouvait pas partir sans faire ses adieux aux confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement, car il avait l'âme trop haut placée pour ne pas leur être reconnaissant de l'appui qu'ils lui avaient prêté. Non seulement ils avaient eu grande

(1) Lettre à Mgr Alberici, de mars 1662. A. M.-E., vol. 351, p. 519. Launay, *Lettres*, t. II, p. 11. Quelle était cette maison, on ne le sait pas avec certitude. Launay suppose qu'elle était située rue Saint-Etienne-des-Grès, devenue la rue Cujas, *H. G.*, t. I, p. 59.

(2) Launay, *Ibid.*, p. 53.

(3) A. M.-E., vol. 3, p. 114 et vol. 11, p. 438.

(4) A. M.-E., vol. 11, p. 437.

(5) *Histoire des Colonies Françaises*, sous la direction de M. Hanotaux, t. V, p. 333: « L'existence (de cette lettre) est connue par un brouillon conservé aux Archives des Affaires Etrangères. Il n'est pas certain qu'elle ait été emportée par Pallu et remise aux souverains. » C'est le contraire qui nous paraît certain, car rien ni dans les lettres ni dans le *Journal* de Pallu ne nous permet de penser qu'il ait emporté un tel document.

part à la construction du *Saint-Louis*, mais ils avaient eu d'autres générosités : le 29 juillet 1660, ils avaient fait « une contribution » pour l'entretien des missionnaires réunis à Paris ; le 29 septembre, ils en avaient fait une autre pour remettre à l'un d'eux le viatique qu'il emporterait dans la lointaine expédition ; le 27 du même mois, ils avaient décidé, pour rendre leur concours plus régulier et plus efficace, de tenir « l'assemblée des missions » tous les premiers dimanches du mois ; et cette assemblée n'avait pas cessé d'avoir lieu après l'arrêt du Parlement, du 13 décembre 1660, qui frappait de mort la Compagnie ; ces Messieurs continuaient à s'intéresser aux caravanes des vicaires apostoliques, alors que déjà elles avaient franchi les déserts de l'Asie : c'est ainsi que dans la séance du 26 juillet 1661, M. Du Plessis-Montbar résumait à ses collègues le voyage de Lambert, de Rouen à Bassora (1).

Pallu donc payait une juste dette de gratitude en saluant ses confrères avant son départ et il n'était pas homme à y manquer ; il se rendit à l'assemblée des Missions et « prit congé de « la Compagnie pour aller dans les lieux de sa mission aux « Indes Orientales » ; c'était probablement le premier dimanche d'octobre, jour normal de la tenue de cette assemblée, car c'est le 26 du même mois que M. de Morangis en « fit rapport » aux autres officiers (2).

Enfin, le 8 novembre, le Vicaire Apostolique pensa qu'il pouvait partir. Depuis près de trois ans il était évêque, depuis près de trois ans il avait travaillé sans relâche à l'œuvre des missions : il avait recruté des missionnaires, trouvé des ressources et déjà deux groupes d'apôtres s'éloignaient sur les routes d'Orient ; une troisième troupe était en attente à Marseille ; lui-même s'en allait à la tête d'une quatrième. Il laissait derrière lui, en France, une maison de recrutement en train de s'organiser, des Procureurs pour le représenter, des sympathies qui veilleraient à l'avenir de l'œuvre et lui procureraient les hommes et l'argent nécessaires. Oui, il pouvait partir avec la conviction d'avoir fait tout ce qu'humainement il pouvait faire : il lui restait maintenant à dire adieu à son pays et à ses amis, à quitter la douce tranquillité du chez-soi, pour se perdre dans les lointains espaces par amour de Jésus-Christ et des âmes.

(1) Lambert arriva à Bassora le 30 mars 1661. *Relations du Voyage...* par M. de Bourges, p. 48.

(2) *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, par Beauchet-Filleau, pp. 204, 209, 210, 212, 219, 220.

Donc, le 8 novembre 1661, Pallu quitta Paris ; nous manquons de détails sur les circonstances de son départ, nous savons seulement qu'il emmenait avec lui deux prêtres, MM. Chereau et Brindeau, et probablement trois laïcs, MM. Swerts, de L'Isle et Guinoisran.

Après un heureux voyage, pendant lequel ils eurent la satisfaction d'accomplir à leur aise toutes leurs dévotions, ils arrivèrent à Lyon en très bonne santé ; M. Hurtevent, supérieur du Séminaire de Saint-Irénée (1) était venu au-devant d'eux et les accueillit avec joie dans son établissement ; Pallu s'y enferma aussi rigoureusement qu'un « exerçant », tant il avait de correspondances à mettre à jour : il lui fallait donner à M. Fermanel de nouveaux avis (2), envoyer un salut à Mère Marie de Saint-Bernard (3), écrire à Madame d'Aiguillon et à ses nièces, à d'autres encore.

Il ne s'arrachait à ses occupations que pour faire rayonner un peu de joie autour de lui : ainsi il voulut aller dire la messe au Carmel pour intéresser les religieuses à sa mission ; il demanda à être agrégé au Séminaire comme membre d'honneur, afin que le corps professoral fût représenté en sa personne dans l'apostolat de l'Asie ; il faisait même une petite place à la gaieté, qui n'est jamais totalement morte au cœur d'un Tourangeau, laissant son hôte le fêter de son mieux et écrivant : « il faut prendre le temps comme il vient. Quand « l'époux nous sera osté, il y aura de quoi rire et se divertir « d'une autre façon » (4).

Le 25 novembre, enfin, après avoir célébré la messe et demandé des prières à la communauté, il quitta le Séminaire ; ses hôtes se firent un devoir de l'accompagner jusqu'au port et ils ne s'éloignèrent du rivage que lorsque le bateau qui emportait les missionnaires eut disparu à leurs yeux. Alors, M. Hurtevent, à qui nous devons ces détails, revint chez lui et

(1) Lettre du 22 novembre 1661. A. M.-E., vol. 101, p. 79. M. Damien d'Hurtevent, fondateur du grand Séminaire de Lyon, avait été l'un des premiers élèves de M. Olier à Saint-Sulpice. Cf. Grandet, *Les Saints Prêtres français du XVII^e siècle*, Angers-Paris, 1897-1898, t. II, pp. 355-361.

(2) A. M.-E., vol. 101, p. 79.

(3) A. M.-E., vol. 101, p. 83.

(4) Lettre à Mère Marie de Saint-Bernard, A. M.-E., vol. 101, p. 83. On reconnaît dans le texte de l'évêque une allusion à la parole de Jésus aux Pharisiens : « Les fils de l'époux peuvent-ils être tristes, pendant que l'époux est avec eux ? Le temps viendra où l'époux leur sera enlevé et alors ils jeûneront » (Saint Matth., IX, 15).

écrivit, à l'intention d'un correspondant parisien inconnu, une lettre enthousiaste, dans laquelle il ne tarissait pas d'éloges sur celui qu'il appelait un saint ; il concluait en disant : « Si ces gens-là étoient connus, les rives seroient pleines par où ils passent » (1).

Pallu quitta probablement le Rhône à Avignon, comme l'avaient fait avant lui les deux autres vicaires apostoliques.

Ce qui est sûr, c'est qu'il passa par Aix (2). Il se faisait un devoir d'y saluer ces deux pères qui n'avaient pu réussir à disputer leurs fils aux Missions Etrangères : M. Cotolendi et M. Fortis de Claps (3). Il tint aussi à se mettre en relation avec la congrégation de la ville, et il remarqua le nombre et la qualité de ses membres : il ne serait pas difficile, pensait-il, d'y établir « l'assemblée » ; et, sa pensée voyant plus loin, il songeait qu'il serait aisé de trouver à travers la France, au sein des congrégations, des correspondants dévoués à l'œuvre des missions, desquels on pourrait attendre secours temporels et aide spirituelle.

Une allusion du même document où nous puisons ces détails permet de supposer que les voyageurs, avant de descendre vers Marseille, firent un détour vers la *Sainte-Baume*, et c'est vraisemblable, à cause de la notoriété de ce pèlerinage au xvii^e siècle.

Enfin, ils arrivèrent à Marseille à la fin de novembre. L'évêque alla d'abord loger, pendant « 4 ou 5 jours », chez les Carmélites, dont la prieure, Mère Catherine de Jésus Maria avait vécu à Tours et le connaissait déjà (4) ; puis, par discrétion pour les religieuses, il demanda l'hospitalité aux Pères de la Mission, qui avaient une maison aux environs de la ville, c'est-à-dire assez près pour qu'on y fût informé aisément du mouvement du port, assez loin pour qu'on y jouît de la paix de la campagne : Pallu s'y trouvait si bien pour se recueillir et tra-

(1) Cette lettre nous a été conservée par le mémoire anonyme, p. 74-76. Lambert s'embarqua aussi à Lyon et descendit le Rhône jusqu'à Avignon. *Relation du Voyage...*, par M. de Bourges, p. 28.

(2) Les quelques détails qui concernent le séjour à Aix sont pris dans un des *Mémoires* rédigés à Marseille, A. M. E., vol. 101, p. 99 sq., dont il sera question plus loin.

(3) M. Fortis de Claps avait été « consul d'Aix, procureur du pays ». Son fils Jean-François était plus âgé que Pallu de 18 mois, étant né le 7 février 1625 ; il suivit Cotolendi quand celui-ci traversa Aix pour aller s'embarquer à Marseille, malgré l'opposition très vive de son père.

(4) *Mémoire* anonyme, p. 73.

vailler, qu'il ne manquerait pas de recommander l'hospitalière demeure à ceux de ses fils qui partiraient pour l'Orient ou qui, plus simplement, feraient le voyage de Rome (1).

Dans le calme de cet asile, il reprit sa plume et travailla sans relâche pendant tout le mois de décembre. Il lui fallait, en effet, renseigner ses amis et ses Procureurs de Paris sur son voyage jusqu'à Marseille et leur donner les derniers conseils, les dernières instructions : ce fut l'objet de deux mémoires, l'un de huit, l'autre de quatre pages, soigneusement distribués le premier en vingt-deux, le second en dix-neuf paragraphes, où il essaie de ne rien oublier d'essentiel pour la marche de la Société naissante : se concerter avec le nonce pour l'envoi des missionnaires et des fonds, donner un chef responsable à chaque nouveau groupe en partance, être discret relativement à l'objet et aux privilèges de la Mission, faire passer les aspirants « par l'estamine » ... (2) ; il lui fallait envoyer un dernier adieu à ses amis (lettre à un destinataire inconnu, trois lettres à M. Fermanel, lettre à M. Pajot de la Chapelle, qui ont été conservées (3), lettres à Mesdames d'Aiguillon et de Miramion, à Mademoiselle d'Aginois, à Messieurs Abelly, de la Rivière et du Mets, qui n'ont pas été gardées) et prier ses correspondants de l'excuser auprès de ceux à qui il ne pouvait écrire. Il était nécessaire encore qu'il fît lui-même à la Propagande le récit de ses derniers travaux et que, au moment où il allait quitter la France, il lui montrât devant lui les missionnaires qui déjà atteignaient l'Orient, derrière lui le Séminaire des Missions qui s'établissait, les plus hautes classes de la société française qui s'intéressaient activement au recrutement et à la subsistance des missionnaires (4). Comprenant l'utilité de l'établissement d'une procure à Rome, Pallu, par un acte passé en bonne et due forme devant Pierre Bezaudun, notaire royal à Marseille, donnait pouvoir d'en constituer une à MM. Gazil, Fermanel et de Meur (21 décembre) (5). Il lui fallait recopier les

(1) *Ibid.*, p. 94. Le supérieur était M. Get. L'emplacement de la Mission est maintenant délimité par les rues du Tapis-Vert, Thubaneau, Longue-des-Capucines et le boulevard Dugommier. Fabre, *Les rues de Marseille*, t. V, p. 112.

(2) A. M.-E., vol. 101, pp. 99 et 107.

(3) *Ibid.*, pp. 89, 95, 111, 123, 119.

(4) *Ibid.*, p. 115.

(5) *Ibid.*, p. 91. La constitution de cette procure à Rome était souhaitée par la Propagande. Lettre de Lesley, *D. H.*, t. I, p. 216. Et le bon Lesley s'offrait à être le procureur le plus zélé qui pût être. Lettre du 12 sep-

instructions envoyées par Rome et les communiquer à ses Procureurs, pour que ceux-ci pussent les faire connaître aux aspirants, qui y puiseraient l' « esprit » des vicaires apostoliques (1). Et, en plus de ce travail ingrat d'écritures, Pallu ne pouvait omettre des soucis encore plus prosaïques, mais inévitables : s'entendre avec le premier capitaine de navire qui mettrait à la voile pour Alexandrette, faire les provisions nécessaires pour le voyage, laisser entre bonnes mains ce qu'on ne pourrait emporter, prévoir les questions d'argent, de change, mainte autre encore ; enfin et surtout découvrir dans le grand port méditerranéen un homme serviable et sûr, qui servirait de correspondant aux missionnaires, c'est-à-dire leur expédierait en Orient leurs lettres, leurs colis, leur argent, et ferait parvenir à Paris tout ce qu'ils enverraient de leurs voyages ou de leurs lieux de mission : cet homme rare, Pallu le trouva en la personne de M. Lefèvre (2). L'évêque étudiait encore son itinéraire, et déjà il prévoyait qu'il ne pourrait prendre le chemin le plus court qui allait d'Alexandrette à L'Euphrate et Bassora, mais qu'il devrait faire un détour par Ispahan (3). Il recevait enfin les visites d'hommes qui voulaient se consacrer aux missions et envoyait leurs noms à Paris (4).

Avec tant et de si graves occupations, le Vicaire Apostolique avouait qu'il ne lui restait point de loisirs : il serait même obligé à passer toute sa nuit à écrire, la veille de son départ.

Cependant il eut un jour quelques heures de détente : céda-t-il aux instances du peintre Swertz, désireux de montrer son talent avant l'embarquement ? Voulut-il laisser à ses amis de France un tableau où ils pourraient retrouver les traits du premier vicaire apostolique et du fondateur des Missions Etrangères ? Ce qui est certain c'est que, vers le 20 décembre, il donna « 3 à 4 heures à Monsieur Swerz », des heures de pose, à n'en pas douter ; le peintre fut enchanté de son œuvre, et le bon évêque reconnaissait complaisamment que , « pour le

tembre 1661, *D. H.*, t. I, p. 267. Déjà il s'employait avec une inlassable charité à rendre tous les services qu'il pouvait et surtout à conserver l'union des esprits. Lettre du 4 octobre 1661. *Ibid.*, p. 269.

(1) *A. M.-E.*, vol. 101, p. 108.

(2) *Ibid.*, p. 95.

(3) *Ibid.*, p. 89.

(4) *Ibid.*, p. 111.

bas prix », le portrait lui paraissait « admirablement bien fait » (1).

Quant à son portrait moral, Pallu le complétait lui-même par quelques traits de bonté que nous aimons à remarquer. Qu'il tint à défrayer, malgré leur résistance, les Carmélites et les Lazaristes (2) qui l'avaient reçu, lui et les siens, ce n'était que délicatesse ; qu'il remboursât les dépenses de ceux qui, partis avec lui de Paris pour l'Orient et l'ayant accompagné jusqu'à Marseille, ne pouvaient le suivre plus loin (3), il n'y avait là que convenance ; mais voici de la pure bonté : cet homme, qui s'en allait au bout du monde, incertain de ses ressources et sûr de connaître des privations de toute sorte, s'apitoyait sur les détresses qu'il trouvait à Marseille ; il laissait donc à M. Get cent dix livres pour les galériens « dont « les misères sont espouvantables » et cinquante livres pour d'autres malheureux (4). Il écrit encore à Fermanel : « Vous « m'obligerez de temps en temps, quand vous recevrez quel- « que paiement, quand on vous fera quelque don pour la mis- « sion, de donner quelque aumône considérable sur notre « fonds. C'est le grand moïen d'obtenir la benediction di- « vine » (5). Il nous plaît de sentir Pallu aussi accessible à la bonté.

(1) A. M.-E., vol. 101, p. 96. Il existe au Séminaire des M.-E. une peinture à l'huile représentant François Pallu. Une tradition orale donne ce portrait comme « tiré sur le vif », mais n'en désigne pas l'auteur. Serait-ce l'œuvre de Swertz ? Peut-être un document permettra-t-il quelque jour de le dire. L'évêque est représenté en buste, le visage vu de trois quarts ; si la peinture est d'une technique médiocre, les traits (des yeux grands ouverts, un regard droit, le nez régulier, la bouche ferme) et le port mâle donnent l'impression d'un caractère franc et viril, simple et bon, tel en un mot que nous entrevoyons l'évêque durant sa vie.

(2) A. M.-E., vol. 101, p. 125.

(3) V. *infra*.

(4) A. M.-E., vol. 101, p. 129. Peut-être se souvint-il de ce Jean-Baptiste Gault, son compatriote et son parent, qui, évêque de Marseille de 1639 à 1643, avait été pris de compassion pour les pauvres forcés et avait projeté la fondation d'un hospice qui les recueillerait quand ils seraient malades ; il avait pris froid en tirant les plans sur le terrain et était mort ainsi de son dévouement à ces malheureux (cf. Rebelliau, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1908, p. 838). En tout cas, Pallu connaissait parfaitement sa parenté avec l'évêque de Marseille. A. M.-E., vol. 105, p. 151.

(5) A. M.-E., vol. 101, p. 123.

Il lui restait à grouper définitivement les missionnaires qu'il emmènerait avec lui ; cinq l'avaient précédé à Marseille, et, n'ayant pas trouvé à s'embarquer, l'avaient attendu en cette ville ; lui-même y en avait amené cinq autres ; enfin M. Robert, venu les y rejoindre, faisait le onzième (1). Mais voici que deux se révélaient incapables d'un si lointain voyage : Guinoisran (probablement un chirurgien), parce qu'il était malade, de L'Isle (dont la profession nous est inconnue) pour des raisons qui nous échappent (2). Pallu les laissait donc tous les deux, il n'aurait que neuf compagnons de son héroïque et sainte expédition.

Il avait raison de n'emmener avec lui que des tempéraments robustes, des caractères bien trempés, des âmes résolues à tous les sacrifices ; malgré les précautions qu'il avait prises, les préparatifs minutieux qui lui avaient demandé trois ans d'efforts continus, malgré un don d'organisation qui tâchait de ne rien oublier, ils allaient affronter de telles difficultés que des dix hommes qui étaient, en ce 2 janvier 1662, sur le point de s'embarquer pour l'Indochine, la moitié seulement terminerait le voyage.

(1) Pallu l'apprécie comme un « bon sujet ». A. M.-E., vol. 101, p. 103. Il ne voulait pas garder pour lui tous ces missionnaires : il enverrait Danville et Périgaud à Lambert et Robert à Cotelendi.

(2) A. M.-E., vol. 101, pp. 103 et 123. Après avoir séjourné quelque temps à Marseille, Guinoisran se rendit à Aix où il mourut. Lettre de M. Lefèvre du 21 novembre 1662, A. M.-E., vol. 115, p. 169.

CHAPITRE VIII

LE PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE (1662-1663) DE MARSEILLE AU SIAM PAR LA TURQUIE ET LA PERSE

I

De Marseille à Tauris

Enfin, Monseigneur Pallu pouvait s'embarquer : il commençait ce long trajet qui, au bout de deux ans de navigation ou de marche, l'amènerait aux portes de son vicariat du Tonkin ; deux ans pendant lesquels nous pouvons le suivre au jour le jour, ou presque, grâce à son *Journal de Voyage* (1) et à ses *Lettres* ; deux ans de fatigues sans nombre, à cause du climat et des conditions inconfortables de ses déplacements, et telles que cinq de ses missionnaires devaient y succomber.

L'historien du ^{xx}e siècle, qui feuillette les pages où est narrée sans prétention la lointaine et périlleuse randonnée, ne peut s'empêcher de saluer avec respect ces vaillants qui allaient porter aux extrémités du monde la lumière de l'Evangile ; et l'Evêque avait bien conscience, malgré son humilité très sincère, de la haute signification de son départ, car c'est avec une certaine solennité qu'il ouvre son carnet de route par ces mots : « Le 2^e jour de l'année 1662, nous embarquames « sept ecclésiastiques, 2 laïcs et moy » (2).

(1) Nous notons ici une fois pour toutes que le *Journal de Voyage*, qui n'a pas encore été publié, est conservé en copie aux A. M.-E., vol. 136, p. 107-362. Nous n'y ferons pas de renvois de détail, au cours de ce chapitre, pour ne pas les multiplier à l'infini. De ce *Journal*, Pallu a publié un résumé très sommaire dans sa *Relation abrégée des Missions et des Voyages des Evesques françois...*, p. 13-17.

(2) Les ecclésiastiques étaient MM. de Saisseval, du diocèse d'Amiens, (son nom complet est De Saisseval-Danville, cf. *Mémorial*, t. II, p. 571), Chereau, du diocèse d'Orléans, Brunel, du diocèse de Lisieux, Périgaud et Brindeau, du diocèse de Rennes, Robert, du diocèse de Sisteron.

Le vaisseau était à l'ancre, à quelque distance du port et, ce 2 janvier, l'on ne fit que s'installer et y coucher : le sol aimé de la patrie était encore tout proche, et pourtant on venait de le quitter sans espoir de le fouler jamais de nouveau.

Le bateau hissa ses voiles le 3 ; derrière sa poupe, petit à petit, à mesure qu'il voguait vers le large, s'effacèrent les contours du port, puis les collines sur lesquelles Marseille est assise ; bientôt les voyageurs ne purent plus apercevoir au loin que la ligne indécise où la terre borde les flots ; cette ligne même disparut, et ils furent tout seuls sur la mer immense.

Pallu ne nous a dit ni le nom de son navire, ni celui du capitaine. Il nous apprend seulement que le bateau « n'étoit pas des plus grands » : il ne transportait que quatre passagers en plus des missionnaires et un équipage de vingt-huit à trente hommes ; il était armé de canons.

Le premier danger, en effet, que l'on courait sur la Méditerranée, était d'être capturé par quelque corsaire, et tout navigateur, de ce seul fait, risquait sa liberté et même sa vie. Les relations des missionnaires parlent souvent de la rencontre soudaine, sinon imprévue, des pirates et le bateau de Mgr Coltendi, par exemple, fut poursuivi pendant dix-huit longues heures par quatre navires de course (1). Plus heureux, celui qui portait Mgr Pallu ne fut pas inquiété durant la traversée.

Mais il eut à subir d'autres épreuves, car un second péril de la navigation, pour les voiliers, venait des intempéries : tantôt, c'était le calme plat et l'on n'avancait plus ; tantôt, l'on n'avait pas le temps de fuir devant la tempête et le navire était atrocement battu par les vents et les flots.

Nos missionnaires atteignirent Malte en 4 jours, la Crète en 8 ou 9 jours.

Le voyage s'inaugurait sous les meilleurs auspices : les prêtres pouvaient célébrer la messe sur le bateau ; ils présidaient à la prière de l'équipage, le soir, sur le tillac et lui adressaient des exhortations pieuses ; ils prenaient ensuite ces braves gens

Laneau, du diocèse de Chartres ; les laïcs étaient Philippe de Chamesson-Foissy et Swertz, belge d'origine. (Launay, *H. G.*, t. I, p. 60.). Launay leur consacre des notices dans son *Mémorial*, t. II.

(1) A. M.-E., vol. 136, p. 93. Voir encore dans la *Relation des Missions... 25 années* 1672, 1673, 1674, 1675, p. 176, le dramatique récit du combat soutenu le 8 octobre 1674, contre quatre vaisseaux de Tripoli, par le navire marchand qui ramenait le missionnaire Sevin en Orient par la Méditerranée.

en particulier, leur donnaient des conseils, entendaient leur confession.

Mais, passé l'île de Crète, la brise, qui leur avait été propice jusque-là, tomba tout à coup ; les voiles s'affaissèrent et le bateau s'immobilisa presque, si bien que ecclésiastiques et marins purent faire une procession en chantant les litanies des saints. Puis dans la nuit du « 18^e ou 19^e jour », c'est-à-dire vers le 20 janvier, le vent se leva de nouveau ; bientôt il souffla en tempête, les eaux se dressèrent en montagnes menaçantes ou se creusèrent en abîmes ; le bateau, secoué comme une coque de noix par les vagues en furie, resta en danger de perdition pendant toute la nuit, le jour suivant, et encore la seconde nuit, dont les ténèbres étaient rendues plus sinistres par la pluie, le tonnerre et les éclairs ; le capitaine et ses hommes invoquaient à grands cris les saints protecteurs des navigateurs ; les missionnaires, ballottés en tous sens par les secousses violentes du navire en détresse, gardaient cependant toute leur confiance, et avaient assez de présence d'esprit pour consoler les matelots effrayés, les rassurer et les confesser. Enfin, au matin du second jour, le calme revint (1) et un vent favorable poussa le navire vers Alexandrette ; il était temps : mal nourris, mal couchés, n'ayant comme boisson qu'une eau puante, les missionnaires faisaient un apprentissage sévère de leur vie nouvelle ; pourtant Pallu avait déjà cette sérénité joyeuse qu'il conservera toujours dans les pires dangers et il écrivait simplement sur ses feuilles de route qu'ils louèrent « Dieu de ce qu'il commenceoit à [les] traiter en missionnaires ».

Ils étaient, le 23 janvier, devant Alexandrette (2) et le 24

(1) Le *Mémoire* anonyme attribue la cessation du danger à un miracle (p. 63). Pallu se serait fait porter pendant la tempête sur le tillac et aurait descendu le bois de la vraie croix jusqu'à l'eau en furie ; et aussitôt les vents auraient éloigné le navire des rochers sur lesquels il allait se briser. Le *Journal* de l'évêque ne dit rien de semblable, et l'on peut deviner comment la légende s'est formée : on savait à Paris que Pallu avait échappé à une tempête ; on concluait que ce devait être par une intervention spéciale de Dieu ; et, puisqu'il emportait avec lui un peu du bois de la vraie croix, comment ne pas attribuer son salut à cette relique ?

(2) De ce jour date une petite lettre à Mademoiselle de Richelieu. Launay, *Lettres*, t. II, p. 331. Un rapport de Pallu à la Propagande rédigé à Alep mais non daté (A. M.-E., vol. 350, p. 5-10) signale qu'il a trouvé à Alexandrette MM. Tavernier et Raisin, qui revenaient en

ils débarquaient dans cette ville, car elle était alors le port d'Alep, située environ cent kilomètres plus à l'est, et le point de départ des pistes qui menaient au nord-est vers l'Arménie et au sud vers la Mésopotamie, et qui, plus loin, aboutissaient à la Perse et à l'Inde.

Mgr Pallu ne marque en son *Journal* aucune surprise de ce premier contact avec l'Asie; une note brève rappelle seulement qu'il se trouve là « dans les terres du Turc ». Nulle description du port ni de la bourgade. Dans tout le reste de son voyage, d'ailleurs l'Evêque ne consignera presque aucune de ses notations visuelles; sans doute n'est-il pas coloriste; mais surtout il ne suppose pas que le pittoresque puisse intéresser ses lecteurs; il est parti pour un objet très défini: fonder un clergé indigène et, chemin faisant, poser les jalons de la route que prendront après lui les missionnaires, ses fils; il ne s'arrêtera donc point à distraire par des récits étrangers à ses fins les Français qui le liront (1).

Avant lui, Lambert et Cotelendi avaient débarqué à Alexandrette, le premier le 11 janvier, le second le 6 octobre 1661 (2). Leurs deux journaux de route remarquent en passant que l'air de la ville est malsain (3), et qu'il est bon de n'y pas séjourner.

Pallu connaissait sans doute aussi la mauvaise réputation du séjour à Alexandrette, car, reçu à dîner chez le vice-consul de France, il se hâta, après le repas, de monter à cheval avec ses compagnons et de prendre la route d'Alep.

Il y avait deux jours de chemin entre les deux villes; c'était

France. Tavernier, qui avait exploré une partie de l'Asie (Turquie, Perse, Indes), pendant quarante ans, donna de judicieux conseils à l'évêque. Coïncidence remarquable, le même voyageur avait rencontré Lambert à Ispahan et Cotelendi près de l'Euphrate. On pourrait comparer, presque à toutes les étapes, les renseignements donnés par Pallu et ceux qu'a imprimés Tavernier dans son ouvrage. « Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier... qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes. » Paris, 1675. Il fait allusion à sa rencontre avec les trois évêques: livre III, chap. XVIII.

(1) A-t-il senti plus vivement sa faiblesse devant la tâche difficile qui s'offrait à lui? Il signe sa lettre à M^{lle} de Richelieu: « Le pauvre Evesque d'Héliopolis ».

(2) A. M.-E., vol. 136, pp. 1 et 93.

(3) A cause des « marais voisins », dit celui de Cotelendi, *ibid.*, p. 93. Remarque analogue de C. Le Bruyn dans son « Voyage au Levant ». Nouvelle édition, Paris, 1725, t. II, p. 472.

peu ; c'était assez pour constater l'incurie turque : gîtes qui n'étaient que des écuries à ciel ouvert et où l'on dormait tout habillé sur des couvertures, impossibilité de s'approvisionner en cours de route, pistes affreusement défoncées. Les chevaux s'abattaient de temps en temps avec leurs cavaliers dans un passage plus difficile, malgré l'extraordinaire sûreté de leur marche ; et il arriva même que l'un des voyageurs fut précipité dans une petite rivière.

Le 26 janvier, la troupe parvint à Alep. Alep est la ville intermédiaire entre la vallée de l'Oronte et celle de l'Euphrate, et l'une des plus plaisantes de l'Orient (1) ; la vaste oasis au milieu de laquelle elle est bâtie, les huit petites collines où ses maisons s'étagent, surtout le Koueick qui la traverse lui donnent ces avantages, si rares en Orient, d'être fraîche, aérée et saine.

L'année précédente, Lambert et Cotelendi avaient été très aimablement accueillis à Alep par M. Picquet, ce consul de France, qui devait plus tard entrer dans les ordres et être sacré évêque de Babylone (2). Pallu, lui, trouva pour le recevoir un nouveau titulaire du consulat, M. Baron, et, chez lui, la même cordialité, le même désir d'être aimable et utile. Le représentant de la France commença par garder et nourrir les voyageurs ce jour-là et le lendemain jusqu'après le dîner ; s'il permit ensuite à sept d'entre eux de se loger ailleurs, il retint dans sa maison Pallu avec un ecclésiastique et un laïc ; c'est dans sa chapelle encore que les missionnaires célébraient la messe, car « les Francs » ne pouvaient la dire ou l'entendre que là.

Entre temps, l'Evêque regardait autour de lui, comme la Propagande le lui avait ordonné et se renseignait sur l'état de l'église d'Alep (3) ; il s'étonnait d'y trouver le chiffre considé-

(1) V. la planche de C. Le Bruyn, *ibid.*, p. 356. Le Bruyn dessina la silhouette d'Alep en 1675, donc 13 ans seulement après le passage de Pallu.

(2) Sur ce personnage, cf. : *La Vie de Messire François Picquet...*, Paris, chez la Veuve Mergé, 1732, spécial. pp. 161 sq. Plus tard, Pallu le presserait d'entrer dans la Société des M.-E., mais le saint homme refuserait par humilité. *Ibid.*, p. 242 sq.

(3) En outre de son *Journal*, consulter les lettres écrites d'Alep, les 15 et 16 mars, à M. Du Plessis-Montbar et aux « Amis » ; le 14 et le 16 avril, à la duchesse d'Aiguillon et au Prince de Conti ; un jour de mars non précisé, à Mgr Alberici. Launay, *Lettres*, t. I, p. 2, t. II,

nable de vingt-cinq mille chrétiens. Les catholiques, au premier rang desquels se trouvaient les Maronites, si admirablement constants dans leur foi, y étaient desservis par trois capucins, quatre jésuites, deux carmes et un religieux de Jérusalem, tous très zélés et unis. Il observait que les capucins d'Alep, ainsi que leurs deux cent cinquante-huit confrères qui tenaient les missions d'Asie mineure et de Perse, appartenaient à la province de Touraine (1) ; il espérait que leurs postes, qui jalonnaient la route jusqu'aux Indes, seraient les relais utiles à l'acheminement de sa correspondance et des renforts qu'on lui enverrait ; la Propagande ne pourrait-elle pas même, les inviter à pousser leurs maisons jusqu'au Siam ? Quant aux Jésuites, il les trouvait « très bons religieux fort utiles » mais il les plaignait d'être très mal logés et sans subsistance assurée ; il demandait que Rome leur ordonnât, puisqu'ils connaissaient les langues locales, de former des sujets pour le futur clergé indigène.

Pallu étudiait même le groupe compact des hérétiques et des schismatiques et croyait y trouver des commencements d'un retour vers Rome : c'est ainsi que l'évêque arménien et treize de ses prêtres, l'archevêque syrien et neuf de ses prêtres, faisaient profession de foi catholique et que le patriarche des grecs donnait de « bonnes marques » de soumission, quoiqu'il n'osât pas se déclarer publiquement. L'Evêque missionnaire permit à ses compagnons d'assister à la messe syriaque, le 2 février, jour de la Purification et d'y comparer l'exubérante liturgie orientale aux sobres formules du rit romain.

Cependant il fallait songer à poursuivre sa route ; acheter les

pp. 10, 332, 335. La lettre aux « Amis » ne contient que des exhortations pour la vie des congréganistes restés en France ; celle qui est adressée à la Duchesse ne se rapporte qu'à M. Baron. Les autres, même adressées à un seul titulaire, étaient destinées en réalité à être lues de tous ceux qui s'intéressaient aux Missions, nommément MM. de Morangis, de Garibal, d'Argenson, Moroy, L'Hoste. Trois lettres d'Alep n'ont pas été reproduites par Launay et se trouvent A. M.-E., vol. 350, l'une à la Propagande, p. 5-10, les autres, du 1^{er} et du 17 avril 1662, à MM. les Procureurs, pp. 13 et 37. On trouve encore aux A. M.-E., vol. 341, pp. 221 et 413, vol. 352, pp. 123 et 131 quatre mémoires sur la ville et la mission d'Alep, et enfin, vol. 350, pp. 37-39, une lettre à un inconnu, où Pallu salue « tous les Amis de la Compagnie du Saint-Sacrement et des Missions ».

(1) V. chanoine Dedouvres, *Le Père Joseph de Paris, capucin*, t. II, p. 7 sq.

vêtements du pays et s'habiller à la turque fut vite fait. Le plus délicat était de déterminer l'itinéraire à suivre. Cotelendi était allé d'Alep à l'Euphrate, qu'il avait descendu en bateau jusqu'à Bassora ; Lambert, avant lui, s'était dirigé vers Ispahan et Ormuz (1), en passant par Mossoul et Bagdad (2). Pallu décida d'atteindre, lui aussi, Ispahan, puis Ormuz, mais par un chemin plus septentrional et plus long, qui le ferait remonter vers Erzeroum et Tauris ; « ceux qui sçauront la quarte, « écrivait-il, voiront bien que nous prenons le plus long avec « un grand détour..., mais nous le faisons pour éviter les cha- « leurs insupportables » ; il ajoutait qu'ils avaient « du temps « de reste pour ce grand circuit, parce que la saison de s'em- « barquer à Ormuz n'est au plus tôt qu'à la fin de septem- « bre », époque de la mousson.

Vers la fin de février, il eut la joie d'avoir des renseignements sur ses deux collègues : en effet, une caravane venant de Perse remettait au Père Sylvestre, le supérieur des capucins, deux paquets de lettres de Lambert à destination de ses correspondants de France, et, à cause de l'intimité de leurs relations, Pallu pouvait ouvrir quelques-unes de celles qu'il adressait aux « meilleurs amis » et apprendre par là, avec grande satisfaction, qu'il continuait heureusement sa route et devait s'être déjà embarqué à Ormuz. Le 7 mars, c'était Cotelendi qui faisait parvenir de ses nouvelles : il se trouvait près de Bagdad, si déjà il n'y était arrivé.

A Alep encore, qui devait être l'une des meilleures étapes des missionnaires, Pallu reçut quelques lettres de France ; elles avaient été apportées à Alexandrette par le vaisseau des *Trois Roys*, parti de Marseille dix jours après le sien, et, comme elles donnaient des preuves de l'intérêt que l'on continuait à porter aux missions à Paris, l'évêque en bénit Dieu de tout son cœur.

Il crut toutefois utile de recommander à la Propagande l'œuvre qui s'organisait dans la capitale française, et, dans la lettre qu'il lui écrivit alors, il demanda que Rome voulût bien approuver par un document officiel l'institution des procureurs des Vicaires Apostoliques et les commencements du séminaire des missions ; il considérait cette approbation authentique comme très importante pour l'avenir de sa mission,

(1) Le même port persan est désigné par Pallu sous trois noms différents : Ormuz, Gamron, Bandar. V. note 3, p. 131.

(2) Launay, *H. G.*, p. 63.

puisqu'elle augmenterait le zèle de tous ceux qui le soutenaient et donnerait à ses chefs plus d'autorité.

A partir du 7 mars et jusqu'au 17 avril, le *Journal* présente une lacune, sans doute parce qu'un cahier en a été perdu. Durant ce laps de temps, M. Robert fut repris par la maladie qui l'avait déjà empêché, à deux reprises, de quitter la France, et Pallu le pria de regagner Alexandrette pour y prendre un bateau qui le rapatrierait (1).

Le mardi 18 avril, M. Baron reçut les missionnaires à souper et les traita aussi magnifiquement qu'à leur arrivée. Les amis qu'ils s'étaient faits à Alep et les religieux vinrent les retrouver dans la demeure du consul et, après les adieux affectueux de celui-ci, les accompagnèrent au-delà de la vieille enceinte sarrazine, où la caravane s'était rassemblée. On s'embrassa fraternellement, puis, tous ces hommes s'en étant retournés vers la ville, les missionnaires s'étendirent le long de leurs bagages et dormirent à la belle étoile. La même nuit, deux heures avant le jour, ils se relevaient pour partir.

Leur caravane était composée de « quarante-cinq à cinquante » personnes, dont le tiers estoit des Turcs et le reste des chrétiens ; elle menait une centaine de montures, mulets et chevaux.

Les missionnaires eurent un peu d'embarras, au moment du départ, parce que leurs valets, qui n'étaient pas habitués à ces déplacements nocturnes, perdirent du temps dans le chargement des bagages ; ils ne purent se mettre en route avec leurs compagnons, et même ils n'auraient point retrouvé leur trace, si leur muletier n'était venu à leur secours.

Dès ce premier jour, pendant le chemin, Pallu, qui avait vraiment les dons du chef, distribua leurs offices à ses compagnons : il en chargea trois de monter et de replier la tente ; à deux il confia le soin des chevaux et à deux autres l'intendance de la cuisine ; un huitième reçut la surveillance des armes ; enfin le neuvième fut commis à la direction de tout le groupe.

(1) Lettre aux Procureurs, du 1^{er} avril 1662. A. M.-E., vol. 350, p. 13. Pallu ne donne aucune précision sur la maladie de M. Robert. Qu'est devenu ce prêtre ? Désormais on perd sa trace. Certains documents des A. M.-E. le portent « mort en route », « mort à Masulipatam », en 1663 ; mais ces mentions ne semblent pas fondées : il est plus probable que le missionnaire est mort obscurément en France. A la date du 14 avril, M. Périgaud était lui aussi malade, depuis sept ou huit jours.

Nous ne pouvons raconter ici chacune des étapes des voyageurs : ce serait recopier le *Journal des Voiages*. Il suffit de noter les détails les plus intéressants de ce « raid » audacieux.

Ces détails d'ailleurs sont rares ; car Pallu, comme nous l'avons déjà observé, ne prête point attention aux aspects pittoresques ou artistiques de sa route. Il veut renseigner ses lecteurs d'Europe uniquement sur les conditions pratiques de son acheminement vers l'Orient et sur la situation religieuse de l'Asie.

Voici, à titre d'exemple, comment il parle de sa première journée : « Après neuf heures de chemin, nous campâmes proche de quelques masures désertes. La, nous trouvâmes beaucoup de coup d'herbes pour nos chevaux, mais de méchante eau pour boire... la nuit, nous fîmes toujours la garde autour de nos chevaux et bagages et d'heure en heure nous nous relevions les uns les autres ». Où étaient les bonnes auberges française, où l'on pouvait, au soir d'une journée de marche, dormir en paix, pour oublier les fatigues de l'étape ?

Généralement on partait au point du jour et l'on marchait jusqu'au commencement de l'après-midi, c'est-à-dire pendant neuf ou dix heures. Avant que la caravane s'ébranlât, les missionnaires récitaient la prière du matin ; durant le chemin, ils disaient leur office, faisaient oraison, lisaient quelques pages du Nouveau Testament ; souvent aussi, ils se réunissaient et s'entretenaient des pensées pieuses qui les avaient le plus frappés dans leur méditation ou leur lecture. Quelquefois, durant le voyage, et principalement le dimanche, l'évêque put dire la messe ; c'était tantôt de très bonne heure, avant que le camp se fût éveillé, tantôt à la fin de l'étape, et alors Pallu avait fait toute la route à jeun ; pour ne pas attirer l'attention des Turcs, il faisait soigneusement clore sa tente, on y dressait l'autel, puis il célébrait avec le même recueillement que s'il eût été dans une cathédrale.

Quant à la nourriture de ces vaillants, elle était des plus simples : lorsqu'ils arrivaient au camp ils mangeaient du fromage, du lait aigre, des fruits, de la viande froide quand ils en avaient, « ce qui arrivoit rarement ». Le soir ils soupaient généralement avec du riz, à quoi ils ajoutaient une salade de chicorée sauvage. Leur boisson ordinaire était de l'eau puisée sur place ; le journal de route note philosophiquement : « nous avons toujours eu de bonne eau, si le vin nous a manqué »

« souvent ». Pour maintenir à ces maigres repas leur caractère religieux, on les commençait toujours par la lecture de quelques versets de *l'Imitation*.

Après le souper, on s'étendait pour la nuit sur des couvertures pliées en double ; le sommeil, d'ailleurs, était très court et ne dépassait point cinq ou six heures.

Aussi, pendant les marches, et tout spécialement pendant les marches nocturnes, un besoin incoercible de dormir fermait les yeux et appesantissait les membres. Il fallait alors descendre de cheval et cheminer à pied pour se tenir éveillé.

D'autant plus que le chemin était particulièrement difficile, puisque, pendant vingt jours de marche sur vingt-six, les missionnaires voyagèrent en pays montagneux.

La piste qu'ils suivaient, et qui passe par Killis, Malatia (1). Erzendjan, Ilidja, s'élève bien vite, en effet, au-dessus de la plaine d'Alep, et circule à travers un plateau accidenté d'une hauteur supérieure à cinq cents mètres ; le socle en est souvent constitué de roches dures, marbre et porphyre, sur lesquelles glisse le pied des chevaux ; aux environs, se dressent des sommets qui, en ce mois d'avril 1662, étaient encore couverts de neige.

Habitué à parcourir les riches et populeuses campagnes de France, les voyageurs regardaient avec étonnement ce pays presque désert et inculte, où ils marchaient « des jours entiers » sans trouver ni bêtes ni gens ». Encore, quand ils trouvaient des gens, ces rencontres n'étaient pas toujours agréables ; sans doute y avait-il les petits marchands des misérables bourgades près desquelles l'on campait, qui vendaient volontiers leurs denrées ; mais il y avait aussi les Kurdes apparaissant parfois sur les flancs de la caravane, rôdeurs inquiétants pour quiconque se serait écarté du gros de la troupe, et il y avait enfin les douaniers dont la visite était toujours ennuyeuse et coûteuse.

Pallu, d'ailleurs, ne nous dit pas tout : il ne nous dit pas le rayonnement extraordinaire de sainteté qui se dégage de

(1) Les A. M.-E., vol. 350, p. 41-43, conservent une lettre de Pallu, datée du 17 mai 1662 « de la campagne de Malatia » ; l'évêque nous y apprend que les missionnaires poursuivent leur route en bonne santé, sauf un serviteur, qui est malade depuis trois jours ; quant à lui, une phrase nous le montre mettant « la main à l'œuvre », tout évêque qu'il est, pour aider les serviteurs.

toute sa personne, et qui impressionne et ses missionnaires et les compagnons que le hasard des rencontres met en contact avec lui ; il ne nous dit pas non plus la simplicité de sa vie : heureusement, nous sommes renseignés par M. Brunel : celui-ci écrit donc que Pallu édifie beaucoup tous les siens par cette vie dont pas un détail ne leur échappe dans la familiarité du voyage ; les Arméniens et même les Turcs qui le fréquentent sont tout de suite conquis par un ensemble de sagesse, de détachement, qui constitue son caractère ; il ne dédaigne pas de prendre sa part des mille occupations de la route, travaillant à la cuisine, servant à table, lavant les plats, ramassant du bois ; il a distribué à ses hommes les différents offices de la caravane, en se réservant à lui-même la direction générale, la formation spirituelle, la rédaction du *Journal* et de la correspondance ; mais cela ne l'empêche pas d'aider les autres, par exemple, à brider les chevaux, à les charger, à monter la tente ; la nuit, il fait la garde à son tour, et la pluie ne l'en dispense point : il est toujours employé, et l'on se demande autour de lui, « comme il y peut tant résister ». Quand il quitte ces occupations matérielles et parle de Dieu, ses paroles ont un accent de sincérité vécue qui arrache l'admiration (1).

C'eût été grand dommage si cette lettre de M. Brunel ne s'était pas conservée !

Le 15 mai, quand la caravane eut atteint Ilidja on aperçut Erzéroum, vers l'est, au fond d'un cirque de montagnes. Erzéroum est un des nœuds de la circulation entre la Perse et la Mer Noire. Aussi possédait-elle dans ses faubourgs un caravansérail rappelant un peu les auberges de France ; on y trouvait, en tout cas, des chambres, et Pallu en retint deux pour lui et ses missionnaires : la précaution était bonne, puisque leur séjour, prévu d'abord pour une courte durée, se prolongea de fait pendant deux semaines.

C'est pendant cette halte que l'Evêque acheva la première partie de son carnet de voyage. A la fin de ses notes, il se demandait si, à tout prendre, la route dure et longue qu'il avait choisie était à conseiller à ceux qui viendraient après lui. Selon sa coutume, il en analysa les avantages et les inconvénients, et, finalement, il répondait affirmativement, en appuyant sa conclusion de sept raisons méticuleusement numé-

(1) Lettre de M. Brunel à M^{lle} de Richelieu. A. M.-E., vol. 350, pp. 53-64.

tées : peu de villes à traverser, peu de douanes, approvisionnements faciles, rencontre fréquente de chrétiens, excellence du climat, tranquillité du séjour à Erzéroum, facilité de faire toutes les fonctions spirituelles. L'avant-dernière raison est développée d'une façon un peu inattendue ; car, si le séjour de la ville est tranquille, cependant, les douaniers y ont fait de ses bagages une visite assez sévère ; alors Pallu s'explique, en écrivant : « Nous ne croyons pas qu'on nous eût dit un seul « mot, si nous n'eussions point eu de ballots. Il se faut dire ou « prestre ou medecin ou bien plutost l'un et l'autre ». Il y reviendra, quelques pages plus loin, sous forme de « remarques pratiques pour ceux qui prendront cette route » : 1° qu'ils connaissent quelques remèdes (1) ; 2° qu'ils se déclarent pour ce qu'ils sont : prêtres ou ecclésiastiques (2) : De fait, dans sa chambre du caravansérail, Pallu put tous les jours célébrer la messe et communier ses missionnaires, sans être inquiété.

Puisque Pallu doit séjourner quelque peu à Erzéroum, il en profite pour observer : un jour il entre en relations confiantes avec un riche marchand turc, qui met à sa disposition son expérience des lieux et des gens ; un autre jour, il questionne un prêtre arménien sur ses croyances et celles de son patriarche et il explique le *Credo* catholique à ce monophysite de bonne foi ; il s'informe des ressources alimentaires de la ville et apprend qu'on y trouve de bon pain, des poulets, des moutons, du vin, de l'huile, quelques fruits, le tout à très bon compte ; il s'intéresse à la topographie de la ville, décrit les montagnes qui l'entourent, la double muraille qui l'enserme et la citadelle qui la domine ; il étudie les chemins qui la relie aux pays voisins ou aux autres villes et donne l'adresse d'un riche marchand arménien, « très bon homme », qui pourrait être le correspondant des futurs missionnaires comme il l'est déjà des capucins de Tauris et d'Alep ; il fait même une place à la rubrique « budget et change », car il totalise les dépenses qu'il a faites depuis Alep (elles se montent à cent-vingt-et-une piastres) et constate que les « pistoles d'Espagne valent moins

(1) M. Brunel a fait merveille à Erzéroum grâce à quelques recettes thérapeutiques ; il se met plaisamment en scène et croit qu'il sera « médecin, apothicaire et chirurgien », quand il sera arrivé à Ormuz. Lettre à M^{lle} de Richelieu. A. M.-E., vol. 350, p. 58.

(2) C'est aussi l'avis des Turcs de la caravane, à en croire M. Brunel. *Ibid.*, p. 55.

« encore ici que dans Alep » ; on ne leur « en promet que « trois piastres, moins un quart » (1).

Il fallait aussi prévoir la continuation du voyage. Trois ou quatre missionnaires, moins durs à la fatigue, s'étaient sentis harassés des rudes étapes que l'on avait fournies pendant un grand mois ; maintenant, le repos et la bonne nourriture les avaient suffisamment restaurés. On pouvait songer à partir de nouveau.

Quelle direction prendrait-on ? Pallu décida de gagner Tauris par Erivan. Précisément une caravane de chameliers s'organisait pour cette ville : on se joindrait à elle. Et pour que les correspondants de France n'en vinssent pas à penser que ce voyage à dos de chameau était une fantaisie coûteuse, l'Evêque explique en quatre points qu'il fait acte de prudence en se groupant avec d'autres voyageurs et que les chameaux sont des montures avantageuses, puisqu'ils ne sont pas loués plus cher que des mulets, tout en portant une charge double ; ils permettent même une sérieuse économie aux douanes, car leur charge n'y paie pas plus que celle d'un mulet ; enfin, s'il y a de « grandes eaux à passer », leur haute taille protégera davantage les hardes des missionnaires.

Le départ de la caravane était fixé pour le lundi 29 mai. Mais on était en pays turc : l'aga (ou chef) de la douane, qui devait inspecter les bagages, refusa la permission de partir, parce qu'il avait ce même jour à visiter une autre caravane qui se dirigeait vers Alep.

Le lendemain 30, vers sept heures du matin, on porta les colis des missionnaires à cent pas du faubourg, et l'aga passa l'inspection, mettant son sceau sur tous les ballots qui ne le portaient pas déjà. Pallu eut même une émotion : le Turc avait fait ouvrir les coffres où étaient renfermés les ustensiles de cuisine et il s'apprêtait à visiter celui qui contenait les « monstres « et autres curiosités » ; quelle somme exigerait-il ? Ne les confisquerait-il pas à son profit ? Heureusement, survint alors un « petit aga » qui avait déjà inspecté les bagages à domicile, et qui s'était montré facile, moyennant quelques piastres ; il déclara donc que la visite douanière avait été faite et Pallu se rassura sur le compte de ses objets précieux ; il en fut quitte pour « une corde de monstre » donnée au complaisant employé.

(1) La question des monnaies asiatiques est étudiée *ex professo* par Tavernier. *Suites des Voyages...*, Rouen, 1724, t. IV, p. 333 sq.

de laquelle celui-ci témoigna autant de joie que si on lui eût « donné un cheval » ! Enfin, après cinq heures d'inspection, l'aga donna les passeports nécessaires et la caravane s'ébranla.

Elle était « composée de vingt-cinq ou trente chameaux, « autant de chevaux et peut-être de quarante ou cinquante « personnes ». Pour leur compte, les missionnaires avaient deux chameaux et plusieurs chevaux.

De cette seconde partie du voyage, l'épisode le plus important est la visite que fit Pallu au couvent des Trois Eglises (en arménien : Etchmiazin) (1).

Dès la deuxième étape, en effet, l'évêque trouva que la caravane allait bien lentement et qu'il pourrait avantageusement la devancer, puis utiliser son avance en faisant une enquête personnelle sur l'état des esprits dans l'Eglise Arménienne (2).

Depuis 1441, la capitale religieuse des Arméniens monophysites ou « grégoriens » était Etchmiazin. Or, à plusieurs reprises au cours du xvi^e et du xvii^e siècles, les catholicos qui y résidaient et qui étaient les chefs suprêmes de l'Eglise d'Arménie, avaient manifesté le désir de se rapprocher de Rome. Où en était-on, en cet été de 1662, de ces volontés d'union ? Il était intéressant de le savoir et Pallu se proposait bien de le découvrir.

Le premier juin donc, ayant dépassé Hassan-Kala, il se sépara du gros de la caravane avec trois missionnaires et un valet. Il avait confié à l'un des restants la direction des autres, pendant la durée de son absence ; après quoi, unissant les préoccupations du chef spirituel à celles du conducteur d'hommes, il avait pris chacun d'eux en particulier, pour lui recommander la pratique d'une vertu plus appropriée à ses besoins pendant le mois qui commençait, en lui enjoignant de rendre compte

(1) Sur ce couvent et l'Eglise Arménienne, consulter soit le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, art. *Arménie* qui donne une abondante bibliographie, soit Janin, *Les Eglises Orientales et les Rites Orientaux*, Paris, Bonne Presse 1926, p. 370-439.

(2) Un voyageur du xvii^e siècle, le chevalier Chardin, a suivi, d'Etchmiadzin et Erivan jusqu'à Gamron ou Bandar-Abbas, la même route que Pallu, quelques années seulement après lui, car c'était en 1671-1674. Il est intéressant de rapprocher son récit (*Voyages de Monsieur le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, 3 tomes, à Amsterdam chez Jean-Louis de Lorme 1711) du *Journal* de Pallu, et de retrouver dans ses magnifiques planches les sites que l'évêque a vus. Voir, par ex., à la p. 154 du t. I, une vue plongeante sur le monastère des Trois-Eglises, à la p. 151 une vue panoramique d'Erivan.

de ses efforts à la fin de cette période ! il ajoutait que, après y avoir pensé devant Dieu, il trouvait cette manière de faire « tres necessaire » au progrès spirituel. Il avait prévu également les conséquences pratiques du fractionnement du groupe, en partageant les provisions et les objets de couchage.

L'Evêque et ses quatre hommes s'en allaient à cheval, mêlés à une troupe de douze à quinze Arméniens, maîtres et valets, tous bien montés et surtout fort complaisants à l'égard des étrangers.

Les voyageurs atteignirent l'Araxe, vers le soir du premier juin. Pallu nous raconte la manière ingénieuse dont il s'abrita contre « les injures de l'air : nous attachames ensemble nos « deux tapis, et, aux deux extrémités où ils se joignoient, nous « les mettions sur deux fusils et nous y attachions deux cordes « que nous bandions contre terre, puis quatre aux quatre « coins ; ainsi nous formions notre tente en dos d'asne, sous « laquelle nous mangions et dormions à couvert ».

A mesure qu'ils avançaient, le pays prenait un aspect plus sauvage : le chemin, qui jusque-là circulait assez plan au pied des chaînes de montagnes, devenait plus accidenté et l'on y trouvait des rampes longues de six heures de marche ; les rochers s'avançaient jusqu'au fleuve qu'ils surplombaient ; des villages en ruines, des chapelles grecques abandonnées, les unes à demi détruites, les autres encore intactes, des tombes, attestaient que des armées turques étaient passées par là jadis.

Aux approches de la frontière, d'ailleurs, ils furent les témoins attristés de la dureté ottomane. C'était le dimanche 4 juin. Les Arméniens s'étaient mis en route à deux heures du matin pour éviter la douane de Kagysman, qu'ils savaient spécialement exigeante. Mais leur diligence ne leur servit de rien : quand ils arrivèrent, entre trois ou quatre heures, trois douaniers, qui étaient couchés à plat ventre, se levèrent et les arrêtaient. L'on parla avec animation. Un des Arméniens, qui se trouvait en tête, faisant mine de passer, un Turc lui asséna un si terrible coup de bâton sur la tête que le pauvre homme s'affaissa, le front fendu. Quand on put reprendre la marche en avant, au bout de cinq ou six heures de tractations mêlées d'attente, on se hâta vers la frontière et l'on ne prit même pas, pour aller plus vite, le temps de manger. Enfin, vers quatre heures, l'on entra en Perse (1), et les missionnaires

(1) La frontière turco-persane a été fortement modifiée, du fait des conquêtes russes, au cours du xix^e siècle.

chantèrent le *Te Deum* pour remercier Dieu de ce qu'il les « avoit tirez sains et saufs de la Turquie ».

Le lundi 5 juin, Pallu vit se dresser vers l'est, dans le jour levant, le massif énorme de l'Ararat ; avec ses neiges éternelles, avec ses sommets noyés dans un dôme de nuées, il apparaissait comme un géant inaccessible et plein de mystère : rien d'étonnant donc si le voyageur accueillait avec complaisance quelque une des légendes que le génie populaire lui avait consacrées (1).

Le lendemain, vers sept heures, les oreilles des voyageurs furent délicieusement surprises par une féerie sonore dont l'atmosphère était toute vibrante : c'étaient les cloches des Trois Eglises qui sonnaient, et il y avait plus de cinq mois, (c'est-à-dire depuis leur départ de Marseille), que l'Evêque et ses compagnons n'avaient entendu la chanson des cloches.

Ils furent reçus par le Père Stephanus, polonais de nation, arménien de religion, homme de « beaucoup d'esprit et de « science », qui était secrétaire et chancelier du patriarche, et qui avait l'avantage de pouvoir entretenir ses hôtes en latin. Le religieux les conduisit dans une grande salle voûtée, ornée de niches et éclairée par des vitres « de menuiserie à jour, en « forme de nos vitres de France à la nouvelle mode », une salle hospitalière aux oiseaux ainsi qu'aux hommes, car « les moi- « neaux y viennent faire leurs nids dans les trous des niches « et manger autour » des convives.

Ce ne fut que le 7 juin, vers le soir, que l'Evêque français put saluer le chef de l'Eglise Arménienne. Le patriarche, debout au milieu de ses religieux, prêtres, vertabiets (2) et évêques devait avoir grand air : Pallu lui baisa les mains ; puis les deux prélats s'assirent et commencèrent une conversation toute protocolaire sur la santé des arrivants, la longueur et les fatigues du voyage, la situation des princes chrétiens, « s'ils estoient en guerre ou en paix » ; le latin du Père Stéphanus servait de truchement

Pallu fut admis, le surlendemain, à prendre son repas avec

(1) L'arche de Noé se serait arrêtée au sommet et il y en aurait encore des restes ; mais si un audacieux cherchait à faire l'ascension de la montagne, il était obligé de s'arrêter en route pour prendre son repos... et il se retrouvait, à son réveil, au bas du massif.

(2) Les vertabiets ou vardapets sont les docteurs de l'Eglise Arménienne. Pallu ne donne pas le nom du patriarche qui le reçut. C'est Aghob IV, puisque son patriarcat remplit les années 1655-1680. Diction. Théolog. Cathol., art. *Arménie*, c. 1905.

les religieux et il le décrit assez longuement. C'était alors le carême pour ces moines et l'Evêque désirait constater par lui-même l'austérité de leur jeûne. On l'introduisit donc, vers midi, dans un réfectoire long et étroit, où il y avait place pour deux cents personnes ; d'un bout à l'autre régnaient deux tables de pierre, et, à l'une des extrémités, sous un dôme porté par quatre colonnes, s'élevait la chaire du patriarche, flanquée de deux tables destinées aux évêques. Quand Pallu fut entré, le patriarche fit la bénédiction de quelques pains qu'il tenait dans ses mains, puis les rompit et en donna une partie à ses commensaux de droite, une autre à ceux de gauche ; « on fist cou-
« rir ce pain tout au long du réfectoire, chacun en rompant
« une partie pour soy ». Quand le repas fut commencé, le Français put observer à son aise la frugalité des religieux : quoiqu'ils ne prissent de nourriture qu'une fois pas jour, ils
« se contentoient de manger du pain de febves seiches, un peu
« de bouillon et de boire de l'eau ».

Quand on eut fini, Pallu eut une nouvelle entrevue avec le patriarche, et l'on y parla spécialement du Pape ; c'était le sujet qu'il eût été le plus agréable à l'Evêque de traiter, mais la causerie tourna court, le catholicos disant par manière d'excuse « que s'il eust peu parlé nostre langue », il eût volontiers continué l'entretien. Il n'y avait plus qu'à prendre congé de lui.

Pendant les cinq jours qu'il avait passés au monastère, soit par ses observations personnelles, soit par ses conversations latines avec le père Stéphanus, Pallu avait recueilli des informations intéressantes sur l'Eglise Arménienne, et il en couvre quatre pages de son journal de route : description du monastère, notes sur l'autorité du patriarche, sur le nombre, la discipline, la liturgie des religieux, histoire de l'évangélisation de l'Arménie, énoncé des erreurs arméniennes. il n'oubliait rien de ce qui pouvait éclairer les lecteurs catholiques. Sur l'objet principal de son enquête, il s'en allait un peu déçu : sans doute quelques esprits se tournaient-ils vers Rome, mais ils n'osaient se déclarer, et, en face d'eux, il y avait une opposition assez vive, dans laquelle le père Stéphanus (que Pallu juge dissimulé) avait une bonne part ; quant au patriarche, qu'on avait présenté au Vicaire Apostolique comme un catholique caché, il semblait au contraire, assez éloigné de la foi romaine. Ces observations se terminaient par une note sévère sur l'ignorance épaisse du commun des moines arméniens, sur leur absence de

vie intérieure, qui enlève à leurs jeûnes et à leurs mortifications leur valeur spirituelle.

L'Evêque quitta Etchmiazin et alla loger dans un faubourg d'Erivan, où le reste de ses missionnaires le rejoignit le 11 juin. Les douaniers persans ne furent pas moins empressés que leurs collègues turcs à visiter les bagages des voyageurs ; au cours de l'inspection, ils leur demandèrent s'ils n'avaient pas des montres et, sur leur réponse affirmative, ils « tesmoignèrent » que le kam desiroit les voir ». On lui en porta donc trois. Le chef fut assez modeste pour n'en garder qu'une et encore la paya-t-il..... en partie ; à vrai dire, il donna mieux peut-être, c'était « une sauvegarde contre les couriers qui prennent les » chevaux des voyageurs lorsqu'ils les trouvent à leur point ». Décidément la Perse n'était guère plus hospitalière que la Turquie.

On s'éloignait toujours davantage de la patrie bien-aimée. A Erivan, il fallait se livrer à de nouvelles opérations de change pour troquer ce qui restait de monnaie turque et s'approvisionner de monnaie persane ; pour la première fois, les missionnaires coudoyaient, dans le camp, des hindous idolâtres ; par contre, les Arméniens leur témoignaient affection et reconnaissance pour les petits services qu'ils avaient reçus ou qu'ils attendaient, en leur apportant qui du vin, qui des fruits ou des fleurs, qui du poisson.

Pallu sortit d'Erivan le 14 juin, un peu avant le gros de sa troupe, avec trois ecclésiastiques et deux laïques, car il voulait gagner le temps suffisant pour aller visiter, à quelque distance de la route de Tauris, une petite merveille religieuse, la très humble et très fidèle Eglise d'Abrener (1), oasis catholique perdue au milieu des mophysites comme au milieu d'un désert hostile. Ce ne fut pas sans difficulté, d'ailleurs, qu'il y parvint, car un guide turc inexpérimenté l'égara une nuit en pleine montagne et il ne retrouva son chemin que grâce à la providentielle rencontre d'un passant.

Il parvint enfin à Abrener le 17. La communauté chrétienne était desservie par des dominicains, et c'est à leur couvent, naturellement, que l'Evêque demanda l'hospitalité. Il allait se trouver là presque chez lui, non seulement parce que ses hôtes avaient la même foi que lui, mais aussi parce qu'ils parlaient « franc ».

(1) V. *Dictionnaire d'Hist. et de Géogr. Eccl.* au mot Aparanq.

Il fut accueilli « avec beaucoup de charité » par le père sacristain, lequel l'installa avec ses compagnons sur une terrasse où l'on improvisa un divan avec des tapis et des coussins ; tous les religieux vinrent alors saluer les étrangers, provincial, prieur, père maître, régent, « et un autre qui est leur bien-« faiteur » ; la collation, l'assistance aux vêpres, le souper, les entretiens remplirent l'après-midi et la soirée. Quand la nuit fut venue, on fit les lits des voyageurs ; et l'Evêque, qui avait tant de fois dormi à la belle étoile ou sur les dures nattes des camps, notait qu'ils n'avaient jamais été si bien couchés depuis leur départ d'Alep et que peut-être ils ne le seraient jamais aussi bien dans tout le reste du voyage. Evidemment, cet ancien chanoine de Saint-Martin n'était pas de ceux qui exciteraient bientôt la verve de Boileau....

Deux jours après, le lundi 19 juin, quand les missionnaires reprirent leur route, ils étaient suffisamment renseignés sur la petite chrétienté. Abrener en était la capitale ; mais dix Eglises et presque autant de villages catholiques s'y rattachaient, tous desservis par des dominicains ; les fidèles y jouissaient d'une liberté relative, sauf pour l'usage des cloches ; en particulier, ils faisaient des processions publiques et portaient le Saint-Sacrement « comme en chrétienté ». Pallu faisait remonter les origines de cette Eglise à environ 330 ans et il admirait qu'elle eût pu se conserver, non seulement intacte, mais fière de sa foi, fière d'être catholique et « franque », malgré « les avan-« nées des Turcs et la persécution des Arméniens ». Il attribuait cette persévérance à la science éclairée des bons religieux (1).

Et pourtant quels obstacles ne trouvait-elle pas dans la législation ? Une loi abominable ne permettait-elle pas au catholique qui aurait passé au mahométisme de revendiquer pour lui seul tout le patrimoine familial ? « Grande tentation pour « les misérables, disait l'évêque,..... et cependant depuis long-« temps il y en a fort peu qui se soient faits turcs ».

Les missionnaires traversèrent l'Araxe à Djoulfa, passèrent par Marand, et, le mercredi 21 juin, du village de Sofian, ils découvrirent la grande plaine au fond de laquelle Tauris est bâtie.

(1) Quelques jours plus tard, il écrira de Tauris à ses procureurs à Paris, en leur demandant d'envoyer de sa part « trois théologies de Monsieur d'Abelli en latin aux Révérends Pères dominicains d'Abrener ». C'était un délicat remerciement pour leur charitable hospitalité. Launay, *Lettres*, t. I, p. 6.

En approchant de la cité, ils en analysaient l'aspect : un beau cadre de montagnes, des abords pacifiques, sans fossés ni murailles, des jardins qui s'y glissent, s'y étalent et lui donnent une grande étendue ; bref un gros village plutôt qu'une ville.

Il était environ huit heures du soir, quand les voyageurs terminèrent leur étape au caravansérail et déjà les maisons et les arbres sur lesquels la belle lumière orientale achevait de s'éteindre, commençaient à se confondre. Mais il y avait dans la ville un couvent de capucins et dans ce couvent un Père Gabriel, « homme d'une grande piété et d'une profonde « doctrine » et, par surcroît, le compatriote de Pallu, car il était de Chinon. Averti de l'arrivée des « Francs », il se hâta vers eux, les salua avec empressement et emmena sur-le-champ l'Evêque et un des siens : les autres les rejoindraient le lendemain.

Les missionnaires que Pallu avait laissés derrière lui le 14, ne parvinrent à Tauris que le 26 ; moins robustes, sans doute, que leur chef, ils avaient été assez fatigués par le voyage et arrivaient un peu déprimés : maux de tête, accès de fièvre. On les soigna selon la thérapeutique du temps... en les faisant saigner et purger.. De fait ils se remirent, à l'exception de M. Danville (1).

Pallu eut à intervenir d'une autre manière : parmi ses compagnons il y avait un laïque nommé Michel Swertz (2), belge d'origine, peintre de son métier ; c'était un homme de foi et d'austérité, mais d'humeur difficile et féconde en « incartades » ; il édifiait par son austérité, il était insupportable par son humeur ; l'évêque ne crut pas que « la mission luy fust « propre ni qu'il fust propre à la mission », et il le lui fit comprendre aimablement ; tout se termina de « la bonne façon de part et d'autre » : Swertz se rendit aux raisons de son chef et se sépara des missionnaires. » J'ay bien de la tendresse pour « luy, écrivait Pallu, mais il a fallu accomplir toute justice » (3), et il profitait de l'occasion pour demander à ses

(1) Pendant son séjour à Tauris, Pallu écrivit à la Propagande et à son Secrétaire, au Pape, à M. Lesley, à M^{me} d'Aiguillon, enfin à MM. Abelli, Piques, Poitevin, Fermanel, de Meur, Gazil. Cette dernière lettre seule a été publiée. Launay, *Lettres*, t. I, p. 6.

(2) Voir p. 100, note. Swertz mourut à Goa en 1664, à l'âge de cinquante ans. *D. H.*, t. I, p. 311, n. I.

(3) Paroles de Jésus, à propos du baptême qu'il demande à saint Jean-Baptiste. Pour expliquer tout à fait le renvoi de Swertz, il faut ajouter

correspondants de Paris de ne lui envoyer que des missionnaires dont le caractère aurait été sérieusement éprouvé.

La halte de Tauris ne permit pas seulement au Vicaire Apostolique de communiquer avec la France et d'y envoyer la suite de son *Journal* depuis Erzéroum, elle lui ménagea encore la grande joie de recevoir des nouvelles de Monseigneur Lambert de la Motte : en effet, le 29 juin, parvint au père Gabriel un courrier de ses confrères de Surat, lesquels annonçaient que l'évêque français était arrivé là-bas vers le 25 novembre de l'année précédente, et qu'après un arrêt d'un mois il s'était mis en route à travers l'Inde vers Masulipatam.

Rien ne pouvait exciter davantage l'émulation de Pallu ; s'étant suffisamment renseigné sur la chrétienté de Tauris, il se prépara à repartir et fit marché, vers le 30 juin, avec des muletiers qui transporteraient son bagage jusqu'à Ispahan. Il comptait être en cette ville au plus tard le 15 août et prévoyait qu'il lui faudrait un mois pour aller de là au port du Bandar Abbas, où il s'embarquerait le 20 septembre environ.

Mais il apprend que ses muletiers ne pourront se mettre en route avant quinze jours et qu'ils demandent plus de deux mois pour se rendre à Ispahan. Alors il achète deux chevaux, loue deux valets pour les conduire et presse les préparatifs du départ.

Cependant M. Danville n'est point encore guéri de sa fatigue ; l'évêque pense qu'il est plus prudent de ne pas l'attendre : il faut lui donner le temps de se remettre complètement ; il importe aussi de ne pas laisser passer la saison de l'embarquement au Bandar ; on confiera donc le malade à la garde de deux des missionnaires (1) et d'un serviteur maronite ; il rejoindra la troupe quand il le pourra.

Du moins n'attendrait-on point la formation d'une caravane ? Non ! On partirait seuls, en se confiant à la Providence.

que, dès Erzéroum, Pallu lui avait formulé une sorte d'ultimatum ; le fâcheux avait d'abord paru se corriger, puis, sans doute qu'il était retombé dans son défaut habituel. Lettre de M. Brunel à M^{me} de Richelieu, A. M.-E., vol. 350, p. 59-60. Le départ de MM. Robert et Swertz réduisait le groupe des missionnaires à huit (y compris Pallu).

(1) MM. Laneau et de Chamesson.

CHAPITRE IX

LE PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE (1662-1663) DE MARSEILLE AU SIAM PAR LA TURQUIE ET LA PERSE

(Suite)

II

De Tauris à Surate

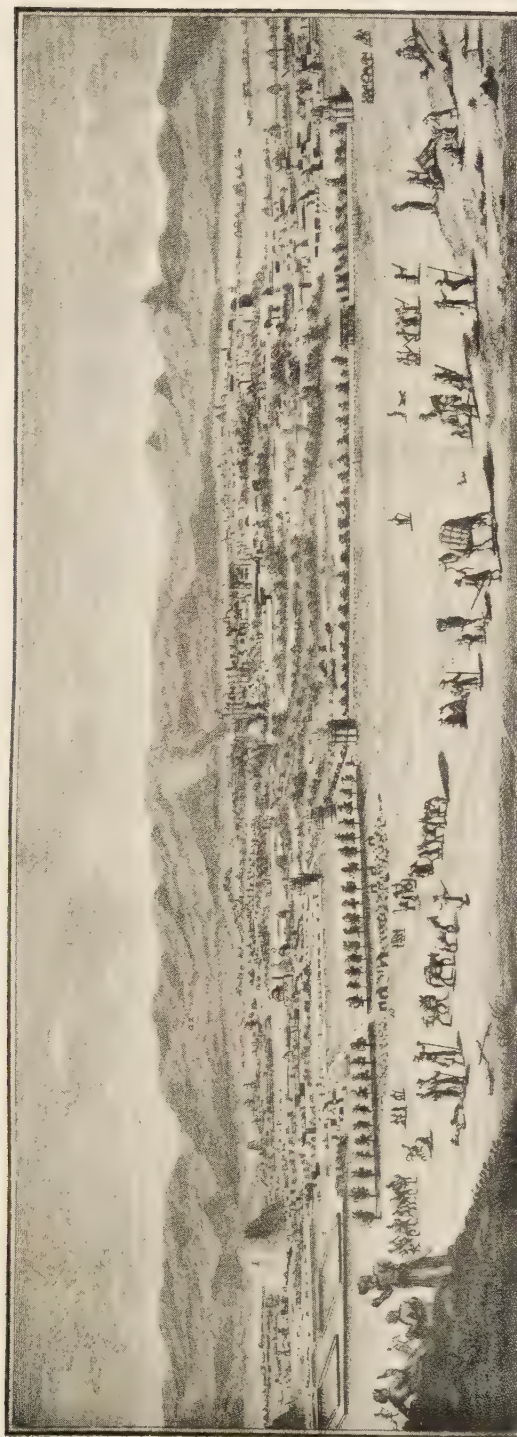
Done, le mardi 4 juillet, « sur les cinq heures du matin »; Pallu quittait Tauris avec quatre de ses missionnaires ecclésiastiques et deux serviteurs; à marches forcées il se dirigeait sur Ispahan (1).

Dès le premier jour, il eut une surprise heureuse, celle de voir 7 ou 8 arméniens se joindre à sa compagnie. « Pour « lors, écrit-il, nous nous aperceusmes que les Francs es- « toient un peu plus en crédit qu'en Turquie, puisque les gens « du pays cherchoient en quelque façon notre protection, ou « plustost celle de nos longs et importants fusils, autant que « nous avions recherché celle des autres en Turquie ».

Ils vont ardemment de l'avant; ordinairement ils partent vers minuit et marchent jusqu'au moment où la chaleur devient trop forte; quand ils sont parvenus à l'étape, il arrive qu'ils apprennent qu'il y a des « coureurs en la campagne », et alors ils leur faut reprendre leur course jusqu'au prochain camp. Le 10, ils sont à Soultanieh (2), le 18, à Koum.

(1) La première partie de ce récit (4 au 24 juillet) se trouve deux fois dans le volume 136 A. M.-E., p. 160-173 et p. 174-186, avec quelques variantes accidentelles.

(2) Quarante ans après Pallu, Corneille Le Bruyn, dans son voyage « en Perse et aux Indes Orientales » rejoignit à Soultanieh la route de Pallu et la suivit à peu près jusqu'au Gamron. Il est agréable de rapprocher son texte de celui de l'évêque et d'illustrer de ses magnifiques tailles-douces les pages plus austères de celui-ci : *Voyages de*



PERSE. — La ville d'Ispahan.

Chemin faisant, ils font quelques observations géographiques : Soultanieh « n'approche point de la grandeur que luy « donnent nos géographes » ; quant à Koum, c'est « une fort « belle et grande ville ; mais son pont n'est pas si beau que « l'on a fait croire à Samson....., nous avons passé par-dessus ; « il est vrai qu'il y a beaucoup d'arches, mais les plus hautes « ne passent guère la hauteur d'un homme ».

Le long de la route, les ennuis sont divers : tantôt l'eau des citernes est puante, tantôt les courriers s'emparent d'un des chevaux ; Pallu les a vus enlever ainsi le cheval d'un Arménien, après avoir battu le propriétaire ; quand ils ont voulu prendre aussi une des montures de l'Evêque, celui-ci laissa faire et fit bien : « comme nous avons été avertis que ces cour- « riers avoient droict d'en user de la sorte, n'y ayant point « des postes réglés comme en France, nous ne fismes pas « grande résistance » ; ils en furent quittes pour aller à pied à tour de rôle. Il y a d'autres inconvénients encore à supporter : depuis Tauris, les voyageurs subissent une véritable persécution de la part des moustiques et ne peuvent « dormir le visage « ni les mains découverts sans recevoir mille blessures » ; un seul moucheron ne triompha-t-il pas du roi des animaux ? Mais leur fatigue la plus considérable venait de leurs marches nocturnes : jamais ils n'avaient autant cheminé de nuit ; aussi n'avaient-ils jamais été autant accablés de sommeil ; ils s'endormaient malgré eux sur leurs montures, même quand le jour était venu ; alors les chevaux en prenaient à leur aise, s'arrêtant, s'écartant du chemin ; les cavaliers mettaient bien pied à terre et marchaient pour se tenir éveillés ; mais quand ils remontaient en selle, le sommeil plus fort que leur volonté, les courbait de nouveau.

Cette route avait aussi ses avantages : presque aussi plate que la Beauce, desservant des villages bien approvisionnés, relativement sûre, spécialement pour les « Francs », Pallu la recommandait plus encore que celles qu'il avait suivies jusqu'ici.

Corneille Le Bruyn par la Moscovie en Perse et aux Indes Orientales, Amsterdam, 1718. On trouvera à la page 176 une gravure reproduisant le profil de Soultanieh : une ligne menue de maisons basses cachées sous les ombrages d'arbres touffus et dominées par les coupoles des mosquées et les flèches des minarets ; en arrière, la montagne forme le cadre de la petite ville. Aux pages 179 et 181, on pourra remarquer trois belles vues de Koum ; sur la troisième, figure un pont à dix arches ; est-ce celui dont parle Pallu ?

Les voyageurs arrivèrent à Kachan le 20 ; enfin, le 24, vers deux heures du matin, ils atteignirent les abords immédiats d'Ispahan et s'y reposèrent en attendant le lever du soleil : ils avaient parcouru près de mille kilomètres en vingt jours.

Quand la belle lumière d'Orient éclaira les alentours, ils purent admirer la capitale persane (1) : un cadre de montagnes dénudées, une immense superficie couverte de maisons à terrasses, d'arbres en bosquets ou en allées, des tours, des coupes semées à profusion (2).

Mais ils ne s'arrêtèrent point à ce spectacle : ils se firent conduire chez les pères capucins, où ils dirent la messe en action de grâces de leur voyage et pour implorer de Dieu « des lumières pour connoître sa sainte volonté » sur ce qu'ils devaient entreprendre à l'avenir.

Ils se demandaient, en effet, s'ils continueraient leur chemin suivant l'itinéraire projeté, qui rejoignait à Surat les traces des deux autres Vicaires Apostoliques ; ne serait-il pas plus avantageux de frayer une autre route, en plein continent asiatique, et de prendre pour ainsi dire à revers la Chine et le Tonkin ? Si les ports de ce dernier pays, qui était le territoire proprement assigné à la mission de l'Evêque, étaient fermés aux étrangers, n'y aurait-il pas moyen de se glisser inaperçus par les frontières de terre ?

Pourtant, qu'il serait bon de retrouver les premiers partis, de donner cours avec eux aux effusions de l'amitié et surtout de se concerter pour l'organisation de la mission ! Après tout, le chemin qu'ils avaient suivi n'était-il pas « plus sûr, plus court et plus droit et aisé » ?

Pallu n'avait pas attendu d'être arrivé à Ispahan pour réfléchir sur cet important problème ; à Tauris, il avait soumis ses doutes au père Gabriel ; en route, il avait exhorté ses compagnons à y penser devant Dieu ; ils y étaient d'autant plus intéressés qu'une question subsidiaire se posait : si l'on choisissait la voie de terre, serait-ce pour tout le groupe ? Pallu accepterait-il donc de se séparer de quelques-uns au moins de ses fils ? Ce n'était point sans peine qu'il envisageait cette éventualité, et les expressions de sa sensibilité sont trop rares pour que nous ne citions pas ces lignes touchantes du *Journal* :

(1) Voir la magnifique planche que nous reproduisons.

(2) Lambert était arrivé à Ispahan le 11 juin 1661. A. M. E., vol. CXXXV, p. 328.

« Si nous examinions notre cœur à l'amour que nous avons
 « pour nos chers missionnaires, il nous fourniroit sans doute
 « beaucoup de raisons pour ne nous séparer d'eux qu'en la
 « dernière extrémité. Mais Dieu nous ayant fait la grâce de
 « quitter tout pour son amour et de rompre les plus saints liens
 « pour le bien de son Evangile, nous n'avons pas eu beau-
 « coup de peine » à accepter l'idée de la séparation.

Pallu pensait-il, à la manière des héros cornéliens, que le devoir se trouve toujours dans le parti le plus difficile ? Avait-il quelque peur du chemin « plus seur, plus court et plus droit « et aisé » ? Bref, dès le lendemain de son arrivée il écrivait à M^{me} d'Aiguillon qu'il prendrait sans doute le chemin de terre avec deux ecclésiastiques, et il le répétait peu après dans une lettre à MM. Abelli, Poitevin, Gazil, de Meur, Fermanel (1).

Il ne se pressait pas, cependant, d'arrêter une décision définitive ; il interrogeait les missionnaires en résidence à Ispahan ou ceux qui arrivaient d'Extrême-Orient, les marchands, les voyageurs ; de plus, selon sa méthode familière, il mettait par écrit les raisons qu'il avait pour ne pas s'écarter de la route déjà tracée par ses devanciers, puis celles qui l'inclinaient à frayer une voie par terre, enfin les réponses aux premières raisons, et ce besoin de clarté dénonce encore le compatriote et le contemporain de Descartes (2).

En attendant qu'il se décide, il met à profit son séjour à Ispahan. Il est en excellents rapports avec les Pères capucins

(1) D'Ispahan il a écrit au P. Bagot, à la duchesse d'Aiguillon (deux lettres), à M. Fermanel père, au nonce, aux Procureurs, à la Propagande, à MM. Abelli, Gazil, de Meur, Fermanel. Deux seulement de ces lettres ont été imprimées par Launay : *Lettres*, t. II, p. 338 (à M^{me} d'Aiguillon, 25 juillet) ; t. I, p. 8 (à MM. Abelli..., cette dernière datée par l'éditeur, du 18 juillet au lieu du 28). Les autres se trouvent en original ou en copie A. M.-E., vol. 350, pp. 99, 103, 135, 147. La lettre au P. Bagot contient un trait de caractère bien digne du réaliste très avisé qu'est le Tourangeau Pallu : il a appris que Lambert de La Motte s'est laissé impressionner par des critiques (sans doute contre les Jésuites) ; il ajoute alors, en homme qui sait ce que c'est que de voir : « Tout cela me fortifie dans la résolution que j'ai a demy « formée d'aller droit par terre à la Chine, pour voir de mes propres « yeux ce qui s'y fait. »

(2) Il rappelle aussi la méthode scolastique. On sait que les articles de la *Somme* de saint Thomas commencent par l'exposé des objections (*Videtur quod non*) ; puis vient la thèse du docteur (*Sed contra est*) ; enfin les objections reçoivent leur solution. L'exposé de Pallu occupe quinze pages de son *Journal*.

et spécialement avec leur gardien, le Père Raphaël, originaire du Mans : il se loue beaucoup de la charité de ces religieux ; il avait, avoue-t-il, quelque défiance à leur endroit, leur supposant plus de simplicité que de capacité ; or, il constatait « qu'il ne manquait rien » dans ceux qu'il avait vus « jusques « à présent : ils sont bons philosophes et théologiens ; ils « savent très bien les langues, ils sont versés dans les mathématiques et la médecine ; et par-dessus cela, ils édifient tout « le monde de leur vertu et de leur bon exemple ». Dès son arrivée, il a été, selon la coutume, salué de tous les « Francs », c'est-à-dire des religieux (1), des représentants des compagnies anglaises et hollandaises, des français et même de quelques arméniens catholiques. Puis il a dû « rendre toutes ces visites. « au moins aux principaux », et cela lui a pris cinq ou six jours. En passant, il rend un vif hommage à un protestant français, « Monsieur de l'Etoile, qui est la perle de notre « nation », et, par surcroît, grand voyageur (2). Il a surtout la grande joie, quelques jours plus tard (7 août) de recevoir les « chers frères » qu'il avait laissés à Tauris et de constater qu'ils sont en excellente santé malgré la rapidité de leur voyage.

Il se trouve obligé à d'autres soins encore, ceux-ci plus matériels : le 29, il vend ses chevaux, sauf deux, au bazar, marché désastreux, où il perd les deux tiers du prix d'achat ; aussi conseille-t-il à ceux qui viendront sur ses traces de louer et non d'acheter leurs montures. Le 31, il change 200 pistoles en « abbassés » (3).

Il n'oublie pas, pour autant, les actes de dévotion : non seulement il fait faire une retraite de cinq ou six jours à ses missionnaires valides, mais il va fêter, le 31, la Saint-Ignace chez les jésuites, et, le 2 août, Notre-Dame des Anges avec les capucins ; le 28 août, même, il célèbre la Saint-Augustin chez les religieux augustins, qui sont portugais de nation.

Dans sa visite aux capucins, sa délibération sur son itiné-

(1) Capucins, Jésuites, Augustins, Carmes.

(2) En dehors des religieux, il y a six Français à Ispahan, lors du voyage de Pallu : M. de l'Etoile, deux horlogers, deux armuriers et un graveur ; trois sont catholiques et les trois autres « huguenots » ; cinq sur les six « se sont mariés dans le pays ». Au ^{xx}e siècle, y a-t-il beaucoup plus de nos compatriotes dans la capitale de la Perse ?

(3) Il recevait pour une pistole 11 abbassés, 1 chayet et 2 casebisques, « qui font environ 10 livres 10 s. monnoye de France ».

raire fait un pas en avant : il apprend, en effet, du Père Raphaël, que deux jésuites reviennent de Chine par Agra et Surat ; de plus, il perse que deux mois lui suffiront pour aller à Agra s'il prend la voie de mer Bandar-Surat, tandis qu'il lui en faudra six s'il prend la route de terre par Kandahar (1), Lahore, Delhi, et encore peut-il attendre longtemps la formation d'une caravane. C'est donc résolu : il ira jusqu'au Bandar ; il s'embarquera sur un bateau anglais, car il a reçu l'assurance que « Messieurs les Anglois [lui] feront la mesme faveur qu'a « Messeigneurs de Bérítte et de Metellopolis » ; une fois à Surat, il s'informera auprès des deux jésuites voyageurs sur les moyens de pénétrer en Chine par Agra (2) ; peut-être même aura-t-il la joie d'y rattraper Cotelendi (3).

Et voici que des nouvelles arrivent du Siam, qui l'inviteront peut-être plus tard à renoncer à l'itinéraire par la Chine : le « médecin du Seigneur Agent » des Anglais lui raconte qu'il est demeuré quatre mois au Siam, que le roi y est très favorable à la religion catholique et que, de sa capitale, on a « libre accès dans le Tonquin, dans la Chine et la Cochinchine » et dans plusieurs autres Royaumes ».

Enfin, le 14 août, il retient sa place et celles de ses missionnaires sur un vaisseau anglais pour le voyage du Bandar à Surat ; l'agent de la compagnie lui dit que le premier voilier n'arrivera pas dans le port persan avant le 10 ou le 15 octobre, si bien qu'il pourra ne quitter Ispahan qu'en septembre.

Vers le même temps, Pallu s'attache un guide très habitué aux voyages et aux langues asiatiques, qui se charge de le conduire jusqu'aux Indes ; et, puisqu'il n'a plus besoin des serviteurs qu'il a gagés pour la route de Tauris à Ispahan, il va les congédier ; mais il faut conter cet incident, assez banal en soi, dans le texte de l'auteur, pour sentir tout ce qui se cache de bonté dans ce caractère qui ne laisse voir d'ordinaire que sa fermeté : « nous les avons mis dans la compagnie d'un anglois auprès duquel ils pourront espargner... les frais de leur

(1) Afghanistan.

(2) Il supputera un peu plus tard 237 journées de marches de Surat à Pékin. Et cela ne l'effrayait pas !

(3) Il a appris à Ispahan, par une lettre de M. Chevreuil, datée du Bandar, que Cotelendi souffre de forts accès de fièvre ; d'autre part, « M. de Béríte mande qu'il y a ordre du Portugal d'arrêter tous les Evesques François ». Launay, *Lettres*, t. I, pp. 8 et 9. Lambert est déjà « au milieu des Indes ». *Id.*, t. II. p. 338.

« voyage, suivant les recommandations que nous lui avons
 « faites. Outre les soixante escus, dont nous estions convenu
 « pour chacun d'eux, nous leur avons encore donné deux
 « chevaux pour reconnoître la fidélité et l'affection, avec quoy
 « ils nous ont servis. Nous prions Dieu qu'il les conduise dans
 « leur país en santé et qu'il les y maintienne en sa sainte
 « grâce ». Peut-on mieux faire et mieux dire ?

Quelques semaines se passent dans l'attente, et Pallu se prépare à une séparation plus pénible : un de ses missionnaires, M. Chereau, est tombé malade d'une « fièvre double quarte » et ne pourra pas se mettre en route avec les autres ; il restera donc à Ispahan, avec M. Brunel, qui accepte « avec beaucoup
 « de soumission et de charité » de lui tenir compagnie ; il sera hospitalisé par les bons pères capucins, et un jésuite, le charitable frère Georges, sera son infirmier : ce complaisant religieux a déjà répondu à maints appels de l'Evêque, car presque tous les missionnaires ont souffert dans leur santé et ils n'ont « point eu d'autre medecin, d'autre apotiquaire et chi-
 « rurgien que lui ».

Si le Vicaire Apostolique attend l'heure du départ, son attente est active ; il continue à penser à son itinéraire et à s'informer des meilleures voies d'accès vers la Chine et le Tonkin ; une fois à Surat, remontera-t-il vers le nord-est, par Agra ? Descendra-t-il vers le sud-est, pour s'embarquer à Masulipatam ?

En prévision de sa séparation d'avec une partie de ses missionnaires, il met la dernière main à la rédaction d'avis qui pourront leur être utiles. La Propagande leur a bien donné déjà, avant leur départ, d'amples *Instructions* ; mais Pallu estime qu'il y a lieu d'y apporter des compléments, spécialement en ce qui concerne le voyage, l'établissement des correspondances, l'entrée dans le Tonkin. Il consacre donc ses loisirs à écrire ces *Additions* (1), et il faudrait les résumer ici et louer leur sagesse, si la dislocation du groupe missionnaire, à la pré-

(1) Le titre complet est : « Aditions aux Instructions qui ont été données aux missionnaires ecclésiastiques envoyés dans la Chine, la « Cochinchine et le Tunkuïn, pour se conduire dans leur voiage et « dans tous les lieux de leur mission, principalement dans le Tunkuïn, « faites à Ispahan et achevées le 10 septembre 1662. » Le texte manuscrit est aux A. M.-E., vol. CXVI, p. 69 ; il a été imprimé par Launay, *Lettres*, t. I, pp. 10-17 ; il comporte neuf paragraphes.

vision de laquelle elles devaient leur naissance, avait eu lieu comme l'avait supposé Pallu (1).

Mais dans les jours mêmes où il terminait ses *Additions*, sa pensée réalisait une évolution définitive sur la question de la route à suivre ; il lui apparaissait clairement que le plus sage était de prendre la même voie que les deux autres vicaires apostoliques, puisqu'elle était la plus sûre, la moins coûteuse, celle qui le mettrait le plus rapidement en mesure d'agir en personne (2).

Avant de quitter Ispahan, il jette un dernier regard sur les huit semaines passées dans la capitale persane. De la ville elle-même, il aurait « beaucoup de choses à dire... avant que d'en « sortir », mais il n'en dira rien, étant « retenu et arrêté par « d'autres plus nécessaires ». Il ne mentionnera donc que ce qui est utile à ses fins : la tranquillité du séjour, malgré l'hostilité sourde des Maures, l'insalubrité relative du climat, puis presque tous les missionnaires ont été malades peu ou prou et que lui-même a dû se laisser soigner « durant quatre « ou cinq jours », où il a été « aussi abattu que les autres », quoiqu'il ne sût pas quelle était sa maladie, comme si Dieu lui eût « seulement voulu apprendre à compatir à [ses] « frères malades » ; à cause du mauvais état des santés, l'Evêque n'a pas cru devoir astreindre ses compagnons à une vie de communauté rigoureuse, mais il constate avec joie qu'ils n'ont point abusé de la liberté qui leur était laissée ; s'il a eu à se plaindre, « c'est de quelques petits excès de dévotion ». Il note encore les variations assez considérables du prix des denrées et la cherté constante du bois qu'on apporte « de 8 ou 9 journées « sur des chameaux et des asnes ». Enfin il termine par quelques pages sur « l'état de la religion » : il y fait remarquer en particulier le peu de succès des missions catholiques, malgré l'excellence des missionnaires des divers ordres qui les constituent.

Quant à lui, il émet, en ce qui concerne sa propre mission, une maxime qu'il aurait pu prendre comme devise : « Il ne

(1) Il faut seulement mentionner ici une vue très nette du rôle que jouera le Siam dans l'organisation de la Mission : ce pays sera le centre des correspondances, le refuge en cas de persécution, l'asile pour le futur séminaire indigène, toutes prévisions que les événements confirmeraient un jour.

(2) Il énonce huit raisons qui lui font préférer la voie Surat-Masulipatam-Tenasserim.

« faut rien tenter à demy ». Aussi demande-t-il à ses procureurs et amis de Paris qu'ils lui envoient des renforts « par la « première commodité et au plus tôt », et il a l'impression que si « les affaires réussissent comme il prémédite, il aura à « fonder un nouveau monde » (1). En notre xx^e siècle, « ce « nouveau monde » n'est pas encore fondé : l'Asie n'est pas convertie à la foi catholique...

La petite colonie française d'Ispahan apprit que les missionnaires quitteraient la ville le 20 septembre, aussi vinrent-ils tous, religieux et laïcs, catholiques et protestants, saluer ceux dont la présence leur avait rappelé la pensée de la patrie lointaine et qui allaient partir.

Les voyageurs se mirent en route vers quatre heures de l'après-midi, leur équipage étant cette fois de mulets ; comme on les avait avertis de l'insalubrité des eaux qu'ils trouveraient sur leur chemin, ils emportaient une petite provision de vin.

Ils se dirigeaient sur Chiraz.

D'Ispahan à Chiraz, le chemin est relativement facile ; pendant la troisième journée de marche, avant d'arriver à Koumicheh, il se glisse au creux d'un plissement de la montagne, mais sans enjamber les hauteurs ; il ne devient plus âpre que durant la neuvième étape. Ce jour-là, Pallu eut une surprise : il était arrivé vers dix heures à une petite ville appelée Maïn ; or il se trouva que le caravansérail était plein ; les muletiers le conduisirent alors dans le cimetière, et il dut camper parmi les tombes, à l'ombre d'un grand arbre.

Le 1^{er} octobre, la caravane atteignit Chiraz (2). Il était trois heures du matin et c'était la deuxième journée de marche.

Quand le jour se leva, les voyageurs purent admirer la plaine où, dans un cadre de montagnes toutes proches, s'étale la cité persane : de ci, de là, quelques arbres épars ; puis la rivière de Roetgoene ; enfin la ville dressant, derrière ses remparts, les masses cubiques de ses maisons à terrasses et les coupoles de ses mosquées.

Pallu alla descendre chez les Pères carmes, et fut accueilli

(1) Lettre à MM. Abelli, etc. Launay, *Lettres*, t. I, p. 9.

(2) Corneille Le Bruyn, *Voyages*....., t. II, pp. 261 et suiv., consacre près de quarante pages et des planches magnifiques à la description des ruines de Persépolis, Pallu, arrivé à Chiraz, a appris que ces ruines grandioses étaient visibles à environ une journée de marche. Comme il séjourna huit jours à Chiraz, nous lui en voulons un peu de s'être contenté « d'en avoir vu le crayon ».



GOLFE PERSIQUE. — Le port de Gamron.

par eux à bras ouverts ; leur supérieur lui paraissait l'exemple vivant du moine : « nous n'avons guères veu de religieux plus accompli », écrivait-il ; chose rare, ce carme joignait à un grand recueillement une activité qui « ne juge rien » au-dessous de lui : c'est ainsi qu'il s'employa à acheter et à rassembler les provisions pour le voyage : vin qui permettait de dire la messe et de remédier à l'insalubrité de l'eau ; fruits dont la plupart venaient d'Ispahan. L'Evêque, ayant appris là que les missionnaires manquaient de vin aux Indes pour célébrer les saints mystères, s'en procura assez abondamment, et, toujours organisateur, il laissa, en partant, 100 abbassés entre les mains des pères carmes, en les priant de lui faire parvenir plus tard deux charges de vin nouveau.

Chiraz n'avait qu'une mission très restreinte, puisqu'une seule famille y était catholique ; elle n'avait d'importance que comme relais sur la route d'Ispahan au Bandar.

Le 8 octobre, ayant gagé quelques muletiers, Pallu reprit sa route en direction du Bandar.

Au bout de six étapes, il avait traversé la région montagneuse du Farsistan et arrivait à l'entrée du grand plateau qui se prolonge jusqu'au Golfe Persique : ici, plus de puits ni de fontaines ; de rares ruisseaux, dont les eaux sont presque toujours salées ; les voyageurs ne trouveraient désormais dans les villages et les caravansérails que des citernes contenant une eau souvent infecte. En effet, l'eau de pluie qui s'y écoule arrive toute chargée d'impuretés ; comme il se passe souvent des mois et quelquefois des années sans qu'il pleuve, elle croupit et l'on y voit grouiller des vers ; Pallu, qui ne soupçonnait point expressément quelle flore et quelle faune microbiennes s'y développaient, savait néanmoins qu'elle était le véhicule de mainte maladie : ne pouvant faire mieux, il recommandait du moins à ses missionnaires de s'en abstenir le plus possible, et, quand ils étaient forcés d'en prendre, de la passer dans un linge et de la « corriger » avec du vin.

Ces précautions furent d'ailleurs insuffisantes à écarter tout danger : vers le 12, M. Périgaud fut pris d'une fièvre qui, sourde d'abord, augmenta rapidement et lui causa, pendant huit ou dix jours, de violents maux de tête ; à partir du 21, ce fut le tour de M. de Chamesson, et Pallu écrivait que ses douleurs de tête étaient si fortes qu'il n'avait jamais rien vu de pareil ; elles s'accompagnaient de troubles cérébraux.

Malgré ces fatigues on poursuivait ardemment la marche

vers la mer, voyageant surtout de nuit pour éviter les chaleurs excessives. Le 14, on atteignait Djarhoum, toute cachée dans la verdure des palmiers, le 22, Lar.

Peu à peu, la végétation tropicale faisait son apparition. L'Evêque remarquait qu'il franchissait en ces jours-là une ligne de démarcation importante pour la culture : au nord, c'était la vigne, et l'on trouvait d'excellents raisins dans les caravansérails ; au sud, c'étaient les palmiers, et l'on pourrait acheter des dattes fraîches jusqu'au Bandar.

Le 18, les voyageurs constatèrent un changement parallèle dans l'habitat humain : ils se trouvaient dans le Laristan et traversaient des villages « dont les maisons ne sont que de petites loges qui ont pour leurs murailles et leur toit des « espines » ; on leur dit, toutefois, que l'hiver, pour se mieux garantir du froid, les habitants vivent sous la tente. Les indigènes voulurent faire honneur aux étrangers qui passaient : ils élevèrent donc sur-le-champ, pour eux, une hutte faite de « claies de cannes liées assez proprement », et tendirent par-dessus, pour lui servir de toit, « une pièce de toile faite de « poil de chèvre ».

Lar, qu'ils atteignirent le 22, est, sur le chemin de Gamron, la dernière ville un peu importante, une ville charmante, à laquelle les palmiers, les orangers et les citronniers donnent un aspect de parc verdoyant ; elle n'a pas de remparts ; si, pourtant, elle garde un aspect de cité frontrière, elle le doit à la forteresse qui la domine du haut d'un rocher et qui est « la « plus belle et la plus forte » que Pallu eût vue jusqu'alors « dans la Turquie et dans la Perse » (1).

Les missionnaires y eurent une nouvelle preuve du respect qu'on a pour les « Francs » en Perse. On y paie d'ordinaire, en effet, un assez fort péage ; mais leur valet « alla au maître « de la douanne lui représenter » que les voyageurs étaient « Francs », que, dans la Perse, on n'exigeait rien des « Francs » « et que s'il vouloit [les] obliger à payer, on irait au gouverneur pour scavoir s'il y avoit en cette ville un ordre particulier. Sur quoi il dit à ses serviteurs qu'estant Francs » les voyageurs ne devaient rien. Ils en furent quittes pour un abbassy donné aux douaniers.

(1) V. la description et la gravure dans C. Le Bruyn : « *Voyages...* », t. II, p. 317.

Maintenant qu'ils approchaient de la côte, ils commençaient à apprendre les nouvelles du mouvement des ports. Or, le 26, on leur dit qu'il se trouvait dans celui du Bandar, depuis quelques jours, un vaisseau anglais. Comme ils ne pouvaient accélérer leur marche, déjà bien rapide pour des gens menant avec eux deux malades (1) Pallu dépêcha un courrier à l'adresse de « M. le Commandeur des Hollandois » ; en même temps qu'il faisait parvenir à cet important personnage plusieurs lettres où des amis lui recommandaient l'Evêque et ses compagnons, il le pria de faire savoir au capitaine du navire que le groupe des missionnaires était sur le point d'arriver, et d'insister près de lui pour qu'il voulût bien attendre ; et il lui demandait, en cas de succès, et pour gagner du temps, qu'il « prît la peine de charger quelqu'un » de faire leurs provisions et lui en marquait le détail.

Ce fut en vain : le 29, alors qu'il n'était plus qu'à une journée du Bandar, l'évêque reçut « une réponse fort civile de M. « le Commandeur Van Wick » (2), qui lui apprenait que « le « vaisseau avait fait voile il y avoit quatre jours » ; du moins le hollandais mettait-il sa maison à la disposition des missionnaires.

Enfin, le lendemain, 30 octobre, ceux-ci arrivaient à Gamron (3). Essayèrent-ils de faire le compte de leurs étapes ? Se dirent-ils qu'il y avait plus de neuf mois qu'ils avaient abordé à Alexandrette, neuf mois pendant lesquels ils avaient marché sans trêve des rivages de la Méditerranée à ceux du Golfe Persique ? Pallu, tout à la joie de l'arrivée, ne pensait qu'à résumer ses impressions sur la dernière partie du voyage, d'Ispahan à la mer (4) : oublieux de l'insalubrité des eaux, il la trouvait plus facile, plus commode, plus sûre que les autres,

(1) M. de Chamesson ne pouvant plus se tenir en selle, on loua un chameau pour le transporter ; il fut très incommodé par le tangage et le roulis de sa monture, mais du moins il était en sécurité.

(2) Launay, *Lettres*, t. II, p. 13, imprime à tort : « Commandant Vernier. » Tavernier orthographie Van-Wück, « *Voyages en Turquie...* », t. IV, p. 92.

(3) Nous avons écrit Gamron, comme l'a fait Mgr Pallu. Les géographes modernes écrivent aussi Goumroum ou Gomroum. Le schah Abbas, au commencement du xvii^e siècle, imposa son nom à la ville : Gamron devint ainsi Bandar-Abbas, ou Bender-Abbassy, c'est-à-dire le port d'Abbas. V. notre planche représentant ce port.

(4) C. Le Bruyn comptait 186 lieues d'Ispahan à la mer. « *Voïages...* », t. II, p. 321.

les caravansérails y étaient mieux pourvus, et le gibier abondant avait donné occasion à M. de Chamesson, avant qu'il fût malade, à d'heureux coups de fusils ; enfin l'Evêque avait pu célébrer la messe presque tous les jours qu'il avait déterminés à l'avance.

Il noterait seulement un peu plus tard sur son *Journal* qu'il a rencontré à Gamron un Arménien venu de Livourne, par un vaisseau anglais, en moins de quatre mois ; il ajouterait alors, sachant qu'il fallait un mois environ pour aller par mer de Gamron à Masulipatam : « ainsi, en prenant bien ses mesures, « on pourrait en 5 ou 6 mois faire ce que nous n'accomplirons « pas en moins de 14 ». L'Evêque voyait clair : il devrait même dépasser largement les 14 mois qu'il se fixait (1).

En attendant, il était reçu fort aimablement à Gamron par le « Sr Commendeur » (2), et, pour se concilier ses bonnes grâces, lui confiait 500 pistoles en le priant de les lui garder, « cè qui nous a très bien reussi », conclut-il. Il faisait alors cette remarque, qui pouvait être utile à ceux qui le suivraient et qui est d'un bon observateur : « Comme les Anglois et Hollandois sont très puissants dans les Indes, et principalement « aux lieux ou ils ont des contoirs, dans lesquels ils sont « comme des gouverneurs de province qui le portent haut,... « il ne faut rien négliger pour se les rendre amis, quand ce ne « serait que pour ne se les rendre pas contraires ». De fait, le gouverneur se montra toujours très complaisant : non seulement il fit de nombreux cadeaux aux voyageurs « vin d'Espagne, huile d'olive, sucre, poivre, muscade, girofle », mais, leurs deux premières tentatives d'embarquement ayant manqué, il se chargea de faire transporter à Surat, à l'adresse du Commandeur de cette ville, un petit ballot qui contenait ce qu'ils avaient de plus précieux : ainsi ils éviteraient de payer les droits de douane du port indien et pourraient y entrer « avec plus de liberté ».

(1) Sur son séjour à Gamron, consulter ses lettres au Supérieur des Capucins d'Ispahan (24 novembre 1662, et non 4, comme l'imprime Launay), et à MM. les Procureurs (26 novembre). Launay, *Lettres*, t. II, p. 13, et t. I, p. 18. Une lettre à M. Fermanel, père, n'a pas été imprimée, A. M.-E., vol. 350, p. 175.

(2) C'était grâce aux lettres de recommandations dont l'évêque s'était pourvu, et grâce aussi à l'influence d'un Bordelais, M. Fauconnier, secrétaire du Commandeur, protestant, il est vrai, mais fort serviable et auquel Pallu tient à rendre hommage.

Si le départ des missionnaires était différé, ce n'était pas sans compensation, car les deux retardataires qu'on avait laissés à Ispahan, « nos chers enfans », comme écrit Pallu, purent enfin rejoindre les autres : M. Chereau, sans être guéri, allait mieux ; selon le mot du *Journal*, il était « beaucoup soulagé de sa fièvre » double quarte, la double l'ayant quitté ; cependant sa faiblesse restait grande. D'autre part, M. Périgaud était entièrement rétabli dès le 4 novembre et M. de Chamesson ne souffrait plus que d'une petite fièvre que l'air de la mer, espérait-on, dissiperait. On recevait même des nouvelles de Lambert de la Motte, et c'étaient de bonnes nouvelles, car elles démentaient celles que l'on avait recueillies à Ispahan (1) ; il n'avait pas été arrêté par les Portugais et continuait heureusement son voyage.

Pallu mettait son retard à profit de plusieurs autres manières encore. Il s'intéressait à l'histoire et à la description du port, il remarquait le va-et-vient des enfans et des débardeurs plus qu'à demi-nus, il notait les dates de départ des vaisseaux anglais et hollandais. Il s'instruisait « de toutes les principales places où les Anglois et Hollandois negotient dans les Indes » (2), de l'état du christianisme dans ces lieux et de « quelques choses remarquables », et de tout cela il envoyait un cahier en France. Il continuait ces *Instructions*, auxquelles il avait travaillé autant qu'il avait pu durant le voyage d'Ispahan à la mer, et qu'il espérait achever sur le bateau (3). Il écrivait au Supérieur des capucins d'Ispahan pour lui donner de ses nouvelles, le remercier de la charitable hospitalité qu'il avait reçue de lui, lui faire part de ses desseins, et il lui demandait de faire parvenir sa longue lettre « au R. P. Sylvestre à Alep, qui l'enverra à M^{me} la duchesse d'Aiguillon ou à nos procureurs qui l'enverront de Paris à Tours » : c'était presque une lettre circulaire. Ses procureurs à Paris n'étaient pas

(1) Voir p. 125, n. 3.

(2) Il n'avait pas en vue ici l'extension du commerce français ; il voulait seulement faire connaître les ports où relâchaient les navires qui pourraient servir au transport de sa correspondance et des futurs missionnaires. Sur la planche que C. Le Bruyn a consacrée à Gamron (*Voyages...*, t. II, p. 332), on peut voir deux flammes géantes flotter au-dessus des comptoirs hollandais et britannique. Une maison française s'est enfin bâtie à côté d'eux (on est en 1705), mais nul pavillon ne la signale aux navires de la rade.

(3) Il y aura lieu d'en reparler plus tard.

oubliés pour autant (1), et, dans une copieuse lettre divisée en dix alinéas soigneusement numérotés, il leur faisait part des leçons que l'expérience lui avait apprises, comme des projets qu'il caressait ; la partie la plus intéressante en est peut-être celle où il définit les rapports que les missionnaires doivent entretenir avec les Directeurs des Comptoirs hollandais et anglais (2) : « le grand moïen de ne leur donner point de jalou-
 « sie et d'écarter tout soupçon, c'est d'agir ouvertement, ne
 « point faire le fin, leur témoigner confiance. Par l'expérience
 « des religieux qui sont à Bassora, à Chiraz, à Ispahan, à Alep,
 « qui les ont pour amis et qui en tirent secours et service, au
 « besoin, je ne doute pas que nous n'en soions bien traités,
 « pourvu que nous ne touchions point à leurs affaires, et que
 « nous ne nous meslions point du commerce ; ce que nous ne
 « ferons jamais, moiennant la grace de Dieu ».

Quand Pallu écrivait cette lettre, le 26 novembre 1662, il y avait presque un mois qu'il était au Bandar. Ses missionnaires étaient tous remis, malgré l'insalubrité bien connue du mois de novembre (3). Qu'est-ce qui l'empêchait de partir ? S'attardait-il à contempler le panorama de la ville, tout dentelé par les hautes tours que les habitants élèvent au-dessus de leurs maisons pour capter un peu de brise ? S'était-il laissé charmer par les eaux bleues du golfe, barrées vers le large par les îles de Kichm, de Larek et d'Ormuz ? (4).

L'Evêque avait toujours hâte de partir, car il voulait arriver à Masulipatam au mois de février, pour profiter de la mousson : il attendait seulement que deux vaisseaux anglais, à l'ancre dans la rade, missent enfin à la voile.

Quand le jour du départ arriva, celui de ces bateaux qui devait faire route d'abord était si plein qu'il y avait place, à grand'peine, pour le Vicaire Apostolique et trois de ses missionnaires. Comme Pallu se proposait, nous le savons, de diviser son groupe avant d'arriver au Siam, et de s'en aller avec

(1) Au cours de la lettre qui leur est adressée, il est question en outre d'un *Mémoire* envoyé à M^{me} la duchesse d'Aiguillon, que le P. Launay n'a pas retrouvé, et de plusieurs lettres qui n'ont pas été conservées. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 18 et 19.

(2) Il paraît que l'une des formés de la sociabilité de ces Messieurs était de « présenter continuellement à boire ». Et Pallu mit ses missionnaires en garde contre une amabilité si dangereuse.

(3) C. Le Bruyn, *Voyages*, t. II, p. 322.

(4) Voir les planches de Le Bruyn, *ibid.*

l'avant-garde, pour frayer la voie aux autres, il décida qu'il partirait par ce premier bateau avec Messieurs Danville, Périgaud et Chereau ; sur le second, Messieurs Brunel, Laneau et de Chamesson s'embarqueraient sous la direction de M. Brindeau (1).

Ici encore, nous sommes heureux de saisir au passage la manifestation d'une sensibilité que Pallu s'applique d'ordinaire à cacher : « nous avoüons, écrit-il, que cette disposition « nous a beaucoup coûté ».

Pour la bien faire accepter de ses compagnons, il les réunit le 21 novembre, jour où l'Eglise Catholique célèbre la Présentation de la Vierge au Temple, et leur parla du don total à la cause de Dieu et du détachement nécessaires au vrai missionnaire ; il ajouta qu'il aimerait mieux aller tout seul au Tonkin, plutôt que dans la compagnie d'hommes qui ne se seraient donnés qu'à demi ; et « ce n'estoit qu'avec confusion, note-t-il modestement, que nous leur parlions de la « sorte, connoissants le fond de nostre misere »...

Puis il prit chacun en particulier et demanda si l'on était prêt à la séparation qu'il demandait. Et ces hommes, qui avaient déjà quitté leur patrie et leurs parents, se déclarèrent résignés à briser, pour l'amour de Dieu, les liens très doux qui les groupaient en une famille, famille errante, il est vrai, mais où l'on s'aimait d'autant plus que le foyer natal était plus lointain. Se doutaient-ils qu'ils ne se retrouveraient plus tous ici-bas ?

Désormais ils pouvaient partir dans les conditions réglées par l'Evêque, c'est-à-dire en deux groupes.

Avant de prendre place sur le bateau qui le transporterait à Surat, Pallu écrivait dans son *Journal* : « Dieu nous donne la « grace d'y arriver et nous y conserve la santé ! » Avait-il donc l'obscur pressentiment des heures douloureuses qui allaient suivre et des sacrifices qui seraient demandés à la petite armée missionnaire avant le terme de sa route ?

Le Vicaire Apostolique et les trois compagnons qu'il prenait avec lui s'embarquèrent le 28 novembre ; le vaisseau anglais sur lequel ils s'installaient portait le nom de *La Fleur de la*

(1) Cf. Lettre de M. Dauville à M. Fermanel, du 25 novembre 1662, A. M.-E., vol. 350, pp. 181-3. Cette lettre relève d'un mot l'incessante, l'infatigable activité de Pallu, p. 183 : « Pour Mgr... il veille, il travaille trois fois plus que nous. »

Mer ; il était commandé par le capitaine Nicolas, grec de nation et bon catholique ; les principaux officiers étaient aussi catholiques et la plupart français ; le reste de l'équipage était composé de banians et de maures (1).

Ce navire emportait tant de passagers et de marchandises que les voyageurs n'y trouvèrent pas d'autre lieu de retraite que l'endroit ordinairement délaissé à cause de son incommodité, « le dessus de la chambre du capitaine, qui n'estoit cou-
« vert que d'une toile et exposé à tous les vents ».

On fit voile le jour même, vers 11 heures du soir.

Les épreuves commencèrent dès le lendemain.

Ce fut d'abord un très fort tannage, qui incommoda tout le monde et spécialement Pallu : pendant quatre ou cinq jours, il ne put prendre ni nourriture, ni remède, sans les rendre aussitôt.

Durant ce temps, M. Danville avait de très violents accès de fièvre, avec des périodes d'affaissement cérébral ; le 6 décembre, il demanda à son évêque de le confesser ; le lendemain, il recevait l'extrême-onction et, le surlendemain, entre 6 ou 7 heures du matin, il expirait doucement. Pallu se fit un devoir de l'ensevelir lui-même, de réciter sur lui les belles prières que la liturgie catholique a composées pour les défunts ; puis le pauvre corps fut confié à la tombe mouvante qu'est la mer.

M. Chereau, à son tour, était très fatigué : déjà, la fièvre le tenait depuis le 3 ou le 4 décembre ; sous l'espèce de pavillon où s'abritaient les missionnaires, on lui avait dressé un petit lit que l'on avait entouré de tapis pour le mieux garantir du vent ; l'Evêque lui-même le soignait maternellement ; mais ni précautions, ni traitement ne purent le sauver, il mourut le 13 décembre (2).

Pallu fait un éloge attendri de ses deux compagnons, les premiers qui mouraient sur sa longue route, sans avoir eu la

(1) Le *Journal* de Gamron à Surat se trouve séparé de l'ensemble, qui est relié au volume 136, A. M.-E. ; il faut le chercher au vol. 135 (pp. 257-287). Cf. les lettres de Pallu au P. Bagot et à M^{me} Pallu, Launay, *Lettres*, t. II, pp. 21 et 340. De la lettre à M^{me} Pallu les A. M.-E. n'ont qu'une copie partielle, vol. 101, p. 145.

(2) Launay commet une erreur (*H. G.*, t. I, p. 72) quand il mentionne comme deuxième décès celui de M. Périgaud, au lieu de celui de M. Chereau. On se rappelle que Danville avait déjà été fatigué à Tauris et Chereau à Ispahan.

La Ville de SURATTE, dans l'Empire du Mogol.



INDE. — La ville de Suratte.

suprême gloire d'en toucher le terme ; il ajoute : « Nous les
« avons choisis pour nous accompagner dans le Tonquin, es-
« tant tous deux fort judicieux, de très bon conseil, très ha-
« biles et fort capables des langues. Dieu est le maistre. Qu'il
« regne et vive à jamais et que nous demeurions éternellement
« dans le silence et dans nostre neant ».

Il profitait de sa triste expérience pour épargner du moins à ceux qui viendraient après lui d'aussi douloureux accidents ; qu'ils achètent, avant de s'embarquer (si chères soient-elles) les provisions de vin, d'eau, de remèdes nécessaires pour le voyage ; qu'ils se garantissent mieux contre le froid ; l'évêque s'accusait d'avoir manqué de prudence, d'avoir voulu trop économiser ses petites ressources et il concluait : « Dieu nous
« pardonne toutes nos fautes, et nous fasse plus sages à l'ave-
« nir ! »

Pallu n'avait plus pour compagnons sur son bateau que « le
« bon M. Perigault » et un serviteur.

La traversée se poursuivait : on fut bientôt en vue des îles qui bordent la côte de l'Inde, verdoyantes et peuplées, dont l'aspect aurait ravi tous voyageurs autres que « des gens affli-
« gés qui ne respirent que le port ». On apercevait de loin en loin les voiles de quelque bateau ; était-il marchand, on se réjouissait et, au besoin, on le saluait d'un coup de canon ; si c'était un pirate (comme il arriva le 24 décembre) on faisait le branle-bas pour le combat, car on avait dix canons et l'on était bien décidé à s'en servir.

Le 30 décembre, le bâtiment mouilla devant Sualy, et comme les instructions du capitaine lui commandaient de s'y arrêter jusqu'à nouvel ordre, Pallu et Perigaud pressés de se rendre à Surat, se firent porter à terre avec leurs couvertures et leurs sacs, après avoir confié leur argent au capitaine.

La douane arrêta longtemps les voyageurs. Enfin, à une heure de la nuit, ils pouvaient s'installer sur trois charrettes à bœufs et franchir à grand trot, et non sans être très cahotés, les cinq lieues qui séparent Sualy de Surat (1).

Là, nouvelle douane. Heureusement, le P. Ambroise, capucin (2) ayant su leur arrivée, vint les prendre et les mena

(1) Surat et la région voisine sont décrits assez au long dans *Relations des Missions des Evesques françois...*, divisé en quatre parties, pp. 53-58.

(2) Le P. Ambroise n'était pas seulement très charitable. Il était aussi historien et avait composé un « fort beau et très curieux récit

« dans sa petite maison qui, par sa grand' charité, est l'hospice ordinaire de tous les evesques ou missionnaires... qui passent par Surate ». C'était un « sujet de grand mérite », dont l'accueil serait d'autant plus agréable à Pallu qu'il était celui d'un compatriote, puisque le bon Père était originaire de Preuilly-en-Touraine.

Si modeste qu'elle fût, la demeure du P. Ambroise donnait, en ce temps-là, asile à plusieurs prêtres, un carme, deux jésuites, un ecclésiastique français, et enfin un des « plus anciens et plus intimes et confidents amis », M. Chevreuil. Compagnon de voyage de Monseigneur Cotelendi, M. Chevreuil était, lui aussi, tombé malade en mer, et, au débarquement à Surat, son évêque l'avait confié à la charité des Pères capucins, qui l'avaient bien soigné et guéri.

Les complaisants religieux pouvaient même donner quelques nouvelles des deux autres Vicaires Apostoliques, qu'ils avaient reçus à leur passage : Lambert de la Motte s'était embarqué à Masulipatam, vers le 25 mars de l'année précédente (1662), pour Tenasserim, et sa traversée causait de l'inquiétude, car la mer était très grosse en ces jours-là ; quant à Cotelendi, il était parvenu le 20 juillet suivant à Masulipatam et y avait souffert de fatigues intestinales ; depuis cette date, on ne savait rien de lui (1).

Le dimanche 7 janvier, les passagers du second bateau, MM. Brunel, Brindeau, Laneau et de Chamesson débarquèrent à leur tour, après une traversée de trente-huit jours ; eux aussi, et tout spécialement MM. Brunel et Laneau, avaient été très éprouvés par la maladie et il leur faudrait du temps pour se remettre : heureusement la bonté du P. Ambroise était illimitée et il accueillerait et traiterait ces derniers arrivants, bien portants et malades, comme il avait fait les premiers.

Pour se soigner, l'on eut recours au traitement habituel, la purgation. A la fin de janvier, le Vicaire Apostolique n'était

« de l'établissement des Capucins dans les Indes », que l'évêque tourangeau put lire ; l'auteur annonçait qu'il composerait un appendice sur la religion des Mahométans et des Hindous. V., un touchant éloge de ce bon religieux dans la *Relation des Evesques français... divisé en quatre parties*, p. 34 sq.

(1) M. Chevreuil l'avait, dès leur première rencontre, trouvé tellement amaigri et pâli, qu'il ne pouvait mieux comparer son visage qu'à celui d'un mort. Lettre de M. Chevreuil à MM. Gazil et Fermanet, A. M.-E., vol. 971, p. 75.

pas encore remis et M. Brunel était si « bas » qu'on pensait « luy administrer l'extreme-onction » ; ce missionnaire était, d'ailleurs, « admirablement bien disposé » à faire le sacrifice suprême. Enfin, le 8 février, Pallu était « entièrement restablî » ; aux deux autres, il ne restait « que la foiblesse », et l'on pouvait espérer que vers la fin du mois ils seraient en état de se remettre en chemin.

Pendant qu'ils reprenaient des forces (sauf M. Brunel, dont le cas était plus grave), une lettre de Masulipatam, datée du 25 septembre 1662, était venue, le 14 janvier, consterner la petite troupe : elle annonçait que, le 26 août, à 6 heures du matin, l'ancien curé de Sainte-Madeleine d'Aix, devenu vicaire apostolique et évêque de Metellopolis, Monseigneur Ignace Cotelendi, épuisé par ses austérités et par une maladie qui était probablement la dysenterie, avait terminé sa courte et sainte vie par une plus sainte mort (1). Rien ne pouvait davantage affecter Pallu, qui avait rêvé pour Cotelendi d'un apostolat si long (il n'avait que trente-trois ans) et si fécond, et il lui fallait toute sa foi pour adorer quand même les insondables desseins de Dieu : « Nous demeurons dans l'estonnement et adorons dans un respectueux silence les conseils inscrutables de Dieu ».

Tant d'épreuves, « la mort de nos pauvres enfants », la maladie des autres, altérèrent un instant le courage héroïque de l'évêque. Aurait-il été un homme, s'il en eût été autrement ? Et encore, s'il avait trouvé à Surat un gros et affectueux courrier des Procureurs qui continuaient son œuvre à Paris ! Mais rien : on les traitait « comme des morts » !

Aussitôt, son âme se ressaisissait. Mort ? « Nous le voulons bien, puisque nous sommes morts en vérité en vous quittant et abandonnant tout ce que nous avions de plus cher au monde ». Et ces hommes, qui étaient morts à la vie facile et douce de la patrie, ils acceptaient de continuer l'œuvre entreprise, à laquelle « j'espère, nous travaillerons toujours également ; Dieu me fasse la grâce que ce soit avec le mesme zele, la mesme constance et perseverance que vous ».

Puis, donc, qu'il ne refuse pas de poursuivre le sillon commencé, Pallu continue à pourvoir aux besoins de sa mission :

(1) Il n'était pas mort à Masulipatam même, mais à deux lieues de là, dans le bourg de Palacol, où on l'avait transporté pour lui procurer les soins d'un chirurgien français. V. un récit de sa mort par M. Hainques, A. M.-E., vol. 135, p. 290. Cf. Launay, H. G., p. 73.

il fait dire aux compagnons de Cotelendi, qui sont restés à Masulipatam à attendre ses ordres, de prendre les devants jusqu'au Siam, s'ils en trouvent la possibilité ; il entretient ses Procureurs des renforts à prévoir (1), des envois de matériel à faire, de la correspondance, par les Anglais, jusqu'à Madras (2) et, par les capucins (s'ils veulent pousser aussi loin leurs avant-postes), jusqu'à Masulipatam et à Tenasserim. A la Propagande il ne demande pas de donner immédiatement un successeur à Cotelendi ; du moins, qu'elle choisisse par avance un candidat afin de l'envoyer en Orient dès qu'il y aura lieu ; il est souhaitable d'ailleurs, pour conserver à la mission son homogénéité, de le prendre parmi les hommes recrutés et formés à Paris ; ce qui est plus désirable encore, c'est que Rome accorde aux vicaires apostoliques le pouvoir de sacrer un évêque après le décès de l'un d'eux.

A Surat, tout n'était pas pour lui cause de tristesse : il recevait un courrier des « tres intimes amis », des chers hôtes des maisons des rues Coupeaux et Saint-Dominique, et c'était pour lui l'occasion d'épancher son cœur en effusions de piété, en confidences sur sa conception de la vie du missionnaire, en conseils pour leur propre formation ; on lui remettait aussi des lettres de M^{me} d'Aiguillon et il s'empressait de répondre à la charitable duchesse.

Au milieu de ces deuils, de ces fatigues, de ces occupations, Pallu ne pouvait donner beaucoup d'attention à la ville et au port de Surat (3) ; il fait cependant quelques remarques intéressantes : Surat est « un grand village, qui peut dans sa grandeur esgaller la ville d'Orléans et qui est très peuplée ». Ce sont les Hollandais qui l'ont créée ; mais, présentement, les

(1) Il insiste fortement sur les qualités nécessaires à ces nouvelles recrues : « Plus j'avance, plus je croirois qu'il faut estre delicat au delà de tout ce qu'on peut penser dans le choix des ouvriers. » Par ailleurs, il désire que les missionnaires connaissent « un peu de chirurgie ».

(2) Les intermédiaires de cette correspondance à Madras seraient les Capucins.

(3) Les détails relatifs au séjour de Surat sont empruntés non seulement au *Journal*, mais encore aux lettres de Pallu : à MM. les Procureurs (14 janvier et 8 février), à la Propagande (28 janvier), à M^{me} Pallu (8 février), à MM. les Séminaristes (1^{er} mars), à Mgr l'Archevêque de Paris (7 mars). Launay, *Lettres*, pp. 21, 23, 24 ; t. II, pp. 16, 340, 18. D'autres lettres n'ont pas été conservées : une à la Propagande du 20 janvier, une au Père Bagot, d'autres encore. V. la Vue du Port que nous insérons en ce volume.

Anglais y dominant, comme, d'ailleurs, ils commencent à s'emparer de tous les points intéressants des côtes, aux dépens des Hollandais et des Portugais ; ils y font un commerce très actif et y sont très respectés (1).

Quant aux habitants, ils étaient en très grande majorité hindous d'origine ; on trouvait cependant parmi eux plusieurs maures, qui occupaient les premières places, et quarante familles de catholiques, près desquels les capucins exerçaient leur ministère avec beaucoup de zèle et de charité.

Au bout de deux mois de séjour, le 8 mars, ses malades étant à peu près guéris, Pallu reprit sa route, selon l'itinéraire qu'il s'était fixé et qui coupait en biais, de Surat à Masulipatam, en passant par Aurangabad, l'immense péninsule hindoustane.

Ce jour-là, escorté de ceux qui l'avaient fréquenté dans Surat, capucins, français, catholiques d'origine diverse, il se borna à sortir de la ville et à grouper son monde « sous un grand arbre ou les caravanes s'assemblent ordinairement ».

On partit le lendemain matin, entre 3 et 4 heures. La partie du voyage qui commençait ne s'achèverait pas sans de nouvelles et cruelles épreuves.

(1) Voici le cours du change en cette année 1663 : la monnaie du pays est : 1^o la roupie, qui est d'un argent très épuré, et qui vaut une demi-piastre ou un écu de France ; 2^o le peschar, qui est du cuivre et qui vaut la 32^e partie d'une roupie.

CHAPITRE X

LE PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE (1662-1663) DE MARSEILLE AU SIAM PAR LA TURQUIE ET LA PERSE

(Suite et fin)

III

De Surat à Ayouthia

Ce furent, de Surat à Aurangabad, douze étapes faciles et paisibles : on avait loué quelques-unes de ces charrettes indiennes, étroites, montées sur des roues pleines, enjolivées d'arabesques et tirées par des bœufs trotteurs aux jambes hautes et grêles, aux cornes garnies de cuivre et ornées de houppes multicolores ; voyageurs et bagages y tenaient à l'aise ; pendant qu'elles roulaient doucement à travers les grandes plaines qui se développent à perte de vue, les bien portants s'y reposaient et surtout les malades y retrouvaient des forces. Dans les villages que l'on traversait, on avait en abondance les vivres nécessaires, et, sur le chemin, des eaux saines et fraîches ; le seul inconvénient était l'impossibilité de s'approvisionner en viande ou en œufs (qui auraient pourtant été bien utiles aux convalescents), quand on traversait des villages soumis aux observances brahmaniques. Point de voleurs, point de garde de nuit à faire.

Peu à peu, la petite troupe des missionnaires reprenait sa vie de communauté : emplois de nouveau répartis entre eux, prière en commun sanctifiant leurs journées, messe célébrée aux étapes, autant que le permettaient les circonstances, sous une tente que l'évêque avait fait faire exprès à Surat.

Il arrivait que des bandes de singes sautant « sur les arbres de branche en branche, comme les oiseaux y volent », venaient

égayer les voyageurs et accentuaient le caractère exotique et pittoresque de leur lointaine randonnée.

On parvint, le 22 mars, jeudi saint, à Aurangabad et l'on y resta quarante-huit heures, sans doute par respect pour ces jours sacrés. Pallu profita de ce court loisir pour envoyer de ses nouvelles en France : à M^{me} d'Aiguillon, il demandait des prières : « nous ne ferons rien auprès [de nos pauvres enfants « du Tonquin] qu'autant qu'on sera fidele à prier pour nous ; « faites-le, je vous en prie, associés-vous toutes les bonnes « ames, faites une queste generale de prieres, de sacrifices, « de communions, de jeusnes, de veilles, de pénitences, d'humiliations, d'oraisons, d'œuvres de charité ». Il disait que cette croisade surnaturelle serait bien plus profitable à la mission que les secours temporels que la duchesse avait procurés pourtant avec tant de zèle. (Voilà un évêque qui ne sous-estimait pas les valeurs spirituelles !) Si vous nous méritez, ajoutait-il, la bienveillance divine, rien ne nous manquera : « *quæritur primum regnum Dei et justitiam ejus et reliqua adjiciuntur vobis* ». (Matth. VI, 33). Et il concluait par ces mots, qui, à eux seuls suffiraient à dater la lettre du soir du vendredi saint : « Je suis tout à vous, dans le cœur de Jésus-Christ qui « vient d'estre ouvert pour nostre amour » (1).

Les missionnaires quittèrent Aurangabad le 24 mars. Ce jour-là, Pallu commit une imprudence dont il s'accuse vertement dans son *Journal* : « Nous avons commis ce matin une faute qui « n'est pas pardonnable à des personnes qui voyagent depuis un « an et nous la déclarons afin que les autres n'y tombent pas ». Tandis qu'il faisait une pause avec ses compagnons, il permit que les deux charrettes des bagages prissent les devants, parce que, plus lourdement chargées que les autres, elles allaient aussi plus lentement. Mais elles s'engagèrent dans une fausse direction, et on ne s'en aperçut que tardivement : or elles étaient accompagnées par un seul conducteur indigène. Qu'arriverait-il si cet homme s'égaraient ? ou s'il était malhonnête ? ou s'il faisait quelque rencontre fâcheuse ? car ces voitures contenaient les choses les plus nécessaires à la vie quotidienne des voyageurs. Heureusement, dans le lointain, on entrevit le profil mobile des charrettes qui s'éloignaient. Alors, Pallu dé-

(1) D'Aurangabad, Pallu écrivit deux lettres : la première à la duchesse d'Aiguillon, l'autre à MM. Gazil et Fermanel. Launay, *Lettres*, t. II, p. 341, et t. I, p. 21.

pêcha vers elles son fidèle serviteur persan et elles arrivèrent au camp, dans l'après-midi, une heure après le convoi régulier.

Le lendemain était jour de Pâques et l'évêque eût volontiers solennisé la fête en séjournant dans le village de Pipelgam où il campait. Mais il préféra que sa petite troupe se contentât d'entendre deux messes et reprit ensuite sa route, car l'expérience lui avait appris qu'ils n'étaient jamais plus à eux-mêmes et plus recueillis que dans leurs charrettes en marche.

Le 26, le 27, le 28 mars, le voyage se poursuivit paisiblement ; à peine faut-il noter, ce dernier jour, un petit accident : la roue d'une des charrettes aux bagages se rompit et l'on dut répartir la charge de la voiture sur les autres, pour pouvoir continuer le chemin jusqu'au prochain village, où on procéderait à la réparation nécessaire. On venait de passer la ville d'Acheti.

Ici, le *Journal* a malheureusement une grande lacune de cinq mois. Que sont devenus les feuillets précieux qui devraient nous raconter les étapes et les terribles épreuves des missionnaires ? Les trop rares renseignements fournis par la correspondance de Pallu (1) augmentent encore notre regret de cette irréparable perte.

Voici le peu que nous savons.

Les missionnaires, continuant leur chemin par Oudeguir et Senbidar, arrivèrent le 14 avril à Golconde, où ils furent hospitalisés très aimablement par le Père Diégo, des Ermites de Saint-Augustin. Le 2 mai, il atteignaient enfin Masulipatam, où ils comptaient s'embarquer pour Tenasserim.

Mais une déception les attendait : le temps de la navigation vers l'Indochine, conditionnée par la direction des vents, était passé et ne se représenterait qu'au mois de septembre.

Désireux d'être utile, Pallu se rendit à l'important comptoir anglais de Madras, que deux capucins français évangélisaient depuis plus de vingt ans : il répondrait ainsi au désir souvent exprimé (2) par ces Pères de faire administrer le sacrement

(1) Launay a publié trois lettres de cette époque : aux « Amis », à la Propagande, à M^{me} d'Aiguillon. Launay, *Lettres*, t. I, p. 28 ; t. II, p. 19 et p. 343. Une lettre à Lesley n'a pas été imprimée. A. M.-E., vol. 101, pp. 193-198.

(2) Lambert de la Motte n'avait pu satisfaire à ce désir parce qu'il avait tenu à mettre à profit, pour partir, la saison des vents favorables, ni Cotelendi, parce qu'il en avait été empêché par la maladie et la mort.

de confirmation à leurs fidèles ; surtout, il demanderait à ces religieux de devenir les correspondants de sa Mission du Tonkin, selon l'idée qu'il avait déjà exprimée pendant son séjour à Surat (1).

Il quitta donc Masulipatam le 10 mai et arriva par voie de terre, le 21, à Madras, où on l'accueillit avec grande joie ; pendant quinze jours, il confirma des milliers de catholiques.

Il parcourut ensuite, à quelques lieues vers le Sud, la région de Méliapore (ou San Thomé), pour y donner le sacrement de confirmation à tous ceux qui le demandaient (2). Il eut même la satisfaction de faire un pèlerinage au tombeau que la tradition présente comme celui de saint Thomas et de vénérer plusieurs souvenirs du même apôtre : une croix qu'il aurait gravée, la grotte où il aurait vécu, la pierre sur laquelle il aurait subi le martyre.

Il revenait à Masulipatam (3), vers le 10 août, tout heureux de la besogne accomplie et de sa dévotion satisfaite, lorsqu'il apprit, dès son retour, deux terribles nouvelles : M. Brunel était mort le 11 et M. Périgaud était mourant. Quelle était la maladie qui les emportait ainsi ? épuisement général ? dysenterie ? choléra ? Pallu n'en dit rien. M. Périgaud mourut le 18 (4).

Pallu resta-t-il insensible à ces deuils cruels ? Se laissa-t-il, au contraire, abattre par eux ? Pour le savoir, lisons quelques lignes d'une lettre qu'il écrivait aux « Amis », le 1^{er} septembre,

(1) V. p. 140. Ces religieux étaient le P. Ephrem, de Nevers, et le P. Zenon, de Baugé.

(2) Dans les lettres à Lesley, il écrit que les religieux et les chrétiens lui ont fait partout bon accueil à cause de la simplicité de son train (il n'a avec lui qu'un ecclésiastique) et de sa continuelle application à ses fonctions, à la prière, à l'étude. A Madras, il a refusé d'être nourri par les pauvres Portugais et n'a accepté aucun présent.

(3) A une date que nous ne pouvons préciser exactement, Pallu se rendit à Palacol, où reposait le corps de ce cher Cotelendi, qu'il pria et vénérât « comme un saint » ; et, ne pouvant souffrir qu'il demeurât plus longtemps en terre païenne, il le fit exhumer et apporter à Masulipatam. Là, on chanta un service anniversaire (on était donc vers le 16 août 1663, puisque Cotelendi était mort le 16 août de l'année précédente) et on l'inhuma de nouveau dans le cimetière des chrétiens. Lettre à Lesley, A. M.-E., vol. 101, p. 154.

(4) M. Chevreuil parle d'enflure des jambes et d'hydropisie pour M. Brunel et de flux de sang pour M. Périgaud. Launay, dans son *Mémorial*, donne le 7 et le 13 comme dates de la mort de MM. Brunel et Périgaud. Nous avons suivi dans notre texte la chronologie de M. Chevreuil dans une de ses lettres. A. M.-E., vol. 971, p. 75.

c'est-à-dire quelques semaines seulement après les derniers décès :

.....« J'espere que vous ressentirés les mesmes effets que
 « nous esprouvions, car, par la misericorde de Nostre Seigneur
 « bien loin que ce nombre de nos freres morts nous espou-
 « vante ou abbate le cœur, (quoyqu'il nous soit sensible jus-
 « ques au dernier point) que plutost nous esprouvions un plus
 « grand courage et une plus grande vigueur à la poursuite
 « de l'œuvre qu'il a plu à la divine bonté de nous mettre entre
 « les mains, de sorte qu'il semble que l'esprit qui estoit res-
 « pandu dans tout le corps de cette mission, se renferme et
 « se retire plus intimement dans le petit reste de ses membres,
 « pour les animer et encourager au milieu de tous ces perils
 « qui ne nous font point de peur, estant aussi facile à Nostre-
 « Seigneur de consommer son œuvre en peu de personnes
 « comme en plusieurs, et je ne doute pas que tous ces Mes-
 « sieurs qui nous ont precedes, comme de saintes et inno-
 « centes victimes, aux noces de l'Agneau, ne nous obtiennent
 « plusieurs benedictions et secours du ciel sur cette œuvre ; car
 « si nous avons perdu en leurs personnes de fideles coadju-
 « teurs, nous avons acquis autant de puissants avocats et pro-
 « tecteurs en nos besoins et necessités ; mais quand bien même
 « il plairoit au Maistre de la moisson d'appesantir son bras
 « sur le reste de son petit troupeau qui, en vérité, luy est bien
 « soumis, disant de cœur aussi bien que de bouche : *Sive vi-
 « vimus sive morimur, Domini sumus* (1). Je vous prie de
 « rappeler en vos esprits ce que souvent je vous ay dit que
 « vous nous deviez considérer comme des enfants perdus, qui
 « nous estimerions heureux de pouvoir bastir un pont de nos
 « carcasses pour vous porter dans la Chine ou dans le Tun-
 « quin (2), pour y travailler avec plus de fidelité et de benedic-
 « tion. C'est pourquoy, quoy qu'il arrive de nos personnes,
 « je vous supplie de regarder toujours cette œuvre comme l'un

(1) « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. » Texte de l'*Épître de saint Paul aux Romains*, XIV, 8.

(2) Cette image de pont bâti avec les carcasses des missionnaires le hante, car elle revient dans une lettre du même jour à M^{me} d'Aiguillon : « Voilà le pont commencé ; trop heureux si nos carcasses et nos os, « aussi bien que ceux de nos chers fils, pouvoient servir de pilotis « pour l'affermir et faire un chemin plein et ouvert à de braves mis-
 « sionnaires... »

« de nos principaux emplois et qui semble nous avoir esté
« commis et confié préférablement à tout autre (1).

Voilà Pallu au naturel : un tempérament ferme et équilibré, accessible à la sympathie, à la tendresse même, et donc à la peine, mais trop solidement trempé pour céder au découragement, capable de plier sous la souffrance, incapable de rompre.

Il terminait d'ailleurs sa lettre en demandant des renforts, (pourvu qu'en les lui envoyant on fit plus attention à la qualité qu'à la quantité), et en recommandant la lecture de la *Vie de saint François-Xavier*, lecture où il se complaisait lui-même en ce temps-là, et qui lui semblait particulièrement propre à donner à des aspirants l'esprit missionnaire, c'est-à-dire l'esprit de sacrifice.

Cependant, tout ne fut pas tristesse dans cet arrêt à Masulipatam : un peu de joie fut donnée à Pallu quand il apprit que son ami Lambert de la Motte était déjà arrivé en « Cochinchine » et qu'il y faisait de bonne besogne (2). Lui-même exerçait dans Masulipatam ses fonctions épiscopales en confirmant une bonne partie des deux cents catholiques qui y habitaient.

Et puis, toujours pratique, il glanait les renseignements qui pourraient être utiles aux autres missionnaires. Le port l'intéressait par sa grande activité. Par contre, il déconseillait le séjour dans la ville : en effet, elle est assez malsaine, avec ses maisons de bois pressées les unes contre les autres, ses rues étroites, ses eaux salées. Il y règne une chaleur étouffante; et point d'ombrages, point de promenades dans les environs, où l'on puisse aller chercher un peu de fraîcheur. Comment s'étonner si ce climat est meurtrier pour les Européens ?

Aussi l'évêque recommande-t-il à ceux qui viendront après lui de s'arrêter à Golconde et d'y séjourner tant que la saison

(1) Le *Bulletin de l'Œuvre des Partants*, organe de vulgarisation de la S. M.-E., qui a consacré quelques pages au premier voyage de Mgr Pallu, dans l'année 1893, commet plusieurs fautes au sujet de ces décès : 1° p. 759, il note la mort en mer de MM. Saisseval-Danville et Périgaud (au lieu de Saisseval-Danville et Chereau) ; 2° p. 762, il fait mourir pendant la traversée de l'Inde MM. Chereau, Robert et Brunel (au lieu de Brunel et Périgaud ; M. Robert avait quitté le groupe dès Alep).

(2) Il ne dit ni ce qu'il apprit au juste, ni comment il l'apprit. Dans ce passage, le mot « Cochinchine » ne signifie pour Pallu que Indochine. Lambert ne se rendit dans la Cochinchine proprement dite, pour la première fois, qu'en 1670-1671.

de la navigation ne sera pas venue ; cette saison, qui est celle des moussons, se présente deux fois par an, d'abord avec le mois de mars, puis avec le mois de septembre ; les missionnaires, restés à Golconde, chargeront un de leurs correspondants de Masulipatam de constituer leurs approvisionnements et ils ne descendront eux-mêmes vers la côte que pour s'embarquer (1).

On était arrivé à la fin d'août. Or, parmi les bateaux ancrés dans le port, un seul allait mettre à la voile pour Tenasserim, et c'était un bateau maure. Se confierait-on à ces mahométans, toujours si hostiles aux chrétiens ? Si on s'y résignait, partirait-on tous ? La question valait la peine d'être étudiée.

Après maintes réflexions, après maintes prières, Pallu décida qu'il prendrait le vaisseau maure avec tous les siens, et, sur-le-champ, il se préoccupa de réunir les provisions nécessaires pour le voyage : la traversée durait normalement dix-neuf à vingt jours, et il se crut très prudent en achetant des vivres pour trente ou quarante. Qui n'eût pensé cette prévision suffisante, presque superflue ? Et cependant.....

Le 27 août, il fit dire au nacoda, c'est-à-dire au pilote, qu'il s'embarquerait sur son bateau, et, quelques jours après, convint des conditions de prix et de logement : pour s'assurer, à lui et à ses compagnons, plus de tranquillité à bord, il loua la moitié du château de poue.

La précaution était bonne, car, le 3 septembre (2), quand les voyageurs montèrent sur le navire, tout y était confusion ; une partie de l'emplacement réservé par Pallu était occupée par d'autres passagers et il lui fallut de l'énergie pour obtenir du capitaine des places supplémentaires.

On quitta le port dans la nuit du 5 au 6 septembre. Le vais-

(1) Les A. M.-E. ont conservé un rapport de Pallu, non daté, il est vrai, mais appartenant à la fin de son séjour à Masulipatam, vol. 101, pp. 159-167 ; adressé à un cardinal (probablement le préfet de la Propagande), il comporte neuf pages et passe en revue les diverses missions des Indes et des environs : Golconde, Masulipatam, Madras, Palicate, Méliapore, « Portus Novus » et Tranquebar, Le Maduré, Bengale, Tenasserim, Mozambique, Macassar, Macao. Il termine par une demande de renforts. Le « Portus Novus » de Pallu est évidemment le Porto Novo actuel sur la côte de Coromandel.

(2) La veille au soir, au cours de sa longue lettre à Lesley, Pallu disait qu'il passerait à écrire « la meilleure partie de la nuit ». Il se proposait d'embarquer le lendemain matin, à sept heures.

seau, « qui n'étoit que médiocrement grand », portait cinquante à soixante personnes, qui appartenaient à la religion musulmane, à l'exception de dix-huit qui étaient chrétiennes.

Pendant sept ou huit jours, le temps fut très favorable et le vent d'ouest poussa le navire vers le Siam ; puis, la brise s'apaisa, s'éteignit ; le bateau alors devint le jouet des courants marins et il dériva d'un degré environ vers le nord pendant les journées du 13 au 15. Le 16, le vent, se mettant à souffler de l'est, devint tout à fait contraire ; il grandit les jours suivants si bien qu'il souleva, le 22, une grosse tempête : les marins maures, sans doute très inexpérimentés, avaient déjà abandonné le château de proue et le bâtiment se serait abîmé dans les flots, si deux passagers portugais, qui connaissaient la manœuvre des voiles, n'en eussent corrigé la disposition. Le 23, on aperçut la terre et, le 24, on reconnut que c'était la côte du royaume d'Aracan et qu'on était sous le 17° degré de latitude. Il y avait là un fond favorable et l'on jeta l'ancre, car on était aussi incapable d'avancer vers Tenasserim à cause du vent, que de maintenir le vaisseau contre les courants.

Demeurer ainsi immobile était dangereux, parce que les provisions commençaient à s'épuiser. D'autre part, aborder à un port du royaume d'Aracan et du Pégou eût été s'exposer à tout perdre, y compris sa liberté. Remonterait-on au nord, de façon à « relâcher vers Bengale ? » Cela paraissait manifestement courir à un naufrage, à cause des bancs de sable qui barrent cette route maritime et des intempéries qui y régnaient en ce temps. Quant à faire demi-tour, en mettant le cap sur Masulipatam, on ne pouvait s'y résoudre, de peur de perdre tout le profit du voyage et de se faire battre par de nouvelles tempêtes.

Pendant que le nacoda pesait les inconvénients des divers partis qui se présentaient à lui, Pallu prenait les mesures qui lui semblaient s'imposer.

Il n'avait qu'une médiocre confiance dans l'habileté professionnelle de ses marins : l'expérience venait, en effet, de lui montrer qu'elle était fort médiocre et il avait ouï dire, en outre, que deux vaisseaux qui accompagnaient celui qui transportait Lambert de la Motte étaient allés se perdre sur la côte de Bengale.

Il assembla donc ses missionnaires, leur rappela l'esprit de détachement et de sacrifice qui est nécessaire à l'apôtre et dont

un François Xavier et un Cotelendi avaient donné de si beaux exemples ; avec son génie d'adaptation au réel, il ajouta pour les siens de précieuses règles pratiques ; d'abord, en général être toujours prêts, en sorte qu'ils fussent, s'il arrivait quelque péril, en état d'être utiles ; puis, en cas de danger, courir aussitôt vers les chrétiens et recevoir leur confession ; se répartir dès maintenant entre eux l'argent qui restait ; se grouper de préférence vers la poupe ; enfin faire l'inventaire des provisions et prendre des mesures en conséquence.

Pallu tint à réaliser une précaution toute personnelle, en faisant son testament (1). Il en avait déjà fait un, écrit-il, sept ans plus tôt, « sous le bon plaisir » de son père. Il jugeait opportun de lui en substituer un autre, en ce 24 septembre 1663, pour mieux pourvoir à ses deux principales obligations, dont l'une regardait les peuples dont il était chargé, et l'autre la province de Touraine où il avait « pris naissance et reçu « le saint baptême ». En conséquence, il laissait quatre milles livres destinées « aux plus grands besoins » de sa Mission ; d'autre part, il léguait six mille livres aux fils de « feu « Monsieur Vincent, pour les aider à s'établir dans la ville « de Tours » ; il prévoyait d'ailleurs que, si cet établissement ne pouvait se réaliser, on attribuerait pendant dix ans la rente des six mille livres à des missions diocésaines, au bout de ces dix ans, le capital lui-même à la fondation d'un séminaire ; en tout cas, Lazaristes ou professeurs de séminaires devaient s'engager « à faire tous les deux ans une mission d'un ou « deux mois dans quelque paroisse des champs de l'Eglise « de Tours ». On voit si l'idée de mission était chère au Vicaire Apostolique.

Pendant que Pallu prenait ainsi ses ultimes dispositions, le nacoda se laissait pousser à une étrange démarche. Parmi les passagers maures, il s'en trouvait de particulièrement superstitieux : lorsque soufflait la tempête, ils enroulaient autour du gros mât, « des cordes pleines de nœuds », pour lier ainsi les vents. Leur geste magique demeurant inefficace, ils pensèrent que l'effet en était empêché par la prière des missionnaires « francs ». Le nacoda vint donc, de leur part, trouver ceux-ci et leur demanda de cesser de prier pendant trois ou quatre jours, ou, du moins, de tenir fermés leurs bréviaires ou leurs

(1) A. M.-E., vol. 101, p. 207. Launay, *Lettres*, t. I, p. 404.

livres pendant que les maures prieraient. Pallu et les siens pensèrent qu'il y allait de l'honneur de leur foi ; accepter la proposition qu'on leur faisait ne serait-il pas reconnaître l'infériorité de leur religion ou l'impuissance de leur Dieu ? Ils répondirent qu'ils continueraient leurs prières et qu'ils les feraient dans leurs livres comme auparavant ; ils ajoutèrent qu'ils avaient expressément déclaré, avant de s'embarquer, que leur office était de prier et que ce serait leur principale occupation durant le voyage ; d'ailleurs, le nacoda lui-même leur en avait manifesté déjà plusieurs fois son édification.

Isolés sur leur bateau maure, ils s'attendaient à toutes les avanies de la part des infidèles. Mais on les laissa tranquilles et même, plus tard, le pilote leur fit des excuses, disant « qu'on ne doit jamais quitter Dieu pour quoi que ce soit, « quand même on devrait nous tailler en pièces ».

Le 1^{er} octobre, le bois vint à manquer pour la cuisson des aliments et l'on alla en couper dans une petite île, assez proche de la terre ferme. On se trouvait, en effet près d'un chaquet de petites îles côtières, toutes verdoyantes de hautes futaies, qui faisaient, ajoute mélancoliquement Pallu, « une « vue fort agreable à ceux qui sont dans leur chemin et ont « le vent en poupe ».

Le 3, l'évêque constata qu'il n'avait « plus que pour sept « ou huit jours de riz et fort peu de biscuit » ; il décida donc « de ne cuire plus qu'une fois ». Mais, pour relever le courage de ses compagnons, il les exhorta à se confier en Celui qui avait dit : « *Nolite solliciti esse dicentes : quid manducabimus ?* » (1) et il leur commenta ce texte sous forme de conférence.

Les jours passèrent avec monotonie : du 15 septembre au 15 octobre, ils n'avaient « pas avancé 20 lieues de France » dans la direction de Tenasserim.

Enfin, dans la nuit du 15 au 16 octobre, un vent plus favorable se leva. Mais il jeta presque aussitôt le navire dans un mortel danger. En effet, le pilote aperçut tout à coup, droit dans la direction qu'il suivait et « à la portée d'un mouset, une roche qui affleurait à peine à la surface de l'eau et

(1) « Ne soyez pas préoccupés, disant : que mangerons-nous ? » S. Matth. VI, 31.

qui se décelait surtout aux bouillonnements des flots. C'était le naufrage, s'il ne parvenait à l'éviter. Mais comment l'éviter, puisque l'on en était si près et que les vents et le courant y portaient avec violence ?

Vite, il « embrouilla » les voiles et jeta l'ancre : le bateau se ralentit, puis s'arrêta. Le danger était conjuré pour l'instant ; mais il restait imminent, car le navire secoué par la mer tirait sur sa chaîne, et, la poupe tournée vers la roche, menaçait de s'y jeter, si l'ancre ne tenait solidement.

On demeura ainsi de longues heures et l'on eût été perdu, écrivait Pallu, « si le fond n'eust été bon, ou que peut-être « celui-mesme qui avoit fait grace de donner la decouverte « du rocher n'eust fortement retenu et arrêté le vaisseau ». Enfin, continue-t-il, « Dieu nous donna le jour suivant un « petit vent favorable pour nous tirer de ce mauvais pas ».

Le 17, le bateau put reprendre sa course vers Tenasserim ; il doubla le cap Negraïs et gagna la pleine mer. Mais, vers minuit, une furieuse tempête s'étant levée, il fut bientôt de nouveau en perdition : cette fois, il risquait de s'échouer sur des bancs de sable que la sonde révélait à une faible profondeur. Le péril parut si proche, que le capitaine envoya dire aux missionnaires « qu'il n'y avait plus de ressource qu'en « Dieu », et qu'il les priait, s'ils savaient « quelque remède, « de l'employer aussitôt ». De nouveaux sondages apprirent peu après que le danger diminuait et l'on respira.

Pallu note alors : « Nostre-Seigneur, qui proportionne tous « jours ses grâces aux estats où il nous met, nous en a fait « de grandes en ce rencontre. Il nous prépara à cette es- « preuve par un sujet d'oraison que nous prîmes en commun « le jour precedent... « *Si ambulavero in medio umbrae mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es* » (1). Et il ajoute : « on auroit de la peine à le croire, si on ne l'expérimentoit : ces perils donnent du courage et de la force ; ils « causent le mépris de la vie et ostent la crainte de la mort ; « on y trouve la paix et le recueillement dans l'abandon à « Dieu ». Cependant le navire avait pu se remettre en route. Le 21, il atteignit les îles qui bordent la côte indochinoise,

(1) « Même quand je marche à l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi. » Psaume XXII, 4.

puis se mit à louvoyer entre elles. Enfin, le 29, il mouilla l'ancre devant Mergui (1).

Le 31, un pilote spécial vint prendre la direction du bateau et le conduisit jusqu'au port.

Pallu ne nous dit pas le sentiment d'apaisement que tous les missionnaires durent éprouver : après les rudes fatigues et les dangers de ces deux mois, ils se sentaient enfin en sécurité dans des eaux tranquilles, et une grande impression de paix devait descendre en leur âme des grands bois qui font à la ville un cadre toujours vert.

Le lendemain, en la fête de la Toussaint, les missionnaires purent descendre à terre. Or il se trouvait là un provençal, originaire de la Ciota, M. Bernard, officier d'un vaisseau venu de Surat, « que la Providence de Dieu avoit retenu depuis six « mois dans ce port pour nous servir », dit Pallu. Il s'empressa auprès des voyageurs, les emmena dans une chambre où l'évêque célébra aussitôt la messe et dit un *Te Deum*, en action de grâces de leur heureuse arrivée. Puis, le charitable français donna à dîner à ses compatriotes et leur procura un logement commode ; durant tout leur séjour à Mergui, il ne cessa d'ailleurs de multiplier ses bons offices à leur égard.

Repasant les jours écoulés, Pallu essayait de dégager les leçons qu'ils comportaient. Personnellement, il avait employé les huit ou dix premiers à une retraite (2) : « nous y avons « reconnu, écrivait-il, qu'on trouve Dieu partout aussi bien « dans le tumulte et la confusion (quand on y est par son ordre et pour sa gloire) que dans les déserts et les solitudes ». Depuis, il avait fait pour ses missionnaires, presque tous les jours, alternativement, tantôt des conférences spirituelles, tantôt des cours pratiques sur les questions de dogme et de morale qui s'imposeraient bientôt à leur apostolat.

(1) Pallu note que la contrée de Tenasserim, qui comprend Mergui et son territoire, forme une sorte de Duché ou de Vice-Royaume, dépendant du Royaume de Siam.

(2) Il s'était mis pour cela sous « la conduite de M. Brindeau », parce qu'il pensait que « l'exactitude et la constante application » de ce missionnaire à tout ce qu'il faisait étaient directement opposées à ses propres défauts. « J'ai cru, ajoutait-il, qu'en me soumettant à lui pour « ma conduite personnelle..., comme un enfant, et lui rendant compte « de temps en temps de mes résolutions et exercices, attireroit sur « moy la divine miséricorde, ce que j'ay déjà expérimenté. » Lettre au P. Bagot du 26 décembre 1663. Launay, *Lettres*, t. 2, p. 22. Cette lettre est datée de Tenasserim ; c'est par erreur que Launay la date de Siam.

Quant à la disette de provisions, dont ils avaient souffert durant quelques semaines, elle comportait aussi un enseignement, c'était « que la nature se contente de peu, et qu'il ne « faut pas plaindre un missionnaire, quand on sçait que l'eau « ne lui manque pas et qu'il se peut repaître de riz avec quel- « que petit assaisonnement au moins une fois par jour... »

« Si nous eussions eu plus de piété », ajoute-t-il modestement, « nous eussions deu ressentir plus la faim spirituelle de « nos âmes que celle de nos corps, aians été privez durant « deux mois de notre divine viande », la sainte eucharistie. Ils avaient tâché, du moins, de remplacer la messe et la communion par l'union de pensée avec les prêtres qui célébraient à travers le monde.

Leurs santés étaient restées bonnes, grâce à quelques précautions élémentaires. Seul M. Laneau, si éprouvé sur le Golfe Persique, était encore souffrant ; mais voici que, une fois débarrassé, il se remettait visiblement.

Mergui n'était pour Pallu qu'une escale, où il ne pouvait s'attarder. Il observe pourtant qu'on ne trouve dans la ville (non plus qu'à Tenasserim) ni blé, ni farine, ni beurre, ni huile, ni sel, ni sucre, « et autres espiceries », ni « aucuns vases de terre ou de fayance ». Pourquoi cette pénurie ? « Cela « ne vient pas tant du défaut de terroir que de la faiblesse et « fainéantise ou du peu d'adresse des gens de la terre, dont les « plus considérables n'ont pas plus d'industrie que les villageois d'Europe ». En conséquence, les missionnaires doivent se tenir pour avertis et apporter avec eux ce qui leur est nécessaire, spécialement la farine pour les hosties.

Dès qu'il avait touché terre, Pallu avait écrit au P. Cardoso (1), jésuite, supérieur de la mission de Tenasserim, et avait reçu de lui une réponse fort « civile ». Le 10 novembre seulement, grâce à la complaisance d'un « amy », qui lui offrit quelques places dans son bateau, il put, avec deux missionnaires, monter vers Tenasserim, afin d'y préparer tout pour la suite du voyage. Une fois à la ville, après deux jours de navigation (2), l'on fut très affectueusement accueilli par le père jésuite.

(1) Joan Cardoso, portugais, ancien procureur de Macao et de la province du Japon.

(2) Il y a un peu plus de 60 kilomètres d'une ville à l'autre.

Désormais, Pallu devait avoir l'impression qu'il était au terme de son voyage : il ne se trouvait qu'à trois cents kilomètres en ligne droite de Ayouthia, la capitale du Siam ; et déjà il en recevait des messages : en effet, tandis qu'il était chez le P. Cardoso, on lui apporta deux lettres de M. de Bourges (1), deux lettres qui lui souhaitaient la bienvenue en cet Extrême-Orient qu'il touchait enfin, et dans lesquelles il trouvait de bonnes nouvelles de Lambert de la Motte, de ses deux collaborateurs et de leur mission : il en éprouva une de ces grandes joies soudaines qui effacent des mois et des années de peines. Ce sentiment dut grandir encore quand, le 27, « arrivèrent de Siam (2) deux chrétiens de la part de Mr l'Évêque de Bérithé pour [lui] servir d'interprète et [le] conduire « dans le chemin ».

Cependant, Pallu était obligé de s'attarder plus qu'il n'eût voulu : il n'obtint que le 26 novembre la permission de retirer ses coffres du bateau et subit la visite de la douane le lendemain ; M. Laneau, notablement amélioré, ne put arriver à Tenasserim que le 11 décembre ; le 14, « après beaucoup de « courses et de sollicitations », on reçut enfin les passeports pour la capitale ; puis ce furent les bateaux qui manquèrent.

L'évêque avait le temps d'observer autour de lui et de laisser sa pensée retourner vers les amis de France.

Il observait donc et tout lui était nouveau et étrange dans cette Indochine où il venait d'aborder, et, pour en donner quelque idée à ses lecteurs parisiens, il la comparait à la Nouvelle-France, où sa compatriote, la tourangelles Marie de l'Incarnation, faisait des prodiges de charité auprès des Indiens.

Il se trouvait dans une contrée tout envahie par la forêt ; dans cette jungle farouche vivaient les éléphants, les rhinocéros, les tigres, les buffles. Des agglomérations, au nombre de mille environ, s'y dispersaient, spécialement le long des rivières ; les habitations en étaient d'art et de forme tout primitifs, et Pallu (qui ne connaissait pas les palafittes des anti-

(1) Lambert de la Motte avait pour compagnons MM. de Bourges et Deydier. Launay, *H. G.*, t. I, pp. 54-55. Il était arrivé à Tenasserim le 16 mai 1662. Ainsi qu'il sera dit plus loin, il renvoya M. de Bourges en Europe et celui-ci, qui quitta Ayouthia le 14 octobre 1663, avait donc écrit ses deux lettres avant le débarquement de Pallu.

(2) Au XVII^e siècle, on désignait la capitale du royaume de Siam par des noms variés : Siam, Odia, Juthia, Joudia. Les géographes modernes écrivent : Ayouthia ou Ayuthia.

ques cités lacustres), les comparait, non sans humour, au perchoir de nos volailles : quatre poteaux de bois verticaux, portant une plate-forme de tiges de bambous, à laquelle on accédait par une échelle ; sur cette plate-forme, une sorte de cage à claire-voie, coiffée d'un toit en feuilles de palmier ; c'est du haut de ce palais que les indigènes bravaient les pluies diluviennes qui noient le sol, et les grands fauves qui rôdent partout.

L'évêque se montre sympathique à ces pauvres gens, simples, moraux, accueillants aux étrangers, étonnants de frugalité. Leur religion repose sur une assise profonde de vénérables croyances : l'existence d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, l'immortalité de l'âme, la félicité du paradis et les supplices de l'enfer ; mais, sur ce vieux fond, bien des superstitions « fabuleuses et ridicules » se sont élevées. Ils ont des religieux, appelés talapins (1), qui gardent la chasteté comme les prêtres catholiques. Pallu souhaite que ces honnêtes Indochinois soient évangélisés sans retard, puisqu'ils sont menacés d'être envahis par le mahométisme.

Il y a bien la mission catholique de Tenasserim ; mais elle est encore toute récente et a, jusqu'ici, limité son action aux Portugais, car il y a tout un quartier de Portugais à Tenasserim, et même Pallu, à la demande du Père Cardoso, a accepté d'entendre leurs confessions et de « reveiller leur foy et leur « ferveur par [ses] exhortations et catéchismes ».

Le Vicaire Apostolique n'est pas tellement occupé par son ministère qu'il n'ait le temps d'écrire en France (1). Au P. Bagot il envoie une lettre affectueuse et reconnaissante, dans laquelle il donne des nouvelles de ses chers missionnaires et des siennes propres, et où il note l'excellence de ses rapports avec le Père Cardoso, jésuite et portugais ; une remarque finale nous instruit sur sa formation missionnaire : « jamais je n'ay « plus utilement étudié que dans le cours de mon voyage. Je « vous avoue que j'avois besoin de cetté etude et des diffé- « rentes experiences que j'y ai faites pour me disposer aux

(1) M. de Bourges qui les a fréquentés et interrogés les appelle talapins. *Relation du voyage de Mgr de Bértyle*, p. 127.

(2) Il a écrit à MM. les Procureurs et au P. Bagot (26 décembre 1663). Launay, *Lettres*, t. I, p. 30 et t. II, p. 21. D'autres lettres au Secrétaire de la Propagande, à Mesdames d'Aiguillon et de Miramion n'ont pas été conservées.

« missions. On acquiert beaucoup quand on s'applique à tout
« ce qu'on voit, qui a quelque rapport à ce que l'on veut
« faire ».

Si l'évêque se comporte toujours en disciple avec le P. Bagot, il se montre chef à l'égard de ses Procureurs à Paris, en leur indiquant ce qu'ils ont à faire. D'abord, qu'ils entretiennent d'excellentes relations avec « la maison des bons amis, « les assemblées, et par ce moi en les congregations » ; qu'ils étendent même leur sollicitude aux « assemblées du dehors » ; c'est ainsi qu'ils recruteront des sujets pour « le seminaire des « Missions-Etrangères » : seulement ils choisiront des caractères « doux, aisés, paisibles », et les éprouveront en des ministères ingrats et obscurs, comme ceux de « Messieurs de la « Mission de Saint-Lazare ». Qu'ils tâchent d'obtenir de Rome la nomination de deux évêques et vicaires apostoliques, l'un pour le royaume de Siam et l'autre pour la Chine (1) ; ils demanderont que, si l'un des deux évêques vient à mourir en route (comme Cotelendi), l'autre puisse consacrer à sa place l'un des prêtres qui l'accompagneront ; ce même pouvoir, il faut d'ailleurs l'obtenir pour Lambert de la Motte et Pallu, afin que leurs missions ne soient pas dépourvues, et même la faculté de consacrer quelques évêques « titulaires » au Tonkin et en Cochinchine (2). Enfin, qu'on pense « aux moïens d'establi quelque petit fond », car grandes sont les dépenses déjà faites et celles qui sont prévues.

Toujours extraordinairement actif, Pallu n'a pas attendu l'occasion de ces lettres pour écrire : il a transcrit de sa main les « excellents dialogues qui ont été composés par le P. Roberto Nobili (3) contre la transmigration des âmes », et dont le P. Cardoso lui a remis un exemplaire ; il a continué son *Journal*, et il y a noté ses remarques sur le change et ses ultimes observations sur la liberté du voyage, le choix de la sai-

(1) En effet, le Siam n'avait été affecté à aucun des Vicaires Apostoliques, alors qu'ils étaient forcés d'y résider à cause de la persécution qui sévissait ailleurs. Quant à la Chine, elle était dépourvue d'évêque depuis la mort de Cotelendi.

(2) « Titulaires », c'est-à-dire « résidentiels » dans le style moderne : des évêques qui formeront en Extrême-Orient une Eglise hiérarchisée et complète.

(3) Ce religieux jésuite, neveu de Bellarmin, exerça aux Indes un apostolat de cinquante années auprès des brahmanes (1606-1656) en entrant dans leur caste et réussit à en convertir un grand nombre.

son pour l'arrivée au Siam, le secours qu'il a reçu d'hommes complaisants à toutes ses étapes et spécialement à Tenasserim. La première de ces observations est particulièrement intéressante : la liberté des missionnaires est allée croissant de la Turquie à la Perse, de la Perse à l'Inde, de l'Inde au Siam, car, dans ce dernier royaume ils sont « plus respectés que dans [leurs] propres terres ». Et pourtant la France de Louis XIV ne manquait point d'égards envers le clergé !

La petite troupe se remit en voyage le 27 décembre. Les quatre bateaux sur lesquels elle avait pris place étaient de ceux qu'a décrits M. de Bourges (1) : de larges troncs d'arbre, longs de vingt pieds, qu'on a creusés au feu ; leurs œuvres vives étaient ainsi d'un seul bloc, pour pouvoir résister à la violence du courant et aux chocs contre les roches ; mais, pour les rendre plus commodes, on surélevait leurs bords avec des planches et on y installait une toiture avec des feuilles de palmier.

Le point extrême de leur voyage par eau était Ialinga, située à environ cent cinquante kilomètres au nord de Tenasserim. On mit « 6 à 7 jours » pour l'atteindre : la rivière n'avait pas pourtant la rapidité sauvage qu'elle a à la saison des pluies, car elle était basse. Mais elle restait tout aussi périlleuse à cause des souches qui y plongent ou des grands arbres que la tempête a renversés quelque jour au travers de son lit et qui le barrent d'une rive à l'autre ! quand on rencontre un de ces obstacles, on est obligé de faire passer les bateaux par-dessus ou de les tirer sur la grève et de les halier parallèlement au courant. Dans la deuxième partie du trajet, le fleuve est coupé de rapides et de chutes ; il se précipite entre les roches qui le serrent de toute part et ne laissent souvent point de place au passage des barques : il faut alors que les bateliers se jettent à l'eau et forcent ce mauvais pas, les uns tirant le bateau avec des cordes, d'autres le soulevant à bout de bras, d'autres encore le poussant par derrière ; heureux si, dans cette manœuvre, ils ne précipitent pas au fil de l'eau les voyageurs et leurs bagages, comme cela était arrivé à Lambert de la Motte (2).

On passa ainsi les derniers jours de l'année 1663 et les premiers de l'année 1664 : la nuit même, on séjournait sur la barque pour se mieux garantir contre les fauves.

(1) De Bourges, *Relation du voyage de Mgr de Béryste*, p. 131.

(2) *Ibid.*

Le 3 janvier, enfin, l'on débarqua à Ialinga (1), une misérable bourgade perdue au milieu de la forêt.

Là, il fallut reprendre la voie de terre et recourir de nouveau aux charrettes à bœufs, à sept charrettes, étroites et longues, « bien plus propres, avait écrit de Bourges, à tourmenter les voyageurs qu'à les soulager » ; on suivait d'ailleurs un chemin difficile, le long de la rivière, que l'on était très souvent obligé de passer à gué à cause de ses courbes capricieuses. Aussi tous, sauf les malades, allaient à pied, les serviteurs faisant la chasse au gibier pour ménager les provisions.

Le 7, on franchit d'ouest en est les hauteurs qui forment l'épine dorsale de la presqu'île et l'on s'engagea dans un bois infesté de tigres et d'éléphants, qui donnèrent alarme une ou deux fois. M. de Bourges, qui avait suivi le même chemin deux ans auparavant, raconte que tous les soirs les missionnaires se construisaient un fortin, dont les charrettes, disposées en rond on en triangle et renforcées de haies d'épines, constituaient les murs ; à l'intérieur de ce rempart improvisé, on disposait les bagages et les bœufs ; on complétait la défense par des feux allumés toute la nuit et des coups d'arquebuse tirés quand on entendait l'approche des fauves : tantôt c'était le pas pesant d'un éléphant, prêt à tout culbuter sur son passage, et tantôt le miaulement d'un tigre appelé par l'odeur des bœufs.

A ces bois hostiles succéda le lendemain un magnifique vallon descendant jusqu'à la mer du Golfe de Siam ; puis, on côtoya la mer elle-même, en direction du nord, à travers une immense prairie marécageuse, dont les parties basses étaient envahies par les eaux.

Le 10 janvier, les missionnaires étaient à Couy (2), un village de deux cents maisons environ, qui essayait de prendre des airs de forteresse derrière des remparts de palissades. Ils at-

(1) Ialinga figure sur la carte insérée dans l'ouvrage de la Loubère sur le royaume de Siam et reproduite par Launay dans son *Histoire de la Mission de Siam*. Téqui, 1920, p. 190.

(2) De Bourges écrit Couir et la Loubère Couil. Le Père de Val, sur sa carte du royaume de Siam et des pays circonvoisins, reproduite dans l'*Histoire des Colonies Françaises*, publiée sous la direction de M. Hanotaux, t. V, p. 343, écrit Couir, puis Pipily pour Pipeli. Mgr Pallegoix dans sa « Description du Royaume Thai ou Siam, Paris, 1854, imprime M. Kui et Phiphri. Cette dernière ville porte aujourd'hui le nom de Petcha-Boun.

teignirent Pram le 12, Pipeli le 18. Dans cette ville, ils louèrent un bateau qui, descendant le Ménam Petcha Boun, les porta jusqu'au Golfe de Siam, puis vira de bord vers le nord, entra dans le Ménam Tha Chin, et, par le canal de jonction, pénétra enfin dans le Ménam Lop Bouri, le grand et large fleuve aux flots puissants, qui porte si allègrement les milliers de jonques, de sampans, de barques de toute forme, qui s'y croisent en tous sens (1). Le 25, les voyageurs passèrent ainsi au milieu de Bangkok, qui s'étalait déjà sur les deux rives, et remontèrent le courant pendant deux jours encore, pleins d'admiration pour la splendeur du paysage qui se déroulait sous leurs yeux, avec ses cultures et sa population très dense, et cependant désolés de ce que ces peuples ignorassent encore le vrai Dieu. Enfin, le surlendemain à midi, ils arrivaient à la douane d'Ayouthia (2) : c'était le 27 janvier 1664 et il y avait deux ans et vingt-cinq jours qu'ils s'étaient embarqués à Marseille (3).

Ni Lambert de la Motte, ni Deydier n'étaient là à les attendre : Pallu leur avait bien écrit de Tenasserim pour leur annoncer son arrivée, mais ses lettres ne leur avaient pas été remises.

Il dut donc les avertir par un exprès. Lambert lui obtint alors la « liberté nécessaire pour monter jusques à la ville », et l'envoya chercher dans un petit bateau conduit par un des « chers frères », sans doute Deydier. Un peu plus tard, les deux Vicaires Apostoliques, séparés depuis trois ans et demi, se retrouvaient enfin !

Pallu termine son *Journal* par ces mots : « Nous laissons à penser quelle fut la joie que nous ressentîmes à notre première entrevue et les bénédictions que nous rendîmes à Dieu de la grande grace qu'il nous faisoit de nous réunir pour le bien de nos missions ».

Ils pouvaient être heureux, en effet, l'un et l'autre : ils avaient triomphé de dangers sans nombre, sur terre comme sur mer ; ils avaient jalonné leur route de correspondants sûrs

(1) Voir la *Carte du Cours du Ménam*, de l'ingénieur François, reproduite *ibid.*, p. 337.

(2) Ayouthia, alors capitale du royaume de Siam, fut détruite par les Birmans en 1767. Nous donnons une reproduction d'un ancien plan de la ville.

(3) Lambert avait mis environ 21 mois.



SIAM. — La ville d'Ajuathia.

qui maintiendraient les relations vitales entre eux et l'Europe chrétienne, par Alep, Erzeroum, Tauris, Ispahan, le Bandar-Abbas, Surat, Masulipatam et Tenasserim ; désormais ils étaient à pied d'œuvre et les fatigues endurées, les décès survenus en chemin, tout disparaissait pour eux devant cette idée qu'ils allaient enfin pouvoir travailler ensemble à la fondation de ces Eglises d'Extrême-Orient pour lesquelles ils avaient accepté de sacrifier tout, sans excepter leurs vies.

CHAPITRE XI

PREMIER SÉJOUR AU SIAM (1664)

Quand Pallu arrivait à Ayouthia, le 27 janvier 1664, quelle était la situation qu'il y trouvait ? Quelle était en général l'état des missions où il devait fonder le clergé indigène ? (1)

Lambert de la Motte, de Bourges et Deydier avaient abordé à Tenasserim le 16 mai 1662. En attendant qu'ils pussent se mettre en route vers la capitale, ils s'étaient empressés de commencer leur apostolat en entrant en relation, au moyen d'un interprète, avec un des principaux talapins. Peut-être se souvenaient-ils des conférences contradictoires qu'on avait vues en Occident entre docteurs catholiques et protestants et pensaient-ils qu'une argumentation bien solide amènerait à la foi ce ministre des idoles ; mais ce premier contact avec la pensée orientale fit tomber leurs illusions : le talapin ne s'émouvait aucunement des contradictions, voire des absurdités que les prêtres d'Europe lui montraient au sein de ses croyances ; il se contentait de dire qui ni lui ni ses compatriotes ne se refusaient à estimer la religion chrétienne, et que la meilleure preuve de cette estime était la liberté entière dont elle jouissait pour son culte. Lambert pouvait dès lors entrevoir ce que seraient ses rapports avec le Siam : sa présence serait tolérée, mais son action sur les habitants peu efficace.

Il était parvenu le 22 août à Ayouthia.

(1) Launay a publié une « *Histoire de la Mission de Siam 1662-1811* », dont les tomes I et II sont consacrés aux « *Documents Historiques* », et le tome III est un récit, Téqui, 1920. C'est à ces ouvrages que nous renvoyons le lecteur pour le bref historique que nous faisons ici. D'autre part, la *Relation des Missions des Evesques françois... divisée en quatre parties*, publiée en 1674 par les Supérieur et Directeurs du S. M.-E., s'ouvre par un aperçu géographique et historique auquel il est intéressant de se reporter (p. 2-3).

On se rappelle (1) qu'il avait été nommé par le pape vicaire apostolique de la Cochinchine et administrateur de plusieurs provinces de Chine : il se proposait donc tout d'abord de ne s'arrêter au Siam que pour y organiser un centre de correspondances, puis de passer sur le territoire de sa mission.

Malheureusement, les contrées que Rome lui avait confiées étaient alors en pleine persécution : force lui fut de demeurer provisoirement à Ayouthia.

Le Siam était gouverné par Somdet Prah Rama Thibodi III, appelé couramment Phra-Naraï, prince intelligent, qui ouvrait largement son royaume aux étrangers et se montrait tolérant à l'égard de toutes les religions ; sous son regard bienveillant des quartiers s'étaient formés à l'intérieur de la capitale et à l'entour, où se groupaient entre eux Portugais, Hollandais, Chinois, etc. ; on y voyait aussi des chrétiens annamites et japonais, tantôt rassemblés en camps ou en villages et tantôt dispersés parmi les païens.

Des missionnaires avaient prêché l'Evangile aux Siamois dès le milieu du xvi^e siècle, mais sans grand succès. En l'année 1662, si l'on faisait le total de tous les catholiques d'Ayouthia (occidentaux, japonais, indochinois), on arrivait au chiffre d'environ deux mille. Ils avaient, pour le service de leur culte onze prêtres : quatre jésuites, deux dominicains, deux franciscains, trois séculiers ; mais ces missionnaires, portugais pour la plupart, ne s'adressaient qu'à leurs nationaux.

Si le Siam n'était pas confié comme territoire de mission à la juridiction spirituelle des vicaires apostoliques, ils avaient la faculté, cependant, d'y exercer leur ministère. Lambert et ses missionnaires se mirent donc en mesure d'être utiles là même où les événements les arrêtaient, et, pour cela, ils étudièrent la langue portugaise, la plus communément parlée par les étrangers qui résidaient en Indochine.

Mais alors ils apprirent à connaître les vrais sentiments des Portugais à leur endroit : ce n'étaient que critiques et calomnies ; on allait jusqu'à leur dénier tout pouvoir et à les qualifier d'imposteurs ; devant des menaces plus précises (2), l'évê-

(1) V. pp. 50 et 63.

(2) M. de Bourges affirme que deux Portugais s'étaient proposé d'assassiner l'évêque dans sa maison. Rapport à la Propagande, Launay, *Siam*, t. II, p. 31.

que crut prudent de quitter le camp hostile et d'aller demander l'hospitalité à la factorerie hollandaise.

Là, les missionnaires se trouvèrent en relation avec deux chrétiens, un Chinois et un Annamite, qui leur enseignèrent leurs langues. Ils purent ainsi prendre contact avec les catholiques originaires de l'Annam qui habitaient Ayouthia, les visiter, les instruire et leur administrer les sacrements (1).

Le 12 juillet 1663, laissant M. de Bourges dans la capitale du Siam, Lambert était parti, avec M. Deydier, pour les provinces de Chine qui lui avaient été confiées ; mais une tempête l'avait rejeté sur la côte et il était revenu à son point de départ (15 septembre).

En son absence M. de Bourges s'était installé dans le camp des Annamites, et c'est là que le Vicaire Apostolique le rejoignit.

La haine des Portugais y poursuivit les missionnaires, et, un certain dimanche, quelques-uns d'entre eux essayèrent d'enlever l'évêque de vive force : seule l'intervention armée des Annamites les empêcha d'exécuter leur dessein.

Cette hostilité, capable d'aller jusqu'à la violence, n'avait rien qui pût déconcerter l'âme énergique de Lambert. Toutefois, il crut bon d'en référer à la Propagande : pour que la Congrégation ne fût pas gênée par une question de personne, il offrait sa démission (2) ; mais, en même temps, il demandait que les pouvoirs des vicaires apostoliques fussent amplifiés, et que, pour supprimer tout conflit de juridiction, Rome comprît dans leur Mission non seulement le Siam, mais encore le Pégou et le Cambodge, qui étaient des voies de passage vers la Chine et vers la Cochinchine.

Il importait que ces demandes parvinssent sûrement (3) à Rome, nonobstant l'opposition portugaise ; il importait aussi qu'elles pussent être expliquées par un missionnaire qui, ayant expérimenté lui-mêmes les difficultés, pourrait les faire sentir à la Propagande, et qui, en même temps, aurait assez de ta-

(1) Ils s'adressent aussi à quelques catholiques japonais.

(2) La Propagande devait refuser cette offre par une lettre du 20 juin 1665.

(3) Au bout de sept mois de séjour au Siam, Lambert n'avait encore reçu aucune correspondance non seulement d'Europe, mais des hommes avec qui il était entré en relation pendant le trajet et il se demandait si ses lettres n'étaient pas interceptées par les Portugais. A. M.-E., vol. 249, p. 13, Launay, *Siam*, t. II, p. 31.

lent pour donner à sa cause, devant les autorités romaines, le relief convenable : M. de Bourges, qui était docteur en théologie (1), lui parut être l'homme désiré ; et c'est pour cela que celui-ci, le 14 octobre 1663, reprenait le chemin de l'Europe, ainsi que nous l'avons dit au chapitre précédent (2).

Restés seuls, Lambert et Deydier continuent l'œuvre commencée à trois ; ils instruisent les chrétiens, leur administrent les sacrements ; ils convertissent même plusieurs païens (3) ; vers la fin de 1663, ils comptent autour d'eux environ cent cinquante catholiques, la plupart annamites et japonais ; ils constituent alors pour eux deux paroisses, et, dans celle des Annamites, qui est sans doute plus nombreuse, ils bâtissent une école et érigent un oratoire dédié à saint Joseph (4) : ils prennent même contact avec un groupe de Laotiens.

Telle est la situation lorsque, le 27 janvier 1664, Pallu et ses compagnons arrivent à Ayouthia (5).

Quelle fut la joie de ces hommes qui, partis de France en trois groupes, se rencontraient enfin au bout du monde, non sans avoir souffert au long de leur route, ni sans l'avoir jalonnée des tombes de leurs compagnons ? Ils n'ont point voulu analyser leurs sentiments, dans un instinct de pudeur que connaissent les forts.

Ils sont même allés plus loin, au témoignage du *Journal de la Mission de Siam*, car ils voulurent mortifier leur curiosité : « ils convinrent dès leur abord qu'on ne parlerait d'aucune « nouvelle qu'après cinq jours » (6) ; ils passeraient ce temps à remercier Dieu de les avoir réunis et de leur donner ainsi le moyen de mieux travailler pour sa gloire.

Après ces jours de recueillement, Pallu put prendre un con-

(1) Launay, *Mémorial* II, p. 81.

(2) V. p. 155, n. 1.

(3) Ils s'efforcent de mériter ces conversions par leurs sacrifices ; c'est ainsi qu'ils prennent la résolution de s'abstenir de viande et de jeûner tout le reste de leur vie. Launay, *Siam*, t. II, p. 9.

(4) Les Carmélites commençaient à populariser en France la dévotion à saint Joseph, chère à leur fondatrice sainte Thérèse. Mère Marie de Saint-Bernad s'était promis de demander aux vicaires apostoliques de dédier des chapelles à l'Epoux de la Vierge. *Mémoire* anonyme, p. 55.

(5) Il sera utile de redire ici les noms des missionnaires présents à Ayouthia : avec Lambert de la Motte, M. Deydier ; avec Pallu, MM. Laureau, Brindeau, Haincques, Chevreuil, prêtres, de Chamesson-Foissy, laïque.

(6) Launay, *Siam*, t. II, p. 11.

tact plus intime avec ses amis et avec leurs œuvres, puis se mettre au travail propre à l'évêque missionnaire. Il passera ainsi une année au Siam, toujours actif et zélé ; mais nous sommes assez peu renseignés sur le détail de son activité, car le *Journal* du voyage est terminé et les lettres sont rares (1).

Il dut pour commencer, payer son écot à la maladie et combattre pendant quelques jours une fatigue intestinale assez opiniâtre (2).

Quand il fut rétabli, une de ses premières pensées fut de pénétrer dans ce cher Tonkin, vers lequel il se sentait appelé depuis l'époque déjà lointaine où le P. de Rhodes en avait parlé pour la première fois devant lui.

Il en apprenait des nouvelles diverses : tout d'abord, il lui semblait qu'on avait exagéré le nombre des chrétiens et des Eglises du Tonkin comme de la Cochinchine (3) ; cependant, le 20 octobre, il parlera encore de « près de 300.000 chrestiens » dans la seule Eglise tonkinoise (4).

Comment se rendrait-il du Siam au Tonkin ? Il lui parut que la voie la plus commode était celle de la mer ; mais les relations commerciales sont peu nombreuses entre les ports de ces deux pays, et il ne put faire mieux que d'accepter l'offre d'un marchand mahométan qui proposait de le transporter sur son bateau ; encore cet homme était-il de mauvaise foi : il commença par solliciter un prêt gratuit de cinq cents écus, puis, quand il l'eut reçu et que le moment de s'embarquer fut venu, il déclara qu'il n'irait point au Tonkin (5).

A la réflexion, l'évêque voyait dans ce contre temps une bienveillance de la Providence pour l'Eglise du Tonkin. En effet, dans les jours mêmes où il s'efforçait d'obliger le mahométan à tenir parole, il reçut une lettre du Tonkin, en date

(1) Sur cette année de séjour au Siam, il faut aussi consulter la *Relation abrégée des Missions et des Voyages des Evesques François* (p. 24-51), que François Pallu publia à son retour en France.

(2) Lettre du 7 février 1664 aux Directeurs du Séminaire, A. M.-E., vol. 101, p. 211.

(3) *Ibid.*, p. 213.

(4) A. M.-E., vol. 101, p. 219.

(5) *Relation abrégée...*, par Pallu, p. 29. Cf. A. M.-E., vol. 101, p. 282. La pièce latine à laquelle nous renvoyons ici est un exposé en 13 grandes pages de l'état de la Mission en l'année 1664 et des raisons qui décidèrent Pallu à revenir en Europe ; le Vicaire Apostolique la terminait au mois de février 1667, et la destinait à tous les amis de sa Mission.

du 23 janvier, qui lui faisait connaître que la foi chrétienne était sévèrement persécutée : le roi chassait de ses terres tous les missionnaires, ordonnait à ses sujets de les dénoncer et voulait que les livres de prière où leur doctrines étaient exposées fussent brûlés, pour qu'il ne restât pas trace de leur enseignement (1).

De fait, il avait fait embarquer sur un vaisseau à destination de Batavia les trois missionnaires qui restaient encore dans le pays (2).

L'arrivée de Pallu dans un port du royaume n'aurait-elle pas paru au prince un mépris formel de ses ordres et n'aurait-elle pas excité sa colère contre ses sujets chrétiens ? et ceux-ci, privés du secours de leurs prêtres, auraient-ils résisté à un redoublement de violences ?

Cependant, le Vicaire Apostolique se devait de secourir ses chers enfants. Il commença par leur écrire la lettre « la plus tendre qu'il [lui] fut possible pour les encourager à souffrir « pour Jésus-Christ » (3).

Puis il résolut, malgré le péril évident auquel il s'exposerait, à se rendre lui-même parmi eux (4). Quelle voie prendrait-il ?

Il apprit que les Espagnols envoyaient de temps en temps des navires de Manille au Tonkin. Ne pourrait-il mettre à profit l'un ou l'autre de ces bâtiments ? Après réflexion, le moyen lui sembla hasardeux (5) et il y renonça.

On lui dit, vers le même temps, que le roi de Siam était sur le point de conclure un traité d'alliance avec celui du Laos ; se joindre aux négociateurs pour aller à Laos, et, de là, au Tonkin, (car il y avait libre passage entre ces deux derniers Etats), lui parut une chance à tenter, malgré la longueur et l'insécurité des chemins à travers une contrée inexplorée et complètement sauvage. Il demanda donc un passeport au ministre du commerce. Mais celui-ci craignit que la présence de

(1) *Ibid.*, où Pallu donne un extrait de l'Edit de persécution.

(2) La persécution avait commencé deux ou trois ans plus tôt, par le bannissement de sept ou huit missionnaires. *Ibid.*, p. 29.

(3) *Ibid.*, p. 33.

(4) Il se montre inquiet de la persévérance des fidèles et de la ferveur des catéchistes ; aussi est-ce spécialement à ceux-ci qu'il adressa sa lettre. A. M.-E., vol. 101, p. 283.

(5) Sans doute à cause de l'hostilité des Espagnols. L'injuste détention qu'ils lui feront subir plus tard ne montrera que trop combien de pareilles craintes étaient fondées.

cet Européen ne portât ombrage au roi du Laos et, par contre-coup, ne nuisît aux affaires de son maître : il refusa l'autorisation demandée (1).

Puisqu'il ne pouvait réaliser le dessein qu'il avait conçu avec une belle vaillance, Pallu se résigna à rester à Ayouthia et y déploya l'activité qu'il aurait été si heureux de mettre au service de ses Tonkinois ; plus tard il reconnaîtrait combien ce séjour forcé au Siam lui avait été utile pour sa plus complète adaptation à la vie missionnaire et pour la création de certains organismes indispensables aux Missions qu'il voulait fonder (2).

Le royaume de Siam offrait, en effet, de grands avantages par la paix religieuse qui y régnait, par sa situation centrale et sa facilité d'accès, à l'organisation missionnaire.

En se plaçant, tout d'abord, au point de vue des prêtres qui arriveraient de France, ne serait-il pas bon qu'ils pussent trouver à Ayouthia ou aux environs une maison propre à les recevoir, un confrère capable de les renseigner, de les acclimater, puis de les aiguiller vers le territoire auquel ils seraient affectés ? Dans la capitale Siamoise, ils pourraient même commencer l'étude des langues et des mœurs de leurs missions respectives, puisque l'on y coudoyait Cochinchinois, Annamites, Laotiens, Chinois, voire Japonais sédentaires, sans compter les marchands itinérants.

Cette maison jouerait encore un rôle très important à l'égard des missionnaires dispersés à travers l'Extrême-Orient : elle recevrait et expédierait leurs correspondances, leurs ballots, leur procurerait les ressources nécessaires ; elle serait aussi leur refuge aux jours de persécution.

Pallu, qui avait « la teste bien faicte », avait, depuis 1662, prévu la création de cette procure, et, par avance, il en avait défini l'importance et décrit le fonctionnement dans ces *Additions* qu'il avait rédigées au cours de son voyage et achevées à Ispahan (3) ; il n'avait plus qu'à la réaliser, de concert avec son collègue Lambert de La Motte, dont les vues étaient par-

(1) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 35. Cf. A. M.-E., vol. 101, p. 284.

(2) *Ibid.*, p. 37. Deux Jésuites, expulsés du Tonkin, les Pères Tissannier et Albier, tous deux français, vinrent se réfugier à Ayouthia. Pallu les recevait toutes les semaines à sa table afin de se renseigner par eux sur le cher Tonkin.

(3) V. *supra*, p. 126.

faitement concordantes (1), et, déjà, le 7 février, il pensait devoir laisser à Ayouthia, pour les besoins de la résidence et le service de l'église, MM. Deydier et Laneau (2).

Ayouthia pourrait encore être le siège d'un Séminaire Général pour les Missions d'Extrême-Orient. Les évêques français n'oubliaient pas, en effet, que leur principale raison d'être était la création du clergé indigène ; sans doute ne serait-il pas facile que chaque royaume eût son séminaire propre ; il était donc opportun de prévoir la fondation d'un séminaire central où viendraient se former tous les jeunes chrétiens et les catéchistes que l'on destinait au sacerdoce (3).

Pour délibérer plus sérieusement sur ses mesures, les deux Vicaires Apostoliques en avaient réparti les matières entre eux et leurs cinq prêtres : chacun d'eux penserait à la partie qui lui était réservée et proposerait aux autres le résultat de ses réflexions ; à ces travaux, dans lesquels ils unissaient ainsi leurs vues et qui durèrent de longs mois, l'évêque pensait pouvoir donner le nom de synode (4).

Si les missionnaires s'attardèrent en ces délibérations, c'est qu'ils ne voulurent point limiter leur attention aux questions administratives, quelle que fût leur importance ; bien plus capitales à leurs yeux étaient leur vie spirituelle, la pleine connaissance de leurs devoirs apostoliques, le parfait accord de leur activité sacerdotale ; il était d'autant plus nécessaire de formuler de fermes règles de vie sur tous ces points qu'il était plus facile de se laisser aller au relâchement sous un climat débilitant et au contact de populations aux mœurs peu sévères.

Sur ce sujet de la sanctification du missionnaire, Pallu avait réfléchi sans trêve depuis sa consécration épiscopale : non seulement il avait médité les *Instructions* données par la Propagande en 1659 (5), mais il y avait ajouté des *Additions* (6), composées aux étapes de son voyage et terminées à Ispahan ; mainte fois encore, il avait rappelé à ses compagnons, dans des conférences, la nécessaire primauté de la vie intérieure sur le ministère ex-

(1) Launay, *Siam*, t. II, p. 11.

(2) La procure générale du Siam devint un des rouages essentiels de la vie des Missions Etrangères. Launay, *Siam*, t. I, p. 8.

(3) *Relation abrégée...*, p. Fr. Pallu, p. 40.

(4) A. M.-E., vol. 101, pp. 219 et 289. Cf. Launay, *Siam*, t. II, p. 11 et H. G., t. I, p. 97 sq.

(5) *Supra*, p. 64.

(6) *Supra*, p. 126.

térieur. Mais, au moment de formuler pour ses missionnaires un corps de règles qui seraient le bréviaire de leur activité apostolique, il n'avait pas voulu se contenter de son expérience et de ses méditations personnelles ; il avait donc décidé (et Lambert avec lui) d'en soumettre le thème aux délibérations de tous ; leurs réflexions viendraient compléter celles de leurs chefs, et leur obéissance serait d'avance acquise à un règlement qu'ils auraient élaboré eux-mêmes.

De cette longue et confiante collaboration sortit un code complet des devoirs du missionnaire, qui, présenté plus tard par Pallu à la Congrégation de la Propagande et révisé par elle, fut imprimé pour la première fois à Rome en 1669, sous le titre : *Instructiones ad munera apostolica rite obeunda, per utiles missionibus Chinae, Tunchini, Cochinchinae, atque Siam, accommodatae a missionariis Congregationis de Propaganda Fide, Juthiae Regia Siam congregatis* (1) ; cette première édition était in-octavo et comprenait 260 pages de texte, divisé en dix chapitres.

Nous n'avons pas à faire ici l'analyse détaillée de cet ouvrage : d'abord parce qu'il n'est pas l'œuvre exclusive de Pallu, mais plutôt une œuvre collective dans laquelle on ne saurait démêler sa part précise ; puis parce que cette analyse a été faite par Launay (2).

Du moins faut-il en noter l'esprit, pour comprendre la pensée des fondateurs des Missions Étrangères et de tous ceux qui dans la suite des temps et jusqu'à nos jours, ont puisé dans les *Instructiones* le meilleur de leur idéal.

Pallu, Lambert et leurs compagnons ont voulu avant tout former de saints missionnaires ; aussi le chapitre premier est-il consacré à leur vie intérieure et les met-il en garde contre les mille tentations qui les guetteront et tout spécialement contre le danger d'une existence qui serait exclusivement remplie par les travaux de l'apostolat ; ils doivent être d'abord des hommes de prière. Une fois sanctifiés par la prière, ils pourront ensuite

(1) *Instructions pour remplir convenablement les fonctions apostoliques, très utiles aux Missions de Chine, du Tonkin, de Cochinchine, de Siam, par les Missionnaires de la Propagande, réunis à Ayouthia, capitale du Siam. De nombreuses réimpressions de cet ouvrage ont été faites à Rome, à Paris, à Hong-Kong, tantôt sous le titre primitif, tantôt sous le titre plus court de Monita ad Missionarios Sacrae Congregationis de Propaganda Fide.*

2) H. G., t. I, p. 98-108.

se donner à leur tâche apostolique : qu'ils n'emploient point de moyens trop humains, qu'ils ne fassent point de commerce pour vivre, qu'ils ne recourent pas à la force pour convaincre ; qu'ils attirent plutôt par le bon exemple, par la bonté, par un enseignement bien conçu : tel est l'objet des chapitres deuxième et suivants (1). Au chapitre neuvième se lisent des règles très sages sur le gouvernement des paroisses et principalement sur le rôle des chefs de chrétientés : à eux de réunir les fidèles les dimanches et jours de fête et de les faire prier ; à eux de les instruire, de les conseiller, de maintenir la communion entre les chrétiens, leurs prêtres, leur évêque ; ils prendront soin des malades, assisteront les mourants, baptiseront les enfants, protégeront les orphelins et les veuves (les païennes comme les chrétiennes) ; le chapitre se termine par des instructions relatives au catéchiste. Enfin le chapitre dixième et dernier traite du clergé indigène, but de toute la Société des Missions Etrangères, et détermine les marques de la vocation cléricalle, les étapes de la formation sacerdotale, la règle de vie des prêtres ; qu'on nous permette de citer cette seule phrase qui est une nouvelle marque de l'importance donnée par les Vicaires Apostoliques à l'esprit de prière : « Chaque jour, ils « feront une méditation d'une heure au moins, pour puiser « dans l'oraison ce qu'on n'apprend pas dans les livres, afin « que, Dieu aidant, ils puissent accomplir sans péril les redou- « tables fonctions de leur ministère ».

Tel est ce petit livre, dont le point de départ est la sainteté du missionnaire et le point d'arrivée la sainteté de son disciple, le prêtre indigène ; depuis l'année 1664, où deux évêques et cinq prêtres de France le composaient sur les rives du Ménam, il n'a point vieilli ; depuis bientôt trois cents ans, il n'a cessé d'inspirer, de soutenir, de guider les membres de la Société des Missions Etrangères dans leur formation personnelle et dans leur apostolat (2).

Si complet qu'il fût, ce code des devoirs du missionnaire était-il suffisant ? Lambert de La Motte ne le pensait pas. Persuadé sans doute et avec raison que la Société des Missionnaires devrait durer longtemps avant d'avoir accompli sa tâche, il se

(1) Nous reviendrons sur quelques-unes de ces idées au chap. XVIII quand nous exposerons la spiritualité de Pallu.

(2) Aujourd'hui encore un exemplaire des *Instructions* est remis à chacun des partants.

demandait si les liens qui en unissaient les membres étaient assez forts, c'étaient des liens de simple bonne volonté : des prêtres s'étaient offert aux Vicaires Apostoliques pour les accompagner et les seconder, mais ce bon vouloir durerait-il, quand l'enthousiasme du début serait éteint ? suffirait-il à protéger contre les tentations de découragement, dans une vie pénible et périlleuse comme celle du missionnaire ? N'était-il pas utile de le renforcer par toutes les obligations, tous les vœux de la vie religieuse proprement dite, en transformant la libre association des missionnaires en une congrégation ? Lambert de la Motte le croyait (1).

De ce nouvel ordre religieux, il entrevoyait déjà la texture : il aurait un supérieur général, jouissant d'une autorité absolue ; il comprendrait trois sociétés distinctes de prêtres, de religieuses et de laïcs, voués à la conversion des païens, à l'enseignement des enfants, aux soins des malades. En outre des obligations communes aux religieux, il imposerait la promesse de faire quotidiennement trois heures d'oraison, de jeûner tous les jours, sans excepter le dimanche, de s'abstenir de vin, sauf à trois grandes fêtes et pendant les voyages, de ne prendre aucun remède et de coucher toujours sur la dure.

Cette austérité, Lambert la voulait délibérément pour que les missionnaires appelés à vivre de la vie apostolique eussent aussi toutes les vertus des premiers apôtres (2).

En face d'un projet d'une si inaccessible perfection, quelle serait l'attitude de Pallu ?

Tout d'abord, il se réserva : les vues de son ami lui paraissaient trop absolues, trop peu soucieuses de la vertu moyenne des hommes, trop éloignées aussi de la pensée initiale de la Propagande ; en tourangeau réaliste, il ne croyait pas qu'elles fussent praticables. Mais Lambert se fit plus pressant et plus persuasif (3) ; sans doute montra-t-il tout ce qu'aurait d'incertain une Société où les volontés ne seraient pas liées en un faisceau infrangible, tout ce qu'on pourrait attendre, au contraire, d'hommes assez héroïques pour prendre librement les engagements que comporterait la règle projetée : bref, Pallu se laissa convaincre.

(1) Sur tout ce dessin, cf. A. M.-E., vol. 201, p. 268, sq. et surtout vol. 116, p. 37-38 *Instilutione de vita che si sono proposti gli vicarii apostolici della China, Cocincina e del Tonchino*.

(2) Lettre du 21 janvier 1665.

(3) Par « de longues et fréquentes conversations », dit Pallu A. M.-E., vol. 101, p. 243.

Les Vicaires Apostoliques, toutefois, ne pourraient changer le caractère de leur Société sans une approbation formelle de Rome. La Propagande serait-elle sensible aux arguments qui avaient persuadé Pallu ?

Au milieu de toutes ces délibérations, l'année 1664 se poursuivait. Puisque, par la force des choses, la résidence d'Ayouthia prenait une importance imprévue, les évêques y bâtirent une église (1) et s'efforcèrent d'y attirer les fidèles pour les sanctifier, les païens pour les convertir (2). Ils voulurent aussi avoir les meilleurs rapports possible avec les religieux et les principaux chrétiens et pour cela les visitèrent et leur offrirent leurs services ; ils leur exprimèrent le désir de consacrer le carême tout entier à une mission préparatoire à la fête de Pâques, qui se terminerait par la collation solennelle de la Confirmation. Si leur proposition ne fut pas agréée sous cette forme, du moins fut-il convenu que l'on s'efforcerait de préparer les confirmands du mieux que l'on pourrait. En retour de ces démarches amicales les religieux d'Ayouthia invitèrent les missionnaires français à assister à une procession générale qui eut lieu le premier dimanche de carême et qui fit une forte impression sur le « peuple » par sa solennité et son recueillement. Enfin, pour n'être pas en reste de prévenances, les Vicaires Apostoliques invitèrent « les deux (3) supérieurs des religieux » à venir célébrer avec eux la fête de saint Joseph, titulaire de leur petite église et patron de toute la Mission ; ils vinrent donc avec leur musique et, comme c'était le temps des Quarante-Heures et que le Saint-Sacrement était exposé « jour et nuit avec « autant de liberté que dans un pays chrétien », ils passèrent toute la journée près des évêques français et de leurs prêtres.

La Cochinchine avait été confiée à Lambert de La Motte et c'était lui, par conséquent, qui travaillait tout spécialement à la sanctification et à l'évangélisation des Cochinchinois du Siam. Pallu, cependant, prenait part à l'œuvre de son collègue : tantôt il se réjouissait de la conversion et du baptême d'un talapin, tantôt il s'intéressait à la démarche de prisonniers, qui, charitablement visités par le Vicaire Apostolique, venaient le

(1) C'est du moins ce qu'affirme un *Extrait des lettres de Monseigneur l'Evêque d'Héliopolis écrites de Siam le 20e d'octob. 1664*. A. M.-E., vol. 101, p. 219.

(2) Launay, *Siam*, t. II, p. 12.

(3) *Le Journal de la Mission* ne dit pas lesquels, Launay, *Siam*, t. II, p. 12.

remercier, et dont quatre demandaient à être baptisés ; un jour, il apprenait qu'un jeune enfant de sept ou huit ans, malade à l'extrémité, avait été subitement guéri quand un missionnaire avait récité sur lui l'Evangile de saint Jean (1). Il eut, une autre fois, un rapport plus direct et combien émouvant, avec l'Eglise cochinchinoise : la persécution y sévissait cruellement et quatre chrétiens y avaient été mis à mort sur la place publique, en haine de leur foi (1663) ; or, le P. Baudet, jésuite français et supérieur de la mission de Cochinchine, reproduisant un geste qui s'était fait bien des fois dans les premiers siècles, envoya à Pallu des linges rougis du sang des martyrs, divers instruments de leur supplice (2) et l'épée qui avait décapité l'un d'eux, nommé Alexis. L'évêque ne nous fait point part à ce sujet de ses impressions, mais comment douter de son émotion à recevoir ces reliques sacrées ?

S'ils se laissaient toucher par le courage d'une jeune Eglise qui savait si vaillamment souffrir, les Vicaires Apostoliques se devaient surtout de ne pas l'abandonner ; ils demandèrent donc aux quatre Cochinchinois qu'ils venaient de baptiser d'aller y prendre la place de leur quatre compatriotes enlevés par le martyre ; puis ils chargèrent un de leurs prêtres de se rendre au milieu des persécutés pour les soutenir dans le danger : M. Chevreuil (3), qui fut désigné, se rendit donc, au péril de sa vie, en Cochinchine ; le 24 juillet il débarquait à Faï-Fo, et l'on ne savait encore rien de lui le 20 janvier 1665, quand Pallu, quittant Ayouthia, reprit le chemin de l'Europe.

Car, vers la fin de novembre 1664, le missionnaire tourangeau se décida, d'accord avec Lambert et ses autres compagnons, à venir plaider à Rome la cause de sa Mission.

Ils se posaient, en effet, diverses questions fort graves auxquelles le pape seul pouvait donner une réponse. Pallu les a énumérées en maint document (4) ; 1^o constitution d'un vi-

(1) *Extrait des lettres...*, A. M.-E., vol. 101, p. 220. Ce fait est probablement le même que celui que raconte le *Journal de la Mission*, Launay, Siam, t. II, p. 10.

(2) *Extrait des lettres...*, A. M.-E., vol. 101, p. 219. Voir aussi la lettre à un destinataire inconnu, *ibid.*, p. 211.

(3) Lettre à un destinataire inconnu, datée de Siam, 15 octobre 1664, A. M.-E., vol. 101, p. 211.

(4) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 46, sq. Rapport latin destiné aux Amis des Missions, A. M.-E., vol. 101, p. 285. *Brevis et perspicua Expositio...*, Launay, D. H., t. I, p. 161,

caire apostolique au Siam, avec attribution d'une direction générale sur les autres ; 2° érection du Séminaire général d'Ayouthia ; 3° approbation des *Instructiones* et proposition d'une congrégation proprement dite ; 4° solution de plusieurs problèmes spéciaux, pour unifier la direction des missionnaires jusqu'alors trop divisés (1) ; 5° décision de certaines difficultés, particulièrement, sans doute, en ce qui concernait le patronage des Portugais.

En délibérant sur ces matières, où était engagé tout l'avenir de leur Mission, les Vicaires Apostoliques se persuadaient que seul l'un d'eux aurait assez d'autorité auprès de la Propagande pour expliquer, défendre, faire prévaloir leur manière de voir.

Lequel des deux accepterait de se remettre en route et de faire le long, l'interminable voyage du Siam en Europe ? Lambert de La Motte se trouvait assez fatigué ; par ailleurs, il paraissait plus nécessaire à la direction locale de la Mission, puisqu'il avait fait à Ayouthia un plus long séjour. Pallu était plus robuste ; il connaissait mieux les milieux romains où il faudrait agir, puisqu'il les avait fréquentés pendant près de deux ans : il s'offrit pour la lointaine ambassade.

Avait-il donc l'humeur voyageuse ? Fut-il heureux de saisir l'occasion de revoir la patrie et les êtres chers qu'il y avait laissés ? Laissons-le parler et faisons-lui l'honneur de le croire : « J'avouë qu'il fallut que Dieu me fortifiast extraordinaire-
« ment; je me sentois attaché à ma Mission vers les Nations qui
« m'estoient particulièrement commises, dont je me voyois si
« proche ; les liens du devoir, de la tendresse et de la com-
« passion pour ces pauvres ames abandonnées faisoient sur
« moy une puissante impression ; et mon cœur ne pouvoit pen-
« ser à s'en éloigner, sans une extrême violence. J'avois encore
« presente à l'esprit la suite des dificultez et des fatigues es-
« tranges que j'avois souffertes durant mon voyage, dont je ne
« faisois que me delasser, et ausquelles il faloit m'exposer de
« nouveau ; je prevoyois les divers jugemens qu'on feroit de
« mon retour en France : Enfin je n'envisageois partout que
« des obstacles à ma resolution ; cependant considerant les
« pressans besoins de nos Missions entierement mourantes et
« ébranlées par la malice des ennemis de nostre Religion, je
« fermy les yeux à tout, pour ne regarder que les ordres de

(1) Il s'agit ici des missionnaires des divers ordres.

« Dieu, qui m'étaient declarez par la bouche de ses serviteurs
« que je considerois comme ses organes » (1).

Une fois que l'héroïque décision fut prise, il ne resta plus qu'à se disposer au départ en précisant les questions que l'on poserait à la Propagande et en rédigeant les rapports qui les expliqueraient. Deux mois environ se passèrent dans ces laborieux préparatifs. Le 17 janvier 1665, c'est-à-dire moins d'un an après qu'il y était arrivé, Pallu quittait Ayouthia, en compagnie de M. de Chamesson et de deux serviteurs (2), et reprenait la direction de l'Europe (3).

(1) *Relation abrégée...*, p. 49.

(2) Louis et Salvador. Lettre de Pallu à Lambert, datée de Ialinga, A. M.-E., vol. 101, p. 223.

(3) Lors de son départ, les missionnaires restants se proposaient comme objectifs immédiats : l'éducation des enfants, le soin des prisonniers condamnés à mort, l'érection de quelques hôpitaux, A. M.-E., vol. 101, p. 251.

CHAPITRE XII

PREMIER RETOUR EN EUROPE (1665-1667)

Pallu ne nous a point laissé de journal de route pour son voyage de retour en Europe (1). Aussi ne connaissons-nous ce voyage que de façon assez fragmentaire (2).

Il est probable que le Vicaire Apostolique, dans la traversée du Siam, fit exactement à rebours l'itinéraire qu'il avait suivi à l'aller, c'est-à-dire qu'il descendit en bateau le Ménam Lop Bouri, traversa Bangkok, gagna le canal de jonction, entra dans le Ménam Tha Chin. Ce qui est sûr, c'est qu'il quittait Pipeli le 31 janvier (3).

Dans cette ville, il avait loué deux charrettes pour gagner Ialinga et y avait fait déposer ses bagages ; il avait encore la place pour s'y asseoir et éviter ainsi la fatigue de la marche.

Les deux serviteurs qu'il emmenait avec lui furent bientôt hors d'état de le suivre : Louis, malade depuis Pipeli, voyagea alité dans une des voitures ; Salvator, à son tour, à partir de Ialinga, souffrit d'un accident qui était sans doute une hernie. Et l'évêque se résignerait à laisser l'un et l'autre à Tenasserim.

Le chemin se fit paisiblement jusqu'à Ialinga, les seuls ennuis, outre la fatigue des deux serviteurs, étant les demandes

(1) Sans doute pour ne point faire double emploi avec le *Journal* de l'aller.

(2) Par les lettres qui nous sont restées, spécialement celles qu'il adressait à Lambert de la Motte. Malheureusement la première qu'il a écrite (il se trouvait alors à Pipeli) n'a pas été conservée. On trouve un résumé rapide de ce voyage dans plusieurs autres documents : *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 51, *sq.*, lettre à M. Deydier du 28 décembre 1670, Launay, *Lettres*, t. I, p. 115. Rapport latin destiné aux Amis des Missions, A. M.-E., vol. 101, p. 287.

(3) Le trajet de Pipeli à Ialinga est raconté assez longuement dans une lettre à Lambert, datée de Ialinga, A. M.-E., vol. 101, p. 223-226.

et les exhibitions de passeports, les droits à payer à Pipeli et à Pram.

Le 3 février, les voyageurs étaient à Pram, le 5, à Couy. En route, ils avaient rejoint un convoi de charrettes chargées pour le compte du roi, puis un autre de charrettes appartenant à des Maures ; ils échangèrent, avec leurs compagnons de rencontre, des services appréciés dans les chemins périlleux et difficiles.

Ce qui réjouissait particulièrement l'évêque, c'était la facilité qu'il avait, durant le trajet, de dire chaque matin la sainte messe : à l'arrivée à l'étape, on disposait les deux charrettes de façon à ménager entre elles l'espace convenable ; on couvrait l'intervalle avec une tente appuyée sur les aiguillons des charretiers ; enfin, le soir, on dressait l'autel sous cet abri improvisé, de sorte que le Vicaire Apostolique pût célébrer le matin, avant le départ du convoi.

A Ialinga, Pallu loua un bateau qui le porterait jusqu'à Tenasserim, et déjà il projetait de prendre place à Mergui sur un navire anglais en partance pour la côte (1).

Il s'embarqua le 16 (2) et, descendant le fleuve sans accident, parvint le 19, à Tenasserim, où le P. Cardoso le reçut, malgré une crise de fièvre, aussi charitablement qu'à son précédent passage.

Tant à Tenasserim qu'à Mergui, il y avait cinq vaisseaux pour les Indes, et, parmi eux, ce vaisseau anglais dont Pallu avait entendu parler : un bâtiment tout neuf, bon voilier, peu chargé de passagers ; il se trouvait même que le capitaine et pilote avait déjà transporté M. de Bourges dans son voyage d'Indochine à Madras.

Tout se montrait favorable : le capitaine mettait sa chambre, qui était fort belle, à la disposition de l'Evêque et ne s'y réservait qu'un petit coin pour la nuit ; d'autre part, si Pallu devait laisser à terre ses serviteurs malades, il trouvait sur le vaisseau deux bons catholiques qui y remplissaient les fonctions d'écrivains et qui se mettaient à sa disposition.

Il quitta Tenasserim le 23 pour se rendre à Mergui.

Sur l'embarquement dans ce port nous ne savons rien. Quant

(1) Dans le langage des voyageurs du xvii^e siècle, l'expression « la côte » désigne les ports de l'Inde.

(2) Pour le trajet de Ialinga à Tenasserim, *cf.*, Lettre à Lambert, datée de Tenasserim le 22 février 1665. A. M.-E., vol. 101, p. 227-229.

à la traversée du golfe du Bengale, qui avait été, en 1663, si longue et si pénible, elle fut, cette fois, heureuse et courte, car elle dura « moins d'un mois (1) ».

Pallu débarqua à Masulipatam vers la mi-mars (2), et y logea chez un sieur Cognan (3). Il trouva dans cette ville un franciscain castillan qui revenait de Chine, où il avait exercé son zèle pendant quatorze années, et qui se rendait en Europe pour les affaires de sa mission (il emmenait d'ailleurs avec lui un Chinois, comme un témoin vivant de son apostolat) ; le religieux et son compagnon étaient en assez fâcheux état, le premier étant très pauvre et le second malade. Pauvre lui-même, Pallu s'attacha ces deux malheureux : subvenir à leurs besoins pendant un long voyage serait coûteux, mais, écrivait-il, « ils ont droit aussi bien que nous sur le petit fonds que la Providence a mis entre mes mains » (4).

« La Providence », d'ailleurs, le récompensa presque aussitôt de sa charité. Il était parti d'Ayouthia avec une provision de 600 écus (5), ce qui était évidemment fort peu pour un tel trajet. Or, on lui remit à Masulipatam un secours de 1.000 écus qui avaient été envoyés de Paris pour les Missions et qu'avait apportés jusque-là le « sieur Tavernier, fort connu en tous ces pays d'Orient ». Et l'évêque de bénir Dieu, car, sans cette assistance, dit-il, « j'eusse esté obligé d'emprunter de l'argent, si on m'en eust voulu prester, ou de souffrir une extrême disette » (6). Il faut cependant ajouter que ce supplément de ressources ne suffit pas à tous ses besoins, et que au long de son voyage il fut souvent à court d'argent (7).

Il ne demeura pas longtemps à Masulipatam, sans que nous

(1) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 51 ; la précédente, on se le rappelle, avait été menacée par les dangers les plus divers, tempêtes, calme plat, disette, et avait duré près de deux mois. V. p. 148 sq.

(2) Une lettre de lui, adressées à Lambert, de Madras le 2 septembre 1665 (A. M.-E., vol. 101, p. 231), mentionne une précédente lettre du commencement d'août, dans laquelle il racontait « tout ce qui s'est passé » depuis son départ de Mergui ; malheureusement ce document ne nous a pas été conservé.

(3) Lettre à Lambert, du 21 septembre 1665, A. M.-E., vol. 101, p. 237.

(4) *Id.*, 2 septembre 1665, *Ibid.*, p. 232.

(5) A. M.-E., vol. 101, p. 288.

(6) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 53.

(7) Il fut obligé à des emprunts à Surat, à Bagdad et à Alep, cf., lettre aux Drs. S. M.-E., du 29 décembre 1666. Launay, *Lettres*, t. I. p. 47.

puissions préciser davantage la durée du séjour qu'il y fit. Il passa bientôt à Madras, au fort Saint-Georges, qui appartenait à la compagnie d'Angleterre (1), car il espérait y trouver à bref délai un bateau qui mettrait à la voile pour l'Europe.

Mais les mois s'écoulèrent les uns après les autres sans amener de navires : c'est qu'il y avait la guerre entre l'Angleterre et la Hollande et que les paisibles commerçants n'osaient prendre la mer. Si d'aventure, il en partait un, l'on apprenait bientôt que les bâtiments ennemis l'avaient pris en chasse ; les ports eux-mêmes étaient à peine sûrs et il arrivait qu'un corsaire audacieux s'emparait d'un vaisseau à l'ancre (2). Le séjour à Madras se prolongea « dix mois entiers » (3).

Pallu, l'actif Pallu, ne se morfondait-il pas de ce retard, dans la maison de Jean Pereira où il était descendu ? (4).

Il n'en avait pas même le loisir, tant il se tenait occupé (5). Il écrivait, par exemple, à la date du 27 décembre : « J'ai tant « de choses devant moy, que j'apprehende en quelque façon « d'arriver trop tost en Europe » (6).

Qu'étaient donc ces travaux si absorbants ? des visites ? des prédications ?

Lisons encore ces lignes : « nous ne sortons point, le P. N. (7) « et moy et les mois s'écoulent sans que nous nous en apercevions ».

Les occupations de l'Evêque étaient donc toutes sédentaires. Il donnait d'abord une large part de son temps à la prière : en outre de la célébration de la messe, de la récitation du bréviaire et des autres exercices de piété habituels à la journée d'un prêtre, il consacrait au moins deux heures chaque matin à la méditation (8) ; peut-être même en prenait-il encore une le soir pour compléter ces trois heures quotidiennes d'oraison prévues

(1) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 53.

(2) Les lettres de Pallu rapportent plusieurs faits de ce genre. A. M.-E., vol. 101, pp. 231, 253, 254.

(3) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 53.

(4) A. M.-E., vol. 101, p. 254.

(5) Les A. M.-E., vol. 101, conservent six lettres de Madras, p. 231-250. Plusieurs d'entre elles ont été reproduites, intégralement ou non, par Launay, *Lettres*, t. I, p. 34 sq. ; celle qu'il a éditée en première place, p. 34, est datée par lui du 2 septembre, alors que l'original porte la date du 21 ; pour la dernière, il faut lire 1665 et non 1662.

(6) A. M.-E., vol. 101, p. 243.

(7) *Sic*. Il s'agit du franciscain espagnol.

(8) A. M.-E., vol. 101, p. 245.

par la règle de la congrégation qu'il projetait, car il semble avoir voulu observer par avance cette règle austère, et c'est ainsi qu'il gardait l'abstinence et jeûnait tous les jours (1). Il faut noter ici en passant qu'il considérait comme un devoir de faire la prière, matin et soir, avec les domestiques qu'il avait à son service (2).

Pallu fit également une retraite de dix jours pour se préparer à son voyage, prévoir l'ordre de ses démarches (il s'arrêterait d'abord à Rome), mais surtout s'établir lui-même dans une sainte indifférence, dans un parfait dépouillement de l'humain. Et il s'ouvrait confidentiellement à Lambert de ses aspirations à la perfection, de ses résolutions (3).

La majeure partie de son temps était consacrée à un travail de bureau (4) : il lui fallait, en effet, revoir, reprendre et quelquefois refaire les rapports qu'il avait déjà préparés pour la Propagande ; il s'y présentait des questions si épineuses, si controversées ! Il fallait être précis, apporter des raisons démonstratives, se référer à des autorités solides ! Pour le projet de congrégation, en particulier, projet auquel il se ralliait désormais entièrement, Pallu n'était pas content de la relation qu'il avait rédigée ; et voici que, pris d'une enflure considérable des jambes, il se demandait s'il pourrait continuer son voyage et si, dans l'hypothèse contraire, la dite relation serait suffisamment claire et convaincante pour n'avoir pas besoin de ses explications. Il l'avait donc remise sur le métier, l'avait de nouveau méditée, digérée, écrite, et il envoyait à Lambert une copie de sa seconde rédaction pour avoir son appréciation. Il s'intéressait aussi aux missions des Indes et notait ce qu'il savait de leur histoire et de leurs difficultés présentes. N'y aurait-il pas encore avantage à ce que les amis de Paris et surtout les Procureurs connussent tout ce que les Vicaires Apostoliques demandaient ou proposaient à Rome ? N'auraient-ils pas à l'appliquer plus tard et (si Pallu décidait en

(1) *Ibid.* (2) *Ibid.*, p. 253. (3) *Ibid.*, p. 243.

(2) Il employait comme copiste le franciscain espagnol, M. de Chamesson et même trois écoliers des capucins de Madras.

(3) A. M.-E., vol. 101, p. 243.

(4) *Ibid.*, p. 247. Launay, *Lettres*, t. I, p. 39. Mentionnons ici qu'il propose à Lambert un chiffre secret pour correspondre ensemble de choses importantes, sans craindre les indiscrétions. Lui-même naguère avait reçu un chiffre de Cotelendi. Nous n'avons pas constaté qu'il se soit jamais servi de l'un ou de l'autre.

chemin) à l'exposer et à le défendre devant les cardinaux ? Et c'étaient de nouvelles pièces, de nouvelles copies à leur intention. Aussi les lettres de Pallu mentionnent-elles à foison relations, éclaircissements, remarques, mémoires (1). Ajoutons les lettres aux amis de France et d'Indochine et nous n'aurons plus à nous demander ce qui absorbait les heures du voyageur (2).

Mais voici des occupations d'un autre genre : l'évêque se fait le pourvoyeur de ses frères du Siam ; le 1^{er} octobre, par exemple, il leur envoie un sac, un coffre, un ballot, un coffret, tout pleins. Et que leur expédie-t-il là-dedans ? Les objets les plus hétéroclites : le sac contient du blé, les caisses renferment des bas, des souliers, des pantouffles, de l'étoffe, des boutons, du fil, des crochets (3). Il faut bien ravitailler en tout ceux à qui tout manque.

Heureusement, la santé de Pallu devenait très bonne et même celle du Chinois qu'il avait recueilli s'améliorait (4).

Il arriva un moment où l'Evêque ne put plus espérer avoir un navire pour son voyage et où ses nouveaux amis, le Castillan et le Chinois, furent en état de le suivre : ce fut dans les tout derniers jours de l'année 1665. Il se dirigerait sur Golconde ; il loua donc un cheval pour M. de Chamesson : lui et les deux autres voyageurs iraient chacun dans son palanquin (5) ; il n'avait pas encore mentionné ce véhicule !

Les détails de son voyage de Madras à Golconde et de son séjour dans cette dernière ville nous échappent, faute de documents qui nous les aient conservés (6).

Nous le retrouvons quittant Golconde, le 13 février 1666, avec un petit convoi de trois charrettes (7), et, après un voyage « court et très heureux », parvenant à Surat où le chari-

(1) V. par exemple la lettre du 1^{er} octobre 1665 à Lambert, A. M.-E., vol. 101, p. 239.

(2) Il a une maxime qui rappelle le « *Labor omnia vincit improbus* » de Virgile : « Il n'y a rien que le travail, avec une bonne résolution, ne surmonte, surtout quand on travaille pour Dieu ». *Ibid.*, p. 243.

(3) A. M.-E., vol. 101, p. 239-241.

(4) Lettre aux Missionnaires du Siam du 28 décembre 1665. A. M.-E., vol. 101, p. 254.

(5) Son hôte de Madras, Jean Pereira, tint à lui offrir son propre palanquin.

(6) Il a écrit à Lambert, de Golconde, A. M.-E., vol. 101, p. 225, mais sa lettre ne nous est pas parvenue.

(7) Nous connaissons le voyage Golconde-Surat par une lettre de Surat, 2 mars 1666, à Lambert, A. M.-E., vol. 101, p. 255-257.

table P. Ambroise le recevait avec la même bonté qu'à son premier passage (1).

Puisqu'il se proposait de s'embarquer dans le port pour Bassora, Pallu se mit en devoir de faire les provisions suffisantes pour le voyage de trois mois qu'il prévoyait ; pour cela, il devait emprunter, mais, mis en garde contre une parcimonie mal entendue par les maladies et les décès de sa précédente traversée sur la Mer d'Oman, il ne craignait plus d'acheter tout le nécessaire, même si M. de Chamesson (qui faisait sans doute fonction d'économe de sa petite troupe) se plaignait de la dépense : « J'ai grand soin que rien ne nous manque, écrit-il,..... ce n'est pas dans des voyages comme ceux-cy qu'il faut parler de ménager ». A Surat, il trouvait même un Juif (bien connu du P. Ambroise et « lié à la nation françoise, son père aiant esté le truchement de M. Picquet »), qui devait s'embarquer lui aussi pour Bassora : grand voyageur, puisqu'il avait déjà parcouru trois fois le chemin de Bagdad à Alep, il serait un guide et un interprète providentiel.

Il y avait dans le port un « fort bon et grand vaisseau », prêt à partir pour Bassora. L'évêque y retint les places voulues moyennant 200 roupies. Mais voici qu'il hésitait sur l'itinéraire à suivre : on lui conseillait de débarquer non pas à Bassora mais à Kongoun (2) et de continuer le voyage, à partir de cette ville, par la Perse, pour éviter les grandes chaleurs qui le bloqueraient à Bassora ; bien plus, au dernier moment, on lui apprenait qu'il y avait guerre à Bassora.

Que faire ? Aller jusqu'à Kongoun, puisque le bateau y devait faire escale : là on verrait.

Du séjour d'une semaine que fit Pallu à Kongoun, nous n'avons qu'un souvenir, assez curieux il est vrai : il croit que Rome a déjà désigné un successeur à Cotolendi, et que ce nouveau vicaire apostolique va passer par Surat pour se rendre à sa mission (3) ; alors, sans connaître « déterminément » qui il est, il lui suffit de savoir qu'il tient la place de Monseigneur de Métellopolis, pour lui écrire à la date du 15 juin 1666, afin de

(1) V. p. 137, sq.

(2) Sur le golfe Persique. Pallu écrit : « Bandar-Congo ».

(3) Pallu se trompait. Le successeur de Cotolendi, M. Laneau (qui d'ailleurs se trouvait déjà au Siam et n'aurait point à passer par Surat) ne fut nommé qu'en 1673.

l'embrasser comme son frère et de lui donner quelques conseils sur la route à suivre (1).

A Kongoun, Pallu se décida à continuer son voyage par mer; à la suite de quelles informations, nous l'ignorons. Parti de ce port le 26 juin, il arriva à l'île de Khargou le 29 juillet et à Bassora le 2 août (2), « ayant été très retardé par les vents « contraires et ayant beaucoup souffert de la chaleur ». A-t-il été malade ? On le croirait à la gravité de son langage, car il écrit : « Tout mon appuy est en Dieu, auquel je n'auré pas « de peur de rendre mon âme en quelque lieu que ce soit, « me confiant en sa miséricorde ». En tout cas, il n'a cessé ni ses réflexions, ni ses travaux, et même il y a ajouté deux fois la lecture des textes du Concile de Trente.

Dans son très rapide contact avec la Perse, qu'a-t-il observé exactement, nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il dira plus tard à Lambert que « nos François » y ont débuté fort mal. « On ne se persuadera pas combien la gloire de Dieu, « l'honneur de la France et mesme le negoce ont receu de de- « chet par les excès et desreglements estranges de ceux qui y « ont esté envoyés » (3). Voilà un homme qui sait voir et qui exprime nettement ses remarques (4).

A Bassora, ce n'était pas la guerre qu'il trouvait, comme il l'avait craint, mais une paix provisoire; les carmes, qui lui donnèrent l'hospitalité, avaient été pillés et rançonnés. Quelques nouvelles d'Europe lui arrivaient qu'il s'empressait de transmettre à Lambert : la mort du roi d'Espagne et l'avènement de son fils Charles II, la mort de la reine mère en janvier, du prince de Conti en mars, la déclaration de guerre à l'Angle-

(1) A. M.-E., vol. 101, p. 259-261. Pallu écrit de Kongoun à Lambert, mais cette lettre n'a pas été conservée.

(2) Deux lettres de Pallu à Lambert, du 3 et du 6 août 1666, nous renseignent sur le trajet de Kongoun et le séjour à Bassora. A. M.-E., vol. 101, p. 263-268.

(3) Lettre du 6 janvier 1667. A. M.-E., vol. 101, p. 272.

(4) Trois agents de la C. I. O. furent envoyés par elle en Perse : c'étaient Beber, Mariage et Dupont, ils étaient accompagnés de deux gentilshommes, de Lalain et de La Boulaye Le Gouz. Embarqués à Marseille en décembre 1664, ils arrivèrent à Ispahan le 11 juillet 1665. Ils y furent très secondés par le P. Raphaël du Mans et M. de l'Estoille, que nous connaissons déjà. Néanmoins, ils ne fondèrent rien de durable et périrent misérablement les uns en Perse, les autres aux Indes. Cf. *Histoire des Colonies Françaises*, t. III, p. 543-544.

terre, le départ de 10 vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales et de 15 de celle des Indes Occidentales, avec l'escorte de 7 vaisseaux de guerre, des pourparlers de paix entre l'Espagne et le Portugal, pourparlers qui d'ailleurs n'avaient pas encore arrêté les hostilités entre ces deux pays.

A partir de Bassora (1), nous ne connaissons guère que le nom des étapes de Pallu jusqu'à Alep (2) ; il remonte d'abord l'Euphrate et s'arrête à Babylone : là, il est gravement malade mais ne perd rien de son activité, puisque à peine remis, grâce aux bons soins des Pères capucins, il reprend inlassablement ses relations, les corrige, les recopie (3) ; il gagne le Tigre et fait halte à Bagdad, d'où il écrit à Lambert, au secrétaire de la Propagande, aux Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères, et rédige ce rapport latin, déjà cité, où il rend compte de sa mission et expose les raisons de son retour (4) ; il en part le 10 novembre et passe par Mosoul, Mardin, Ourfa, Nisibe ; il arrive à Alep le 25 décembre, « assez à temps pour dire la « sainte messe » ; dans le Golfe Persique, il avait souffert de la chaleur, et, au contraire, la traversée du Kourdistan lui avait

(1) A Bassora, il fut évident que le Chinois ne pouvait continuer le voyage, et Pallu dut se séparer de lui. A. M.-E., vol. 227, p. 210.

(2) Par une lettre d'Alep à Lambert, du 6 janvier 1667. A. M.-E., vol. 101, p. 271, sq. (cette lettre n'est reproduite que partiellement par Launay, *Lettres*, t. I, p. 48 ; vers la fin du texte imprimé, là où l'éditeur a lu « sans gêne », il faut, croyons-nous, lire « sans goût ». Cf. aussi : le rapport latin *Ibid.*, p. 277, une lettre aux Amis, écrite en Méditerranée, le 3 mars 1667, A. M.-E., vol. 116, p. 939, enfin la *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 54.

(3) V. sa lettre aux Directeurs du S. M.-E., du 3 mars 1667. Launay, *Lettres*, t. I, p. 56.

(4) Launay, *Lettres*, t. II, p. 49, a publié ce rapport sous le titre de « Mandement aux Missionnaires, aux Catéchistes et aux Chrétiens du Tonkin ». Mais nous croyons qu'il se trompe ; cet écrit est un simple rapport destiné à ses Supérieurs et à ses amis de France et nous pensons que les destinataires principalement visés par l'évêque sont les cardinaux de la Propagande, auprès de qui il veut justifier son retour. Rédigé à Bagdad, ce rapport ne sera publié qu'en février 1667 et daté de Chypre. (Pallu a écrit pour le dater : « 15 *Idus februarii* » ; c'est évidemment une distraction, puisque dans un mois on ne compte que 8 jours avant les Ides.) Pallu y joignait une note, priant ses amis de le traduire en français et donnant une liste des personnes à qui on pouvait le communiquer : cette liste comprend trois groupes : les ecclésiastiques, parmi lesquels figure « l'abbé Bossuet », les laïcs : M. le Premier Président, MM. de Morangis, de Garibal, d'Argenson, du Plessis, L'Hoste, Le Conte, les dames, M^{mes} d'Aiguillon, de Miramion, M^{lle} d'Agenois.

été très pénible à cause du froid et de la pluie, sans parler des fatigues et des accidents divers qu'il aimait mieux passer sous silence : voilà un silence que nous regrettons, cher Monseigneur !

A Alep, il retrouvait l'accueillante oasis qu'il avait connue cinq ans auparavant : au Consulat, le charitable M. Baron, qui le recevait chez lui et tâchait de lui faire oublier cette longue marche de près de cinquante jours depuis Babylone, qui l'avait « extrêmement abbatu » ; dans la ville, les missionnaires toujours unis entre eux et si zélés à ramener les schismatiques et les hérétiques « à la pureté et à l'unité de nostre sainte Foy » que leur conduite pourrait « servir de modele à toutes les missions du monde » (1).

Pendant qu'il se remettait de ses peines, il se tenait au courant des arrivées et des départs de bateaux au port d'Alexandrette ; et voici qu'il apprenait qu'un très bon vaisseau s'y trouvait, qui irait droit à Livourne. Le capitaine, au surplus, passait pour « tres honneste homme ».

En attendant qu'on mît à la voile, Pallu continuait les travaux préparatoires à sa mission romaine ; et même, il convoquait expressément à Rome les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères, nommément MM. de Meur et Fermanel : le projet de congrégation apostolique ne les intéressait-il pas au premier chef ? Ne convenait-il pas qu'ils fussent présents quand l'idée en serait débattue devant la Propagande (2) ? Le pauvre évêque terminait sa lettre en mendiant quelques secours, car il avait dû emprunter 25 écus à un « garçon » de la compagnie, 85 à son serviteur, 100 à M. le Consul ; il lui avait bien fallu, en effet, payer les gages de son truchement et s'acheter des habits, puisqu'ils étaient, M. de Chamesson et lui, « denuez de tout » ; encore devait-il prévoir une dépense de « 300 à 400 escus » pour le trajet d'Alep en France (3). Pallu ne ferait jamais fortune !

(1) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 55.

(2) Lettre du 29 décembre 1666, aux Directeurs du Séminaire des M. E. A. M.-E., vol. 350, p. 243. Launay, *Lettres*, t. I, p. 46.

(3) *Ibid.*, d'Alep, Pallu a écrit non seulement aux Directeurs du Séminaire, mais à Lambert, à Colbert et aux Directeurs de la Compagnie française des Indes Orientales. Les A. M.-E., n'ont conservé que les deux premières de ces lettres, vol. 350, p. 243 et vol. 101, p. 271. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 46 et 48.

Il écrivait, le 6 janvier, que le bateau ne quitterait Alexandrette pour Livourne que dans deux ou trois semaines. De fait, il dut partir un peu avant le 25, puisqu'il ne séjourna à Alep que « près d'un mois » (1).

Il fit une escale de quelques jours en Chypre, assez pour s'intéresser « aux affaires de la mission qui est faite en cette « isle » et pour s'édifier à un sermon prêché en la fête de la Présentation (2 février) (2).

Malgré la saison, la traversée dut se poursuivre dans d'excellentes conditions, car Pallu pouvait écrire à loisir sur son bateau : ainsi, il date une longue lettre aux Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères de « sur la Méditerranée, à l'aspect de Candie, 3 mars 1667 » (3).

Il est probable que le vaisseau qui portait le Vicaire Apostolique mouilla l'ancre sur les côtes de Sicile, puisque un important rapport de Pallu aux Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales est daté de Syracuse, le 14 mars 1667 (4). A cette date le printemps sicilien est délicieux : la mer et le ciel sont d'un bleu profond ; la nature s'épanouit sous le beau soleil parmi les chants des oiseaux et la floraison des arbres : au lieu de se laisser charmer par ce spectacle magique, l'austère Pallu, soucieux non de sa sensibilité mais des intérêts de l'Eglise et de la France, se penchait sur sa table de travail et rédigeait, en 15 articles, ses sages observations, pour le plus grand profit d'une Compagnie naissante et encore inexpérimentée (5) dont les

(1) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 55-56. On se rappelle qu'il était arrivé à Alep le 25 décembre. Au départ d'Alexandrette, l'aga déclara qu'il avait ordre d'empêcher l'embarquement, à moins d'un paiement de 400 écus ; l'évêque se défendit de son mieux et la somme fut ramenée à 50 écus. Lettre à M. Gazil, du 30 mars 1667. A. M.-E., vol. 101, p. 314. Launay, *Lettres*, t. I, p. 65.

(2) Lettre au cardinal Barberini. A. M.-E., vol. 227, p. 210. Launay, *Lettres*, t. II, p. 25.

(3) A. M.-E., vol. 116, p. 339. Launay, *Lettres*, t. I, p. 56-61. Cette longue lettre est tout entière relative au projet de la Congrégation Apostolique.

(4) A. M.-E., vol. 955, p. 235-242 et vol. 101, p. 293-298. Launay, *Lettres*, t. I, p. 191-199. La Compagnie Royale des Indes Orientales fut créée par un édit du mois d'août 1664 ; elle eut un fonds social de 14 millions et le privilège du commerce pour les côtes et les îles, du Cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'Extrême-Orient.

(5) Ce rapport est peut-être le même document que la lettre écrite d'Alep

agents commettaient des abus tels que ceux qu'il avait remarqués en Perse (1).

Nous serions impardonnable, si nous n'en faisons pas quelques extraits, pour en montrer l'esprit : 1° que les agents ne fassent « aucune vexation aux naturels, soit dans leurs personnes, ou dans leurs biens. Si on sait se contenir dans les bornes de l'esquité et si on souffre volontiers que les naturels gagnent quelque chose avec nous, pendant que nous nous enrichissons de leurs biens..., on les aura toujours pour amis... Ne permettre pas que les François puissent tenir dans les Indes des esclaves pour toujours. 2° Que tous les François qui seront dans les lieux où la Compagnie aura des factoreries, dépendent absolument des chefs de la dite Compagnie... Si cela ne se fait, il y aura bien des desordres, auxquels on ne pourra remédier »... 6° Imiter les Hollandais, les Anglais, les Danois, qui donnent à leurs factoreries de la côte de Coromandel l'appui d'un fort ; or Tranquebar est abandonné par les Danois et « il semble qu'il ne seroit pas difficile de traicter de cette forteresse et de s'en rendre maître » (2). 7° En prévision des hostilités éventuelles des Hollandais, tenir toujours quelques bons vaisseaux de guerre dans les Indes. D'ailleurs, « si les Hollandois sont longtemps occupés dans l'Europe, comme ils l'ont été en ces dernières années, ils ne feront pas grand bruit dans les Indes. C'est là qu'il les faut tenir en bride, pour les empêcher de regimber ». 8° Mettre à profit les circonstances actuelles, où les Portugais sont abattus, pour traiter avec eux. 9° Les Indes Orientales étant très habitées et très policées demandent qu'on ne leur envoie que des hommes choisis : « S'ils sont vicieux et dereglez, ils couvriront de honte la nation française, ils aviliront le nom et la loy de Jesus-Christ »... 11° Donner des aumôniers à toutes les factoreries et les choisir « tels que la Compagnie puisse prendre créance sur eux ». 12° A l'exem-

(1) Launay, *Lettres*, t. II, p. 200, rapporte à l'année 1667 (sans précision de date) un autre rapport plus court et non daté qui se trouve A. M.-E., vol. 101, p. 301 et qui n'est qu'une copie. Parce que ce rapport est tout entier relatif à Madagascar, que Pallu ne connaissait pas encore *de visu* en 1667, nous croyons qu'il date de son second voyage missionnaire et qu'il est postérieur au séjour qu'il fit alors dans la grande île africaine (1671).

(2) Les Danois avaient acheté Tranquebar au radjah de Tandjaour en 1616 ; ils l'ont revendu aux Anglais en 1845.

ple des marines des autres nations, ne rien épargner pour la connaissance des livres, cartes, mémoires, qui renseigneront sur les conditions de la navigation ; exiger des capitaines qu'ils mettent à la voile pendant les saisons favorables. 13° Profiter de l'expérience des étrangers, spécialement en ce qui concerne l'alimentation des équipages, 14° En Perse et aux Indes, prendre conseil des capucins de la province de Touraine qui connaissent de longue date les langues, les habitudes, les mœurs ; faire confiance à M. Junet, un marchand français de Masulipatam, recommandable par sa probité et sa bonne conduite. 15° Le dernier article revient en partie sur l'objet du premier : il faut respecter les indigènes et mettre fin à d'odieuses pratiques exercées contre eux, car : « il semble que tout est « permis au delà de la Ligne, que les gens qu'on y trouve ne « soient pas des hommes comme nous, et qu'on peut impune- « ment se saisir de leurs maisons, de leurs personnes, et de « les biens ». Si la Compagnie fait œuvre bonne, « vous « pouvez vous assurer que vous aurez dans les Indes autant de « zelateurs du progrez et de l'avancement de vostre Compa- « gnie, qu'il y aura d'evesques, d'ecclesiastiques et de reli- « gieux... qui travailleront au progrez de la foy. Car, quoique « selon leur estat ils doivent estre morts au monde et à toutes « les affaires du siècle, ils s'interessent néanmoins toujours « tres volontiers dans les vostres, dont ils verront que l'heu- « reux succez sera esgalement avantageux à la gloire de Dieu « et au salut des ames ». Pouvait-on exprimer en termes plus exacts les rapports des colonisateurs et des colonisés, des commerçants et des missionnaires ? Pouvait-on revendiquer les droits des indigènes par un procédé plus fécond ? Point de déclamation, point de bruit, mais une action directe là où elle doit être le plus efficace : tout Pallu est là (1).

Enfin, le 27 mars vers le soir, le bateau toucha le port de Livourne. L'évêque serait sans doute obligé d'y subir une quarantaine avant de prendre la route de Rome ; en tout cas, il se hâtait d'annoncer sa prochaine arrivée au Cardinal Barberini, préfet de la Propagande (2).

(1) On ne s'étonnera pas de la liberté avec laquelle Pallu parle aux Directeurs de la Compagnie, quand on saura que l'un des membres du conseil de cette Compagnie était M. Fermanel père, et que l'évêque lui faisait parvenir ses observations par l'intermédiaire de son fils l'abbé Fermanel, un de ses plus intimes amis. A. M.-E., vol. 101, p. 317.

(2) Lettre au Cal Barberini, du 28 mars 1667, A. M.-E., vol. 227, p. 210. Launay, *Lettres*, t. II, p. 24.

Si les fatigues du voyage étaient à peu près terminées, d'autres luttas allaient commencer immédiatement, car Pallu devrait expliquer les raisons de son retour à des personnes, même très chères, qui ne le comprendraient pas. Ainsi on lui remettait, dès son arrivée, quatre lettres de M. Gazil, puis, les jours suivants, deux autres, et il pouvait constater que ses amis eux-mêmes n'approuvaient ni son voyage en Europe, ni son dessein de congrégation, ni la priorité donnée à Rome dans son itinéraire.

Il se justifiait donc en de longues lettres à M. Gazil et à M. Du Plessis-Montbar (1) : s'il était revenu en Europe, malgré la longueur et les fatigues du chemin, c'était qu'il avait des raisons bien graves, mais de ces raisons ils ne devaient pas se faire les arbitres avant de l'avoir entendu, lui qui savait d'expérience les besoins insoupçonnés des Missions ; le projet de congrégation, et d'une congrégation très austère, était imposé par ce qu'il avait vu du relâchement où pouvaient tomber des missionnaires : ni les franciscains, ni les dominicains, ni les augustins, ni les carmes, ni les jésuites n'y avaient échappé ; or Lambert et lui, Pallu, voulaient que leur nouvelle société fût mise à l'abri de ce danger trop réel et trop universel, et ils n'avaient pas trouvé de moyen plus efficace pour cela que sa transformation en une congrégation dont la ferveur serait protégée par une règle sévère ; que si, enfin, il se proposait d'aller directement à Rome, ce n'était point pour échapper au droit de critique de ses amis, puisque, au contraire, il les avait conviés à venir le retrouver dans la Ville Eternelle, mais parce qu'il lui paraissait plus respectueux à l'égard du Saint-Siège de s'adresser directement à lui.

Après un séjour de trois semaines à Livourne, pendant lesquelles il reçut, ce semble (2), l'hospitalité du Grand Duc de Toscane (3), Pallu se rendit à Rome, où la Propagande, dès qu'elle fut informée de son arrivée, mit à sa disposition trois chambres pour lui et M. de Chamesson, et même lui proposa, pour ses allées et venues dans la Ville Eternelle, le secours d'un carrosse, dont il pourrait user trois jours par semaine.

(1) A. M.-E., vol. 101, pp. 309 et 316. Launay, *Lettres*, t. I, p. 62, et t. II, p. 345.

(2) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 56.

(3) Ferdinand II (1621-1670).

On était aux environs du 20 avril 1667. Il y avait dix ans, à quelques jours près, que Pallu était venu une première fois au siège de la catholicité (1) ; que de soucis, que de fatigues n'avait-il pas connus depuis lors ! Mais il en connaîtrait bien d'autres et il n'était revenu que pour se dépenser encore pour l'œuvre que le Pape lui avait confiée.

(1) V. p. 41.

CHAPITRE XIII

LE VICAIRE APOSTOLIQUE EN EUROPE (1667-1670)

Pallu devait rester à Rome jusqu'au 13 décembre. Pour le suivre jusqu'à cette date, à travers ses journées extraordinairement pleines, nous avons sa correspondance, encore qu'un grand nombre de ses lettres aient péri ou n'aient pas encore été retrouvées (1).

Il arrivait dans la Ville Eternelle en un moment bien peu favorable pour traiter des grands intérêts des Missions.

Alexandre VII, le pape qui avait si bien accueilli sa première démarche et qui lui avait confié la tâche de créer un clergé indigène en Extrême-Orient, Alexandre VII, après un pontificat assez agité de douze années, était sur le point de s'éteindre.

A une heure où l'on n'espérait plus qu'il pût se remettre, les Congrégations, qui sont les ministères de l'Eglise Catholique, ne donneraient point à Pallu les solutions qu'il était venu chercher. Il fallait qu'il se résignât à attendre, en reprenant contact avec les personnages influents de la curie et en continuant à mettre au point ses différents projets.

Le Pape mourut le 22 mai, un mois environ après le retour du Vicaire Apostolique (2).

Après les dix jours consacrés au deuil par l'usage et les imposantes cérémonies des obsèques, les cardinaux entrèrent en conclave, et, le 20 juin, le cardinal Rospigliosi était élu pape par ses pairs et prenait le nom de Clément IX.

(1) Elles sont conservées principalement au vol. 101 des A. M.-E., de la page 325 à la page 413 et nous en comptons 21. Plusieurs ont été reproduites, en tout ou en partie, *Lettres*, t. I, p. 65-85, t. II, p. 26.

(2) Sur Alexandre VII, cf., l'art. du Dict. Hist. et Géog. Eccl. Pallu fit un jour une confusion de date ; le 28 décembre 1670, il écrivait à Deydier que le pape était mort « deux ou trois mois après » son arrivée à Rome. A. M.-E., vol. 101, p. 277.

C'était un ami de la France, et, dans les instructions données par Louis XIV au duc de Chaulnes, son ambassadeur, son nom figurait en bonne place parmi les candidats recommandés.

Pallu, qui aurait bientôt à traiter avec lui, s'était intéressé à son élection et il écrivait à M. Baron, notre consul à Alep, que jamais les cardinaux n'avaient eu tant de liberté que pour cette élection et que tout s'y était passé avec calme ; il savait que le nouveau pape était bienveillant par nature et il se réjouissait de sa création ; il ajoutait qu'à ce choix il avait « beaucoup contribué » (1).

Il se détacha pendant quelques heures de ses occupations habituelles, pour assister aux splendides cérémonies du couronnement du pape et il écrivait cette jolie phrase : « tout Rome « est en joye et en magnificence : pour moy je ne veux plus « rien voir, après avoir assisté à la cérémonie du couronnement du Pape, où j'ay tenu mon rang parmi tous les autres « évêques » (2).

Il n'entrera en relations personnelles avec le pontife que plus tard, lorsqu'il jugera qu'il aura mis suffisamment d'ordre et de clarté dans ses rapports, et c'est sans doute alors qu'il déposera entre ses mains cette demande d'approbation pour la congrégation apostolique qu'il projetait, dont le texte est conservé sans date aux Archives des Missions Etrangères (3).

Cependant, Pallu prenait langue avec les personnes avec qui il devrait négocier les graves intérêts qui l'avaient amené à Rome.

D'abord il rencontrait dans la Ville Eternelle M. Thiersault, un associé de la rue Saint-Dominique, qui lui donnait des nouvelles de Paris et tout spécialement le réjouissait en lui contant les débuts du Séminaire (4) ; mais Thiersault représente-

(1) Le 25 juin 1667, A. M.-E., vol. 101, p. 390. Peut-être ceci n'est-il pas une simple plaisanterie : il est probable que Pallu a conféré de l'élection papale avec de Chaulnes, qui lui-même écrivait que l'influence française avait été prépondérante au conclave : « le roy ne fait « pas plus absolument à Paris le prévôt des marchands qu'il a fait « le pape ». (21 juin 1667). Guérin, *Louis XIV*, p. 192.

(2) Lettre à M. Fermanel, du 28 juin 1667, A. M.-E., vol. 101, p. 362 Launay, *Lettres*, t. I, p. 77.

(3) Vol. 116, p. 465.

(4) Lettre à M. Gazil, du 3 mai 1667, A. M.-E., vol. 101, p. 329. Launay, *Lettres*, t. I, p. 65.

rait à Rome la pensée des Directeurs et Procureurs de Paris et cette pensée s'opposait à celle de Pallu sur la question de la congrégation apostolique, parce qu'ils estimaient que la société des prêtres missionnaires telle qu'elle avait été primitivement conçue, suffisait à atteindre le but pour lequel elle avait été créée, et qu'ils avaient peur que les exigences de Pallu ne décourageassent les bonnes volontés. Il retrouvait aussi le charitable M. Lesley, ce prêtre écossais, qui s'était constitué son procureur bénévole et qui continuerait à travailler pour lui avec un dévouement et une ardeur admirables (1). Il n'avait garde d'oublier l'ambassadeur de France et en était très bien reçu (2).

Ses visites aux prélats romains, il les commençait par le cardinal préfet de la Propagande, Antonio Barberini (3) et le secrétaire de la même congrégation, Mgr Jérôme Casanata (4), dont l'accueil était très bienveillant.

Dans les affaires qu'il venait exposer, il serait en opposition avec les jésuites, pour ce qui concernait la juridiction des vicaires apostoliques ; mais il s'efforçait d'entretenir de bons rapports avec eux et il ajoutait (avait-il raison ?) : « il n'est pas mal qu'ils nous craignent un peu, pourvu qu'ils soient persuadés que nous les aimons » (5).

Contredit par les siens sur la question de la congrégation et par les religieux sur celle de la juridiction, Pallu sentait qu'il aurait du mal à faire triompher ses vues : aussi se laissait-il aller à quelque tristesse ; il tâchait alors de se retourner vers Dieu et de se contenter de lui, comme il l'écrivait (6), tout en protestant auprès de ses amis de la pureté de ses intentions et du désintéressement de ses idées (7).

(1) Lesley pensait quitter le cardinal Charles Barberini, pour se donner complètement au service des Missions et l'un des soucis de Pallu était de lui trouver une rétribution qu'il lui permit de vivre. Ce n'était pas chose aisée, l'évêque étant lui-même très pauvre. A. M.-E., vol. 101, p. 362.

(2) *Ibid.* Il le remercia plus tard de « tant de marques » de bontés qu'il en avait reçues à Rome. Lettre du 13 août 1668. A. M.-E., vol. 102, p. 21. Launay, *Lettres*, t. II, p. 203.

(3) Préfet de la Propagande, de 1633 à 1671.

(4) Launay, *Lettres*, t. I, p. 66, n° 3.

(5) C'est lui-même qui souligne. *Ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) Lettres du 22 et du 31 mai 1667. A. M.-E., vol. 101, pp. 341 et 348. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 67 et 69.

Bientôt, il se rendait compte de l'ordre à suivre pour la présentation de ses demandes (1) : il proposerait d'abord les plus faciles et, quand il aurait obtenu des solutions favorables, il exposerait celle qu'il jugeait la plus risquée savoir le projet de congrégation ; ainsi l'échec éventuel de celle-ci ne compromettrait pas la réussite des autres.

Dans ce projet, d'ailleurs, il savait distinguer l'accidentel et l'essentiel. L'accidentel, c'étaient les jeûnes et abstinences, c'était encore cet extraordinaire renoncement à l'usage des remèdes : Pallu ne voulait pas y attacher une importance excessive. L'essentiel, c'était l'état de perfection nécessaire aux missionnaires, qui lui semblait difficilement réalisable en dehors d'une vie religieuse strictement dite et rigoureusement menée : « si vous voulez faire des missionnaires, disait-il, il « faut faire des saints » (2).

Il avait donc recommencé à travailler pour la claire et méthodique exposition de sa pensée : visites, mémoires, intérêts de sa Mission, intérêts des autres Missions, il n'oubliait rien (3) ; il n'omettait ni le Synode (le secrétaire de la Propagande l'admirait et voulait le faire imprimer) (4), ni une liste de quarante questions soumises à la décision des cardinaux (5) ; une fois passée la cérémonie du couronnement, il mettait une telle application à ses affaires qu'il se privait des plus « solennelles fonctions » (6), c'est-à-dire de ces fêtes liturgiques qui sont si expressives dans le cadre et les souvenirs de Rome ; non seulement il travaillait sans relâche, mais il employait un « écrivain » pour recopier ses pièces, et de son côté, M. Lesley besognait « extraordinairement » sur les textes de langue ita-

(1) Lettre du 22 mai 1667, à M. Gazil. Launay, *Lettres*, t. I, p. 68.

(2) Lettre du 19 juillet 1667. Launay, *Lettres*, t. I, p. 78.

(3) Il était d'autant plus accablé de besogne qu'il s'était bénévolement chargé des intérêts d'autres missions et spécialement de celles d'Alep. A. M.-E., vol. 101, p. 362.

(4) Il fut imprimé aux frais de la Propagande. Lettre à Deydier du 28 décembre 1670. A. M.-E., vol. 102, p. 277. Launay, *Lettres*, t. I, p. 117. Cf. ce que nous avons dit plus haut, p. .

(5) Ces questions ont été publiées dans les *Constitutiones apostolicae, Brevia, Decreta etc. Pro missionibus Sinarum, Tunquinii etc. ad usum R. R. D. D. Episcoporum... in Orientem missorum. Parisiis apud Carolum Angot... MDCLXXVI*, 1 vol. in-16, 2^e partie, p. 29.

(6) Lettre à M. Baron du 7 août 1667.

lienne, avec quelques autres « écrivains » sous ses ordres (1).

Enfin, au commencement d'octobre, tout fut prêt et les pièces remises au Secrétaire de la Propagande. Comme les dossiers étaient nombreux et importants, on prévoyait qu'on les partagerait « pour dix Congrégations » ; après quoi, on ferait tout autant de copies qu'il y aurait de cardinaux délégués à la connaissance de ces différentes affaires, et, quand elles seraient effectivement entre leurs mains, Pallu se proposait de s'en aller en France (2) : il pensait, en effet, que sa tâche était remplie pour le moment, et que, ayant fait ce qui dépendait de lui, il devait abandonner à la sagesse des cardinaux l'issue de ses affaires. -

C'est alors qu'il fut reçu par le Souverain Pontife (3). Clément IX l'écouta avec bienveillance et lui accorda deux faveurs : la première de constituer, pour traiter les affaires avec plus de rapidité, une commission spéciale de quatre cardinaux, la réplique de celle qui avait examiné, dès 1657, l'idée des vicariats apostoliques, et dont le pape, alors cardinal Rospigliosi, avait été un des membres (4) ; la seconde fut de lui donner pour Louis XIV un bref très élogieux qui recommandait au roi de France et l'évêque missionnaire et ses Missions et le séminaire des Missions : dans ce document le pape répondait manifestement à une des inquiétudes de Pallu ; le Vicaire Apostolique sentait bien que l'opinion publique française et le Roi lui-même continuaient à se montrer sévères pour son retour en Europe : c'est pourquoi Clément IX commençait par reconnaître les justes raisons qui avaient motivé ce retour et par rappeler les approbations qu'il avait données personnellement aux missionnaires (5). Ce bref paraissait tellement précieux à

(1) Lettre à un Directeur S. M. E., du 4 octobre 1667, A. M.-E., vol. 101, p. 404, Launay, *Lettres*, t. I, p. 81. Le vol. 101 des Archives conserve des notes sur la mission d'Alep, en italien et en français, non datées, qui remontent sans doute à cette époque, pp. 414-421.

(2) Lettre du 4 octobre 1667. M. Thiersault était parti huit jours plus tôt. *Ibid.*

(3) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 57.

(4) V. p. 46, n. 1. Les cardinaux de la commission créée en 1667 étaient Albizzi, Spinola, Azzolini, Celini (Lettre à M. de Chaulnes, du 13 août 1668). Le Cal. Palotta en faisait primitivement partie, mais il tomba malade bientôt et fut remplacé. (Lettre à Lambert du 22 janvier 1668, A. M.-E., vol. 101, p. 1. Launay, *Lettres*, t. I, p. 87.)

(5) Le bref est daté du 3 décembre 1667. Le texte en est publié par Launay, *D. H.*, t. I, p. 52-53.

Pallu qu'il en envoya immédiatement une copie à ses Procureurs, avec prière de la faire traduire en bon français et d'en faire des copies (tant du texte original que de la version française), pour s'en servir dès son arrivée à Paris (1).

L'évêque pouvait donc partir. Toutefois, lorsque son départ devenait imminent, des questions d'argent se posaient de nouveau pour lui : quelque « mesnage » qu'il fit, il ne lui en coûtait « guère moins de 18 escus » par mois ; son père venait de lui faire tenir 400 livres pour le voyage de retour ; mais il lui faudrait avant de partir, rétribuer M. Lesley et les divers copistes qu'on avait employés (2).

Le 11 décembre, il annonçait qu'il espérait avoir son audience de congé le 12 et partir le 13. Déjà il convoquait ses amis à Paris ; lui, cependant, se proposait de passer d'abord par Tours, où l'appelait son affection filiale (3) : de là, il gagnerait la capitale, en y ramenant (il se le proposait, du moins) M. Gazil (4).

C'est par mer que Pallu faisait le projet de regagner la France : il savait que « à deux journées de Rome », c'est-à-dire probablement à Civitavecchia (5), se trouvaient des vaisseaux sur le point de mettre à la voile et il voulait s'embarquer sur l'un d'eux.

De son jour de départ, de son itinéraire et de son voyage, nous ne savons rien de plus.

Il arriva à Paris le 21 janvier 1668 (6). Autour de lui, on s'empessa beaucoup ; ne parle-t-il pas lui-même d'une « infinité » de visiteurs (7) ? Si quelques personnes s'étonnaient de son retour si prompt, ceux qui connaissaient mieux ses affaires le comprenaient fort bien et l'approuvaient (8).

Il obtient d'être reçu par le Roi le 28.

(1) Lettre à un Directeur S. M. E., du 11 décembre 1667. Launay, *Lettres*, t. I, p. 84.

(2) *Id.*, 25 octobre 1667. *Ibid.*, p. 83.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre du 11 décembre 1667. *Ibid.*, p. 85.

(5) Civitavecchia, longtemps le port de Rome, est à 80 km de cette ville.

(6) Lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 102, p. 1. Launay, *Lettres*, t. I, p. 85.

(7) Lettre à M. Fermanel père, du 27 janvier 1668. A. M.-E., vol. 102, p. 5.

(8) Lettre à Lambert, *supra*.

Auparavant, il lui fallut se présenter à Colbert et le rude ministre l'accueillit extraordinairement bien (1) ; il tint même à le revoir après l'audience du Roi, puis, une troisième fois, le 10 mars; l'évêque avait beaucoup observé et beaucoup écouté tout au long de sa route, il avait donc beaucoup à apprendre à un ministre soucieux de l'expansion française; ce qu'il lui dit, nous pouvons sans doute le retrouver en partie dans les *Mémoires* qu'il avait écrits, durant sa dernière traversée, aux Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, et dont nous avons parlé au chapitre précédent. De Lionne, à son tour, demanda une entrevue au Vicaire Apostolique.

L'entretien avec le Roi dura « une bonne demi-heure » (2). Quand Pallu avait quitté Paris, en 1661, Louis XIV venait d'assumer la direction effective du gouvernement (3); déjà très séduisant dans la belle verdure de ses vingt-trois ans, il n'avait pas cependant ce prestige que donnent et le maniement des hommes et le succès. En ce mois de janvier 1668, l'évêque le retrouvait tout auréolé de ses premières victoires (campagne de Flandre, 1667) et déjà enivré de l'universelle adulation de ses courtisans : quelles furent ses impressions personnelles en présence du monarque ? fut-il ébloui lui aussi par la majesté royale ? Toujours sobre de confidences, Pallu ne le dit point expressément, mais il semble bien qu'il a été conquis, comme tant d'autres, par l'ascendant du prince. Ce qu'il confie à ses correspondants, c'est qu'il remit au Roi le bref du pape, et que Louis XIV lui parut se rendre parfaitement compte de la grandeur et de l'importance de l'œuvre missionnaire que ses sujets entreprenaient en Extrême-Orient ; il en félicita Pallu, lui demanda les mémoires qu'il avait apportés, puis il lui redit, « avec un agrément » que l'évêque ne savait exprimer, qu'il donnerait toute sa protection « à ce grand œuvre », qu'il voyait « estre tres avantageux au progres de « l'Evangile et a la gloire et reputation du nom françois » ; en même temps Louis XIV voulut donner une preuve tangible de son intérêt en transformant en pension à vie les deux pen-

(1) Lettre à M. Fermanel père, du 1^{er} février 1668. A. M.-E., vol. 102, p. 9.

(2) Lettre à M. de Chaulnes, du 17 avril 1668. A. M.-E., vol. 102, p. 21 ; Launay, *Lettres*, t. II, p. 203, a imprimé 17 août au lieu de 17 avril.

(3) Après la mort de Mazarin (9 mars 1661).

sions de six mois qu'il avait constituées pour Lambert et Pallu sur les deux abbayes de Saint-Ouen de Rouen et de Saint-Etienne de Caen (1) ; et comme le Vicaire Apostolique lui exprimait le désir de reprendre le chemin de l'Extrême-Orient « par la première occasion d'embarquement », le Roi déclara qu'il ferait dire à de Chaulnes de poursuivre à Rome l'exécution de ses demandes afin de lui éviter un second voyage.

Somme toute, cette audience que Pallu avait un peu appréhendée, quand il se demandait si on comprendrait les motifs de son retour, avait été aussi satisfaisante que possible pour lui et il pourrait s'en féliciter plus tard (2). Il lui restait pourtant un regret : à son sentiment, elle avait été trop courte ; il aurait eu tant à dire des intérêts de l'Eglise et de la France en Orient ! Mais le Roi était très occupé : il fut convenu que l'évêque s'expliquerait plus longuement avec celui des ministres qu'il voudrait ; Louis XIV remettait à plus tard le soin de lire les mémoires que lui laissait Pallu, mais celui-ci craignait, au commencement de mars, qu'il n'en eût encore rien fait et il concluait qu'il ne faut pas trop compter « sur les « princes de la terre » (3).

Ce qui importait à l'évêque missionnaire beaucoup plus que les bonnes grâces de Louis XIV et de ses ministres, c'était l'accueil des « chers amis » de Paris. Malheureusement, les lettres qui nous restent de lui sont muettes sur ce sujet. Il écrira seulement, le 28 décembre 1670, à M. Deydier qu'il s'appliqua « à tout ce qui regardoit le bon ordre du Seminaire et de la « Procure Générale » des Missions.

De grands changements étaient survenus dans ces institutions naissantes depuis la fin de l'année 1661.

En quittant la France, les Vicaires Apostoliques regrettaient

(1) Ces détails sont empruntés à la lettre de Pallu à M. de Chaulnes. Les titulaires de ces deux abbayes étaient le duc d'Albret et l'abbé Le Tellier. Pallu s'empessa d'écrire à notre ambassadeur à Rome qu'il recevrait non seulement les lettres royales, mais aussi les consentements des abbés commendataires intéressés, « pour oster à Rome toutes « sortes de doutes et de difficultez ». Le duc d'Albret fut bientôt nommé cardinal par Clément IX, et l'abbé Le Tellier sacré évêque avec le titre de coadjuteur du cardinal Antonio Barberini à l'archevêché de Reims. Lettre à Deydier, du 28 décembre 1670. A. M.-E., vol. 107, p. 14. Launay, *Lettres*, t. I, p. 116. Cf. A. M.-E., vol. 2, p. 438.

(2) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, p. 58-59.

(3) Lettre à M. Fermanel père, du 10 mars 1668, A. M.-E., vol. 102, p. 13.

de ne pouvoir offrir à leurs aspirants missionnaires autre chose qu'un « hospitium » (1) ; leurs vœux étaient d'établir un Séminaire et ils avaient donné pouvoir à leurs Procureurs pour cela ; mais où en trouver les bâtiments ou les terrains ? Et, si on les trouvait, comment les acquérir ?

Il semble bien que l'initiative vint de la Compagnie du Saint-Sacrement. Ce fut au commencement de 1663, un an environ après le premier embarquement de Pallu.

La célèbre société, en effet, n'avait pas cessé de poursuivre les divers objectifs qu'elle s'était fixés ; elle le faisait seulement avec plus de mystère encore qu'auparavant.

Un jour, M. Du Plessis-Montbar, « à qui Dieu avait sans « doute donné le don des œuvres par-dessus tous ses confrères », proposa à ceux de ses amis que la Compagnie avait nommés comme lui « commissaires aux Missions » la fondation d'un Séminaire pour la formation des missionnaires. Tous approuvèrent l'idée.

Restait à la réaliser.

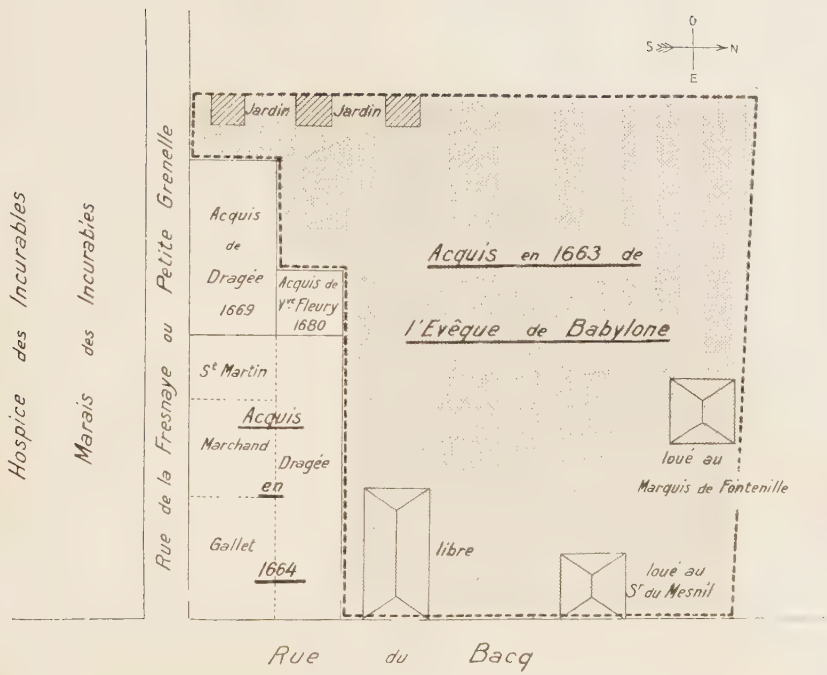
Or, « M. du Plessis eut en vue les maisons de M. l'évêque de « Babylone, situées dans la rue du Bac..., il se chargea d'en « faire la proposition à ce bon prélat qu'il connoissait, et la « chose réussit... M. l'évêque de Babylone donna toutes ses « maisons pour fonder le Séminaire des Missions Etrangères. « moyennant une pension qu'on lui assura durant sa vie » (2).

Cet évêque de Babylone était un carme, qui s'appelait Duval de son nom de famille et Bernard de Sainte-Thérèse en religion. Il possédait, au coin des rues du Bac et de la Petite Grenelle (3), un vaste ensemble de six bâtiments et de grands jardins que lui avait donné une femme pieuse, Madame de Ri-

(1) V. p. 90.

(2) « Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement »..., publiées par Beauchet-Filleau, p. 242. Sur l'Evêque de Babylone, lire : Léon Mirot : « *Lettres écrites de Perse et de Syrie par le Révérend Père Bernard de Sainte-Thérèse, Evêque de Babylone* », ouvrage précédé d'une notice historique. Clameci, imprimerie Fournier et « *Le Séjour du Père Bernard de Sainte-Thérèse en Perse (1640-1642)* » dans *Etudes Carmélitaines*, avril 1933, p. 213.

(3) Ou encore : de la Fresnaye (aujourd'hui : de Babylone ; combien de parisiens savent que ce nom exotique est celui d'un évêque missionnaire du XVIII^e siècle ?) V. note 1 de Launay, *D. H.*, t. I, p. 304. Nous donnons en ce volume le *Plan de la propriété* de S. M.-E. et une *Reconstitution* des bâtiments du premier Séminaire.



Terrain acheté à l'évêque de Babylone en 1663.



Le Séminaire des Missions Etrangères en 1663.

couart, pour qu'il y fondât un Séminaire qui alimenterait les missions de la Perse ; devenu vieux et infirme, le religieux n'avait pas pu réaliser son dessein.

A la prière de M. Du Plessis, il accepta de céder son immeuble à la société naissante des Missions (1), aux conditions suivantes : il se réservait le logement qu'il occupait déjà dans un des bâtiments ; les acheteurs paieraient diverses rentes viagères : 3.000 livres à l'évêque, plus, à sa mort, 500 à son aumônier, et 500 à sa domestique ; en outre, ils verseraient, après son décès, les sommes de 2.000 livres à l'Hôtel-Dieu de Paris et de 500 à l'Hôpital Général (2)... Le contrat de vente fut signé le 16 mars 1663 par MM. de Garibal et de Morangis (3), tous deux confrères de la Compagnie, et, le premier, procureur laïque des Vicaires Apostoliques. Le surlendemain, les deux acquéreurs cédèrent le fonds à MM. Gazil et Poitevin dont le premier était procureur ecclésiastique de Lambert et de Pallu : l'œuvre des Missions Etrangères possédait enfin son Séminaire.

Il fallait maintenant songer à deux formalités importantes.

Il était nécessaire d'abord, si l'on voulait que l'établissement eût sa personnalité civile, qu'il fût reconnu par le pouvoir central : les quatre hommes sollicitèrent donc du Roi des lettres patentes et celles-ci leur furent accordées dès le mois de juillet (4).

Puis l'autorité ecclésiastique devait intervenir pour autoriser canoniquement l'érection du Séminaire. Le terrain nouvellement acheté faisant partie du faubourg Saint-Germain et relevant ainsi de la juridiction de l'Abbaye de ce nom, il appartint à l'Abbé commendataire, Henri, duc de Verneuil et pair de France (5), d'autoriser, le 10 octobre 1663, « les sieurs

(1) Il avait même compris dans l'acte de cession tout ce qu'il possédait à Ispahan : évêché, chapelle, bibliothèque. Sur Madame de Ricouart, cf. Mirot, art. des *Etudes Carmélitaines* précité, p. 213, n. 3.

(2) Les actes relatifs à cette cession se trouvent A. M.-E., vol. 165, p. 17 sq. Launay, *H. G.*, t. I, p. 75, les analyse assez longuement et les reproduit dans *D. H.*, t. I, p. 303 sq.

(3) M. de Morangis n'était pas procureur des Vicaires Apostoliques.

(4) La pièce fut enregistrée au greffe de la Chancellerie de France le 26 juillet, au Parlement le 7 septembre 1663, en la Chambre des Comptes le 16 juillet 1669.

(5) Fils naturel de Henri IV et de Catherine-Louise de Balzac, duchesse de Verneuil, né en 1601, nommé évêque de Metz en 1612, abbé de Saint-Germain-des-Prés ; ne reçut jamais les ordres.

« Poitevin et Gazil et leurs associés », à faire « l'établissement dudit Séminaire pour la conversion des Infidèles pour y vivre en communauté ecclésiastique et séculière... sous la conduite d'un Supérieur qu'ils pourront élire » (1).

Le 27 du même mois, le prieur de l'Abbaye, le P. Ignace Philibert, était venu installer solennellement MM. Gazil et Poitevin dans leur nouvelle demeure (2) ; il avait nommé M. Gazil supérieur, l'avait déclaré, lui et ses associés, en possession de la maison, puis il avait prié l'évêque de Babylone de bénir la grande salle destinée à servir de chapelle (3).

Dans cet humble oratoire (4), s'était fait alors entendre la grande voix de Bossuet, d'un Bossuet déjà illustre, qui, étant données ses relations de confraternité avec Pallu, au sein de la Compagnie du Saint-Sacrement, devait s'intéresser grandement à la fondation du Séminaire des Missions (5).

La cérémonie s'était achevée par la messe.

Chose remarquable, plusieurs des plus chers amis de Pallu étaient restés éloignés de cette solennelle inauguration, MM. de Meur, Bésard, Fermanel et Nicolas Lambert : ces hommes de devoir étaient alors occupés à donner une mission en Beauce et ils n'avaient point voulu interrompre les exercices (6). Comme ils désiraient cependant, faire partie de la jeune société, leurs confrères Gazil et Poitevin firent avec eux un acte officiel d'association (7) (10 mars 1664), puis tous les associés

(1) L'année même où Pallu revenait à Paris (1668), l'abbé de Saint-Germain se défit, en faveur de l'archevêque de Paris, de sa juridiction sur le faubourg.

(2) L'acte d'installation est reproduit par Launay *D. H.*, t. I, p. 333, d'après A. M.-E., vol. 4, p. 1.

(3) A. M.-E., vol. 8, p. 182, citées par Launay *H. G.*, t. I, p. 79, disent que ce fut le P. Ignace Philibert qui bénit la salle et M. Goyau reproduit l'affirmation *Les Prêtres des M.-E.*, p. 59. Mais l'acte d'installation, plus complet, dit qu'il pria l'évêque de Babylone de faire la bénédiction.

(4) Quand M. Goyau *op. cit.* écrit : « La chapelle des Missions Étrangères fut... une privilégiée : les échos du verbe de Bossuet n'en franchirent pas les murailles », il semble supposer que l'orateur prêcha dans la chapelle actuelle : ce serait une erreur, cet édifice ayant été commencé vingt ans plus tard, 24 avril 1683. Cf. *H. G.*, t. I, p. 270.

(5) On connaît le texte choisi par l'orateur sacré « *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt* » (p. 107, v. 2), mais il n'est rien resté du discours. Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. I, p. 159.

(6) Launay, *H. G.*, t. I, p. 79.

(7) Texte dans A. M.-E., vol. 165, p. 50 et vol. 23, p. 96, publié par Launay, *D. H.*, t. I, p. 335.

se réunirent le 11 juin de la même année, pour élire leur supérieur, M. Gazil n'ayant été désigné que provisoirement par le prieur de Saint-Germain ; l'évêque de Rodez, Abelly, présidait l'assemblée. A la majorité des voix, Vincent de Meur fut choisi comme supérieur, Bésard comme premier assistant, Fermanel comme économiste (« procureur », dit l'acte conservé aux Archives) (1) ; enfin on nomma un professeur de théologie et un directeur spécialement affecté à la formation morale des séminaristes (2). Ces nominations étaient faites pour trois ans.

Ce 11 juin 1664 avait été une date importante pour l'histoire de la Société des Missions Etrangères, car elle avait reçu en ce jour-là son organisation définitive : elle possédait alors en Extrême-Orient ses évêques et ses prêtres occupés à fonder les Eglises et à former le clergé indigène, ce qui était sa seule raison d'être ; et elle venait de se donner en France un organisme central adapté à la représentation des intérêts des lointains missionnaires et au recrutement comme à la formation des aspirants (3).

Cependant, la sympathie des personnes de bien avait continué à s'affirmer en faveur de la Société : il n'est besoin pour s'en rendre compte que de feuilleter le modeste registre sur lequel, à partir du 8 novembre 1661, le procureur inscrivait les dons qui lui étaient faits (4). Quant à la Compagnie du

(1) A. M.-E., vol. 8, p. 179. Launay, *D. H.*, t. I, p. 340.

(2) La lettre de *Confirmation* du Cal Chigi, légat en France, donne les noms des Associés dans l'ordre suivant : Vincent de Meur, François Besard, Luc Fermanel, Michel Gazil, Armand Poitevin A. M.-E., vol. 165, p. 52 (copie).

(3) La S. M. E. n'a pas été formée comme l'ont été les ordres religieux. Pour ceux-ci, le fondateur (un saint Benoît, un saint François d'Assise, un saint Ignace) reste sur place et réalise lui-même le plan d'organisation qu'il a conçu. Pour celle-là, Pallu, son grand animateur, s'en est allé au fond de l'Asie ; derrière lui restent ses procureurs et les directeurs du Séminaire qui achèvent son œuvre, partie en vertu des pouvoirs reçus de lui, partie en raison de leur qualité de membres de l'association. Il y avait là un dualisme qui n'a pas été sans gêner les relations des missionnaires et du Séminaire, et qui ne s'est terminé qu'au *xx^e* siècle, par la nomination d'un Supérieur Général de la Société des Missionnaires et du Séminaire. Le premier Supérieur Général a été Monseigneur De Guébriant.

(4) A. M.-E., vol. 1536. Le 8 novembre est le jour où Pallu quitta Paris. Ouvert officiellement ce jour-là, le livre de compte n'enregistre de fait sa première recette qu'en décembre.

Saint-Sacrement, elle avait suivi le progrès de l'organisation de l'œuvre des Missions avec d'autant plus d'attention qu'elle se sentait blessée à mort ; suivant un penchant trop naturel, elle exagérait même à ce point l'importance de son appui, qu'elle considérait le Séminaire comme son œuvre, voire comme « l'héritier de sa conduite, de ses secrets et de son esprit » (1) ; le 17 mai 1663, elle avait entendu de la bouche de M. Du Plessis un récit de ce qui « s'étoit fait pour l'établissement du « Séminaire des Missions, qui étoit l'ouvrage de l'Assemblée « des Missions » (2) ; le 22 août 1664, M. Gazil avait appris à ses confrères le retour de M. de Bourges (3) et l'Assemblée du 4 septembre avait décidé de convier le missionnaire lui-même à la prochaine séance des missions, « bien qu'il ne fût pas de « la Compagnie » (4).

D'autre part, la conception du Séminaire était restée celle qu'avait voulue Pallu, c'est-à-dire une combinaison raisonnée de la vie de recueillement et de la vie d'apostolat : ainsi, au témoignage de Voyer d'Argenson (5). « M. de Meurs étoit parti avec 30 missionnaires pour aller faire une mission en Poitou » (rapport à l'Assemblée du 22 août 1664), et ç'avait été une « des « plus éclatantes missions qui se soient faites en ce temps-là ».

Les années suivantes, M. de Meur avait prêché encore en Bretagne et en Bourgogne ; remplacé comme supérieur aux élec-

(1) *Annales...*, p. 230.

(2) *Ibid.* V. aussi pp. 239 et 242.

(3) Quand Pallu était arrivé à Paris (janvier 1668) il y avait presque deux ans que M. de Bourges s'était rembarqué pour l'Extrême-Orient (mars 1666). Launay, *Mémorial*, t. II, art. « Bourges (de) ».

(4) Voyer d'Argenson, l'annaliste de la Compagnie du Saint-Sacrement, déclarait, à la fin de son récit, déposer entre les mains des Directeurs du Séminaire « l'histoire de cette Compagnie... et si Dieu « veut qu'elle ressuscite quelque jour, on trouvera chez eux les mé- « moires et les moyens de la rétablir ». Des papiers ou correspondances des confrères du Saint-Sacrement, les A. des M.-E. n'ont gardé que quelques lettres de M. Du Plessis à M. Brisacier, lesquelles ont été publiées par Croulbois dans *Revue d'Histoire et de Littérature Religieuses*, 1904, pp. 401-417 et 519-564.

(5) *Annales...*, p. 234. Pallu a toujours témoigné beaucoup de confiance dans le jugement de M. Du Plessis. Se propose-t-il, en 1669, de revenir de Rome à Paris en passant par la Provence et le Languedoc, afin de faire connaître les Missions ? il lui fait demander les adresses des personnes auxquelles il pourra se confier. (A. M.-E., vol. 102, p. 133). Quand les « *Instructions* » paraissent, il demande qu'on les communique à M. Du Plessis, pour qu'il puisse proposer ses remarques (A. M.-E., vol. 102, p. 149).

tions du 9 septembre 1667, par un autre ami de Pallu et son compatriote, M. Gazil, il était retourné à sa mission de Bourgogne et il y devait mourir (1).

Si le Séminaire avait poursuivi son développement organique, si, en 1667, on avait procédé à la réélection des officiers, Pallu avait été mis à même par ses amis d'y intervenir. Mais, très occupé à Rome par ses affaires, il avait préféré s'en rapporter à leur décision et à leur choix : si l'expérience des missions lui avait donné quelque lumière, il serait « toujours » temps de la produire » plus tard. Quant au règlement intérieur de la maison, il n'y désirait que fort peu de changements; seulement, avec un sens liturgique averti, il estimait qu'il ne fallait pas tarder à y établir le chant, à y célébrer la grand-messe et les vêpres « tous les dimanches et les festes principales ».

Puis sa voix se faisait grave : « Au nom de Dieu, écrivait-il, que le principal soin des Directeurs soit de bien établir l'interieur des séminaristes par l'exercice de l'oraison, des lectures spirituelles, des conférences..... » (2).

Sans doute, en attendant qu'il fût à Paris, les nouveaux Directeurs s'étaient-ils efforcés de former leurs aspirants selon ses vues.

Ainsi donc, à son arrivée en France, Pallu pouvait constater avec émotion les progrès de l'œuvre des Missions : la Société s'était donné son organisation, son local ; elle continuait à vivre et à agir ; elle suscitait toujours l'intérêt des personnes pieuses : tous ces indices étaient de bon augure pour l'avenir et pouvaient donner confiance au Vicaire Apostolique.

De l'accueil qu'il reçut de ses coassociés (et tout spécialement de M. Fermanel, qui paraît avoir été son confident le plus intime), quand il se trouva près d'eux, le 21 janvier, des entretiens qu'il eut avec eux, rien n'est resté ; ce que nous savons seulement c'est que, approuvé par eux pour l'ensemble de ses vues, il ne put recueillir leur assentiment dans la question de la congrégation apostolique : il eut beau expliquer sa pensée, en adoucir l'expression, en justifier les raisons, il ne put convaincre ses frères de la nécessité d'un changement dans leur mode d'association : ils espéraient que les missionnaires trou-

(1) Il mourut sur la brèche le 26 juin 1668, cinq mois après le retour de Pallu à Paris.

(2) A. M.-E., vol. 101, p. 372. Launay, *Lettres*, t. I, p. 78.

veraient dans la formule de vie qu'ils avaient librement adoptée toutes les forces qui leur seraient nécessaires (1).

En dehors des discussions sur ces problèmes (discussions que nous devinons plus que nous ne les connaissons vraiment), de quoi furent remplies les journées de Pallu durant les huit mois qu'il passa en France ? Nous en savons très peu de chose.

Dans les premières semaines, il dut rédiger sa « *Relation abrégée des Missions et des voyages des evesques françois aux Royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin et Siam* », puisque l'épître dédicatoire est datée du mois d'avril 1668 (2).

Il avait eu une première idée de ce petit livre quand il était à Rome, dès le mois de Juin 1667, soit qu'elle fût née de ses propres réflexions, soit qu'elle lui eût été suggérée par M. Gazil (3). L'exemple lui avait d'ailleurs été donné par M. de Bourges, qui avait profité de son séjour en France pour publier, en 1666, une intéressante monographie du voyage de Lambert (4). Ces sortes d'ouvrages plaisaient beaucoup au public pieux et entretenaient dans les âmes le zèle pour les Missions.

Le livre de Pallu se présentait tout autrement que celui de M. de Bourges. Celui-ci avait publié son *Journal de route*. Pourquoi Pallu n'a-t-il pas voulu éditer le sien ? A-t-il eu peur qu'il ne fît double emploi avec le précédent ? Fut-il empêché par la perte des feuillets qui manquent encore à ce *Journal* dans les Archives des Missions Etrangères ? Estima-t-il qu'une vue synthétique de sa Mission serait plus édifiante pour ses lecteurs qu'une narration pleine de détails ?

Quoi qu'il en soit, après une épître dédicatoire « à Nos seigneurs les Archevesques et Evesques et clergé de France », brève, mais de grand style, il fait, en 60 pages, un récit très sommaire de sa vocation, de son départ et de ses voyages. Puis, il ouvre une large place dans son texte aux dernières nouvelles

(1) Lettre à Deydier du 28 décembre 1670. A. M.-E., vol. 102, p. 277, Launay, *Lettres*, t. I, p. 19.

(2) A Paris chez Denys Bechet, rue Saint-Jacques... M. DC. LXVIII. L'« achevé d'imprimer » porte la date du 28 avril 1668. Les 12 pages du titre et de la préface ne sont pas numérotées ; le reste comprend 148 pages. La bibliothèque municipale de Tours possède de cet ouvrage un exemplaire relié en velin, sur lequel le bibliothécaire du couvent de l'Oratoire, auquel il appartenait jusqu'à la Révolution, avait inscrit la mention : « *ex dono authoris* ».

(3) Lettre du 14 juin 1667 à M. Gazil, A. M.-E., vol. 101, p. 352.

(4) « *Relation du voyage de Monseigneur l'evesque de Beryte...* ». à Paris, chez Denys Bechet... MDC. LXVI.

qu'il a reçues de Lambert (1) et leur consacre 76 pages. Il termine enfin par une affirmation de sa confiance dans l'avenir des Missions et par un appel au bon vouloir de ceux qui aimeraient assez Jésus-Christ pour désirer devenir ses « dignes ouvriers » en Orient, assurés qu'ils seraient ainsi « de participer à sa « Croix et d'endurer pour luy de continuelles peines » (2).

Quelles étaient donc les nouvelles que lui apportait d'Indochine le premier courrier de Lambert ? Où en étaient les chères chrétientés qu'il avait eu tant de peine à laisser pour revenir en Europe ?

Au Siam, le roi venait d'accorder à l'évêque un grand terrain, fort bien situé sur le bord du fleuve, tout près du camp des Cochinchinois et avait promis des matériaux pour la construction d'une église ; déjà l'évêque avait fait élever deux chambres « bâties de bois et couvertes tuiles » (3). Dans un village peuplé de Laotiens, il avait fait bâtir une petite chapelle, où l'on disait la messe et où l'on faisait le catéchisme deux ou trois fois la semaine. Il avait près de lui « un séminaire d'ecclésiastiques, une école de Théologie morale, quelques « jeunes siamois que le Roy nous a donné à instruire, une petite Echole pour nos chrestiens, quelques cathécumenes et la « conduite d'une Parroisse, outre plusieurs occupations envers « le prochain qui... consomment beaucoup de temps ». Il élevait trois enfants de Siam à la cléricature ; il se proposait de donner la tonsure à trois séminaristes, pour la prochaine Toussaint ; un jeune clerc, Français Perez, se présentait comme un sujet d'élite.

Du Tonkin, un catéchiste avait écrit, le 24 octobre 1665, une lettre qui était destinée à Pallu, son chef hiérarchique, et que Lambert avait ouverte pour celui-ci : il mandait qu'il avait bien reçu les ordres (4) de son évêque et les avait fait tenir aux principaux chrétiens du royaume ; l'édit du roi contre la religion catholique n'était pas appliqué ; si les fidèles souffraient

(1) Il avait reçu ces nouvelles avant le 22 janvier 1668. Lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 102, p. 1. Launay, *Lettres*, t. I, p. 86.

(2) *Relation abrégée...*, par Fr. Pallu, pp. 147-148.

(3) Les maisons du Siam sont faites ordinairement de roseaux et couvertes de feuilles ; elles sont donc très exposées aux incendies. Sur la mission du Siam à cette époque, il faut consulter la *Relation des Missions des Evesques François... divisé en quatre parties*, p. 1-74.

(4) Ce sont les ordres que contenait la lettre que nous avons mentionnée p. 167.

de l'absence de tout prêtre, les catéchistes s'efforçaient d'y suppléer par leur zèle ; le roi laissait entendre qu'il permettrait le retour des religieux qu'il avait chassés, et même (ceci devait faire battre le cœur de Pallu), l'on pensait que l'entrée du pays serait désormais possible à un évêque ; déjà un des missionnaires (M. Deydier) avait pris la résolution héroïque de partir, déguisé en matelot, sur un bateau chinois qui se dirigeait vers le Tonkin (1).

M. Chevreuil avait débarqué en Cochinchine le 24 juillet 1664, ainsi que nous l'avons dit plus haut (2) ; bientôt une violente persécution s'était déchaînée dans ce pays contre les chrétiens : trente-sept d'entre eux avaient été martyrisés et le missionnaire avait été forcé de repasser au Siam (3). Vaillamment, il était reparti en août 1665, cette fois avec M. Hainques ; malheureusement les deux missionnaires, une fois arrivés au Ciam-pa, avaient dû se séparer : M. Hainques, vêtu à la japonaise, était entré en Cochinchine, où il visitait les fidèles dans le plus grand secret, les exhortant, les instruisant, leur administrant les sacrements, et voici que ces pauvres gens écrivaient à Lambert, dans deux lettres touchantes, le témoignage de leur foi, de leur espérance et de leur reconnaissance (4) ; quant à M. Chevreuil, il avait pu, quoique malade, se glisser inaperçu dans le Cambodge.

M. Brindeau était à Macao ; tout en se dépensant au service des catholiques de la ville, il apprenait la langue mandarine, en prévision de son entrée en Chine.

(1) Il quitta Ayouthia le 20 juin 1666 et s'embarqua le 24. (Dans sa *Relation abrégée...*, Pallu a imprimé par erreur 1665). L'histoire de la Mission du Tonkin à cette époque et de la Vie héroïque de Deydier se trouve dans la *Relation des Missions des Evêques français... divisé en quatre parties*, p. 163-360.

(2) Voir chap. XI, p. 165, n. 4.

(3) Pallu connaissait ces faits non d'après les lettres de Lambert, mais d'après des relations de Jésuites à Rome.

(4) Voir ces lettres dans *Relation abrégée...*, pp. 90-107. Pallu cite également la réponse de Lambert : celui-ci, entre autres choses, invitait les chrétiens cochinchinois à lui envoyer les meilleurs de leurs frères pour qu'il pût les ordonner prêtres. Pour l'histoire de la Mission de Cochinchine en ces années 1664-1670, lire la *Relation des Missions des Evêques français... divisé en quatre parties*, pp. 75-136. Et pour l'histoire de celle du Cambodge, le même ouvrage pp. 137-162. Ce dernier texte présente dès la page 137 des erreurs notables : 1° à la 2^e page, il faut remplacer le nom de M. Brindeau par celui de Hainques ; 2° à la 5^e ligne, il faut supprimer le nom de M. Hainques.

Il ne restait donc au Siam que Lambert et Lancau ; absorbés par mille occupations, ils faisaient une invitation pressante aux prêtres et aux religieux de France qui voudraient bien venir les seconder.

Telles étaient les nouvelles d'Extrême-Orient que Pallu avait reçues au commencement de 1668 et qu'il communiquait à ses lecteurs vers la fin d'avril dans ce beau petit livre qu'est la *Relation abrégée*.

Pendant les mois qui suivent, l'activité du Vicaire Apostolique nous échappe presque complètement.

Quelle fut sa peine, quand il apprit la mort d'un ami de la première heure, de ce Vincent de Meur, qui avait eu l'idée, en 1656, de ce pèlerinage à Rome si décisif dans sa vie ? Nous l'ignorons (1). Nous apprenons seulement que c'est de son consentement que, le 3 juillet 1668, Laurent de Brisacier fut substitué au défunt comme procureur des Vicaires Apostoliques (2).

Le 5 du même mois, Pallu se trouvait à Tours. Au début du mois de juillet, la Touraine vous accueille de ses plus gracieux sourires : la Loire étale ses sables d'or au milieu de ses eaux plus rares et plus bleues ; dans les plaines, les grands blés commencent à jaunir ; sur les côteaux, dans le fouillis des arbres et des haies, ce ne sont que pépiements d'oiseaux et floraisons de roses. Comme nous voudrions savoir quel attrait exerçait cette terre enjôleuse sur le cœur du grand voyageur qu'était devenu Pallu. Y était-il indifférent ? La comparait-il aux lointains déserts qu'il avait vus et traversés et que sa volonté de fer se proposait de traverser encore ? Hélas ! rien ne nous éclaire sur ce côté de son âme et nous savons simplement, par un acte notarié, que le 5 juillet le Vicaire Apostolique se trouvait prosaïquement au domicile de ses parents, par devant maître Gerbeau, notaire à Tours, pour y ratifier les actes qui avaient précédemment (23 juin 1660 et 25 mai 1661 (3) réglé la succession éventuelle de ses père et mère, y reconnaître qu'ils avaient bien tenu les engagements pris par

(1) De Meur mourut le 26 juin 1668 ; voir p. 205.

(2) La pièce de substitution est reproduite par Launay, *D. H.*, t. I, p. 344. A M. de Garibal, mort en 1667, on substituait en même temps M. de Laval comme procureur laïque.

(3) Voir p. 89.

eux à son égard (1), et s'y pourvoir de procureurs qui représenteraient ses intérêts, le cas échéant : Monsieur et Madame Pallu faisaient à leur fils une nouvelle gracieuseté, car ils portaient sa pension de 1.000 à 1.500 livres par an (2).

Après son retour à Paris, quelles sont les occupations de Pallu ? Nous n'en connaissons que quelques menus faits : le 10 septembre il y signe une feuille de pouvoirs au nom d'un missionnaire originaire de Dijon (3), qui acquerra une certaine notoriété dans la Société en devenant l'historien, d'ailleurs très peu sûr, de ses commencements : nous avons nommé Bénigne Vachet. Quatre jours plus tard, il rédigeait à la demande de ses amis, un petit écrit appelé apologétique (deux simples pages) : les calvinistes français, dit-il, veulent donner à croire que les Orientaux ont la même foi qu'eux ; or lui, Pallu, peut s'inscrire en faux contre une si mensongère affirmation, car il s'est informé sur place des croyances des Syriens, des Jacobites, des Arméniens, des Nestoriens, des Grecs, et les a trouvées semblables non point à celles des protestants, mais à celles des catholiques : comme l'Eglise Romaine, ces Orientaux croient à la présence réelle du Christ dans l'E-

(1) Homme de loi et père de seize enfants, Etienne Pallu tenait évidemment à ce que sa succession n'offrit pas d'embarras à ses héritiers ; il avait changé de domicile depuis la naissance de François, car, paroissien de Saint-Saturnin en 1626, il est inscrit comme paroissien de Saint-Venant dans cet acte de 1668. L'église Saint-Venant a disparu ; elle a déjà été mentionnée plus haut, à propos de la translation des reliques de « Saint Victorin ».

(2) A. N. — MM. — 508. — Le 14 septembre de la même année, à Paris, Pallu reportait en cas de décès une partie de cette rente (500 livres) aux Missions. A. N. — MM. — 505.

(3) A. M.-L., vol. 102, p. 43. Ce compatriote de Bossuet avait été tenté successivement par le cloître bénédictin, par la vie de la Bazoche, par la carrière militaire. Entré finalement au Séminaire de Dijon, il entendit dire un jour qu'un missionnaire (c'était M. de Bourges) traversait la ville : ce fut l'origine de sa vocation apostolique. Ordonné prêtre en 1668, il partit l'année suivante pour le Siam ; il demeura au Siam et en Cochinchine jusqu'en 1682, accompagna en France les deux ambassades siamoises de 1684 et de 1686, fit un voyage en Perse en 1689 pour régler quelques affaires de la succession de Bernard de Sainte-Thérèse, évêque de Babylone, et mourut à Paris en 1720, à l'âge de 79 ans. Il a laissé de nombreux mémoires manuscrits sur ses ambassades, son voyage en Perse et les origines de la Société ; ces derniers avaient reçu un commencement de publication dans les *Annales de la Congrégation des Missions Etrangères*, 1865.

charistie, à la transsubstantiation ; ils pratiquent la confession, l'invocation des saints, etc. ; on dirait que cette note a été écrite pour servir au grand ouvrage auquel Arnaud travaillait alors et qui a pour titre : « *La Perpétuité de la foi de l'Eglise Catholique sur l'Eucharistie* » (1).

Vers ce même temps, il prit la décision de retourner à Rome. Longtemps il avait cru qu'il n'y serait pas obligé ; il l'avait dit à Louis XIV dans son audience d'arrivée (2) ; il l'écrivait encore à M. de Chaulnes le 13 août (3). Il continuait, d'ailleurs, à agir par ses lettres sur les membres de la Propagande pour hâter l'expédition de ses affaires. Mais les mois passaient sans que l'on aboutît. D'autre part, le secrétaire de la Propagande, cheville ouvrière de la Congrégation, Mgr Casanata, avait quitté sa charge (4), ayant été promu au Saint Office et remplacé dans ses fonctions par Mgr Baldeschi, ancien nonce en Suisse ; et l'on pouvait non seulement craindre que le retard ne se prolongeât davantage, mais encore douter de la bienveillance du nouveau secrétaire, dont on ignorait les dispositions.

Pallu retournait donc à Rome (5).

Il semble avoir passé par Langres (6) ; ce qui est plus sûr, c'est qu'il traversa Auxerre, Autun, Chalon, Annecy, pour rendre visite aux évêques et leur faire connaître les Missions (7). Le 27 septembre il était à Lyon, le 9 octobre à Annecy, où l'évêque de Genève lui faisait toute sorte d'honneurs et de civilités (8) : sa route est jalonnée ensuite par les

(1) Nous avons cherché en vain dans cet ouvrage les notes de Pallu ; par contre, nous y avons trouvé des attestations de deux personnages que nous avons rencontrés en suivant Pallu à travers l'Asie Mineure, MM. Piquet et Baron.

(2) Voir p. 199.

(3) A. M.-E., vol. 102, p. 21. Launay, *Lettres*, t. 2, p. 203.

(4) Pallu y fait allusion dès le 22 janvier, dans sa lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 102, p. 1. Launay, *Lettres*, t. I, p. 85. Cf. Moroni, *Dizionario* au mot Casanata.

(5) Lettre à M. Deydier. Launay, *Lettres*, t. I, p. 116.

(6) Lettre de Lyon, du 27 septembre 1668. Il y mentionne du moins M. Gontier, un des amis de la *Rose Blanche*, qui était devenu vicaire général de Langres.

(7) Etaient alors évêques : à Auxerre, Pierre de Broc (1637-1671) ; à Autun, Gabriel de Roquette (1667-1702) ; à Chalon, Jean XIII de Maupeou (1658-1677) ; à Lyon, Camille de Neuville de Villeroy (1654-1693), à Annecy, Jean VIII d'Arenthon d'Alex (1661-1695).

(8) Lettre à M. Fermanel du 9 octobre 1668.

villes de Pavie, Milan, Plaisance, Parme, Modène, Bologne (1). Par quel col avait-il passé les Alpes ? s'émut-il de la majesté du Mont-Blanc, lui qui avait vu le mont Ararat tout enveloppé de nuées ? Les lettres qui ont été conservées n'ont point de quoi satisfaire notre curiosité. Il paraît s'être embarqué sur le Pô et l'avoir descendu jusqu'à Pavie où il célébra la messe sur le tombeau de saint Augustin, puis il alla coucher à la fameuse Chartreuse (Certosa) « la plus belle et la plus magnifique que qui soit ». De là, il était remonté vers le nord jusqu'à Milan et avait dit la messe, le 26 octobre, au tombeau de saint Charles Borromée ; il eut même la joie d'y communier le prince de Longueville, qui se rendait en pèlerinage à Lorette et à Rome (2).

Il était à Rome vers le 10 novembre (3), et commença par faire une visite à Sainte-Marie-Majeure, puis à Saint-Pierre et à saint Paul pour leur recommander le succès de ses négociations ; il prit même la résolution d'ajouter tous les jours à son office, dans la même intention, la récitation des litanies des Saints (4).

Il trouvait, d'ailleurs, les esprits bien mieux disposés qu'il ne l'avait cru : le nouveau secrétaire de la Propagande, était tout à fait gagné à sa cause (5) et le Vicaire Apostolique pouvait écrire à M. Bésard : « je ne puis rien désirer de plus favorable » (6). Aussi espérait-il de promptes réponses à ses demandes ; quant à savoir si ces réponses approuveraient toujours ses vues, il s'en remettait à Dieu.

Il était à peine arrivé depuis quelques jours, que survint un compagnon inattendu, M. Gazil ; celui-ci était délégué à Rome par ses confrères du Séminaire pour représenter leur point de vue dans l'affaire des vœux, et, parti de Paris plus de quinze

(1) Lettre à M. Besard, de Milan, 26 octobre 1668. A. M.-E., vol. 102, p. 55. Launay, *Lettres*, t. I, p. 87.

(2) *Ibid.* Il s'agit sans doute de Charles de Longueville, fils de Henri de Longueville et de Anne de Bourbon-Condé ; il était neveu du prince de Conti.

(3) Lettre du 13 novembre 1668 à M. Besard. A. M.-E., vol. 102, p. 59.

(4) Lettre à M. Fermanel, A. M.-E., vol. 102, p. 67. Launay, *Lettres*, t. I, p. 89.

(5) Lettre à M. Deydier, Launay, *Lettres*, t. I, p. 116.

(6) A. M.-E., vol. 102, p. 59. Il semble être descendu alors à la Procure des Lazaristes. A. M.-E., vol. 103, p. 199.

jours après le Vicaire Apostolique, il atteignait la Ville Eternelle presque en même temps que lui (1).

Si M. Gazil, en faisant le voyage de Rome, avait pour spécial motif de s'opposer à l'idée de congrégation élaborée par les Vicaires Apostoliques, il n'en restait pas moins le compatriote, l'associé, l'ami de Pallu ; en désaccord sur un point, les deux hommes avaient sur une foule d'autres les mêmes vues et les mêmes désirs : rien d'étonnant, donc, s'ils habitaient ensemble, s'ils priaient et se promenaient ensemble, s'ils se communiquaient leurs démarches et se rendaient compte mutuellement des adhésions ou des refus des cardinaux (2).

Le détail de leurs négociations nous échappe (3).

Ce fut plus long qu'ils ne l'avaient pensé : au mois de février, l'évêque espérait pouvoir quitter Rome après les fêtes de Pâques et reprendre la mer en septembre (4) ; les semaines et les mois passèrent ; en mai, il se résignait à ne plus partir qu'avant la fin du mois d'août ; en réalité, son séjour se prolongerait jusque après la mi-septembre.

Et pourtant ses Commissaires se montraient bienveillants à l'ensemble de ses propositions. Mais il fallut d'abord trouver le temps de bien « instruire » Mgr Baldeschi (5), d'ailleurs « fort affectionné » aux Missions. Puis les six cardinaux qui composaient la commission et qui étaient « des plus appliquez » qui fussent à Rome, étudièrent en leur particulier les mémoires des Vicaires Apostoliques, les discutèrent en « six congrégations particulières ». Dans l'intervalle, Pallu était souvent obligé à préciser sa pensée, à en présenter la justification, à remanier son texte selon les désirs des cardinaux ; il lui fallait se garder contre les oppositions qui portaient du « car-

(1) Lettre à M. Fermanel, du 24 décembre 1668, A. M.-E., vol. 102, p. 63. Cf. aussi les Mémoires de B. Vachet, A. M.-E., vol. 110², p. 113 ; celui-ci, qui ne quittera Paris pour s'embarquer qu'en février 1669, a dû être bien renseigné sur le départ de M. Gazil et sa bonne entente à Rome avec Pallu.

(2) Launay, *H. G.*, pp. 174-175.

(3) Les A. M.-E. ont conservé de nombreuses lettres de Pallu, qui datent de ce séjour romain (26 et 2 mémoires dans le seul volume 102). Cependant quelques-unes ont dû disparaître quand tout un courrier de Rome fut volé vers Gênes : *ibid.*, p. 86.

(4) Lettre à M. Brisacier, A. M.-E., vol. 102, p. 92.

(5) Lettre à M. Deydier, A. M.-E., vol. 102, p. 277, Launay, *Lettres*, t. I, p. 116 ; les détails qui suivent dans le texte sont empruntés à cette lettre.

« dinal des Ursins, protecteur du Portugal, et de l'ambassadeur d'Espagne ». Selon sa méthode ordinaire, il travaillait sans relâche (1) et ne donnait « guère de repos » ni au secrétaire ni à leurs Eminences ; sa santé restait bonne, mis à part un rhume qui l'obligea à garder la chambre quelques jours au commencement de 1669 (2) ; il note comme une chose tout extraordinaire, et dont il s'excuse dans une lettre à M. Fermanel, du 19 mai 1669, que, le lendemain, il se rendra à Frascati, qui est, on le sait, un bourg délicieux de fraîcheur, aux premières pentes des monts Albains, pour les Romains fatigués : d'ailleurs, si ses compagnons se proposent d'y passer deux ou trois jours, il ne se permettra, lui, que la détente d'une journée (3). C'est qu'il tenait à être présent, pour dire son mot, au besoin, pour la rédaction même des actes qu'il sollicitait : avec un grand bon sens et une exacte connaissance des affaires, ce Tourangeau savait par expérience « ce que peut une parole dans un décret » (4), car la pensée peut s'exprimer avec mille nuances diverses et une tournure ambiguë donnée à sa phrase peut faire échec à la volonté du législateur.

Malgré sa hâte de repartir, il restait donc à sa besogne obscure et nécessaire.

Enfin, il put prévoir d'une manière sûre que le meilleur de sa tâche serait terminé en septembre : le reste pourrait être achevé par M. Gazil. Alors il prévoyait son départ pour le 17 de ce mois (5).

Qu'avait-il donc obtenu à cette date ? Sans faire l'histoire détaillée de ces négociations, il faut au moins en noter ici les résultats, et, pour ce faire, le mieux est de suivre l'ordre chronologique des principaux décrets :

(1) Les A. M.-E. ont conservé plusieurs de ses mémoires ; voir en particulier, au vol. 102, les pp. 173-175 et 177-180 sur les pouvoirs des vicaires apostoliques.

(2) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 75. Il disait en plaisantant quelques jours plus tard (6 février) : « Pour ce qui est de ma santé, en vérité, j'y ai trop de soin. Je suis si gras que Monsieur Gazil m'en fait des reproches », *ibid.*, p. 86.

(3) A. M.-E., vol. 102, p. 113. Launay, en reproduisant cette lettre (*Lettres*, t. I. p. 91), a fait une faute de lecture assez curieuse : Pallu y parlait de M^{me} d'Aiguillon, devenue la dirigée de M. Fermanel, et il écrivait : « Je prie Notre-Seigneur que le père et la fille soient des saints » ; or, Launay a lu et transcrit : « ... que le Roy et sa fille... »

(4) Lettre à M. Fermanel, A. M.-E., vol. 102, p. 99.

(5) Lettre à M. Besard, du 10 septembre 1669. *Ibid.*, p. 169.

4 juin 1669 : extension à Ayouthia de la juridiction du vicaire apostolique de Nankin (1). (Décret *Cum (sicut accepimus) civitas Iuthia*).

7 juin 1669 : renouvellement de la défense faite aux ecclésiastiques et aux religieux de faire du commerce dans les missions des Indes Orientales et de l'Amérique. (*Sollicitudo pastoralis*).

11 juin 1669 : pouvoir aux vicaires apostoliques de dispenser les néophytes des empêchements de consanguinité et d'affinité, le premier degré excepté, pour les mariages contractés ou à contracter (*Ut venerabiles Fratres Episcopi*).

13 septembre 1669 : dépendance des religieux, même jésuites, dans le ministère des missions, à l'égard des missionnaires apostoliques (*Speculatores domus Israël*).

Même date : prorogation pour sept ans du pouvoir accordé aux vicaires apostoliques par Alexandre VII d'ordonner des indigènes sans titres et même s'ils ne comprennent pas le latin, et de commuer pour eux en d'autres prières la récitation du bréviaire (*Alias emanarunt*).

Même date : confirmation des décrets d'Alexandre VII et de la Propagande contre certains abus dans les missions des Indes Orientales (*Coelestibus et Apostolicis*) (2).

À l'égard de la congrégation apostolique projetée par Lambert et Pallu, quelle serait l'attitude des cardinaux ? Ils en avaient soumis l'idée à plusieurs théologiens, en particulier au P. Bona, abbé du monastère de Saint-Bernard-aux-Thermes, et consultant du Saint-Office (3). Or le docte examinateur après avoir loué l'élévation de la doctrine spirituelle qui avait inspiré aux évêques le plan d'une congrégation dont les membres renonceraient héroïquement à toute satisfaction sensible, concluait cependant qu'il ne serait pas sage d'exiger une si aus-

(1) Le 18 février 1665, Alexandre VII avait donné à Pallu et à Lambert le pouvoir de choisir un nouveau vicaire apostolique de Nankin, en remplacement de Cololendi.

(2) Tous ces décrets, sauf le 5^e, ont été imprimés dans *Juris Pontifici de Propaganda Fide, pars prima... cura ac studio Raphaelis de Martinis*. S. C. de Propaganda Fide, Romae, 1888, 1^{er} vol., pp. 390, 394, 399, 402. Le 5^e se trouve dans *Constitutiones Apostolicæ, Brevia, decreta...*, p. 37. Pallu lui-même eut plusieurs fois l'occasion de donner la nomenclature de ces décrets, en particulier dans sa lettre à Deydier et dans le « *Brevis et perspicua expositio...* », Launay, *Lettres*, t. 1, p. 117, et *D. H.*, t. I, p. 162.

(3) Plus tard cardinal.

tère perfection d'une société de missionnaires. La Propagande fit sien l'avis de Bona, dans son assemblée générale du 13 août 1669, et le Pape approuva le 6 septembre la décision qu'elle avait prise : c'est de vive voix que l'on communiqua la nouvelle à Pallu, pour lui montrer le respect que l'on avait pour sa personne et pour ses intentions ; l'intéressé reconnaît d'ailleurs qu'on l'avait, en cette affaire, « traité avec beau-
« coup d'honneur » (1).

Pallu, qui avait cru fermement à la nécessité morale d'une congrégation qui fît profession de perfection, Pallu, qui l'avait proposée avec conviction, défendue ardemment et qui pouvait se rendre ce témoignage : « je ne crois pas qu'on
« puisse plus travailler et agir que j'ai fait pour la défense
« de tous les vœux » (2), Pallu fit preuve d'une soumission immédiate et totale à la volonté pontificale : « sachant, dit-il,
« que l'obéissance est préférable au sacrifice (3), le jour
« même que le Souverain Pontife approuva ce que la Sacrée
« Congrégation avait décidé, je mangeai de la viande et bus
« du vin » (4). Et il devait écrire à M. Deydier, en lui rendant compte de ses négociations : « j'aimerais mieux mourir que de
« m'écarter d'un iota des bornes qui nous ont été prescri-
« tes » (5).

Et nous, à notre tour, qui avons admiré le généreux dessein du Vicaire Apostolique, nous n'admirons pas moins la simplicité de son obéissance.

Si importantes qu'elles fussent, les affaires que nous avons rapportées n'étaient pas les seules que Pallu eût à traiter à Rome. Sans parler de celles qui concernaient les Missions d'Asie Mineure et de Perse, et dont il s'était chargé par charité, il y en avait d'autres encore qui intéressaient sa propre Mission.

Les *Instructiones ad munera apostolica...* examinées par

(1) Lettre à Lambert, du 6 décembre 1669, A. M.-E., vol. 102, p. 193. Launay, *Lettres*, t. I, p. 96.

(2) Lettre à M. Deydier, A. M.-E., vol. 102, p. 277. Launay, *Lettres*, t. I, p. 119.

(3) Allusion au texte de I Reg. XV, 22 : « *Melior est enim obedientia quam victimæ* ».

(4) Launay, *H. G.*, t. I, pp. 176-177.

(5) A. M.-E., vol. 102, p. 277. Launay, *Lettres*, t. I, p. 120. — Launay, *H. G.*, t. I, p. 177, a une distraction quand il rapporte ce texte à une lettre à Lambert.

Bona, avaient été louées par lui comme « remplies de l'esprit « apostolique » (1) ; le pape les avait approuvées officiellement et la Propagande les avait fait imprimer à ses frais (2) ; l'édition en était achevée le 23 juillet et le Vicaire Apostolique pouvait annoncer qu'on lui en donnerait 150 exemplaires : il se proposait d'en présenter un volume au pape et à chacun des cardinaux de la Propagande, ce qui lui servirait à prendre contact avec ceux-ci, car il ne connaissait encore que ses commissaires (3).

En même temps, il étudiait avec les cardinaux un projet hardi pour la constitution des Eglises Orientales : d'après ce plan, les deux vicaires apostoliques prenaient un rang équivalent à celui de métropolitains, avec deux évêques missionnaires comme suffragants (on pensait appeler à l'épiscopat MM. Deydier et de Bourges) ; ils pourraient ensuite sacrer douze « évêques naturels », quand ils trouveraient des sujets dignes de l'épiscopat, six pour la Chine, quatre pour le Tonkin, deux pour la Cochinchine (4). Ainsi l'on restait fidèle à l'idée qui avait présidé à la naissance de la Société : on ne prétendait pas priver les indigènes d'avoir leur propre hiérarchie et on ne les en jugeait pas incapables ; on se bornerait à les aider jusqu'à ce qu'ils pussent avoir leurs chefs spirituels. C'est l'idée que Pallu exprimait excellemment à Lambert, le 6 décembre 1669 : « mettons bien dans l'esprit de tous nos « missionnaires que nous ne sommes pas envoyés pour tra-
« vailler simplement à la conversion de quelques particuliers,
« comme les autres; nostre mission va à former des clercs
« de toutes les fonctions ecclésiastiques, à consacrer des pres-
« tres, à fonder des Eglises, pour les mettre en estat de se
« soutenir d'elles-mesmes, sans estre obligées de recourir con-
« tinuellement à l'Europe pour en tirer des secours nécessai-
« res ; ainsi notre première et principale application doit es-

(1) *Brevis et perspicua relatio...*, Launay, D. H., t. I, p. 163.

(2) Lettre à M. Besard, du 30 avril 1669, A. M.-E., vol. 102, p. 103 ; Lettre à M. Deydier, du 28 décembre 1670, A. M.-E., vol. 102, p. 277.

(3) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 133. Les 150 exemplaires furent expédiés par Pallu avant son départ sur Marseille ; quand il reprit la mer à Port-Louis, au commencement de l'année suivante, les ballots qui les contenaient étaient restés en souffrance à Lyon et l'évêque n'en emportait que des copies. A. M.-E., vol. 107, p. 14.

(4) Lettre à M. X..., du 27 juillet 1669, A. M.-E., vol. 102, p. 141.

« tre vers les catéchistes pour les former et dans nos Séminaires pour y faire des clercs et des prestres » (1).

Cette question des Séminaires avait un aspect pratique, voire financier, qui préoccupait à bon droit l'esprit positif de Pallu : comment suffire aux dépenses d'entretien des professeurs et des élèves ? Il résolut donc de demander un secours à la Propagande, et déjà, le 22 janvier 1669, il espérait que sa requête serait prise en considération (2). De fait, la Congrégation lui accorda un don de 500 écus pour le Séminaire de Siam (3).

Pallu pensait aussi à la position de l'Eglise catholique au Siam à l'égard du roi. Phra-Naraï se tenait pour elle dans une bienveillante neutralité. Ne deviendrait-il pas plus favorable si le Pape lui écrivait pour lui recommander ses évêques et l'idée religieuse qu'ils représentaient ? Pallu le pensait : dès le 23 juillet 1669, il annonçait qu'il demanderait un bref à Clément IX pour le prince et il espérait que le Pape accompagnerait son message de quelques présents. En effet, le Souverain Pontife lui confia un « tres beau » bref (24 août 1669) (4) et divers présents à l'adresse du monarque siamois (5).

En 1658, lors du premier séjour de Pallu à Rome, une des difficultés les plus graves à l'envoi des évêques avait été l'opposition du Portugal. Cette opposition durait encore en 1669. Mais elle devait paraître moins redoutable, puisqu'elle n'avait point empêché les envoyés du pape d'atteindre le lieu de leur mission et d'y commencer l'œuvre essentielle pour laquelle ils étaient envoyés. Aussi les lettres de Pallu n'y font-elles que de brèves allusions (6) ; sans doute les constitutions obtenues par lui sur les droits des vicaires apostoliques, qui leur soumettaient, dans les missions, tous les missionnaires, sans distinction de nationalité (7), ont-elles semblé faire suffisamment échec aux prétentions de Lisbonne.

Ainsi Pallu avait, sauf sur un point, obtenu des réponses favorables aux diverses questions qu'il avait posées, et les positions qu'il avait prises avaient été confirmées par l'autorité suprême. C'était un succès dont il eût pu se féliciter s'il avait été mû par ambition.

(1) *Ibid.*, p. 193, Launay, *Lettres*, t. I, p. 194.

(2) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 75.

(3) Au même, p. 169.

(4) Voir le texte dans Launay, *D. H.*, t. I, p. 54.

(5) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 165.

(6) A. M.-E., vol. 102, pp. 95, 141, 165, 169.

(7) Voir spécialement le décret *Speculatores domus Israël*, supra p. 215.

En outre, ses deux séjours dans la Ville Eternelle avaient achevé de le faire connaître et apprécier des milieux ecclésiastiques romains : le Pape, les membres de la Propagande, d'autres cardinaux en particulier l'avaient comblé de leurs attentions et de leurs présents ; « de toutes parts » on lui témoignait « mille marques d'estime et d'affection » (1) ; Rome approuvait donc pleinement les raisons qui l'avaient fait revenir en Europe et comprenait le noble désintéressement de ses vues. Pallu pouvait reprendre en paix le chemin de sa chère Mission.

Mais il lui fallait d'abord retourner en France pour y compléter l'organisation du Séminaire et y prendre des missionnaires pour l'Orient. Il se proposait de remonter vers Paris en faisant une tournée de propagande apostolique ; et, comme il avait parcouru déjà nos régions de l'est et du sud-est, il ferait route cette fois à travers le sud-ouest et l'ouest (2).

Parti sans doute de Rome le 17 septembre, comme il l'avait prévu, il arriva à Pise en cinq journées de voyage accéléré. Dans la vieille et jolie cité, il trouva M. Cotelendi, le frère de son ancien collègue, qui lui apprit qu'une barque mettrait à la voile le 27 pour les côtes de France. Il se rendit donc en hâte à Livourne pour y faire ses provisions et s'embarquer.

Après deux jours et demi de navigation, les voyageurs débarquèrent à Toulon (3), où ils séjournèrent une demi-jour-

(1) Lettres à M. Deydier et à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 277, et vol. 102, p. 165 ; la première seule est reproduite par Launay, *Lettres*, t. I, p. 123. Parmi les présents qu'il rapportait se trouvaient des reliques et une châsse donnée par le cardinal Chigi.

(2) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 153, Launay, *Lettres*, t. I, p. 92. Dans le texte imprimé par Launay, la pensée de Pallu est déformée par des fautes de lecture et de ponctuation au troisième alinéa. Voici le vrai texte : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de « vous dire qu'il ne faut point divulguer nos résolutions, pour ne « donner point occasion de parler de nous et de s'opposer à nos des- « seins, quand mon voyage sera connu, et si on en donne connaissance. « A Toulouse, à Narbonne et ailleurs, on pourra dire qu'estant obligé « d'aller à Bordeaux pour quelques affaires, j'ai pris cette route. » Il ne dit pas expressément pourquoi il exige cette discrétion. Prévoyait-il sa visite à l'évêque d'Alet et l'interprétation tendancieuse qu'on en donnerait ? C'est probable, et alors il fut bon prophète.

(3) Pallu fut accompagné dans ce voyage de retour par M. l'abbé Gardon ; celui-ci en a narré les étapes dans une lettre à M. Gazil (resté à Rome), qui est conservée A. M.-E., vol. V, p. 43 sq. Pallu lui-même retrace les grandes lignes de son itinéraire dans ses lettres à M. Gazil, à Lambert, à Deydier, A. M.-E., vol. 102, pp. 185, 193, et vol. 107, p. 144.

née ; s'ils ne virent pas l'évêque, ils visitèrent du moins le frère de M. Deydier. Le lendemain (ce devait être le 1^{er} octobre), ils montèrent à cheval et arrivèrent à Marseille : là, il était opportun de s'arrêter davantage pour reprendre contact avec l'obligeant procureur, M. Lefèvre, lui demander si les ballots expédiés de Rome étaient arrivés, et enfin, voir l'évêque ; celui-ci, Mgr Toussaint de Forbin-Janson, reçut Pallu à dîner (1). On fit un arrêt de cinq jours pendant lesquels le Vicaire Apostolique fut l'hôte de M. Lefèvre. De Marseille, on se rendit à Aix en carrosse et on y séjourna quarante-huit heures ; non seulement les souvenirs du cher Cotelendi exigeaient bien cette halte, mais l'évêque, le cardinal Grimaldi (2), invita les missionnaires à sa table. Le trajet d'Aix à Arles s'effectua en litière ; l'archevêque, François II Adhémar de Monteil de Grignan (3) était aveugle ; il n'en reçut pas moins Pallu, puis il tint à lui rendre sa visite. L'évêque de Montpellier, François de Bosquet, ne résidait pas dans sa ville épiscopale ; aussi les voyageurs ne s'y arrêtèrent-ils pas ; ils continuèrent leur course à cheval jusqu'à Pézenas, où ils visitèrent la sœur de M. Besard.

Le 13 octobre, on était à Béziers, le 14, à Narbonne ; là, un des grands vicaires, M. du Ferrier, vint prendre les missionnaires à l'hôtellerie où ils étaient descendus et les conduisit à l'archevêché, bien que l'archevêque fût absent (4) ; il poussa même l'amabilité jusqu'à les accompagner, le 16, à Carcassonne où l'on coucha et, le 17, à Alet. L'évêque, un des plus fidèles à la résidence pendant le xvii^e siècle, était dans sa ville, et l'on passa près de lui, en compagnie de Caulet, évêque de Pamiers (5) qui se trouvait être son hôte, une journée de « grande édification » (6). A Mirepoix, Louis Hercule de Levis

(1) Evêque de Digne en 1664, de Marseille en 1668, de Beauvais en 1679 ; mort cardinal en 1713.

(2) Nommé en 1648, prit possession en 1655 ; mort en 1685.

(3) Evêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux en 1638, archevêque d'Arles en 1643 ; mort en 1689.

(4) Le lendemain, en la fête de sainte Thérèse, Pallu, fidèle à sa dévotion carmélitaine, alla dire la messe à la chapelle du Carmel.

(5) Evêque en 1644, mort en 1680.

(6) Nicolas Pavillon, évêque depuis 1637, déjà compromis dans le jansénisme ; Pallu sera accusé plus tard, à cause de cette visite, de sympathies jansénistes et il s'en défendra par une déclaration très explicite dont les A. M.-E. ont conservé une copie vol. 102, pp. 197-199, et qui est reproduite par Launay, *H. G.*, t. I, p. 183. Il ne semble pas nécessaire de s'attarder plus longuement à cet épisode de la vie de Pallu,

de Ventadour (1), reçut Pallu en « sa maison des champs », à un quart de lieue de la ville, et le garda un jour et demi. L'archevêque de Toulouse était malade et ne put accueillir les voyageurs ; à son défaut, ceux-ci trouvèrent les évêques de Saint Papoul, Joseph de Montpezat de Carbon (2), et de Conserans ; ils restèrent quatre jours dans la capitale du Languedoc et profitèrent de leur séjour pour vénérer les reliques conservées à Saint-Sernin, particulièrement le corps de saint Thomas d'Aquin. Pallu reprit ici sa plume et passa une grande partie de la nuit à écrire à M. Gazil ; en plus des nouvelles de son voyage, il lui disait de demander à Rome que les ordonnances des vicaires apostoliques fussent exécutoires par provision, même en cas d'appel.

Pour se rendre de Toulouse à Agen, ils s'embarquèrent un samedi matin sur la Garonne, passèrent de là dans le canal des Deux Mers, auquel on travaillait encore sans relâche, et débarquèrent enfin, quatre jours plus tard, à Agen, où une nièce de Pallu, mariée à M. de la Serre, leur donna l'hospitalité ; le lendemain l'évêque, Claude de Joly (3) leur offrit à dîner. Le 30 octobre, ils partaient pour Bordeaux et y abordaient quatre jours plus tard ; il pleuvait ; cependant les voyageurs admirèrent la courbe majestueuse du grand fleuve et le port animé de « cinq ou six cents bateaux marchands ». Ils restèrent dix jours dans la ville, et virent non seulement l'archevêque Henri III de Béthune (4), mais encore l'évêque de Tarbes, Marc Mallier (5).

dont la doctrine et la spiritualité sont d'une orthodoxie irréprochable et dont les lettres les plus intimes ne manifestent aucune approbation ni pour l'enseignement, ni pour l'attitude jansénistes ; qu'il suffise d'ajouter qu'un compatriote de Pallu, le jésuite Rapin, l'accusait encore de jansénisme en ses *Mémoires* (éd. Aubineau, Gaume, Paris, 1865, t. II, p. 470) ; il est probable que Pallu s'est senti attiré par la très réelle dignité de vie de Pavillon et de Caulet : « Ce sont en vérité deux grands prélats », écrit-il à M. Gazil, A. M.-E., p. 185.

(1) Evêque en 1655, mort en 1679.

(2) Evêque en 1655, transféré à Toulouse en 1675, mort en 1687. Il promit à Pallu de faire connaître sa mission aux Etats du Languedoc, pour en obtenir un secours, et cela donna idée au vicaire apostolique d'écrire à l'évêque de Marseille pour y demander le même service auprès des Etats de Provence.

(3) Nommé en 1664, mort en 1678.

(4) Transporté de Maillezais en 1646, mort en 1680.

(5) Evêque en 1668, mort en 1675.

Ce séjour à Bordeaux fut attristé soudain par une fâcheuse nouvelle : le père de François Pallu était à l'extrémité, le message, parti de Tours quelques jours plus tôt insistait tellement sur l'imminence de la mort, que l'évêque crut que le bon vieillard était déjà trépassé et qu'il serait inhumé avant son arrivée.

Il accéléra néanmoins son retour, par Blaye, Saintes, Tonnay-Charente, Rochefort, en pleine fièvre de constructions maritimes. La Rochelle, où il alla voir ce qui restait de la fameuse digue du siège. Tantôt à cheval, tantôt en carrosse, il se hâtait vers le nord : un jour, par exemple, il partait le matin de Poitiers (1), dînait à Châtellerault, couchait à Port-de-Piles, ce qui faisait environ 50 kilomètres ; le lendemain, il se remettait à cheval deux heures avant le jour et arrivait à Tours, après la nuit tombée.

Là, une grande joie l'attendait : son vénéré père vivait encore et même était déjà entré en convalescence : le vieillard, sa femme, « toute leur nombreuse famille », firent fête aux arrivants. Pendant les trois jours qu'il passa en sa ville, Pallu fut, comme toujours, accablé de visites : il en fit peu de son côté, mais il ne put omettre de porter ses hommages à l'archevêque, Mgr Victor Le Bouthillier (2).

De Tours, Pallu se proposait de remonter vers Paris en passant par le Maine et la Normandie ; mais il apprit que les vaisseaux de la Compagnie Royale des Indes Orientales, sur lesquels il voulait prendre place, partiraient de Port-Louis, du 15 au 20 février de la prochaine année : il résolut donc de regagner Paris par le plus court chemin pour hâter ses préparatifs de départ.

Sa sœur François, devenue Madame Milon par son mariage avec Alexandre Milon, sieur des Fontaines, conseiller du roi (3) qui s'était trouvée à Tours, le prit dans son carrosse et se mit en route avec lui le mardi 26 novembre. Nous aimons à croire que les adieux de Pallu à sa famille et à sa cité natale,

(1) L'itinéraire qu'il s'était primitivement tracé allait de Poitiers à Angers, puis au Mans, à Alençon, à Rouen ; Tours n'y figurait pas. Pallu était toujours prêt à sacrifier les besoins de son affection aux intérêts plus hauts de sa mission. A. M.-E., vol. 102, p. 187.

(2) Evêque de Boulogne en 1626, adjuteur de Tours en 1630, titulaire en 1641, mort en 1670. Il était l'oncle du grand réformateur de la Trappe, « l'Abbé Tempête ».

(3) *Essai sur la Famille Pallu*, par A. E. Pallu de Lessert, p. 36.

à laquelle l'hiver n'enlève jamais toute sa beauté, ne furent pas trop tristes : il espérait y revenir en se rendant de Paris à Port-Louis. Enfin, le samedi, 30 novembre, « par le plus « beau temps du monde », on atteignait la capitale.

Le voyage, depuis Rome, avait duré neuf semaines ; ce n'était pas du temps perdu : le Vicaire Apostolique avait voulu faire connaître sa Mission, lui « donner réputation », comme il le dit ; or il avait parfaitement réussi, ayant « presque par-
« tout » rencontré les prélats qu'il cherchait ou du moins leurs grands-vicaires : cette tournée de propagande avait éveillé des sympathies et attiré « quelques missionnaires » ; pour l'avenir l'évêque espérait davantage de vocations encore et même des secours en argent ; enfin, il croyait que son passage à travers les diocèses de France aurait une influence heureuse sur les délibérations de l'Assemblée du Clergé, de mars 1670, dans laquelle l'on demanderait une pension annuelle pour les Missions.

A Paris, Pallu retrouvait beaucoup de bonnes volontés orientées vers l'évangélisation de l'Asie. Le 3 décembre, en la fête de saint François Xavier, le modèle des missionnaires, il dit la messe au noviciat des jésuites. (1) « L'après-dînée » du lendemain, avec M. Fermanel, il se rendit chez M. de Morangis pour la première assemblée des Missions Etrangères ; M. Fermanel y exposa le côté financier du prochain voyage : il estimait qu'il faudrait 10.000 écus pour l'évêque et ses compagnons ; le Séminaire pourrait fournir le tiers de cette somme, soit 10.000 livres ; qui procurerait le reste ? Il espérait que ce seraient les amis des Missions, hommes et femmes. De fait, les dames eurent aussi leur assemblée chez Madame d'Aiguillon, le samedi 7 décembre (2). Malgré les difficultés pécuniaires de ce « mauvais temps », Messieurs et Dames, ces dernières surtout, dont le zèle n'avait point diminué, lui procurèrent le « viatique raisonnable » (3). Quant à Madame de Miramion, Pallu lui avait recommandé le Séminaire avec insistance et elle s'y intéresserait autant qu'on le voudrait (4).

(1) « Le roi de Pologne y passa toute la journée. » Lettre de M. Gardon, A. M.-E., vol. 5, p. 48.

(2) *Ibid.*, p. 50. M. Gardon, qui écrivait la veille de la réunion des dames, doutait de son succès, car « tout le monde est bien resserré « dans le mauvais temps où nous sommes ».

(3) A. M.-E., vol. 102, p. 277.

(4) Lettre à X..., A. M.-E., vol. 102, p. 203.

Le Séminaire donnait confiance à Pallu : de bons sujets, une exacte discipline ; tous les jours une leçon de théologie, trois conférences scripturaires et ascétiques par semaine. En outre, la petite maison de MM. Thiersault et de la Chapelle allait « à merveille » : on y prenait feu pour les missions ; aussi, dès le 6 décembre, Pallu pouvait-il écrire à Lambert qu'il comptait bien lui amener un renfort de six prêtres et trois ou quatre laïcs (1).

Et le roi, que pensait-il des missionnaires ? Pallu alla à Saint-Germain, le 7 décembre, pour voir ce qu'il pouvait attendre de sa bienveillance (2). De fait, il n'eut pas de peine à obtenir du prince son congé et il reçut de la faveur royale plusieurs marques appréciables : un don de deux mille écus, trois passe-ports pour les trois évêques et leurs ecclésiastiques et domestiques (3), même une lettre et des présents pour le roi de Siam (4).

Restait à Pallu à prendre une dernière disposition, celle-ci concernant ses rapports avec le Séminaire : et donc, le 1^{er} février 1670, par-devant les notaires et gardes-notes du Roi au Châtelet de Paris, il déclara faire donation à MM. Besard et Fermanel de toutes les sommes dont ils pourraient se trouver redevables envers lui au jour de son décès, et de toutes celles qu'ils pourraient avoir « touchées » pour lui après sa mort (5). Il entendait que les Directeurs du cher Séminaire ne fussent aucunement inquiétés par ses héritiers naturels pour ce qu'ils auraient perçu.

Il était facile à Pallu de rassurer ses Procureurs sur des questions d'intérêt. Il lui fut plus pénible le lendemain, de donner satisfaction dans une autre question (6).

On était en désaccord sur deux points, car les Procureurs pensaient que les Vicaires Apostoliques, et spécialement Lambert, avaient été excessifs et dans l'élaboration du projet de congrégation et dans leur opposition aux jésuites.

(1) A. M.-E., vol. 102, p. 193. *Launay, Lettres*, t. I, p. 95.

(2) *Ibid.*, pp. 195 et 197.

(3) Le texte, conservé A. M.-E., vol. 107, p. 245, est reproduit par Launay, *D. H.*, t. I, p. 378. Il est daté de Saint-Germain-en-Laye, du 31 janvier 1670. C'est sans doute par distraction que Launay place l'audience de congé à Versailles, *H. G.*, t. I, p. 181.

(4) La lettre est citée par Launay, *H. G.*, t. I, p. 218.

(5) A. N., MM., 505.

(6) A. N., M, 203.

Toutte la somme des Articles cy dessus depuis
 le mois de decembre de l'Année 1667 Jusques
 et compris le mois de Janvier de l'an. 1670
 s'est trouvée monter a la somme de —
 Soixante et trois mille cent quarante six
 livres / Arrêté A Paris ce premier fevrier
 mil six cent soixant et dix —
 Francois Euesque d'Helispolis

Fac-similé de l'écriture de Mgr PALLU.

Fait au Port Louis le 19^e de Mars 1681.

Jean Puy pasteur du diocèse de Nîmes
 François Lefebvre pasteur du diocèse de Rouen
 Charles maigrot pasteur du diocèse de Paris.
 Jean Bénédict, pasteur du diocèse d'Albi.
 Albert de Lième pasteur du diocèse de Rome.
 Anne Lecours de Mondory pasteur du diocèse de Clermont
 Jean Claude Lécart pasteur du diocèse d'Orléans
 Jacques Maspinois pasteur du diocèse d'Angers.
 Gabriel de Laigues pasteur du diocèse d'Amboise.
 Nicolas Guizot pasteur du diocèse de Paris

Signatures des missionnaires partis en 1681.

Rome leur avait donné raison sur le premier point. Ils eurent alors l'idée assez naturelle de pousser leurs avantages, en demandant à Pallu, en son nom et au nom de Lambert, une sorte de désaveu de son attitude et de celle de son ami. Ils pressèrent l'évêque, ils menacèrent de cesser leur concours à l'œuvre commune, et le Vicaire Apostolique, qui devait quitter la capitale le lendemain, crut mieux de céder pour le bien de la paix et l'avantage des missions.

Il écrivit donc et signa la déclaration qu'on lui demandait : il s'engageait à un « usage modéré » de ses pouvoirs à l'égard des réguliers, spécialement dans la question du commerce ; il reconnaissait que les vœux qu'il avait proposés avaient été « justement improuvés et annulés » ; il promettait de faire tout son possible pour en convaincre Lambert, mais encore de lui dire « combien sa conduite a été improuvée généralement de tous ses amis » ; il lui demanderait même de ne plus se fier à ses vues personnelles, quand elles lui venaient dans l'oraison, parce que ses vues étaient « suspectes et dangereuses et qu'il y a plus de sûreté de suivre les conduites « ordinaires, quoique moins parfaites en apparences, que son « sens particulier, quoique plus élevé ».

Comment Pallu, si respectueusement délicat à l'égard de son ami, se résigna-t-il à signer cette déclaration ? Sans doute, parce qu'il eut peur de voir crouler une œuvre d'apostolat où étaient engagés l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Ce fut peut-être la seule faiblesse de sa vie.

Quand il eut signé, les trois Procureurs et Directeurs présents (1) (Besard, Poitevin, Fermanel) déclarèrent « sous ces « conditions » qu'ils continueraient « le soin et l'application « qu'ils avaient donnés jusqu'alors aux affaires spirituelles « et temporelles des Missions ».

Après ce sacrifice à la paix, le Vicaire Apostolique pouvait partir (2).

Quelle voie prendrait-il ? Voie de mer ? Voie de terre ?

Depuis son premier départ, la marine française s'était vi-

(1) M. Gazil était encore à Rome.

(2) Il s'indignera plus tard, 3 septembre 1673, contre la violence morale qu'on lui avait faite, jettera au feu le texte du concordat qu'il avait gardé et demandera à ses Procureurs de faire brûler aussi leur écrit, comme « tout à fait injurieux à [leurs] personnes et à [leurs] caractères ». A. M.-E., vol. 27, p. 325. Nous reviendrons sur ce document.

goureusement développée : son ami Fermanel, dont le père était un des directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, lui donnait l'espoir, dès le 2 janvier 1669, d'un voyage sur les vaisseaux de la Compagnie (1). Dès lors il n'envisagea plus que l'itinéraire maritime.

Il se mit donc en route, le 3 février. Avec lui, il emmenait six ecclésiastiques : Jean de Maguelonne, sieur de Courtaulin (2), Charles Sevin (3), Louis Lotteaux (4), Claude Chandebois de Falandin (5), René Forget (6), Claude Gayme (7) et quatre laïcs (Michel Cochard, de Lille, Pierre Le Tellier, d'Angers, tous deux chirurgiens, Michel Lemoine, de Gascogne, tailleur, enfin un valet).

Le 5 février, ils étaient à Sarcot (8) et se proposaient d'achever leur journée à Notre-Dame de Cléry ; le 6 ils atteignaient Blois (9).

Ils durent arriver à Tours le 7. Du séjour qu'il y fit, aucun document ne nous est resté, ni quant à la durée, ni quant à ses occupations ou à ses sentiments : nous pouvons seulement croire qu'il vécut de bonnes et trop courtes journées

(1) Lettre à M. Fermanel, du 6 février 1669, A. M.-E., vol. 102, p. 83.

(2) De Limoux, au diocèse de Narbonne ; missionnaire en Cochinchine à partir de 1674 ; quitta la mission et la Société en 1685.

(3) Né à Paris, d'une famille de magistrats et de soldats ; un de ses oncles était évêque de Cahors, lui-même avait été mousquetaire. Ayant donné sa démission, il se retira près de son oncle qui l'ordonna prêtre. Devait être envoyé en Europe deux fois, la première de Surate et la deuxième du Siam. Revint définitivement en 1680, quitta la Société en 1694, mourut en 1707.

(4) De Châteaubriand, au diocèse de Nantes ; mourut en cours de route à Madagascar, février 1671.

(5) De Mortagne, diocèse de Séez ; fut pro-vicaire apostolique du Siam ; mourut en 1687.

(6) Du diocèse du Mans ; d'abord procureur à Bantam, puis missionnaire au Siam et en Cochinchine ; mort en 1700.

(7) Né à Chambéry ; converti à la vocation missionnaire par la lecture de la *Relation* de M. de Bourges ; procureur à Bantam, puis au Siam ; perdu en mer en 1682, sur le vaisseau *L'Orient*, en conduisant en France les ambassadeurs du roi de Siam.

(8) Lettre à M. X... (probablement M. Fermanel), A. M.-E., vol. 102, p. 203. Il écrivit aussi au secrétaire de la Propagande et à l'archevêque de Paris. Aujourd'hui Cercottes. Samson orthographie Sarcottes. *Cartes générales de toutes les parties du monde*, Paris, 1666.

(9) Lettre à M. Fermanel père, A. M.-E., vol. 102, p. 207.

près des chers parents qu'il ne reverrait plus (1) et qu'il laissa longuement, au départ, ses yeux errer sur le profil dentelé d'une cité séduisante jusque sous les frimas de l'hiver.

Après une halte à Angers (2), on arriva à Nantes le 20 février (3). L'évêque de cette ville, Gille de la Baume Le Blanc de la Vallière (4), aurait voulu loger Pallu au palais épiscopal, mais le missionnaire préféra habiter avec ses compagnons dans la communauté de Sainte-Croix : il serait plus libre pour préparer son départ.

Puis, comme il avait encore quelques jours devant lui, il en profita, malgré l'hiver et la glace, pour aller jusqu'à Rennes (5) et, de là, il revint à Vannes (6).

Il passa sept jours dans la première de ces villes, logé par les jésuites, accueilli cordialement par les amis des Missions et spécialement par l'évêque, qui lui donna un secours de 1.240 livres. Il mit à profit son séjour pour faire visite à Mesdemoiselles Chevreuil et Brindeau, mères des deux missionnaires (7).

Il était enfin à Port-Louis le 17 mars, où il espérait son embarquement pour la fin de la semaine (8), c'est-à-dire pour le 21 (9).

Pallu et ses missionnaires pouvaient-ils attendre dans l'inaction que les vaisseaux fussent équipés ? Ne leur était-il pas possible de faire dès lors œuvre utile ? Ils donnèrent donc, à Port-Louis, « vers la fin du caresme », « une petite mission » qui leur « réussit assez bien ».

Les vaisseaux de la Compagnie qui se préparaient à partir devaient faire escadre avec plusieurs navires de guerre que le

(1) Etienne Pallu a été inhumé le 7 octobre 1670 et Marguerite Gautier le 6 octobre 1671, tous deux dans l'église Saint-Venant. *Registres de Saint-Venant*, mairie de Tours.

(2) Nous ne savons que le fait de l'arrêt. Lettre à M. Deydier. Launay, *Lettres*, t. I, p. 125. L'évêque était Henri Arnauld, 1649-1692.

(3) Lettre à M. Fermanel, A. M.-E., vol. 102, p. 213.

(4) Evêque en 1668, démissionnaire en 1677.

(5) L'évêque était Charles de la Vieuville, 1664-1676.

(6) L'évêque, Charles de Rosmadec (1648-1671), mourut archevêque de Tours en 1672.

(7) Lettre à MM. Besard et Fermanel, A. M.-E., vol. 102, p. 221.

(8) Lettre à M. Gazil, *ibid.*, p. 225, Launay, *Lettres*, t. I, p. 97.

(9) Lettre à M. Thiersault, A. N., MM., 516. Launay, *Lettres*, t. I, p. 98.

Roi envoyait aux Indes (1), mais, moins prompts dans leurs préparatifs, ils les laissèrent partir avant eux ; quand ils furent enfin prêts, le 10 mai, ils se trouvaient seuls pour affronter les dangers de la lointaine croisière (2).

Tandis que Pallu se tenait disposé à partir, il pouvait repasser les deux années qui venaient de s'écouler. Après son premier voyage d'Orient, il n'avait certes point songé à se reposer : deux séjours à Rome, où il avait multiplié les démarches, les rapports, les instances, et où il avait fait agréer toutes ses demandes, une seule exceptée ; deux séjours en France, pour resserrer les liens avec ses amis et protecteurs ; de vastes tournées de propagande à travers les diocèses, dans lesquelles il avait gagné aux Missions les sympathies épiscopales et recruté des bonnes volontés ; un renfort de dix missionnaires, prêtres et laïcs, qu'il menait avec lui vers l'Asie, tout cela payait bien le sacrifice qu'il avait fait en revenant en Europe et il pouvait reprendre avec une joie héroïque la direction de la lointaine Indochine par la voie nouvelle de l'Océan immense et perfide.

(1) C'était la croisière de M. de La Haye, Jacob Blanquet de La Haye, colonel du régiment de La Fère, reçut, le 4 décembre 1669, les instructions de Colbert pour l'expédition qu'il commanderait (P. Clément, *Lettres de Colbert*, III², pp. 461-470) et fut nommé « Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en l'Isle Dauphine et dans toutes les Indes » par lettres de provisions du 5 décembre 1669. Les Arch. de la Marine B⁴ 4 possèdent le *Journal* de M. de La Haye et le *Journal* de M. de Turelle. Le premier a été publié à Paris en 1698 sous le titre *Journal de Voyage des Grandes Indes*, deux parties in-12. M. Bellanger de Lespinay, qui a pris part au même voyage, a écrit également un *Journal*, qui a été publié par le *Bulletin de la Société Archéologique... du Vendômois*, t. XXX, 1893, p. 82 sq. ; t. XXXIII, 1894, p. 61 sq. ; t. XXXIV, p. 895, p. 35 sq. M. François Martin a laissé des *Mémoires*, qui se trouvent A. N., Tx 1169¹. Il est intéressant de rapprocher ces différents documents du *Journal* des Missionnaires. Un travail d'ensemble a été donné sur cette expédition par le lieutenant de vaisseau Th. Delort : *La première escadre de la France dans les Indes* (R. Mar. et Col., 1875, pp. 29, 443, 841 sq.).

(2) L'escadre de M. de La Haye, partie de La Rochelle le 30 mars, vint attendre devant Belle-Isle les vaisseaux de la Compagnie. Ceux-ci sortirent de Port-Louis le 11 avril, mais durent s'arrêter à l'île de Groix. Alors l'escadre du Roi appareilla et partit seule. (B. de la Société Arch. du Vendômois, 1893, p. 83.)

CHAPITRE XIV

LE DEUXIÈME VOYAGE MISSIONNAIRE (1670-1673) DE PORT-LOUIS AU SIAM

Le 11 avril 1670, Pallu s'embarquait une seconde fois pour le Tonkin (1).

La Compagnie Royale des Indes Orientales avait équipé trois navires qui feraient route ensemble : le *Dauphin*, qui était le plus grand, le *Phénix* et le *Vautour*. Pallu était sur le premier avec trois de ses ecclésiastiques.

Le vent assez bon permit une heureuse sortie du port ; mais à peine était-on arrivé à une lieue en mer qu'il tomba entièrement et que l'on dut aller mouiller en rade de l'Île de Groix.

Le 16 seulement, il se leva une brise favorable et l'on partit de nouveau. Sur le soir elle grandit, devint contraire et souleva la mer si fortement que le *Dauphin* fit eau ; on se résigna par prudence, à revenir mouiller à Groix.

Les avaries du bateau étaient graves : il fallut le décharger et l'échouer pour le réparer. Les missionnaires voyaient dans cet accident, qui pourtant les retardait, une bienveillance de

(1) La source capitale pour ce deuxième voyage missionnaire est encore le *Journal*, qui se trouve A. M.-E., vol. 136, pp. 431 à 488 (itinéraire de France à Madagascar) et vol. 135, pp. 171-207 (itinéraire de Madagascar à Bantam). Mais ce n'est pas Pallu qui l'a rédigé, comme il a rédigé celui du premier voyage ; c'est l'un de ses prêtres. Au volume 163, les pages 455-488 répètent les pages 431-454, en y ajoutant l'histoire particulière du *Dauphin*, et sont de la main de M. Sévin. Nous ne ferons pas, au cours de ce chapitre, de renvois de détail au *Journal*. — Il faut consulter également les lettres que l'évêque a écrites pendant son voyage et que nous citerons en leur lieu. Enfin l'on trouve quelques renseignements dans une lettre d'un des compagnons du Vicaire Apostolique, M. Lotteaux, expédiée à son frère, du Cap Vert, le 28 juin 1670. A. M.-E., vol. 136, pp. 418-427, et dans *Relation des Missions des Evêques français... divisé en quatre parties*, p. 36 sq., qui résume le *Journal* et des lettres des missionnaires.

Dieu, car que fût-il advenu d'eux si les voies d'eau se fussent ouvertes loin des terres ?

Il fut décidé que, pendant les opérations de radoub du navire, les deux autres reprendraient la mer et que le *Dauphin* les rejoindrait dès qu'il le pourrait. Pallu, alors, craignant un retard préjudiciable pour son propre départ, obtint des directeurs l'embarquement de tous ses ecclésiastiques sur le *Phénix* (1) et le *Vautour* : lui-même avec quatre d'entre eux et trois laïcs étaient sur le premier, les deux autres et un laïc sur le second.

Cependant les vents restaient contraires; toujours désireux d'être utile, Pallu, ayant mis pied à terre avec son monde, passa plusieurs jours à donner la confirmation à « un fort grand « nombre de personnes » de l'île de Groix.

Enfin, le 10 mai, on put mettre à la voile et gagner le large ; les matelots qui commençaient ce voyage se doutaient-ils qu'un si grand nombre d'entre eux n'en reviendraient pas ?

Le 14 et le 15, le vent souffla si fort que la mer devint extrêmement houleuse, ce qui mit à mal les estomacs des pauvres passagers : mais le plus fâcheux était qu'au lieu d'avancer vers le sud le navire était repoussé vers le nord.

Ce n'est que vers le 21 ou le 22 qu'une brise de poupe permit de continuer la route et de doubler le cap Finisterre. Puisque la navigation devenait normale et que tous les missionnaires se trouvaient, « par la grâce de Dieu », en parfaite santé, Pallu pensa, en ces jours-là, qu'il fallait organiser méthodiquement l'emploi de leur temps : les matinées seraient consacrées aux messes, à la récitation du bréviaire et à l'oraison ; les après-midi à l'étude et à des conférences sur l'Écriture Sainte et la vie spirituelle. Comme il y avait à bord deux aumôniers capucins, avec lesquels les missionnaires s'entendaient à merveille, on pouvait donner plus de solennité à la célébration du dimanche par des grand'messes où Pallu officiait ; bien plus, le jour de la Fête-Dieu, il porta le Saint-Sacrement en une procession qui se déroula sur le bateau pavoisé et tendu de toiles blanches ; même, le capitaine fit tirer « plusieurs pièces de « canon ».

Le 5 juin, on découvrit les Canaries, toutes petites sur l'Océan immense, et les voyageurs s'émerveillèrent, en les côtoyant, du contraste que présentent la splendeur de la végétation tropicale qui revêt leur sol et la blancheur des

(1) Le capitaine du vaisseau était M. Boquet.

neiges que le pic de Teyde porte à près de quatre mille mètres dans les cieux.

La côte d'Afrique émergea, le 12 juin, à l'horizon, ligne claire sur le fond glauque de la mer ; c'était le Cap Blanc. Le 15, on arrivait en vue du Cap Vert, qui était la première escale prévue pour les navires ; comme il était tard, on ne put entrer dans la rade et l'on mouilla près de la pointe de Verdille.

Cet arrêt faillit être funeste : en effet, les ancres ne purent résister à la puissance des marées, qui sont extrêmement fortes sur ces côtes d'Afrique, où rien ne vient briser l'élan de la grande houle qui accourt du large, et les navires étaient irrésistiblement chassés à la côte, qui est bordée d'une chaîne de récifs dangereux. On jeta de nouvelles ancres, qui fixèrent provisoirement les deux vaisseaux. Tiendraient-elles longtemps ? On craignait que non. « Mais la divine Providence..... nous « donna..... une marque de sa protection. Car, au fort de « notre peur, il s'éleva un vent favorable, qui nous donna « moyen de nous retirer de ce lieu et de nous avancer jusque « dans la baie de Refrisch (1) ou nous mouillâmes sur le « soir ». M. Lotteaux ajoute ici un trait intéressant : lorsque les bateaux doublèrent le Cap, les Hollandais, qui y avaient construit un fort, arborèrent leurs enseignes et les Français les leurs ; puis, chacun des vaisseaux tira cinq coups de canons, auxquels les batteries du fort répondirent, « ce qui nous fit « cognoistre qu'il n'y avoit pas de guerre entre nous, dont « eûmes bien de la joye » (2).

Le lendemain, les passagers prirent un premier contact avec la race nègre, car une vraie flotille de petits canots s'approcha des flancs de leur navire et les indigènes qui les conduisaient montèrent sur le pont pour troquer de menus objets ou simplement pour mendier du pain ; les missionnaires français n'avaient jamais vu de noirs et M. Lotteaux, qui dramatisa un peu les choses à l'intention de son correspondant, écrit :

(1) Lisez *Rufisque*. Voir un dessin de cette baie dans Hanotaux, *H. C. F.*, t. IV, p. 9.

(2) Quatre lettres de Pallu sont datées du Cap Vert : aux Directeurs du Séminaire, à M. Gazil, à Clément X et à la Propagande. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 99 et 101 ; t. II, pp. 30 et 31. La lettre à Clément X exprime les félicitations de Pallu, car c'est au Cap Vert qu'il apprit l'élection de ce pape. Dès le 6 décembre de l'année précédente, il savait que Clément IX était mourant. Lettre à Lambert A. M.-E., vol. 102, p. 193. Launay, *Lettres*, t. I, p. 96. Clément IX mourut le 30 novembre 1669, et Clément X fut élu le 29 avril 1670.

« Je fus fort surpris de voir ces hommes ou plutôt ces bestes
 « nus comme la main et noirs comme charbon se venir mes-
 « ler hardiment parmi nous et se familiariser comme s'ils
 « nous eussent connu ». Ce même jour, le capitaine et Pallu
 gagnèrent la terre ferme en chaloupe et s'enfoncèrent à quatre
 lieues dans le pays pour visiter le chef de la région et lui de-
 mander l'autorisation d'y faire leurs provisions.

On resta quinze jours dans cette baie, à se ravitailler en vi-
 vres et en eau et à réparer les vaisseaux en vue du grand
 voyage dont la prochaine escale serait le Cap de Bonne Espé-
 rance : on comptait avoir fait huit cents lieues depuis Port-
 Louis et en avoir encore dix-huit cents à faire avant de tourner
 l'Afrique par le sud.

Aux occupations sérieuses, le pittoresque se joignait heureu-
 sement, et c'est à la plume de M. Lotteaux que nous en devons
 le souvenir : « Je sortis du vaisseau avec les capitaines et
 « nous fumes voir à une lieue de là un autre gouverneur pour
 « avoir la permission de faire des eaux. Il nous l'accorda
 « moyennant une bouteille d'eau-de-vie et du pain (car voilà
 « tout ce qu'ils demandent). Je fus encore plus surpris quand
 « je vis ce capitaine, et voici comme se passa cette ambassade.

« Aussitôt que ceux du village nous virent arriver, en voila
 « bien une soixantaine armez d'arcs, de flesches et de javelots
 « qui viennent au-devant de nous et nous conduisent à leur
 « capitaine. Or ce capitaine estoit un gros vilain homme qui
 « ressembloit plus à un singe qu'à un homme. Nous le trou-
 « vames sous un palmier assis comme un tailleur, une pippe
 « à la bouche qu'il n'osta jamais, non pas mesme pour nous
 « parler, et un vieux sabre à costé de luy, tout nud comme un
 « autre. Et voila ce beau capitaine à qui il fallut faire la reve-
 « rence ; nous le saluames donc et luy dimes nostre dessein de
 « prendre de l'eau et du bois. Il fallut s'asseoir et boire et
 « manger avec luy, et ensuite nous eumes toute sorte de per-
 « mission : nous fumes à la chasse dans le bois, les autres alle-
 « rent au village et les matelots commencerent à faire leurs
 « eaux ». On aimerait, si on en avait la place ici, raconter
 plusieurs de ces épisodes hauts en couleur (1).

(1) On en trouverait aussi dans la *Relation des Missions des Evesques François... divisé en quatre parties*, p. 25, pour le voyage des mission-
 naires partis de France en 1669. (En effet, MM. Langlois, Vachet et de
 Chamesson avaient passé cinq jours à Rufisque en mai 1669), et p. 38
 sq. pour le voyage de Pallu.



LE CAP DE BONNE ESPÉRANCE.

Les missionnaires s'informaient aussi près des indigènes de leurs mœurs, de leur religion, pour savoir « s'ils estoient aussy « noirs en l'ame comme au corps » ; ils déploraient leur fainéantise, leur polygamie, cette superstition qui réduisait toute leur religion au port de quelque « gri-gri ».

Personnellement, dit Pallu, qui ne savait ce que c'est que de se reposer, se rendit à la ville de Rufisque, située à quatre lieues du port, pour y visiter une petite chrétienté de catholiques portugais ; il y passa quatre jours, confessant, confirmant ceux qui voulaient recourir à son ministère (1), car il y avait quatre ans que ces pauvres gens n'avaient vu de prêtres. Ils étaient d'ailleurs très sympathiques. Les noirs ne l'étaient pas moins, ayant l'esprit vif, « particulièrement les enfants qui surpassent « de beaucoup en cela ceux de France » ; et, comme le pays était fort agréable, avec de grandes plaines, des bois peuplés de tourterelles, de perroquets, de faisans, « qu'ils appellent « icy des pindales », plus d'un missionnaire aurait désiré borner là sa course : n'y pourrait-on pas faire beaucoup de bien ? M. Lotteaux n'y avait-il pas eu un échange de vues très intéressant avec un marabout ? Le chef de la ville de Rufisque n'avait-il pas été converti par un seul entretien avec un autre compagnon de Pallu et ne le suppliait-il pas de rester pour achever de l'instruire et le baptiser ?

Mais le Vicaire Apostolique avait un sens trop net de la discipline pour permettre à sa Mission soit de s'arrêter sur les côtes d'Afrique soit de s'y délester de quelques-uns de ses membres. Et lui, qui écrivait le 25 juin à M. Gazil : « Apres « tout, quoyque je me sente tres déterminé à travailler jusques « à la mort dans les lieux ou je suis envoyé, il me semble que « je n'aurois pas de peur d'aller servir l'Eglise ailleurs », il était bien décidé à aller au poste de combat que ses chefs lui avaient désigné. Il se contentait donc de signaler à la Propagande la détresse spirituelle de ce coin d'Afrique et la facilité qu'y rencontrerait le travail des missionnaires, si on voulait bien y en envoyer.

(1) Lotteaux dit : « 40 personnes » ; mais le *Journal*, après avoir parlé de « 18 ou 20 chrestiens tant hommes que femmes », ajoute : « Quelques uns mesme y receurent les sacrements de confession et « de la communion et mesme celuy de la confirmaiton » ; la lettre à la Propagande précise : Pallu a administré les sacrements à 15 personnes environ et les a refusés à 5 concubinaires.

D'ailleurs, on était prêt à reprendre la mer. Et même, événement inespéré ! le *Dauphin*, qui avait pu être réparé promptement à Port-Louis et qui avait trouvé des vents propices, avait regagné son retard : il n'était arrivé au Cap Vert que trois jours après le *Phénix* et le *Vautour*, et, s'étant hâté de se ravitailler, il pourrait voguer de conserve avec ceux-ci.

On mit donc à la voile le 2 juillet (1). On partait sous des auspices favorables : les alizés, poussant les trois bateaux vers le large, leur permettaient de doubler aisément le Cap Vert et de gagner la pleine mer. Là s'arrêta leur concours : ils tombèrent quand on avait fait à peine vingt-cinq ou trente lieues. Ils se remirent bien à souffler pendant les journées du 12 et du 13, mais une avarie du *Dauphin* empêcha d'en profiter : il avait démâté en pleine nuit de son mât de beaupré et de son mât de misaine et le convoi tout entier dut s'arrêter pour aider aux réparations. Ce n'était que le commencement des malheurs.

Le 18 seulement, les navires reprirent leur course vers le sud. Le 30, il fut décidé par les capitaines que le *Vautour*, qui était meilleur voilier que les deux autres, irait de l'avant pour bénéficier de sa vitesse. Il s'éloigna donc sur l'Océan infini (2), cependant que le *Dauphin* et le *Phénix*, plus lourds, voguaient péniblement à cause des vents toujours contraires : en un mois, ils ne franchirent pas plus de soixante lieues et ne passèrent l'équateur que le 10 septembre.

Cependant un mal plus grave éclatait à bord, le scorbut : à cette date du 10, déjà six matelots avaient succombé ; trente-cinq ou quarante étaient gravement atteints et ne quittaient plus leurs hamacs, vingt autres se traînaient péniblement pour les manœuvres indispensables. En ces jours, on n'était pas très éloigné des côtes du Brésil : le salut eût été de les gagner et d'y relâcher, pour acheter les vivres frais qui sont les meilleurs remèdes à la terrible maladie (3) ; les capitaines n'osèrent

(1) Lettre à la Propagande. A. M.-E., vol. 102, p. 265.

(2) Les deux ecclésiastiques (MM. Sevin et Gayme) et le domestique qu'il transportait étaient passés sur le *Dauphin* au Cap Vert. Lettre du 4 août 1671. Launay, *Lettres*, t. I, p. 130. Le *Vautour* arriva au Cap de Bonne-Espérance le 5 octobre 1670 ; il en repartit le 25 et mouilla devant Surate le 17 janvier 1671 (*Relation... divisée en quatre parties*, p. 44).

(3) L'année suivante, 1671, un médecin français, Nicolas Venette, devait, le premier, signaler au monde médical les cures de scorbutiques par l'ingestion d'aliments frais.

pas prendre cette décision qui les écartait de leur route et ils continuèrent à naviguer vers le sud-ouest, à la recherche des alizés qui les pousseraient dans la direction de l'est.

Des deux bateaux qui allaient ainsi de compagnie, le *Phénix* était le moins manœuvrier, à cause de la faiblesse de sa mâture ; les officiers du *Dauphin* s'ennuyèrent à leur tour d'être retardés par lui, et, désireux de secourir plus vite leur équipage en détresse, laissèrent leur bâtiment prendre les devants. Les passagers du *Phénix*, parmi lesquels se trouvait Pallu, virent donc l'autre vaisseau augmenter ses distances, puis se perdre dans le lointain ; ils étaient seuls en face des risques de la mer et des périls plus grands de la contagion qui ravageait le bord. On était le 16 septembre (1).

Les vents devenaient plus favorables : le 6 octobre, on arriva dans la zone des alizés venant de l'ouest, et l'on vogua sous leur souffle régulier jusqu'au commencement de novembre. Dans les flancs du navire, par contre, le mal empirait : à certains jours, il mourait trois ou quatre marins ; pendant tout le mois d'octobre, quarante cadavres furent jetés à la mer ; quant aux survivants ils étaient si abattus, qu'il n'en restait presque plus qui fussent capables d'effort. Heureusement, Pallu et ses missionnaires, les deux capucins, le capitaine et les officiers étaient restés bien portants ou étaient moins atteints : c'étaient donc eux qui accomplissaient les manœuvres, qui hissaient ou larguaient les voiles, qui actionnaient la pompe (2), qui nettoyaient le pont. Leur tâche était rendue plus aisée par l'état atmosphérique, car les vents, quand ils s'élevaient un peu, continuaient à leur être propices ; et les voyageurs en bénissaient Dieu : leur mâture aurait-elle pu résister à des vents contraires ? et eux-mêmes, s'ils avaient été forcés, par gros temps, à des manœuvres plus fatigantes et tout spécialement à un plus actif travail de la pompe (car le vaisseau commençait à « faire beaucoup d'eau »), n'en auraient-ils pas été épuisés ? (3).

Dès le commencement du scorbut, les deux capucins s'étaient voués avec beaucoup de charité aux soins des malades

(1) La croisière du *Dauphin* est racontée dans *Relation des Missions des Evesques françois... divisée en quatre parties*, pp. 45-52.

(2) Le *Journal* imprimé de M. de La Haye dit que Pallu se mit à la pompe comme ses prêtres (p. 62).

(3) M. Bellanger de Lespinay dit quelques mots, dans son *Journal*, de la détresse du *Phénix* (B. Société Arch... du Vendômois, 1893, p. 115).

et avaient tenu à honneur de s'en acquitter seuls. Quand le mal fut devenu presque général, ils furent obligés d'accepter le concours que l'évêque et ses missionnaires leur avaient plusieurs fois offert, d'autant plus que les matelots restés debout n'avaient pas le cœur d'affronter la puanteur des malades et le danger de contagion qu'ils présentaient, et se refusaient même, sur la fin, à les ensevelir ; deux des missionnaires et un des laïcs devinrent donc les infirmiers des malheureux scorbutiques, préparant leurs repas, changeant et lavant leur linge, leur rendant les services les plus répugnants à la nature et risquant ainsi à chaque heure leur santé et leur vie.

Une grande joie fit briller tous les yeux, le 4 novembre : on découvrait enfin vers l'est un rocher se dressant au-dessus des eaux, à quinze lieues environ de distance. Un frisson d'allégresse secoua les bien portants et fit tressaillir même les malades ; d'ailleurs le vent continuait à être favorable, et, à la nuit tombante, on n'était plus qu'à sept ou huit lieues de cette terre qui paraissait si bien mériter son nom, le Cap de Bonne Espérance.

Hélas ! on se heurta là à un courant atmosphérique violent qui repoussa brusquement le *Phénix*, qui se présentait à lui toutes voiles dehors. Il fallut virer de bord. Puis ces hommes affaiblis se précipitèrent aux cordages pour carguer les voiles : ils n'étaient ni assez robustes, ni assez habiles, pour aller vite, et cependant le vent déchaîné faisait claquer les toiles, sifflait dans les haubans, ébranlait les mâts. Au bout de deux longues heures seulement, la manœuvre fut achevée.

Mais le bateau avait été rejeté si loin vers l'ouest qu'il lui fallut trois jours entiers pour regagner le chemin qu'il avait perdu en si peu de temps : le 8 au soir, seulement, il mouilla dans la baie du Cap à l'abri des falaises qui surplombaient la ville naissante (1). Ce retard avait été suffisant pour occasionner la mort de vingt autres matelots, si bien qu'en additionnant les pertes de cette traversée, on arrivait au chiffre énorme de soixante-dix-sept, sur cent hommes d'équipage.

Leurs épreuves n'étaient pas encore terminées. Le capitaine du *Phénix*, qui abordait pour la première fois au Cap (2),

(1) Cette ville fut fondée en 1652 par le Hollandais Van Riebeck.

(2) On a deux cartes intéressantes de l'Afrique du Sud et du Cap de Bonne-Espérance dans l'ouvrage du P. Tachard S. J. *Voyage de Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roy aux Indes et à la Chine*. Paris, 1686, pp. 62 et 94. Voir celle que nous reproduisons en ce volume.

avait jeté l'ancre au hasard dans la baie, et il se trouvait que l'endroit choisi par lui n'était pas sûr. Or, trois jours après leur arrivée, il se leva un vent de terre si violent que le bateau se mit à chasser sur des roches extrêmement dangereuses. Treize personnes seulement, parmi lesquelles se trouvait Pallu, étaient restées à bord : rassemblant leurs forces, elles jetèrent la maîtresse ancre, lourde de 2.500 livres, et arrêtaient ainsi, au moins provisoirement, la dérive du navire. Le commandeur des Hollandais, voyant leur danger, envoya à leur secours une barque montée par quinze ou vingt matelots ; mais la violence de la tempête empêcha ces hommes d'aborder, et les pauvres voyageurs, quand l'obscurité fut venue, se sentirent sans aucune espérance de salut que de la « part de Dieu ». Par bonheur, le vent cessa ; quand le jour eut paru, les Hollandais reprirent leur généreuse tentative de sauvetage : à midi ils pouvaient enfin accoster et amener le bâtiment sur le meilleur fond de la rade.

Les Hollandais ne s'en tinrent d'ailleurs pas là : ils conduisirent eux-mêmes les malades à terre ; le commandeur en personne reçut le Vicaire Apostolique avec beaucoup de bonne grâce et mit à sa disposition les légumes dont il aurait besoin pour se remettre (1) des fatigues de la traversée (2). En reconnaissance de ces services, l'évêque lui fit « un présent fort

(1) On sait que les légumes verts sont des spécifiques pour le traitement du scorbut, à cause des vitamines C qu'ils contiennent.

(2) Pendant son séjour au Cap, Pallu écrivit à Lambert de La Motte, aux Directeurs des M.-E., à M. Deydier, à M. Chapelier, directeur de la Chambre générale de la Compagnie des Indes Orientales, à un officier hollandais, à M^{me} d'Aiguillon. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 106, 112, 114 ; t. II, pp. 32, 204, 205, 349. Ces lettres portent les dates des 27 et 28 décembre 1670. Launay (*Lettres*, t. I, p. 106) date la lettre à Lambert du 24 décembre 1670 et renvoie aux A. M.-E., vol. 102, p. 66 ; mais l'original n'est pas daté et il se trouve vol. 102, p. 277. D'autres lettres n'ont pas été conservées : au Pape, à Mgr Baldeschi, à M^{me} de Miramion, à son père et à M. Milon, son beau-frère. Une lettre à Lesley, du 28 décembre, fait allusion à deux rapports, l'un aux Cardinaux, l'autre au Secrétaire de la Propagande. A. M.-E., vol. 107, p. 11. (Launay, qui l'a publiée, *Lettres*, t. I, p. 127, lui a, par mégarde, cousu la fin d'une lettre de Madagascar du 8 août, A. M.-E., vol. 102, pp. 323-325. La 1^{re} lettre se termine aux mots « Monsieur le Secrétaire », Launay, *Lettres*, t. I, p. 128 ; à partir des mots suivants : « Il seroit à désirer », le texte appartient à la 2^e lettre.) Le rapport aux Cardinaux est conservé A. M.-E., vol. 102, pp. 265-267.

considérable » (1). Les jours suivants, il rendit visite aux principaux officiers et leur laissa également des cadeaux.

Pourtant, Pallu songea bientôt à repartir. Mais comment ? Le *Phénix* avait besoin de grosses réparations : or tous ses charpentiers, sauf un, étaient morts. Il lui fallait des voiliers, car le scorbut avait emporté tous les siens ; où les recruter ? On était cependant pressé de reprendre la mer, non seulement pour atteindre la Mission, mais encore parce qu'on appréhendait que la guerre n'éclatât entre la France et la Hollande : qu'advviendrait-il si cette crainte se réalisait ? Les Hollandais ne mettraient-ils pas l'embargo sur le vaisseau et ses passagers ? (2).

« Dieu, continuant ses miséricordes envers nous, dit le *Journal*, nous delivra encore de toutes ces craintes ».

En effet, on apprit, le 22 novembre, qu'un vaisseau battant pavillon français venait d'entrer dans la baie de Saldanha, distante, par voie de terre, de trois journées de marche. Le chevalier de Mercé, lieutenant du *Phénix*, s'y rendit et fut tout heureux de reconnaître en ce bâtiment, une grande flûte de l'escadre du Roi, commandée par le sieur de la Clide (3) ; ce gentilhomme, qui avait sous ses ordres cent cinquante hommes (4), en fournit autant qu'il en fallut pour remettre en état le pauvre bateau désarmé et lui reconstituer un équipage.

Une inquiétude restait pourtant à Pallu : il avait espéré trouver au Cap le *Dauphin* et les trois compagnons qu'il por-

(1) « Ce fut un petit chandelier d'argent à deux branches et trois autres pieces fort curieuses, de la valeur de cent escus ou environ ». Lettre à M. Chapelier.

(2) On sait que l'intervention de la Hollande avait forcé Louis XIV à conclure avec l'Espagne le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) ; le roi de France cherchait une occasion de prendre sa revanche ; de fait, il déclara la guerre en 1672.

(3) Le Sr de la Clide commandait l'*Indienne* ; lieutenant de vaisseau en 1667, il était capitaine de frégate depuis 1669 ; il fut cassé en 1679, rétabli la même année, révoqué en 1681. Le *Journal* de M. Bellanger de Lespinay parle aussi du service rendu par l'*Indienne* au *Phénix* (*Bull. de la Soc. Ach... du Vendômois*, 1893, p. 105). Le gros de l'escadre royale était arrivé à la baie de Saldanha le 25 août.

(4) C'est le chiffre donné par le *Journal*. Pallu dit : « près de deux cents hommes ». *Ibid.* Les archives de la Marine, *Bull.* 4, fol. 49, ne lui attribuent que 60 hommes d'équipage. Combien d'hommes de l'*Indienne* passèrent sur le *Phénix* ? Vingt, d'après M. Bellanger (*Ibid.*, p. 115). Dix, d'après le *Journal* imprimé de M. de La Haye, p. 62.

lait; or il ignorait tout et du navire et de ses passagers: avaient-ils péri en mer ? Avaient-ils dépassé le Cap ? Les reverrait-il jamais ? (1).

Pendant qu'on procédait aux réparations et au réapprovisionnement, Pallu et ses compagnons observaient le pays et ses habitants : ils notaient l'air salubre de ce promontoire, la fertilité du sol, propice aux céréales, aux arbres à fruits, à la vigne ; ils remarquaient même, parmi les animaux domestiques, une variété intéressante, les moutons à grosse queue. Quant aux habitants autochtones, on ne pouvait rien imaginer « de plus affreux, de plus difforme... » : ils sont « noirs, laids, puants, gueux et nuds ; ...les femmes y sont encore... plus difformes et plus sales de beaucoup que les hommes » ; mais surtout, ils sont sans lois, sans moralités, sans religion (2) ; on n'entrevoit même pas la possibilité de les évangéliser, car ils sont tout confinés dans la vie matérielle ; le seul espoir c'est que le Roi de France ou la Compagnie des Indes fondent un établissement à Saldanha, ou y installent une mission qui commencerait son travail en apprivoisant de petits enfants.

Cependant, les missionnaires exerçaient un ministère clandestin ; les administrateurs hollandais, étant protestants, se montraient hostiles au culte catholique et défendaient à leurs ressortissants d'y prendre part ; quelques-uns néanmoins vinrent secrètement demander à se confesser et à communier et même une famille amena de nuit à l'évêque ses trois enfants en le priant de les confirmer ; des soldats recoururent aussi aux bons offices des prêtres français et ceux-ci admiraient comment ces hommes, au milieu de l'hérésie, « ne laissent pas de conserver une pureté de vie et une crainte de Dieu qui pourroit passer pour très rare en France parmi ceux de leur profession ».

Il était plus facile aux prêtres de Pallu de prêcher les marins et soldats de la flûte qui les avait secourus : le sieur de la Clide, capitaine, qui était protestant, demanda aux capucins et aux missionnaires d'aller dire la messe et confesser à son bord, la plupart de ses hommes étant catholiques.

(1) Lettre à la Propagande, du 28 décembre 1670. Launay, *Lettres*, t. II, p. 32.

(2) Ces remarques sont confirmées par M. Bellanger de Lespinay (*Bull. de la Soc. Arch. du Vendômois*, 1893, pp. 107-108). Cf. Tachard, *Le Voyage de Siam des Pères Jésuites*, Paris, 1686, p. 95.

Ces quelques actes d'apostolat laissaient des loisirs à Pallu : comme toujours, il les employa diligemment.

Il écrivit, pour que son expérience servît à d'autres ses « Instructions du 22 décembre 1670. Comment les missionnaires se doivent comporter dans les lieux dépendant des hérétiques, où ils sont quelquefois obligés de faire quelque séjour en allant aux lieux de leurs missions, pour y assister plusieurs catholiques qui sont parmi eux dépourvus de tous secours. Sur ce que Monseigneur d'Héliopolis et les missionnaires qui l'accompagnoient ont pratiqué et expérimenté au Cap de Bonne Espérance, dans une colonie que les Hollandois ont à Table Baye, où ils furent contraints de demeurer près de deux mois, en allant à Surate, par les vaisseaux de la Compagnie, ès années 1670-1671 » (1).

Dans la volumineuse correspondance qu'il rédige alors (2), il y aurait beaucoup de renseignements à glaner.

Une partie en est adressée à ses amis d'Extrême-Orient : à Lambert, il donne rendez-vous à Siam, « pour convenir de bon coup de choses, principalement touchant notre seminaire et la relation esgale qu'il doit avoir aux trois vicaires apostoliques, et pour mettre une dernière main à toutes nos affaires ». A MM. Brindeau et Deydier, il envoie, en une longue pièce latine, des pouvoirs de vicaires généraux pour le royaume du Tonkin (3), car il sait que l'un d'eux, Deydier, s'y trouve déjà, et il espère que l'autre a pu s'y introduire (4). Sa lettre à M. Deydier est la plus considérable : après ses regrets de n'être pas avec lui parmi ses « chers enfants du Tunquin », il exprime

(1) A. M.-E., vol. 107, p. 41 ; Launay, *Lettres*, t. I, p. 102-105. Ce texte a des détails sur le ministère de l'évêque et les précautions dont il l'entoure, que nous n'avons pu reproduire, faute de place.

(2) La seule lettre à M. Deydier couvre 13 pages in-8 de Launay. *Lettres*, t. I, p. 114-127. En outre, Pallu se donnait la peine de copier ou de faire copier en plusieurs exemplaires les pièces les plus importantes et de les envoyer par des voies différentes pour atteindre plus sûrement ses correspondants.

(3) La « feuille de pouvoirs » des vicaires généraux est intéressante parce que la signature de l'évêque y est suivie de celles de MM. Maguelonne de Constantin et Lotteau, qu'il a pris comme témoins, et de celle de Claude de Chandebais, secrétaire. Elle porte un cachet intact aux armes de l'évêque.

(4) M. Deydier s'était rendu au Tonkin, sous l'habit de marchand, dès l'année 1666 ; il devait y rester jusqu'à sa mort, arrivée en 1693. Quand à M. Brindeau, il n'alla jamais au Tonkin. Launay, *Mémorial*, t. II, pp. 94 et 202.

in promontorio bonæ spei in præsentia venerabilium virorum Joannis
Maquedonne - de Courtaulin & Ludovici Lotteaux missionariorum apteriorum
Die 24 decembris 1670

Franciscus Episcopus heliopolitonus

Vicarius Apleus Eungini V.P.

Manueloformi de Courtaulin

(Signature)

Deo
Eps

Deo
Eps



(Signature)
Secretarius

ses recommandations à leur adresse : qu'ils soient « toujours « fideles à Notre-Seigneur Jésus-Christ », que par leurs prières ils aident leur évêque à bien porter le pesant fardeau dont il s'est « chargé pour leur amour » ; ensuite venaient un grand nombre de renseignements sur son voyage de Siam en Europe, sur ses deux séjours à Rome et sur les pouvoirs qu'il y avait obtenus, sur son passage en France, puis des exhortations pressantes à vivre en paix avec les religieux des divers ordres ; il terminait en racontant sa traversée de Port-Louis au Cap de Bonne-Espérance, en donnant des nouvelles du Séminaire des Missions Etrangères à Paris, enfin en pronostiquant son arrivée au Siam, pour le mois de juin 1672, au plus tôt : une fois là, il souhaitera de trouver « quelque bonne commodité » pour se rendre au Tonkin. Il écrit même à un certain Ferdinando Stephano résidant à Batavia comme employé de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales pour lui demander de trouver dans sa ville un bon catholique qui accepte d'être le correspondant des missionnaires de Siam et du Tonkin pour leurs relations avec la France.

L'évêque a aussi des avis de tout genre à donner à ses correspondants d'Europe. Par exemple, il fait connaître aux Directeurs du Séminaire ce qu'il écrit au Siam et à Rome, et il leur recommande encore de munir de « bons rafraîchissements », pour éviter le scorbut, les missionnaires qu'ils enverront désormais. A un des Directeurs de la Chambre Générale de la Compagnie royale des Indes Orientales, M. Chapelier, il fait part des bons offices qu'il a reçus des Hollandais (peut-être pour aider à l'entente entre la France et la Hollande), mais il signale aussi que plusieurs bâtiments des escadres du Roi sont dépourvus d'aumôniers et il désire que sa lettre soit lue à Colbert, pour que le ministre comble cette lacune.

Le 2 janvier 1671, les réparations nécessaires étant faites et l'équipage complété, le *Phénix* put repartir en compagnie de la flûte royale ; puisque la saison ne permettait plus d'aller jusqu'à Surat on relâcherait à Madagascar, appelée alors l'Ile Dauphine.

Le temps était beau ; des vents d'ouest, puis de sud-ouest, poussaient le navire au gré des voyageurs ; le 26 janvier, on se trouvait à l'est de la grande île et à sa hauteur, par 20 degrés de latitude environ : on avait parcouru à peu près six cents lieues et l'on n'était plus qu'à trente lieues des côtes.

Là, tout changea et une tempête effroyable se leva : vers

minuit, le mât de misaine du bateau fut brisé et emporté à la mer avec son mât de hune, ses vergues, ses voiles et ses haubans ; pour comble de misère, la flûte, de laquelle le *Phénix* aurait pu espérer quelque secours, fut séparée de lui par la violence des éléments.

On cargua d'abord les voiles pour donner moins de prise au vent, puis on s'appliqua à raidir les cordages détendus par l'ébranlement du navire, que les coups de mer secouaient et battaient terriblement : le *Phénix* irait-il se perdre au large comme l'autre bâtiment ? Serait-il plutôt jeté au rivage ?

L'énorme déchaînement de la mer dura le 27, le 28, le 29. En ce jour, comme rien n'en faisait prévoir la fin et que officiers et matelots étaient à bout d'industrie et de forces, Pallu rassembla ses missionnaires et les deux capucins pour les exhorter à de spéciales prières : ensemble ils firent le vœu de dire chacun trois messes en l'honneur de saint Joseph, de saint François Xavier et d'autres saints et de réciter en commun les litanies des Saints jusqu'à l'arrivée à Madagascar, si Dieu leur faisait la grâce d'y aborder. Or, le jour même, le vent s'apaisa : le lendemain, on put commencer les réparations et dresser un autre mât ; le 1^{er} février, on remettait à la voile et, le 14 (1), on abordait enfin à Fort-Dauphin : il y avait quarante-deux jours que l'on avait quitté le Cap (2).

Les fils de Vincent de Paul avaient une maison dans la ville ; ils se firent un devoir de recevoir les missionnaires et de leur prodiguer les soins dont ils avaient besoin.

Le bonheur d'être encore une fois en sécurité sur la terre ferme fut presque aussitôt doublé par une grande joie : un des vaisseaux de l'escadre du Roi, appelé le *Triomphe*, qui avait été

(1) Et non le 24, comme Launay l'imprime, *Lettres*, t. II, p. 34.

(2) De Fort-Dauphin, Pallu écrivit aux Directeurs du S. M.-E. et à ses Procureurs, à la Propagande et à Mgr Baldeschi, à M. Almeras, supérieur général de la Mission, à Clément X, à Colbert et aux Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, à M. de Nesmond, à M^{me} d'Aiguillon, enfin à un destinataire inconnu. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 130 et 133, t. II, pp. 33, 46, 48, 50, 206, 207, 350, 351, 353. D'autres lettres n'ont pas été retrouvées ou n'ont pas été publiées : Pallu lui-même au début de sa lettre aux Directeurs, du 4 novembre 1671, Launay, *Lettres*, t. I, p. 136 énumère 29 lettres écrites par lui de Madagascar. Aux A. M.-E., vol. 102, p. 265, on conserve une lettre inédite de Pallu à la Propagande ; une autre, adressée à M. Lesley A. M.-E., vol. 102, p. 317, a été publiée en partie à la suite de la lettre du 28 décembre 1670, comme il a été dit p. 237, note 2.

obligé de relâcher à la Baie de Tous les Saints (1), sur la côte du Brésil, arriva, en effet, quelques jours après le *Phénix*, et apporta des nouvelles du *Dauphin* et de ses passagers : ce dernier navire avait eu, lui aussi, presque tout son équipage atteint par le scorbut et avait dû mouiller à la même rade (5 octobre 1670) ; les trois missionnaires qu'il portait étaient saufs.

Puis, les peines se mêlèrent aux joies.

Le climat meurtrier de Madagascar exerça bientôt son influence néfaste sur les voyageurs déprimés. Un mois après leur arrivée, M. Lotteaux mourait et MM. de Chandebais et Le Tellier étaient à la dernière extrémité ; ceux-ci survivraient et pourraient quitter l'île avec Pallu ; par contre, le capitaine du *Phénix*, M. Boquet, décéda le 30 juin.

De bonnes nouvelles arrivaient encore cependant. Pallu recevait, en effet, un abondant courrier des Missions d'Extrême-Orient, et il se réjouissait grandement des progrès que la foi y faisait : M. Hainques avait pu s'introduire en Cochinchine et y avait baptisé plus de trois mille personnes en trois ans ; il avait envoyé deux de ses meilleurs catéchistes au Séminaire de Siam vers la fin de 1668 et ceux-ci, ordonnés prêtres par Lambert de la Motte, s'étaient mis en route avec M. Brindeau pour le rejoindre dans leur patrie. Au Tonkin, M. Deydier avait donné le baptême à plus de dix mille indigènes ; il était déjà aidé par deux prêtres tonquinois (2) ; Lambert avec de Bourges était en voyage pour le rencontrer, et se proposait d'ordonner de Bourges évêque, à destination de la Chine, (s'il y avait pour celui-ci possibilité d'y passer en partant du Tonkin), et d'élever au sacerdoce les catéchistes qui en seraient dignes. Le développement de la religion au Siam était beaucoup moindre, puisqu'on n'y comptait pas plus de cent cinquante conversions, mais l'on gardait bon espoir, car le roi restait bienveillant et plus encore son frère, héritier présomptif du trône, surtout depuis qu'il avait été guéri d'une paralysie invétérée par la prière de Lambert et de ses missionnaires. Il y avait donc place, dans cette lointaine Indochine

(1) Bahia de Todos os Santos. La flûte *La Sultane* avait dû relâcher aussi à Bahia, mais avait pu en partir plus tôt. L'ensemble de l'escadre royale était arrivé à Fort-Dauphin le 23 novembre 1670.

(2) Dans sa lettre à Clément X, Pallu parle avec un légitime orgueil de ces ordinations de prêtres indigènes, but suprême de sa Mission, et promesse de vitalité pour les Eglises d'Orient.

pour toutes les bonnes volontés missionnaires, et le Vicaire Apostolique saisissait cette occasion pour exciter le zèle des Directeurs de la rue du Bac à recruter et à former de futurs apôtres par leur action sur les séminaristes, sur les associations et les congrégations, par une croisade de prières et même par la publication des *Relations des Missions* (1). Pallu entrevoyait aussi la fondation d'un hôpital à Ayouthia et priait ses procureurs de faire des ouvertures sur ce projet aux Frères de la Charité.

Parmi les compensations que la Providence avait ménagées à son long séjour de Madagascar, Pallu comptait la rencontre du P. Navarette : c'était un dominicain, missionnaire très expérimenté et spécialement averti sur la situation des chrétiens en Chine ; ce religieux lui disait que la persécution sévissait toujours dans le Céleste Empire, mais qu'elle n'empêchait pas d'admirables mouvements de sympathie vers le christianisme (2) ; et le Vicaire Apostolique sentait grandir son désir d'arriver au terme de son voyage pour ensemençer cet immense champ confié à ses labeurs. Mais, en fait, n'avait-on pas déjà sous la main un apôtre tout désigné pour la Chine, en la personne d'un autre dominicain, le P. Lopez ? Malgré son nom espagnol, ce religieux était chinois d'origine (3) et de langue ; homme de savoir et de vertu, il venait de donner des preuves de sa constance en parcourant pendant deux ans les chrétientés chinoises éprouvées ; si la Propagande permettait de le sacrer évêque et lui donnait les mêmes pouvoirs qu'aux deux Vicaires Apostoliques, on pourrait attendre beaucoup de son action.

Ces vues hardies n'empêchaient pas l'évêque tourangeau de voir les difficultés de sa tâche ; chose déconcertante, l'une de ces difficultés venait des résistances opposées aux missionnaires.

(1) En 1674, la publication par les Supérieurs et Directeurs du S. M.-E. de la *Relation des Evesques françois... divisé en quatre parties* répondit à ce vœu de Pallu. Cet ouvrage donne quelques détails intéressants sur Phra-Naraï et son frère ; il note également la puissante propagande musulmane qui s'exerce dès lors sur le Siam, p. 11-15.

(2) Ferdinand Navarette, missionnaire en Chine en 1659, y avait attaqué vivement les Jésuites sur la question des rites chinois ; peut-être sa pensée influa-t-elle sur celle de Pallu. Nommé archevêque de Saint-Domingue en 1672, il mourut en 1689.

(3) Cf. Pascal M. d'Elia S. J. *Catholic native episcopacy in China*. Siccawei, 1927, p. 30.

res par les jésuites portugais, au nom des privilèges périmés de leur nation. Pallu en signalait deux cas plus caractéristiques à la Propagande et lui demandait de renforcer les pouvoirs des vicaires apostoliques et d'obliger le Général de la Compagnie de Jésus à accepter par écrit et à faire accepter par ses sujets la constitution qu'il demandait au Pape, ainsi que celle qu'avait déjà accordée Clément IX (1). Il revenait encore sur cette demande dans sa lettre personnelle à Clément IX. Il priait même ses Procureurs de dépêcher quelqu'un à Rome pour suivre l'affaire sur place.

Un autre obstacle à sa mission était tout matériel et d'ordre financier. D'abord, le séminaire du Siam s'ouvrait gratuitement aux candidats au sacerdoce de tout l'Extrême-Orient, siamois, tonkinois, cochinchinois, chinois. Or les évêques manquaient absolument des ressources qu'un tel établissement exigeait. Pallu tendait donc la main vers les cardinaux de la Propagande et leur demandait de lui assurer un secours annuel de mille livres pendant cinq ans. Les missionnaires français eux-mêmes devenaient plus nombreux : Pallu aurait à en faire vivre trente ; il suggérait à un supérieur de chartreux (probablement celui de Nantes) cette idée que chaque chartreuse ferait une belle œuvre si elle prenait à sa charge l'entretien d'un missionnaire. A leur tour, les vicaires apostoliques étaient déjà au nombre de trois (car Pallu croyait alors que le sacre de M. de Bourges était chose effectuée, alors qu'il ne le fut qu'en 1682) : aussi sollicitait-il de Louis XIV d'accorder une pension au troisième comme il l'avait fait aux deux premiers.

Pendant les longs mois passés à Fort-Dauphin (2), dans les heures que lui laissaient libres ses exercices de piété, la rédaction de sa correspondance et de ses rapports, le soin des malades, que faisait Pallu ? Il pensait aux intérêts de sa Mission ; n'écrivait-il pas, en ce temps-là, aux Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères que les nouvelles qu'il recevait d'Indochine le liaient tellement à son œuvre qu'il ne songeait qu'à ce qui la concernait et qu'il ne pouvait s'occuper longuement d'aucune autre chose ? Il n'était point homme, d'ailleurs, à se contenter d'efforts superficiels : persuadé que la vie

(1) Constitution « *Speculatores domus Israël* », du 13 septembre 1669.

(2) En 1670, MM. Langlois, Vachet, de Chamesson avaient fait aussi un long séjour à Fort-Dauphin et s'y étaient employés avec zèle aux travaux du ministère apostolique. *Relation des Missions des Evêques françois... divisé en quatre parties*, p. 33, sq.

d'oraison est nécessaire aux Missionnaires et très utile aux chrétiens, parce que, seule, elle donne à la foi l'élan et la constance, il s'appliquait à traduire en français un *Traité de l'oraison*, de langue portugaise, qu'il avait trouvé par hasard à Madagascar (1).

Cependant, l'ordre pratique n'échappait point à sa perspicacité. Il appelait, par exemple, l'attention des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales sur l'intérêt que présentait pour eux un établissement solide à Madagascar : il leur donnait même une leçon pour la « rationalisation » (comme on dit au ^{xx}e siècle) de leurs lignes de commerce.

Le *Journal* recueillait aussi quelques renseignements sur la grande île, ses productions, les quelque vingt ou vingt-cinq Français immigrés, sa population indigène faite de deux races si nettement distinctes ; sans s'arrêter longuement à en décrire les caractères ethniques, il en étudiait la religion, les mœurs, les rites ; il concluait à une extrême difficulté de l'apostolat ; et, sachant que, sur vingt-quatre lazaristes partis de France pour évangéliser l'île, trois seulement survivaient aux fatigues du voyage et aux maladies engendrées par le climat, il souhaitait que les fils de M. Vincent n'abandonnassent pas, malgré le péril, l'œuvre entreprise par leur saint fondateur.

Au temps où Pallu datait sa correspondance, c'est-à-dire le 4 août 1671, il se savait sur le point de quitter Fort-Dauphin. En effet, le *Phénix* était prêt pour affronter un nouveau voyage : son mât avait été remplacé par un autre que l'on avait taillé dans une des forêts de l'île, son équipage était complété, le capitaine défunt avait un successeur, en la personne de M. de Menillère (2). On n'attendait plus que des vents favorables.

M. de la Haye (3) avait donné ordre à tous les capitaines de se tenir parés à appareiller pour le 7.

(1) Envoyée à la Propagande, cette traduction n'a pas été publiée. Du moins la préface que Pallu lui destinait a été conservée, et elle se trouve dans Launay, *Lettres*, t. I, p. 144. Pour le travail de traduction, l'évêque s'était fait aider de M. Gayme, *Ibid.*, p. 158.

(2) M. de Menillère était second lieutenant du *Flamand* ; c'est le 3 juillet que M. de la Haye lui donna le commandement du *Phénix* (*Journal du voyage des grandes Indes*, p. 77).

(3) La suite du *Journal*, de Madagascar à Bantam, se trouve A. M.-E., vol. 135, p. 171-207 ; elle est due à M. Forget. M. de la Haye n'avait

Ce jour faillit être un désastre pour les navires, aussi bien ceux de l'escadre de guerre, que ceux de la Compagnie. Il s'éleva en effet, une si furieuse tempête que les eaux démontées menaçaient de les fracasser les uns contre les autres. L'obscurité vint sur ces entrefaites, et, pendant que le vent et la pluie continuaient à faire rage les missionnaires (ils étaient restés à terre), entendirent toute la nuit avec une « frayeur es-
« trange » les coups des canons d'alarme que l'on tirait à chaque moment des vaisseaux en détresse, lorsque leurs câbles se rompaient, que les ancres cassaient ou qu'un autre danger les menaçait (1).

Quand la lumière reparut, elle éclaira un spectacle terrible : la tornade durait toujours et les bâtiments avaient été si violemment repoussés les uns contre les autres « qu'ils se touchaient presque tous ».

Au bout de dix-huit heures, pendant lesquelles le vent fit « tout le tour du compas », la mer s'apaisa enfin, et une brise favorable permit de quitter la rade à ceux des vaisseaux qui avaient été le moins maltraités.

Le *Phénix* n'était pas de ces heureux, car il avait quelques avaries auxquelles il importait de remédier. Quand il fut réparé, le vent avait tourné et il ne put sortir que le 14. Mais de nouveau la mer était grosse : l'équipage se donna un mal inouï pour s'éloigner du rivage et, même, la grande chaloupe, heurtée par un vaisseau léger de l'escadre, fut brisée et coulée à fond.

Le lendemain, le vent toujours violent menaça de rompre le nouveau mât de misaine et il fallut se hâter de le renforcer.

Quatre ou cinq jours après, autre péril ; le pilote venait d'engager le navire dans une sorte de poche formée d'un côté par la terre et de l'autre par une ligne continue de récifs ; le capitaine, voyant le danger, monta à la hune : il n'y avait pas de passage entre la côte et les rochers sur lesquels blanchissait l'écume des flots ; d'autre part le vent grandissant empêchait de sortir de l'impasse où l'on était entré et poussait vers les brisants.

pas séjourné tout ce temps à Fort-Dauphin ; tombé malade, il était allé se rafraîchir à l'île Bourbon (Réunion) avec une partie de son escadre ; il était revenu mouiller devant Fort-Dauphin, le 24 juin (*Bull. de la Soc. Arch... du Vendômois*, 1893, p. 184).

(1) M. Bellanger de Lespinay mentionne aussi cette tempête et les dangers courus par les vaisseaux (*Ibid.*, p. 187).

Alors le capitaine décida de « risquer le tout pour le tout » : nonobstant la faiblesse des mâts, qui paraissaient ne pas pouvoir résister à l'effort qui leur était demandé, il fit larguer toutes les voiles « pour gagner davantage au vent » ; par prudence, il ordonna seulement de préparer les ancres pour arrêter la course folle du bateau si les mâts venaient à se rompre ou si la tempête jetait le vaisseau sur les roches.

Heureusement, le vent tourna un peu et le *Phénix* put rebrousser chemin et sortir sain et sauf de ce mauvais pas : sur les écueils, les flots en colère se brisaient avec tant d'impétuosité qu'ils formaient comme une vaste et mouvante forêt « chargée de neige » (1).

Dès lors, la navigation fut facile et l'on aurait été parfaitement heureux si la santé de M. Chandebais n'avait donné de graves inquiétudes, car, embarqué malade, il avait vu son état s'aggraver et avait dû recevoir les derniers sacrements (2).

On passa la ligne le 10 septembre, et Pallu, qui n'avait espéré débarquer qu'à la fin d'octobre ou au commencement de novembre (3) entra le 6 octobre « dans la grande rade de « Surat ».

Six ou sept jours après seulement, il pouvait se rendre à la maison des pères capucins, dont la bonté était la même qu'en janvier 1663, lorsque, pour la première fois, ils avaient accueilli le Vicaire Apostolique et les siens. Le P. Ambroise était toujours là ; et sa qualité de tourangeau lui faisait une seconde obligation d'être hospitalier pour un compatriote.

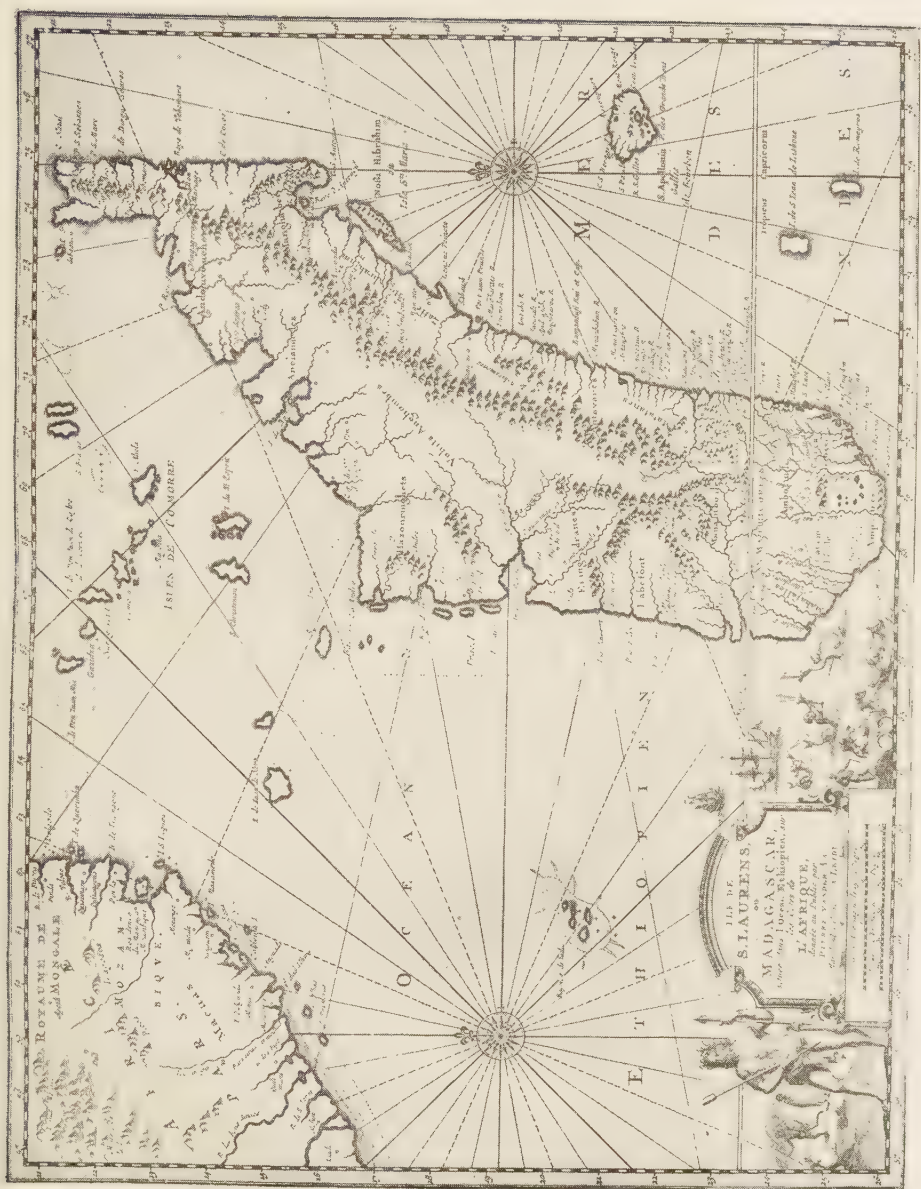
La joie d'être bien reçus, se doubla immédiatement, pour les arrivants, d'une autre : les capucins avaient déjà comme hôtes les deux missionnaires du *Dauphin* (4) ; ceux-ci, partis

(1) Quand il résumera plus tard sa traversée à l'intention des Directeurs du S. M.-E., Pallu écrira simplement qu'elle fut « très heureuse », A. M.-E., vol. 107, p. 57. Launay, *Lettres*, t. I, p. 136, date cette lettre du 4 novembre 1671 au lieu du 15.

(2) Il résista cependant aux fatigues de la traversée et se remit pendant son séjour à Surat. *Ibid.*, pp. 57 et 137.

(3) Lettre du Cap de B.-E. à M. Deydier. A. M.-E., vol. 107, p. 31, Launay, *Lettres*, t. I, p. 126.

(4) Le *Journal* ne mentionne pas ici expressément le laïc qui les accompagnait. Peut-être logeait-il ailleurs que chez les capucins. En tout cas il n'est pas douteux qu'il n'ait été, lui aussi, présent à Surat, d'après le *Journal* tenu par M. Sevin pour les passagers du *Dauphin*, A. M.-E., vol. 136, p. 455-488. On se rappelle que les deux missionnaires du *Dauphin* étaient MM. Gayme et Sevin.



MADAGASCAR.

dé la Baie de Tous les Saints le 24 décembre 1670, étaient passés devant le Cap de Bonne-Espérance sans y mouiller, avaient fait escale à Mozambique du 1^{er} avril au 1^{er} août 1671, et enfin étaient arrivés à Surat le 3 septembre suivant. De part et d'autre on se congratula et aucun regret n'eût troublé ces effusion, si M. Lotteaux eût été encore là pour les partager.

Les missionnaires de Pallu trouvaient même, dès leur débarquement, des occasions de fierté patriotique : deux ou trois heures avant eux, l'escadre de M. de la Haye avait fait son entrée dans la rade de Surat, et, si son arrivée avait d'abord effrayé la population, bien vite rassurée par les déclarations de son Chef, sa présence relevait sigulièrement « l'estime et la « reputation des François » (1).

Le Vicaire Apostolique retrouvait le port de Surat aussi actif qu'il l'avait connu huit ans auparavant : là s'arboraient tous les pavillons aux mâts des navires, là retentissaient tous les idiomes. Quant à la ville (2), elle s'était en partie renouvelée : en effet, pillée et partiellement brûlée en octobre 1670 par Siwagi (3), elle avait reconstruit ses maisons incendiées et s'était entourée de murailles (4). Cependant, elle demeurait, au dire du *Journal*, une misérable cité, faite de cabanes de bambous ou de terre, parmi lesquelles les maisons des riches et les loges des négociants étrangers, construites en simples briques, prenaient, par contraste, des airs de palais ; peu de rues, la plupart des voies étant des ruelles étroites et irrégulières ; rues et ruelles étaient fort sales ; c'étaient des fondriè-

(1) L'escadre royale avait relâché quelques jours à Anjouan (*Journal* publié par M. de la Haye, p. 95). M. Bellanger de Lespinay signale l'arrivée du *Phénix* (*Bull. de la Soc. Arch... du Vendômois*, p. 892, p. 196). Le 28 octobre, quand M. de la Haye fit son entrée officielle à Suvaly, Pallu vint au devant de lui, en carrosse, jusqu'au rivage, pour le recevoir (*Ibid.*, p. 198).

(2) Le *Journal* du groupe Pallu estime sa population à 300.000 âmes, tandis que celui de M. Sevin ne lui en attribue que 200.000. Un cartouche de la B. N., fonds d'Arville, donne une vue intéressante de Surat, du côté de la mer ; il est reproduit dans Hanotaux, *H. C. F.*, t. V, p. 113. V. la vue du port que nous donnons dans ce volume.

(3) Un aventurier hindou devenu roi, en guerre contre le Grand Mogol. Sevin, l'ex-mousquetaire, est assez dédaigneux des soldats hindous, équipés et armés à la barbare. Le premier historien de Siwagi (ou Sevadjji) est Carré dans le *Voyage aux Indes Orientales*, Paris, 2 vol.

(4) MM. Langlois, Vachet et de Chamesson avaient abordé à Surat le 16 octobre 1670, c.-à-d. quelques jours seulement après l'incendie. *Relation des Missions... divisé en quatre parties*, p. 34.

res au temps des pluies, si bien qu'on n'y pouvait circuler qu'à cheval ou en palanquin, mais, dans la saison sèche, le va-et-vient des chars, des chevaux, des troupeaux, y soulevait une poussière insupportable.

Les missionnaires jetaient, en même temps, un regard curieux sur la population : ils y distinguaient d'abord trois races différentes, des maures, des parsis, des indigènes.

Les indigènes, à leur tour, se subdivisaient en quatre castes très distinctes : « bagnans » ou marchands, qui joignaient à de ridicules observances de détestables habitudes de fourberie, « bramanes » ou docteurs, aux dévotions étranges (1), aux croyances obscures, guerriers enfin et laboureurs.

Les habitants de Surat se rangeaient, du point de vue religieux, en mahométans et en brahmanistes. A côté de ces deux catégories, qui faisaient presque la totalité de la population, se trouvaient des chrétiens, en petit nombre : catholiques (Français, Portugais, Métis, quelques Arméniens), protestants (Anglais et Hollandais), schismatiques (la plupart des Arméniens). Quelle que fût la disproportion des catholiques par rapport à l'ensemble de la population, et malgré leur sincère pitié pour toutes ces âmes, ni Pallu ni ses compagnons ne pouvaient songer à les évangéliser : ceux-ci se remettaient de leurs fatigues (2) et le Vicaire Apostolique, qui ne cédait jamais au besoin de repos, était tout occupé à l'organisation de son œuvre.

Quels étaient donc les soucis qui accaparaient alors l'atten-

(1) L'auteur du *Journal* décrit de visu les attitudes extraordinaires de quelques fakirs ou « jogues » ; pour d'autres, il rapporte des « on-dit » et l'on pourrait croire, à lire son texte, qu'il a eu sous les yeux la planche où Tavernier a dessiné tout un campement de ces singuliers ascètes. *Les six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier... qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris 1679, p. 422. Il a vu également de ses yeux une veuve se faisant brûler vive sur le bûcher, avec le cadavre de son mari, et il s'élève avec indignation contre cette monstrueuse coutume. Son récit est reproduit par *Relations des Missions... ès années 1672, 1673, 1674, et 1675*, p. 79-81.

(2) Des incidents mi-tragiques mi-comiques venaient rompre la monotonie de leur séjour. Les gens de Surat vivaient sous la terreur continuelle de Siwagi. Une nuit, une sonnerie guerrière à travers la ville les jette dans l'épouvante, la plupart s'enfuient parmi les cris et le désordre, le gouverneur et les soldats courent aux murailles... Or Siwagi ne parut point. En fait de guerriers ennemis, il y avait un trompette hollandais ivre qui rentrait à son comptoir.

tion de l'évêque et dont témoigne son importante correspondance ^p (1).

C'est qu'à Surat il reprenait contact avec ses chers missionnaires ; le P. Ambroise le mettait au courant de mainte nouvelle ; lui-même recevait une lettre de M. Chevreuil et le courrier de Lambert à destination de l'Europe. Or, tout ce qu'il apprenait par ces diverses voies le pressait d'agir.

Quelques-unes de ces questions étaient relativement anciennes et avaient déjà été touchées par lui dans ses lettres de Madagascar (2). D'autres étaient plus récentes, et d'abord l'affaire Chevreuil.

M. Chevreuil était au Cambodge depuis l'année 1665 et s'y dépensait avec beaucoup de zèle, en attendant l'heure d'entrer en Cochinchine, qui était sa mission ; il avait commencé ses travaux apostoliques par une visite au gouverneur de l'évêché de Malacca (3) qui résidait au Cambodge, et celui-ci avait été à ce point séduit par les vertus du prêtre français que, vieux et malade, il lui avait confié le soin de ses ouailles, en se retirant lui-même à Goa (4). Cinq ans s'étaient passés. « Quelques différents » (5) étant alors survenus entre Chevreuil et les jésuites Portugais, « on » l'avait embarqué pour Macao sous prétexte d'hérésie ; là, il était resté cinq mois entiers en prison. Le 2 janvier 1671, on l'avait transporté par mer de Macao à Goa ; après une navigation de quatre mois, épuisé par les fatigues et les privations, il avait comparu devant le Grand Inquisiteur, qui avait reconnu sa parfaite innocence ; au bout de quatre nouveaux mois, le vice-roi lui avait permis de quitter la ville et de se retirer à Rajapour. Apprenant alors la prochaine arrivée de Pallu à Surat, M. Chevreuil lui avait d'abord écrit (6), puis il était venu lui-même exposer son cas et se mettre à la disposition de son Vicaire Apostolique.

(1) V. plus loin, p. 253.

(2) V. p. 245.

(3) Le « gouverneur » était un ecclésiastique nommé par le chapitre de Goa pour l'administration des évêchés vacants.

(4) *Relation des Missions... en quatre parties*, p. 149. V. aussi un mémoire de Pallu à Colbert A. M.-E., vol. 107, p. 89, Launay, *Lettres*, t. II, p. 212.

(5) Il ne dit pas lesquels. Lettre de Chevreuil à M. Baron. A. M.-E., vol. 102, p. 349.

(6) Lettre de Pallu à Francisco Delgado e Matos, du 20 novembre 1671 (et non du 5 comme l'imprime Launay, *Lettres*, t. II, p. 52). A. M.-E., vol. 102, p. 347.

Pallu n'avait pas attendu, pour agir, l'arrivée de son missionnaire. Dès le 9 novembre, il avait écrit au vice-roi pour le remercier de sa décision et protester contre l'arrestation arbitraire d'un ecclésiastique français (1), puis, le 20 novembre, au Grand Inquisiteur de Goa, Francisco Delgado e Matos (2) et à l'Inquisiteur Apostolique Thomas Maredo (3), pour les féliciter d'avoir libéré Chevreuil.

Mais ne fallait-il pas que Rome connût ces abus de pouvoir ? Pallu songeait à demander à Chevreuil, dès son arrivée à Surat, de se rendre près de la Propagande, s'il s'en trouvait la force (4), pour demander qu'on prît des mesures contre le retour de pareilles vexations.

Rome devait connaître aussi les intérêts de Lambert de la Motte.

Le courageux évêque avait abordé les rivages du Tonquin le 30 août 1669 (5), pour y consacrer l'œuvre admirable commencée par Deydier : en effet, il avait ordonné prêtres sept catéchistes instruits par le missionnaire dans ce bateau-séminaire où ils résidaient avec lui ; puis il avait tenu un synode, où l'on avait arrêté plusieurs point de discipline (6) ; enfin, apprenant que son zélé missionnaire avait déjà groupé une petite et fervente association de jeunes filles et de femmes, il leur avait adressé un très court règlement de vie. Il s'était alors remis en route vers le Siam (19 février 1670). Pallu se proposait de faire approuver par le Saint-Siège les actes de son ami (7).

Mais il voulait le défendre encore et contre les accusations des jésuites portugais (8) et contre les entreprises extravagantes du chapitre de Goa. Celui-ci n'avait-il pas osé, en 1666,

(1) A. M.-E., vol. 102, p. 335.

(2) V. note ci-dessus.

(3) A. M.-E., vol. 102, p. 347.

(4) Lettre aux Directeurs S. M.-E., vol. 107, p. 57. Launay, *Lettres*, t. I, p. 136, la date du 4 novembre 1671 au lieu du 15.

(5) Ces détails et ceux qui suivent sont tirés de la *Relation des Missions des Evêques François... divisé en quatre parties*, p. 279 sq.

(6) V. *Ibid.*, les quinze articles arrêtés dans ce synode. Y assistaient, outre Lambert et Deydier, MM. de Bourges et Bouchard, qui accompagnaient Lambert, et les neufs prêtres tonkinois ordonnés jusqu'alors (14 février 1670).

(7) Instructions pour les Procureurs... A. M.-E., vol. 107, p. 60, Launay, *Lettres*, t. I, p. 139.

(8) A. M.-E., vol. 107, p. 74, Launay, *Lettres*, t. II, p. 54.

lancer une excommunication contre l'évêque ? (1). Il importait que le Pape déclarât, par un acte authentique, l'indépendance des vicaires apostoliques et de leurs missionnaires, à l'égard de l'archevêque de Goa et de tous les autres évêques.

Ces graves questions, et d'autres moins importantes, retenaient l'attention de Pallu pendant son séjour à Surat, et le forçaient à un énorme travail de rédaction de lettres, de mémoires, d'instructions, qui couvrent 110 grandes pages de son registre (2) ; il y en a en latin, en français, en portugais ; les destinataires sont tantôt les cardinaux, tantôt les procureurs de la Société, les autorités portugaises, religieuses et civiles, les Pères jésuites, le Pape, le Roi de France, Colbert, etc. Quant à sa manière abondante et précise d'exposer les faits et d'exprimer ses vœux, c'est peut-être sa correspondance avec Colbert qui la révèle le mieux (2 janvier 1672) (3) : il rédige d'abord une sorte de lettre-préface, où il énonce l'ensemble de ses vues (4) ; puis il reprend chacun des points les plus importants dans des mémoires spéciaux ; le premier signale la pénurie d'aumôniers dans l'escadre de M. de La Haye et offre les ecclésiastiques des Missions Etrangères pour y remédier (5) ; le deuxième indique les protestations à faire entendre au roi de Portugal pour la violence que ses sujets ont fait subir aux missionnaires, envoyés du Pape et ressortissants français (6) ; un troisième est destiné à l'ambassadeur de France près du Saint-Siège : car il importe que les Français établis dans les comptoirs des Indes aient des chapelains de leur nation et que ces ecclésiastiques relèvent, non des évêques portugais, mais des vicaires apostoliques (7) ; un quatrième pourra être com-

(1) A. M.-E., vol. 107, p. 60, Launay, *Lettres*, t. I, p. 142. Cf. *Mémoires*, t. II, au mot Lambert.

(2) A. M.-E., vol. 107, p. 48-160.

(3) Launay en reproduisant cette correspondance n'a pas respecté l'ordre du Registre de Pallu et il rejette à la fin la lettre d'introduction qui devait figurer au commencement ; peut-être a-t-il été trompé par une erreur de référence, car il renvoie à la page 255 au lieu de 80.

(4) A. M.-E., vol. 107, p. 80-85, Launay, *Lettres*, t. II, p. 220-224.

(5) *Ibid.*, p. 87-89, et p. 224-226. Cette lettre fournit les noms des vaisseaux de l'escadre : ce sont l'*Amiral*, le *Triomphe*, le *Flamand*, l'*Europe*, l'*Indienne*, la *Sultane*, la *Diligente*. Le vaisseau amiral s'appelait le *Navarre*. Cf. la lettre de M. de la Haye, du 6 janvier 1672 (Arch. de la Marine, B⁴ 4, fol. 525).

(6) *Ibid.*, p. 89-95 et p. 211-215.

(7) *Ibid.*, p. 95-98 et p. 226-228.

muniqué aux Directeurs de la Compagnie des Indes-Orientales, et leur dit comment ils devront choisir et traiter les aumôniers de leurs comptoirs pour que ceux-ci exercent l'influence religieuse voulue (1) ; enfin le ministre est prié de prendre connaissance de la lettre que Pallu écrit au Roi pour lui présenter le missionnaire qui plaidera sa cause en Europe (2). Si important que soit ce courrier, il n'empêchera pas l'évêque, d'ailleurs, d'adresser une nouvelle note à Colbert le 23 du même mois.

M. Chevreuil avait pu rejoindre son Vicaire Apostolique vers le 20 décembre 1671, et l'avait entretenu toute une nuit de ses malheurs (3), mais il était si fatigué par les longs emprisonnements qu'il avait subis que Pallu ne voulut pas lui demander de retourner en France. L'évêque s'adressa donc à M. Sevin et celui-ci accepta de revenir en Europe « avec la mesme « joye et la mesme soumission qu'il en est sorti » (4) : il devait s'embarquer le 9 janvier. Et Pallu, alors, de s'empresser à compléter ses dossiers pour Paris et pour Rome, et de dresser des *Instructions pour Monsieur l'Abbé Sevin... envoyé... de Surat en France et à Rome, pour les affaires des missions de la Chine, Tunquin, Cochinchine et Siam* (5), méticuleusement divisées en paragraphes, selon qu'il s'agit des affaires à traiter à Rome et en France, et de la conduite à tenir sur mer, en France, à Rome, ces paragraphes étant eux-mêmes subdivisés en alinéas numérotés. Encore, ne pouvant penser à tout, se croira-t-il obligé d'envoyer bientôt à M. Sevin une lettre complémentaire (6). De plus, Pallu donne à son envoyé un inventaire des lettres qu'il a expédiées de Madagascar, au mois d'août 1671 (il en compte 14). — de celles qu'il a adressées de Surat, le 27 novembre 1671 (il y en a 14 autres), — enfin des plis dont est chargé le missionnaire (et ceux-ci montent à 21).

(1) *Ibid.*, p. 99-103 et p. 216-219 ; ce mémoire contient 16 alinéas numérotés.

(2) *Ibid.*, p. 79 et 210.

(3) Lettre aux procureurs, du 8 janvier 1672. A. M.-E., vol. 106, p. 103. Launay, *Lettres*, t. I, p. 146. *La Relation des Missions... ès années 1672, 1673, 1674 et 1675*, p. 87, se trompe quand elle dit que Chevreuil rejoignit Pallu « trop tard » pour partir.

(4) *Ibid.*

(5) A. M.-E., vol. 107, p. 120-137, Launay, *Lettres*, t. I, p. 151-159 n'en reproduit qu'une partie.

(6) A. M.-E., vol. 102, p. 411, Launay, *Lettres*, t. I, p. 160.

Et Pallu se gronde d'être paresseux à écrire ! (1). Comme un autre, il eût aimé à lire, à se détendre, et il se condamnait stoïquement à écrire d'innombrables pages : « je vois bien qu'il
« se faut sevrer de tout et ne chercher de repos que dans l'ac-
« complissement du bon plaisir de Dieu : c'est tout ce que je
« désire » (2).

Quelles étaient donc les affaires dont M. Sevin aurait à traiter en Europe au nom du Vicaire Apostolique ? Il y avait d'abord celles que nous avons dites plus haut, et qui étaient plutôt d'un caractère défensif. Mais il y en avait d'autres plus positives, et qui indiquaient la volonté persévérante de toujours mieux réaliser les fins de la Mission : proposer la consécration d'un évêque chinois (3), de deux ou trois évêques français pour le Tonkin et autant pour la Cochinchine, solliciter de la Propagande une rente de 1.000 écus pour le Séminaire de Siam et de Louis XIV une pension pour le troisième vicaire apostolique, demander au Saint-Siège l'extension de la Mission sur Bantam et l'île de Java, où la compagnie de France avait un établissement.

En outre de ces occupations (4), Pallu à Surat avait d'autres soucis encore : tantôt il conférait avec les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, tantôt il correspondait avec M. de la Haye, vice-roi du Roy très chrétien dans les Indes (5), il s'intéressait à la santé de M. Chandebois, qui s'améliorait trop lentement, et se demandait s'il ne le déposerait pas à Ra-

(1) A. M.-E., vol. 106, p. 103, Launay, *Lettres*, t. I, p. 151.

(2) A. M.-E., vol. 107, 12, Launay, *Lettres*, t. II, p. 60.

(3) Il s'agissait du dominicain dont il a déjà été parlé p. 244.

(4) Nous ne serions pas complet si nous n'ajoutions quelques mots des lettres de Pallu aux Jésuites. Il a à se plaindre et de ce que les religieux de la Compagnie désobéissent au Pape en faisant du commerce pour soutenir leurs missions et de ce qu'ils ne se soumettent pas à la juridiction des Vicaires Apostoliques ; que fera-t-il donc ? Ce que peut et doit faire un loyal serviteur de l'Eglise et un sincère ami de la Compagnie : il écrit au R. P. Boucher, assistant du R. P. Oliva, général des Jésuites, pour les provinces de France, et au R. P. Ferrier, confesseur du Roy, A. M.-E., vol. 107, pp. 145-154. Et si l'on veut savoir dans quel esprit il fait connaître ses observations, qu'on en juge par cette phrase : « Si je ne puis rien obtenir par mes remontrances, « j'auré au moins cette consolation d'avoir satisfait à ma conscience, « au zèle que je dois aux missions dont j'ai été chargé et à l'affection « très sincère que j'ay toujours eue et qui ne se diminuera jamais pour « le bien de vostre Compagnie ».

(5) A. M.-E., vol. 107, p. 67.

japour, dont les bains chauds étaient réputés (1) ; par contre, il se trouvait obligé de laisser à Surat, entre les mains de M. Baron, qui le rapatrierait, son valet Champagne « bon garçon, mais qui est faible et infirme » (2), et qui commençait à « se dégouter » (3) de la rude vie des missionnaires ; il recevait un paquet de lettres de France qui, parti de là-bas à la fin de décembre 1670, lui parvenait au commencement de janvier 1672 (4) ; il se souciait même de faire parvenir régulièrement tous les ans du vin d'Espagne pour la messe dans les missions d'Indochine (5).

Mais ce qui lui importait le plus désormais, c'était de prévoir la suite de son voyage. Il avait d'abord espéré partir le 15 ou le 20 janvier, profitant d'un navire de la compagnie, équipé pour Bantam ; ce navire, une fois déchargé à Bantam, au lieu d'attendre en rade l'époque de son retour, conduirait jusqu'à un port du Siam l'évêque, ses missionnaires et leurs bagages : ainsi l'avait résolu la bienveillance des Directeurs (6).

En réalité, le bateau (c'était le *Vautour*) ne mit à la voile que le 17 février, et il semble qu'il ait été frété tout exprès pour Pallu (7).

On passa en vue de Bombay, « qui appartient aux Anglais et « qui est une des meilleures places et un des plus celebres « port de toutes les Indes », puis devant Bachim et Chaus (8). villes appartenant aux Portugais.

On mouilla le 24 à l'embouchure de la rivière de Rajapour, où la compagnie royale de France avait un comptoir, sous la direction de M. Bourreau ; là, Pallu se décida à laisser le cher

(1) Lettre à M. Besard, *Ibid.*, p. 154.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à M. Fermanel, A. M.-E., vol. 972, p. 189. Launay, *Lettres*, t. I, p. 177.

(4) Lettre aux Procureurs. A. M.-E., vol. 106, p. 103. Launay, *Lettres*, t. I, p. 150.

(5) Lettre aux Directeurs S. M.-E., A. M.-E., vol. 107, p. 57.

(6) Lettre à Colbert A. M.-E., vol. 107, p. 80. Launay qui reproduit cette lettre (*Lettres*, t. II, p. 220-224), a imprimé Canton 'au lieu de Bantam.

(7) L'escadre de M. de la Haye était partie le 9 janvier pour une démonstration navale sur la côte de Malabar. Cf. Archives de la Marine, B⁴ 4, fol. 527-528.

(8) C'est Chaul ou Chaoul, qui était une ville très commerçante. V. Carré : *Voyage des Indes Orientales*, t. II, p. 42-44.



JAVA. — La ville de Bantam.

M. Chandebois aux soins de ce fonctionnaire et à la charge des Pères capucins (1).

Le 27, on leva l'ancre et l'on passa le soir même à la hauteur de Goa. Le 1^{er} mars, on s'arrêtait devant Onor pour y acheter des rafraîchissements. Le 4, on eut une assez chaude alerte : un navire s'avavançait avec des intentions visiblement hostiles ; alors le capitaine du *Vautour* d'assigner à chacun son poste de combat et de faire armer ses vingt pièces de canon ; le vent s'élevant un peu, l'ennemi tourna sa proue droit sur sa proie ; sans se laisser intimider, le *Vautour*, se sentant le plus fort, se rapprocha aussi et vit bientôt à qui il avait affaire : c'était un corsaire malabare, en quête de butin, et il était déjà à portée de la voix ; heureusement le rôdeur eut peur que le combat ne tournât pas à son avantage et il ne l'engagea point (2).

Le 7, on aperçut Cochinchine avec ses fortifications toutes nouvelles et le 10 on tournait le cap de Comorin : il était environ dix heures du matin, et, le vent étant bon, on le perdit de vue vers deux heures de l'après-midi. De ce jour au 12 avril il y eut des alternatives de vent et de calme ; puis le vent se leva de nouveau et poussa le vaisseau si bien que, le 28, on découvrait l'île du Prince, à l'entrée du détroit de la Sonde et que, le 30, on mouillait en rade de Bantam (3).

Cette ville était la capitale d'un petit royaume nouvellement fondé (4). Peuplée d'environ cent mille âmes, elle était un amas de cases de bambous, parmi lesquelles on commençait à bâtir quelques maisons de pierre. Ce qui faisait son importance

(1) Launay a une distraction dans son *Mémorial*, t. II, p. 116 quand il écrit : « ...débarqua à Surat pour s'y rétablir ». M. Chandebois devait se remettre et parvenir à Ayouthia en 1673.

(2) Le 8 février, l'escadre royale avait donné la chasse à une barque de corsaires malabares. Bellanger de Lespinay, dans *Bull. de la Soc. Arch... du Vendômois*, 1893, p. 249.

(3) Une lettre de Pallu datée de Balassor le 29 août 1672 (qui est conservée en copie A. M.-E., vol. 961, p. 289, et reproduite par Launay, *Lettres*, t. II, p. 233) place l'arrivée à Bantam « le dernier de juillet » ; que la distraction remonte à Pallu, ou qu'elle soit imputable au copiste, il faut lire avril et non juillet. Il y a d'autres divergences, celles-ci minimes, entre les dates données par Pallu à la Propagande (A. M.-E., vol. 107, p. 222, Launay, *Lettres*, t. II, p. 62) et celles de la *Relation des Missions... ès années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 88.

(4) Le Gouverneur de Bantam était un officier du roi de Java. Provoquant ainsi fondé le royaume de Bantam. Nous donnons une vue de Bantam.

commerciale, c'était qu'elle se trouvait à l'un des carrefours où se croisaient les navires marchands de toute nationalité, français, portugais, anglais, chinois, malais ; le roi commençait à avoir sa flotte de commerce, et l'envoyait aux Indes, en Perse, aux Philippines, en Chine, au Japon. La population était parfaitement inculte ; en religion, elle suivait aveuglément ses princes, qui s'étaient faits musulmans cent ans auparavant.

Quoiqu'il s'intéressât au sort de ces pauvres gens, Pallu n'entendait pas demeurer à Bantam. Il se décida seulement à y laisser un de ses prêtres, comme aumônier du comptoir et procureur des missionnaires : il pensait, en effet, que, les navires français fréquentant le port, il était indispensable que ce nœud de circulation devînt un centre de correspondance et de ravitaillement pour les missions. Ce fut M. Gayme qu'il désigna pour ce poste (1).

Vers le même temps, le Vicaire Apostolique se séparait de son chirurgien Le Tellier, pour les mêmes raisons qui avaient exigé naguère (lors du premier voyage) l'éloignement du peintre Swertz : lui aussi, Le Tellier « s'était rendu, par son esprit « difficile et altier, insupportable à tous nos chers freres » (2).

Des six prêtres qu'il avait avec lui au départ de Port-Louis, Pallu n'en gardait que deux (3), (auxquels il fallait ajouter M. Chevreuil, qui s'était joint à la petite troupe à Surat) ; des quatre laïcs, deux seulement lui restaient (4).

Le plus urgent était de chercher à passer au Siam, car Pallu, qui l'avait quitté il y avait plus de sept ans déjà, avait hâte de s'y retrouver. Y parviendrait-il ?

Le premier moyen qui s'offrait à lui, c'était le *Vautour* puisque les directeurs de la Compagnie Française l'avait mis à sa disposition. Que se passa-t-il ? Le *Journal* dit que le bateau n'eût pas pu faire son voyage aller et retour en temps utile.

(1) Les A. M.-E., vol. 107, p. 229, conservent la copie de la procuration laissée par Pallu à M. Gayme. C'est à ce missionnaire que nous devons la *Description de la Ville et du Païs de Bantam*, qui fait le chapitre XVII de la *Relation des Missions... ès Années 1672-1673-1674 et 1675*, à laquelle nous avons emprunté ci-dessus quelques éléments. Cf. Lettre à la Propagande A. M.-E., vol. 107, p. 222.

(2) Lettre à M. Fernel, A. M.-E., vol. 972, p. 189. Launay, *Lettres*, t. I, p. 177.

(3) MM. de Courtaulin et Forget, puisque M. Gayme devait rester à Bantam.

(4) Cochard et Le Moine.

Mais on a l'impression d'une autre raison que l'on n'écrit pas. Les officiers eurent-ils peur de ce parcours supplémentaire que n'exigeaient pas les intérêts du négoce ? Il le semble, d'après les termes réticents par lesquels s'exprime l'évêque. En tout cas, « peu de jours » après son arrivée, il renonçait à se servir de ce bateau (1).

Et pourtant, d'une volonté tenace, il voulait partir.

Vers ce temps-là, le capitaine d'un bâtiment portugais, qui se rendait au Siam, lui offrait de le transporter, lui, son personnel et ses colis. Malheureusement il n'avait qu'un espace extrêmement exigü à donner : pour l'évêque « un peu de trou entre deux ponts », pour les autres le pont. Pallu ne voulut pas exposer ses gens aux intempéries et déclina l'offre ; cependant, puisqu'il y avait une place au moins pour un passager, il demanda à M. Courtaulin d'en profiter et le chargea de tout un courrier de nouvelles à l'adresse de Lambert (2).

Il y avait bien en rade un bateau siamois, dont le capitaine acceptait de passer l'évêque, les siens et leurs bagages ; mais il était tellement étroit qu'il pouvait abriter, à peine, deux hommes couchés. Pallu y renonça.

Pour lui et ceux qui restaient près de lui, il chercherait autre chose. Ne pourrait-il « acheter ou louer quelque petit bâtiment » ? Il essaya, mais ne put aboutir (3).

Ce qui ne pouvait se faire à Bantam était sans doute possible à Batavia. Il prit alors sa plume (23 mai) et écrivit au général de la Compagnie hollandaise des Grandes Indes, une lettre « fort civile », pour demander le passage pour le Siam sur un de ses vaisseaux ou sur celui de quelque particulier de Batavia ; pour se faire plus insinuant, il disait qu'une réponse fa-

(1) Lettre aux Directeurs de la C. des Indes O., A. M.-E., vol. 961, p. 289, Launay, *Lettres*, t. II, p. 233. « Il y a bien des raisons qui m'ont empêché de me pouvoir servir du *Vautour*... ; peu de jours après mon arrivée, j'ai desisté de la prétention que j'y pouvois avoir..., ce qui a mis au large bien des esprits. » *La Relation des Missions... es Années 1672-1673-1674-1675*, p. 94, donne comme excuse « la saison trop avancée ».

(2) Lettre à Lambert du 28 mai 1672, A. M.-E., vol. 102, p. 427. La lettre de Pallu à Mgr Baldeschi, et le *Journal*, donnent une autre raison de son refus, qui n'exclut point celle que nous avons exposée : il craignait que ce Portugais ne le trahît en cours de route en le conduisant ailleurs qu'au Siam. A. P. *Indie*, vol. I, p. 367. Launay, *Lettres*, t. II, p. 61.

(3) *Ibid.*

vorable obligerait le Roi de France, qui couvrait les missionnaires de sa protection, et serait bien accueillie en France, comme l'avait été l'aide donnée à Pallu par les officiers hollandais du Cap : il terminait en déclarant qu'il ne voyageait certes point dans des fins de négoce (1). Hélas ! à cette lettre aimable et pressante, la Compagnie répondit par un refus (2).

Puisque Français, Portugais, Hollandais ne pouvaient ou ne voulaient conduire le Vicaire Apostolique au Siam, il s'adresserait à d'autres : précisément deux bateaux anglais se préparaient à partir. Il est vrai que c'était pour le Tonkin (3). Mais n'y avait-il pas là une invitation de la Providence ? Dieu ne voulait-il pas que l'évêque se rendit directement dans sa propre mission ? Il avait donc prié les capitaines anglais de le transporter déguisé en marchand. Mais sa demande avait encore une fois abouti à un échec.

Et pourtant il ne voulait pas différer son départ jusqu'à l'année suivante : dût-il revenir en arrière, il partirait, il partirait.

En attendant, il ne perdait pas son temps : lettres aux religieux pour leur faire part des ordres du Saint-Siège (au P. Valgrenier, de la Compagnie de Jésus, visiteur des provinces du Japon et de la Chine, à Macao (4), — au P. Verbiest, de la Compagnie de Jésus et à tous les autres missionnaires de la Chine, à Pékin (5), — au P. Comaco, de l'ordre de Saint-Dominique, provincial de la province des Saintes Plaies des Iles Philippines à Manille) (6), — lettres aux autorités romaines pour leur rendre compte de son voyage (à Mgr Baldeschi, secrétaire de la Propagande (7), et aux Cardinaux de la même

(1) Le texte de cette lettre est conservé A. M.-E., vol. 107, p. 158. Launay, *Lettres*, t. II, p. 330.

(2) Lettre à Lambert du 12 juin 1672 ; A. M.-E., vol. 102, p. 435 ; Launay, *Lettres*, t. I, p. 165.

(3) Ces mêmes bateaux avaient apporté de bonnes nouvelles de MM. Deydier et de Bourges ; là-bas, la persécution avait cessé ; Deydier était sorti de prison, A. M.-E., vol. 102, p. 429. Pallu mettait à profit le voyage de retour de ces bateaux au Tonkin pour faire parvenir à ces missionnaires 400 écus et 2 « caves » de vin. A. M.-E., vol. 102, p. 435. Launay, *Lettres*, t. I, p. 166. Dans cette lettre, Launay, p. 165, hésite sur la lecture d'un nom propre : il s'agit de M. de Hautmesnil, que Pallu écrit d'Aumeny.

(4) 3 juin 1672, A. M.-E., vol. 107, p. 213.

(5) 4 juin 1672, *ibid.*, p. 217.

(6) 4 juin 1672, *Ibid.*, p. 219.

(7) 4 juin 1672, *ibid.*, p. 221.

Congrégation) (1), — lettre à Colbert pour le renseigner sur l'importance du comptoir du Bantam et les facilités nouvelles du commerce avec la Chine et le Japon (2), — lettre aux Directeurs de la Chambre générale de la Compagnie des Grandes Indes, pour les remercier des services rendus par leurs navires à la société des missionnaires et leur donner quelques avis utiles (3), — lettres à Lambert, dont nous avons déjà parlé (4), — mémoire pour la correspondance du Siam en France par la voie de Manille et d'Espagne (5), etc., etc.

Cependant, la pensée de Pallu restait toujours tendue vers le but de son voyage : le Siam. Or il apprit qu'un petit vaisseau anglais partirait bientôt pour Madras. Le prendre et débarquer à Madras, c'était s'exposer de nouveau à tous les dangers de la double traversée du Golfe du Bengale, alors qu'on les connaissait, d'expérience, si terribles, c'était retourner à mi-chemin de Surat alors qu'on avait déjà atteint le méridien du Siam. Mais quelles considérations pouvaient arrêter l'évêque, quand il s'agissait pour lui de gagner du temps ? (6).

Il fit donc marché avec le capitaine (7) : il toucherait terre à Madras ; de là, il se rendrait à Masulipatam, d'où il espérait trouver rapidement un vaisseau maure pour Tenasserim ; si d'aventure aucun bateau ne se présentait, si aucun, même, n'était à prévoir pour les mois de mars et d'avril de l'année suivante, il lui serait toujours loisible de revenir à Bantam (8).

Il monta sur le bateau le 14 juin, avec deux ecclésiastiques (MM. Chevreuil et Forget) quatre serviteurs et une partie de ses bagages ; il laissait à terre, outre M. Gayme, un autre serviteur et trois petits noirs (9). Le lendemain, on mit à la voile et un vent favorable poussa le navire vers le large.

(1) 3 juin 1672, *ibid.*, p. 222.

(2) 4 juin 1672, *ibid.*, p. 225. Launay, *Lettres*, t. II, p. 231. A cette lettre était joint un état des marchandises à vendre et à acheter en Chine et au Cambodge, d'après les renseignements fournis par M. Chevreuil.

(3) 4 juin 1672, *ibid.*, p. 227.

(4) 28 mai et 12 juin 1672, A. M.-E., vol. 102, pp. 427 et 435.

(5) A. M.-E., vol. 107, p. 230.

(6) A. M.-E., vol. 961, p. 219. Launay, *Lettres*, t. II, p. 234.

(7) Ce capitaine était Allemand d'origine, mais très familiarisé avec l'Extrême-Orient, qu'il habitait depuis 26 ans, « homme de bien et fort ami des RR. PP. capucins » de Madras.

(8) A. M.-E., vol. 102, p. 435. Launay, *Lettres*, t. I, p. 165.

(9) Parmi les quatre serviteurs emmenés, il y avait les deux Français qui lui restaient fidèles (Cochard et Lemoine) : l'un d'entre eux rele-

Mais à peine avait-on fait deux lieues qu'on se vit en danger, danger qui eût été extrême si le vent eût grandi : non seulement le vaisseau était trop chargé, mais sa charge avait été si mal répartie (rien dans la cale, tout sur le pont) qu'il donnait terriblement de la bande, surtout quand il se trouvait que les passagers se tenaient plus nombreux d'un côté que de l'autre, ou lorsqu'il fallait virer de bord et tourner les voiles : dans une de ces manœuvres, il faillit se coucher sur l'eau et sombrer ; c'était, paraît-il, l'ignorance du pilote, un jeune Anglais, qui mettait ainsi en péril le bateau, corps et biens.

On jeta l'ancre pour aviser aux mesures à prendre. Inspection faite, le capitaine conclut qu'il fallait délester le bâtiment d'une partie de sa charge, personnes et marchandises ; Pallu décida qu'il donnerait l'exemple en ne gardant avec lui que l'indispensable.

On revint donc à la rade.

L'évêque se résigna alors à laisser à terre M. Forget et un de ses serviteurs ; en même temps, il faisait descendre du bord la plus grosse partie de ses bagages, même les présents dont le Pape et le Roi l'avaient chargé pour Phra-Naraï.

Au bout de deux jours, quand le réajustement de la cargaison fut terminé, on hissa de nouveau les voiles. Mais au bout d'une demi-lieue les mêmes inconvénients que précédemment se reproduisirent.

Il fallut remettre une seconde fois le cap sur la rade, décharger le bâtiment entièrement et le recharger méthodiquement en commençant par la cale. Après quoi, l'on partit enfin le 27 juin (1).

Le Vicaire Apostolique ne gardait avec lui que M. Chevreuil et deux serviteurs (2).

vait d'une dysenterie. Les trois négrillons étaient sans doute de pauvres enfants rachetés par pitié : l'un d'eux avait perdu une jambe depuis qu'il accompagnait l'évêque. Quant aux bagages, ils étaient destinés à augmenter la bibliothèque et le mobilier de Lambert. A. M.-E., vol. 102, p. 345, et vol. 107, p. 428.

(1) C'est la date donnée par le *Journal*. La lettre de Pallu aux Directeurs de la Compagnie des I. O., du 29 août 1672, conservée en copie A. M.-E., vol. 961, p. 290 (Launay, *Lettres*, t. II, p. 233), dit 29 juin. Pallu a peut-être passé, par attraction inconsciente, du 29 août au 29 juin.

(2) Il y a quelque obscurité dans les textes en ce qui concerne les compagnons de Pallu. Ce qui est sûr c'est que l'évêque n'emmena avec lui qu'un ecclésiastique, M. Chevreuil, et deux serviteurs français,

Pallu fut assez fatigué durant toute la traversée, étant parti de Bantam avec des symptômes de dysenterie (flux de sang) (1). Heureusement le capitaine et le pilote lui avaient abandonné leur petite cabine et il pouvait s'y reposer un peu ; il continuait d'ailleurs à travailler en étudiant le livre d'Acosta, *De procuranda Indorum salute*, qu'il trouvait plein d'enseignements pour un missionnaire, ainsi qu'il le dira bientôt à M. Gazil et aux Directeurs du Séminaire de Paris (2).

Le deuxième jour (3), l'on distingua un voilier à l'horizon : c'était *La Perle*, qui venait de Surat pour la Compagnie Royale, un peu de France qui passait (4). Après cette rencontre, le navire se trouva de nouveau tout seul.

On se dirigeait vers la côte de Coromandel où est située Madras, c'est-à-dire vers le nord-ouest. Or, on avait à lutter contre de très forts courants orientés vers l'est. Tout le mois de juillet, puis la première décade d'août, passèrent sans que l'on eût aperçu aucune terre : il devint évident que l'on avait été déporté vers le nord-est, dans ce Golfe du Bengale si redoutable par ses bancs de sable et ses roches sous-marines.

Tout (les vivres et l'eau) commençait à manquer aux passagers et à l'équipage, lorsque, le 13 août, on découvrit une terre ; on était vers le 18° degré de latitude, à la hauteur de Konada, par conséquent bien loin au nord de Madras !

La prudence demandait qu'on y fît escale pour s'y rafraîchir ; mais le pilote, se croyant à deux ou trois journées seulement de Balassor, préféra y conduire le bateau pour relâcher (5). Ce fut encore une interminable semaine de fatigues et de craintes, pendant laquelle, à deux reprises, on perdit la côte de vue ; enfin, au bout de huit jours, on parvint à la rade

et que deux autres ecclésiastiques (M. Gayme, le procureur, et M. Forget) restaient à Bantam. Cf. A. M.-E., vol. 113, p. 76.

(1) *Relation des Missions... ès années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 97.

(2) A. M.-E., vol. 972, p. 217, Launay, *Lettres*, t. I, p. 173.

(3) Désormais, le *Journal* nous manque, soit que Pallu n'ait pas tenu de carnet de route, soit que ce carnet ait été perdu ; et, pour suivre l'Évêque jusqu'au Siam, il faut recourir à ses lettres. On trouve aussi quelques détails dans les lettres de M. Chevreuil, A. M.-E., vol. 872, pp. 821-822 ; vol. 972, pp. 201 et 253, ainsi que dans la *Relation...* citée ci-dessus.

(4) *La Perle* ne reconnut pas le petit bateau anglais qui la croisait à distance ; elle mouilla à Bantam le 1^{er} juillet.

(5) Lettre à la C^{ie} des I. O., du 29 août 1672, A. M.-E., vol. 961, p. 290.

de Balassor, premier port du royaume de Bengale : c'était le 21 août 1672 (1).

Le Bengale était une province de l'état du Grand Mogol (2). Le pays était très riche et donnait lieu à un important commerce (dont bénéficiaient Anglais et Hollandais) de soie, de salpêtre, de toile, de cire, de sucre, de musc et de sel.

La religion chrétienne y avait été florissante autrefois, mais elle y perdait chaque jour du terrain ; les fidèles (il en restait à peine 20 ou 22.000) dépendaient de l'évêché de Méliapour (ou San Thomé) dont la juridiction s'étendait sur un territoire démesuré bordant le Golfe du Bengale, dont il épousait le demi-cercle, depuis le cap Comorin jusqu'à Tenasserim.

Pallu avait eu une joie en entrant dans la rade de Balassor : il s'y trouvait deux vaisseaux du Roi de Siam. Malheureusement, il apprit bientôt qu'ils ne mettraient à la voile qu'à la fin de l'année ou au commencement de l'autre (3). Il lui fallait donc se résigner à ne point pouvoir avancer son arrivée à Ayouthia : « Dieu soye béni de tout ».

Du moins, il s'efforçait, malgré sa santé délabrée, d'y employer utilement son temps.

Il rendit d'abord, et M. Chevreuil avec lui, tous les services spirituels qu'il put aux chrétiens indigènes et aux Français, « qu'il y trouva en assez grand nombre » (4). Ces derniers étant presque tous malades, il les soigna avec bonté.

La situation religieuse de cet immense pays le préoccupait à bon droit.

Il se livra d'abord à une vaste enquête dont il adressa les résultats à M. Sevin, qui les remettrait au Cardinal Bona (5) : dans un premier cahier il faisait la statistique des chrétientés du Bengale ; dans un deuxième, il indiquait les désordres qui les ravageaient et leurs causes ; enfin, dans le troisième, il proposait les remèdes à ces maux.

Parmi ces remèdes, il insistait sur la stricte application de la bulle de Clément IX qui défendait le commerce aux religieux.

(1) Les Anglais y avaient un comptoir, et c'est pour cela que les officiers du bateau, ne pouvant aborder à Madras, avaient voulu au moins relâcher à Balassor.

(2) *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 95.

(3) Lettre à la C^{ie} des I. O., A. M.-E., vol. 961, p. 290.

(4) *Relation...*, p. 97.

(5) Lettre à M. Sevin, décembre 1672, A. M.-E., vol. 972, p. 229. Launay, *Lettres*, t. I, p. 168.

Mais il pensait aussi à un complet remaniement des circonscriptions ecclésiastiques (1) : la flotte française venait d'enlever Méliapour ; il importait de nommer à son siège épiscopal un titulaire français, pour qui on demanderait au Pape la dignité d'archevêque, afin de le rendre indépendant de Goa ; une fois installé, il devrait, par la sainteté de sa vie et par le soin donné à l'éducation des clercs dans les séminaires, être l'exemple vivant et le puissant agent de la réforme ecclésiastique ; il serait bon aussi qu'il fût le chef hiérarchique (2) de tous les aumôniers de nos comptoirs.

Une autre mesure s'imposait : joindre aux Missions les terres du Bengale et du Pégu et leur donner un vicaire apostolique, lequel pourrait fort bien être M. Sevin (3).

Ne devrait-on pas se montrer plus hardi ? Pallu savait quelle avait été jadis l'initiative audacieuse du P. de Nobili : ce jésuite, apôtre du Maduré, n'avait pas craint d'entrer dans la caste des brahmanes et de mener leur vie ; il en avait gagné dix ou douze à la foi chrétienne, et ceux-ci, à leur tour, avaient converti près de quarante mille infidèles. Si son idée n'avait pas été suivie, pourquoi ne la reprendrait-on pas aujourd'hui ? Le Vicaire Apostolique recommandait donc au Saint-Siège la fondation d'un Séminaire de Brahmanes au Bengale, et, pour donner plus de poids à sa prière, il montrait, par deux faits dont il avait connaissance, ce qu'on pouvait attendre d'un brahmane converti (4).

Après avoir formulé sa pensée sur ces divers points, l'évêque était pris d'un scrupule : fournir des sujets pour les comptoirs, prévoir de nouvelles missions, fonder un évêché à

(1) Lettre à M. de Brisacier, 22 décembre 1672, *ibid.*, p. 205 et p. 182. Le texte de Launay présente plusieurs fautes notables : à la page 184 (29^e ligne), « à nos missions de Bengale le Pegu », au lieu de « à nos missions, le Bengale et le Pegu » ; à la page 185 (20^e l.), « je propose cet employ », au lieu de « je prefere cet employ » ; à la page 186 (35^e l.), « lettres et institutions », au lieu de « lettres d'institution » ; à la page 187 (8^e l.), « que les dittes lettres pour Francisco... », au lieu de « que, par les dittes lettres, Francisco... ».

(2) « L'ordinaire », comme dit le Droit canonique.

(3) Ayant exposé ses vues, Pallu insistait longuement sur la précision des termes à employer dans les bulles d'institution pour échapper à la juridiction de Goa ; puis il donnait tout un programme de vie au futur évêque, il lui indiquait les meilleurs livres à avoir et même les ampoules les plus commodes pour les saintes huiles.

(4) *Relation...*, pp. 98-104. V. *supra*, p. 157, n. 3.

Méliapour (1), n'était-ce pas demander à la Société naissante un effort trop grand pour elle ? Il répondait alors que si la raison humaine s'effrayait justement de tâches aussi vastes, la foi ne pouvait les refuser à Dieu qui les lui proposait (2).

Pour faire ainsi l'œuvre de Dieu à travers le monde, quelle ne devrait pas être la perfection des missionnaires, prêtres et laïcs (3) ! Combien plus grande encore la perfection de ceux qui les formaient et qui étaient les chers Directeurs du Séminaire (4) !

Tout près des Directeurs, se tiennent les Procureurs des Missions Etrangères (5). Pallu n'oublie pas de leur donner de sages directives : qu'ils sollicitent d'abord de nouvelles lettres patentes pour l'extension de leurs pouvoirs à tous les intérêts de tous les missionnaires, étant entendu qu'il ne seront point obligés, à chaque fois, de prouver que leurs mandants sont en vie, « mais seulement de quatre en quatre ans ou mesmes de « six en six » (6) ; puis qu'ils tiennent leurs écritures à jour, sans omettre d'enregistrer leur correspondance (7) ; ils ont enfin une tâche de charité à remplir : écrire aux missionnaires pour leur dire ce « dont il est bon qu'ils soient informés » (8).

Si fatigué qu'il demeure jusqu'à la fin de l'année, Pallu ne croira pas avoir satisfait à tous ses devoirs s'il ne communique sa pensée aux autorités laïques, non qu'il veuille avec elles emporter des villes ou faire du négoce, mais parce qu'il croit que les progrès de la France en Orient seront des gains pour la foi catholique.

(1) Il prévoyait qu'il serait plus difficile d'obtenir de Rome l'évêque de Méliapour ; aussi ferait-on instance d'abord pour le vicariat du Bengale et du Pégu.

(2) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 972, p. 221, Launay, *Lettres*, t. I, p. 178.

(3) Lettre à M. Fermanel, *Ibid.*, p. 189 et p. 174.

(4) Lettre aux Directeurs S. M.-E., *Ibid.*, p. 241 et p. 190.

(5) Lettre à M. Gazil, *Ibid.*, p. 213 et p. 173.

(6) Toute cette correspondance abonde en détails précis : en Pallu on sent l'homme qui essaie de prévoir toutes les difficultés et qui sait, par tradition paternelle comme par expérience personnelle, que les textes qui fixent le droit ne sont jamais assez clairs.

(7) Félicitons Pallu de cette recommandation : c'est grâce à elle, sans doute, que les A. M.-E. sont si riches de documents ; l'évêque n'oublie même pas de dire que l'on devra clore ces registres en fin d'année et y joindre une table des matières.

(8) Cette prière est probablement l'origine des « Lettres Communes » adressées par les Directeurs et Procureurs aux missionnaires.

Il écrira donc à M. de la Haye et le félicitera de la prise de San Thomé, mais ce sera pour lui recommander de prendre en mains les intérêts de Dieu dans les terres conquises par nos armes. Il lui parle aussi de prisonniers français, échappés aux Hollandais, que lui, l'évêque, a reçus soignés, nourris, vêtus, et qu'il défend à grand'peine contre les menées hollandaises (1).

Il écrira encore à la Compagnie des Indes Orientales : c'est que, bien établie, elle pourra lui transporter ses missionnaires, sa correspondance ; il ne sort donc pas de ses attributions en la renseignant minutieusement, en deux longues lettres, sur tout ce qui peut intéresser son négoce : objets d'exportation et d'importation au Bengale, tirant d'eau des vaisseaux et cartographie, pilotes, ports, conventions à passer avec le Grand Mogol ou les nababs locaux, comptoirs à créer, officiers à placer (qualités morales et techniques, subordination à un chef qui pourrait être M. Bourreau, nombre, indépendance par rapport à Surat), genre de cargaison, le tout avec des références constantes à ce que pratiquent les Hollandais et les Anglais (2).

Il écrira enfin à M. Baron, l'ancien consul d'Alep devenu directeur du comptoir de Surat, pour lui conseiller des mesures de piété chrétienne, voire de simple humanité : puisque M. Blot est mort, qu'il lui fasse élever dans le cimetière, une belle chapelle où se puissent faire à l'avenir plus convenablement les obsèques des nôtres, et, près de la chapelle, une grande croix ; qu'il ménage à Sualy une chapelle, une chambre pour le chapelain, un hôpital, un cimetière ; puis Pallu

(1) Lettres des 29 septembre, 4 octobre, 4 novembre, 22 décembre. A. M.-E., vol. 107, p. 234, et vol. 972, p. 153. Launay, *Lettres*, t. II, p. 263 sq., a une distraction en datant la 2^e de ces lettres de Méliapour ; elle est datée de Balassor et adressée à Méliapour.

(2) A. M.-E., vol. 7, pp. 300 et 321. Launay, *Lettres*, t. II, pp. 245 et 252. Dans cette dernière lettre, l'éditeur a déformé la pensée de Pallu :

Texte imprimé

Par le moyen d'un de nos amis qui est en somme fort intelligent qui... a eu du moins le temps de s'informer des Hollandois, mesme de plusieurs choses dont je l'avois chargé.

Texte écrit

Par le moien d'un de mes amis qui est un homme fort intelligent qui... a eu moien de s'informer des Hollandois mesmes de plusieurs choses dont je l'avois chargé.

demande qu'on lui permette une remarque : les agents de la Compagnie ne sont ni justes ni humains à l'égard des matelots, en leur refusant la moindre partie de leurs gages pour l'achat des choses les plus nécessaires et en les obligeant, en même temps, à prendre de l'eau-de-vie, des chapeaux, etc. à des prix exorbitants ; n'est-ce pas touchant de voir celui qui écrivait au Pape et au Roi descendre à ces infimes détails et demander pour de pauvres matelots le droit d'avoir « quelques » pièces » pour acheter même « un peu de tabac » ? (1).

Si abondante que soit cette correspondance (2), elle n'est ni tout ce que Pallu a écrit de Balassor, ni tout ce qu'il aurait voulu écrire : il regrette en effet de n'avoir pas le temps et la force de faire les lettres qu'il se proposait d'envoyer au « petit abbé Brisacier », à M. le Premier Président, à Mesdames d'Aiguillon et de Miramion, à sa sœur Milon, à son neveu d'Amenon, à son beau-frère de Brussi, » non pas mesmes à « [sa] mere ».

Voilà une expression nouvelle sous la plume du Vicaire Apostolique et qui doit être grosse de sens, car elle se retrouve deux fois dans ses lettres pendant le séjour à Balassor (3). Aurait-il appris alors la mort de son père, survenue à Tours au commencement d'octobre 1670 ? Comme nous regrettons que ses lettres de famille n'aient pas été conservées ou du moins ne nous soient pas connues, car nous aimerions à savoir comment la fibre filiale a vibré dans cet homme austère et bon !

Est-ce chagrin causé par le lointain décès de son père ? Est-ce fatigue ? Nous surprenons pour la première fois une autre note encore dans les épanchements de Pallu : c'est le désir de passer à une autre vie. Il n'a encore que quarante-huit ans ! Mais ce sont des années qui comptent double et dont le poids doit déjà peser terriblement sur ses épaules. Il est bien naturel qu'il songe au repos du ciel ; il est résigné, toutefois, à « tenir » jusqu'à ce qu'un de ses missionnaires soit revêtu du ca-

(1) A. M.-E., vol. 107, p. 255. Dans le texte de Launay, *Lettres*, t. II, pp. 255-257, on lit : « M. de La Haye » au lieu de « M. de Faye » ; « précieux Roy » au lieu de « précieux Bois » (à propos de la croix) ; « le pain et le tabac » au lieu de « un peu de tabac ».

(2) Plus de 110 pages de son registre, A. M.-E., vol. 107, pp. 224-336.

(3) Lettre à M. Sevin, lettre aux Procureurs, précitées. — Etienne Pallu fut inhumé à Saint-Venant de Tours, sa paroisse, le 7 octobre 1670. Pallu de Lessert, *Essai sur la Famille Pallu*, p. 32.

ractère qu'il porte « avec beaucoup d'indignité » (1) et fasse la relève.

En attendant, il fallait songer à quitter Balassor. Il se trouvait que l'un des pilotes des deux vaisseaux siamois était un certain Manoel Pinto, portugais, dont Pallu avait fait connaissance à son premier voyage et qui était un ami sûr des missionnaires ; ce brave homme l'avait présenté à l'ambassadeur du Siam, lequel lui avait offert le passage gratuit pour lui, les personnes qu'il emmenait et ses bagages (2). Bien entendu l'évêque prendrait le bateau de Pinto pour la traversée (3), quoique l'autre fût plus grand et plus rapide.

L'année 1673 avait commencé. Peu à peu, le Vicaire Apostolique s'était remis, et, vers la fin de février, il jouissait d'une « très bonne santé » (4) : il pouvait donc reprendre sa course (5).

Il s'embarqua le 8 mars et le vaisseau mit à la voile le lendemain (6). La navigation fut, par exception, très heureuse (7). On touchait Mergui le 27 mars (8). Comme on était à la veille des Rameaux, Pallu décida d'y passer la Semaine Sainte et l'on ne partit pour Tenasserim que le mercredi d'après Pâques. Dans cette ville, on vint loger chez une sœur de M. Perez, car ce prêtre était là de passage avec des serviteurs. On

(1) Lettre aux Directeurs, précitée.

(2) Lettre à Lambert du 22 février 1673, A. M.-E., vol. 102, p. 491. Pallu y écrit : « Nostre famille est composée de dix personnes, ce « sont trois François, un Chinois, quatre petits Bengales, deux autres « noirs. » Un peu plus tard, M. Chevreuil écrivant au même, de Tenasserim, donnera des chiffres légèrement différents. Les « quatre petits Bengales » et, sans doute, les deux autres noirs, devaient être destinés au Séminaire Général de Siam.

(3) Il reconnaîtra les services de Pinto en lui donnant une lettre de recommandation près des officiers français, A. M.-E., vol. 107, p. 336.

(4) *Ibid.*

(5) Pendant ce temps, les Hollandais, après avoir pris un vaisseau anglais et quatre français, bloquaient les missionnaires restés dans Bantam. Ceux-ci apprirent l'arrivée de Pallu à Balassor par un bateau danois. Lettre de M. Gayme du 15 décembre 1672, A. M.-E., vol. 961, p. 293.

(6) Lettre de M. Chevreuil à Lambert (A. M.-E., vol. 876, p. 821), qui a quelques détails sur l'arrivée au Siam.

(7) *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 106.

(8) M. Chevreuil, dans sa lettre précitée, donne deux dates : 28 et 29 mars ; il faut peut-être concilier ces dates en supposant qu'elles se rapportent à des moments différents de l'arrivée : arrêt en rade, accostement, débarquement.

s'y arrêta quelques semaines, pour donner le temps aux malades de se remettre et pour préparer les « ballons » qui permettraient de remonter la rivière (1). Enfin, le 28 avril, on se mit en route, au nombre de vingt environ (2).

Le 27 mai, toute cette petite troupe arrivait à Ayouthia (3) : il y avait plus de trois ans que Pallu était parti de Port-Louis, plus de huit ans qu'il avait quitté la capitale du Siam.

De la joie qu'il eut à retrouver ses amis et sa chrétienté, de l'accueil qu'on lui fit, nous ne savons rien : le xvii^e siècle n'a pas deviné l'intérêt que nous attachons aux vibrations de la sensibilité humaine.

Au reste, Pallu n'était pas revenu au Siam pour écouter son cœur, mais pour servir : il n'avait donc qu'à reprendre un labeur interrompu par huit longues et périlleuses années de voyages.

(1) Comme toujours, Pallu profita de cette halte pour reprendre sa correspondance : lettres au Pape, à la Propagande, à MM. Besard et Fermanel, à MM. Gazil et Sevin, A. M.-E., vol. 961, pp. 327, 318, 315, 309.

(2) Launay, *Lettres*, t. I, p. 199, a eu tort de lire « quinze ». Pallu recueillit encore à Tenasserim deux Français qui lui arrivèrent de Masulipatam, dénués de tout ; l'un d'eux était chirurgien et apothicaire et trouva immédiatement à exercer ses talents près des malades. A. M.-E., vol. 961, p. 316.

(3) *Relation des Missions...ès Années* 1672, 1673, 1674, 1675, p. 107.

CHAPITRE XV

DEUXIÈME SÉJOUR AU SIAM (1673-1674)

Dans quel état Pallu retrouvait-il ses chères Missions ?

Depuis qu'il avait fondé sa petite Société, 28 prêtres étaient partis de France (1) et 18 seulement étaient arrivés à destination ; sur ce nombre, deux étaient déjà morts, un était à Rome (3), il en restait donc 15 qui besognaient au Siam, au Tonkin, en Cochinchine, à Bantam.

Tout naturellement, le Vicaire Apostolique devait s'intéresser d'abord à la mission de Siam. Qu'y avait-on fait en ces dernières années ?

Des œuvres de conversion assez modestes, une œuvre d'organisation plus considérable.

Des offices religieux par M. Bouchard pour les Portugais groupés près d'Ayouthia, une sorte de mission par M. Laneau à Pourcelouc, un ministère fécond de M. Pérez à Bengarin et Jongselang, puis à Tenasserim, quelques baptêmes d'enfants et de moribonds, quelques conversions d'adultes, c'était peu (4).

La petite communauté de religieuses instituée par Lambert continuait à vivre ; un hôpital venait d'être bâti, qui apprendrait aux païens ce que peut faire la charité chrétienne (5) ; ils s'étonnaient déjà de voir les missionnaires porter aux prisonniers l'aumône de leurs secours et de leur compassion (6).

Si ces résultats étaient encore peu importants, cela tenait

(1) V. *Le Mémorial*, 1^{re} p., p. 1 sq. Il y a eu sept départs, de celui de Lambert à celui (2^e) de Pallu inclus.

(2) MM. Brindeau et Guiart.

(3) M. Sevin.

(4) Launay. *Siam*, D. H., t. I, p. 21 sq.

(5) *Ibid.*, p. 24.

(6) *Ibid.*, p. 56.

en partie à ce que, on se le rappelle, le Siam n'avait pas d'abord été confié à la juridiction des vicaires apostoliques ; mais cette lacune avait été comblée par un Bref de Clément IX en date du 4 juillet 1669 (1) et on pouvait espérer que l'action des évêques, étant plus libre, serait aussi plus fructueuse.

Ce qui restait la tâche essentielle des missionnaires au Siam, c'était la formation du clergé indigène ; aussi leur Séminaire prenait-il la meilleure partie de leur activité. Au commencement de septembre, Pallu lui-même se féliciterait du « bon état » de cette institution, où vivaient « environ septante personnes tant missionnaires que séminaristes et serviteurs » ; parmi les maîtres, il y avait le préfet, chargé de la formation à la piété et, en même temps, de l'enseignement du latin et des sciences ; puis, comme les enfants se répartissaient en trois nations, (Tonkinois, Cochinchinois, Siamois) il y avait un professeur pour chacune d'elles, sans compter un catéchiste japonais : ces élèves étaient remarquables d'application et de piété, spécialement « 14 ou 15 du Tonquin et de la Cochinchine », qui surpassaient les jeunes gens d'Europe : ils savaient déjà lire et écrire le latin, ils pouvaient se servir de nos caractères pour écrire en leur langue ; ils avaient appris à commenter l'Evangile à livre ouvert, si bien que les plus âgés l'expliquaient publiquement aux fidèles, tandis que les plus jeunes faisaient le catéchisme (2).

Si Pallu regardait au-delà du Siam, il constatait des progrès plus consolants encore et plus riches de promesses. Au Tonkin et en Cochinchine, il y avait, à la même date, cinq missionnaires français qui travaillaient dans des alternatives de paix et de persécution ; déjà douze prêtres « naturels », prémices du clergé indigène, les aidaient avec dévouement ; soixante séminaristes se formaient dans ces séminaires flottants qu'étaient les barques des missionnaires ; beaucoup de catéchistes se groupaient autour d'eux ; les statistiques permettaient de compter les baptêmes d'infidèles par milliers : 50.000 au Tonkin, 15 à 16.000 en Cochinchine (3).

(1) *Ibid.*, p. 38.

(2) Lettre à M. de Bretonvilliers, Supérieur de Saint-Sulpice, du 4 septembre 1673, A. M.-E., vol. 857, p. 277.

(3) Lettre circulaire à tous les ecclésiastiques de France, du 4 septembre 1673, *ibid.*, p. 273. — Pour plus de détails sur l'état du christianisme au Tonkin et en Cochinchine, cf. les *Documents historiques*, publiés par Launay sur ces deux pays.

Au loin, la Chine s'offrait au zèle des missionnaires et ils étaient décidés à tenter d'y entrer (1).

Il y avait donc beaucoup à faire.

Une des premières mesures qui s'imposaient, c'était de choisir un missionnaire qui succéderait à Ignace Cotolendi, comme vicaire apostolique de Nankin, et qui, en attendant qu'il pût entrer en Chine, gouvernerait spécialement la chrétienté du Siam.

Pour cette élection, Rome se confiait dans la sagesse de Pallu et de Lambert, une fois qu'ils seraient réunis ; s'ils ne parvenaient pas à se rejoindre, elle déléguait à Lambert la faculté de déterminer à lui seul le candidat préféré et ce vicaire apostolique était sur le point d'user de son pouvoir en faveur de M. Laneau, puisqu'il voyait le retour de Pallu sans cesse différé, lorsqu'il apprit son arrivée à Surat et décida de l'attendre. Pallu, de son côté, avait failli sacrer M. Chevreuil ; en effet, soit maladresse d'un scribe, soit calcul des Procureurs, qui voulaient enlever à Lambert le choix du futur évêque (2), la copie de la bulle pontificale qui lui avait été remise portait « qu'au cas où les évêques d'Héliopolis et de Béryte ne pussent pas se joindre, pour la nomination d'un successeur à feu M. Cotolendi, tout ce pouvoir était réservé à M. d'Héliopolis » (3) ; de très bonne foi, donc, il avait voulu consacrer, étant à Bantam, le seul des missionnaires présents à ses côtés qui lui parût remplir les conditions prescrites par les constitutions d'Alexandre VII et de Clément IX (4) : une étude plus attentive de ses pouvoirs l'avait arrêté.

Une fois réunis, les deux évêques abordèrent la question, s'expliquèrent avec cette loyauté que rendait facile leur mutuelle estime, s'exposèrent réciproquement les raisons de leurs préférences, Pallu inclinant toujours pour Chevreuil et Lam-

(1) A. M.-E., vol. 857, p. 274.

(2) Lambert, « sans vouloir approfondir la matière », aurait parlé d'une « faute de copiste ». Launay, *Siam D. H.*, t. I, p. 41 ; Pallu est plus sévère pour ses Procureurs et les accuse d'une falsification intentionnelle au préjudice de son ami Lambert, A. M.-E., vol. 27, p. 324.

(3) Il était bien plus naturel que ce fût Lambert qui fût désigné comme électeur : il était sur place, et, si l'un des deux était soumis aux hasards de la route, c'était Pallu. Mais les Procureurs se défiaient du jugement de Lambert, comme nous l'avons dit précédemment.

(4) Lettre à Mgr Baldeschi, A. P., *Indie Orientali e Cina*, vol. I, fol. 367.

bert pour Laneau. Comme ils ne parvenaient pas à se convaincre l'un l'autre de la supériorité de l'un des deux, ils décidèrent de répéter le geste que les Apôtres avaient fait pour choisir entre Mathias et Joseph (1) : eux aussi ils auraient recours au sort. Ils firent donc des billets au nom l'un de M. Laneau, l'autre de M. Chevreuil ; Lambert en tira un : il portait le nom de Laneau (2). Le désaccord des Vicaires Apostoliques cessa immédiatement : d'une commune voix ils choisissaient Louis Laneau comme leur collègue : c'était le 28 août 1673 (3). Quant à la cérémonie du sacre, elle fut renvoyée à plus tard, à cause d'un proche départ des trois prélats pour la Cour : on la fixa en principe au 27 décembre, mais elle n'aurait lieu, de fait, à cause d'une maladie de Lambert, qu'en la fête de Pâques de l'année suivante, 25 mars 1674.

Ce n'était pas assez que de se donner un évêque, on avait aussi besoin de missionnaires. Sentant bien que la Société des Missions Etrangères était encore trop peu développée pour leur en fournir le nombre suffisant, les Vicaires Apostoliques avaient déjà fait appel au clergé séculier et régulier, et Lambert avait envoyé, du Siam, M. Bouchard à Manille tout exprès pour solliciter les religieux qui y avaient leurs maisons, spécialement les dominicains et les frères de la charité, auxquels pensait Pallu pendant son séjour à Madagascar (4) ; ainsi avaient-ils bien montré dans quel esprit ils comprenaient leur tâche : ils ne venaient pas substituer une congrégation nouvelle aux congrégations qui étaient déjà à pied d'œuvre ; ils voulaient fonder un clergé indigène, et, pour cela, l'aide de tous les ecclésiastiques, quelle que fût la couleur de leur robe, leur était bonne pourvu qu'ils voulussent vraiment concourir au même but.

D'ailleurs, ces démarches avaient donné peu de résultats : il vint seulement un franciscain, le père Louis de la Mère de Dieu, « homme plein de zèle et de charité, qui fut employé

(1) Actes des Apôtres, I, 26.

(2) Vachet raconte la scène en termes différents, Launay, *Siam*, p. 41 ; mais il n'y assistait pas. Nous avons suivi A. M.-E., vol. 477, p. 97.

(3) *La Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, date l'élection de la fin de septembre ; mais elle se trompe sûrement, car : 1° M. Langlois, témoin oculaire, la date du 28 août 1673, A. M.-E., vol. 113, p. 79 ; 2° Laneau prend le titre d'évêque dans divers actes du 4 septembre de la même année.

(4) Lettre aux Procureurs du 4 août 1671.

pendant plusieurs années à diriger la seconde classe du Séminaire de Siam » (1) et un dominicain qui fut chargé d'une paroisse voisine d'Ayouthia. Quant aux frères de la charité, ils avaient accepté de venir au secours des évêques ; mais, en 1675, Laneau se demanderait encore si le gouverneur de Manille leur permettrait de faire le voyage (2).

Puisque des ordres religieux il fallait attendre peu de secours, c'était tout naturellement vers le clergé français que se tournait la pensée du Vicaire Apostolique, vers ce clergé qui se renouvait alors sous l'influence bienfaisante des fils de Vincent de Paul, d'Olier, de Jean Eudes. Il rédigea donc, de concert avec les deux autres évêques, une émouvante *Lettre Circulaire à tous les Ecclésiastiques de France*, pour les inviter à venir travailler aux Missions (3), et l'envoya à M. de Bretonvilliers, Supérieur de Saint-Sulpice ; après avoir fait un tableau des succès et des besoins des Missions d'Extrême-Orient, il concluait par ces lignes : « Nous vous les demandons [ces missionnaires] par le précieux sang de Notre-Seigneur, qu'il a versé pour tous les hommes ; au nom de sa très sainte Mère, qui est la fondatrice de nos Missions (4) et du glorieux saint Joseph, qui en est le patron et le protecteur ; nous vous en sollicitons, au nom de tant de milliers d'âmes qui périssent tous les jours faute de missionnaires ; nous vous en conjurons, par les intérêts de l'Eglise universelle au service de laquelle vous vous êtes dévoués, et qui peut, par votre moyen, accroître ses limites jusqu'aux extrémités du monde ; nous vous en prions, pour l'honneur du clergé de France, auquel nos missions appartiennent par beaucoup de titres...., nous finissons nos instances, par le respect que vous avez pour les désirs de feu M. l'abbé Olier, qui, épanchant son cœur dans celui de l'évêque d'Héliopolis, peu de temps avant sa mort, lui protesta qu'il se tiendrait heureux s'il pouvait aller passer le reste de ses jours dans le service de la mission du Tonkin (5).

(1) Launay, H. G., t. I, p. 210.

(2) Lettre du 7 juillet 1675, A. M.-E., vol. 858, p. .

(3) 4 septembre 1673, A. M.-E., vol. 118, p. 552. Rédigée au nom des trois évêques, la lettre n'est signée que des deux premiers.

(4) Allusion probable à la dévotion mariale qui avait groupé les premiers fondateurs des missions dans les congrégations du P. Bagot.

(5) Nous avons noté ce désir de M. Olier, p. 28, n. 2.

« S'il nous estoit permis d'ajouter quelque chose à tous
 « ces grands motifs, nous vous en supplions (1), Monsieur,
 « pour la consolation et le soulagement des trois évêques, qui
 « gémissent et gemiront toujours, tant qu'ils se trouveront
 « dépourvus du secours qu'ils vous demandent ».

Pallu, dans une lettre personnelle, expliquait à M. de Bretonvilliers le sens de sa démarche (2), et, vers le même temps, il écrivait à l'archevêque de Paris, « supérieur né » du Séminaire des Missions Etrangères, pour lui demander « sa médiation envers MM. du Séminaire de Saint-Sulpice » (3).

En attendant que cet appel amenât en Extrême Orient les secours espérés (4), n'y avait-il pas lieu de renforcer la vigueur de la Société en augmentant sa cohésion intérieure ? Nous avons déjà parlé du dualisme latent dans son organisation originelle puisqu'elle avait son bureau central à Paris et ses véritables chefs au bout du monde (5) ; nous avons dit aussi les suspicions que les Procureurs avaient conçues à l'égard des Vicaires Apostoliques et tout spécialement à l'égard de Lambert, à l'occasion de son projet de congrégation et de son attitude en face des Jésuites (6). Il importait de réduire ces dissentiments et de donner à la Société, en renforçant son unité, toute la force qu'elle devait avoir. Comment y parvenir ? En s'expliquant loyalement : en avouant les torts possibles des Vicaires Apostoliques ; en faisant reconnaître aux procureurs leurs propres fautes ; surtout, en rappelant ceux-ci à leur rôle vrai, qui n'était qu'un rôle subordonné, et en leur enlevant toute envie de diriger de loin l'action des évêques : certes, les Vicaires Apostoliques s'engageaient à prendre leur conseils en considération ; mais si, tout bien pesé, ils ne croyaient pas en conscience pouvoir les suivre, ils étaient les seuls juges des déci-

(1) Launay a lu « supplions », *H. G.*, p. 209.

(2) *A. M.-E.*, vol. 857, p. 277.

(3) *A. M.-E.*, vol. 857, p. 247. Launay, *Lettres*, t. II, p. 68. Cette lettre date du 20 août 1673 environ, puisque « il n'y a pas trois mois » que Pallu est arrivé au Siam. Le Vicaire Apostolique s'adressait à Mgr Harduin de Péréfixe de Beaumont ; mais ce prélat était mort depuis le 1^{er} janvier 1671 ; celui qui reçut la lettre fut Mgr François de Harlai de Champvallon (1671-1695).

(4) Les sulpiciens décidèrent plusieurs prêtres qui avaient fait leurs études dans leurs maisons à se donner aux missions. Launay, *H. G.*, t. I, p. 210.

(5) *V.* p. 203, n. 3.

(6) *V.* p. 205 sq.

sions à prendre. Tel est l'objet d'une belle et longue lettre que les trois Vicaires Apostoliques ont signée le 4 septembre 1673, en présence et avec la signature de M. de Courtaulin et de M. de Chamesson (1). Le texte était de la main de Pallu (2), et, sans doute, lui, si pressé d'ordinaire, avait-il eu le temps de méditer sa rédaction, car rarement il a parlé une langue aussi pleine et d'un rythme aussi large. Qu'on en juge par ce simple extrait :

.....« Le zele que vous avés pour nos missions vous porte un
 « peu trop avant, paroissant les vouloir gouverner, quoyque
 « vous en soiés fort éloignés, que vous n'aiés nulle experience
 « par vous mesmes, ny des lieux, ny des personnes, et que
 « vous ne puissiés pas y donner toute l'application necessaire,
 « veu les autres occupations que vous avés pour le service des
 « Missions. Il y en a suffisamment, Messieurs, pour vous rem-
 « plir, si vous voulés vous remuer autant qu'il faut pour cher-
 « cher des ouvriers et vous appliquer avec toute la vigilance
 « necessaire à nous former des ministres de l'Evangile, et pro-
 « curer en mesme tems toutes les affaires spirituelles et tempo-
 « relles des Missions.

« La direction actuelle regarde la personne des Vicaires
 « Apostoliques qui ont titre et grace pour cet effet. Ils y sont
 « appliqués par Dieu mesme qui les y a appelés, et l'Eglise les
 « a munis de toutes les facultés et pouvoirs necessaires ; ainsi
 « vous pouvés vous reposer sur eux pour cette direction, d'au-
 « tant plus que vous sçavez qu'ils en font toute leur occupa-
 « tion, et que Dieu les a toujours favorisés de ses graces, beni
 « leurs entreprises, et rendu inutiles toutes les oppositions que
 « leurs adversaires ont suscitées contre eux de toutes parts.
 « Voilà, Messieurs, notre partage dans l'obligation commune
 « que nous avons ; car je crois que nous sommes chargez en
 « commun du soin de la conversion des Infideles de ces quar-
 « tiers, chacun à sa façon, et suivant l'emploi où Dieu l'a ap-

(1) Cette lettre, si importante pour saisir les relations nécessaires entre les évêques et leurs Procureurs, a été citée plusieurs fois au cours de leurs polémiques intestines ; elle a été éditée intégralement dans le « *Recueil des Titres, Actes, Mémoires et Lettres concernant l'origine, l'établissement et l'état du Séminaire et de la Congrégation des Missions étrangères* », imprimé par Cellot, Paris, rue Dauphine, 1767, pp. 58-72, A. M.-E., vol. 27, pp. 322-336. La date du 4 septembre 1673 est une coquille d'imprimeur pour 1673. Launay en cite une petite partie, H. G., p. 212, et *Lettres*, t. I, p. 199.

(2) *Ibid.*, pp. 73 et 337.

« pliqué, vous en Europe, et nous ici : cela n'empêche pas
 « que, comme nous pouvons vous dire nos pensées, et vous
 « donner nos avis pour l'instruction des missionnaires, et pour
 « la conduite de toutes nos affaires, auxquels vous deferés au-
 « tant que vous croirés le pouvoir faire devant Dieu, vous ne
 « puissiés aussi, comme nous vous en prions, nous donner
 « tous les conseils que vous jugerés convenables, que nous
 « recevrons toujours avec estime, et que nous suivrons autant
 « que nous pourrons (1) ».

Encore quelques mois et bientôt, 14 avril 1674, les trois évêques resserreront leur amitié en signant un accord de plusieurs articles, pour l'égle répartition entre eux de leurs missionnaires et de leurs ressources (2).

Trois jours plus tard, Pallu fera rédiger son testament, dont l'article capital sera celui qui disposera que tous les meubles et toutes les choses censées meubles qui se trouveront lui appartenir au temps de sa mort seront « destinés et appliqués
 « pour aider à la subsistance et entretien des trois Vicariats de
 « la Chine » (3).

Ainsi agissait Pallu, tout attentif aux intérêts généraux de sa Société.

A la date de ces derniers actes, il avait déjà eu à exercer un autre mode d'activité, dont on pouvait espérer une heureuse influence sur l'avenir de la mission au Siam, une prise de contact personnel avec le roi et l'occasion en avait été offerte par l'obligation où il était de lui remettre les deux lettres de Clément IX et de Louis XIV qu'il avait apportées (4).

(1) Launay, *Lettres*, t. I, p. 200.

(2) A. M.-E., vol. 169, p. 103 ; Launay, *D. H.*, p. 332. Ce concordat entre les trois évêques ne se comprend bien que si on l'explique en fonction du *Projet de Procure Générale*, dont Pallu parlait à M. Gazil le 31 janvier 1674 (A. M.-E., vol. 857, p. 293) et dont le texte est imprimé par Launay, *D. H.*, p. 353.

(3) A. N. — MM. — 508.

(4) Quant aux présents du Pape et du Roi, ils étaient, comme on le sait, restés à Bantam avec le gros des bagages de Pallu. Ils ne devaient jamais arriver au Siam. Les évêques, profitant du voyage d'un vaisseau siamois à Java, avaient fait donner ordre, par un mandarin, au capitaine de prendre tous leurs ballots sous le nom du Roi de Siam. Le capitaine était donc parti porteur d'une lettre pour le premier ministre de Bantam. A son arrivée, celui-ci était mort, et sa veuve crut utile de mettre le roi au courant de l'affaire. Le roi s'y intéressa aimablement et fit embarquer le tout. Mais des confidences avaient dû être

Dès l'arrivée de Pallu à Ayouthia (1), Lambert, qui gardait la liaison avec la cour, fit savoir aux ministres que son collègue était porteur de deux messages adressés au prince par le Pape et le Roi de France. Phra-Naraï s'en réjouit. Mais une difficulté protocolaire empêcha longtemps le Vicaire Apostolique de remettre ses lettres, car, s'il avait des bonnes raisons pour tenir à les porter lui-même, d'autre part, le protocole interdisait au Roi de recevoir aucun étranger en audience particulière.

Le souverain siamois fit une première concession : il traiterait les évêques en ambassadeurs et les recevrait publiquement.

Ici encore, le cérémonial avait des exigences rigides : les hommes admis à l'audience publique ne paraissaient devant le roi que déchaussés et prosternés. Or les Vicaires Apostoliques pensaient que cette posture humiliée ne convenait ni à leur dignité d'évêques, ni à leur qualité de Français.

On discuta pendant trois ou quatre mois sur cet article de l'étiquette siamoise. Enfin, Phra-Naraï fit une seconde dérogation au rituel de sa cour : les évêques demeureraient chaussés ; ils se tiendraient assis sur un tapis richement orné et « feroient « leurs civilitez à la mode de l'Europe ».

Alors on put prendre jour pour la réception : elle aurait lieu le 18 octobre.

La cérémonie eut sa vigile.

Le 17, en effet, Laneau, accompagné des missionnaires et de sept autres Français, apporta les deux lettres dans une salle où l'on avait coutume de déposer « celles des rois étrangers ». Quelques heures plus tard, plusieurs officiers envoyés du Palais vinrent les disposer séparément « dans deux grandes corbeilles d'or », puis les portèrent jusqu'à la Salle du Conseil, où le ministre et un très grand nombre de mandarins, tous dans les somptueux costumes nationaux, aux soies multicolores,

faites aux Hollandais : quand le petit bateau siamois eut pris la mer, il fut arrêté par des chaloupes hollandaises sous le feu des canons de leurs vaisseaux et des hommes armés montèrent à bord pour l'inspecter ; il fallut bien leur livrer tout (ou presque tout) ce qu'on emportait et les réclamations que l'on fit n'aboutirent à rien. Les deux prêtres restés à Bantam (MM. Gayne et Forget) qui se préparaient à prendre le bateau siamois une fois qu'il serait en pleine mer, échappèrent seuls. Lettre de M. Gayne, 5 août 1674, A. M.-E., vol. 972, p. 287. Les bagages de Pallu comprenaient un matériel important pour la Mission, en particulier trois cloches.

(1) Pour la remise des lettres, la source est la *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 107.

s'étaient rendus, pour assister « à l'interprétation de ces lettres que M. de Metellopolis fit en langue de Siam ». Ensuite on mit les corbeilles sur une sorte de brancard que deux mandarins avaient placé sur leurs épaules, tandis que d'autres le soutenaient ; on les transporta ainsi jusqu'au Palais, « au son « des hautbois, des tambours et des trompettes », avec une escorte de soldats en armes.

La cérémonie du 18 fut encore plus solennelle. Dès cinq heures du matin, un bateau à cinquante rames vint prendre les évêques (1) ; proue et poupe relevées audacieusement au-dessus des eaux, il fendait bientôt le fleuve ; dans son sillage glissaient quatre « ballons » moindres, où se trouvaient les missionnaires et neuf Français. Vers sept heures et demie, on débarqua près de la première cour du château royal et les évêques furent conduits dans une grande salle, près de laquelle le ministre et quelques officiers attendaient ; on se mit d'accord avec eux sur quelques détails du protocole ; « après quoy, « le signal des tambours et des trompettes ayant esté donné « par trois fois, deux officiers considérables vinrent avertir les « deux évêques de se rendre à l'audience avec M. de Metello- « polis » qui leur servirait d'interprète. »

Ils allaient d'étonnement en étonnement : ils parvinrent à une seconde cour où étaient rangés quelques compagnies de gens d'armes et des éléphants de parade. Dans une troisième, ils virent un très grand nombre d'autres soldats, « en tres bel « ordre », prosternés la face contre terre, les mains jointes au-dessus de la tête. Enfin ils pénétrèrent dans une quatrième cour, où l'on apercevait, sous de riches pavillons, le fameux éléphant blanc (2) et l'éléphant ordinaire du roi ; de l'autre côté, se tenaient quatre chevaux superbement caparaçonnés et, en arrière, on distinguait « plusieurs éléphants d'une prodigieuse grandeur, qui avoient chacun leurs cornets ».

Dans cette quatrième cour, il y avait deux salles remplies de

(1) Si on veut se représenter les différentes scènes de ce jour, il faut recourir aux planches du livre du P. Tachard : *Voyage de Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roy aux Indes et à la Chine*. Paris, 1686, pp. 210, 260, 288, 289, 286. On y verra représentés les navires, les éléphants, une scène d'audience, etc. Le protocole réglait minutieusement chaque détail : ainsi le nombre des rameurs était proportionné à la dignité des personnages ; le bateau du roi en avait 76.

(2) Tout roi de Siam tient à avoir un « éléphant blanc », qui est pour lui comme un porte-bonheur. Cet éléphant est seulement de teinte plus pâle que les autres, avec des parties blanches.

mandarins aux habits chatoyants, et, dans le fond, « un corps
« de logis tout doré par dehors, ou est une grande salle, dont
« l'entrée n'est permise à aucun étranger..... et où jamais
« aucun ambassadeur n'a esté receu ». C'était là pourtant, à la
grande surprise des courtisans, que le roi avait décidé d'ac-
cueillir les évêques. Ils y furent donc introduits : Phra-Naraï,
sur un trône élevé et magnifique, couronne en tête, revêtu
d'un costume « extraordinairement riche » et tout étincelant
de pierreries, dominait de haut la foule des grands de l'Etat
prosternés devant lui.

Les prélats s'avancèrent dans le chemin qui avait été laissé
libre, Pällu à droite, Lambert à gauche, parvinrent au lieu qui
leur avait été assigné, s'assirent, et « firent en cet état trois
« inclinations au roy ». Le ministre et les grands se levèrent
alors sur leurs genoux, puis inclinèrent trois fois devant le sou-
verain leurs têtes coiffées du bonnet pyramidal où brillaient
des cercles d'or. Pendant qu'ils reprenaient la position pros-
ternée, le ministre adressa quelques mots à Phra-Naraï et un
mandarin, venant se mettre devant les évêques, fit à haute
voix la lecture d'une traduction siamoise des deux lettres, celle
du Pape d'abord, celle de Louis XIV ensuite.

Comme ces documents marquent le premier contact officiel
de l'Occident avec le Siam, nous croyons utile de les citer inté-
gralement ici, ainsi que l'ont fait les auteurs de la *Relation des
Missions..... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*.

Voici d'abord ce qu'écrivait Clément IX (1).

« Au Serenissime Roy de Siam,

« Clement IX, Souverain Pontife (2)

« Serenissime Prince, Salut et Lumière de la Grace divine.
« Nous apprenons avec grand plaisir que le Royaume de Vostre
« Majesté est aujourd'hui sous son heureux regne un des plus
« florissans de tout l'Orient. Nous sentons mesme une inclina-

(1) Clément IX était mort. Mais son message était celui du Pape,
qui ne meurt pas. Bien entendu, la langue de ce message était le latin ;
nous le donnons en note. Dans notre texte nous avons inséré la tra-
duction française telle qu'elle est donnée par la *Relation des Mission...*,
p. 116.

(2) « Serenissime Rex, salutem et lumen gratiæ.

« Inclytum istud regnum favoris Celsitudinis tuæ temporibus spec-
« tatissime florere libenter audivimus : Quin eximio voluntatis studio

« tion particuliere pour vostre Personne, et Nous honorons sa
 « clemence, sa justice et toutes ses autres vertus Royales que la
 « renommée publie par tout, mais principalement cette gran-
 « deur d'Ame, qui fait que vous traitez non seulement avec
 « vostre equité generale, mais mesme avec bonté singuliere
 « ceux qui font profession de la Foy Chrestienne, et qui s'atta-
 « chent à vivre selon les regles d'une pieté toute sainte.
 « Nostre venerable Frere l'Evesque d'Heliopolis a esté depuis
 « peu un des plus illustres témoins qui nous aient informé de
 « ces choses, et qui aient fait retentir vos louanges dans cette
 « Capitale du monde Chrestien : et c'est luy-mesme que nous
 « renvoyons volontiers vers Vostre Majesté sur l'istante prière
 « qu'il nous en a faite, afin de contenter le zele ardent qui le
 « porte à procurer le salut eternel de toutes les Nations qui ne
 « sont pas dans le culte du vray Dieu.

« Ce Prelat après Nous avoir amplement instruit de la puis-
 « sance de vos Etats et des qualitez heroïques de vôtre Per-
 « sonne, Nous a dit une chose qui Nous est infiniment agrea-
 « ble, lors qu'il Nous a assurez que Vostre Majesté avoit libe-
 « ralement accordé à nostre venerable Frere l'Evesque de Be-
 « rithe et a luy un fonds de terre et des matériaux pour bâtir
 « une Eglise et une maison dans vôtre Capitale.

« Il a ajouté qu'ils avoient receu d'Elle plusieurs autres mar-
 « ques d'une bonté particulière, et de la grande inclination que

« justitiam, clementiam et alias regi animi virtutes amplectimur,
 « quibus constantis famae testimonio christianae fidei cultoribus et
 « religiosae pietatis instituta profitentibus nedum aequum te prae-
 « bere, sed etiam favere didicimus.

« Harum quidem egregiarum laudum in hac Urbe insignis praeco
 « prae caeteris nuper extitit Venerabilis Frater episcopus Heliopolitanus,
 « quem Nos aeternae salutis universarum gentium procurandae zelo
 « ferventi volentem et postulantem isthuc in praesenti remittimus.

« Is enim praeter alia praeclara, qua potentiae viriumque tuarum,
 « qua mentis praecelsae decora, rem Nobis maxime gratam et acceptam
 « enarravit : siquidem asseruit a Celsitudine tua Venerabili Fratri
 « episcopo Berithensi atque sibi concessum fuisse solum et materiem
 « ecclesiae, domusque construendae ; aliasque non obscuras praecipuae
 « benignitatis, animique propensi significationes impertitas, qualibus
 « homines nostri (quamvis multo abhinc tempore aditum in regiam
 « civitatem istam habuerint) nunquam antea frui consueverint. Sacros
 « igitur hos ambos praesules et caeteros in provinciis tuis catholicae
 « religionis nostrae viros, autoritate, justitia et clementia tua ab ini-
 « micorum et improborum hominum injuriis defendi, ac omnibus
 « in rebus protegi et juvari summopere petimus.

« vous avez de les favoriser en toutes choses beaucoup au de là
 « de tout ce qui avoit esté fait jusqu'icy en faveur des Chres-
 tiens qui sont répandus dans vostre Empire.

« C'est ce qui Nous engage à prier instamment Vostre Majes-
 « té de protéger toujours les personnes sacrées des Evesques
 « et ceux qui adorent comme eux le Dieu veritable, de les
 « maintenir contre les attaques de leurs ennemis, de les dé-
 « fendre de l'oppression des hommes injustes, et de les ap-
 « puyer en toutes occasions.

« Ce mesme Prelat Vous rendra de nostre part quelques
 « presens qui ne sont pas extrêmement considerables par eux-
 « memes, mais que Nous Vous prions de recevoir comme té-
 « moignages tres asséurez de la grande estime que Nous faisons
 « de vostre auguste Personne. Il ne manquera pas aussi de l'as-
 « seurer que Nous conjurons sans cesse dans nos prieres le
 « Dieu tout-puissant de donner à Vostre Majesté, après l'avoir
 « éclairée de sa divine lumière, un regne heureux, une longue
 « vie et le bonheur eternel, dont il recompense dans le Ciel les
 « justes qui l'ont servy sur la terre. C'est ce que Nous deman-
 « dons encore en ce moment à son infinie misericorde de toute
 « l'estenduë de nos desirs. Donné à Rome en l'Eglise de sainte
 « Marie Majeure, sous l'anneau du Pescheur le vingt-quatrième
 « jour d'Aoust, l'an de grace 1669, et de nostre Pontificat le
 « troisième.

Louis XIV s'exprimait ainsi :

« Tres-Haut, tres-excellent, tres-puissant Prince, nostre tres-
 « cher et bon amy : Ayant appris le favorable accueil que
 « Vous avez fait à ceux de nos sujets, qui par un zele ardent
 « pour nostre sainte Religion, se sont resolu de porter les lu-
 « mieres de la Foy et de l'Evangile dans l'estenduë de vos
 « Estats, Nous avons pris plaisir de profiter de l'occasion du

« Idem episcopus Heliopolitanus exigua munera quaedam, sed ingen-
 « tis erga te benevolentiae et existimationis Nostrae pignora reddet :
 « testabitur etiam quam enixis et assiduis precibus adeamus omnipo-
 « tentem Deum, ut Celsitudinem tuam (veritatis divinae luce plane
 « cognita) diu in terris et aeternum in coelo regnare velit, quod nunc
 « etiam ab ejus infinita bonitate, et misericordia toto ex corde flagi-
 « tare non definimus.

« Datum Romae, apud S. Mariam Majorem sub annulo Piscatoris,
 « 24 Augusti 1669, Pontificatus nostri anno tertio. »

« retour du saint Evêque d'Heliopolis pour vous en témoigner
 « nostre reconnoissance, et Vous marquer en mesme temps que
 « Nous nous sentons obliger du don que Vous luy avez fait et
 « au saint Evesque de Berithe, non seulement d'un champ
 « pour leur habitation, mais mesme de materiaux pour cons-
 « truire leur Eglise et leur maison. Et comme ils pourront
 « avoir de frequentes occasions de recourir à vostre protection
 « et à vostre justice dans l'exécution d'un dessein si pieux et
 « si salutaire, Nous avons crû que Vous auriez agreable que
 « Nous Vous demandassions pour eux et pour tous nos autres
 « sujets toute sorte de bons traitements ; Vous assurant que les
 « graces et les faveurs que Vous leur accorderez, Nous seront
 « fort cheres, et que Nous embrasserons avec joye les occa-
 « sions de Vous en marquer notre gratitude, priant Dieu, Tres-
 « haut, Tres-puissant, Tres-excellent Prince et tres-cher et bon
 « amy, qu'il veuille augmenter vostre Grandeur avec fin heu-
 « reuse. Ecrit en cette Ville Royale de Paris le 31. janvier 1670.
 « Vostre tres cher et bon Amy, Louis, et plus bas, Colbert.

Lorsque le ministre eut achevé sa lecture, le roi engagea une conversation avec les prélats, mais le protocole ne rendait pas la chose facile : le monarque s'adressait d'abord à son ministre, lequel se prosternait trois fois avant de transmettre la question royale à Laneau ; celui-ci répondait directement au ministre, qui, après trois prostrations nouvelles, communiquait enfin à son souverain la réponse des Evêques.

Qu'est-ce qui intéressait l'autocrate siamois ? D'abord la personnalité du Pape et de Louis XIV : Comment se portaient-ils ? Etaient-ils de grands princes ? Comme il était naturel, ce fut le Roi-Soleil qui arrêta plus longuement sa pensée : il interrogea sur son expédition de Hollande, le succès de ses armées, l'état de la maison royale, l'éclat de la Cour. Les Evêques, par la bouche de Laneau, étaient heureux de faire l'éloge de leur pays et de leur Roi.

Alors, quelques officiers présentèrent aux visiteurs, dans des coupes d'or, l'arec et le bétel (1) ; puis un autre apporta trois habits de soie de Chine, deux violets pour Lambert et Pallu, un noir pour Laneau.

Le roi mit fin à l'audience en disant aux prélats que, désor-

(1) V. une planche où figurent l'arec et le bétel, dans P. Tachard : *Voyage de Siam*, précité p. 368.

mais, s'ils désiraient quelques faveurs, ils pourraient s'adresser avec confiance à son ministre et il invita spécialement Lambert de la Motte, qui avait amorcé les relations entre deux rois (1) à chercher les moyens de les entretenir.

A ce moment, retentirent au dehors les accords des instruments de musique ; l'aubade ayant duré quelques minutes, on tira un rideau devant la roi, et deux autres devant son trône ; enfin on emporta au Palais les corbeilles d'or où les lettres avaient été déposées.

Alors les mandarins, qui étaient restés prosternés à terre, se redressèrent et s'assirent sur des tapis ; « quelques-uns des plus « considérables d'entre eux, qui étaient amis particuliers de « M. de Metellopolis luy firent quelques questions », auxquelles il répondit ; puis, les trois évêques se levèrent et s'en retournèrent en saluant la Cour à droite et à gauche de quelques inclinations de tête.

Ils revenaient à leur domicile tout heureux de l'accueil bienveillant que le roi leur avait réservé, et ils priaient Dieu d'achever l'œuvre de conversion commencée en lui (2).

« Peu de jours » après la solennelle réception, ils apprirent que le souverain se proposait de dépêcher un ambassadeur en Europe pour porter sa réponse au Pape et au Roi de France. Avant d'en rien écrire en Europe, il importait de savoir si cette nouvelle était fondée : ils en parlèrent donc au ministre d'Etat, qui interrogea le roi ; au bout de huit jours, les Vicaires Apostoliques reçurent une confirmation officielle de la rumeur : Phra-Naraï avait l'intention d'envoyer une ambassade en Europe dès l'année suivante.

L'officier qui leur apportait ce message leur transmettait en même temps une invitation : le monarque, qui résidait alors à Louvo (3), leur promettait une nouvelle audience.

(1) Lambert avait fait savoir le premier à la Cour de Siam que Pallu revenait d'Europe avec des lettres et des présents pour le roi.

(2) Ils enverront bientôt à Louis XIV (8 novembre 1673) un compte rendu sommaire de l'audience, où ils formuleront l'espérance du départ d'une ambassade siamoise pour Paris. A. M.-E., vol. 858, p. 263. Launay, *Siam*, D. H., t. I, p. 50.

(3) Louvo est située à deux journées environ au nord d'Ayouthia, dans le voisinage des montagnes (voir la carte insérée dans l'ouvrage de La Loubère sur le Royaume de Siam ; elle est reproduite par Launay, *Histoire de la Mission de Siam*, appendice). Le roi y allait passer tous les ans quatre ou cinq mois pour se donner le divertissement de la chasse aux tigres et aux éléphants et pour échapper à l'étiquette de

Les évêques hésitèrent d'autant moins à se rendre près de lui, qu'ils espéraient profiter de l'entretien auquel il les conviait, pour lui parler de la foi catholique.

Ils s'embarquèrent tous les trois, avec M. de Courtaulin quatrième, sur un bateau à vingt-six rames que le gouverneur d'Ayouthia avait équipé pour eux : c'était le 19 novembre. Ils arrivèrent à la résidence royale le lendemain, vers sept heures du soir, et descendirent dans une maison que le ministre leur avait fait préparer. Leur réception fut fixée au 22. Comme le roi était au parc, il leur envoya deux éléphants pour le trajet : Pallu et Lambert montèrent sur l'un d'eux et se tinrent assis de front, en rochet et en camail ; Laneau se plaça sur l'autre, en soutane et manteau long ; ils parvinrent ainsi jusqu'à l'entrée du parc.

Là, derrière de fortes palissades, les chasseurs du roi avaient fait entrer la veille un éléphant sauvage, et le roi, placé sur une légère éminence, s'intéressait à le voir dompter (1) : monté sur un magnifique éléphant noir, coiffé d'un bonnet cerclé d'une couronne d'or constellée de diamants, dominant, de sa monture, la foule des officiers à pied, les soldats porte-étendards, les éléphants et les chevaux de main massés en arrière, il avait très grand air.

Dès que les évêques furent en vue, le ministre alla au-devant d'eux et les amena près du roi ; celui-ci « les fit approcher si « près de lui, que les trompes des éléphants pouvaient le toucher », et cette bienveillance évidente donna quelque jalousie à certains courtisans.

la capitale ; les mandarins de la Cour se déplaçaient avec lui, les uns se faisant construire pour la saison des maisons de bambous, les autres demeurant sur leurs bateaux, dans de petites chambres de planches assez propres.

(1) Les évêques n'ont décrit aucune des phases de la chasse aux éléphants. Heureusement leurs missionnaires n'ont pas été aussi réservés : le vol. 858 des A. M.-E., p. 475, a un vrai petit traité sur la manière de prendre les éléphants ; Mgr Pallegoix y consacre une page dans *Description du Royaume Thai ou Siam*, Paris, 1854, t. I, p. 150, et le P. Tachard, S. J., dans le *Voyage de Siam* précité, en parle à deux reprises pp. 198 et 340. Quand un éléphant sauvage est signalé dans les environs de Louvo, on envoie dans sa direction des éléphants femelles, qui le ramènent bientôt avec eux. On fait défiler les bêtes une à une dans un étroit couloir entre deux palissades très solides ; dès que le monstre sauvage y est engagé, deux portes se rabattent devant et derrière lui : il reste à l'enchaîner et à le maîtriser par la faim.

L'entretien du roi et des évêques dura environ trois heures, « qui fut tout le temps qu'on employa à dompter cet élément phant furieux ».

Comme la première fois, Phra-Naraï s'enquit de la santé du roi de France, de la maison royale, des princes du sang, des troupes et des conquêtes de Sa Majesté. Puis, il demanda pourquoi les évêques avaient passé tant de mers et pourquoi Louis XIV avait bien voulu envoyer si loin ses sujets : les prélats lui expliquèrent « comment le zèle du salut des âmes en « estoit la seule cause, et lui firent entendre que le Roy Très-« Chrestien avoit beaucoup d'ardeur pour estendre le Royaume « de Dieu ». Le monarque siamois, que les précédentes réponses des Vicaires Apostoliques avaient déjà charmé, manifesta la plus vive admiration pour le roi français et il dit qu'il serait bien aise de contribuer à ses glorieux desseins : il lui offrait donc un port, avec la possibilité d'y bâtir une ville, qui pourrait prendre le nom de Louis le Grand et devenir plus tard la résidence d'un vice-roi (1). Enfin il interrogea ses visiteurs sur le Pape, sa nationalité, les états et les villes qu'il possédait : Laneau profita de l'occasion pour raconter « la conversion du « Grand Constantin, les merveilles de son baptême et les « grands bienfaits que cet empereur (2) et ses successeurs ont « faits au Saint-Siège et à l'Eglise » ; sans doute était-il heureux de montrer par un exemple fameux comment les rois eux-mêmes se convertissent. Si le roi de Siam ne se convertit pas, du moins il écoutait avec une attention bienveillante, et il demanda à ses interlocuteurs, avant de les congédier, de ne point quitter Louvo avant de le revoir.

Le lendemain, les trois Français allèrent rendre visite au ministre, pour le remercier de la sollicitude qu'il leur avait témoignée. Avec lui aussi, la conversation prit vite un tour intéressant, car, après des questions de politesse et des offres de bons offices, il interrogea les prélats sur les principaux mystères de la vie de Jésus-Christ, sa naissance à Bethléem, sa mort, sa résurrection, son ascension ; rien ne pouvait être plus agréable aux missionnaires que d'être invités ainsi à exposer les principaux articles de leur foi ; pourtant ils doutaient du ré-

(1) Voilà ce qu'obtenaient pacifiquement trois évêques missionnaires ! La ville promise par Phra-Naraï n'a jamais été construite par la France.

(2) Est-ce une allusion à la prétendue « donation de Constantin » ? Peut-être.

sultat de l'entretien « à cause de l'attachement extrême que « [le ministre] a toujours fait paroître pour le culte de ses « idoles ».

Les jours suivants furent consacrés à des échanges de politesses avec les mandarins. Le 27, le souverain envoya aux évêques, dans quarante bassins d'argent, des fruits et des confitures, accompagnés de deux chevreuils ; le ministre avait joint ses présents à ceux du roi son maître.

Une nouvelle, envoyée par M. de Chandebais (1), vint mettre plus d'aisance encore dans les relations des évêques avec la Cour. Le ministre s'était plaint précédemment de ce qu'un vaisseau siamois eût été mis à mal par la flotte française et les Vicaires Apostoliques avaient expliqué la méprise : ce vaisseau naviguait sous pavillon hollandais ! Le fait nouveau qu'apportait le courrier de M. de Chandebais était celui-ci : M. de la Haye avait arrêté à Masulipatam un autre bâtiment du roi de Siam, pensant qu'il appartenait aux Maures ; mais quand il avait su sa nationalité, il s'était hâté de le relâcher et il profitait de l'occasion pour faire dire à Phra-Naraï qu'il ne demandait qu'à lui être agréable ; le procédé plut extrêmement au monarque siamois.

Bientôt le souverain convia les évêques à assister au combat d'un tigre contre un éléphant, qu'il allait faire donner en leur honneur. Ces spectacles, qui opposent toute la souplesse du félin à l'énorme fureur du pachyderme, et où les deux fauves déploient un acharnement égal, sont très goûtés de toute la société siamoise, avide d'émotions violentes et de sang versé. Mais était-ce pour des divertissements de ce genre que les Vicaires Apostoliques avaient traversé le monde ? N'avaient-ils pas là l'occasion de donner à la Cour un exemple de modération ? Ils firent donc « supplier le Roy de trouver bon qu'ils ne « se rendissent pas à ce spectacle, ajoutant que, s'ils avaient « assisté à la prise d'un éléphant lorsque sa Majesté y était « présente ce n'avait été que pour avoir l'honneur de lui « parler » (2).

(1) M. de Chandebais, qui avait été laissé à Rajapour, s'y était guéri de sa paralysie, et était arrivé au Siam « vers la fin de 1673 ». *Relation des Missions... des Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 125.

(2) Moins austère l'abbé de Choisy écrira, une douzaine d'années plus tard : « Tous les jours, plaisirs nouveaux. Nous avons vu le combat de trois éléphants contre un tigre... » Et il le décrira complaisamment : *Journal du Voyage de Siam, Trévoux, 1741*, p. 335.

Le roi admit si bien leur excuse que, le 1^{er} décembre, vers sept heures du matin, il leur envoya trois éléphants et l'ordre de se rendre au Palais où il voulait leur accorder encore une audience. Ils se mirent donc en route et furent reçus avec le même cérémonial que la première fois. L'entretien dura environ une heure et demie et fut un cours de géographie politique et religieuse par demandes et réponses : combien y avait-il de rois et de royaumes chrétiens ? comment les nommait-on ? quelles différences confessionnelles y avait-il entre eux ? etc. Quand il se trouva suffisamment instruit, le roi demanda aimablement aux Vicaires Apostoliques s'ils désiraient rester à Louvo. Mais comment auraient-ils pu acquiescer à l'invitation royale, si gracieuse fût-elle ? Ayouthia n'était-il pas le centre de leur action ? Ils répondirent donc négativement à cette « honnêteté extraordinaire ».

Le soir même, après avoir fait leurs adieux au ministre et à plusieurs mandarins plus importants, Pallu et Lambert se rembarquèrent sur le Ménam (1), et, portés par le courant rapide du grand fleuve, arrivèrent à la capitale du Siam dès le lendemain matin.

Les audiences royales d'Ayouthia et de Louvo eurent des suites heureuses.

Ce fut manifeste dès la grande parade navale que le roi donnait tous les ans à son peuple. En effet, comme tous les souverains orientaux, Phra-Naraï, qui vivait habituellement éloigné de ses sujets, voulait leur imposer une fois par an une idée splendide de sa magnificence : au jour choisi, il commandait donc une démonstration nautique sur le Ménam, pour laquelle il se faisait équiper un navire tout ruisselant d'or, où il apparaissait dans le costume le plus somptueux ; deux cents autres bateaux, montés par les mandarins, lui faisaient escorte et tout le peuple se pressait sur les rives pour voir passer le cortège naval, sous l'effort cadencé de milliers de rameurs.

Or, en cette année 1673, le roi donna l'ordre à ses officiers de suivre un itinéraire nouveau et de le conduire à hauteur du lieu où les missionnaires avaient leur maison (2) ; du bateau il l'examina avec une attention bienveillante et déclara que leur

(1) Laneau resta sur place pour cinq ou six jours, afin d'y négocier certaines affaires qui intéressaient la Mission.

(2) On peut voir ce terrain, au sud de la capitale, sur la carte de M. de Courtaulin, reproduite par Launay dans *Histoire de la Mission de Siam*, en appendice.

terrain n'était pas assez vaste, ajoutant qu'il leur donnait le camp voisin (c'était le camp des Cochinchinois) (1) et qu'il voulait y bâtir une magnifique église, la première cathédrale du Siam. Passant aux actes, il commença bientôt à faire transporter des matériaux et demanda aux missionnaires de lui montrer le plan de l'édifice qu'ils se proposaient d'élever (2).

Phra-Naraï avait, à l'endroit des évêques, des attentions plus personnelles encore : ainsi, Lambert de la Motte étant tombé malade dans le courant de décembre, le roi lui envoya deux de ses médecins pour le soigner et ordonna à quelques-uns de ses mandarins d'aller prendre de ses nouvelles (3).

Le Vicaire Apostolique guérit et remercia le roi de sa bienveillance (4). Mais, quelques jours plus tard, il donna au monarque un autre sujet d'inquiétude : le roi de Cochinchine venait de faire savoir qu'il ouvrait à Lambert l'entrée de ses Etats, qu'il l'autorisait à bâtir une église et une résidence à Faïfo, et qu'il permettait dans tout le royaume le libre exercice et la libre prédication de la religion chrétienne (5). La Cochinchine étant la mission propre de Lambert, il était bien naturel que l'évêque pensât à s'y rendre : déjà une barque cochinoise, bientôt suivie par un vaisseau du roi de Cochinchine, venait se mettre à sa disposition pour la traversée (6).

Le Vicaire Apostolique avait pris une place assez grande dans la pensée du souverain siamois, pour que celui-ci éprouvât de la peine de ce projet de départ (7).

Ne pourrait-on pas tirer parti de la sympathie royale ? Les trois Evêques résolurent donc de poser en quelque sorte leurs conditions : Lambert demeurerait au Siam si le roi accordait des lettres patentes autorisant la prédication des missionnaires et le passage de ses sujets à la foi catholique (8).

Le monarque devait d'autant plus aisément prendre au sé-

(1) Lambert écrivit au roi pour lui demander d'assigner un autre camp aux Cochinchinois dépossédés, A. M.-E., vol. 176, p. 897.

(2) Lettre à M. Gazil du 31 janvier 1674, A. M.-E., vol. 857, p. 293. Une copie de ce plan fut envoyée à Paris et les Procureurs le firent graver « pour contenter la curiosité et la dévotion du public ».

(3) L'un des médecins se convertit à la foi catholique, A. M.-E., vol. 876, p. 897.

(4) 2 février 1674, *ibid.*

(5) *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 148.

(6) *Ibid.*, pp. 243 et 245.

(7) A. M.-E., vol. 876, p. 898.

(8) 7 mars 1674. *Ibid.*

rieux la démarche de Lambert que, vers ce temps-là, Pallu faisait demander à la Cour un passeport pour le Tonkin (1), non point qu'il en eût reçu, comme de Cochinchine, des nouvelles favorables, mais parce qu'il voulait pénétrer enfin sur le territoire de cette mission, où travaillaient, en pleine persécution, ces prêtres admirables qu'étaient MM. Deydier et de Bourges.

Pour obtenir plus facilement la liberté qu'ils sollicitaient du roi de Siam, Lambert et Laneau se rendirent à Louvo le 9 mai 1674 (2).

Déjà, à la requête des Evêques, Phra-Naraï avait déclaré de vive voix, dans une réunion publique des grands de sa Cour, qu'il ne voulait empêcher personne de se faire chrétien; déjà même il avait fait dire secrètement à Lambert de la Motte qu'il donnerait, au temps favorable, un édit solennel de tolérance en faveur de la religion du Christ; cette disposition du roi, vite connue, n'avait pas tardé à porter ses fruits en diminuant les préventions des uns et en facilitant la conversion des autres (3).

Le moment n'était-il pas venu de publier l'édit ? Le roi fut pressenti par un de ses favoris : il se contenta de dire, en présence de toute la Cour, qu'il ne défendait point à ses sujets de passer au christianisme, mais qu'il ne voulait point le déclarer par édit, parce qu'on le prendrait « pour un com-mandement exprès ».

Les Evêques alors réclamèrent les passeports de Pallu pour le Tonkin et de Lambert pour la Cochinchine. « Le premier « fut accordé sans peine, et l'on donna mesme par un sur-« croist d'honesteté, à M. d'Heliopolis, pour la seureté de sa « personne six pieces de canon, de la poudre et des boulets (4) « que le capitaine du vaisseau sur lequel il devoit monter « avoit demandé qu'on lui prestât. Mais a l'égard de M. de « Berithe, on le refusa absolument; on lui dit que Sa Majesté « ayant jetté les yeux sur luy pour l'envoyer en Europe, elle « n'avoit pas jugé à propos de l'éloigner de sa Cour, où elle « auroit peut-estre besoin de son service dans un peu de « temps ».

(1) 21 avril 1674. *Ibid.*

(2) *Ibid.*

(3) Ceci se passait sans doute au mois d'avril 1674. Cf. *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 234.

(4) V. le détail de cette artillerie A. M.-E., vol. 103, p. 86.

Cependant, depuis le retour de Pallu (27 mai 1673), un an s'était passé. Durant ce laps de temps, l'Evêque, en outre des grands événements que nous avons cités (réceptions du roi à Ayouthia et à Louvo, sacre de Laneau à Ayouthia le jour de Pâques 1674) (1), avait pris part aux mille petits faits qui constituaient la vie quotidienne de la Mission (2) et qui ont été notés au jour le jour dans le *Journal de la Mission* (3) : baptêmes, instruction de catéchumènes, visites de prisonniers et de malades etc... Toutefois, gêné par l'ignorance de la langue siamoise, le Vicaire Apostolique n'y avait pas la part prépondérante : il s'était réservé plutôt les questions d'intérêt général (4) et même la révision des archives, car il tenait à ce que tout fût en ordre, non qu'il eût l'âme d'un bureaucrate, mais par souci d'homme d'action qui entend voir clairement ce qu'il peut faire (5) ; dans ses moments libres, il s'était mis à la lecture de Lancelot et s'y intéressait beaucoup (6).

Quand il formulait des projets qui lui fussent plus spécialement personnels, il revenait sans cesse à l'idée d'aller enfin au Tonkin. Le 31 juillet 1674, il écrivait : « Tout se dispose pour « le voyage du Tunquin ». A cette date, il pensait que le plus

(1) Le prélat consécrateur fut Lambert ; les assistants furent Pallu et Chevreuil. *Ibid.*, p. 232.

(2) Parmi ces faits il faut en mentionner un ici : « Vers le commencement d'octobre 1673 », les Vicaires Apostoliques jugèrent nécessaire d'envoyer un de leurs compagnons en Europe, pour exposer diverses affaires à la Propagande et ramener des missionnaires ; leur choix tomba sur M. de Foissy de Chamesson. Le pieux gentilhomme partit de Mergui le 15 mars 1674 et aborda à Masulipatam le 15 avril ; là il fut fait prisonnier par le gouverneur et jeté en prison ; après des souffrances héroïquement supportées, il mourut à Golconde, le 25 août 1674. La *Relation des Missions... des Années 1672, 1673, 1674, 1675*, consacre plusieurs chapitres à la vie et aux vertus de ce grand chrétien. On se rappelle qu'il avait suivi Pallu dès son premier voyage (janvier 1662).

(3) Ce *Journal* est malheureusement incomplet. A. M.-E., vol. 876, p. 898. Launay, *Siam D. H.*, t. I, p. 56, sq.

(4) Parmi ces questions d'intérêt général trouvait place alors, dans la pensée de Pallu, un projet de règlement du Séminaire, qu'il adressait à M. Gazil, le 31 janvier 1674, A. M.-E., vol. 857, p. 293, Launay, *Lettres*, t. I, p. 201.

(5) Lettre à M. Gazil, A. M.-E., vol. 857, p. 293. Il exprimait quelques désirs : il demande des horloges, dont une pour l'église, un *corpus* de droit canonique, avec la glose, des livres relatifs aux mines, pour le roi ; mais surtout il réclame à grands cris des renforts en missionnaires.

(6) *Ibid.*

aisé pour effectuer la traversée serait de prendre la qualité de chapelain du vaisseau ; une fois arrivé là-bas, ne pourrait-il pas, puisque ses chers fils, MM. Deydier et de Bourges, passaient pour marchands, être admis comme aumônier dans leur « factorie » ? (1)

Il avait demandé son passeport le 21 avril, comme nous l'avons dit précédemment, et l'avait obtenu dans le courant de mai.

Il se proposait de partir sans retard, dans ce même mois (2) et chercha « plusieurs commoditez » (3) pour le trajet, mais elles lui manquèrent toutes.

Un chevalier français, qui résidait au Siam, s'offrit alors à le passer dans sa Mission.

Il s'appelait M. du Hautmesnil ; c'était un gentilhomme normand, honnête homme mais quelque peu aventurier, qui voyageait avec sa femme et sa fille, en cherchant des occasions de gagner de l'argent ; il avait rencontré une première fois Pallu à Fort-Dauphin et avait lié connaissance avec lui. Quelques mois plus tard, à Surat, l'évêque lui avait rendu un signalé service ; car, voyant le gentilhomme dénué de tout et apprenant que sa fille (qui était fort belle, mais moins sage que belle, puisqu'elle avait des « galants ») était en danger de se perdre si elle ne se mariait, il lui avait prêté 12.000 livres pour qu'il les employât en marchandises et constituât avec son bénéfice la dot de la jeune fille. M. du Hautmesnil avait pu faire d'heureuses affaires, grâce à l'initiative de l'Evêque. Les deux hommes s'étaient suivis jusqu'à Bantam ; puis le chevalier, devançant le Vicaire Apostolique, était passé de là directement au Siam.

C'était ce Français qui, voyant Pallu empêché de se rendre au Tonkin, lui offrait de l'y transporter, moyennant une nouvelle avance de fonds : il équiperait un petit bâtiment, achèterait des marchandises qu'il irait vendre au Tonkin et y

(1) *Ibid.* Il se rendait bien compte que le plus simple eût été de consacrer évêque l'un des deux missionnaires, mais il ne s'en reconnaissait pas le pouvoir et il pressait M. Gazil de le lui obtenir de Rome.

(2) Lettre à Colbert, A. M.-E., vol. 857, p. 282.

(3) *Relation des Missions...ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 273. Les deux autres Vicaires Apostoliques lui demandaient alors de retourner en Europe pour traiter en cour de Rome des intérêts généraux des Missions. Mais Pallu avait un tel désir d'atteindre enfin le territoire qui lui avait été confié qu'il résista aux instances de ses collègues. Lettre à M. de Brisacier, du 3 novembre 1677, A. M.-E., vol. 103, p. 364, Launay, *Lettres*, t. I, p. 212.

déposerait l'Evêque en lieu sûr. Pallu accepta : il emportait 8 à 10.000 livres destinées à la Mission du Tonkin ; il les avancerait à M. du Hautmesnil pour ses achats, à condition que tous les bénéfices fussent pour le négociant, car il ne voulait pas, lui, l'Evêque, avoir même l'apparence de faire du commerce (1).

L'homme fit donc fabriquer et parer son bateau qu'il nomma *la Conception* ; il y chargea pour 13.000 livres de marchandises (2) et se tint prêt à partir : la mousson était précisément alors très favorable à la traversée.

Mais voici que survinrent de Batavia deux gros vaisseaux hollandais, armé en guerre, qui se postèrent dans « le port de Siam » (3) et le fermèrent aux bâtiments français, jusqu'après la mousson : le dernier ne se retira que le 6 ou 7 août.

Fallait-il partir quand même ? Pallu pensait que ce serait téméraire. Mais M. du Hautmesnil lui affirmait que le voyage restait possible, pourvu qu'on mît à la voile le 20, et l'Evêque se laissa convaincre.

Prenant avec lui trois serviteurs (4), il s'embarqua à la date convenue, 20 août 1674 (5) : il commençait une traversée dont il ne pouvait soupçonner ni les péripéties ni le terme (6).

(1) A. M.-E., vol. 6, p. 300. La précaution ne l'empêcha pas d'être accusé plus tard de commerce illicite.

(2) Surtout du poivre ; voir la liste des marchandises et leur estimation, A. M.-E., vol. 103, p. 85.

(3) S'agit-il de Ayouthia ou de Bangkok ? Les textes ne sont pas explicites. A. M.-E., vol. 103, p. 29.

(4) Michel, Saint-Lubin, Antoine le chirurgien ; Michel est probablement ce Michel Lemoine qui accompagnait Pallu depuis Port-Louis : les deux autres sont peut-être les deux Français recueillis par l'évêque à Tenasserim, l'année précédente.

(5) Les documents ne disent rien des adieux de Pallu à ses amis les missionnaires.

(6) La *Conception* était un bâtiment de soixante-deux tonneaux, qui avait coûté 2.000 livres. A. M.-E., vol. 103, p. 85. Sur les comptes de l'évêque avec son capitaine, cf. A. N., — MM. — 502, pp. 116 et 117.

CHAPITRE XVI

LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE (1674-1677)

La Conception mit à la voile le 21 août 1674 (1). Les vents, qui s'étaient montrés contraires dès la sortie du port, devinrent favorables « cinq ou six jours après », et permirent de couvrir une assez grande distance en quarante-huit heures ; mais le capitaine ne remarquait pas que, en même temps, des courants le portaient à la terre ; le soir du 28, le navire se trouva ainsi, à l'improviste, engagé entre une île et la côte du Cambodge ; on mouilla les ancres. Le jour suivant, la violence des eaux augmenta si bien que l'une des ancres se rompit et que l'autre se mit à chasser ; on courait se briser sur une roche, si on ne s'était hâté de couper le câble ; laissant à la mer ses deux ancres, M. du Hautmesnil s'efforça de sauver le bateau, qui était heureusement robuste et très maniable. Pour comble de malheur, la pompe ne fonctionnait pas, et pourtant on avait déjà embarqué deux coudées d'eau (2). On dut revenir en arrière et côtoyer la rive du Siam ; chemin faisant, on parvenait à réparer la pompe et à épuiser l'eau.

Enfin, le 2 septembre, une brise de terre aida le navire à s'éloigner des îles de la côte et à gagner la pleine mer pour reprendre sa direction. Il fit alors plusieurs jours de route facile : le 5, il doublait Poulo Ouai, le 6 Poulo Panjang, le 7 Poulo Obi, le 9 Poulo Condore.

(1) Pour le voyage autour du monde, les sources sont les lettres de Pallu, conservées aux A. M.-E., vol. 103. Elles ont déjà été utilisées au xvii^e siècle par les Procureurs et Directeurs du Séminaire M. E., pour la publication de la *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 273 sq.

(2) Pallu se demandait si l'accident n'était pas dû à la malveillance, et si une main hostile n'avait pas essayé de « saboter » (comme nous disons) son voyage. A. M.-E., vol. 103, p. 30.

Passé cette île, on entrait dans la mer de Chine ; or, les navigateurs du ^{xvii}^e siècle redoutaient beaucoup un ensemble d'îles et de récifs, les uns visibles, les autres sous-marins, qui la barrent sur une longueur de quatre-vingts lieues, au large des côtes de l'Annam et qui s'appellent les Paracels (1) : est-ce qu'on essaierait de se glisser entre ces rochers et la terre ferme ? tâcherait-on, plutôt, de les contourner par la haute mer ? Il parut plus prudent de prendre la première route, parce qu'elle était la plus connue.

On eut d'abord quelque difficulté, à cause des courants, à s'engager dans ce couloir, « le canal de Cochinchine », comme on disait, car le navire se trouva tout d'un coup à quelques brasses d'une roche sous-marine où il se serait brisé sans une manœuvre hardie du capitaine.

Pendant « un ou deux jours » on courut dans le canal, en direction du nord, et l'on aperçut de loin le cap Varella. Alors, le vent tomba et ce furent de longues journées sans brise, pendant lesquelles le bateau s'immobilisait. Puis, voici que de violents courants se formèrent, qui semblaient venir de ce fameux cap que l'on voulait doubler, et qui en repoussaient le bateau : le capitaine louvoyait de son mieux, pour profiter du moindre souffle d'air, faisant jusqu'à vingt bordées dans les mêmes parages, mais les courants ressaisissaient le navire durant les calmes et lui faisaient perdre ce qu'il avait gagné sous le vent : on trouvait un égal péril, soit à se rapprocher de la côte, partout rocheuse et inaccessible, soit à s'avancer vers la haute mer, à cause des récifs.

Lorsque les vents tombaient, ce qui arrivait très souvent, le navire était livré à la merci des courants, et porté tantôt vers les rochers de la côte, tantôt vers ceux des Paracels ; Pallu estimait que, seule, une protection particulière de Dieu les avait gardés contre un naufrage imminent, spécialement deux fois, où un vent de terre s'était levé juste au moment où ils allaient se briser contre des écueils et avait duré le temps nécessaire pour les tirer du péril.

Malgré les éléments contraires, on avançait quelque peu vers le nord ; et Pallu avait un tel désir d'arriver enfin au Tonkin, comme M. du Hautmesnil de l'y conduire, qu'ils maintenaient l'un et l'autre leur résolution de poursuivre le voyage.

Mais les conditions de la navigation empiraient, les courants

(1) On peut voir ces récifs figurés sur les cartes du temps.

marins devenant plus violents : un jour, malgré une brise favorable, on fut quatorze heures sans avancer. Un peu après, le vent s'éleva plus fort, et on résolut d'en profiter, même si les voiles et les mâts devaient en souffrir ; on gagna la haute mer « pour l'avoir plus favorable et pour éviter les courants », et l'on alla ainsi à une vitesse de deux lieues environ par heure, jusque vers minuit ; à ce moment, sous la lumière de la lune qui brillait, les hommes de garde reconnurent un promontoire : ce devait être le fameux cap Varella que l'on s'efforçait depuis si longtemps de passer ; ils éveillèrent le capitaine pour l'observer avec lui, jetèrent la sonde à plusieurs reprises : tout concordait à faire penser qu'on était enfin à la hauteur de cette pointe. La nuit, une belle nuit diaphane, se termina dans cette espérance. Mais l'aube naissante apporta une amère désillusion : le navire se trouvait tout encerclé de rochers, très visibles à la clarté du jour, dans une grande baie (1) dont on avait aperçu l'entrée la veille au soir, quand le vent avait commencé à souffler. « Dieu seul sait, écrit Pallu (2), de combien de périls « il nous deslivra durant cette nuit, n'y ayant que lui seul qui « connoisse la multitude des roches entre lesquelles nostre « vaisseau passa. Nous en sortimes... à la faveur d'un petit « vent que Dieu nous envoya fort à propos pour nous en re- « tirer ».

Les navigateurs commencèrent à penser que ce serait tenter la Providence que de s'obstiner davantage dans leur dessein ; d'ailleurs, l'eau allait manquer. Ils résolurent donc de relâcher dans la capitale du Chiampa, que nous appelons maintenant Phan-Rang, pour s'y ravitailler. On en était tout près, car l'on n'avait qu'à doubler une petite pointe pour y arriver. Mais, le vent ayant tourné, on essaya vainement pendant deux jours de passer le cap, et, loin de l'atteindre, on dut regagner la haute mer pour éviter un banc de sable sur lequel on risquait de s'échouer.

On courut alors des bordées pour ne point s'éloigner trop du promontoir qu'on voulait franchir. Cependant, le vent grandissait et faisait renaître l'espérance qu'on pût enfin dépasser le cap Varella. Le navire reprit donc la direction du nord.

Cette tentative faillit lui être funeste, car les courants le por-

(1) Quelle baie ? Pallu ne le dit point et l'on peut hésiter entre celles de Cam-Ranh, de Nha-trang, de Hon-Kohé.

(2) A. M.-E., vol. 103, p. 32.

lèrent droit sur les Paracels ; c'était le soir ; le capitaine fit virer le navire de proue en poupe et s'abandonna pour la nuit à la garde de la Providence ; que se passerait-il pendant ces longues heures où l'on ne pouvait se défendre aucunement contre les roches qui guettaient les flancs du bateau ? Or, on s'aperçut, lorsque le jour parut, que l'on était sorti indemne du couloir du Paracels. Le bonheur de cette sortie sembla si extraordinaire que M. du Hautmesnil faillit s'en pâmer de joie et qu'il se précipita dans la chambre de Pallu pour célébrer avec lui la « main toute puissante de Dieu » ; c'était le 29 septembre.

Puisque les diverses tentatives qu'on avait faites avaient échoué, on se résolut d'abord à naviguer vers le sud : on espérait soit pénétrer dans la rivière du Cambodge (1), soit se mettre à l'abri de quelque île et y faire de l'eau.

Mais voici que les courants portaient le vaisseau vers l'île de Bornéo, dont l'abord paraissait « plus à craindre que la mort » ; d'autre part, la mer grossissait chaque jour davantage et fatiguait le bâtiment. Après un ou deux jours de course vers le sud, le capitaine décida de reprendre la direction du nord et de relâcher où les vents les porteraient.

Or, les vents soufflèrent pendant plus de douze jours en direction de Manille.

Le 14 octobre, l'atmosphère devint subitement orageuse ; dans la nuit, un épouvantable typhon éclata, qui dura plus de vingt heures : les eaux mugissaient, creusaient des gouffres où le navire semblait s'engloutir, se relevaient en montagnes qui se projetaient jusqu'aux vergues ; les vents tourbillonnaient dans toutes les directions ; le vaisseau parut vaincu par l'effort des éléments : il avait été couché sur le côté et nulle manœuvre ne pouvait le redresser. Vite on le déchargea de tout ce qu'on put sacrifier : on jeta à la mer les câbles et amarres qui n'étaient pas absolument indispensables, les coffres et les ballots qui se trouvaient sur le pont ; on brisa la chaloupe pour la vider de l'eau qui la remplissait toujours ; on coupa un des mâts et l'on en aurait abattu d'autres, si le bâtiment ne s'était enfin rétabli. M. du Hautmesnil, était toujours demeuré sur le pont, ayant souvent de l'eau jusqu'à mi-corps, encourageant les marins par l'exemple et par la parole, vrai animateur de

(1) Le Mé-Kong.

cette poignée de braves qui luttait désespérément contre la fureur de la tourmente.

Quant à Pallu, il était resté, pendant cette effroyable tempête, dans la chambrette qui lui était réservée, et où il recevait sa part des paquets de mer (1). Comment s'y comportait-il ? « J'y jouissois, par la grace de Dieu, d'une très grande paix, attendant dans le silence tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner et j'observois avec soing tous les moments pour aller au secours de l'équipage quand il seroit temps, c'est-à-dire quand tout seroit désespéré....., pour nous disposer tous ensemble à [mourir] (2) chrestienement. O qu'il est bon et salutaire de se trouver en de semblables occasions ou l'on connoist par experience combien Dieu est proche de ceux qu'il luy plaist d'exercer, et les grands avantages qu'il y a d'estre dans la nécessité de ne pouvoir recourir qu'à luy seul (3) et d'attendre de sa pure bonté tout ce qui nous est nécessaire ! Il en demeure ensuite une certaine vigueur, un repos et une satisfaction dans l'âme qu'elle ne connoissoit pas auparavant ; c'est ce qui faisoit dire à saint François de Xavier, dans tous les périls où il s'est trouvé, [qu'il] (4) ne souhaitoit et ne demandoit à Dieu d'en estre délivré que pour estre exposé à de plus grands pour son amour ».

Si la tornade était d'une violence inouïe, elle n'était peut-être pas le plus grand danger : ce qui paraissait le plus à redouter, c'étaient des infiltrations d'eau dans la cale remplie de poivre, car on ne pouvait point en découvrir les voies et d'autre part, la pompe fonctionnait très mal. Par contre, l'eau potable manquait absolument ; depuis quinze jours, les navigateurs ne buvaient que de l'eau salée ; encore en avaient-ils si peu qu'il y avait une semaine qu'ils faisaient cuire le riz une fois seulement par jour.

Cependant Pallu bénissait la Providence de quelques interventions miséricordieuses : un jour il plut assez pour que l'on pût se réapprovisionner en eau douce ; une autre fois

(1) Ses lettres, et surtout son registre, qui porte le n° 107 des A. M.-E., portent encore aujourd'hui la trace de ces coups de mer.

(2) Le texte des A. M.-E., vol. 103, p. 33, porte « à nous disposer » ; cette répétition est un lapsus ou de Pallu ou du copiste (car ces pages ne sont pas de la main de Pallu) ; et la *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 276, a eu raison de lire « mourir ».

(3) La *Relation...* précitée a arrangé cette phrase.

(4) Le texte a « qui ».

que l'eau de mer s'était accidentellement mêlée à l'eau potable, on prit tant de poissons qu'on put se rafraîchir durant huit à dix jours.

L'équipage, qui était de douze personnes, n'en pouvait plus de fatigues et de privations : à tout prix il fallait se résoudre à aborder quelque part.

Or, alors que le capitaine n'avait pu prendre la hauteur du soleil durant toute la traversée, il y parvint à la latitude de Manille où il était forcé de relâcher. Et bientôt la vue de la terre vint rendre la vie à tous les voyageurs épuisés : on était en face de Cavite le port de Manille ; c'était le 17 octobre. Deux jours après on jetait l'ancre dans le port. On était tout heureux d'avoir échappé à la mer : à la méchanceté des éléments allait succéder celle des hommes.

A peine le bateau français s'était-il arrêté qu'une chaloupe se détacha d'un vaisseau à l'ancre et vint y accoster ; le chef monta à bord, salua les arrivants, leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient, puis se retira. Le commandant du vaisseau en question était un portugais auquel Pallu avait rendu quelques services. Voulut-il faire sa cour, aux dépens de l'évêque, au capitaine de Cavite ? ce qui est sûr, c'est que, au moment où les envoyés de M. du Hautmesnil et de l'Evêque (le pilote et le secrétaire) (1) se présentèrent au capitaine, ce Portugais s'éleva avec violence contre la France et les Missions et traita de fourberie le récit que le pilote faisait de cette horrible tempête qui l'avait obligé à se réfugier à Cavite (2).

Sans se montrer aussi violent, le capitaine reçut très froidement les deux envoyés, les interrogea, puis, voyant leur évident épuisement, ordonna qu'on les fit souper et coucher. Pendant ce temps, il envoyait un courrier en toute hâte à Manille pour prendre les ordres du gouverneur, Don Manuel de Léon (3).

Le lendemain, de très bonne heure, il renvoya à leur bord les deux hommes et même rendit au secrétaire de Pallu la

(1) Le secrétaire était porteur d'une lettre pour le Gouverneur, qui est une des plus belles et des plus dignes que l'évêque ait écrites. A. M.-E., vol. 402, pp. 21-23. Launay, *Lettres*, t. II, p. 259.

(2) Il aurait dû être d'autant plus bienveillant que lui-même se trouvait en mer quand le typhon s'était déchaîné et qu'il était venu relâcher à Cavite.

(3) Don Manuel de Léon, gouverneur des Philippines de 1669 à 1677, avait pris une part active aux batailles de Lutzen et de Nordlingen. Il mourut à Manille, le 11 avril 1677.

lettre que celui-ci lui avait fait remettre pour le Gouverneur de Manille. Le même jour, il plaça huit gardes sur le bateau, comme il le faisait ordinairement pour les navires nouveaux-venus, afin d'empêcher les fraudes fiscales, et, dès lors, nul ne put communiquer avec les arrivants. Deux ou trois jours se passèrent ainsi. Pallu gardait son optimisme, tant sa position lui paraissait simple, et nette la raison qui l'avait amené à Cavite.

Le 22 octobre, se présentèrent le vicaire capitulaire de Manille (1), Don Girolamo de Errera, et l'un des quatre auditeurs de l'audience royale, accompagnés « de quelques officiers de « l'une et l'autre justice ».

Don Errera monta le premier à bord avec un jésuite flamand qui lui servirait d'interprète. Après les civilités ordinaires, il ordonna que tout le monde se retirât de la chambre où Pallu l'avait reçu et même posta à la porte un sergent et des officiers. Ces précautions prises, il s'excusa de devoir recourir à certaines mesures qui eussent paru étranges en un autre temps, mais que justifiaient, disait-il, les rapports présents des couronnes de France et d'Espagne (2) ; il assurait, au reste, que le prélat français n'avait rien à craindre.

Après ce préambule, il pria Pallu de lui montrer ses patentes d'évêque et de vicaire apostolique, avec toutes les autres qui pouvaient concerner la mission.

Notre compatriote avait précisément alors sous la main deux pièces originales qu'il avait jointes à sa lettre au Gouverneur et ils les tendit à son interlocuteur : l'une était un bref de Clément X, qu'il avait reçu peu avant son départ du Siam, l'autre une lettre de recommandation « fort obligeante » que le général des Jésuites lui avait fait expédier lors de son dernier séjour à Rome.

L'Espagnol parcourut rapidement ces deux documents, puis demanda à Pallu de lui confier tous les autres qu'il se trouvait posséder, pour qu'il pût les examiner à loisir.

(1) Le siège archiépiscopal de Manille était alors vacant.

(2) On avait appris sans doute, à Manille, que, dès 1672, l'Espagne avait pris parti pour la Hollande contre la France « en lui envoyant les « troupes bataves qui servaient dans ses provinces » ; en juin 1673, « la régente d'Espagne avait fait savoir aux Hollandais que, s'ils tenaient jusqu'en septembre, ils seraient secourus ». Lavis, *Histoire de France*, t. VII 2, pp. 312 et 318. Toutefois, la guerre ne serait déclarée entre les deux couronnes que six mois après l'entrée de Pallu au port de Cavite.

Le Vicaire Apostolique répondit qu'il les lui montrerait volontiers, mais qu'il ne pouvait s'en dessaisir. Don Errera insista ; mais l'Evêque avait de trop bonnes raisons de défiance pour qu'il se laissât aller à quelque concession. Alors le vicaire capitulaire invita le prélat à descendre à terre, pour qu'il pût se loger plus commodément.

Pallu eût préféré rester à bord jusqu'au lendemain, pour avoir le temps de donner aux siens diverses prescriptions. Néanmoins, ne voulant pas se rendre suspect, il acquiesça. Il est vrai qu'il n'avait point attendu jusque-là pour mettre ordre à ses affaires ; dès que le bateau avait approché de la terre, il avait passé en revue tous ses papiers ; sans doute n'en avait-il point trouvé de compromettant ; mais il y en avait au moins d'inutiles et il les avait détruits ; les autres il les avait enfermés dans sa cassette.

La nuit était venue et l'on avait allumé des torches pour quitter *La Conception* et se guider dans les rues du port. Le dignitaire espagnol fit alors porter avis aux jésuites, qui dirigeaient un collège (1) à Cavite, qu'il leur amenait un hôte. Est-ce par hasard ? est-ce intentionnellement ? « les flambeaux s'éloignent » et les voyageurs cheminèrent à tâtons dans les rues obscures ; Pallu croyait même qu'on lui avait fait faire « bien des tours » pour le dérouter.

Au collège, les Pères l'accueillirent avec beaucoup de « démonstrations de respect et de joie ». Après qu'on se fut entretenu une heure avec eux, Don Errera manifesta l'intention de se retirer. L'Evêque voulut-il tirer de lui une innocente vengeance ? Il lui dit en riant qu'il lui avait promis qu'ils souperaient ensemble.

L'autre s'arrêta donc. Mais bientôt il parut inquiet, et Pallu s'excusa de lui causer quelque incommodité en le retenant : « Je vois bien, dit-il que vous avez besoin de repos plus que « de manger ».

Rien ne pouvait être plus agréable à l'Espagnol : il se leva aussitôt et se retira après quelques paroles de politesse.

Mais il n'allait point se reposer : il retourna au vaisseau de M. du Hautmesnil, pour faire une information juridique sur le Vicaire Apostolique, interrogeant séparément le capitaine, les officiers, les matelots et enregistrant leurs réponses. Cette enquête dura jusqu'à minuit. A ce moment, il descendit à terre

(1) C'était le Collège Saint-Ignace.

après avoir laissé bonne garde à bord. Au soleil levant, il était de retour sur le bâtiment et ordonnait d'enlever tout ce qui appartenait à l'Evêque, à commencer par l'écritoire et la cassette ; il faisait faire, d'ailleurs, un inventaire exact de tout ce qu'il prenait et exigeait même que le secrétaire de Pallu en rédigeât une copie (1).

Cependant, l'écritoire et la cassette restaient fermés. Don Errera vint demander au prélat français s'il ne lui confierait pas les clefs qui permettraient de les ouvrir. Celui-ci répondit fermement que les mêmes raisons qui l'avaient obligé, la veille, à lui refuser de lui laisser ses papiers, l'empêchaient encore de lui donner ses clefs ; si on les lui prenait ou si on faisait ouvrir ses meubles de force, il n'opposerait pas de résistance violente ; mais il ne voulait pas qu'on pût lui reprocher, plus tard, d'avoir coopéré à la saisie de ses titres.

Le 24 octobre semble n'avoir pas apporté de fait nouveau.

Le 25, le haut dignitaire revint au collège et interrogea Pallu sur tout ce qui concernait sa mission et ses voyages, à partir de 1658, date de sa consécration épiscopale à Rome ; il inscrivait ses réponses, disant qu'il y était obligé pour rendre compte au Conseil Général des Indes, siégeant en Espagne : c'étaient plusieurs années d'attente en perspective !

On ne pouvait rester toujours à Cavite : le 26, l'Evêque et le vicaire capitulaire s'embarquèrent pour Manille sur le même bateau, et, durant le trajet, Pallu s'appliqua à gagner la confiance de son compagnon, car il savait qu'il était l'ami intime du Gouverneur de Manille. On n'arriva dans la capitale que le lendemain vers 9 heures (2), et l'on se rendit encore au collège des jésuites : ceux-ci reçurent solennellement l'évêque à la porte de l'église, puis, après quelques instants de recueillement, le conduisirent dans un fort bel appartement qu'ils lui avaient préparé (3).

Pallu était-il prisonnier ? Il voulait encore espérer que non,

(1) Pallu reconnaissait que, ce faisant, le vicaire capitulaire ne voulait pas simplement visiter ses papiers ; il se proposait aussi d'éviter que tout ce qui appartenait à l'Evêque fût exposé au pillage des soldats lors du déchargement du vaisseau.

(2) Pallu dit simplement « sur les neuf heures » ; quand il parle ainsi, il s'agit du matin. Pourtant, la *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 283, a ajouté « du soir ».

(3) Pallu put garder près de lui son secrétaire et son valet de cham-

et demanda à voir le Gouverneur pour lui expliquer les raisons si simples pour lesquelles il avait relâché à Manille. L'homme d'Etat fut très aimable (5 novembre 1674).

Le pauvre Evêque vit cependant bientôt qu'il était loin d'être libre, car on ne lui permit même pas de recevoir seul à seul les religieux (1) qui voulaient conférer avec lui : les Auditeurs (2) obligeaient les jésuites à déléguer un des leurs pour assister à tous les entretiens.

Du moins espérait-il voir venir le corps des Auditeurs : il pourrait leur parler, leur prouver son innocence ! Ils ne vinrent point. Il irait donc les visiter chez eux ! Ils firent savoir qu'il valait mieux pour le moment s'abstenir de visite et même lui interdirent toute communication avec qui que ce fût. Et le Vicaire Apostolique se peina de ne point pouvoir s'expliquer devant ses juges et de s'apercevoir que ces juges faisaient en même temps figure de parties.

Il apprit bientôt pourquoi on le suspectait si fort. Le lecteur se rappelle que, deux ans plus tôt, Lambert avait envoyé M. Bouchard à Manille pour y solliciter le concours des religieux (3). Il lui avait confié en même temps le soin de prévenir le Gouverneur de Manille qu'un chef de bandes chinois voulait attaquer la colonie espagnole (4). Chose étonnante ! cet avis amical avait paru louche au Gouverneur, parce qu'il était averti depuis un an déjà de ce danger. Il fut donc porté à voir une feinte dans la mission de M. Bouchard et on l'eût traité comme espion si l'archevêque de Manille ne l'eût pris sous sa protection. Après son départ, le bruit était venu d'Es-

bre. Don Errera se chargea d'un Tonkinois et de deux petits esclaves que l'Evêque emmenait avec lui.

Parallèlement à l'enquête du vicaire capitulaire sur Pallu, l'Auditeur menait une enquête sur M. du Hautmesnil ; puis il avait fait porter toute sa cargaison dans les magasins royaux et amener son vaisseau dans le port. Il avait enfin interné dans la forteresse de Manille le capitaine, son fils, un Anglais et deux Français, et laissé en liberté le reste de l'équipage.

(1) Il s'agissait de dominicains désireux de se donner aux Missions d'Indochine. A. M.-E., vol. 103, p. 60.

(2) Voici les noms des quatre Auditeurs : Francesco Colonna, Francesco de Montemajor e Manilla, Fernando de Esiano, Diego Calderon e Serrano.

(3) V. p. 274.

(4) C'était ce fameux « tyran de Formose », dont il sera question au chapitre XIX. Cf. A. M.-E., vol. 103, p. 59.



ILES PHILIPPINES. — Baie de Manille.

pagne que Louis XIV avait armé une flotte puissante contre les Philippines (1). Pallu n'était-il pas chargé par le roi de France de reconnaître les places fortes de ces îles ? et ne fallait-il pas voir très clair dans les motifs de son débarquement ?

Le voyage du Vicaire Apostolique paraissait suspect pour une autre raison. Quelqu'un avait affirmé aux Auditeurs que toutes les lettres qui étaient expédiées de Rome pour quelque partie des Indes que ce fût, devaient être enregistrées par la cour de Madrid ou celle de Lisbonne. Madrid n'avait point d'intérêts au Tonkin. Mais les partisans du Portugal ne pourraient-ils pas mêler si bien leurs intérêts à ceux de l'Espagne que l'Audience royale ne croirait pas pouvoir dissocier les prétendus droits du Portugal des concessions faites par les Papes à la couronne d'Espagne et se jugerait obligée d'en référer au Conseil Souverain des Indes ?

Comment dissiper ces soupçons ?

Pallu s'y essaya en affirmant le caractère désintéressé et purement religieux du voyage de M. Bouchard et du sien. Quant à ses patentes, il rédigea un mémoire pour montrer qu'elles n'avaient nul besoin du visa du roi du Portugal et le fit porter par un père jésuite au Gouverneur (2) (19 novembre), puis aux quatre Auditeurs (3). A la fin, il déclarait qu'il était prêt à jurer (4), s'il était nécessaire, qu'il n'avait eu d'autre dessein, dans son voyage, « que d'aller au Tonkin pour satisfaire aux « ordres du Saint-Siège » (5).

Son mémoire fut bien accueilli des autorités à qui il l'adressait, et l'Evêque conçut quelque espoir quand il sut que les Auditeurs s'assemblaient pour délibérer sur son cas une première fois, puis une seconde ; en même temps le Gouverneur lui écrivait qu'on cherchait les moyens de « satisfaire à l'une « et l'autre Majesté, c'est-à-dire à Dieu et à l'Eglise » en la personne du Vicaire Apostolique, « et au Roy d'Espagne, « leur maistre ». Mais voici qu'une troisième réunion fut dé-

(1) Ce bruit était faux.

(2) La lettre d'envoi est conservée A. M.-E., vol. 402, p. 31, Launay, *Lettres*, t. II, p. 261.

(3) V. la lettre qui l'accompagnait (copie). *Ibid.*, pp. 37 et 262.

(4) « Jurer » a paru trop fort aux auteurs de la *Relation des Missions...ès Années 1672, 1673, 1674, 1675* ; ils l'ont adouci en « affirmer », p. 288.

(5) V. un autre Mémoire au Gouverneur, du 21 nov. 1674. A. M.-E., vol. 103, p. 13.

cidée, et Pallu supposa que ces hésitations des Auditeurs révélaient leur embarras et faisaient prévoir que, n'osant décider eux-mêmes son affaire, ils la renverraient à Madrid. Cela paraissait d'autant plus probable qu'ils avaient reçu des ordres très sévères pour l'admission des bateaux dans les ports et étaient rigoureusement cassés ou mis à l'amende quand ils se montraient trop faciles.

Le Vicaire Apostolique pensa alors que s'il revoyait Don Manuel il pourrait d'autant mieux gagner sa confiance qu'il le savait doux, ouvert et sincère, désintéressé et discret ; il lui fit donc demander une seconde audience.

Le Gouverneur lui envoya une réponse fort civile : il s'excusait sur ses infirmités de n'avoir pas pu rendre plus tôt la visite qu'il avait reçue de l'Evêque ; il le priait de l'attendre quelques jours, « pour n'avoir pas la confusion qu'on [le] vist « entrer deux fois » en son palais, sans que lui-même fût allé le voir. De fait, le dimanche suivant, 9 décembre, il se rendit à la chambre de Pallu en grande cérémonie, puis s'enferma seul à seul avec lui et prêta une oreille attentive à ses doléances : l'Evêque se plaignit du procédé étrange des Auditeurs, qui refusaient de l'entendre ; le Gouverneur répliquait qu'il avait eu lui-même à se plaindre de Lambert de la Motte et de M. Bouchard qui avaient voulu se cacher de lui ; il assurait d'ailleurs qu'on n'avait pris encore aucune décision sur l'affaire et qu'elle serait examinée « avec tant de maturité » que lui-même, le Vicaire Apostolique, n'y en apporterait pas plus s'il en était le juge ; il terminait en le priant de ne pas s'ennuier et de sortir du collège pour prendre le grand air et il recommandait aux Pères jésuites d'être attentifs aux besoins de leur hôte.

Ici, Pallu notait que ces religieux se montraient à son endroit extrêmement charitables, et qu'ils ne pourraient pas faire pour lui plus qu'il ne faisaient (1).

(1) Plus tard, Pallu apprendra que cinq jésuites de Manille ont déposé contre lui devant un des Auditeurs ; de quoi l'accusaient-ils ? D'avoir eu des fins commerciales en essayant d'entrer au Tonkin (on avait saisi sur lui une lettre de la Compagnie Royale de France, à l'adresse du Roi du Tonkin, qui lui annonçait l'envoi de quelques présents !). D'avoir commercé avec M. du Hautmesnil, malgré les défenses pontificales (en réalité, il avait spécifié que le gain éventuel de la course irait tout entier au négociant). D'être janséniste (c'était une accusation trop commode !). Lettre aux Procureurs du 3 février 1677, A. M.-E., vol. 402, p. 385.

De son entretien avec le Gouverneur, l'Evêque concluait que les esprits étaient si prévenus contre lui qu'il lui faudrait désormais s'armer de patience : peut-être, avec le temps, ces soupçons tomberaient-ils d'eux-mêmes : d'ailleurs le Gouverneur s'en allait pour un certain temps à la campagne et les Auditeurs prenaient tous leurs vacances, depuis quelques jours avant Noël jusqu'après l'Epiphanie (1).

Pendant cette période d'attente, Pallu reçut divers avis.

Voici le premier : des marins siamois partis quelques jours avant lui, avaient échoué près de Manille ; interrogés sur ce qu'ils savaient du voyage de l'Evêque, ils avaient répondu tous sans hésiter qu'il allait au Tonkin. Pallu pensait bien que cette confirmation inattendue de ses déclarations influencerait favorablement ses juges.

La seconde information était moins bonne : un capitaine de mer, établi à Manille, avait, dans une récente croisière sur la côte de Coromandel, reçu de bons offices des Français, et parlait d'eux avec reconnaissance ; mais cela même l'avait rendu suspect depuis l'arrivée de Pallu, si bien que le Gouverneur lui avait interdit de retourner dans les mêmes parages.

Un troisième avis était plus directement contraire aux intérêts du Tourangeau : on disait que, l'année précédente, un ordre était venu d'Espagne défendant au Gouverneur de recevoir les vicaires apostoliques, au cas où ils aborderaient aux Philippines, pour quelque cause que ce fût.

Enfin, le voyage de M. Bouchard paraissait toujours suspect et l'on reprochait au Gouverneur de l'avoir trop facilement laissé aller : aussi était-il très embarrassé de l'Evêque (2).

Passé l'Epiphanie, le Vicaire Apostolique crut pouvoir reprendre ses instances. Cette fois, c'était dans l'intérêt de M. du Hautmesnil : il demandait qu'on le remît en liberté, en lui

(1) Pendant ce temps, les missionnaires, les prêtres, les catéchistes et les chrétiens du Tonkin continuaient à attendre l'arrivée de Pallu ; depuis dix ans, on espérait sa venue sur les bords du Fleuve Rouge ; enfin on avait su qu'il avait fait ses préparatifs de départ, qu'il avait demandé son passe-port ; MM. de Bourges et Deydier avaient préparé vingt-cinq séminaristes, dont les uns devaient recevoir la prêtrise et les autres les divers ordres, de la main de leur évêque. Ce ne serait que le 29 juin 1675, qu'ils apprendraient sa détention à Manille. *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, pp. 291 et 358.

(2) Personnellement, ce Gouverneur était en très bons termes avec l'évêque ; celui-ci lui ayant fait, à l'occasion du Nouvel An, présent d'un crucifix d'émail, il le reçut avec bonne grâce.

restituant son vaisseau et ses marchandises (1). Les Auditeurs répondirent, le 11 janvier, que, la réclamation de l'Evêque n'étant pas sur papier timbré, ils ne pouvaient lui accorder de valeur juridique. Pallu s'empressa de satisfaire à cette exigence. Le 17, il n'avait encore rien obtenu. Mais ayant appris que, l'avant-veille, un tremblement de terre avait « entr-ou-vert en plus de vingt endroits » (2) la maison où étaient détenus les Français, il crut pouvoir dresser un nouveau mémoire pour attirer encore sur eux l'attention du Gouverneur. Un ami lui conseilla de ne point le produire : ce serait une faute que de marquer trop d'empressement, disait-il ; actuellement, les autorités espagnoles admettaient déjà trois choses, d'abord que Pallu était bien évêque, puis qu'il tenait vraiment sa mission du Pape, enfin que c'était le mauvais temps qui l'avait obligé à relâcher à Cavite ; leur embarras était de ne savoir concilier ces certitudes avec les ordres reçus d'Espagne (3). L'ami en question était-il bien renseigné ? La *Relation* officielle de l'affaire, rédigée le 8 janvier par l'Audience de Manille pour la Cour de Madrid (4), accuse encore l'Evêque d'intentions malveillantes : elle n'admet pas que le vaisseau partant de Siam n'ait pas pu atteindre le Tonkin, elle ne croit pas à la puissance insurmontable des courants marins, elle nie que les voyageurs aient pu manquer d'eau ; elle pense au contraire que le voyage de Pallu a été prémédité et que M. Bouchard n'était que son fourrier (5) ; elle recueille la rumeur que l'Evêque serait un espion, qui manierait à pleines mains l'or et l'argent ; il lui paraît suspect que plusieurs de ses papiers portent mention des victoires françaises ; voilà donc les bruits que Pallu venait répandre en Extrême-Orient ? et il avait sollicité pour ses missions le concours des religieux espagnols ! comme si ceux-ci, transportés à Manille aux frais du Roi catholi-

(1) A. M.-E., vol. 103, p. 55.

(2) C'était le cinquième ou le sixième séisme qui se produisait depuis l'arrivée de Pallu aux Philippines.

(3) Spécialement un ordre en date du 16 février 1670. A. M.-E., vol. 103, p. 59. Le document auquel nous renvoyons ici est la copie de la *Relation officielle* de l'affaire par l'Audience de Manille : on y voit les autorités espagnoles véritablement empêtrées de ce cas si nouveau : un évêque français arrêté aux Philippines.

(4) A. M.-E., vol. 103, pp. 59-61.

(5) Elle croyait même savoir que M. Bouchard avait servi comme capitaine de cavalerie sous Condé, dans les Flandres. Le souvenir de Rocroy troublait-il même les Philippines ?

que, n'avaient pas mieux à faire que de servir la France! d'ailleurs quels résultats pouvait-on attendre de ces Missions où les indigènes seraient ordonnés prêtres sans savoir le latin, où les vicaires apostoliques pourraient, à la mort de l'un d'entre eux, choisir et consacrer son successeur ? n'était-ce pas détruire le christianisme ? L'Audience ramasse même ce bruit que l'un des trois évêques français serait devenu mandarin du roi de Siam et en aurait revêtu l'habit !

Pendant qu'il se débattait contre le mauvais vouloir des autorités espagnoles, Pallu n'oubliait pas qu'il était évêque et qu'il devait aviser ses chefs hiérarchiques du malheur qui lui arrivait : le 15 janvier 1675, donc, il écrivait au Pape, puis, le lendemain, aux cardinaux de la Propagande pour leur annoncer les disgrâces de sa navigation et son injuste détention à Manille ; il savait rendre hommage, d'ailleurs, aux égards qu'avaient pour lui les jésuites qui le logeaient et Don Emmanuel de Léon lui-même ; avec un noble désintéressement, il demandait au Saint-Père de donner comme évêques à ses chers Tonkinois les deux prêtres qui les évangélisaient avec tant d'abnégation et de succès : MM. Deydier et de Bourges (1).

Plus de deux mois et demi passèrent encore. Enfin, le 4 avril, les Auditeurs rendirent leur sentence : ils renvoyaient la connaissance de toute l'affaire au Souverain Conseil des Indes, siégeant en Espagne, et signifiaient à Pallu qu'il lui serait permis, s'il le voulait, d'y défendre lui-même sa cause (2).

Il demanda quelques jours pour réfléchir devant Dieu sur la permission qu'on lui donnait (3). Bien vite il conclut que son voyage s'imposait : qu'eût-il gagné à attendre inactif à Manille les résultats d'un procès qu'on eût jugé à « cinq mille « lieues de là » (4) ? au contraire, sa cause ne serait-elle pas plus facilement gagnée s'il allait la plaider en personne ? Cette démarche supposait, il est vrai, des mois, peut-être des années, de nouveaux voyages, de nouvelles fatigues, de nouveaux dangers, l'Océan Pacifique, le Nouveau-Monde, l'Océan Atlantique traversés ; mais n'était-il pas accoutumé et aux lointaines croisières et aux innombrables privations qui les accompa-

(1) A. M.-E., vol. 103, pp. 25 et 63.

(2) *Relation des Missions...* ès Années 1672, 1673, 1674, 1675, p. 360.

(3) Lettre à la Propagande, du 25 mai 1675 A. M.-E., vol. 103, p. 71.

(4) C'est la distance admise par les Auditeurs.

gnaient ? Il partirait en s'abandonnant à la grâce de Dieu ! (1)

On le confia (2) à Don Antonio Nieto, capitaine du navire le *Sant'Antonio*, qui s'apprêtait à mettre à la voile pour Acapulco, dans la nouvelle Espagne (3).

Le vaisseau leva l'ancre, au port de Cavite, le 1^{er} juin 1675 (4), qui était le samedi vigile de la Pentecôte, et gagna le port de Bojeador, où le vent l'obligea de s'attarder jusqu'au 24 ; ce jour-là, il essaya de sortir, mais se heurta à des courants qui le forcèrent à revenir à son mouillage ; il fit une nouvelle tentative le 5 juillet ; mais les éléments toujours contraires le ramenèrent la nuit suivante près de la petite île de Capul : les ancrs y étaient à peine mouillées depuis quatre heures que l'un des câbles se rompit et qu'il fallut couper l'autre au plus vite pour éviter un naufrage ; le capitaine laissa alors le *Sant'Antonio* dériver tout doucement jusqu'au port de Saint-Jacinthe de Ticao : on y parvint le 9.

Le 28 juillet, on hissa les voiles et l'on sortit de la rade ; on put enfin s'éloigner des Philippines et, le 31, on atteignit les îles des Larrons (aujourd'hui Mariannes).

On reprit la mer peu après. Alors, le bâtiment fut repoussé par un vent d'ouest à trente lieues en arrière.

Plus tard, il fut pris par une effroyable tornade qui dura plus de deux jours (6-8 septembre) : le capitaine fut même obligé de faire couper le mât d'artimon.

Les semaines qui suivirent furent plus calmes : en octobre, on put représenter une comédie (5) ; le 5 novembre, on aper-

(1) Malgré son extrême pauvreté, il trouva moyen de laisser à Manille, pour ses collègues du Siam, une somme de « quatre cent cinquante ou soixante escus ». Lettre à Lambert et Laneau. A. M.-E., vol. 103, p. 76.

(2) Ainsi que ses domestiques : l'expression doit s'entendre de deux Français (sans doute son secrétaire et son valet) et de deux « Asiatiques ». A. M.-E., vol. 103, p. 75.

(3) *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 360.

(4) Le voyage de Manille à Acapulco est raconté dans quatre petites feuilles anonymes du vol. 136, des A. M.-E., pp. 541-548.

(5) M. Vachet racontera plus tard dans ses *Mémoires* (A. M.-E., vol. 110, p. 236), que le vaisseau monté par Pallu fut arrêté pendant quarante-cinq jours par les calmes et que l'eau potable vint à manquer. Alors, « tout l'équipage, convaincu de la sainteté de vie de M. d'Héliopolis, « s'adressa à lui pour lui exposer le danger prochain où ils étaient. « Cet admirable prélat eut recours à Dieu et, s'il en faut croire la « déposition de plus de cent témoins, il convertit en eau douce tant « d'eau salée qu'il en eut une abondance suffisante pour achever le « voyage ». De ce récit, il faut au moins retenir que, aux yeux de M. Vachet, Pallu était un « Saint à miracles ». Au témoignage de M Gui-

cut un « remoulin » (1) qui paraissait aller droit sur le navire et donna quelque frayeur à l'équipage.

Puis, de nouveau, ce fut une horrible tempête qui dura deux jours

Le 7 décembre, des herbes flottant sur les eaux, indices avant-coureurs de la terre ferme, firent connaître aux voyageurs qu'ils se trouvaient à soixante ou soixante-dix lieues de la Nouvelle-Espagne.

Enfin le samedi 4 janvier 1676, on aperçut la côte, distante de douze ou treize lieues ; on était au 18° degré de latitude Nord environ.

Le 17 seulement, le *Sant'Antonio* mouilla l'ancre dans le port d'Acapulco et Pallu put descendre à terre.

Dès avant le débarquement, il avait écrit au Vice-Roi et à l'Archevêque de Mexico (2).

En attendant une réponse qui, malgré de nouvelles instances, ne venait pas, le Vicaire Apostolique employait son temps à la rédaction de sa défense devant le Roi d'Espagne ; il l'avait conçue, disait-il, en forme de manifeste et pensait qu'elle pourrait servir, à Rome et en France, à plusieurs autres fins (3). Il y rappelait longuement les faits que nous connaissons, depuis les origines de sa mission jusqu'à son arrivée à Cavite et à la décision de l'Audience de Manille, et il terminait en demandant justice pour lui et pour ceux de ses compagnons de voyage qui étaient encore détenus aux Philippines. Comme il prévoyait qu'on pourrait lui faire une opposition de principe au nom des prétendus privilèges des couronnes d'Espagne et de Portugal, il établissait aussi le droit évident du Saint-Siège à envoyer des évêques, sans le *placet* de Madrid ni

gne, missionnaire à Pondichéry en 1705, les Anglais et les Hollandais de l'Inde attribuaient au Vicaire Apostolique un autre fait de même nature ; « les marins regardant cela comme un miracle aussy prodigieux que « de ressusciter les morts ». (A. M.-E., vol. 137, p. 31.

(1) Probablement un *remous* (on dit encore *remole*) ; pour donner frayeur à l'équipage ce phénomène marin dut être quelque énorme lame de fond ou un raz de marée.

(2) Pallu apprit ensuite que l'Archevêque exerçait alors la charge de Vice-Roi

(3) De fait, les A. M.-E., vol. 103, pp. 89-150 ont conservé une partie de cette *Defensa y Manifiesto*, rédigée en espagnol. Elle comprend trois parties : 1° origine et progrès de la mission des trois évêques ; 2° que l'arrivée de Pallu à Manille n'a pas été malveillante, mais occasionnée par les tempêtes, pendant qu'il passait du Siam au Tonkin pour obéir aux ordres de Sa Sainteté ; 3° pièces justificatives. Le texte conservé a 38 articles et 148 paragraphes

de Lisbonne, dans les terres qui ne relevaient pas de ces puissances.

Il n'oubliait pas non plus les compagnons de ses travaux, évêques et prêtres, qu'il avait laissés au Siam et leur écrivait. le 29 juin, une longue lettre pour leur raconter l'histoire des derniers mois et leur dire ses projets (1) : toujours optimiste, il pensait que son retour forcé en Europe pourrait être utilisé au profit des Missions. Il se préoccupait encore des besoins pécuniaires de ses collègues et empruntait cinq cents écus pour les leur envoyer, (il avait même essayé d'en avoir trois mille, mais n'avait pu les trouver) ; c'était le complaisant capitaine Antonio Nieto qui se chargeait de ce transport d'argent et qui promettait aussi d'acheter à Manille, pour le compte des Missions, certains objets qu'on y trouvait à bon prix (2). Il y avait enfin, à Ayouthia, quelqu'un dans une grande peine et dans une grande gêne, sans doute, c'était la femme de M. du Hautmesnil ; Pallu demandait aux deux Vicaires Apostoliques d'avoir la charité de la secourir.

A cette lettre du 29 février, Pallu pouvait ajouter un *post-scriptum* à la date du 18 mars : il n'avait alors rien reçu encore du Vice-Roi. Dans l'intervalle, il avait rédigé d'abord un mémoire (3) sur le droit de patronage et l'envoyait au Pape (4), puis une copie de sa défense et l'adressait à la Propagande (5) ; il avait dressé aussi une liste de quinze questions à poser au

(1) A. M.-E., vol. 103, pp. 75-78. Déjà, il leur avait écrit « par plusieurs voies », mais ces précédentes lettres n'ont pas été conservées.

(2) Pallu priait ses correspondants d'être reconnaissants au capitaine de ses services, mais aussi de garder le silence absolu sur leurs relations avec lui ; il lui avait délivré des lettres très élogieuses pour lui servir en cas de besoin, et demandait même qu'on lui remit, à titre de souvenir, un tableau peint sur soie pour lui et un bénitier d'argent pour sa femme. Il trouva plus tard des prêteurs, car il déclara à ses procureurs, le 29 novembre 1676, qu'il a emprunté en la Nouvelle Espagne, à diverses personnes, 1.600 écus qu'il s'obligerait à rendre en Espagne. A. M.-E., vol. 103, p. 200. Ces prêteurs étaient les Dominicains. *Ibid.*, p. 291.

(3) V. une copie de ce mémoire (en italien). A. M.-E., vol. 103, pp. 151-154.

(4) La lettre qui accompagnait ce mémoire est conservée en brouillon. A. M.-E., vol. 103, p. 79. Pallu y insiste sur l'injure faite au Saint-Siège par les autorités de Manille.

(5) V. la lettre d'avis à la Propagande (brouillon) *Ibid.*, p. 83. Pallu y demande aux Cardinaux d'obtenir la libération de M. du Hautmesnil et de ses compagnons de détention, comme aussi la restitution des fonds qui avaient été prêtés au capitaine.

Saint-Père, car « les choses sont à un tel point qu'il faut absolument que le Pape parle et se fasse obéir ». Après quoi, passant de ces hautes idées à d'humbles détails pratiques, il annonçait aux Vicaires Apostoliques du Siam qu'il leur envoyait un quart de vin et deux « boions » d'huile.

Deux mois environ après son arrivée à Acapulco, c'est-à-dire vers le 17 mars, le Vice-Roi lui fit enfin savoir qu'il eût à se rendre au port de la Vera-Cruz pour s'y embarquer pour l'Espagne ; il pourrait emmener avec lui ses quatre domestiques ; il recevrait en même temps cinq cents écus pour les dépenses du voyage ; on lui dépêchait aussi de Mexico six gardes qui l'accompagneraient et le surveilleraient, avec mission spéciale de l'empêcher de passer par la capitale, ni même par les villes de quelque importance.

Il partit le 20 mars 1676 (1). Ses gardes se montraient respectueux et complaisants (2). Son voyage pourtant fut pénible : la cinquantaine qui approchait lui faisait-elle déjà sentir ses premières atteintes ? la longue série de ses épreuves ne commençait-elle pas à peser sur ses vaillantes épaules ? était-ce simplement la fatigue d'une route montueuse et d'un climat trop chaud ? Il fut obligé, à diverses reprises, de séjourner dans les villages qu'il traversait, pour s'y reposer. Il s'arrêta, d'autres fois, pour célébrer à loisir les jours de fête. Il mettait à profit ces arrêts pour observer la religion des populations indiennes et la trouvait de bon aloi ; pour sa personne, les fidèles et leurs prêtres avaient les plus grands égards.

Il y avait dix-huit jours qu'il était en chemin et il arrivait à Jalapa, à deux journées de Vera-Cruz, lorsqu'il reçut des ordres qui lui furent spécialement pénibles : non seulement le Vice-Roi lui commandait de s'arrêter dans le couvent des frères mineurs de cette ville et d'y attendre le départ de la flotte de Vera-Cruz, mais encore il faisait fouiller ses coffres,

(1) C'est la date indiquée par lettre de Pallu aux Procureurs et aux Directeurs S. M. E., du 29 novembre 1676 (copie A. M.-E., vol. 103, p. 197). La lettre à la Propagande, du 10 novembre 1676 (copie *Ibid.*, p. 163), donne la date du 23 avril, et la *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 362, la reproduit ; mais cette date est erronée ; en effet Pallu écrit, dans le cours de sa lettre, qu'il s'est arrêté, en route, pour fêter les Jours Saints et Pâques ; or Pâques, en 1676, tombait le 5 avril. Pallu a donc dû quitter Acapulco le 20 mars. D'ailleurs, averti de son départ vers le 17 mars, comment aurait-il pu différer son départ plus d'un mois ?

(2) Lettre précitée à la Propagande, p. 163.

pour que tous ses papiers fussent apportés à Mexico (1), et conduire à la prison de Vera-Cruz ses deux domestiques français.

Heureusement les exécuteurs de ces ordres sévères se montrèrent humains.

Au couvent de Jalapa, les religieux mineurs furent pleins de charité et de prévenances ; le Vicaire Apostolique se laissa même à ce point gagner par leur bonté qu'il demanda comme une faveur d'être reçu membre du tiers-ordre franciscain et les remercia ensuite avec effusion (2). D'autre part, le gouverneur de Vera-Cruz ne souffrit pas longtemps que les deux serviteurs de l'Evêque restassent détenus avec les criminels : il les logea dans son palais, où il les entretenait largement, et écrivit à Pallu de la manière la plus obligeante (3).

Cependant le Vice-Roi lui-même devenait plus bienveillant : il n'avait rien trouvé qui le choquât dans les papiers de son prisonnier ; il entendait ses six gardes, de retour à Mexico, faire de lui mille louanges. Alors, il s'adoucit et commença à le traiter en évêque, « ce qu'il n'avait point fait jusque là », dit Pallu. Il lui envoya une lettre aimable, et lui promit de s'employer à donner à son passage en Espagne toute la commodité et toute la décence convenables. De fait, quand Pallu fut parvenu à Vera-Cruz, il lui fit verser 500 écus du trésor royal ; en outre, il en donna 2.500 à l'amiral commandant la flotte des Indes Occidentales pour le transport de l'Evêque et de ses serviteurs.

Ce fut le 29 juin 1676 que l'escadre quitta le port ; elle était composée de seize unités et Pallu montait le vaisseau amiral.

Après une navigation assez pénible de quarante jours, on vint mouiller au port de la Havane, dans l'île de Cuba.

L'Evêque avait appris que le Vice-Roi avait défendu de le laisser descendre à terre. Il ne voulut point, sans doute, laisser à l'Amiral l'odieuse de cette interdiction, car il prit les devants en lui demandant lui-même de rester sur son navire.

Pourtant, sa présence à bord fut connue assez vite en ville. Or, il y avait là plus de soixante prisonniers de guerre français, employés à la construction des remparts : ils écrivirent à l'Evêque pour lui demander de les confesser. Le Gou-

(1) Les papiers de Pallu furent, après son jugement en Espagne, envoyés à Rome et rendus à l'intéressé. A. M.-E., vol. 103, p. 256.

(2) V. le brouillon de cette lettre, en espagnol, A. M.-E., vol. 103, p. 155. Cette lettre est datée de Jalapa, le 25 mai 1676.

(3) Lettre précitée à la Propagande, p. 104. Les détails qui suivent sont tirés de cette même lettre.

verneur en ayant conféré avec l'Amiral, agréa leur demande ; on vit donc ce spectacle peu banal : les pauvres prisonniers, par groupes de huit, encadrés de gardes, se rendaient sur le bâtiment où était détenu un de leurs compatriotes, revêtu du caractère épiscopal ; celui-ci, qui avait obtenu de l'évêque de la Havane, les pouvoirs requis, les confessait et les communiait, puis, les ayant écoutés et entretenus, il les renvoyait consolés.

Le 24 août, on hissa les voiles et l'on gagna le large : le 15 octobre, on doubla les premières des Açores, les îles do Corvo et dos Flores ; le 1^{er} novembre, on arriva en vue des côtes d'Espagne (1).

Avant même d'aborder, l'Amiral avait dépêché un homme à la cour pour prendre ses ordres. L'Evêque se servit de l'occasion pour écrire lui aussi au roi, à la reine, au président du Conseil Souverain des Indes, au nonce du Pape à Madrid (2) ; puis il fit des copies de ces lettres et les adressa à la Propagande ; le 10 novembre, il rédigeait pour la Propagande la relation à laquelle nous avons emprunté les détails de son voyage depuis Acapulco, et la terminait en demandant que le Pape prît la défense du pauvre M. du Hautmesnil ; le même jour il adressait encore au secrétaire de la Congrégation une lettre explicative et aux cardinaux un exemplaire de sa défense (3) ; enfin il libellait un billet à l'adresse du cardinal archevêque de Tolède et un autre au général des dominicains. On ne pourrait pas l'accuser de s'abandonner lui-même et il entendait se défendre, non qu'il fût processif, mais parce qu'il savait bien que, en sa personne, c'étaient et ses missions et l'autorité spirituelle du Saint-Siège qui étaient attaquées ; et il remerciait Dieu de ce que, seul et sans conseil, il eût pu ordonner assez bien sa défense (4).

La flotte espagnole était enfin venue jeter l'ancre devant

(1) Cette date a subi un double malheur : 1^o Dans la lettre à la Propagande, le copiste a oublié d'écrire le nom du mois ; mais il n'est pas douteux qu'il s'agisse de novembre, puisque précédemment il est question du 15 octobre ; c'est cette date qu'a imprimée la *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 365 ; 2^o Mais cette même relation a laissé une coquille dans le millésime en imprimant 1675 au lieu de 1676.

(2) Ces textes se trouvent, en copies, A. M.-E., vol. 103, p. 171, 172, 179, 187.

(3) *Ibid.*, p. 198.

(4) *Ibid.*, p. 198.

Cadiz, le 21 novembre, et Pallu apprit alors qu'il aurait à comparaître devant la chambre de Contractation ; toutefois, en attendant d'être mandé par elle, il demeurait sur le vaisseau amiral (1).

Il profitait de ce répit pour reprendre contact avec ses amis de Paris (2) ; comment se portaient-ils ? quel était l'état du séminaire ? de la procure ? où en était la maison de Messieurs de la Chapelle et Thiersault ? que savait-on des Missions ? leur avait-on pu envoyer des missionnaires et de l'argent ? quel succès avaient eu les voyages de MM. l'Abbé Sevin et de Chamesson (3) ? Il demandait alors qu'on voulût bien le rappeler au bon souvenir de tous les protecteurs et amis des Missions, et il les énumérait en une longue page : les prélats, à commencer par le cardinal de Bouillon, les prêtres, au premier rang desquels il plaçait Monsieur l'Abbé Bossuet, les supérieurs de communauté, ses frères Jacques et César Pallu, les religieuses, les Dames et les Messieurs, depuis la duchesse d'Aiguillon jusqu'aux Milon, sa sœur et son beau-frère ; encore s'excusait-il s'il en oubliait.

Puis il revenait aux besoins pressants des Missions et aux siens propres, car il pensait et au remboursement des emprunts qu'il avait contractés au Mexique et aux dépenses qu'il serait obligé de faire, tant pour son séjour en Europe que pour son nouveau départ : il n'était pas encore descendu à terre, au terme de ce voyage autour du monde que, déjà, inlassablement, il prévoyait son « retour » (4), pour lequel il se disait résolu « de ne perdre aucun moment » après qu'il aurait pourvu à ses principales affaires ! En conséquence, il priait son beau-frère de Brussy (5) (à défaut, son autre beau-frère M. Milon) de prendre sur ses revenus et, au besoin, sur son fonds, de quoi lui expédier au plus tôt une lettre de crédit

(1) *La Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 365, écrit que les vaisseaux débarquèrent le 21 novembre. En réalité, Pallu écrivait encore de son vaisseau le 29 de ce mois.

(2) Lettre du 29 novembre 1676, A. M.-E., vol. 103, p. 197, sq.

(3) Pallu ne se doutait pas que cet ami fidèle était mort depuis deux ans et trois mois (25 août 1674) ; V. note p. 292, n. 2. M. Thiersault lui-même n'était plus de ce monde.

(4) Ce mot de « retour » est plein de saveur ; l'évêque n'est plus chez lui que dans sa Mission.

(5) Il ne savait pas alors que son beau-frère de Brussy était mort.

de 2.000 écus, et il demandait qu'on adressât aux Missions toutes les sommes disponibles (1).

Le même jour, il écrivait à Louis XIV (2) et à Colbert (3) pour les mettre au courant de sa détention, et (parce qu'il comptait que la protection papale lui suffisait à lui-même), leur recommander la cause de M. du Hautmesnil. Il avait même le temps de rédiger quelques mots charmants pour la bonne duchesse d'Aiguillon : « Je mesnage avec joye ce petit « moment qui me reste pour vous aller baiser les mains, et « pour vous consoler de ma disgrâce dont je sçay que vous « serés plus affligée qu'aucun, pour la grande part que vous « prenés à nos Missions et à tout ce qui me touche... » (4).

Tandis qu'il expédiait ces innombrables lettres et d'autres encore qui ne nous sont point parvenues, restait-il à Pallu quelque loisir pour admirer le paysage sud-espagnol, mi-européen, mi-africain ? se délassait-il quelquefois à laisser ses yeux errer sur l'immense baie de Cadiz et sur le promontoire, mince et hardi comme une jetée, où la ville s'est accrochée ? Questions que sa correspondance laisse sans réponses.

Invité enfin à se rendre devant la chambre de la Contractation, il dut quitter Cadiz le 30 novembre (5) et arriver le 7 décembre (6), à Séville, la belle Séville. Quel voyage, s'il aimait la beauté des choses !

On le reçut « avec beaucoup d'honneur » et on le confia,

(1) La lettre aux Procureurs et aux Directeurs est doublée par une lettre personnelle à M. de Brussy. A. M.-E., vol. 402, p. 253. Launay, *Lettres*, t. II, p. 354. Pallu reçut à Madrid la lettre de crédit demandée et il en remercia le 28 janvier 1677. A. M.-E., vol. 402, p. 365. La réception de ces 2.000 écus donna lieu à un *quiproquo* assez amusant. Ils avaient été remis à Pallu par le Nonce. Le Vicaire Apostolique crut d'abord que c'était un secours de la Propagande, et tels étaient ses besoins que, tout en remerciant les cardinaux, il leur tendait encore la main, en leur demandant d'éteindre la dette de 1.000 écus d'argent qu'il avait à l'égard des Dominicains de la Nouvelle Espagne. (Lettre au Nonce du 29 décembre 1676, A. M.-E., vol. 103, p. 213) Cf. Lettre aux Procureurs, du 7 février 1677, A. M.-E., vol. 402, p. 374.

(2) A. M.-E., vol. 402, p. 241. Launay, *Lettres*, t. II, p. 279.

(3) *Ibid.*, pp. 245 et 280.

(4) *Ibid.*, pp. 268 et 355. Une lettre aux Procureurs, de Séville (15 décembre 1676), mentionne deux autres lettres de Cadiz, qui ne nous sont point parvenues, l'une à M^{me} de Miramion, l'autre à M. Milon. La charitable duchesse d'Aiguillon était morte, elle aussi, mais Pallu ne l'apprendrait qu'un peu plus tard (Lettre de Madrid, du 7 février 1677, A. M.-E., vol. 402, p. 373).

(5) *Ibid.*, pp. 245 et 280.

(6) Lettre de Séville, 15 décembre 1676, A. M.-E., vol. 103, p. 207.

« avec [sa] petite famille », à un bon ecclésiastique, le premier chapelain de la Chambre de la Contractation (1), qui avait ordre de le nourrir aux frais du trésor royal (2).

Ce séjour à Séville devait révéler les intentions de la Cour de Madrid à l'égard de Pallu : si on le gardait là pour juger sa cause devant la Chambre de la Contractation, c'était qu'on le traitait toujours en suspect ; si, au contraire, on le conviait à se rendre à Madrid, où siégeait le Conseil des Indes, c'était qu'on reconnaissait son bon droit (3).

Or il reçut bientôt le message le plus rassurant de M. de Medellin, président dudit Conseil : ce haut personnage lui exprimait sa « douleur » de ce que « les ministres de Sa Majesté dans les Philippines n'ont pas eu toute la considération qu'ils devoient à la dignité de son caractère, au mérite « de sa personne et au zèle ardent qui luy fait essayer depuis « tant d'années de si grands travaux..... » ; les avis que le Comte avait eus de Rome (4) augmentaient encore sa vénération pour le Vicaire Apostolique ; il laissait entendre qu'il le verrait bientôt à Madrid et lui faisait, en effet, des offres très obligeantes de services (5).

Le nonce s'employait, de son côté, près du comte, en faveur de Pallu et espérait qu'il lui donnerait prochainement la faculté de se rendre librement à Madrid et même des subsides pour subvenir aux frais de voyage (6).

L'évêque missionnaire, même rassuré par les bonnes nou-

(1) Lettre de Séville au Secrétaire de la Propagande, 14 décembre, *Ibid.*, p. 204.

(2) Si l'accueil officiel fut déferent, des bruits fâcheux étaient mis en circulation contre Pallu ; il serait allé aux Philippines pour, avec l'aide des Dominicains, soulever ces îles contre l'Espagne ! Pallu croyait savoir que ces bruits émanaient des Jésuites. Lettre à ses Procureurs, du 7 février 1677, A. M.-E., vol. 402, p. 373-374.

(3) Lettre du Nonce. *Relations des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 367.

(4) En effet, dès que Innocent XI avait reçu les premières plaintes de Pallu, expédiées des Philippines (elles parvinrent à Rome plus de deux ans après le commencement de sa détention), il avait écrit au roi Charles pour demander la libération de l'évêque. Ce bref est publié par la *Relation...* précitée, p. 382, avec une traduction française ; il est daté du 28 novembre 1676.

(5) V. la traduction de cette lettre dans la *Relation...* précitée p. 366. Cette pièce parut si importante à Pallu qu'il en envoya des copies au Secrétaire de la Propagande et aux Procureurs de Paris, qui eux-mêmes en porteraient un double à Colbert pour Louis XIV. A. M.-E., vol. 103, pp. 203 et 207.

(6) Lettre du nonce précitée.

velles et les secours qu'il recevait ou qu'il espérait, ne cessait pas d'agir : il envoyait à la Propagande un nouveau et important mémoire (1) ; il écrivait au nonce, et au comte de Medellin pour les remercier de leurs lettres (2), au secrétaire de la Propagande (3), au Pape lui-même (4), enfin à ses Procureurs (5).

Déjà, avant le 20 décembre, lui parvenait une autre bonne lettre du nonce, qui lui annonçait sa convocation à Madrid (6). En effet, le comte de Medellin donna bientôt des ordres en ce sens à la chambre de Contractation de Séville : Pallu était appelé à venir se défendre dans la capitale, mais il y viendrait avec ses gens, librement et sans surveillance ; pour les frais du voyage, il recevrait 300 écus du trésor.

L'année 1677 commençait sous de bons auspices.

Le Vicaire Apostolique loua des voitures pour le chemin (7) et se mit en route le 7 janvier, le lendemain de l'Epiphanie, ayant été retardé quelques jours par de grosses et fréquentes averses (8) ; le 18, après « un très heureux voyage », il arrivait dans la capitale espagnole (9).

Il se présenta, à son arrivée, au nonce et au comte de Medellin et fut très aimablement accueilli de ces hauts dignitaires. Ce dernier l'invita à présenter une demande d'indemnité pour le vivre et le couvert ; on lui assigna donc sur le trésor cent écus par mois (10) et on lui indiqua comme logement le couvent des Trinitaires chaussés (11).

(1) *Ibid.*

(2) A. M.-E., vol. 103, pp. 205, 213, 214.

(3) *Ibid.*, p. 204.

(4) *Ibid.*, p. 203, Launay, *Lettres*, t. II, p. 94. Cette lettre est un message de félicitations pour l'exaltation d'Innocent XI, que Pallu n'a apprise que tout récemment.

(5) *Ibid.*, p. 207.

(6) *Ibid.*, p. 95.

(7) *Relation des Missions... des Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 368.

(8) Ce détail est emprunté à la lettre au Nonce, A. M.-E., vol. 103, p. 213. En le publiant, Launay a fait une lecture... inattendue ; au lieu de « fréquentes et maximi imbres », il a lu « gubernatores ». Launay, *Lettres*, t. II, p. 95.

(9) Lettre aux Procureurs. A. M.-E., vol. 402, p. 357. Nous empruntons à cette lettre les détails qui suivent,

(10) Il avait cru, d'abord, qu'il s'agissait de deux cents écus. En réalité c'étaient deux cents ducats de billon « qui ne font pas cent escus », et il ajoutait gaillardement : « cela suffira pour rouler, et s'il nous « manque quelque chose, j'ai bon recours par la grâce de Nostre-Seigneur ». Il fut d'ailleurs deux mois avant de toucher quoi que ce fût.

(11) Pallu retrouva à Madrid le P. Navarette, dont il avait fait connaissance à Madagascar.

En même temps, le président du Conseil Souverain des Indes lui parlait des motifs de sa détention, et, comme il semblait ne retenir comme grief que les relations de l'évêque avec les officiers de la Compagnie française, Pallu se faisait fort de se « tirer d'affaire » aisément.

Il trouvait protection jusque parmi les personnages de la Cour, et tout spécialement en la personne la plus qualifiée, peut-être, en tout cas, l'une des plus puissantes, la duchesse de Alvero y de Arcos, qui surpassait « toutes les autres de son « sexe par l'éminence de son esprit et ses rares talents » et qui ne le cédait à aucun « pour sa grande piété » (1) ; elle se passionnait pour la cause de Pallu et lui ferait aumône avant son départ (2).

Enfin, pour intéresser le clergé espagnol à sa cause, le Vicaire Apostolique écrivait une lettre aux représentants les plus en vue de l'Eglise d'Espagne (3).

Dans cet ordre d'idées, ne pouvait-il faire davantage ? ne pouvait-il essayer d'éclairer l'opinion publique elle-même ? Puisqu'il avait rédigé en langue espagnole un bon et solide mémoire justificatif, (c'est la *Defensa y Manifiesto* dont il a été déjà question) il le ferait imprimer et répandre (4).

Mais il fut surpris par la rapidité de la justice espagnole. Le comte de Medellin, persuadé de l'innocence de l'évêque, pressé d'ailleurs par le Roi et par le nonce, convoqua le Conseil des Indes le 16 février. Pallu n'en fut averti qu'une heure avant ; son manifeste n'était pas achevé d'imprimer, il n'avait pas vu « la moitié de ses juges » ; il n'eut que le temps de

(1) A. M.-E., vol. 402, pp. 357 et 374. Pallu se sent en confiance près d'elle comme auprès de la bonne duchesse d'Aiguillon. La comparaison entre les deux duchesses s'impose d'elle-même à l'esprit, et Pallu ne la repoussait pas : « Nostre bonne duchesse de ce pays me donne toutes « les marques d'amitié que j'ai reçu autrefois de celle de Paris... » (A. M.-E., vol. 103, p. 223). Cette noble dame était de la famille royale de Portugal.

(2) A. M.-E., vol. 103, p. 229.

(3) C'est-à-dire : au cardinal Paschal de Aragon, Archevêque de Tolède (1666-1677), à l'archevêque de Séville, Ambroise-Ignace Espinola y Guzman (1669-1684), à l'évêque de Cadix, Didace Castrillo (1673-1686), à l'Inquisiteur Général et au Confesseur du roi. Le texte de cette lettre est aux A. M.-E., vol. 402, p. 266. Launay, *Lettres*, t. II, p. 97.

(4) A. M.-E., vol. 402, p. 385. Pallu fut reçu le 5 février par le Roi, le 6 par Don Juan d'Autriche et le C^{al} Archevêque de Tolède ; mais il semble que ces audiences ont été de pure forme. A. M.-E., vol. 402, p. 358.

courir chez le comte et de le prier de lire en séance deux mémoires, qu'il lui mettait entre les mains et qui étudiaient le rôle des Jésuites dans l'affaire de sa détention (1).

Le conseil délibéra trois heures sur le cas du Vicaire Apostolique ; puis on lut ses mémoires « qui ne firent pas un petit « effet dans l'esprit de plusieurs ».

Quand la *consulta* fut close, Pallu sut qu'elle lui avait donné raison contre ses accusateurs, comme on le lui ferait savoir officiellement bientôt.

En effet, quelques jours plus tard, après que la sentence eût été portée au roi, selon la coutume, et approuvée par lui, Pallu apprit avec grande joie qu'il sortait complètement innocenté de cette longue affaire (2) ; le trésor royal prenait à son compte les frais que sa détention et son transport avaient causés (3) et même lui donnait une « assignation » de cinq cents écus pour le voyage de Madrid en France et à Rome (4) ; bien mieux, M. du Haumesnil et ses compagnons d'infortune étaient libérés ; seulement, à cause de l'état de guerre avec la France, les autorités espagnoles retenaient le vaisseau et les marchandises (5).

Pleinement libre désormais, le Vicaire Apostolique devait songer à quitter l'Espagne et à préparer un nouveau départ. Cependant, il demeura tout le mois de mars à Madrid ; ce n'était pas, bien sûr, par curiosité d'amateur d'art (6) ; sans doute voulait-il plutôt remercier à loisir tous ceux qui, mal-

(1) A. M.-E., vol. 402, p. 385.

(2) Toujours soucieux de la précision des documents officiels, Pallu estimait que la sentence qu'on lui avait remise n'était pas suffisamment nette et espérait en pouvoir faire changer les termes. A. M.-E., vol. 402, p. 405. Il demandera aussi au nonce de lui libeller une déclaration d'innocence. V. le texte A. M.-E., vol. 6, p. 483. Launay, *Lettres*, t. II, p. 103, n. 1.

(3) 7.200 écus, dit-il à M. de Harlay, A. M.-E., vol. 103, p. 247. Launay, *Lettres*, t. II, p. 102.

(4) Il comprit, et le nonce avec lui, qu'il y avait un sacrifice à faire à la paix ; bientôt, d'ailleurs le comte de Medellin le lui demanda : il ne donnerait pas au public la *Defensa y Manifiesto*. Lettre aux Procureurs, A. M.-E., vol. 103, p. 221.

(5) *Ibid.*, Pallu se promettait de réclamer plus tard, par l'entremise du Pape, leur restitution, comme aussi une indemnisation de tous les torts faits aux Missions par la longue et injuste détention de son Chef.

(6) Il écrivait : « Je vais faire un tour à l'Escorial, plustot pour contenter Messieurs les Espagnols que pour ma propre satisfaction ».

gré la guerre, lui avaient été bienveillants (1) et terminer des négociations de détail commencées pour l'utilité des Missions.

Quand il pensait à son prochain départ, Pallu se proposait de se rendre directement à Paris, comme le lui demandaient les Procureurs (2) ; il y passerait un mois, puis se rendrait à Rome pour y traiter des intérêts si complexes de ses Missions, essayer d'y réduire l'opposition du Portugal, amener les religieux à l'obéissance (3).

Mais voici que des ordres contraires arrivaient de Rome. En effet, le cardinal Cibo, lui faisait savoir par le nonce que le Pape lui demandait de regagner l'Extrême-Orient au plus tôt, sans faire le détour par Rome qu'il projetait ; y avait-il là une manœuvre des ennemis de l'Evêque ? Voulait-on l'empêcher de venir justifier sa conduite et surtout son attitude à l'égard des jésuites, et commenter de vive voix les mémoires qu'il avait adressés au Saint-Siège (4) ! La lettre du Cardinal Cibo, comme celle du Nonce, ne parlaient que des besoins urgents des Missions, qui réclamaient la présence de l'Evêque ; étant donnée la bienveillance manifeste d'Innocent XI à l'égard de Pallu, peut-être n'y a-t-il pas à chercher de motifs plus secrets à l'attitude du Saint-Siège à son égard : Rome pensait que tout rappelait le Vicaire Apostolique en Orient, et que ses rapports se défendraient d'eux-mêmes devant la Propagande (5).

Partir le plus tôt possible ? Certes, Pallu le désirait. Mais les occasions étaient rares : il y avait bien un départ de la flotte espagnole pour les Indes occidentales (Amérique) prévu pour le mois de juillet, mais, pour bien des raisons, l'Evêque ne voulait point lui demander le passage. Restait l'occasion des

(1) Quand il sera arrivé à Rome, il sollicitera du Pape un bref de remerciements pour le Roi Catholique et au contraire une lettre de blâme aux Gouverneur et Auditeurs de Manille. V. ces deux textes dans *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 374, sq.

(2) Lettre du 7 février 1677. A. M.-E., vol. 402, p. 372.

(3) Lettre du 1^{er} mars 1677. *Ibid.*, p. 387.

(4) Pallu lui-même formulera ce soupçon dans une lettre à Lambert de le Motte, du 4 avril 1677. A. M.-E., vol. 103, p. 232.

(5) La lettre du cardinal Cibo est datée du 6 mars 1677 et celle du Nonce qui la transmet est du 1^{er} avril. La lettre du Cal ne portait pas une défense explicite d'aller à Rome, mais une désapprobation : « no approva ». Ce même 1^{er} avril, Pallu accuse réception au nonce de sa communication. A. M.-E., vol. 402, p. 403). Cibo né en 1622, avait été créé cardinal prêtre du titre de Ste Pudencienne en 1645. Il mourut à Rome en 1700.

bateaux de France pour le prochain mois de janvier (1678) : Pallu se proposait même de demander aux Directeurs de la Compagnie Royale (étant donnée la difficulté d'aller du Siam au Tonkin) de fréter un de leurs vaisseaux tout exprès pour ce dernier pays. Si donc il ne partait qu'en janvier 1678, il avait tout le temps d'aller à Paris, puis de Paris à Rome, pour y présenter ses hommages au Pape et y rendre compte des Missions et de toute sa conduite. Voilà le programme qu'il accomplirait, à moins d'une défense formelle de Rome (1).

Quittant la ville de Madrid et les bons amis qu'il s'y était faits (2) (car il gagnait, partout où il passait, des affections et des dévouements), il se mit en route vers la France, en direction de Bayonne : c'était le 8 avril 1677 (3).

Il achevait ainsi ce tour du monde qu'il avait commencé, sans le savoir, sept ans plus tôt, quand, le 11 avril 1670, il s'était embarqué à Port-Louis pour son deuxième voyage missionnaire. Il n'était point parti, certes, pour d'autres fins que le service de ses Missions ; il n'avait rien des goûts du « globe-trotter » ou de l'explorateur ; tout au long de ces sept années écoulées il n'avait cherché qu'à défendre et développer son œuvre ; mais les circonstances avaient voulu qu'il combattît pour elle au cours de déplacements presque continuels et il avait sans doute acquis ainsi par surcroît, la gloire (qu'il n'ambitionnait pas, qui, même, ne comptait pas à ses yeux) d'être le premier voyageur qui eût fait le tour du monde en se dirigeant toujours vers l'est (4).

A peine son périple clos, il recommençait à voyager encore, toujours pour la même cause, et voici que ce voyage qui s'inaugurait allait dessiner une courbe imprévue.

(1) Lettre au Cal Cibo, du 2 avril 1677. A. M.-E., vol. 102, p. 417. Launay, *Lettres*, t. II, p. 100.

(2) Lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 103, p. 233.

(3) Lettre de M. Gazil à Etienne Pallu, du 23 avril 1677. A. M.-E., vol. 6, p. 489.

(4) C'est ce que dit l'Abbé de Choisy dans la *Vie de Madame de Miramion*, Paris, chez Antoine Dezallier, 1706, p. 237 : ... « c'est le premier « des hommes qui ait fait le tour du monde en allant toujours vers « l'Orient. Sébasien Cano, Espagnol, François Drak, Anglais, et Olivier « de Nord, Hollandais, l'avaient fait avant lui, mais en allant toujours « vers l'Occident ».

CHAPITRE XVII

LE DERNIER SÉJOUR EN EUROPE (1677-1681)

Pallu remontait donc vers Paris pour y conférer avec ses « chers frères » les Procureurs des Missions et les Directeurs du Séminaire, lorsque, arrivé à Bayonne, « il jugea qu'il valoit mieux tourner vers l'Italie et se rendre à Rome, où les affaires des Missions demandaient incessamment sa présence » (1).

C'était une lettre de M. Gazil qui était la cause de ce changement de direction (2).

Sans révéler à personne la détermination nouvelle qu'il prenait, le Vicaire Apostolique passa par Toulouse, Pézenas, Montpellier (3), Marseille (4), Toulon, Cannes, faisant visite sur son passage aux archevêques et évêques qu'il trouvait dans leurs sièges. Jusqu'à Toulouse, il avait voyagé en « voiture de cheval » puis, de là jusqu'à Cannes, en litière. Dans cette ville, il loua une felouque qui le porta à Gênes en moins de deux jours et de Gênes à Livourne en vingt-six heures. Après une halte d'une journée dans ce port, 27 mai, il prit la route de terre par les belles cités de Pise et de Sienne et enfin arriva à Rome le 3 juin (5).

(1) *Relation des Missions... ès Années 1672, 1673, 1674, 1675*, p. 371, à laquelle nous empruntons plusieurs détails sur le voyage, les lettres que Pallu écrivit en route n'ayant pas toutes été conservées. On sait qu'il était à Bayonne le 29 avril. Lettre de M. Gazil. A. M.-E., vol. 6, p. 495.

(2) A. M.-E., vol. 6, p. 485.

(3) A. M.-E., vol. 6, p. 519.

(4) Il était à Pézenas le 9 mai et à Marseille le 18. *Ibid.*, p. 505. A Pézenas il rendit visite à la mère de M. Besard. *Ibid.*, p. 547.

(5) La *Relation...*, p. 372, imprime « le cinquième de juin ». Mais une lettre de Pallu à MM. Fermanet et Gazil, du 8 juin 1677, porte très nettement « le 3^e du courant ». Cette même lettre fait allusion à de précédents messages de Marseille et de Livourne, qui ne nous sont pas parvenus. A. M.-E., vol. 103, p. 237. Launay, *Lettres*, t. I, p. 202.

D'avance il avait fait demander au supérieur des Lazaristes, M. Almeras, la permission de descendre à leur procure de Rome et d'y passer trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'il se pût « reconnoître » (1). Il s'y était rendu, en effet, dès son arrivée et y demeurait encore le 8 juin, avec trois (2) personnes de sa suite, pendant qu'on lui disposait un appartement au Palais de la Propagande. On pouvait préparer une chambre à l'Evêque-Voyageur ! Venu à Rome pour quelques semaines ou quelques mois, il y séjournerait près de trois ans ! (3).

Au reste, Pallu ne se sentait pas seul à Rome ; non seulement il y retrouvait plusieurs des personnages qu'il y avait connus dans son précédent séjour, mais il y rencontrait un de ses neveux, Etienne Pallu, fils de Etienne, son frère aîné, qui servait de procureur aux Vicaires Apostoliques depuis 1674, avec la permission du chapitre de Saint-Martin de Tours, dont il était chanoine.

Quel accueil lui ferait-on dès l'abord ? Pallu lui-même devait se le demander.

S'il avait quelque crainte, elle se dissipa très vite, car les autorités romaines le mirent tout de suite à l'aise. « J'ay bien « eu de la joye, quand j'ay sceu que je n'estois pas moins dé- « siré et attendu en cette cour, que j'avois volonté de m'y « rendre ». Entre le 3 et le 8 juin, il avait déjà visité le cardinal Cibo (4), Monseigneur Cerri, le Secrétaire de la Propagande, Messeigneurs Slusius (5) et Favoriti (6), sans compter l'ambassadeur de France ; il attendait pour le 9 une audience du Pape, dont on lui promettait « tout contentement » ; il voyait tous les principaux ministres pontificaux bien disposés à son égard ; infatigable, il avait commencé ses négociations, et, toujours droit dans ses démarches, toujours loyal dans ses tractations, il se proposait de parler au plus tôt à l'Ambassa-

(1) Lettre aux Procureurs, du 29 novembre 1676. A. M.-E., vol. 103, p. 199.

(2) Michel avait, en effet, quitté Pallu ; il arriva à Paris le 10 mai 1677. A. M.-E., vol. 6, p. 497.

(3) Aux frais de la Congrégation ; celle-ci, plus tard, fera le compte des dépenses engagées pour l'entretien du Vicaire Apostolique et trouvera qu'elles se seront montées à 1.250 ducats d'or, c'est-à-dire environ 11.500 livres. A. M.-E., vol. 204, p. 549.

(4) Premier secrétaire d'Etat.

(5) Secrétaire des Brefs.

(6) Secrétaire d'Etat.

deur de Portugal et au P. Boucher, assistant des Jésuites pour la France (1).

Innocent XI confia à une commission spéciale de sept cardinaux (2) le soin d'étudier les questions qui amenaient à Rome le Vicaire Apostolique (3). C'étaient des hommes de grande expérience ; lents à se décider à cause du désir de ne rien décider que de très bon, ils s'efforçaient de juger les intérêts qui leur étaient soumis, sans avoir égard aux personnes ; ils se montraient, d'ailleurs, très ouverts aux idées que représentait Pallu (subordination des religieux aux Vicaires Apostoliques, liberté du Saint-Siège à l'égard des puissances politiques) ; tout au plus, le cardinal Cibo, secrétaire d'Etat, que Pallu a été long à connaître et qu'il a longtemps tenu pour

(1) Lettre aux Procureurs, précitée, du 8 juin 1677. Il est possible que le C^{al} Cibo ait mal interprété la pensée du Pape en déconseillant à Pallu le voyage de Rome, car M. Gazil pouvait écrire à ce dernier, le 19 mai 1677 : « La résolution que V. G. a prise d'aller à Rome est fort « conforme aux intentions de Sa Sainteté, Mgr le Nonce nous ayant fait « advertir qu'il avoit ordre de vous escrire que Sa Sainteté souhaitoit « fort de vous voir ».

Peut-être se demandera-t-on si les Procureurs de Paris étaient de cœur avec Pallu. Il n'y a pas lieu d'en douter. Voici, par exemple, ce que lui écrivait M. Gazil : « Nous n'avons pas besoin de lire votre « manifeste espagnol pour être persuadé de votre innocence... Chacun « sait que c'est la tempeste et la passion de vos ennemis qui vous ont « arrêté prisonniers. » A. M.-E., vol. 6, pp. 506-507.

Quand on avait su à Paris la captivité du Vicaire Apostolique, les Directeurs du Séminaire avaient eu l'idée assez ingénieuse d'obtenir sa libération par l'échange d'un prisonnier de guerre (lettres au Roi, à Le Tellier, à Colbert, à la C^{ie} des Indes, A. M.-E., vol. 6, pp. 99, 103, 105, 107).

Cependant, moins directement mêlés aux difficultés, ayant moins eu à en souffrir, les Procureurs donnaient au Vicaire Apostolique des conseils de modération. Comme il avait écrit de Rome, le 8 juin, qu'il avait de quoi fermer la bouche aux jésuites, M. Gazil répliquait : « Nous « voudrions bien, Monseigneur, que vous prissiez un autre tour que... « de « fermer la bouche » aux jésuites ; pleut à Dieu que les uns et les « autres pussent retourner à leur première simplicité. » *Ibid.*, p. 535. Pallu promettra à son correspondant d'être charitable et modéré.

(2) *Brevi et prespicua Expositio*... Launay, D. H., p. 193.

(3) C'était les cardinaux Altieri, Cibo, Ottobono, Azzolini, Alberici, Casanata, Colonna. Launay, D. H., p. 193, consacre une petite notice à chacun d'eux. C'étaient les cardinaux les plus actifs du Sacré-Collège ; mais cet avantage avait sa contre-partie : employés dans beaucoup de congrégations, ils ne pouvaient donner à Pallu tout le temps que celui-ci aurait désiré.

favorable à sa cause (1), se montrait-il, à la fin, « effective-
« ment pour les Jésuites » (2).

Quant au Pape, ce qui frappait d'abord, c'était son irrésolution, et l'évêque signalait à mainte reprise ce défaut (3); même quand une mesure avait été prise, un bref signé par lui et envoyé, il lui arrivait d'en suspendre l'exécution (4). C'est qu'il avait une conscience délicate : il ne voulait rien approuver qui ne fût conforme à tous les principes du droit. Après une audience de deux heures, qu'il avait eue le 27 juillet 1678, Pallu écrivait de lui : « C'est un sujet dont les intentions sont
« les plus droites et l'application plus attentive et plus conti-
« nue en tout ce qui regarde ses devoirs. Il m'avoua que ce
« qui le faisoit trembler sous le grand poids dont il se trouve
« chargé, c'est de ne sçavoir si sa diligence et ses soins vont
« jusqu'au point que Dieu les demande de luy, et que cela luy
« fait demander à Dieu tous les jours qu'il le tire de cette vie...
« Dieu nous le conserve de longues années »... (5). De fait, on assurait Pallu, qu'Innocent XI « tenoit fort » pour lui (6), qu'il était « fort content » (7) de lui ; et s'il arrivait à l'Evêque de se rappeler que l'un de ses commissaires avait des sentiments douteux à son égard, il se rassurait en disant : « J'ay cet
« avantage que le Pape est pour la justice, qui est toute de
« nostre costé » (8). Au demeurant, quand le Pontife avait pris une décision longtemps mûrie et sur laquelle aucun doute ne lui restait plus, il devenait « ferme et comme inflexible » (9).

Pendant les trois années qu'il passa en la Ville Eternelle, la vie de Pallu, fut, comme toujours, étonnamment remplie : visites, audiences, travaux préparatoires aux séances de la commission, mémoires pour l'éclairer, réponses aux mémoires des jésuites ou de l'ambassadeur du Portugal, il essaie de ne rien omettre qui puisse faire valoir son bon droit ; pour lui, point de repos, point de relâche et il se moque agréablement

(1) A. M.-E., vol. 6, p. 555.

(2) A. M.-E., vol. 104, p. 503, Lettre du 8 février 1679. Launay, *Lettres*, t. I, p. 273.

(3) Launay, *Lettres*, t. I, pp. 242, 246, 252. Pallu avait été frappé de ce défaut dès son séjour en Espagne.

(4) Cela arriva pour le Bref du Serment, dont il sera parlé plus loin.

(5) A. M.-E., vol. 104, p. 217. Launay, *Lettres*, t. I, p. 248.

(6) *Ibid.*, pp. 481 et 267.

(7) *Ibid.*, pp. 495 et 271.

(8) A. M.-E., vol. 104, p. 503. Launay, *Lettres*, t. I, p. 273.

(9) *Ibid.*, pp 263 bis et 254.

de ces vacances du carnaval (1), pendant lesquelles « c'est un « grand péché de parler d'affaires » ; il se sent bien parfois quelque impatience à se voir arrêté à la Curie, alors qu'il serait si utile ailleurs : « priez Notre-Seigneur qu'il me donne au-
« tant de patience et de longanimité qu'il en faut en cette
« Cour », mais il est bien résolu à y demeurer tant que ce sera utile, car « il ne faut pas se mettre dans la nécessité de revenir
« des Indes une troisième fois » (2).

D'ailleurs, son horizon ne se borne pas aux choses romaines. Non seulement il tient les Procureurs et Directeurs de Paris au courant de ses projets, de ses travaux, (et chaque semaine un courrier, qu'il appelle « l'ordinaire », leur porte l'écho du bon combat qu'il livre), mais aussi il les guide, les encourage, les conseille, au besoin les réprimande.

Il s'emploie particulièrement à ramener la paix entre Paris et Ayouthia.

Tout d'abord, il sent bien « le point de la difficulté » : comment savoir, de part et d'autre, le dosage précis de condescendance et de fermeté à apporter dans l'action ? On accusera les missionnaires tantôt d'avoir été trop sévères et tantôt de se montrer indulgents à l'excès ? Comment juger sainement ? Il faut pour cela « beaucoup d'abandon à Dieu, un parfait
« renoncement..... une grande assiduité à l'oraison.... » (3).

Puisque les missionnaires, évêques et prêtres, mènent une vie particulièrement dure, à cause des privations et des dangers continuels, il appartient aux Procureurs de leur pardonner beaucoup : « Si quelque fois nous criions sous le pesant
« fardeau que nous portons, si nous murmurons, si nous for-
« mons des plaintes, quoique sans raison, ne laissons pas toujours
« de nous aimer..... ; fortifiés-nous dans nos faiblesses, car,
« en vérité, nous avons besoin de tout » (4). Cette plainte est-elle assez humaine ?

(1) A deux reprises, au temps où la curie vague, nous le surprenons cependant à déposer la plume ; c'est qu'il se livre alors aux exercices de la retraite dans ce monastère dominicain de Ste-Sabine qui dominait alors, à l'écart de la Ville, les jolies pentes de l'Aventin toutes vêtues de vignobles (1678 et 1679). A. M.-E., vol. 104, pp. 24 et 237 et vol. 202, p. 201.

(2) *Ibid.*, pp. 513 et 274.

(3) Lettre à M. Brisacier, du 28 juin 1677, A. M.-E., vol. 103, p. 251, Launay, *Lettres*, t. I, p. 204.

(4) Lettre aux Directeurs S. M.-E., du 20 octobre 1677, *Ibid.*, pp. 354 et 210.

Parmi ces frères lointains et chers, Lambert de la Motte tient le premier rang. « Il a son faible comme les autres » ; mais il « mérite néanmoins infiniment par l'application qu'il « a à Dieu et aux affaires de sa Mission ». Or il semble qu'on le néglige à Paris, voire qu'on abandonne ; du moins il en a l'impression. Qu'on lui écrive donc « par toutes les voies qui « se présenteront, sans luy donner aucune marque de des- « plaisir et de ressentiment » (1).

Et voici que la pensée s'élève : « ...Il faut s'entre-soutenir « charitablement... Il n'est pas question de disputes en ter- « rain, qui vaincra ou qui l'emportera ; nous ne sommes plus « à nous ; nous devons estre morts à tous nos petits intérêts, « ne sçavoir et ne vouloir que la gloire de nostre Maître » (2).

De leur côté, les missionnaires n'ont-ils pas eu des torts ? Sans doute, et les Procureurs sont excusables de ne pas les comprendre toujours. « Si les Procureurs ont fait des fautes « nous en avons fait aussi. Leur zèle peut avoir été indis- « cret en quelque chose, mais, en vérité, leur intention (selon « laquelle nous devons les juger) a toujours été droite..... » Pour lui, Pallu, qui a pourtant envoyé à Paris la lettre si ferme dont il a été question au chapitre XV, pour lui, il a toujours « soutenu ou du moins excusé » les amis de France (3).

Ceux qu'il faut convaincre sur ce point, ce sont surtout les Vicaires Apostoliques. Pallu joue donc près d'eux son rôle de médiateur : « Je vous prie, leur écrit-il, de mettre au large « nos chers amys, que j'apprends que vous négligés beau- « coup. Je crois que le meilleur et le plus juste seroit de lais- « ser à Dieu le jugement du passé, sans vouloir venir dans les « éclaircissements, qui ne servent qu'à contenter l'amour- « propre et altérer la charité..... Si les choses ne vont pas « toujours comme nous le souhaitons, et mesme comme elles « devroient aller, prenons un peu de patience... » (4).

Le mal, d'ailleurs, n'est pas tellement profond : « Haec in- « firmitas non est ad mortem » (5). Non seulement il serait promptement et radicalement guéri, mais il servirait « à mieux « établir les choses » ; car la disposition foncière des âmes,

(1) *Ibid.*, pp. 355 et 211.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à M. Sevin, du 15 novembre 1677, *Ibid.*, pp. 374 et 215.

(4) Lettre à Lambert et à Laneau, même date, *Ibid.*, pp. 377 et 217.

(5) Lettre précitée à M. Sevin. Le texte est une parole de Jésus à propos de Lazare. Luc XI, 4.

à Paris comme à Ayouthia, est singulièrement saine et rassurante : « Ce qui me console c'est qu'il me semble qu'on veut « le bien de part et d'autre » (1).

Ces grands intérêts débattus, Pallu était pris par une foule d'autres, proches ou lointains.

Bien entendu, il s'informait de l'état du séminaire, donnait des conseils sur les postulants et sur les partants, indiquait les voies à suivre, (à une époque, la mer, à une autre, la terre). Publierait-on une *Relation* de la vie des missions en ces dernières années (1672-1675) ? Il le conseillait, quoiqu'il n'eût point le temps de s'en occuper (2) ; en tout cas, si on le faisait, il serait opportun de l'illustrer de cartes et « ce sera un amusement... « d'y voir touttè ma course depuis mon dernier départ de « Rome jusques à mon dernier retour » (3).

Le Vicaire Apostolique descend même à d'infimes détails que l'historien relève avec un plaisir particulier ; puisque les Archives de la Procure de Paris commencent à être considérables et que la Société « fait un corps qui, apparemment, aura de la « suite », qu'on les relie ; car « ce ne sont pas des pieces à « egarer. Quand toutes les escritures seront dans les livres, « dans des reliures bien disposées, on n'aura jamais de peine « à trouver celles dont on aura besoin » (4).

Grand ami de la vérité historique, soucieux de la précision, quoiqu'il ne soit pas un historien de métier, Pallu n'approuve point le sans-gêne avec lequel on traite les faits. Voici qu'il lit la *Vie de Mgr Ignace Cotolendi...* par Messire Gaspar Augeri. Dieu sait si elle est respectueuse à l'égard du cher et saint missionnaire ! Mais pourquoi tant d'inexactitudes ? « Vous « trouverez bien des fautes... qui regardent l'histoire. Si quel-

(1) Lettre à M. de Brisacier. A. M.-E., vol. 103, p. 364. Launay, *Lettres*, t. I, p. 213.

(2) A. M.-E., vol. 402, p. 405, et vol. 103, p. 237.

(3) Déjà M. Besard lui avait demandé une carte de ses voyages, A. M.-E., vol. 7, p. 23 ; le C^{al} Barberini et d'autres insistaient dans le même sens, vol. 104, pp. 16 et 263 bis. La *Relation* parut en 1680 chez Charles Angot : elle n'avait point de carte. Nous l'avons citée souvent : *Relation des Missions et des Voyages des Evesques, vicaires apostoliques, et de leurs Ecclesiastiques...* ès Années 1672, 1673, 1674, 1675. V. *infra*, p. 363.

(4) A. M.-E., vol. 104, p. 503, Launay, *Lettres*, t. I, p. 273. On a obéi au désir de Pallu au S. M.-E. ; les archives sont toutes reliées, et il n'est peut-être pas un établissement (public ou privé) où les pièces soient d'un maniement aussi facile. Le premier archiviste a été Et. Pallu, le neveu de l'évêque. A. M.-E., vol. 104, p. 22.

« qu'un avoit le temps d'y mettre la main et de la corriger, « il feroit un joli bouquet qui seroit de bonne odeur »... (1).

Il se soucie encore de trouver un procureur pour Rome, de garder le contact avec ses amis de France, d'Extrême-Orient, même du Nouveau-Monde et d'Espagne (2), d'envoyer de l'argent à ses Missions et de leur trouver des fondations (3); il voudrait avoir en mains le procès qui a été fait sur les martyrs cochinchinois, afin d'intéresser Rome à leur cause (4); il envoie une longue lettre à ses provicaires au Tonkin, MM. Deydier et de Bourges, pour régler plusieurs questions de discipline et tout spécialement la subordination des prêtres entre eux (5): il présente aux diverses congrégations compétentes une foule de questions, de « doutes », comme l'on dit, au point de les lasser (6); il obtient, sur les principales affaires qui l'ont amené à Rome, vingt-deux décrets, dont plusieurs ont demandé des années de recherches, de débats, de mises au point, et dont le texte (nous ne parlons pas des travaux préliminaires, des rapports, des mémoires) couvre cinquante-cinq pages in-8 de Launay (7). Qu'on veuille bien se rappeler ces choses et l'on ne se demandera plus si Pallu a bien occupé les trois années qu'il a passées à Rome ni pourquoi les morceaux de sa correspondance qui ont été conservés forment encore (pour cette même période) mille cent cinquante pages dans les recueils des Archives aux Missions Etrangères (8).

Maintenant que nous avons quelque idée de la vie du Vicaire Apostolique à Rome (9), il faut que nous le suivions dans

(1) Ibid., p. 107. Launay, *Lettres*, t. I, p. 26. La *Vie* avait paru en 1673, mais Pallu la lisait sans doute pour la première fois. Son vœu pour une *Vie* définitive n'a pas encore été exaucé.

(2) Les A. M.-E. contiennent toute une correspondance du Nonce à Madrid, vol. 6, pp. 557, 573, 639, 717, vol. 7, p. 79, etc. Ce haut dignitaire peut annoncer, vol. 6, p. 639, que l'Espagne restituera sinon le navire du moins l'argent perdu par l'évêque; malheureusement, le trésor royal est vide !

(3) A. M.-E., vol. 104, pp. 133, 143, 158, Launay, *Lettres*, t. I, pp. 231; 233; 235.

(4) A. M.-E., vol. 103, p. 237. Launay, *Lettres*, t. I, p. 202, a imprimé « dispositions » au lieu de « dépositions ».

(5) A. M.-E., vol. 105, pp. 89-95.

(6) A. M.-E., vol. 104, p. 590.

(7) Launay, *D. H.*, pp. 58-112.

(8) Vol. 103, 104, 105, avec respectivement 200, 649, 300 pages.

(9) Un jour (A. M.-E., vol. 104, p. 309), un voleur vint troubler la paix si nécessaire à sa laborieuse existence; pendant qu'il assistait à un office funèbre, le fripon fit un trou dans un auvent, se laissa glisser

la discussion des plus importantes questions qu'il avait à débattre. Nous ne saurions, en effet, sous peine d'être fastidieux et infini, prétendre faire ici l'histoire exhaustive de ces années romaines (1) : qu'il nous suffise d'en connaître deux ou trois épisodes.

Et d'abord celui qu'on peut appeler l'affaire des Jésuites.

Pallu n'a aucune animosité personnelle contre les Pères de la Compagnie ; dirigé par eux dans sa jeunesse cléricale, distingué par eux (le P. de Rhodes et le P. Bagot) pour sa mission, frère de deux Jésuites (les Pères Jacques et César) (2), toujours délicatement reconnaissant à l'égard des religieux qui se sont montrés bons pour lui et spontanément enclin à les juger de bonne foi et d'intention droite (3), tout le portait à vivre avec eux en bonne intelligence.

Des divergences doctrinales le séparaient-elles de la Compagnie ? (4) Peut-être, mais rien ne permet de le prouver. En

par une corde, enfonça une porte et... emporta tout ce qu'il put. Pallu se trouva à son retour encore un peu plus pauvre.

(1) Pour la connaissance des résultats obtenus, il est indispensable de lire le texte des décrets qui furent rendus à la demande de Pallu et qui sont édités par Launay, ouvrage précité.

(2) Jacques né en 1616, novice en 1635, mort en 1697, — César, né en 1625, novice en 1642, mort en 1702 ; Jacques et César sont les aînés de François, qui est né en 1626. Si l'on en croit M. Gazil « le P. César « Pallu... est tout jésuite et il batteroit volontiers l'évesque d'Helio-polis, s'il n'estoit son frère ». Lettre à Pallu. A. M.-E., vol. 6, p. 507.

(3) On l'a vu pour les jésuites de Manille, car il n'a fait aucune réserve sur leur serviabilité, jusqu'au jour où il a constaté que cinq d'entre eux avaient porté témoignage contre lui. A. M.-E., vol. 103, p. 73. Cf. notre chap. XVI, p. 306, n. 1.

Il avait écrit, à sa première arrivée au Siam, 20 décembre 1663 (mais il ne faut jurer de rien) ; « J'ay une franche assurance que je vivré « toujours bien avec les Pères de vostre Compagnie, mesme avec les « Portugois et ceux de l'Inde ». Lettre au P. Bagot, A. M.-E., vol. 857, p. 185. Launay, *Lettres*, t. II, p. 23.

Il faut ajouter enfin que s'il accuse de certains faits les jésuites étrangers, il en disculpe toujours les jésuites français, comme il l'écrit expressément au P. Boucher, assistant du P. général pour les jésuites de France. Lettre de Surat, du 23 janv. 1672. A. M.-E., vol. 107, p. 146.

(4) Même parmi les jésuites de Manille, Pallu a conservé un « intime amy », le P. Salgado, procureur. A. M.-E., vol. 104, p. 25.

Il ne faut pas omettre de mentionner sa particulière dévotion à saint François-Xavier, qui est un très authentique jésuite : il l'admire, il lit ses lettres et les fait lire, les jugeant éminemment propres à former les missionnaires, il s'inspire de lui dans les moments tragiques, par exemple en pleine tempête (v. pp. 242, 299) ; il écrit aux Directeurs du S. M.-E., le 5 janvier 1678, au cœur même de « l'affaire des jésuites » :

tout cas, nous l'avons déjà dit, il n'est pas janséniste (en dépit de certains bruits malveillants), car rien dans ses lettres les plus intimes et les moins destinées à la publicité ne rend un son janséniste (1). Serait-il thomiste ? C'est possible, même si on lui a enseigné le Molinisme au Collège de Clermont. Mais la querelle du Thomisme et du Molinisme n'a pas pu le passionner au point de lui faire prendre parti contre ses maîtres, quand il les a trouvés en face de lui en mission ; d'ailleurs, il n'est pas un spéculatif : quand il quitte Paris, sa théologie dogmatique est faite ; il ne la recommencera pas.

Il serait plus vrai d'affirmer, croyons-nous, qu'il y a des différences dans les tendances spirituelles du Vicaire Apostolique et des disciples de saint Ignace. Ceux-ci représentent, au xvii^e siècle, ce que l'Abbé Brémond a appelé le courant humaniste : ils sont favorables à tout le « donné » humain. Pallu appartiendrait plutôt au courant rigoriste : il se défie de la nature et accentue la note de l'abnégation du moi. Ces diversités de points de vue pouvaient amener des variétés équivalentes dans l'apostolat, mais non des luttes, d'autant plus que l'ex-

« Je suis bien aise que vous aïés dédié vostre chapelle au grand apostre
 « des Indes Je crois devoir à son intercession d'estre sorti de mon
 « affaire d'Espagne comme j'ai fait : je lui fis une neuvaine à Manille
 « pour cet effet. » A. M.-E., vol. 104, p. 1.

(1) Devons-nous ajouter quelques faits ? Le 12 avril 1679, il écrit à Et. Pallu qu'il travaille à « la censure de la nouvelle édition du Nouveau Testament des Messieurs de Port-Royal ». Comme il a été soupçonné, en France, d'affinités jansénistes, il met un soin particulier, une affectation même, à se garder contre les idées et les personnes de la secte : « J'ay toujours affecté à Rome de paroistre fort éloigné, comme je le suis en effet, du jansénisme, et de toutes les personnes qui en sont soupçonnées ». Qu'on veuille bien remarquer que cela est dit en confiance à un ami. Lettre à M. Desfontaines, 13 septembre 1680, A. M.-E., vol. 105, p. 383, Launay, *Lettres*, t. I, p. 330. Cf. une lettre aux Directeurs S. M.-E., du 26 octobre 1678, où il reconnaît qu'il a une morale sévère ; ce qui l'empêche d'être janséniste, c'est sa parfaite soumission aux décisions de Rome. A. M.-E., vol. 104, p. 277.

Le passage qui, de toute sa correspondance, montre le plus clairement son opposition au jansénisme est assurément celui d'une lettre à son neveu Etienne, du 26 juillet 1679, où il propose de suggérer au Roi une vaste perquisition, opérée simultanément en France, et spécialement à Port-Royal, chez les principaux jansénistes, pour y saisir leurs écrits ou imprimés (A. M.-E., vol. 105, p. 20). Launay (*Lettres*, t. II, p. 275), a édité ce passage incomplètement ; il faut, en particulier, rétablir la phrase : « On croit que dans le Port-Royal il y a bien des lieux secrets, et peut-estre meurés où il y a de beaux mémoires... »

V. également, au chap. XIX, l'épisode du P. Sicard.

chanoine de Tours (devait-il cet avantage à sa douce province?) était un pacifique.

Dans « l'affaire des Jésuites », il a vu engagée la cause du Saint-Siège, comme il l'a dit expressément (1) et c'est là toute l'explication de son attitude.

En quoi les jésuites (il s'agit ici non de la congrégation en général, mais de ceux de ses membres qui étaient missionnaires et tout spécialement de ceux qui étaient de nationalité portugaise), en quoi les jésuites faisaient-ils obstacle à la volonté du Pape ?

Ils avaient des désobéissances anciennes, invétérées, et d'autres plus récentes.

Parmi les anciennes, la plus grave était leur obstination à faire du commerce.

L'Eglise a toujours défendu à ses clercs et à ses religieux de faire œuvre de commerçants, c'est-à-dire d'acheter des marchandises pour les revendre avec bénéfice, pensant que cette recherche du gain est incompatible avec le dégagement des affaires temporelles dans lequel doivent s'établir ceux qui font profession de servir Dieu, et qu'elle peut entraîner à des opérations illicites ou injustes (2). Urbain VIII (1623-1644) venait de rappeler cette antique discipline et avait voulu qu'elle s'appliquât expressément aux ecclésiastiques qui se trouvaient dans les missions des Indes Orientales et Occidentales (3). Cependant, les jésuites n'avaient pas encore obéi et Pallu le disait respectueusement au P. Bagot dès son arrivée au Siam (4). Lorsqu'il était revenu en Europe pour la première fois, le Vicaire Apostolique avait signalé à la Curie les perpétuelles infractions au droit sur ce chapitre du négoce et obtenu de Clé-

(1) « J'eusse bien voulu me tenir dans le silence sur l'affaire des « PP. Jésuites, contre lesquels je ne prens parti qu'autant que je suis « ministre du Saint-Siège, qui en fait sa cause. » Lettre aux Directeurs S. M.-E., du 29 septembre 1677, A. M.-E., vol. 103, p. 340.

(2) C'est la pensée de St Paul : « Nemo militans Deo implicat se negotiis saecularibus » II Tim. II, 4, souvent reprise par l'Eglise : Alexandre III, p. e., condamnait déjà sous peine d'anathème le négoce des moines et clercs, Cf. Thomassin, *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, p. 111, l. III, c. XVII-XXI.

(3) Lettre apost. « Ex debito », 22 février 1633.

(4) « Le bon Père (Joan Cardoso, vicaire de Tenasserim)... m'a confessé « que cette province (du Japon) négocioit et qu'il estoit impossible « qu'elle subsistât par une autre voie. » Lettre de Tenasserim, du 26 décembre 1663. A. M.-E., vol. 857, p. 185, Launay, *Lettres*, t. II, p. 21.

ment IX une nouvelle constitution maintenant, renforçant et précisant celle d'Urbain VIII (1).

Or les jésuites trafiquaient toujours. Qu'on lise, par exemple, les lettres écrites par M. Deydier à la Propagande en 1673, en 1674, en 1676, on y verra le commerce des Pères formellement dénoncé (2). En 1674, le missionnaire désigne nommément deux navires qui leur appartiennent et qui arrivent au Tonkin chargés de leurs marchandises ; ces bâtiments ont beau avoir des noms pieux, *Saint-François-Xavier*, *Vera-Cruz*, ils n'en sont pas moins en révolte contre l'autorité pontificale (3). En 1676, il est vrai, les coupables ont essayé d'un moyen de défense enfantin : ils ont déclaré la bulle de Clément IX subreptice (4).

Au sens canonique du mot, une constitution est subreptice quand elle n'est pas vraiment fondée sur les faits.

Quels étaient donc ces faits allégués par les fils de saint Ignace pour leur justification ? C'étaient leur pauvreté et les besoins extrêmes de leurs missions ; ils ne négociaient point pour s'enrichir et c'était si vrai que telle de leurs provinces était lourdement endettée (5).

Mais, continuaient-ils, en cas d'urgente nécessité, quand le religieux ou le clerc ne peuvent subsister autrement, les moralistes leur enseignent que l'interdiction du commerce ne les concerne plus et qu'ils peuvent négocier pour vivre (6) : ils se déclaraient donc en état permanent de nécessité et ce qui aurait dû être l'exception devenait pour eux la règle.

Les inconvénients, outre celui de la désobéissance, étaient graves : soucis matériels, préoccupations mercantiles, déconsidération auprès des populations indigènes, car les païens eux-mêmes savaient que les hommes de Dieu doivent être des hommes de prières et non des hommes d'affaires, et ils mettaient (ils mettent encore de nos jours) un empressement religieux à nourrir leurs talapins, voués tout ensemble à la pauvreté et à l'oraison ; ils comprenaient mal que les missionnaires européens pussent se livrer au commerce.

(1) Bulle *Solicitude pastoralis*, du 7 juin 1669. V. p. 215.

(2) A. M.-E., vol. 650, pp. 313, 345, 377.

(3) *Ibid.*, p. 345.

(4) *Ibid.*, p. 377.

(5) La province du Japon. Lettre de Pallu au P. Bagot précitée. Launay, *Lettres*, t. II, p. 23.

(6) Les canonistes contemporains eux-mêmes, depuis Benoist XIV, prévoient cette exception (*Const. Apostolicæ servitutis*, 25 février 1741).

Il importait donc que les jésuites fussent ramenés à l'observation exacte de la loi.

Ils manquaient encore à leurs devoirs sur un autre point, la soumission aux Vicaires Apostoliques.

C'étaient quelques-uns de leurs Pères, spécialement l'illustre Père de Rhodes, qui avaient eu l'idée d'appeler en Extrême-Orient des évêques qui pussent, en ordonnant des prêtres, créer le clergé indigène ; mais sans doute n'avaient-ils pas prévu que la présence de ces évêques, vicaires apostoliques, c'est-à-dire représentants directs du Saint-Siège, impliquerait la subordination de tous les missionnaires à leur autorité.

En tout cas, cette subordination, ils la refusaient. Non seulement ils ne voulaient pas recevoir des évêques la juridiction dont ils avaient besoin pour confesser, prêcher, gouverner les fidèles, mais encore ils prétendaient que les vicaires apostoliques n'avaient et ne pouvaient donc conférer aucun pouvoir (1) : c'est en conséquence de cette prétention que le P. Fuciti faisait renouveler les confessions entendues par les prêtres tonkinois et les mariages contractés devant eux (2), que le P. Marini défendait qu'on se confessât aux prêtres indigènes (3) ; l'opposition s'accroissant chaque jour, on avait rédigé en 1674 deux libelles, l'un contre M. Deydier (4), l'autre contre les évêques et les prêtres français (5), puis, en 1676, les Pères Ferreira et Fuciti avaient déclaré à leurs chrétiens que les Vicaires Apostoliques et leurs missionnaires étaient excommuniés (6) ; le P. Candone avait osé publier une sentence de

(1) Une des raisons invoquées était que les bulles d'Alexandre VII et de Clément IX, n'ayant pas reçu l'*exsequatur* du roi de Portugal, étaient sans valeur. La commission *super rebus Sinarum* avait déjà protesté contre cet assujettissement de l'autorité spirituelle du Pape au bon plaisir royal et Clément X avait approuvé cette protestation (2 oct. 1673). Texte dans Launay, *D. H.*, p. 56. Les accusations contre les jésuites sont réunies dans la *Réplique* de Pallu. A. M.-E., vol. 104, pp. 387-396.

(2) Lettres de M. Deydier à la Propagande (1673, 74, 75). A. M.-E., vol. 650, pp. 314, 349, 366.

(3) *Ibid.*, p. 319.

(4) *Ibid.*, p. 357.

(5) *Protestatio missionariorum S. I. contra episcopos et sacerdotes gallos*, du P. Marini. Lettre de Pallu aux D^{rs} S. M.-E., du 29 sept. 1677. A. M.-E., vol. 103, p. 341.

(6) Lettre de MM. Deydier et de Bourges, du 22 fév. 1677, A. M.-E., vol. 651, p. 1.

déposition contre Lambert de la Motte lui-même (1) ; on allait jusqu'à des voies de fait sur la personne des catéchistes (2).

C'est en vain que MM. Deydier et de Bourges avaient essayé de s'entendre avec les religieux de la Compagnie (3) : leurs tentatives de paix ayant échoué, ils se trouvaient obligés de demander au Saint-Siège le retrait de tous les jésuites des missions.

Ce même vœu était formulé en même temps par les prêtres « naturels » : ceux-ci en effet, écrivaient au Pape une belle et émouvante lettre pour le remercier de leur avoir envoyé au Tonkin des évêques qui les avaient ordonnés, des missionnaires qui avaient fait beaucoup de bien dans le pays ; malheureusement, ajoutaient-ils, les jésuites avaient jeté le trouble parmi les chrétiens, ils s'étaient révoltés contre le Saint-Siège, ils refusaient toute communication avec les prêtres indigènes ; c'est pourquoi, eux, les signataires de la lettre, ils demandaient au Pape de bien vouloir maintenir au Tonkin les missionnaires apostoliques, et, au contraire, en rappeler les religieux de la Compagnie (4).

Désobéissances au Saint-Siège dans la question du commerce et dans celle de la soumission aux Vicaires Apostoliques, tels étaient les deux principaux griefs articulés contre les fils de saint Ignace ; mais il y en avait d'autres encore, qu'on trouve épars dans les lettres de Deydier : laxisme dans l'administration des sacrements, inconduite de deux d'entre eux (5).

C'était ce dossier qui se trouvait entre les mains de la Commission qui avait été réunie par la volonté d'Innocent XI. Les cardinaux qui la composaient comprirent qu'il importait d'obtenir l'obéissance des délinquants aux ordres de Rome et, pour être précis, ils ramenèrent leurs observations à cinq chefs ; ainsi mis en cause dans la personne de ses sujets, le P. Oliva, Général de la Compagnie, répondit par un mémoire justificatif, auquel Pallu répliqua par une mise au point longue et sévère (6) ; cette « écriture » était achevée le 27 octobre (7).

(1) Décret de la Commission, du 28 août 1677. Launay, *D. H.*, p. 75.

(2) Lettre de M. Deydier précitée (1673), *A. M.-E.*, vol. 650, p. 319.

(3) Lettre de MM. Deydier et de Bourges (1675), *Ibid.*, p. 373.

(4) Lettre de 1676. *Ibid.*, p. 466.

(5) Lettre de M. Deydier à la Propagande, du 15 oct. 1673, *A. M.-E.*, vol. 650, pp. 314-315.

(6) Lettre de Pallu (29 septembre 1677), *A. M.-E.*, vol. 103, p. 340. Cf. vol. 104, pp. 387-396. *Réplique à la Réponse aux objections faites aux PP. de la Compagnie qui sont dans les Missions...*

(7) Lettre de Pallu (27 octobre 1677). *Ibid.*, p. 360.

Pour se donner toutes les lumières nécessaires, les commissaires entendirent plusieurs fois les représentants les plus autorisés des accusés, spécialement le P. Procureur et le P. Secrétaire (1).

Enfin, quand ils se jugèrent suffisamment informés, ils tinrent la séance (ou « congrégation ») dans laquelle ils portèrent les décrets suivants, réserve faite de l'approbation du Pape : les Pères Tissanier, Ferreira, Fuciti et Marini seraient mandés à Rome et le Général lui-même serait chargé d'assurer l'exécution de ce rappel ; en même temps, une instruction serait ouverte contre eux par les Vicaires Apostoliques ou leurs provicaires ; on rédigerait une formule de serment que devraient souscrire tous les Pères de la Compagnie, à commencer par le visiteur et les provinciaux, demeurant dans les provinces et royaumes soumis aux Vicaires Apostoliques et tous pouvoirs leur seraient refusés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur serment ; à la place des religieux rappelés, le Général en enverrait d'autres, qui devraient d'abord prêter serment entre les mains du Cardinal Préfet de la Propagande, assisté de l'évêque d'Héliopolis et du Secrétaire de la même congrégation, et jurer obéissance et soumission, en tout ce qui regarde la direction des missions, au même évêque d'Héliopolis et aux autres Vicaires Apostoliques, dans la juridiction desquels ils se trouveraient respectivement placés ; tout contrevenant serait frappé, par le fait même, de l'excommunication majeure réservée au Souverain Pontife ; cette prestation du serment serait désormais obligatoire pour tous les religieux à envoyer en mission et le Général en serait responsable.

C'était le 6 décembre 1677 que la commission élaborait ce décret énergique (2). Même après qu'ils l'eurent rédigé, les cardinaux continuaient à montrer leur désir d'en finir avec une résistance qui n'avait que trop duré, et Pallu pouvait écrire que, pour autant qu'il le conjecturait, ils obligeraient « les PP. Jésuites, de gré ou de force à confesser leur faute » (3) ; l'un d'eux lui avait même dit « qu'il perdrait « plutôt son bonnet, qu'il ne les fist obéir » (4).

Lorsque les fêtes de Noël furent passées, Mgr Cerri, secré-

(1) *Decretum* du 6 déc. 1677. Launay, *D. H.*, p. 58.

(2) Le texte définitif serait arrêté plus tard, il est donné par Launay, *D. H.*, p. 58 (quelques fautes d'impression).

(3) Lettre du 29 décembre 1677, A. M.-E., vol. 103, p. 410.

(4) Lettre du 12 janvier 1678, A. M.-E., vol. 104, p. 7.

taire, alla faire au Pape son rapport des résolutions prises par la commission. Innocent XI demanda si les cardinaux avaient entendu les jésuites, puis, sur la réponse positive et l'affirmation qu'on avait fait « toute l'attention raisonnable à leurs re-montrances », il donna son approbation (19 janvier 1678 (1) ; quelques jours plus tard, il eut avec Pallu « une petite « heure d'entretien » sur le même sujet (2).

Restait à libeller le décret, car jusqu'alors on en avait l'esquisse, mais non la rédaction définitive : un projet fut d'abord envoyé à chacun des cardinaux, qui l'examinerait « derechef » (3) ; deux séances (21 mars et 27 avril) furent employées à la mise au point du texte, puis le Secrétaire fut chargé de le présenter au Pape (4) ; Pallu, qui n'avait point l'âme d'un sectaire, trouvait que les formules de la commission étaient dures pour les Pères et souhaitait que le Pontife les adoucît quelque peu (5). Fidèle à ses habitudes de lenteur, Innocent XI ne lut l'écrit que dans le courant de juin et le rendit à Mgr Cerri à la fin du mois, avec « certaines annotations fort judicieuses », qui se rapportaient non point à la substance des articles, mais à quelques détails ; il faudrait donc une autre « congrégation » pour amender la constitution dans le sens voulu par le Pape.

L'été de 1678 était venu et, pendant les grandes chaleurs, l'affaire des jésuites s'était un peu ralentie (6), lorsque l'intervention personnelle du P. Oliva la relança.

Ce haut personnage savait que l'heure était grave pour sa Compagnie : non seulement on discutait ses actes à la commission des sept cardinaux, mais encore, parallèlement, le Saint-Office étudiait sa doctrine en matière morale et s'appropriait à condamner comme relâchées plusieurs propositions de ses écrivains (7).

(1) Lettre du 19 janvier 1678. *Ibid.*, p. 15.

(2) Lettre du 9 février 1678. *Ibid.*, p. 27.

(3) Lettre du 23 février 1678. *Ibid.*, p. 45. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 222-223, a lu non « derechef », mais « de concert », ce qui n'a pas de sens dans le cas.

(4) Lettres des 23 mars et 27 avril 1678. *Ibid.*, pp. 59 et 115.

(5) Lettre du 6 juillet 1678. *Ibid.*, p. 187.

(6) Pallu signale, pourtant, dans une lettre du 3 août, qu'il a eu une audience du Pape qui a duré « 2 H entières ».

(7) V. les propositions condamnées le 2 mars 1679 dans Denzinger. *Enchiridion Symbolorum*, nn. 1151-1215. Pallu fait de fréquentes allusions à cette enquête doctrinale : V. p. e. A. M.-E., vol. 104, p. 241.

Il alla donc trouver le Pape vers la fin d'août et se plaignit de la persécution que ses fils subissaient, à quoi son auguste interlocuteur répondit assez sévèrement ; puis, comme il demandait cependant à être écouté par la commission des Sept, le Pontife le lui accorda (1) et donna l'ordre de « désintimer » (2) l'assemblée où l'on devait terminer l'examen du bref (3).

« Sa Paternité » se présenta, le vendredi 9 septembre, devant les membres de la Commission (4) et exposa durant trois quarts d'heure la défense de la Compagnie : loin d'attaquer les missionnaires français, il les loua « extrêmement » ; puis il s'étendit sur les services que ses fils avaient rendus et rendaient encore à l'Eglise : depuis qu'il était Général, n'avaient-ils pas procuré la conversion de plus de quatre-vingt mille hérétiques (5).

Les cardinaux ne songeaient point à nier la place d'honneur que les disciples de saint Ignace avaient tenue dans l'armée catholique ; ils ne pensaient point davantage à incriminer le Général d'avoir eu « aucune part » à la désobéissance de ses religieux, mais cette désobéissance n'était que trop réelle et on la lui exposa « fort au long », en lui faisant lire, à titre de preuve, quelques pièces caractéristiques.

Le P. Oliva convint que plusieurs de ses sujets étaient très coupables et, que pour les plus compromis, la révocation « es-« toit la plus douce peine qu'on leur pût imposer » ; il promettait en même temps de ne rien omettre pour que les ordres du Saint-Siège fussent parfaitement exécutés.

Ayant ainsi parlé, il essaya de ressaisir quelques avantages de sa soumission même : avant que la sentence fût prononcée, ne conviendrait-il pas que les accusés pussent être entendus ?

Ici, la Commission « luy ferma la bouche » (6) elle lui répondit, en effet, « qu'on avoit, des ministres mesmes du « Saint-Siège, dont on ne doit pas révoquer en doute les te-

(1) Lettre du 31 août 1678, *Ibid.*, p. 243.

(2) Dans le style de la Curie, fixer une séance se dit « l'intimer » ; quand on annule la convocation, on « la désintime ».

(3) Lettre du 7 septembre 1678. *Ibid.*, p. 245.

(4) Les détails sur cette séance sont fournis par la lettre de Pallu au D^{rs} S. M.-E., du 14 sept. 1678. *Ibid.*, p. 260.

(5) L'apostolat des Jésuites a rendu au catholicisme l'Autriche, la Bavière, et plusieurs autres contrées de l'empire d'Allemagne.

(6) Pallu écrit ici le mot que Gazil lui avait reproché d'employer (v. p. 326, n. 1). L'a-t-il fait intentionnellement ?

« moignages, toutes les informations nécessaires par pièces authentiques et en bonne forme » (1).

Qu'advierait-il après cette conférence ? Quelle décision prendrait le Pape ? Quand sortirait-il de son irrésolution ? Telles étaient les questions que se posait Pallu et il y répondait : « Nous serons contents, si nous ne voulons que Dieu »... (2).

Le mois d'octobre apporta un fait nouveau : Innocent XI, après avoir envoyé à Mgr Slusius, secrétaire des brefs, le texte de la Commission, se l'était fait lire une dernière fois avant qu'on le mît au net pour y appliquer le sceau ; la lecture l'ayant satisfait, il avait donné l'ordre d'achever l'opération : désormais le bref était expédié et Pallu pouvait écrire, le 18 octobre, qu'il l'avait entre les mains. Il restait seulement, à cette date, à le signifier aux intéressés et l'on attendait pour cela que Mgr Cerri fût de retour de la campagne, tout en se demandant si le P. Oliva ne profiterait pas de ce délai pour intervenir encore en faveur des siens (3). Voici d'ailleurs que de meilleures nouvelles arrivaient du Tonkin, et Pallu lui-même se proposait de demander un adoucissement au décret porté contre les jésuites : au lieu de les mander à Rome, ne pourrait-on se contenter de les exiler au Japon et en Chine, et confier leur punition à la conscience du Général ? (4). Prudemment, il recommandait à ses provinciaux, MM. Deydier et de Bourges, de ne point se presser de signifier aux PP. Ferreira et Fuciti la constitution qui portait leur interdiction (5).

Il faisait bien, car, un mois plus tard, se produisit un vrai coup de théâtre : l'ambassadeur du Portugal étant venu protester près du Pape contre les dispositions projetées (6), celui-ci suspendait l'exécution du bref, bien qu'on lui eût dit que Pallu

(1) Launay, en publiant ce texte (*Lettres*, t. I, p. 251) a lu « ...témoignages et toutes les informations »..., ce qui fait une phrase incompréhensible.

(2) Lettre du 21 sept. 1678, A. M.-E., vol. 104, p. 264.

(3) Lettre aux D^{rs}, S. M.-E., *Ibid.*, p. 263 bis.

(4) *Ibid.*, p. 298.

(5) Lettre de nov. 1678, *Ibid.*, p. 301.

(6) Pallu avait cru d'abord à une intervention du P. Oliva (lettre à son frère Jacques, du 28 déc. 1678, *Ibid.*, p. 378.) Mais les jésuites du Gesù lui apprirent que celui qui s'était interposé était l'ambassadeur du Portugal, lequel voyait bien que le texte même du décret contre les Pères le débouterait de ses propres prétentions. (Lettres aux D^{rs} S. M.-E., du 4 janv. 1679, *Ibid.*, p. 457.) Plus tard, Pallu fut amené à douter même de l'intervention de l'ambassadeur. (Lettre du 8 fév. 1679, *Ibid.*, p. 503.

l'avait déjà envoyé ; le Vicaire Apostolique n'était « pas mar-
« ry » de cet événement, puisqu'il souhaitait que le document
fût « modifié et adouci en plusieurs points », mais ce qui
compliquait la situation, c'est qu'il craignait une manière de
grève des cardinaux de la Commission, déjà mécontents de ce
que le Pape leur eût retiré la connaissance de l'affaire du Por-
tugal, pour la confier à la congrégation consistoriale (1). Le
Secrétaire prétendait le rassurer en lui disant que tout se bor-
nerait à quelques changements d'expressions dans le bref, mais
Pallu répliquait que des modifications plus profondes lui cau-
seraient non de la peine, mais de la joie (2) ; il pouvait même
promettre à son frère Jacques, jésuite, comme on le sait, de
contribuer, autant qu'il le pourrait, à amender les termes du
décret (3).

Quand reprendraient les travaux ? Le Pape, que Pallu vit le
10 janvier 1679, dans une courte audience de nuit (« à deux
« heures de nuit »), lui promettait que ce serait bientôt et
« qu'en peu de temps il mettroit fin » à la grande affaire (4).
En effet, il donna ordre à Mgr Cerri d'assembler de nouveau
les commissaires, ajoutant qu'il abandonnait le bref à leur
jugement : s'ils persévéraient dans leur sentiment de le faire
signifier, on passerait à l'exécution.

Pallu pensa alors qu'il pouvait exercer près du Secrétaire
son rôle conciliateur : ne pouvait-on demander au P. Général
d'écrire à leurs Eminences une lettre par laquelle il reconnaî-
trait la faute de ses religieux, et offrirait de retirer les plus cou-
pables et de donner aux autres des ordres très explicites qui
comprendraient tous les articles du serment ? Mgr Cerri avait
agréé cet adoucissement (5). Mais les cardinaux seraient-ils

(1) Lettre du 14 déc. 1678. *Ibid.*, p. 348. Launay, *Lettres*, t. I, p. 264, imprime : « ma plus grande peine est que mes commissaires me quittent « tous », alors que Pallu écrivait : « ma plus grand peur est que mes « commissaires ne quittent tout ». — La congrégation consistoriale est celle qui est plus spécialement chargée des affaires plus importantes à traiter avec les rois et les princes ; elle fut instituée par Sixte V, constitution *Immensa*, du 22 janv. 1588. — L'affaire du Portugal fut presque immédiatement rendue à la Commission. Lettre du 4 janv. 1679. *Ibid.*, p. 460.

(2) Lettre du 21 déc. 1678. *Ibid.*, p. 359.

(3) Lettre précitée au P. Jacques Pallu, du 28 déc. 1678. *Ibid.*, p. 377. Launay, *Lettres*, t. II, p. 371.

(4) Lettre du 11 janvier 1679. *Ibid.*, p. 465.

(5) Lettre du 18 janvier 1679. *Ibid.*, p. 481.

aussi faciles à persuader ? (1) Quel que dût être leur avis définitif, Pallu essayait de rester fidèle à la vérité et à la charité : la vérité demandait que les Pères fussent condamnés ; la charité suggérait qu'ils le fussent de la façon la plus discrète, et le Vicaire Apostolique affirmait que, s'il agissait amicalement à leur égard, c'était qu'il se considérait toujours en effet comme leur ami (2).

À la fin de février, le Pape donna à Mgr Cerri ordre d'examiner les modifications proposées par Pallu, mais le Vicaire Apostolique se demandait par avance quel accueil les cardinaux leur feraient : ils se montraient toujours « fort échauffés » contre les jésuites, et le Secrétaire lui-même, s'il acceptait de mettre en délibération les adoucissements souhaités par Pallu, ne voulait pas les faire siens : il se contenterait de les présenter de la part du Vicaire Apostolique (3).

La série des « congrégations » recommença donc.

La première eut lieu le lundi 13 mars.

Le P. Oliva avait demandé à être écouté de nouveau : il fit amende honorable au nom de ses religieux, reconnut leurs torts, pour lesquels « il demanda humblement pardon, et promit de faire exécuter ponctuellement tout ce que la congrégation ordonnerait tant pour le passé que pour l'avenir » (4).

En conséquence, les commissaires consentirent à de notables atténuations de leur premier décret : sa publication resterait suspendue ; les cardinaux confiaient au Général le soin de rappeler lui-même ses sujets les plus compromis et le nombre de ceux-ci était ramené de sept à trois (5) ; le même Père imposerait à tous ses religieux la stricte observation de la prestation du serment (6).

C'étaient de grandes concessions, et, les événements continuant à être favorables aux jésuites, le Pape approuvait ces

(1) Lettre du 21 janvier. *Ibid.*, p. 484. Pallu y appelle le décret en question « le bref foudroiant ».

(2) Lettre du 8 fév. *Ibid.*, p. 503. Il ajoutait : « mais les bons Pères « veulent des serviteurs et non des amis ; je veux dire qu'ils ne connoissent pour amis que ceux qui leur sont entièrement dévoués à « l'aveugle ». Lui, Pallu se réservait le droit d'appeler mal ce qui était mal.

(3) Lettre du 1^{er} mars. A. M.-E., vol. 104, p. 531.

(4) Lettre du 15 mars. *Ibid.*, p. 550.

(5) Les Pères Ferreira, Candone, Acosta.

(6) Le texte des articles sur cette congrégation est publié par Launay, *D. H.*, p. 81.

dernières résolutions. Le danger ne viendrait-il pas aux Pères de l'excès même de leur satisfaction ? Car Pallu signalait déjà, le 22 mars, que quelques indiscrets chantaient trop haut victoire (1) ; peut-être aurait-il pu lui-même les mettre en garde contre une joie indiscrete, puisqu'il se proposait de voir le P. Oliva « pour convenir de toutes choses » (2), mais Mgr Cerri lui déconseillait de faire cette visite dans les circonstances présentes (3). Au reste, pourrait-il s'entendre vraiment avec eux ? N'avaient-ils pas des manières opposées de diagnostiquer et de traiter le mal ? « Les PP. Jésuites, écrivait Pallu, « ne cherchent icy qu'à couvrir le mal et le plastrer ; pour « moi j'y cherche des remèdes et des préservatifs... » (4).

Le 2 mai 1679 se tint une « congrégation » qui fut employée tout entière à entendre le P. Général et à délibérer sur de nouvelles propositions ; on n'aboutit pas à des résolutions déterminées et Pallu s'en consolait aisément : il ne serait point fâché que les jésuites fussent contents, puisque le principal était acquis (5), et il écrivait, vers le même temps, une longue lettre à son frère Jacques pour se congratuler avec lui de l'heureuse fin des difficultés et lui exprimer ses souhaits de voir la paix et la confiance renaître de part et d'autre (6) ; comme il le disait un peu plus tard aux Directeurs du Séminaire : « ...ce « qui est passé est passé. *Vetera transierunt. Nova sint omnia* » (7).

Le Vicaire Apostolique se trompait : tout n'était pas encore fini. Ayant été longuement entendu par la Commission, le 13 mars et le 2 mai, et ayant obtenu d'elle de précieuses modifications au décret du 6 décembre 1677-16 janvier 1678, le P.

(1) A. M.-E., vol. 104, p. 554. Pallu restait sincèrement heureux de cette résolution qui semblait sauvegarder les droits de la justice et de la charité : « Je m'en fais un peu de gloire, y aiant effectivement « notablement contribué. » (Lettre du 23 mars. *Ibid.*, p. 559.)

(2) Lettre du 12 avril. *Ibid.*, p. 571. Launay, *Lettres*, t. I, p. 281.

(3) Lettre du 10 mai. *Ibid.*, p. 590. Launay, *Lettres*, t. I, p. 283.

(4) Lettre du 26 avril. *Ibid.*, p. 584. Il ne craignait pas, dans la même lettre, de donner pour son frère le message suivant : « Dites-lui hardiment que j'ay Dieu de mon costé ; qu'il luy demande pour moy la « grace de ne luy estre pas infidelle. »

(5) Lettre du 3 mai 1679. *Ibid.*, p. 588.

(6) Lettre du 24 mai. *Ibid.*, p. 612. Launay, *Lettres*, t. II, p. 375.

(7) Lettre du 31 mai. *Ibid.*, p. 623. La citation latine est faite de deux textes : 1° S. Paul, II Cor. V, 17 : « *Vetera transierunt... facta « sunt omnia nova.* » — 2° Un verset du *Sacris solemnibus*, de l'office du Saint-Sacrement : « *Recedant vetera, nova sint omnia.* »

Oliva essayait de regagner d'autres positions : il publiait une « écriture adroite et pleine d'esprit » où il ne condamnait point ses sujets et les « faisoit paroistre plustot dignes de « compassion pour tout ce qu'ils ont souffert » que de sévérité pour leurs désobéissances ; il eût bien voulu être dispensé d'en rappeler aucun et de leur donner des ordres particuliers à l'égard des Vicaires Apostoliques. Il fallait que Pallu remit les choses au point : déjà, le 7 juin, il était prêt à commencer sa riposte et, le 14, il était en plein travail (1).

Il avait achevé son rapport le 5 juillet (2). Il disait modestement qu'il ne serait assurément ni aussi éloquent ni aussi spirituel que celui du Général ; mais il ne craignait pas d'ajouter qu'il serait du moins beaucoup plus solide (3). Serait-ce aussi l'avis des Cardinaux ? (4). Précisément, à la date du 19 juillet, Mgr Cerri faisait espérer la tenue d'une « congrégation de lundy en huit jours » (5) ; mais le pauvre prélat fut appelé « à une autre de plus grande importance, la nuit du « samedi au dimanche, qu'il mourut après trois jours de maladie seulement » (6).

Qui lui succéderait ? Le rôle du secrétaire dans toutes les commissions est fort important, puisqu'il en est la cheville ouvrière : c'est lui qui prépare les travaux, qui convoque les commissaires, qui leur sert d'agent de liaison avec le Pape ; il a mille moyens pour hâter ou ralentir une discussion. pour présenter une thèse sous son meilleur jour. Or, on apprit, dès le 15 août, que la charge de secrétaire serait confiée à Mgr Cibo, nonce en Suisse, frère de ce cardinal Cibo, dont les sympathies

(1) Lettres des 7 et 14 juin, *Ibid.*, pp. 626 et 632.

(2) Lettre du 5 juillet 1679. A. M.-E., vol. 105, p. 2.

(3) Lettre du 21 juin. A. M.-E., vol. 104, p. 638.

(4) On peut voir ce rapport, ainsi que deux autres ayant trait à la même polémique, aux A. M.-E., où ils occupent 200 pages du vol. 116 : 1° *Riposta ad una scrittura del Patre Generale della Compagnia, che comprende due discorsi, che fece contra i Vicarii Aplici della China, in due congressi degli Eminentissimi Signori Cardinali Deputati* (pp. 147-183) ; — 2° *Replica del Vescovo d'Eliopoli alla risposta di Padri della Compagnia* (pp. 303-369) ; — 3° *Sommario degli eccessi dei PP. della Compa nei Regni soggetti alli Vicarii Apci* (pp. 239-286).

(5) Lettre du 19 juillet. A. M.-E., vol. 105, p. 14.

(6) Lettre du 15 août. *Ibid.*, p. 41. Pallu exprime ici ses regrets très sincères de la disparition d'un prélat qui lui avait toujours été bienveillant. Il dira plus tard : « la mort [de Mgr Cerri] a mis en confusion bien des affaires » (6 sept. 1679. *Ibid.*, p. 64).

étaient si nettement acquises aux jésuites. En quel sens agirait-il ?

En tout cas, il n'était pas sur le point de s'installer, et Pallu pouvait essayer de le bien disposer par une lettre aimable de félicitations (1). En attendant, son poste serait confié à un intérimaire.

Le Cardinal Cibo promettait bien à Pallu de recommander ses affaires à ce pro-secrétaire, mais c'était une recommandation douteuse : d'autre part, si le Vicaire Apostolique insistait pour que sa « congrégation » se tînt au premier jour (car la proximité des vacances la renverrait fort loin), les jésuites faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher, et le pauvre Evêque était obligé de visiter tous les commissaires pour s'assurer de leurs dispositions, (qui demeuraient d'ailleurs excellentes) (2), et il jugeait prudent de demander spécialement le secours de Dieu et de ses Saints en disant la messe à la confession de Saint-Pierre ; il était d'autant plus en défiance qu'il apprenait que les Pères avaient pu prendre connaissance de sa *Réponse* au Général : heureusement, la pièce était solide et ils n'y trouvaient pas « à mordre » (3).

Cependant le pro-secrétaire était désigné : ce serait le R. P. D. Curcius (4) et la « congrégation » était intimée pour le 29 août. Les jésuites représentèrent alors que leur procureur des Missions de Chine (5) était à Gènes et demandèrent un délai (6) pour qu'il fût écouté dans une aussi grave affaire.

La demande était raisonnable en soi, et les cardinaux ne crurent pas devoir la repousser, quoiqu'ils soupçonnassent les Pères de vouloir gagner du temps.

Ils tinrent néanmoins séance et portèrent un décret sévère (7).

(1) Texte italien, du 19 août. *Ibid.*, p. 45.

(2) Lettre du 23 août. *Ibid.*, p. 47.

(3) *Ibid.*, p. 48.

(4) A. M.-E., vol. 204, p. 482.

(5) Pallu dit « procureur du Japon » A. M.-E., vol. 105, pp. 56 et 71. Mais les procès verbaux de la Propagande disent aussi « procureur de « la Chine ». A. M.-E., vol. 204, p. 487.

(6) Launay, *Lettres*, t. I, p. 299, imprime « un futur délai », ce qui est un fâcheux pléonasme ; il faut lire sans doute « un peu de deslai ». En même temps, ils faisaient paraître un long rapport accompagné de huit notes plus courtes, qui exigeaient de Pallu dix ou douze jours de travail acharné. Lettre du 30 août. A. M.-E., vol. 105, p. 61.

(7) Les questions traitées en séance et le décret figurent dans le procès-verbal A. M.-E., vol. 204, pp. 482-487 ; il est facile d'y retrouver les objections soulevées par la Compagnie et les réponses de Pallu.

Le secrétaire avait ordre d'exposer au Pape les nouveaux actes de désobéissance des jésuites missionnaires et leurs subterfuges pour éluder les prescriptions du Saint-Siège. Si les commissaires consentaient à entendre le procureur de Chine, ils demandaient qu'un jour lui fût déterminé, et que l'on redît au Général que le Souverain Pontife exigeait de tous les missionnaires une obéissance exacte aux lettres pontificales, aux documents de la Propagande, aux ordres des vicaires apostoliques.

Ce décret était loin de satisfaire les jésuites. Cependant, ils profitaient du répit qu'ils avaient obtenu pour continuer leur défense : ainsi le P. Général demandait une nouvelle audience, quitte à lasser la patience des cardinaux (1) et le Pape avait ordonné qu'on l'entendît (2).

Avec les chaleurs du mois de septembre, les congrégations romaines faisaient relâche, et Pallu trouvait le temps de rédiger de longues lettres qui mettraient les Vicaires Apostoliques et les missionnaires d'Extrême-Orient au courant des négociations (lettres du 9 septembre 1679 aux Vicaires Apostoliques et du 20 à MM. Deydier et de Bourges) (3). Cette dernière nous permet de connaître ses véritables sentiments à l'égard des Pères jésuites : Deydier et de Bourges, agissant comme provinciaires de l'évêque du Tonkin, ont réparti de leur mieux les Eglises de ce pays entre les missionnaires et les prêtres indi-

(1) Lettre du 6 sept. A. M.-E., vol. 105, p. 63.

(2) Lettre du 9 sept. *Ibid.*, p. 71. Launay (*Lettres*, t. I, p. 300) donne cette lettre comme adressée aux Direc. S. M.-E. En réalité, Pallu l'a écrite pour les Vicaires Apostoliques du Siam. Vers cette époque, Pallu fut fatigué et obligé de garder la chambre « plusieurs jours ». (Lettre du 13 sept. *Ibid.*, p. 79.)

(3) *Ibid.*, pp. 71 et 85. Pallu fera suivre cette pastorale d'une autre lettre personnelle pour les Pères Ferreira et Fuciti, où il exprimait de nouveau ses désirs de paix. Le texte se trouve *Ibid.*, p. 127. Il faut lire également sa lettre à la fois affectueuse et ferme à son frère le P. Jacques. *Ibid.*, p. 145. Launay, *Lettres*, t. II, p. 375. En publiant partiellement la lettre de Pallu aux Vic. Apost., Launay (*Lettres*, t. I, p. 300, sq.) a fait plusieurs fautes de lecture dont il faut relever ici les principales :

<i>texte imprimé</i>	<i>texte écrit</i>
p. 301, fin du 1 ^{er} alinéa :	cela ne seroit pas bien receu en France
p. 302, fin du 2 ^e alinéa :	
je voudrois que dans l'intérieur	je voudrois que dans l'interim
p. 302, fin du 3 ^e alinéa :	
... cette affaire sur le tapis. Pour le general...	... cette affaire sur le tapis, pour laquelle...

gènes ; or les Pères Ferreira et Fuciti se déclarent lésés par cette distribution et font appel à Pallu ; celui-ci écrit une lettre pastorale pour régler le différend, puis il expose sa pensée dans un message personnel à ses chers et lointains auxiliaires : « Taschés de persuader aux RR. PP. Jésuites que nous les « aimons en vérité et que nous avons toutes les considérations « que nous devons pour l'honneur de leur corps, et que notre « seul but, qui doit estre aussi le leur et de tous les autres missionnaires, est de fonder et d'établir l'Eglise dans le Tonquin, dans laquelle tous les Ordres et nommément la Compagnie de Jésus, se trouveront avec tous les memes avantages dont ils jouissent en Europe ». Cela ne l'empêche pas de restreindre la part faite aux Pères par les provinciaires, parce qu'il la trouve trop grande. Mais, si les jésuites se plaignent et ne veulent « entendre à aucune diminution », que Deydier et de Bourges ne craignent pas de « condescendre à l'extrémité » pour l'amour de la paix. On a plaisir à saisir sur le vif l'expression de ces sentiments intimes, qui sont toujours des sentiments de paix.

Quand il revenait à ses affaires de Rome, Pallu trouvait peu d'encouragement autour de lui : plus de Mgr Cerri pour l'aider et l'orienter ; au contraire, des commissaires lassés « tant de « la multitude et de la qualité de nos affaires que de ce qu'ils « n'en sont pas entièrement les maîtres ». Pourtant, le Vicaire Apostolique, sûr de l'excellence de la cause qu'il représentait, espérait et préparait, le 4 octobre, une « congrégation » pour le lundi suivant (1) ; cette séance fut ajournée au jeudi 12 ; ce qui lui promettait un intérêt exceptionnel, c'était la présence du procureur des Jésuites de la Chine : que dirait ce personnage tant attendu ? (2).

La « congrégation » se tint, en effet, à la date fixée. Sur les quatorze questions (3) que lui posait Pallu, elle donna quelques réponses fermes ; d'autres furent dilatoires, et, parmi celles-ci, se trouvaient deux « instances » de l'Evêque sur ses rapports avec les jésuites.

(1) Lettre du 4 octobre. *Ibid.*, p. 111.

(2) Lettre du 11 octobre. *Ibid.*, p. 125.

(3) Le décret se trouve copié A. M.-E., vol. 204, p. 496. Launay, qui le reproduit dans *D. H.* renvoie par erreur à la page 476. Au n° 12, il y a une autre coquille : « patres » au lieu de « partes ». La plus importante des réponses de la congrégation pour la personne de Pallu était celle qui lui accordait un évêque auxiliaire en la personne du dominicain Bernardin de Venise.

Quand donc aboutirait-il ? Voici que déjà de mauvaises nouvelles lui arrivaient du Tonkin, le P. Ferreira ayant voulu prévenir, semblait-il, les effets de la conciliation que l'on tentait, par une sorte de longue satire à l'adresse des Vicaires Apostoliques et de leurs missionnaires (1). Le Pape, il est vrai, averti à deux reprises de la hâte du Vicaire Apostolique, donnait ordre d'expédier ses affaires au plus tôt, mais le cardinal Colonna, chargé de les revoir avec le cardinal Casanata, tombait malade de la goutte ; de plus, Mgr Cibo, le Secrétaire désigné, n'était pas encore arrivé à son poste le 8 novembre 1679 (2) ni même le 29 (3). Heureusement les commissaires demeuraient « fort unis et très bien disposés » (4), ou du moins « assez bien disposés » (5). Enfin, le 29 novembre, le Vicaire Apostolique écrivait qu'il espérait une « congrégation » pour la semaine suivante, car il y avait ordre de la lui donner quand il la demanderait, et les jésuites, qui ne pouvaient plus reculer, disaient qu'ils seraient toujours prêts, pourvu qu'ils fussent avisés deux jours avant (6). Pour ranimer les bonnes volontés, Pallu alla visiter chez eux les cardinaux commissaires, et obtint d'eux la promesse ferme d'une « congrégation » : elle aurait lieu le « lundi prochain » ; en même temps, il se rendait compte d'un changement dans les dispositions du pro-secrétaire : d'abord enclin à donner raison aux Pères, il voyait mieux le bon droit des Vicaires Apostoliques et leur devenait favorable (7).

(1) Pallu ne donne pas la date exacte de ce document ; il est probable qu'il s'agit de la lettre du P. Ferreira à MM. Deydier et de Bourges, du 5 septembre 1676 (A. M.-E., vol. 650, pp. 433-446), qui répondait à la lettre que lui avaient adressée les deux provinciaires, le 6 août précédent (*Ibid.*, pp. 389-391). Le P. Ferreira resta coutumier du genre ironique. M. de Bourges lui ayant écrit le 7 janv. 1679 (vol. 651, p. 127), il répondit le 28 pour exprimer sa soumission, mais avec un ton évident de persiflage (*Ibid.*, p. 129).

(2) Lettre du 8 nov. A. M.-E., vol. 105, p. 152. En éditant cette lettre, Launay, *Lettres*, t. I, p. 305, se trompe en la datant du 16 ; à la 1^{re} ligne, il faut lire : « votre lettre » et non « une lettre » ; à la 5^e ligne, lire : « se rebuter... de la voie » et non « s'abatre... de la vie » ; à la 2^e ligne de la page 306, lire : « de Lionnes » et non « de Lieurs », etc.

(3) Lettre du 29 nov. *Ibid.*, p. 165.

(4) Lettre du 15 nov. *Ibid.*, p. 157.

(5) Lettre précitée du 29.

(6) *Ibid.*

(7) Lettre du 9 déc. *Ibid.*, p. 186, Launay, *Lettres*, t. I, se trompe en datant cette lettre du 6. Aussi a-t-il mal lu la 1^{re} ligne : Pallu écrit : « Je prévins le jour de sainte Luce [15 décembre] qui est celui de

Il semble que la séance du 12 n'ait pas eu lieu. Vers ces jours-là, les jésuites firent paraître un nouveau mémoire, auquel Pallu dut répondre (1) : puis, les fêtes de Noël survinrent, avec leur long cortège de cérémonies et de vacances ; durant ce temps, le cardinal Azzolini eut une attaque d'apoplexie. Par bonheur, Mgr Cibo le nouveau secrétaire, était enfin arrivé et manifestait, contre toute attente, des dispositions très bienveillantes : ayant eu, dans sa nonciature en Suisse, des démêlés avec les jésuites, il se tenait en défiance à leur égard et pensait « qu'il leur est avantageux, comme à beaucoup d'autres, d'être un peu humiliés » ; d'ailleurs, l'ambassadeur de France lui avait recommandé les intérêts des Vicaires Apostoliques. La prochaine « congrégation » était fixée au mardi 9 janvier ; n'ayant pas encore pris possession de son poste, le nouveau secrétaire n'y assisterait que pour se mettre au courant des difficultés pendantes (2).

En face des jésuites, l'attitude de Pallu restait la même : droiture, simplicité, charité. Ainsi, il refusait une sorte d'alliance contre eux, que lui faisait proposer le supérieur de l'Oratoire ; et, au contraire, il félicitait les Directeurs du Séminaire d'avoir conféré avec le P. La Chaise pour l'éclairer sur plusieurs faits qui avaient dû lui être mal rapportés ; il ajoutait : « Il y a longtemps que mon cœur me dit que nous « nous raccommoderons avec les PP. Jésuites : il n'y aura pas de peine de notre part assurément. Ils se rendront quand ils « voiront par expérience que leur suffisance, leur industrie et « leur grand crédit ne leur aura servi de rien » (3).

Enfin, le 9 janvier 1680, la « congrégation » se tint, y assistaient les cardinaux Ottobono, Azzolini, Altieri, Casanata et Colonna, ainsi que le nouveau secrétaire et le pro-secrétaire. Au cours de cette séance, dont le procès-verbal occupe vingt-six pages (4), le rapporteur exposa d'abord au nom de Pallu la nécessité de rappeler des missions de la Chine et du Tonkin les missionnaires jésuites déjà précédemment désignés. Les pro-vicaires du Tonkin demandaient davantage : le rappel de tous les jésuites de leur territoire : peut-être pourrait-on défen-

« l'ordinaire... » Launay a lu : « Je previens le jour de vostre courrier « qui est celui de l'ordinaire... »

(1) Lettre du 20 déc. *Ibid.*, p. 203.

(2) Lettre du 3 janv. 1680. *Ibid.*, p. 217.

(3) Lettre du 10 janv. *Ibid.*, p. 224.

(4) A. M.-E., vol. 276, pp. 171-296. Ce texte italien est une copie.

dre, du moins provisoirement, l'envoi de nouveaux Pères à la place des partants. Avant de quitter leurs fidèles, les missionnaires rappelés les inviteraient à la paix et à l'obéissance ; les lettres de rappel seraient envoyées conjointement et par le Général et par la Congrégation. A cause du lien qui existait entre l'affaire des jésuites et celle du Portugal, Pallu suppliait la Propagande de déclarer authentiquement l'indépendance du Saint-Siège à l'égard de la chancellerie de Lisbonne et de l'archevêque de Goa. Les Portugais d'Ayouthia eux-mêmes seraient soumis aux Vicaires Apostoliques. Enfin à cause des mauvaises nouvelles qu'on avait reçues de Lambert de la Motte (*quale si dubita molto se sia vivo*) (1), Pallu proposait pour lui succéder en premier lieu M. Mahot, en second lieu (en cas de mort ou de refus) M. Courtaulin (2).

Ayant ainsi exprimé les revendications de Pallu, le rapporteur montrait les tergiversations du Général, et il demandait vigoureusement aux cardinaux d'agir dans le sens des demandes formulées par le Vicaire Apostolique.

De nouveau, on entendit le P. Oliva, mais son intervention ne changea rien d'essentiel aux dispositions des commissaires. Toutefois, comme il y avait lieu de tenir compte de certaines modalités réclamées par lui, aucun décret ne fut porté ; et, dès le lendemain de cette séance du 9, Pallu écrivait qu'il en préparait une nouvelle pour « de lundi en 8 jours » (3).

De fait cette nouvelle séance eut lieu le lundi 29 janvier et dura deux heures et demie. Deux jours plus tard, Pallu n'en connaissait les résultats que confusément, mais le peu qu'il savait faisait vibrer son âme : enfin, il arrivait au bout de ses peines ! Toutefois, il ne se déclarait pas satisfait d'une victoire juridique sur ses émules : « J'ai fait instance, écrivait-il, à ce « que leurs Eminences s'appliquent à l'accommodement des « vicaires apostoliques avec les pères jésuites, maintenant que

(1) On se demande s'il est en vie.

(2) Guillaume Mahot, d'Argentan, parti pour l'Indochine le 8 novembre 1665. Jean de Maguelonne, Sieur de Courtaulin, qui accompagna Pallu dans son 2^e voyage.

(3) Lettre du 10 janv. A. M.-E., vol. 105, p. 223. Cette lettre nous donne une signature nouvelle de Pallu : jusqu'ici il a signé ses lettres : « L'evesque d'Héliopolis », ou « François Evesque d'Héliopolis » ou « François Evesque d'Héliopolis, Vicaire Apostolique du Tonkin » ; à cette date du 10 janv. 1680, pour la première fois, apparaît la signature suivante, marque de son nouveau titre : « François Evesque d'Héliopolis, Vicaire Apostolique de la Chine. » V. en ce volume un fac-simile de sa signature.

« je suis icy et qu'il y a un procureur du Japon qui représente « la province..... » (1).

Que s'était-il donc passé dans cette journée du 29 janvier ? D'abord le rapporteur avait repris les principales questions de la précédente « congrégation », en demandant aux Cardinaux de leur donner une réponse. Leurs Eminences y avaient en effet répondu brièvement et favorablement (2). Puis elles avaient discuté les termes d'un long décret qui renouvelait à peu près celui du 6 décembre 1677-16 janvier 1678, lequel n'avait jamais été « signifié » authentiquement ; ce document (3) portait que, si le Souverain Pontife y consentait, la Congrégation de la Propagande écrirait une lettre au Général des Jésuites pour lui enjoindre de rappeler en Europe les Pères Ferreira, Fuciti, Acosta et Candone et lui défendre de les remplacer par d'autres jusqu'à nouvel ordre ; désormais, les religieux de la Compagnie devraient faire le serment et souscrire la formule indiquée plus loin, ceci d'abord entre les mains de leurs supérieurs, puis entre les mains des Vicaires Apostoliques, et, jusqu'à cette formalité, ils ne pourraient exercer aucun pouvoir ; ceux qui violeraient le serment ainsi prêté tomberaient par là même sous le coup de l'excommunication majeure, réservée au Souverain Pontife ; le Père Général ferait savoir à ses religieux placés dans les territoires dépendant des Vicaires Apostoliques qu'il appartenait à ceux-ci seuls de choisir les catéchistes et les administrateurs même laïcs, de diviser les provinces, en répartissant les missionnaires dans les différentes Eglises.

La pièce se terminait par la formule du serment, où était affirmée l'indépendance du Saint-Siège dans l'œuvre spirituelle des missions, et commandée l'obéissance de tous les missionnaires, même religieux, à tous les Vicaires Apostoliques envoyés par le Pape et à toutes les constitutions pontificales.

(1) Lettre du 31 janv. *Ibid.*, p. 238. Launay (*Lettres*, t. I, p. 310) a un lapsus qui risque de fausser le sens d'une phrase de Pallu ; celui-ci écrit : « ... nos commissaires n'ont point travaillé avec plus « de dévotion qu'ils font » ; or Launay omet ces trois derniers mots, ce qui rend la phrase pour le moins équivoque.

(2) V. le procès-verbal. A. M.-E., vol. 276, pp. 196-202.

(3) V. le texte authentique A. M.-E., vol. 248, p. 919. Il est reproduit par Launay, *D. H.*, p. 89, sq. avec quelques fautes, p. ex. p. 91 (avant-dernière ligne) « incurreret » pour « incurrent », — p. 92 (24^e ligne) « et laicos » pour « etsi laicos ». Confiée au C^{al} Casanata, la rédaction de ce décret ne fut terminée que plus tard. A. M.-E., vol. 105, p. 275.

Puisque le décret de la Propagande avait parlé de lettre à adresser par elle au Général des Jésuites, les cardinaux Colonna et Casanata s'étaient assemblés avec le secrétaire, dès le 4 février, pour en arrêter la teneur ; chargé de la rédiger, le cardinal Casanata avait terminé sa tâche le 7 (1), et, quelques jours après, Pallu avait le document en communication, ainsi que le décret, et pouvait le résumer à ses correspondants de la rue du Bac (2). Nous ne le résumerons pas ici à notre tour, puisque les idées qu'il exprimait étaient celles que l'on trouvait déjà dans le décret (3) ; d'un bout à l'autre le ton en était très ferme et il s'achevait sur une double menace, en cas de désobéissance : celle de faire publier le décret, puis celle de déclarer les jésuites inaptes aux Missions d'Extrême-Orient.

A ce décret et à cette lettre, toutefois, il manquait encore, pour qu'ils fussent valables l'approbation du Pape ; le Secrétaire était chargé de la lui demander, mais quelle réponse donnerait Innocent XI ? Si Pallu pouvait être reçu en audience par le Pontife, le 23 février, Mgr Cibo n'avait pas encore été entendu à cette même date (4).

Dans l'intervalle, le P. Oliva avait tenté une suprême démarche auprès du Chef de la Chrétienté ; il lui demandait deux choses : d'abord s'il ne vaudrait pas mieux rappeler tous ses religieux des pays soumis à la juridiction des Vicaires Apostoliques ; puis si le serment exigé d'eux ne pourrait pas être prêté entre les mains de leurs seuls supérieurs réguliers, lesquels en donneraient une attestation authentique aux Vicaires Apostoliques (5).

Innocent XI ayant renvoyé l'examen de ces deux questions à la commission, celle-ci s'était réunie le dimanche 25 février et avait répondu brièvement : « *In decisis*, qu'on s'en tienne aux « décisions prises » (6). Pallu lui-même était enclin à une concession sur la deuxième demande et se déclarait « mortifié » de la rigueur des cardinaux (7).

(1) Lettre du 7 fév. A. M.-E., vol. 105, p. 247.

(2) Lettre du 14 fév. *Ibid.*, p. 253.

(3) V. le texte de cette lettre (italien) A. M.-E., vol. 276, pp. 206-216.

(4) Lettre du 27 fév. A. M.-E., vol. 105, p. 257.

(5) A. M.-E., vol. 276, p. 217.

(6) *Ibid.*, p. 218. Dans la même séance, sur la demande de Pallu, la commission accepta de changer quelques mots au texte du serment pour ne point porter ombrage aux princes chrétiens.

(7) Lettre du 28 fév., vol. 105, p. 265.

Enfin, le Pape avait reçu Mgr Cibo le 26 et avait approuvé le décret et la lettre.

Après les fêtes du Carnaval, par ordre d'Innocent XI, le Secrétaire de la Propagande alla chez le Général et lui « signifia » les documents pontificaux ; quelques jours plus tard, le destinataire n'avait pas encore notifié son acceptation ; mais qu'importait ? l'acceptation viendrait en son temps, et d'ailleurs, écrivait Pallu : « il nous suffit que le commandement luy soit « intimé, qui ne dépend point de son acceptation. » (1). Le difficile avait été d'établir le droit (2).

Chez le Vicaire Apostolique, alors, nulle forfanterie, nulle envie de « sonner la victoire » ; auscultons son cœur : « Vous « avés raison d'adorer la Providence de Dieu sur nos affaires, « écrit-il aux Directeurs du Séminaire ; j'en suis étonné et je « ne puis comprendre comment j'en sors » (3).

Bientôt, il pouvait envoyer de bonnes nouvelles des jésuites : le P. Général avait répondu par écrit à la Propagande qu'il obéirait ponctuellement à tous ses ordres et il lui avait adressé un acte authentique constatant qu'il avait fait enregistrer la lettre qu'il avait reçue (4).

Décidément à Rome « l'affaire des jésuites » était finie pour Pallu ; quant à savoir si à Paris elle n'eut pas pour lui un épilogue, nous le dirons plus tard.

« L'affaire des Jésuites » était un travail défensif. Parallèlement à celui-là, le Vicaire Apostolique se livrait à un travail

(1) Lettre du 12 mars. *Ibid.*, p. 273. Dans son optimisme bienveillant, Pallu se faisait illusion ; l'insoumission des jésuites persista longtemps et donna à la Propagande mainte occasion d'intervenir encore contre eux ; V. p. e. ses décrets du 31 mai et du 20 août 1680, du 24 janv. et du 1^{er} fév. 1684, du 14 et du 20 fév. 1685, etc. En même temps que se déroulait à la Propagande l'« affaire » dont nous avons raconté les principales péripéties, une information avait lieu au Saint Office contre un livre, publié d'abord en portugais par le P. Antoine Rubino, S. J., de la province du Japon et de la Chine : « *Méthode de « la doctrine que les Pères de la Compagnie de Jésus enseignent à « leurs néophytes dans les missions de la Chine, avec les réponses aux « objections de quelques modernes qui la combattent* » ; d'abord dénoncé à la Propagande ce livre avait été déféré par elle au Saint-Office (décret du 21 nov. 1678) ; or Pallu apprenait (lettre du 12 mars 1680) qu'il venait d'être condamné.

(2) Il semble qu'il y ait eu encore une tentative (d'ailleurs inutile) près du Pape, de la part du Procureur des Jésuites du Japon. Lettre du 20 mars. *Ibid.*, p. 277.

(3) Lettre du 27 mars. *Ibid.*, p. 281.

(4) Lettre du 3 avril. *Ibid.*, p. 285.

positif d'organisation de ses missions, et il allait faire faire un bond considérable à la conquête religieuse de l'Extrême-Orient.

L'idée nouvelle qu'il apporte ici, c'est que les immenses territoires de l'Indochine, de la Chine et du Japon ne peuvent se contenter de trois vicaires apostoliques : il faut leur créer des évêques « naturels », encadrés de vicaires apostoliques européens, et, pour que ces prélats aient la cohésion hiérarchique nécessaire, il importe de placer au-dessus d'eux tous deux administrateurs généraux, qui soient comme des archevêques missionnaires.

La question avait été amorcée, à propos du Tonkin, dans la « congrégation » du 21 mars 1678 (1). Pour éclairer les commissaires, Pallu fit un long rapport (2) : après y avoir rappelé l'intérêt de donner aux asiatiques des évêques de leur race, il exposait comment ils devraient exercer leur pouvoir : ce serait en dépendance des vicaires apostoliques, car il n'y avait pas encore de sujets indigènes capables d'exercer des pouvoirs non contrôlés ; ils seraient donc évêques *in partibus* ; quant à leur nombre, on pourrait en prévoir quatre au Tonkin, deux en Cochinchine, six en Chine. Ayant délibéré sur cette proposition le 26 avril, les cardinaux en avaient accepté le principe (3).

Ils allèrent plus avant dans la séance du 17 juillet, toujours guidés par le lumineux rapport de l'évêque tourangeau (4). Ils acceptèrent d'abord l'idée des deux administrateurs généraux, nommés pour sept ans ; ce serait Pallu pour la Chine, et Lambert pour le reste de l'Extrême-Orient ; le nombre des

(1) Texte dans Launay, *D. H.*, t. I, p. 65, n° 15.

(2) A. M.-E., vol. 104, pp. 63-73 (français), pp. 75-80 (italien). Cf. R. P. Pascal d'Elia, S. J., *Catholic Native episcopacy in China*. T. Usewei printing press, Siccawei, 1927.

(3) Texte dans Launay, *D. H.*, t. I, p. 69, n° 2. La commission précisa plus tard (7 août) l'étendue des pouvoirs des évêques indigènes. Texte dans Launay, *ibid.*, pp. 72-74, n° 1-6. Chose curieuse, pour faire triompher son idée, c'est contre ses amis de Paris que Pallu eut à combattre. Ceux-ci avaient demandé une sorte de consultation juridico-historique à Thomassin, et le grand historien leur avait répondu que le passé de l'Eglise ne connaissait point d'évêques qui, dans leur pays d'origine, eussent été nommés « *in partibus infidelium* ». Forts de cet appui, ils faisaient donc des objections au projet de Pallu et celui-ci, alors, de les malmenier quelque peu ainsi que leur autorité. V. lettres A. M.-E., vol. 104, pp. 162, 166, 174, 207, 218 ; Launay, *Lettres*, t. I, pp. 236, 238, 241, 243.

(4) Texte du décret dans Launay, *D. H.*, t. I, pp. 70-72.

vicaires apostoliques serait augmenté ; Laneau garderait le Siam ; Lambert pourrait se donner un vicaire apostolique pour la Cochinchine ; au Tonkin seraient créés deux vicariats pour Deydier et de Bourges ; la Chine serait divisée en deux régions, dont la première (les six provinces septentrionales) serait laissée à Lopez (1), tandis que la seconde (les neuf provinces méridionales) constituerait le vicariat de Pallu (2) ; celui-ci aurait le pouvoir de se donner un évêque auxiliaire. Cet auxiliaire, Pallu lui-même le désignait nommément à ses commissaires dans la séance du 12 octobre 1679 : il désirait que ce fût un frère mineur de l'Observance, qui s'était proposé à lui pour les missions, et qui s'appelait frère Bernardin de Venise ; les cardinaux se montraient favorables à ce choix (3).

Par des actes émanés de sa suprême autorité, le Pape allait peu à peu sanctionner ces décrets : par un bref du 25 novembre 1679, il nommait Deydier (4) et de Bourges (5) évêques et vicaires apostoliques du Tonkin ; le 1^{er} avril de l'année suivante, il instituait Pallu et Lambert administrateurs généraux (6), et, quinze jours plus tard, il déchargeait le premier du vicariat apostolique du Tonkin et lui donnait à la place celui du Fo-kien avec l'administration spirituelle des provinces de Kiang-si, Kouang-toung, Tché-kiang, Kouang-si, Se-tchouen, Hou-kouang, Kouy-tchéou, Yun-nan, ainsi, que des îles Formose, Haïnan et des autres îles de la mer de Chine (7) ; le dimanche

(1) Le R. P. d'Elia (*op. cit.*, p. 30) établit que Grégoire Lopez (Lo de son nom chinois) était un chinois pur sang et non métissé de sang portugais. Né en 1616 dans le Fo-kien, reçu catéchumène à 16 ans, baptisé 2 ans plus tard, puis catéchiste, il avait démontré aux Dominicains à entrer dans leur ordre ; ces religieux l'exercèrent d'abord comme catéchiste au Fo-kien et furent très satisfaits de son zèle ; ils l'acceptèrent enfin en leur noviciat, lui firent faire des études théologiques, le présentèrent au sacerdoce en 1656 ; renvoyé au Fo-kien, il y travailla avec ses nouveaux confrères, puis, quand la persécution de 1665 eut chassé les Européens, il resta seul avec la charge de 175 chrétientés qu'il visita, sanctifia avec un courage admirable ; il fit plus de 5.000 conversions.

(2) Notre Pallu a de la crânerie : premier vicaire apostolique, âgé déjà de cinquante-quatre ans, il aurait eu le droit, semble-t-il, de se réserver un vicariat de tout repos, du moins un vicariat connu. Or il se propose lui-même pour la Chine.

(3) Texte dans Launay, *D. H.*, t I, p. 87, nos 2 et 6.

(4) Avec le titre d'évêque d'Ascalon. *Ibid.*, p. 194, n° 1.

(5) Avec le titre d'évêque d'Auren. *Ibid.*

(6) Texte dans Launay, *ibid.*, pp. 97-100.

(7) *Ibid.*, pp. 100-101.

1^{er} avril 1680, Pallu sacrait le frère Bernardin (1) évêque (2), et, le 17, il précisait ses pouvoirs sur une belle feuille de parchemin que les Archives des Missions Etrangères ont conservée (3).

A n'en pas douter, par l'ensemble de ces mesures, l'Eglise d'Extrême-Orient était en marche.

Mais si la papauté organisait à son gré les chrétientés asiatiques, quel cas faisait-elle des prétentions du Portugal au droit de patronage ?

L'ambassadeur du Portugal à Rome, quand Pallu y arrivait, était l'archevêque de Braga, Mgr Lamejo ; c'était un homme résolu et il eût été un adversaire redoutable, si sa cause eût été meilleure ou seulement si son gouvernement eût été plus fort.

Il avait prétendu, dès l'arrivée de Pallu, se faire communiquer par celui-ci les pièces qui fondaient les droits des vicaires apostoliques, à quoi la Propagande avait répondu que l'évêque d'Héliopolis n'était point partie dans l'affaire, mais ministre du Saint-Siège (4).

Les rôles étant renversés, l'ambassadeur avait rédigé un énorme mémoire de cent soixante pages (5).

Pendant ce temps, Pallu confiait à un des Directeurs du Séminaire de Paris, M. Duchesne, le soin de faire une étude approfondie du droit de patronage, puis lui-même travaillait sur ces textes (6) ; les archives de la Propagande lui étant ouvertes, il y trouvait de quoi établir les bases et les limites

(1) Il avait reçu le titre d'évêque d'Argolis. A. M.-E., vol. 105, p. 291.

(2) Lettre du 3 avril 1680. *Ibid.*, 285.

(3) *Ibid.*, p. 289. Fra Bernardino s'était appelé Antoine della Chiesa, et il appartenait à la noble famille des marquis de ce nom. Né à Venise, le 8 mai 1644, il était entré à dix-neuf ans dans l'ordre des Frères Mineurs réformés et y avait échangé son nom contre celui de Frère Bernardin ; ordonné prêtre en 1671, il était élu gardien du couvent d'Orvieto en 1674, puis, peu après, donné comme confesseur à la reine Christine de Suède. *Le Petit Messenger de Ning-Po*, mai-juin 1933, p. 224.

(4) A. M.-E., vol. 103, p. 334.

(5) Lettre du 23 mars 1678. A. M.-E., vol. 104, p. 59. Voici le texte de cet épais factum : *Demonstratio juris patronatus Portugalli Regum respectu omnium Lusitaniae ditionis orientalium Ecclesiarum, qua ipsum jus ad omnes praesentandos etiam titulares pro eis regionibus episcopos stabilitur, idemque ad mittendos evangelicos operarios in easdem regiones exponitur, caeteros omnes extraneos missionarios merito a S. Sede esse removendos extenditur argumentisque omnibus quae in contrarium adduci possunt occurrunt.*

(6) Lettre du 23 fév. *Ibid.*, p. 46.

des prétentions portugaises (1), de sorte que « cette grande « écriture de l'Ambassadeur », qui d'abord l'avait impressionné, ne lui paraissait plus contenir que du « vent » (2).

Cependant, Mgr Lamejo s'impatiait de n'avoir pas de réponse à son mémoire (3).

Les Commissaires, qui n'entendaient point sacrifier le pouvoir spirituel du Saint-Siège à l'amour-propre de la cour de Lisbonne, et qui étaient tout absorbés tant par le différend soulevé par la désobéissance des jésuites que par l'organisation des chrétientés asiatiques, se demandaient s'ils lui répondraient. En tout cas, ils laissaient voir leur mauvaise humeur (4), et c'est peut-être pour cela qu'Innocent XI avait un instant renvoyé la cause du Portugal, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à la Congrégation consistoriale (5).

Le 24 mai 1679, enfin, Pallu avait terminé son mémoire ; sans avoir les dimensions de celui de l'ambassadeur, il formait un imposant et solide rapport de trente-deux pages, dont le titre était : « *Breve risposta alla scrittura presentata dal Sign. « Ambasciatore di Portugallo sopra il juspatronato preteso dei « Re di Portugallo nell'Oriente* » (6) ; il comportait 9 articles, dont les 7 premiers discutaient les bases juridiques et historiques des prétentions portugaises et les deux derniers établissaient les raisons pour lesquelles le Saint-Siège avait établi des vicaires apostoliques en Asie.

Le travail était terminé à point, puisque le prince du Portugal appuyait alors les réclamations de son ambassadeur par une lettre personnelle, d'ailleurs très respectueuse, à Innocent XI (7). Les cardinaux furent donc amenés à s'occuper de l'affaire (8), en se fondant sur l'exposé du Vicaire Apostolique ; celui-ci, d'ailleurs, ne se montrait pas plus intransigeant contre les Portugais que contre les jésuites, et il aurait accepté

(1) Lettre du 18 mai. *Ibid.*, p. 134.

(2) Lettre du 20 juil. *Ibid.*, p. 208.

(3) Lettre du 27 avril. *Ibid.*, p. 127.

(4) Lettre du 27 avril. *Ibid.*, p. 115.

(5) V. p. 342.

(6) *Breve réponse à l'écrit présenté par M. l'Ambassadeur du Portugal sur le prétendu droit de patronage des Rois de Portugal en Orient*. Il en existe plusieurs exemplaires A. M.-E., vol. 103, p. 420, vol. 292, p. 419.

(7) De Lisbonne, 24 avril 1679. Texte A. M.-E., vol. 291, pp. 303-312. Don Pedro, régent du Portugal depuis la déposition de son frère (1667) ne prit le titre de roi qu'en 1683.

(8) Lettre du 21 juin 1679, vol. 104, p. 638.

un *modus vivendi*, pourvu que les agents de Lisbonne eussent laissé « en repos » les missionnaires (1).

De fait, une première « congrégation » eut lieu le 3 juillet ; les cardinaux s'y firent donner lecture de la lettre du prince, puis des réfutations qu'on y avait faites : ils se contentèrent pour cette séance de deux résolutions : d'abord, ils feraient rechercher dans les archives de Rome les bulles et documents relatifs à la question ; puis ils rédigeraient une réponse à Don Pedro, dans laquelle ils revendiqueraient fermement le droit inaliénable du Saint-Siège à faire prêcher librement la foi, et, cette réponse, ils la porteraient au Pape, qui en userait selon son bon plaisir (2).

Après cette séance, la question du patronage s'assoupit de nouveau ou plutôt elle s'absorba dans le débat des jésuites qui durait encore ; (ces deux affaires se compénétraient naturellement puisque les jésuites opposants étaient portugais). Elle ne se réveilla qu'après que Pallu eût quitté Rome : c'est dans sa séance du 9 septembre 1680 que la commission porta un jugement de fond sur le litige, non point, il est vrai, en discutant le droit de patronage (3), mais en montrant que les vicaires apostoliques ne préjudiciaient en rien aux droits de la couronne ni à ceux de l'Archevêque de Goa (4). Lorsque les cardinaux parlaient ainsi, il y avait déjà plusieurs mois que notre compatriote était revenu à Paris.

En effet, dès que l'affaire des jésuites lui avait paru sur le point de finir, il avait commencé ses préparatifs de départ ; n'avait-il pas un seul désir : le retour auprès de ses compagnons de mission ? Et ne le savait-on pas bien à Rome ? Mgr Cibo lui disait familièrement qu'il pouvait faire « préparer ses « bottes », puisqu'il avait achevé sa tâche (5), et lui-même écrivait : « Il n'y a plus rien qui me retienne icy » (6).

En trois ans quelle besogne ce grand travailleur n'avait-il pas fournie ! A tout ce que nous avons dit précédemment, il faudrait ajouter, pour en avoir une idée, mille autres choses : il est le commissionnaire de l'archevêque de Paris et de

(1) Lettre du 28 juin. *Ibid.*, p. 646

(2) Texte de ce décret dans Launay, *D. H.*, pp. 82-83.

(3) Sur ce point elle demandait à l'Ambassadeur de lui faire un rapport plus complet.

(4) Texte dans Launay, *D. H.*, pp. 107-108.

(5) Lettre du 28 fév. 1680. A. M.-E., vol. 105, p. 261.

(6) Lettre du 13 mars, *Ibid.*, p. 572.

M^{me} de Miramion près des congrégations ; il est mêlé aux débats des jansénistes, des docteurs de Louvain ; il s'occupe de rapporter pour le Séminaire ou pour ses amis des reliques et des indulgences ; il demande des fonds pour le Séminaire de Siam (1), des présents pour le roi du Tonkin (2), des brefs du Pape pour les rois du Tonkin et de Siam (3) ; il a des projets pour élargir la procure de Paris (4) et pour établir un procureur à Rome (5) ; il écrit à Louis XIV et à ses ministres pour expliquer sa présence à Rome et le sens de son opposition à la Compagnie de Jésus (6).

Parmi ses lettres à Colbert, il en est une de tout à fait inattendue et qui montre la souplesse des vues de Pallu et sa facilité à tirer parti pour son œuvre et pour la France de tous les avantages qui se présentent. Il a eu « autrefois » le dessein de passer en Chine par la Moscovie « étant certain que les mos-

(1) La Propagande étant endettée, il n'obtint pas une pension perpétuelle mais seulement une rente de 1.000 écus durant trois ans, pendant lesquels on chercherait à constituer un fonds.

(2) « ...Une très belle pendule sonnante qui montre les heures dans l'obscurité de la nuit, deux beaux miroirs..., une centaine de fleurs de soie..., quatre grands vases pleins de fleurs et des tableaux avec leurs corniches [cadres] dorées... » Lettre du 10 nov. 1678, vol. 104, p. 301.

(3) Texte de celui-ci dans Launay, *D. H.*, p. 86.

(4) En y agrégeant les supérieurs des principaux Séminaires de Paris, ce qui ne se réalisa pas. Lettre du 16 mai 1679. A. M.-E., vol. 104, p. 594.

(5) Il réussit à laisser à Rome après lui, M. l'abbé Desfontaines qui servira de procureur pendant plusieurs mois et auquel il écrira souvent. Ce prêtre était venu dans la Ville Eternelle pour y travailler à la béatification de Mgr Gault, l'évêque de Marseille, son parent et celui de Pallu. Lettre du 16 nov. 1679. A. M.-E., vol. 105, p. 151. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 305-306, a laissé glisser quelques fautes dans son édition : au lieu de : « ...ne se rebuter pour quoi que ce soit de la voie », il imprime « ...ne s'abattre pour quoi que ce soit de la vie », — au lieu de « M. de Liones », il imprime « M. de Lieurs ».

(6) C'est qu'il y a près du Roi quelqu'un avec lequel il faut qu'il compte, « le Père Confesseur », le P. de la Chaise. V. ces lettres dans Launay, *Lettres*, vol. 11, pp. 281-298. L'éditeur a déformé par diverses fautes de lecture la phrase finale de la première :

Texte imprimé :

...Je n'omettré rien de ce qui seroit dépendant de moy pour qu'ils n'ayent pas la satisfaction qu'ils peuvent vraisemblablement désirer.

Texte écrit :

...Je n'omettré rien de ce qui peut dépendre de moy pour qu'ils (les jésuites et les Vic. Apost.) aient la satisfaction qu'ils peuvent raisonnablement désirer.

« covites y vont tous les ans » (1). Or il vient d'arriver de Moscou à Rome « un certain Laurent Rinhuberi, jeune docteur en médecine », très au courant des choses moscovites, qui a reçu commission de la part des catholiques établis en Moscovie, d'engager le Pape à envoyer là-bas un nonce, pour essayer de faire tomber petit à petit les préventions de l'Eglise russe contre l'Eglise romaine. Mais Rinhuberi et le Pape pensent qu'il serait plus sûr que le roi de France ménageât les voies au nonce en accréditant d'abord un ambassadeur à Moscou. Pallu, alors, énumère toutes les raisons politiques et même commerciales qui plaident pour cette ambassade (2) ; il fait suivre cette lettre d'un mémoire complémentaire où il relève la position avantageuse prise en Moscovie par les négociants étrangers (Anglais, Hollandais, Hambourgeois) et désigne les articles d'importation et d'exportation (parmi ceux-ci, les fourrures, les cuirs, le froment, etc.) qui seraient à la base des tractations commerciales ; il termine par ces mots où reparaît son âme de missionnaire : « Il m'a dit enfin que « par la Moscovie l'on pourroit s'ouvrir le chemin de la « Chine... (3).

Ayant réglé les difficultés passées, ayant pourvu de son mieux au présent, ayant même essayé d'anticiper sur l'avenir, Pallu pouvait songer à quitter Rome et à revenir en France pour y préparer son prochain départ.

Le 24 avril, il écrivait déjà qu'il espérait se mettre en route la semaine suivante (4) ; le 30, il avait son audience de congé d'Innocent XI, qui le retenait « deux bonnes heures et demie « avec bien des demonstrations de bonté » ; il s'était entendu avec le patron d'une barque de Civitavecchia, qui faisait « estat de partir samedy » (5). Il dut donc revoir tous ses amis et protecteurs romains, faire un ultime pèlerinage aux sanctuaires qui lui étaient chers, puis, un matin de mai, il franchit une dernière fois les murs de la Ville Eternelle, et prit le chemin du nord, tandis que peu à peu s'effaçait à jamais derrière lui la courbe majestueuse du dôme de Saint-Pierre.

(1) Lettre aux Direct., du 10 mai 1679. A. M.-E., vol. 104, p. 590.

(2) Lettre du 24 mai 1679. *Ibid.*, p. 602.

(3) *Ibid.*, pp. 608-609.

(4) A. M.-E., vol. 105, p. 294.

(5) *Ibid.*, p. 297. Il s'agit du samedi 11 ; Pallu dit ailleurs que, s'il prend la voie de mer, c'est pour gagner du temps, d'autant plus que s'il revenait par terre, il ne pourrait se dispenser de s'arrêter chez le grand Duc (de Toscane) et chez la Duchesse de Savoie. *Ibid.*, p. 281.

Il ne s'en allait point seul (1) : M. Desfontaines l'accompagna jusqu'au port de Civitavecchia, et Michel Raudot le suivait jusqu'à Paris (2).

Embarqué le 11 dans la matinée, Pallu débarquait à Toulon le 15, après quatre jours et demi de navigation ; de ce port, il se mettait en route le 18 pour Marseille, et de là, le 21, pour Lyon, et on l'attendait à Paris dans les premiers jours de juin.

Cependant, lui, qui ne connaissait pas le repos, il occupait ses loisirs, pendant le chemin, à rédiger des instructions à l'usage de M. Desfontaines, pour la tenue de la procure de Rome, car c'était un de ses regrets que de n'avoir pas eu le temps de les lui laisser (3) : mais, s'il pouvait, de son écriture rapide, écrire son texte par les chemins, le bon Raudot était impuissant à le recopier, d'autant plus qu'il le fallait faire en double. On s'arrêta donc à Lyon le temps nécessaire pour cela, et l'on n'en partit que la veille de l'Ascension (29 mai), par la diligence.

Le trajet de Lyon à Paris prit plus de cinq jours : le sixième, vers neuf heures du matin, l'on atteignait la capitale (3 juin).

L'Administrateur Général de la Chine était en relation avec une foule de personnes, et le bon Raudot écrivait naïvement, le 7 juin : « Toute l'occupation de M. l'évêque, depuis son « arrivée dans cette ville, a esté de rendre et recevoir des visites d'affaires, visites d'affection, visites de parenté, de convenances, de reconnaissance, pouvait-il omettre aucune de celles qui s'imposent à un chef de Société, à un ami absent depuis près de dix ans, à un Evêque que l'élite des fidèles de

(1) Le voyage de Pallu de Rome à Paris nous est connu par trois lettres à M. Desfontaines : des Direct. S. M.-E. (31 mai 1680), de Michel Raudot (7 juin), de Et. Pallu (13 juin), A. M.-E., vol. 8, pp. 123, 127, 131.

(2) Michel Raudot avait été laissé à Pallu comme domestique, par son neveu Etienne ; le Vicaire Apostolique lui avait confié le soin de ses « versions, abrégés, escriture, lettres et mémoriaux » et était enchanté de ses services (A. M.-E., vol. 105, p. 185). Le jeune homme voulait se donner aux missions et la Propagande l'avait accepté à condition qu'il fût ordonné en Extrême-Orient. Décret du 12 oct. 1679. Launay, *D. H.*, p. 89, n° 14.

(3) Il avait dit dès le 12 mars 1680 son intention de laisser à M. Desfontaines quelques mémoires instructifs pour la Procure A. M.-E., vol. 105, p. 273.

Paris soutenait toujours de ses charités ? Mais tout cela lui dévorait son temps au point qu'il ne pouvait même pas écrire à M. Desfontaines, son procureur (1), ni à aucun des personnages de la Curie (2) ; il lui arrive de se remettre trois fois à une page de dix-huit lignes, et, comme ces reprises sont visibles à la différence des écritures, il ajoute alors : « Vous « vous apercevrez par les trois différents caractères de cette « lettre que je ne l'ai pas écrite en un mesme temps ny dans « un mesme lieu ».

Deux affaires pressantes s'imposaient à son attention dès son arrivée à Paris.

La première était la présentation de son œuvre aux délégués du clergé de France qui tenaient alors leur assemblée générale quinquennale à Saint-Germain-en-Laye, dans une salle du Château-Neuf. Les précédentes assemblées s'étaient montrées généreuses à l'égard des Missions d'Indochine : celle de 1660 lui avait donné 6.000 livres (27 novembre), celle de 1665 4.500 (10 avril), celle de 1670 3.000 (14 septembre), celle de 1675 4.000 (13 septembre) (3).

Quelles seraient les dispositions de celle-ci ? Pallu pensait en pouvoir bien espérer. N'avait-il pas visité un très grand nombre des évêques pendant ses tournées de propagande à travers la France ? N'avait-il pas rendu maints services au président, l'Archevêque de Paris ? (4). Ne savait-il pas que le clergé de France s'intéressait aux Missions lointaines ?

Pour exciter encore la bienveillance de l'Assemblée, on venait d'éditer chez Angot l'émouvante *Relation des missions et des voyages des evesques, vicaires apostoliques et de leurs ecclésiastiques ès années 1672, 1673, 1674 et 1675*, qui racontait quatre ans d'héroïques efforts pour l'ensemble des missionnaires, et même, débordant la limite de 1675, suivait Pallu à travers le monde, par Manille, le Mexique et l'Espagne jusqu'en 1677 ; l'ouvrage était respectueusement dédié,

(1) Sa première lettre à M. Desfontaines est du 7 juil. *Ibid.*, p. 305.

(2) Il faut faire exception pour une lettre de douze lignes au Cardinal Altieri, du 21 juin. *Ibid.*, p. 301.

(3) *Collection des Procès-Verbaux des Assemblées générales du Clergé de France*, Paris, Desprès, 1772, t. IV, pp. 789 et 1052, t. V., pp. 150 et 280. Ces chiffres (sauf le premier, car le dit registre n'a été ouvert qu'en 1661) se retrouvent dans le *Registre des Recettes*, A. M.-E., v. 1536 (non paginé).

(4) *Lettres* des 14 septembre et 26 oct. 1678, etc... A. M.-E., vol. 104, pp. 251 et 275, etc.

à l'archevêque de Paris, par une noble et pompeuse épître, signée « *Les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères* ».

L'Administrateur Général espérait que l'Assemblée non seulement lui ferait une donation nouvelle, mais constituerait une pension pour les chères missions (1).

Il commença, accompagné de son neveu Etienne (2), par aller faire visite à Mgr de Harlay, à Saint-Germain (7 juin) (3).

Il fut admis en séance le 4 juillet, veille de la clôture.

Conformément au protocole, l'Archevêque de Paris exposa à ses collègues la demande d'audience formulée par Pallu et, l'Assemblée ayant accepté de l'entendre, l'Evêque d'Uzès et M. l'Abbé de Giens allèrent au-devant de lui jusqu'à l'antichambre, le firent entrer dans la salle et le conduisirent à un fauteuil placé devant le Bureau.

Le Vicaire Apostolique prit alors la parole et prononça une harangue pour rappeler l'intérêt des Missions pour l'Eglise de France ; il remerciait en même temps les évêques des secours que leurs Assemblées précédentes avaient votés pour les Eglises d'Indochine et en demandait la continuation sous forme de subvention annuelle ; enfin il leur offrait la *Relation* qui leur redirait l'épopée des missionnaires.

Mgr de Harlay répondit en termes aimables : l'Assemblée se réjouissait du succès des missions, et, pour continuer à les secourir, elle tiendrait compte non de son budget appauvri, mais de son zèle.

Pallu croyait tenir la pension annuelle qu'il avait sollicitée et qui lui eût été si précieuse. Mais la suite de la séance trompa son attente : soucieux de ménager le Roi, que l'on savait hostile au serment exigé des missionnaires, l'Archevêque de Paris engagea ses collègues à ne voter cette année encore que 4.000 livres, une fois données. « Je vous promets, dit-il à Pallu, « qu'on fera davantage quand on saura que votre dissentiment avec les Pères Jésuites sera apaisé » (4). Un peu d'humeur passait peut-être dans l'âme pacifique du Tourangeau, quand il écrivait, le 15 juillet : « Monsieur l'Archevêque m'a « tondu dans l'Assemblée... » Mais il se reprenait bien vite :

(1) Lettre du 7 juil. 1680. A. M.-E., vol. 105, p. 306.

(2) Lettre d'Et. Pallu. A. M.-E., vol. 8, p. 131.

(3) Lettre de Raudot, du même jour. *Ibid.*, p. 127. Convoqué de la veille par un avis, Pallu devait être reçu à 7 h. du matin, les séances de l'Assemblée s'ouvrant à 9 h. ; il dut donc quitter Paris très tôt : on était au mois de juin.

(4) Lettre de Pallu à Mgr Cibo. A. M.-E., vol. 105, p. 321.

« Tenons-nous bien auprès de Dieu, mon cher Amy, et attendons tout de sa bonté » (1).

« L'affaire des Jésuites » poursuivait donc Pallu jusqu'à Paris ; elle était même en train de lui aliéner l'esprit du Roi, et c'est la deuxième difficulté que trouvait l'Evêque à son arrivée en France.

Cette difficulté naissait à la fois de l'influence qu'avait le P. La Chaise, en matière religieuse, sur l'esprit du Roi, car il était tout naturellement porté à défendre ses confrères, et du Roi lui-même, très enclin à se défier des ordres de Rome et à lier sa cause à celles des autres cours en leurs conflits avec le pouvoir spirituel.

Pallu avait très tôt aperçu le danger et s'était efforcé d'y parer.

Contre « le Père Confesseur », qui était, « une terrible partie », quels alliés recruterait-il ? L'archevêque de Paris ? Il « ne fera rien, quoiqu'il soit notre ami », disait-il (2). Le P. Jacques Pallu ? Il le défendrait peut-être près des siens et « nommément du P. de la Chaise » (3) ; mais il ne manifesterait jamais bien haut sa sympathie fraternelle, par discipline corporative. Les directeurs du Séminaire de Paris ? Certes, ils s'employaient de leur mieux et leur chef leur rendait un jour cet hommage : « M. Bezart m'a très bien défendu « auprès du R. P. Confesseur » (4) ; seulement leur aide pouvait paraître bien intéressée, puisqu'ils représentaient à Paris les idées de Pallu.

N'y avait-il pas dans l'entourage du Roi quelqu'un qui fût assez haut placé pour lui faire connaître la vérité et assez indépendant des missionnaires pour ne point leur paraître inféodé ? Pallu pensa que Bossuet était cet homme-là, et lui

(1) Lettre de Pallu à M. Desfontaines: *Ibid.*, pp. 314, 315. Chose à noter, la *Collection des Procès-Verbaux des Assemblées Générales du Clergé de France*, imprimée à Paris de 1767 à 1778, qui a mentionné les gratifications des Années 1660, 65, 70, 75, est muette, pour l'année 1680, sur l'intervention de Pallu, sur sa harangue et sur la donation des 4.000 livres. Pour l'histoire de ces faits il faut se reporter au manuscrit G 8 662 A. N., qui est intitulé: *Procès-Verbal de l'Assemblée Générale du Clergé de France tenue à Saint-Germain-en-Laye, au Châteauneuf, en l'année 1680.*

(2) Lettre aux Directeurs, du 9 sept. 1679. Launay, *Lettres*, t. I, p. 302. Cependant Mgr Harlay avait accepté de présenter au roi une lettre de Pallu. A. M.-E., vol. 103, p. 291.

(3) Lettre à Et. Pallu, du 12 avril 1679. A. M.-E., vol. 104, p. 571.

(4) Lettre aux Directeurs, du 24 avril 1680. A. M.-E., vol. 105, p. 293.

écrivit une lettre (1) respectueuse et habile, pour lui demander de plaider auprès de Louis XIV la cause des Vicaires Apostoliques, s'il le pouvait sans inconvénient ; il lui signalait deux aspects du débat à mettre en lumière : d'abord « le Pape en en-
« voiant des vicaires apostoliques aux Indes Orientales, n'a
« pas commis la faute qu'il feroit s'il envoyait des evesques en
« France et au Canada sans le consentement de Sa Majesté », car il leur donne juridiction sur des pays qui ne dépendent d'aucun prince chrétien pour le temporel, et d'aucun évêque pour le spirituel ; à cette raison de fond, s'en ajoutait une autre, bien capable de toucher l'esprit du Roi : si l'on pouvait excuser l'opposition des jésuites portugais, « ce qui est tout à
« fait surprenant, c'est que les jésuites français qui sont à
« Paris, à Rome et aux Indes, combattent si fortement une
« mission de François, et qui est souteneue des Papes et ap-
« puyée de sa Majesté ».

Ces idées, Bossuet eut-il l'occasion de les exposer à Louis XIV ? Ce qui est sûr, c'est que le monarque continuait à soutenir les Jésuites.

Pallu n'omettait point le concours précieux que pourrait lui apporter le ministre du roi, le grand Colbert, et il lui écrivait des lettres longues et explicites, pour lui permettre de voir clair dans la controverse pendante (2).

Loin de s'apaiser, le Roi s'irrita davantage lorsqu'on apprit en France que désormais tous les missionnaires (séculiers et religieux) devraient faire un serment d'obéissance par devant les Vicaires Apostoliques (3). N'était-ce pas là un empiètement flagrant sur les droits de la couronne ? Était-il tolérable que des sujets jurassent d'obéir à quelque autre qu'au Roi ? (4). Louis XIV était donc assez mal disposé à l'égard de Pallu (5) quand celui-ci arrivait à Paris, au commencement de juin 1680.

La cour se trouvant à Fontainebleau, l'Evêque s'y était

(1) V. la copie, A. M.-E., vol. 103, p. 418. Launay, *Lettres*, t. II, p: 107:

(2) Lettres du 15 juin, 21 juil., 11 août, etc. A. M.-E., vol. 103, pp. 243, 245, 287, etc.

(3) Décret du 29 janv. 1680. V. ci-dessus p. 352.

(4) Lettre du 22 juil. 1680. A. M.-E., vol. 105, p. 322.

(5) Il avait gardé cependant sa sympathie pour l'œuvre des Missions, car il venait de lui donner 6.000 livres, qui sont enregistrées sur le Carnet des recettes de cette année-là, au mois de février, sous la rubrique de « Aumônes du Roy ». A. M.-E., vol. 1536.

transporté lui-même le 13 juin (1) ; put-il, ce même jour, se présenter au Prince ? En tout cas, il écrivait, le 22 juillet, à Mgr Cibo, que le souverain l'avait reçu avec sa bonté accoutumée (2) ; mais il n'avait pas pu obtenir d'audience particulière. Un peu plus tard, il avait fait une tentative nouvelle, à l'occasion d'une demande de subsides pour les nouveaux évêques, formulée par l'intermédiaire de M. de Croissy, et de la présentation de la *Relation* à Louis XIV il avait sollicité une audience ; or la réponse du Roi avait été décourageante : pour les subsides, il en conférerait avec le P. La Chaise, pour l'audience, il n'en avait pas le temps et il demandait à Pallu d'expliquer à M. de Croissy tout ce qu'il désirait faire savoir au Roi (3).

Heureusement, les ministres étaient tout à fait gagnés à la cause que représentait l'Evêque, et qui était à la fois la cause de l'Eglise et celle de la France. Comment n'auraient-ils pas su gré à celui qui, tout au long de ses voyages, leur avait envoyé ces courageux rapports où éclatait son loyalisme ? Au reste, Pallu les avait informés un par un du vrai sens du serment (4), puis il avait rédigé un mémoire pour le Roi et une note explicative pour M. de Croissy (5). Aussi, l'affaire ayant été rapportée au Conseil, les conseillers (Louvois, Colbert et de Croissy) s'étaient-ils montrés très favorables ; ils n'avaient pu toutefois changer la décision du monarque qui, sur le point de quitter Saint-Germain pour aller visiter les places nouvellement conquises aux Pays-Bas, remettait à son retour de conférer avec le P. La Chaise (6).

Dès le 22 juillet, croyant le souverain buté à son idée, Pallu pensa que la solution viendrait seulement de Rome ; il demanda donc au Pape de bien vouloir écrire à Louis XIV : il lui expliquerait que le serment n'avait rien qui fût contraire aux prérogatives royales ; il ferait l'éloge des Vicaires

(1) Lettre d'Et. Pallu. A. M.-E., vol. 8, p. 131.

(2) « Colla sua solita benignita ». A. M.-E., vol. 105, p. 320.

(3) Lettre à M. Desfontaines, du 15 sept., *Ibid.*, p. 383. Dans Launay, *Lettres*, t. I, p. 330, 6^e l., lire « notre nouvelle Relation » et non « une nouvelle Relation ».

(4) Lettre à Mgr Cibo. A. M.-E., vol. 105, p. 320.

(5) A. Af. Etr. Asie. *Mémoires et Documents*, vol. 2, pp. 129 et 150. Pallu y insistait à bon droit sur le caractère tout spirituel de ce serment, qui était l'équivalent de celui que tout prêtre fait à son évêque le jour de son ordination.

(6) Lettre à M. Desfontaines. A. M.-E., vol. 105, p. 313.

Apostoliques, et même demanderait pour eux des secours ; enfin et surtout, le Souverain Pontife était prié de leur accorder le pouvoir de dispenser du serment les missionnaires dont les sentiments ne seraient point suspects (1).

Mais la Propagande ne donna point à l'évêque la réponse qu'il en espérait : Pallu ne savait-il pas que rien ne pouvait remplacer le serment d'obéissance ? et, d'autre part, comment le Roi pouvait-il s'offenser d'un acte qui ne concernait que la juridiction spirituelle ? (2).

Vers le temps où cette fin de non-recevoir arrivait à Pallu, les sentiments du Roi continuaient à être sévères. Il avait reproché à Pallu, disait-on, d'être infidèle « à ses bienfaiteurs » (il entend les jésuites) » (3) ; un peu plus tard, il aurait parlé des missionnaires comme « de gens ramassés et sans « prudence, dont on ne doit rien espérer » (4).

C'est pour cela que Pallu insistait de nouveau, par de pressantes lettres à la Propagande, puis (5) par d'autres au Pape, au cardinal Casanata, au cardinal Cibo, à Mgr Favoriti (6). La belle lettre latine qu'il adressait à la Propagande et dont M. Brisacier avait été le traducteur (7), disait en substance : Il n'est pas facile à un Français, Eminences, de résister au Roi ! Qu'advviendrait-il s'il m'interdisait, à moi et à mes missionnaires de sortir du Royaume ? s'il rendait notre Séminaire de Paris responsable de mon obéissance ? s'il donnait à tous nos prêtres l'ordre de revenir ici ? s'il défendait qu'on leur envoyât des secours ? Je ne suis pas trop timide, il me semble, et exprimer ces craintes, ce n'est pas avoir peur, c'est prévoir. D'ailleurs, depuis que le décret a été porté, les circonstances qui l'avaient exigé ont changé, car les jésuites ont fait acte de soumission aux Vicaires Apostoliques, grâce aux lettres de leur Général. Quel ne serait pas l'avantage pour le Saint-Siège et pour les Missions si la législation était adoucie à la demande même de Pallu !

Or, pendant que cette lettre s'acheminait vers Rome (8), le

(1) Lettre à Mgr Cibo. *Ibid.*, pp. 320-321.

(2) Lettre de la Propagande, du 20 août. A. M.-E., vol. 224, p. 546.

(3) Lettre à M. Desfontaines, du 2 sept. A. M.-E., vol. 105, p. 387.

(4) *Id.* du 4 oct. *Ibid.*, p. 431.

(5) Il s'était alors retiré à Colombes pour y travailler plus tranquillement. *Ibid.*, p. 397.

(6) *Ibid.*, pp. 401, 405, 415, 419, 427, 423.

(7) Lettre à M. Desfontaines. *Ibid.*, p. 431.

(8) Les courriers mettaient généralement alors trois semaines pour

P. La Chaise gagnait à la cause des missionnaires et même à l'idée du serment l'esprit du Roi.

Sur les ordres du P. Général (qui, il faut le dire à son honneur, n'avait jamais soutenu l'opposition faite par les jésuites de France), « le P. Confesseur » avait eu deux audiences de Louis XIV sur la question du serment ; le souverain s'était laissé persuader de la légitimité de ce serment et avait chargé le jésuite de le dire de sa part à l'Administrateur de la Chine, réduisant ses exigences à ceci que les missionnaires mentionneraient, dans leur formule, la permission du Roi (1).

Enfin la grande difficulté était levée ! Aussi quelle lettre joyeuse Pallu n'écrivait-il pas, le 14 octobre, au P. Oliva pour célébrer avec lui l'heureuse rencontre de leurs deux bonnes volontés s'exerçant à la paix à l'insu l'une de l'autre, l'une près du Roi, l'autre près du Pape, et pour chanter à l'avance les grands bienfaits de la réconciliation.

Le même jour, il insistait encore auprès d'Innocent XI, en lui racontant l'événement, sur la nécessité d'adoucir la loi du serment (2). Si, au reçu de sa lettre, les cardinaux s'assemblèrent et s'ils rédigèrent à l'adresse du Souverain Pontife un rapport défavorable ; si, ensuite, le Pape leur ayant demandé de revoir l'affaire, ils confirmèrent leur position et écrivirent à Pallu, le 23 décembre 1680 et le 8 janvier 1681, des lettres sévères où ils lui disaient qu'ils s'étonnaient de ses instances et maintenaient la rigueur des décrets (3), ce blâme ne pouvait rien enlever d'essentiel à la joie de Pallu : il lui serait possible de repartir, et il avait retrouvé la faveur du Roi et la sympathie des jésuites (4).

couvrir la distance qui sépare ces deux villes. Pallu ne s'en servait pas, d'ailleurs, sans quelque appréhension, car, en ce temps-là, le bruit circulait qu'un d'eux avait été dévalisé « pour en tirer quelques lettres et mesme quelques brefs ». (Lettre du 25 sept. *Ibid.*, p. 391.)

(1) Lettre de Pallu au P. Oliva, du 14 oct. 1680. A. M.-E., vol. 105, p. 447.

(2) *Ibid.*, p. 437.

(3) A. M.-E., vol. 204, pp. 559 et 562 et A. P. *Indie Orientali e Cina dal 1681 al 1684...* vol. 3, fol. II. Pallu s'en consolait à l'avance. Lettre du 7 déc. A. M.-E., vol. 105, p. 484.

(4) Voici la formule de déclaration composée par Pallu : « Nous sous-signés, missionnaires apostoliques, déclarons à tous ceux à qui il « appartiendra, que M. l'évêque d'Héliopolis, avant notre départ pour « les missions de la Chine, nous a communiqué le décret des Cardinaux « de la Propagation de la Foi, en date du 29 janvier 1680, approuvé du « Pape, par lequel ils ordonnent : que tous les missionnaires de la

A partir de la mi-octobre, l'Evêque reçut de la Cour d'appréciables avantages, le P. La Chaise s'employant pour lui « de la bonne façon » (1). Le Roi faisait rapporter en conseil un mémoire où Pallu exposait, entre autres choses, l'utilité qu'il y aurait à ce qu'il emportât des lettres et des présents royaux aux souverains du Siam et du Tonkin ; Louis XIV agréait la proposition et il en confiait l'exécution à Colbert (2). Les ministres étaient toujours très accueillants pour le prélat tourangeau, surtout Seignelay, qui le servait « en vrai chrétien et bon amy » ; à vrai dire, tous s'empressaient à lui être utiles : « on ne peut pas estre mieux et plus universellement servi que je le suis en cette Cour » (3).

Dégagé désormais de ses plus grands soucis, il pouvait s'intéresser plus facilement à tout ce qui concernait sa chère œuvre.

Le Séminaire prospérait. Etabli en 1663 comme nous l'avons dit, dans les locaux cédés par l'Evêque de Babylone, il s'était agrandi en achetant divers immeubles contigus : quatre en 1664 (4), un en 1669, tous au coin de la rue du Bac et de la rue de Babylone ; quelques mois avant l'arrivée de Pallu à Paris, le 20 février 1680, il avait fait l'acquisition d'une petite enclave de 4 toises sur 4, sur laquelle on commencerait dans trois ans la construction de la chapelle actuelle (5) ; enfin, pendant le séjour de Pallu, le 4 août 1680, les directeurs acquièrent

« Chine prêteront le serment contenu au dit décret avant que de « pouvoir faire aucun exercice de leur ministère ; et comme il nous a « en mesme temps informés des intentions de Sa Majesté sur ce sujet, « désirant faire paraître en toute rencontre le respect et l'obéissance « que nous devons et voulons toujours rendre au Roi, nous reconnais- « sons par ce présent acte, que Sa Majesté, nous donnant la permission « et le congé d'aller aux Missions, a aussi trouvé bon et consenti que « nous prêtions le dit serment, ainsi que nous sommes résolu et dis- « posés de le faire entre les mains de l'évêque d'Héliopolis. » A. M.-E., vol. 136, p. 603.

(1) Lettre du 28 oct. A. M.-E., vol. 105, p. 471.

(2) Lettre à M. Desfontaines, du 8 nov. *Ibid.*, p. 477.

(3) Les Arch. des Aff. Etrang. (*Asie. Mémoires et Documents*, vol. 2, p. 117) ont un mémoire non daté de Pallu à Louis XIV sur les causes de sa détention à Manille et les avantages qu'il a retirés pour sa Mission de son retour en Europe. Les A. M.-E. conservent une première ébauche de ce document, vol. 105, pp. 491-494. Pallu commençait par y demander une audience au Roi. Le texte définitif fait supposer qu'il a su que Louis XIV lui refusait cette audience.

(4) A. M.-E., vol. 2, pp. 25, 33, 37, 38, 67. Voir nore plan.

(5) Moyennant 1.200 livres. *Ibid.*, p. 183.

un « marais », plus à l'ouest, de 26 toises de longueur sur la rue de Babylone sur 58 de profondeur (1).

En attendant qu'on construisît le bâtiment principal actuel (2), en 1732, on s'était contenté d'aménager les locaux de l'Evêque de Babylone, par des travaux dont il est impossible de suivre le détail.

Du point de vue financier, on vivait, grâce à la générosité inlassable des bienfaiteurs ; ainsi d'après le journal des *Recettes et Dépenses* des Missions (3), de la fin de 1677 au 16 janvier 1680, les recettes montaient à 83.262 livres 11 sous et les dépenses à 78.383 livres 17 sous, d'où un reliquat de 4.878 livres 14 sous, somme bien modeste eu égard aux besoins, mais qui valait mieux que des dettes.

Quant au personnel du Séminaire, il pouvait aussi rassurer Pallu sur l'avenir de son œuvre.

En 1680, M. Besard était supérieur pour la seconde fois ; les directeurs étaient MM. Fermanel de Favery, Laurent de Brisacier, Jacques de Brisacier son neveu, Chomel, Et. Pallu, Ch. Sevin (4).

Les aspirants étaient également en bon nombre : « Vous ne « scauriez croire combien il se présente de sujets pour nos « missions, écrivait Pallu à M. Desfontaines, tous gens de mérite, de bonne naissance et la plupart bien accommodés » (5). Ce dernier point avait son importance : si tous les partants avaient été « bien accommodés », le problème du ravitaillement des missions eût été simplifié. L'Evêque revenait sur le même objet quelques jours plus tard : « Je fais estat de mener « avec moy 10 ou 11 ecclésiastiques, des meilleurs sujets qui « se soient encore présentés. Vous auriez de la peine a croire

(1) Moyennant 12.000 livres. *Ibid.*, p. 187.

(2) Ce bâtiment est celui qui est dirigé Nord-Sud, en faisant un angle droit avec la chapelle, et dont les deux façades s'ouvrent l'une à l'Est sur la cour d'entrée et l'autre à l'Ouest sur les jardins.

(3) Ce journal, qui était distinct de celui du Séminaire, est A. M.-E., vol. 1536. Celui du Séminaire pour cette époque n'a pas été conservé.

(4) V. les notices du *Mémorial*, t. II, sur ces différents personnages. M. Chomel devait mourir le 18 mars 1681 et M. Besard, le 5 avril 1681.

(5) Lettre du 23 août 1680. A. M.-E., vol. 105, p. 351. Parmi eux, il y avait un jeune docteur de Sorbonne, M. Maigrot, qui deviendrait le confident et le provicaire de Pallu et l'assisterait à ses derniers moments. L'Evêque aurait dit de lui au premier abord : « Mais que ferons-« de ce jeune docteur, qui me vient voir avec un rabat si bien tiré ; « le mettrons-nous dans une boîte ? » Lettre de M. Maigrot à M. de Brisacier, doyen de Blois. A. M.-E., vol. 426, p. 670.

« combien il s'en offre tous les jours. J'en laisseré, comme « j'espere, autant aprez pour un autre voiage ». Si donc nous additionnons ces chiffres, nous pouvons nous représenter le Séminaire des Missions Etrangères, en 1680-1681 avec son supérieur, ses six directeurs, ses vingt ou vingt-deux aspirants.

Et pourtant il n'avait pas cessé d'envoyer des recrues aux Vicaires Apostoliques : depuis le deuxième départ de Pallu, vingt-cinq (1) missionnaires étaient partis de la rue du Bac pour l'Extrême-Orient (2).

Ce n'était point superflu, tant à cause de l'extension des Missions que pour la relève de ceux des missionnaires qui tombaient.

Précisément on apprenait, en cet automne de 1680, la mort du vaillant compagnon de Pallu, Lambert de la Motte ; âgé seulement de 55 ans, mais épuisé par les fatigues et les austérités, il était mort le 15 juin de l'année précédente à Ayouthia (3).

Comment notre Evêque supporta-t-il ce deuil ? aucun document ne nous renseigne.

Cette mort créait un grave souci : par qui serait remplacé le défunt ? Toutefois il fallait résoudre un problème préalable : était-il préférable qu'il y eût un seul administrateur général ? Pallu ne s'était point posé cette question à Rome, ou, s'il se l'était posée, il l'avait résolue en refusant d'assumer une supériorité hiérarchique sur son ami Lambert. Mais ses Procureurs l'avaient agitée entre eux et, dès le mois de septembre, avant de connaître la mort du Vicaire Apostolique de la Cochinchine, ils avaient exprimé le désir que le gouvernement général des Missions fût unifié, après que la mort aurait enlevé l'un des deux administrateurs désignés : ainsi serait aidée l'union des missionnaires, ainsi serait facilitée la tâche des Procureurs qui n'auraient plus à envoyer qu'en un seul lieu les secours en hommes et en argent. Pallu avait fait siennes ces remarques et les avait exposées à la Propagande (4).

Les cardinaux n'avaient pas été favorables à cette manière de voir (5).

(1) Cf. *Mémorial* I P., p. 8, sq.

(2) Nous ne parlons pas ici des religieux de différents ordres que Pallu put diriger vers ses missions.

(3) V. *Mémorial* II P., au mot Lambert de la Motte. Pallu connaissait la nouvelle le 25 octobre 1680. Lettre à M. Desfontaines. A. M.-E., vol. 105, p. 459.

(4) Lettre du 13 sept. 1680. *Ibid.*, p. 363.

(5) Lettre du 7 déc. *Ibid.*, p. 483.

Mais alors il fallait donner un successeur à Lambert ; qui serait-ce ? De tous les missionnaires présents en Extrême-Orient, M. Laneau était seul évêque, puisque MM. Deydier et de Bourges n'étaient pas encore sacrés. Le nommerait-on administrateur général ? C'était, certes, un prélat excellent, mais qui manquerait un peu d'envergure et qui venait de faire « un pas de clerc... dans une matière très considérable ». Lui préposerait-on (1) un nouvel évêque ? Ce ne serait pas sans inconvénient.

La solution sautait aux yeux. Peut-être Pallu n'aurait-il pas osé l'exprimer de lui-même, mais ses procureurs l'exprimaient pour lui et il était bien obligé de déclarer leur avis : « on croit que je remplirois mieux cette place, ce qui seroit « aussi plus au contentement et à la satisfaction de tous nos « missionnaires ».

Il expose les choses comme elles apparaissent à ses amis ; mais il est tout prêt à accepter la décision de la Propagande, car « ce n'est pas, de bonne foy que j'aie de grandes répugnances à tenter l'entrée de la Chine, et je le ferai très volontiers... » (2).

Le 10 février 1681, quand il sera déjà en route pour son troisième voyage, il écrira de Tours aux Cardinaux pour rappeler la question posée. Il quittera donc la France sans avoir de réponse. Ce n'est que le 24 novembre 1681 que M. Laneau sera nommé par le Pape Administrateur général des missions du Siam, Tonkin et Cochinchine (3).

Moins grave que la précédente, une autre question d'organisation générale se posa à Pallu quelques jours avant son départ, celle de la Procure de Rome. M. Desfontaines remplissait ce poste avec intelligence et dévouement depuis que l'Évêque avait quitté la Ville Éternelle. Or, au commencement de l'année 1681, il se trouvait rappelé en France par ses affaires et s'excusait respectueusement de ne pouvoir continuer plus longtemps ses services (4).

Par qui le remplacerait-on ? Il y avait bien encore à Rome le complaisant M. Lesley. Mais il était bien préférable d'avoir

(1) Le mot est employé par Pallu dans sa lettre à M. Desfontaines, du 7 déc. 1680, *Ibid.*, Launay, *Lettres*, t. I, p. 345, à la « proposer ».

(2) *Ibid.*, p. 483.

(3) *Mémorial II P.*, p. 357. Texte dans Launay H. G., pp. 110-112.

(4) Lettre à M. Desfontaines, du 18 fév. 1681. A. M.-E., vol. 106, p. 13.

là-bas « un François, un homme de teste et qui fasse quelque « figure » (1).

Ayant regardé autour de lui, Pallu trouva *the right man in the right place*, en la personne de l'ancien mousquetaire, Charles Sevin, qui avait déjà fait deux séjours à Rome pour les intérêts des Missions (2).

Pendant que s'organisait ainsi la Mission, le jour du départ approchait, car les vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales, sur lesquels Pallu comptait prendre passage avec ses missionnaires, lèveraient l'ancre en février : il fallait donc aviser aux derniers préparatifs, afin de se tenir prêt à quitter Paris le 15 janvier (3). De fait, on dut apprendre vers ce temps-là qu'il y aurait un délai de quelques semaines, car on se mit en route un peu plus tard.

Cependant, l'Evêque recueillait les bénéfices de sa noble attitude.

Le Roi lui accordait l'audience qu'il avait refusée « pendant « huit mois » (4) ; il consacrait 20.000 livres à l'achat des présents destinés aux Rois de Siam et du Tonkin (5), et faisait espérer « quelques secours sur les bénéfices » (6), puis, se ravissant, à la veille même du départ des missionnaires, il leur

(1) *Id.*, 3 août 1681. A. M.-E., vol. 105, p. 339.

(2) Il était parti avec Pallu en 1670, on se le rappelle. De Surat, l'évêque l'avait envoyé à Rome. Une fois sa mission remplie, Sevin était reparti pour le Siam (1674). Mais à peine était-il arrivé en Mission que ces chefs l'avaient prié de porter à la Propagande de nouvelles informations (1676). Il avait géré la procure pendant quelque temps. *Mémorial*, II P, p. 580. Launay a imprimé deux coquilles dans les textes relatifs à M. Sevin dans *Lettres*, t. I : 1^o p. 346, au lieu de « Il sera plus juste... que moy dans ses dépenses », il faut lire « réponses » ; 2^o p. 347, au lieu de « quoique M. Sevin dise beaucoup de raisons », il faut lire « quoique M. Sevin eust... ».

(3) Lettre de M. Sevin à M. Desfontaines, du 10 janvier 1681. A. M.-E., vol. 8, p. 243.

(4) Lettre de M. Besard. *Ibid.*, p. 281. Pallu remercia Louis XIV de l'audience qu'il lui avait accordée, par une lettre dont la copie est A. M.-E., vol. 105, p. 495. En l'éditant, Launay, *Lettres*, t. II, p. 298, a déformé la première phrase : il imprime « Après l'honneur que Votre Majesté me fait aujourd'huy je partiroy très content... », alors que Pallu a écrit : « Après l'honneur que Votre Majesté me fait aujourd'hui de me donner audience, je partiray très content... ».

(5) Lettre précitée de M. Besard.

(6) Lettre de Pallu à M. Desfontaines, du 8 janv. A. M.-E., vol. 106, p. 1 :

remettait un magnifique viatique de 15.000 livres (1) ; Madame de Montespan elle-même préparait « un assez beau présent » ; MM. de Seignelay et de Beauvilliers avaient donné « des sommes assez considérables » et M. de Chevreuse ne ferait « pas « moins » (2). L'évêque de Bayeux, François II de Nesmond, résignait au profit de Pallu les revenus du prieuré de Saint-Etienne de Caen (3). Les 4.000 livres votées par l'Assemblée du Clergé de France seraient payées aux partants à leur passage à Nantes (4). Il n'était pas jusqu'au vieux compagnon de combat, Lambert de la Motte, qui, par-delà la tombe, ne secourût les Missions, puisque son testament faisait le Séminaire des Missions Etrangères son légataire universel, à la charge d'employer l'héritage en faveur de la Mission de Cochinchine (5). Les missionnaires se seraient trouvés presque riches s'ils n'avaient su que leurs missions s'étaient endettées de 18.000 livres (6).

Ajoutant à ses libéralités pécuniaires une faveur d'ordre juridique, Louis XIV, sur une demande de Pallu (7) avait accordé aux évêques et missionnaires français, déjà revêtus de la qualité de notaires apostoliques, les pouvoirs et prérogatives de notaires royaux (8 janvier 1681) (8).

Pendant que les partants prenaient leurs dernières dispositions, en hommes qui n'espèrent point revenir (9), les six Procureurs se distribuaient les emplois de la Procure et Pallu souscrivait à cette répartition des rôles (10) ; lui-même, par un acte passé au Séminaire, le 28 janvier, constituait pour ses Pro-

(1) Lettre de Pallu à la Propag., du 10 fév. A. P. *Indie Orientali e Cina*, dal 1681 al 1684, vol. 3, fol. 16.

(2) Lettre précitée à M. Desfontaines.

(3) Lettre précitée à la Propag. et lettre de M. Besard à M. Sevin, A. M.-E., vol. 8, p. 300.

(4) Lettres de M. Besard à M. Desfontaines. A. M.-E., vol. 8, pp. 280 et 295: Par contre, le nonce du Pape à Madrid avait fait savoir que, malgré des démarches réitérées, il n'avait rien pu obtenir de l'Espagne en réparation des pertes subies par Pallu à Manille. *Ibid.*, pp. 37 et 115:

(5) *Ibid.*, p. 149.

(6) Lettre précitée de Pallu à M. Desfontaines.

(7) Texte A. Af. Etr. *Asie. Mémoires et Documents*, v. 2, p. 122.

(8) Texte dans Launay, *D. H.*, p. 379.

(9) Donation des fruits de leur bien au S. M.-E., p. MM. Maigrot (20 janv.), de l'Espinasse et Pin (28 janv.). A. N., MM., 512, 510, 503. Ces actes sont passés à Paris. Au contraire, le testament de M. Lecourt de Mondory est daté de Clermont, 9 fév. 1681. A. N., MM., 505.

(10) A. N., MM., 529 (26 janv.).

cureurs MM. Laurent et Jacques de Brisacier, Besard, Luc Fermanel, Sevin, Etienne Pallu et leurs successeurs dans la direction du Séminaire (1). Enfin l'Evêque fit présenter à l'Inter-nonce les missionnaires en partance (2).

Toutes choses étant ainsi prêtes (3), Pallu et ses compagnons pouvaient partir. Alors, le 29, jour de la fête de saint François de Sales, après avoir dit la messe du Saint (4) en son église de la Visitation (5), qui était toute proche du Séminaire, Pallu s'éloigna de Paris pour la dernière fois.

Quand ils quittèrent la capitale, les missionnaires étaient-ils tous groupés autour de leur chef ? formaient-ils plusieurs troupes ? nous ne saurions le dire avec assurance. En tout cas, M. de Mondory, encore à Clermont le 9 février (6), n'avait pas rejoint les autres à Nantes le 19 (7).

Même si tous les partants n'étaient pas près de Pallu, il y en avait certainement plusieurs, et, par surcroît, Etienne Pallu et Artus de Lionne, qui voulaient faire route avec l'Evêque jusqu'à Port-Louis (8).

Les voyageurs passèrent par Chartres (9), sans doute pour se recommander à Notre-Dame de Sous-Terre. Ils arrivaient à Tours le 5 février et s'y trouvaient encore le 11 (10) : il fallait bien que Pallu dit aux siens, à Messieurs du Chapitre de Saint-Martin, à sa chère ville enfin, un suprême adieu ! Il fallait bien aussi qu'il allât s'agenouiller sur la tombe de ses parents ! Ils étaient morts depuis dix ans (son père en 1670, sa

(1) A. M.-E., vol. 106, p. 5.

(2) Lettre à la Prop. A. P. *Indie Orientali e Cina dal 1681 al 1684*, vol. 3, fol. 16.

(3) Les bagages de Pallu et des siens sont expédiés en plusieurs voyages. L'un de ces transports au moins est fait par « un messager de Rennes qui va au Port-Louis en 10 jours ». A. M.-E., vol. 8, p. 269, sq. D'autres ballots semblent être arrivés par eau.

(4) Saint François de Sales a été canonisé en 1665.

(5) Elle se trouvait à quelques pas du Séminaire, rue du Bac, à gauche quand on allait vers la Seine, entre les rues Paul-Louis-Courier et de Grenelle. V. Duplomb, *La Rue du Bac*, pp. 46-47, Paris 1894.

(6) V. note ci-dessus.

(7) Lettre de Pallu à M. Sevin. A. M.-E., vol. 106, p. 21.

(8) Lettre de Pallu à M. Desfontaines. *Ibid.*, p. 13.

(9) *Ibid.* De Chartres, il semble qu'ils aient rejoint la Loire à Blois. Du moins, M. Maigrot passa-t-il par cette ville. Lettre de M. Maigrot à l'Abbé de Brisacier, doyen de Blois, A. M.-E., vol. 426, p. 670.

(10) Lettre de M. Odam à Et. Pallu, A. M.-E., vol. 8, pp. 269 et 273.



*Messire François Pallu. Natif de Tours
Euesque d'heliopotis. et Vicaire Apostolique
dans la Chine, au Tunquin, &c,*

mère en 1671) (1) et il n'avait pu encore venir prier en cette église Saint-Venant où ils étaient inhumés.

Des faits qui remplirent ces journées, celui-ci seul nous a été transmis : Pallu, qui connaissait de longue date la Supérieure de la Visitation de Tours (2), Louise-Françoise Rogier (3), alla « exercer les fonctions épiscopales » dans l'église de ce couvent, à la grande édification des religieuses ; sur la demande de la supérieure, qui voulait garder quelque souvenir de son saint compatriote, M. de Lionne détacha le ruban de la croix pectorale que l'Evêque portait et le lui remit : en 1697, elle le gardait encore précieusement (4).

On dut partir le 11 ou le 12 ; la température était extrêmement rigoureuse (5) et l'on avait sans doute besoin d'un plus grand courage pour se livrer à l'inclémence du voyage.

On fit halte à Notre-Dame des Ardilliers, près de Saumur, et M. de L'Espinasse, qui était malade depuis le départ de Paris, fut guéri « par l'intercession et le pouvoir de la Reine du Ciel et des Missions Etrangères » (6).

On quittait Angers le 14 février et Nantes le 21 (7). De là, on se dirigea sur Vannes, où l'on devait demander à l'Evêque les pouvoirs nécessaires (8).

Quand les voyageurs parvinrent à Port-Louis, le 24, ils furent accueillis par des décharges d'artillerie : c'étaient les canons de la citadelle et des vaisseaux qui saluaient l'Administrateur de la Chine (9), M. Berrier, directeur de la Compagnie des Indes Orientales, à Paris, ayant donné ses instructions à ses lieutenants pour faire à l'Evêque une réception honorable (10). Deux vaisseaux étaient sur le point de partir : le *Blam-*

(1) V. supra p. 268, n. 3.

(2) Le couvent de la Visitation de Tours est devenu la Préfecture.

(3) Elle est l'auteur d'un court mémoire sur Pallu, daté du 11 avril 1697, A. M.-E., vol. 106. Née à Tours le 21 sept. 1619 (son acte de baptême figure dans les Registres de la paroisse Saint-Saturnin, conservés à la Mairie de Tours), elle fut vingt-quatre ans supérieure et mourut le 9 février 1707. Arch. de la Visitation d'Orléans.

(4) A. M.-E., vol. 106.

(5) Lettre de M. Besard à Et. Pallu. A. M.-E., vol. 8, p. 275.

(6) Lettre de M. Besard à M. Desfontaines. *Ibid.*, p. 290.

(7) Lettre de M. Besard à M. Desfontaines: *Ibid.*, pp. 279 et 289. A Nantes, Pallu conquist aux Missions un gentilhomme du pays, qu'Etienne Pallu devait ramener avec lui. Lettre de M. Besard. *Ibid.*, p. 295.

(8) *Ibid.*, p. 289.

(9) *Ibid.*, p. 293.

(10) *Ibid.*, p. 300.

pignon et le *Président*. Les missionnaires montèrent sur le premier (1), où le capitaine partagea sa cabine avec Pallu (2).

Cependant, les matelots ne pouvaient lever l'ancre immédiatement, leurs préparatifs de départ n'étant pas achevés. Le Vicaire Apostolique allait-il demeurer inactif en attendant ? Le supposer serait bien mal le connaître ! D'ailleurs, n'était-ce pas le temps du carême, si propice aux prédications, aux confessions, aux communions ? (3). Bref, on prêcha une mission à Port-Louis et l'Evêque y donna la confirmation, ainsi qu'à Hennebont ; il y eut même des ordinations et des premières messes, car il conféra le sous-diaconat à M. de la Vigne et la prêtrise à MM. Sicard et de l'Espinasse (4).

Pendant ce temps, Artus de Lionne se fixait dans une grave résolution qu'il mûrissait depuis quelque temps. Il était parti de Paris avec la seule pensée d'escorter Pallu ; en route, il avait dû se sentir gagner par l'idée missionnaire qui entraînait ses compagnons à la conquête des âmes, car il faisait, sous le secret, des confidences à Etienne Pallu ; à Vannes, il avait pris une sérieuse détermination, qui révélait l'acheminement de ses desseins, en résignant son prieuré de Saint-Martin de Crécy en faveur de M. Tiberge (5), le futur premier assistant de la Société (6) (25 février 1681).

Jusqu'alors, Pallu n'avait contribué en rien à cette vocation naissante (7). Et voici que les parents commençaient à s'inquiéter. Bourdaloue désapprouvait la fugue (8), on déconseillait à l'Evêque de l'emmener. Quand celui-ci, la mission finie, vit les intentions du jeune homme s'affirmer davantage, quand il constata qu'il avait parfaitement enduré les fatigues du jeûne du carême, ajoutées à celles des confessions, il ne crut pas devoir en conscience refuser cette bonne volonté qui s'offrait, et il accepta de joindre à sa troupe (9) Artus de

(1) *Journal de voyage*, vol. 135, p. 1.

(2) Lettre de M. Besard à M. Desfontaines, vol. 8, p. 294.

(3) Le carême commença, en 1681, le 19 février.

(4) Lettres de M. Besard à M. Sevin ; vol. 8, pp. 303 et 315. L'ordination eut lieu sans doute au jour fixé par la liturgie, samedi des quatre-temps du carême, qui tombait cette année-là le 1^{er} mars.

(5) A. N., MM. 512.

(6) M. Tiberge fut élu premier assistant le 26 avril 1681.

(7) Ces détails et les précédents sont d'un témoin et confident, Et. Pallu, A. M.-E., vol. 8, p. 315.

(8) Lettre de M. Besard. *Ibid.*, p. 276.

(9) Lettre de M. Fermanel. *Ibid.*, p. 307. La famille sollicita même

Lionne, fils de Hugues de Lionne, ambassadeur de France à Rome, puis ministre des affaires étrangères de Louis XIV (1).

Le consentement de l'Evêque était donné le 19 mars, car ce jour-là, au bas du texte de la déclaration exigée par le Roi, avant le serment aux Vicaires Apostoliques (2), de Lionne mêla sa signature à celles des autres partants, comme suit :

Jean Pin, prestre du diocese de Nevers,

François Lefebvre prestre du diocèse de Roüen.

Charles Maigrot, prestre du diocèse de Paris,

Jean-Louis Sarrante, prestre du diocèse d'Acqs (Dax),

Artus de Lionne, pretre du diocèse de Rome,

Anne Lecourt de Mondory, prestre du diocèse de Clermont,

Jean-Claude Sicard, prêtre du diocèse d'Aix,

Jacques Delespinasse, prestre du diocèse d'Auxerre,

Gabriel Delavigne, sous-diacre du diocèse d'Evreux,

Nicolas Gervaise, cler du diocèse de Paris (3).

A la date du 19 mars, le chargement des bateaux étant achevé, on n'attendait plus que des vents favorables pour mettre à la voile.

du Roi une lettre de cachet, mais Louis XIV la refusa, les intentions du jeune prêtre étant trop nobles. *Ibid.*, p. 317.

(1) Il refusa l'épiscopat en 1687 et ne l'accepta sur de nouvelles instances de Rome qu'en 1700. Revenu en France en 1702, il mourut au S. M.-E., le 2 août 1713 et fut enterré dans la crypte.

(2) Nous avons transcrit plus haut cette déclaration (v. p. 369, n. 4). On remarquera que M. de Mondory signe « Anne », alors que le *Mémorial* l'appelle « Annet ». Voir en ce volume un *fac-simile* des signatures.

(3) On peut lire une notice sur tous ces vaillants dans le *Mémorial*, t. II. On remarquera dans ces signatures les trois orthographes : prestre, prêtre, pretre, A. M.-E., vol. 136, p. 603.

CHAPITRE XVIII

LE PORTRAIT DE PALLU

Pendant que Pallu attend les vents qui le pousseront au large essayons de fixer les traits de sa physionomie.

Voici l'image qu'il avait laissée dans la mémoire de l'un de ses contemporains, Fénelon : « ... Nous l'avons vu cet homme
« simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire
« le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieil-
« lesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable courbé
« non sous le poids des années, mais sous celui de ses péni-
« tences et de ses travaux, et il semblait nous dire, à nous tous
« qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de
« le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de
« Jésus-Christ qui était en lui, il semblait nous dire : « Mainte-
« nant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face » (1).
« Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière.
« Mais son cœur plus grand que le monde était encore dans
« ces contrées si éloignées. L'Esprit l'appelait à la Chine (2), et
« l'Evangile qu'il devait à ce vaste empire était comme un feu
« dévorant au fond de ses entrailles et qu'il ne pouvait plus
« retenir. Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois
« l'Océan étonné et soumis, allez au nom de Dieu, vous ver-
« rez la terre promise ; il vous sera donné d'y entrer, parce
« que vous avez espéré contre l'espérance même »... (3).

(1) Paroles de saint Paul aux anciens d'Ephèse (Act.-Ap. XX, 25) :
« Et nunc ego scio quia amplius non videbitis faciem meam... »

(2) Autre allusion au même discours de saint Paul (*Ibid.*, v. 23) :
« Alligatus ego Spiritu vado in Jerusalem. »

(3) Sermon pour la fête de l'Epiphanie, prononcé dans la crypte de l'église des M.-E. La date de ce sermon pose un intéressant problème de critique historique. Quand Fénelon le prononçait, il connaissait la mort de Pallu, comme en fait foi le développement qui suit immédiatement les phrases que nous avons citées dans notre texte : « La tem-
« pête, qui devait causer le naufrage, vous jettera sur le rivage désiré ;

Mais Pallu n'avait pas toujours eu un « corps vénérable, « courbé... sous le poids... de ses pénitences et de ses travaux... ». Comment nous le représenter jeune homme ?

Aucun document ne nous renseigne sur sa taille : était-il grand ? était-il moyen ou petit ? nous ne le saurons sans doute jamais, puisque ses contemporains ont omis de nous le dire et puisque aucun des ossements de son squelette n'est demeuré entier (1)

Nous connaissons du moins sa physionomie par différentes gravures et une peinture à l'huile.

Regardons le portrait en buste, gravé par Larmessin (2), et qui est conservé à la Bibliothèque Nationale, cabinet des estampes (3). Quoiqu'elle porte la date de 1672, la pièce représente un Pallu tout jeune ; on lui donnerait de trente-deux à trente-cinq ans, et l'on peut supposer qu'elle a été faite d'après un original datant des années 1659-1661 environ, c'est-à-dire

« pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de « la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée ! O vie précieuse qui devait durer plus longtemps ! O douces espérances, trisèment enlevées ! Mais adorons Dieu, taisons-nous. »

Pallu est mort le 29 octobre 1684.

Et cela n'empêche pas les éditeurs de Fénelon de dater son sermon du 6 janvier 1685. Supposent-ils donc que la nouvelle de la mort de Pallu ait pu parvenir en deux mois du Fo-Kien à Paris ? Ignorent-ils que les voyages de France en Extrême-Orient prenaient de un à deux ans ? et qu'au Siam on ne connut le décès du Vicaire Apostolique que le 19 août 1685 (Choisy. *Journal de Voyage du Siam*, p. 165) ? A Paris, au commencement d'août 1685, on venait d'apprendre son entrée en Chine (Lettre des Directeurs S. M.-E. à M. Lefebvre, procureur à Rome, du 6 août 1685. A. M.-E., vol. 9, p. 675).

En réalité :

1° Le sermon de l'Epiphanie 1685 fut prêché au S. M.-E. par M. l'abbé Fournier (Lettre de M. Brisacier à l'abbé Pallu, du 10 janv. 1685, A. M.-E., vol. 9, p. 479).

2° La mort de Pallu fut connue en France au mois de février 1686 (*Gazette de France* du 23 février) ; le 3 avril de cette année, M. Fernel, qui se trouvait alors à Rome, l'apprend au Général des Dominicains qui l'ignore encore (Lettre du 15 avril. A. M.-E., vol. 203, p. 193).

3° Fénelon a prononcé son sermon de l'Epiphanie le 6 janv. 1687. Ecoutez l'un des Directeurs écrire ce même jour à M. Fernel :

« ...Je sors du sermon de M l'abbé Fénelon, qui nous a fait un discours tel que nous le désirions depuis longtemps... » (A. M.-E., vol. 10, p. 390.)

(1) V. *infra*, chap. XX.

(2) Nicolas de Larmessin, né en 1640, mort à Paris le 18 déc. 1725.

(3) Gravé au burin sur cuivre, et non sur bois comme le dit Launay dans le *Mémorial*, p. 642. Il est reproduit en ce volume.

du temps où, tout nouvellement nommé vicaire apostolique, l'ancien chanoine de Saint-Martin se préparait au grand voyage (1).

La première impression est excellente : cette figure ovale, tournée vers la gauche, est élégante, à la fois douce et spirituelle ; les cheveux sont noirs, souples, un peu longs ; les yeux sont noirs aussi, grands ouverts, francs ; le nez est droit, la bouche énergique et fine ; le menton est régulier ; sur tout l'ensemble, un air de simplicité, de droiture, de distinction. La chevelure est coiffée de la calotte, les épaules couvertes du camail de satin, et la croix pectorale est attachée à un large ruban. L'impression finale renforce la première : ce jeune prêtre apparaît dans un harmonieux équilibre de bonne grâce, d'intelligence, de force virile.

Au grand salon des Missions Etrangères se trouve un autre portrait de Pallu, qui date de 1680 (2), et qui est l'œuvre du peintre De la Mare Richart (3) et du graveur Pierre Simon (4).

Plusieurs années ont passé depuis le temps où Pallu était dessiné pour la première fois, et, dans l'intervalle, les fatigues, les responsabilités, les luttes l'ont prématurément vieilli. Mais si changée qu'elle soit, sa physionomie plaît encore dès le premier contact par un grand air d'énergie et de loyauté.

Déjà le front porte des rides, mais les cheveux sont toujours abondants, les sourcils bien marqués ; les yeux sont largement ouverts ; le regard est aussi droit que jadis, et c'est lui qui donne à cette mâle figure sa note dominante ; tout le bas du visage est voilé d'une belle barbe qui s'étale, régulière et fine, sur le rabat.

D'un portrait à l'autre, Pallu est demeuré le même, avec sa

(1) Né en 1626, Pallu avait 33 ans en 1659. En 1672, il sera bien empêché de se faire « portraitureur », puisqu'il accomplira sa deuxième randonnée missionnaire.

(2) Il est facile de déduire cette date des inscriptions de la gravure. Elle porte, en effet, cette légende : FRANCISCUS PALLU, EPISCOPUS HELIOPOLITANUS, VICARIUS APOSTOLICUS FOCHIENSIS ET ADMINISTRATOR GENERALIS SINARUM, puis : OFFEREBAT ANNAEUS LECOURT DE MONDORY, DIACONUS CLAROMONTANUS. Or ce n'est qu'en 1680 que Pallu a été présent à Paris comme vicaire apostolique du Fo-Kien et administrateur de la Chine ; ce n'est qu'en 1680 qu'il a connu M. Lecourt de Mondory, encore diacre et déjà décidé à partir en mission. Nous avons reproduit ce portrait au frontispice du livre.

(3) F. I. de La Mare Richart, né à Bayeux vers 1630, mort à Versailles en 1718.

(4) Pierre Simon, né à Paris vers 1640, mort après 1710.

vigueur, sa franchise, son habitude de regarder droit devant lui ; seulement ce qui était distinction un peu souriante est devenu sens de l'autorité et gravité.

Voilà ce que nous dit l'iconographie de notre héros (1). Quel portrait pourrions-nous reconstituer d'après les textes, aussi bien les siens que ceux des contemporains ?

Sa constitution a été délicate dans sa jeunesse, si nous en croyons son père, qui invoque son « peu de santé » et ses « grandes et fréquentes maladies » dans cette lettre où il essaie de le détourner de sa vocation missionnaire (2). Nous croirions peut-être à l'exagération d'une affection alarmée, si le *Mémoire* anonyme ne parlait d'une maladie qui mit en danger les jours du jeune chanoine quelque temps avant sa prêtrise (3). En tout cas, Pallu devint plus robuste avec l'âge : au bout de deux années de voyage sur terre et sur mer, dans des conditions extrêmement précaires et dures, il ne craignit pas, après quelques mois de séjour au Siam, de refaire le chemin en sens inverse et d'affronter encore les fatigues et les périls des chevauchées, des navigations, des marches à pied. Sa deuxième expédition missionnaire, qui s'acheva en tour du monde, lui imposa sept années de déplacements presque continuels. Lorsque l'on sait que tout au long de ses trajets il travaillait à préparer des mémoires, écrivant, dictant, copiant sans relâche, l'esprit toujours tendu, l'on se demande comment sa santé a pu résister à cet effort constant et comment les premiers symptômes de la vieillesse attendirent pour se manifester l'année 1680 (4).

(1) Il y a d'autres reproductions de Pallu. Nous avons déjà parlé d'un portrait à l'huile, anonyme, qui est placé dans le réfectoire du S. M.-E., v. p. 97, n. 1 ; le Cabinet des Estampes a deux autres gravures, l'une qui est presque identique à celle de Larmessin, l'autre qui est éditée par Bonnart et qui représente l'évêque en pied (nous l'avons reproduite) ; Beaufrère a fait une réplique du portrait de La Mare et de Simon ; la légende qu'il a gravée fait mention de la mort de Pallu. Nous avons reproduit, pour compléter l'iconographie de notre héros, sa signature, son sceau, son écriture.

(2) A. M.-E., vol. 101, p. 1.

(3) A. M.-E., vol. 106, p. 280.

(4) Il a dû cependant porter pendant longtemps une faiblesse sur laquelle un mot de lui à son neveu Etienne nous renseigne vaguement : « Il ne me reste de l'incommodité que vous scavez que celle que « je porte depuis plus de 35 ans. Tout le reste s'en est allé de soy-mesme. » A. M.-E., vol. 105, p. 235. Il écrivait ces lignes le 24 janv. 1680. L'espace de 35 ans dont il parle nous fait remonter à 1645 environ ; il avait alors 19 ans.

Dans ce tempérament bien équilibré, il ne faut pas nous attendre à trouver une sensibilité, ni une imagination très vives ; Pallu est d'ailleurs un homme du xvii^e siècle et il est de son époque pour le goût exclusif du raisonnable.

Pour percevoir les vibrations de son affectivité, nous devrions posséder ses lettres à ses proches : en quels termes écrivait-il à son père et à sa mère ? comment a-t-il souffert de la mort de ses parents ? Or, cette correspondance familiale où devait battre son cœur a toute disparu ou du moins n'est pas connue. Ne doutons pas pourtant qu'il n'ait fortement aimé les siens et n'en ait été fortement aimé. Nous avons déjà cité plus haut (1) ce mot qu'il écrivait à Ispahan dans son *Journal* et qui fait deviner tous les détachements qu'il dut pratiquer pour partir : « ...Dieu nous ayant fait la grâce de tout quitter pour « son amour et de rompre les plus saints liens pour le bien de « son Evangile... » et c'est précisément parce qu'il se sentait accessible à l'attendrissement, voire à la faiblesse, qu'il se décida à quitter Tours sans dire adieu à personne (2). Si l'on est parfois tenté de le croire insensible, c'est qu'il est tellement généreux dans les sacrifices qu'il s'impose, qu'il ne nous laisse deviner que bien rarement ce qu'ils lui ont coûté. Ainsi, il est à Rome en 1678 avec son neveu Etienne, qui lui est très utile pour la rédaction de ses pièces et très agréable par sa compagnie qui rappelle la France, la Touraine, la famille ; mais il apprend que les Directeurs de Paris désirent la présence du jeune prêtre ; il le laisse donc partir : « pour le surplus qui me « peut regarder, écrit-il, on ne doit point y faire d'attention, « m'estant sevré de tout ce qu'il y a de plus charmant au « monde, il y a longtemps » (3). Qu'on ne le croie pas indifférent aux événements familiaux qui se passent si loin de lui : en 1678, un de ses neveux Milon s'est marié, et l'évêque mande à Etienne qu'il a pris à ce mariage « toute la part que vous « savez que je prens à tout ce qui regarde mes proches et « nommément la famille de Monsieur et de ma sœur Milon. « J'ay déjà dit une messe pour les nouveaux mariés. Je vous « prie de le leur témoigner et que je continueré a les recom- « mander à Notre-Seigneur (4) ». En 1682, à propos d'un

(1) V. *supra*, p. 123.

(2) V. *supra*, p. 68.

(3) Lettre aux Direct. S. M.-E., du 2 fév. 1678, A. M.-E., vol. 104, p. 24. — Cf. Lettre à Etienne du 25 mai 1678, vol. 104, p. 139.

(4) Lettre du 20 avril 1678. A. M.-E., vol. 104, p. 103.



François Pallu Evêque d'Heliopolis ..

Le zele dont bruloit un grand personnage, Luy fit quitter ces lieux souvent mal pe ..

Pour publier la veritable loy

Et voir de secon les dangers. sans effort

chez Binmart vis à vis les Mathurins en l'an 1701

deuil, il écrit au même : « Je compatiss extrêmement avec mon
« cher frere Monsieur du Ruau ; vous l'embrasserez bien es-
« troitement de ma part, aussi bien que mes autres freres et
« sœurs et toute la famille » (1).

D'autre part, sa famille l'aimait tendrement, au témoignage
mainte fois renouvelé du *Mémoire* anonyme : « Messieurs ses
« parents estoient ravis de sa conversation..., il estoit tres so-
« ciable et avoit une condescendance qui gaignoit tous les
« cœurs. Aussi ne le voyoient-ils pas a demi... M. Pallu et toute
« sa famille ne se pouvoient resoudre a le laisser sortir d'au-
« prez d'eux... » (2), etc.

Ses relations avec les prêtres des Missions Etrangères ont
toujours été cordiales : s'il lui est arrivé parfois de parler net,
c'est qu'il l'a cru nécessaire pour le bien des grandes causes
qu'il servait (3) ; ses observations faites, il reprenait son ton
le plus conciliant. Il a eu de fortes et saintes amitiés, qui ont
duré jusqu'à la mort, pour les Cotelendi, les Lambert de la
Motte, les Fermandel, les de Meur, les Gazil... Son affection à
l'égard de Lambert se nuance de respect : « Je vous regarderé
« et vous respecteré toute la vie comme mon père » (4) lui
dit-il, car il admire ses vertus, son esprit de sacrifice, son com-
plet oubli de soi (5). Sa tendresse pour M. Fermandel, qui a été
son « tres cher frere », son « plus intime amy », est plus fa-
milière : par exemple en juin 1667, tandis qu'il se dépense à
Rome pour les affaires des Missions, Fermandel lui a écrit de
France pour le presser de s'y rendre : « ...Vous estes de vostre
« païs, lui réplique-t-il, et des plus adroits que la Normandie
« ait portés (6). Qui pourrait se deffendre de vostre dernière
« lettre... ? Y a-t-il rien de plus penetrant, de plus gaignant
« et de plus persuasif ? Cela ne sert qu'a tenailler et a faire
« languir un pauvre cœur qui ne voudroit languir que pour
« son Dieu » (7).

(1) Lettre du 10 avril 1682. A. M.-E., vol. 106, p. 57. Il s'agit dans ce texte de Bertrand Pallu, sieur du Ruau, né à Tours en 1632, mort en 1709. V. Pallu de Lessert, *Essai sur la famille Pallu*, p. 39.

(2) V. *supra*, p. 23.

(3) V. surtout son attitude à l'égard des Directeurs quand ils lui ont arraché un désaveu de Lambert de la Motte, *supra*, p. 224 ; cf. p. 328.

(4) Lettre du 27 déc. 1665, A. M.-E., vol. 101, p. 247.

(5) Cf sa lettre aux missionnaires du Siam, du 28 déc. 1665, *Ibid.*, p. 251.

(6) M. Fermandel était de Rouen. V. son portrait dans ce livre.

(7) Lettre du 28 juin 1667, A. M.-E., vol. 101, p. 362, Launay, *Lettres*, t. I, pp. 76-77.

L'un de ses correspondants s'excuse-t-il d'une lettre trop longue, le Vicaire Apostolique le rassure ; ainsi, un jour de novembre 1678, il a reçu un abondant message de M. Duchesne (1), « quoique je ne manque pas d'occupations par la « grâce de Dieu, lui écrit-il, je ne me tiens pas néanmoins « surchargé ny distrait par les lettres de mes plus intimes « amys, tant longues peuvent-elles estre, principalement s'il « s'agit de leur service » (2).

Si l'un de ses amis a besoin d'être encouragé à agir, il sait trouver le mot qui stimule son activité. C'est le cas de M. Desfontaines, son procureur à Rome (3), qu'il charge d'obtenir du Pape pour les vicaires apostoliques le pouvoir de dispenser du serment les religieux qui leur paraîtront au-dessus de tout soupçon : « Cette affaire est digne de vous, lui mande-t-il. « J'espère que vous vous en ferez honneur » (4).

Quant aux missionnaires qu'il a emmenés avec lui et qui partagent ses périls, comment ne leur serait-il pas plus attaché encore ? Le voici à Ispahan, à un moment où il se demande s'il ne sera pas obligé à fractionner sa petite troupe, et, par conséquent, à se séparer de plusieurs de ses compagnons, et il note dans son *Journal* : « Si nous examinions notre cœur « à l'amour que nous avons pour nos chers missionnaires, il « nous fourniroit sans doute beaucoup de raisons pour ne « nous separer d'eux qu'en la dernière extremité »... (5). Aussi ses prêtres lui sont-ils très attachés : M. de Lionne écrit à sa sœur, de Surat : « ...Je vous direz pour vostre edifica- « tion et vostre consolation que je suis sous la conduite d'un « Saint. Toutes ses actions sont parfaites, et non seulement je « n'ay pas remarqué un seul deffaut, mais, depuis le peu de « temps (6) que je suis avec luy il nous a donné des marques

(1) Pierre-Joseph Duchesne né le 29 nov. 1646 à Périgueux, parti pour le Siam le 22 déc. 1678 ; destiné à l'épiscopat par Pallu qui l'avait en haute estime, il écrivit au Pape pour refuser la dignité épiscopale ; il mourut à Ayouthia le 17 juin 1684.

(2) Lettre du 2 nov. 1678. A. M.-E., vol. 104, p. 289. Launay, *Lettres*, t. I, p. 256.

(3) On se le rappelle : lorsque Pallu quitta Rome, en mai 1680, il y laissa M. Desfontaines comme procureur.

(4) Lettre du 27 sept. 1680, A. M.-E., vol. 105, p. 396.

(5) Ces mots précèdent ceux que nous avons cités ci-dessus ; nous les avons déjà transcrits à leur date, p. 123.

(6) Non seulement M. de Lionne avait pu connaître Pallu à Paris, depuis son retour de Rome, mais surtout il avait vécu constamment avec lui depuis leur commun départ de Paris : tous deux passagers

« qu'il possède toutes les vertus à un degré éminent. Dieu « me fasse la grâce de profiter comme je dois d'un si bel « exemple » (1). Nous lisons bientôt des déclarations équivalentes sous la plume de M. Maigrot (2).

Pour se gagner l'affection de ses missionnaires, il n'a eu qu'à se montrer tel qu'il était en réalité : bon, sensible à leurs maux, peiné et presque accablé de leur mort. Il n'a rien du stoïcien qui prétend nier la douleur : il est un homme qui connaît la souffrance et qui ne doit qu'à une héroïque générosité de ne pas s'en laisser abattre. Qu'on se rappelle ses regrets lorsque la mort frappa ses premiers coups dans les rangs de sa petite troupe et lui prit MM. Danville et Chereau dans la traversée du Golfe Persique, Cotelendi, puis MM. Brunel et Périgaud aux Indes (3). Il fut consterné par le trépas de ses « pauvres enfants », comme il les nommait, il en demeurait « dans l'estonnement », car ces deuils répétés lui étaient sensibles « jusques au dernier point », et il lui fallait tout son courage pour dire quand même : « Adorons dans un respectueux silence les conseils inscrutables de Dieu », et encore, avec saint Paul : « Que nous vivions, que nous mourions, nous « appartenons au Seigneur ».

L'une des formes les plus belles (peut-être les plus rares) d'une sensibilité fine, c'est la reconnaissance ; attendons-nous à la trouver très développée chez le prélat tourangeau. M. Baron a rendu d'éminents services à la mission, comme consul à Alep (4) et comme directeur du comptoir de Surat (5) ; or il se propose de se retirer des affaires et de vivre à Paris ; l'Evêque, alors, lui offre l'hospitalité au Séminaire de la rue du Bac, et demande d'y aménager pour lui un appartement : « S'il faut en faire les frais, je suis content de les prendre « entièrement. Il y a du plaisir à temoigner à un ami qu'on « l'aime en vérité et qu'on a de la reconnoissance pour les « biens qu'on en a reçus » (6).

du *Blampignon*, ils ne s'étaient point séparés à la date où M. de Lionne écrivait à sa sœur (9 novembre 1681).

(1) A. M.-E., vol. 136, pp. 624-625.

(2) V. *infra*, p. 394 et p. 438.

(3) V. chap. IX et X.

(4) V. Lettre de Pallu à Lambert de la Motte, d'Alep, le 6 janv. 1667, A. M.-E., vol. 101, p. 271, Launay, *Lettres* t. I, pp. 48-49.

(5) V. p. 256 et surtout *infra*, p. 416-419.

(6) Lettre aux Directeurs S. M.-E., du 8 avril 1682, A. M.-E., vol. 106, p. 51, Launay, *Lettres*, t. I, p. 360.

Pallu se montre sensible aux attentions de ceux-là mêmes qui lui sont foncièrement hostiles. Ainsi témoigna-t-il sa gratitude envers les jésuites (1) et le gouverneur de Manille (2). Parce que le capitaine Antonio a été bon pour lui pendant la traversée du Pacifique, parce que les Franciscains de Xalapa l'ont bien accueilli au Mexique, ils recevront de lui un sincère merci (3).

Parmi les prélats romains, Mgr Cerri, secrétaire de la Propagande lui a été spécialement favorable ; quand il est emporté par une mort foudroyante, le Vicaire Apostolique écrit : « Vous scavés les grandes obligations que nous luy avons, il y faut satisfaire par nos prières » (4). En quittant Rome au mois de mai 1680, il laissait le soin de gérer la procure à M. Desfontaines ; une fois à Paris, il lui écrit le plus souvent qu'il le peut ; il emporte sur lui une lettre commencée et l'achève à travers ses déplacements pour montrer à son correspondant qu'il lui est « de bien des temps et de plusieurs lieux » (5). Enfin, quand M. Desfontaines abandonne la procure, Pallu lui mande : « ...Je dois, en prenant congé de vous, vous rendre mes humbles actions de grâces de toutes vos bontés et des fatigues que vous avés prises dans la poursuite de nos affaires. En quelque lieu que vous soiez, je vous prie de recevoir cevoir les assurances que je vous donne de ma reconnoissance et de mon amitié » (6).

Il ne réserve point sa gratitude aux personnages en vue ; s'agit-il de deux pauvres serviteurs qu'il a gagés pour la traversée de la Perse, de Tauris à Ispahan, il les paie le prix convenu, au terme du voyage, leur cherche un voyageur à accompagner dans leur trajet de retour et les lui recommande ; enfin il leur donne deux chevaux pour reconnaître la fidélité et l'affection avec lesquelles ils ont servi et il ajoute : « Nous prions Dieu qu'il les conduise en leur païs en santé et qu'il les y maintienne en sa sainte grâce » (7).

Pallu se montre bon à l'égard des hommes de la plus humble condition. Nous avons déjà dit ses réclamations en faveur

(1) Lettre au Gouverneur, A. M.-E., vol. 103, p. 73.

(2) Lettre au Pape, *Ibid.*, p. 25.

(3) A. M.-E., *Ibid.*, pp. 76-77.

(4) Lettre aux Directeurs S. M.-E., du 15 août 1679, A. M.-E., vol. 105, p. 41, Launay, *Lettres*, t. I, p. 297.

(5) Lettre du 23 août 1680. A. M.-E., vol. 105, p. 355.

(6) A. M.-E., vol. 106, p. 347. Launay, *Lettres*, t. I, p. 348.

(7) Nous avons déjà rapporté ce trait, *supra*, p. 125.

des matelots : que la Compagnie des Indes Orientales leur donne une petite partie de leurs gages, aux différentes escales de leurs voyages, afin qu'ils puissent s'acheter le nécessaire, voire « un peu de tabac » (1). Quant à ses rapports avec le valet qui le servait à Tours, nous avons lu dans le *Mémoire* anonyme ce qu'ils étaient : « il a souvent obligé son valet de chambre de se laisser deschausser et baiser les pieds » (2). Enfin il montre sa compassion à l'égard des indigènes, non seulement en traversant les mers, en bravant les périls de toute sorte, en se vouant à la vie la plus rude pour leur apporter la lumière de l'Evangile, mais aussi en demandant aux autorités françaises de les traiter avec justice et bonté, et s'il rédige, le 14 mars 1667, un long mémoire à l'adresse des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, il le commencera par ces mots : « recommander soigneusement aux principaux officiers « de la Compagnie qu'ils ne permettent pas qu'on fasse aucune vexation aux naturels, soit dans leurs personnes, soit « dans leurs biens » (3).

Si Pallu aime tous les hommes, s'il est très attaché à sa petite Société de missionnaires, il ne rompt point pour cela les liens qui l'attachent à la grande famille, la patrie : il désire que la France fasse bonne figure en Extrême-Orient, et demande à M. Berrier, président de la Chambre Générale des Directeurs de la Compagnie « avec toutes les instances de [son] « cœur, pour l'honneur de notre nation »,... de relever le pavillon français dans les mers orientales (4) ; il affirme solennellement à Colbert : « en donnant toute l'application que « nous pouvons au ministère de l'Evangile, dans les lieux de « nos Missions, nous y trouvons aussy le temps et le moyen « d'y mesnager les interets de la France et la gloire du « Roi. » L'Evêque ne fait directement ni œuvre commerciale, ni besogne politique ; mais volontiers il avertit, renseigne, adjure ceux qui, par fonction, s'adonnent à la politique et au commerce ; ce désir de servir inspire les nombreux mémoires qu'il écrit à Louis XIV, à ses ministres, spécialement à Colbert, aux Directeurs de la Compagnie des Indes, et, si ces pièces sont considérables par leur ampleur, par l'abondance et

(1) V. *supra*, p. 268.

(2) V. *supra*, p. 37.

(3) A. M.-E., vol. 955, pp. 235-242. Launay, *Lettres*, t. II, pp. 191-199.

(4) Lettre de Surat, du 6 nov. 1681, A. M.-E., vol. 106, p. 37, Launay. *Lettres*, t. II, p. 302.

la sûreté des renseignements, elles le sont plus encore par leur franchise « quoyque je vois bien, écrit-il à M. Berrier, qu'il « seroit peut-estre mieux que je ne parlasse pas si ouvertement à Monsieur Colbert des choses qui luy pourroient faire « de la peine, j'ay cru néanmoins devoir le faire pour le service de la compagnie » (1).

Pour sincères qu'elles soient, ces affections humaines sont dominées en Pallu par l'amour de Dieu et de son Eglise : « Taschons, mes tres chers freres, dit-il à ses confrères de la « rue du Bac, d'estre toujours tout à Dieu par Nostre-Seigneur « Jesus-Christ et par l'Eglise son epouse, pour laquelle, nous « devons toujours faire paroistre un tres profond respect, un « amour d'enfant et une obéissance aveugle » (2).

Ces mots, sous la plume d'un homme qui a tout quitté, famille, patrie, fortune, espérances humaines, pour l'amour de Dieu (3), ces mots ont une éloquence singulière (4).

Nous n'aurions pas dit de la sensibilité de Pallu tout ce que nous apprennent les textes si nous ne mentionnions un défaut ; heureusement, c'est lui qui nous le révèle et cela nous rassure un peu sur la gravité du mal : « Je ne suis pas fort « endurent » dit-il aux Directeurs du Séminaire ; et une autre fois : « ... Dans l'embarras où je me trouve, il faut peu de « chose pour me mettre en colère » (5). Qu'il ait été quelquefois énervé par la difficulté des affaires qui le harcelaient, cela s'explique bien ; mais ne prenons pas le change : il n'était pas coléreux ; tout ce que nous savons de lui nous le représente doux, pondéré, équilibré, et, comme dit le *Mémoire* anonyme, « très sociable » (6).

En somme, sa sensibilité est toute pénétrée de raison, de volonté, de foi : elle n'agit point, ou presque point (pourrait-on dire) à l'état pur.

(1) Lettre du 21 janvier 1682, A. M.-E., vol. 951, p. 245, Launay, *Lettres*, t. II, p. 303.

(2) Lettre du 8 avril 1682, A. M.-E., vol. 106, p. 51, Launay, *Lettres*, t. I, p. 361.

(3) Cf. ce que Pallu écrivait dans son *Journal* : « Dieu nous ayant fait la grâce de tout quitter pour son amour »...

(4) Phra-Naraï avait bien compris comment les missionnaires français, et spécialement Pallu, unissaient en leur cœur l'amour de Dieu et l'amour de la patrie ; il ajoutait que le Vicaire Apostolique eût été « rajeuni de dix ans, s'il avait vu arriver à Siam un Ambassadeur de France ». Choisy, *Journal du voyage de Siam*, p. 314.

(5) Lettre du 3 août 1678, *Ibid.*, pp. 217 et 248.

(6) V. p. 7.

Il n'est pas non plus homme d'imagination. Le monde très divers qu'il a traversé a semblé l'intéresser assez peu par la variété de ses aspects ou le pittoresque de ses tableaux ; du moins, il nous en a dit peu de chose : il n'a décrit ni le bleu profond de la Méditerranée ni la limpidité des nuits d'Orient, ni les pays, ni les bourgades, les villes qu'il a visités. Il était trop occupé de sa mission et trop soucieux de sa vie intérieure pour se laisser prendre au spectacle des choses. Notons pourtant quelques expressions imagées qui sont peut-être plus des souvenirs littéraires que des perceptions personnelles : « rom-
« pre les chiens », « le droit du jeu », « un coup de partie », « si on descharge cette maîtresse pierre, cela fera un terrible
« barrage », « je sais ce qu'en vaut l'aune », « les fers sont
« au feu », « le diable est aux champs », « Monseigneur l'Ar-
« chevesque m'a tondu dans l'Assemblée ». Faut-il rappeler la métaphore, où il se complut, du pont entre l'Occident et l'Orient édifié avec les ossements des premiers missionnaires morts à la tâche ? (1).

Ces quelques images sont perdues dans une œuvre immense où tout s'adresse à la raison et à la foi.

Ce ne sont donc pas les facultés proprement sensibles (affectivité, imagination) qui font la grandeur de Pallu, mais ses facultés spirituelles.

A-t-il été très intelligent ? Si on l'écoutait, on ne le croirait pas : ne parle-t-il pas de sa « pesanteur d'esprit », de son impuissance à mener deux affaires de front ? ne dit-il pas, même, lui, ce grand travailleur, que le travail lui pèse, et lui, qui a tant écrit, que « six lignes d'écriture » lui coûtent ? (2).

S'il n'est pas un de ces génies qui instaurent une nouvelle manière de comprendre les choses, cependant il a une haute et belle intelligence.

Comment l'a-t-il cultivée ? nous n'avons pas pu le dire, faute de documents. Ce qui est sûr, c'est qu'il a eu une excellente formation littéraire (française et latine), théologique et canonique ; il a continué à s'instruire en pleine bataille, dans tous les livres qu'il a trouvés, dans « Saint Thomas qui est in-
« comparable en toutes choses », dans les mémoires qu'il a recueillis, dans les conversations, dans les ouvrages spécialement composés pour les missionnaires, surtout le « De procu-

(1) Launay, *Lettres*, t. I, pp. 213, 235, 309, 254, 267, 232, 241, 322, t. II, 344.

(2) A. M.-E., vol. 101, p. 243, vol. 104, pp. 366, 619, vol. 106, p. 103.

« randa Indorum Conversione » d'Acosta, qui est « un livre « admirable » (1), enfin dans les Archives de la Propagande (2).

Ce qui fait l'originalité de l'intelligence du Vicaire Apostolique, c'est un heureux équilibre entre des aptitudes qui s'excluent chez beaucoup d'autres : il est à la fois homme de principes et de réalisations pratiques, il voit en même temps les ensembles et les détails.

Homme de principes, il l'est par le fait même que son action est dirigée par une ferme théologie et par une exacte connaissance du droit ; il n'est pas de ceux qui cherchent avant tout des réussites heureuses, mais de ceux qui veulent que leur action soit la mise en œuvre de leurs convictions et, si l'on cherche à réduire ce vouloir à son expression la plus simple, on peut dire que l'idée suprême de Pallu est de témoigner à Dieu son amour, en le faisant connaître et aimer de ceux qui le connaissent et l'aiment le moins.

A cette vue générale, il joint un grand sens pratique : il réfléchit longuement pour mieux voir la meilleure façon d'arriver à son but, écrivant, s'il en est besoin, un tableau parallèle des raisons *pour* et des raisons *contre* (3) ; une fois décidé, il passe hardiment à l'action : s'agit-il d'aller pour la première fois en Indochine, il n'a pas peur de faire construire un bateau ; après le naufrage de cette belle « frégate », il change ses plans et prend la voie de terre ; dans l'action, il se dépense personnellement sans compter, mais, quand il le faut, il fait agir aussi les autres, et c'est ainsi qu'il fait partir avant lui Lambert de la Motte et Cotelendi, pendant qu'il continue derrière eux à organiser la Mission commençante : c'est un chef.

Comme un chef encore, Pallu voit très grand : dès son premier voyage, il écrit à ses procureurs de lui envoyer d'autres sujets, car « il ne faut rien tenter à demy », et il ajoute qu'il y aura en cet Orient à « fonder un nouveau monde » (4). Plus

(1) A. M.-E., vol. 101, p. 243, vol. 102, p. 151, Cf. vol. 103, p. 380. Acosta né probablement en 1538, à Medina del Campo, entré chez les jésuites de la province de Castille en 1553, missionnaire au Pérou de 1571 à 1587, mort à Salamanque en 1600. Son premier ouvrage fut un *Catéchisme pour l'instruction des Indiens*.

(2) A. M.-E., vol. 104, p. 166. Launay, *Lettres*, t. I., p. 240.

(3) Nous en avons vu plusieurs exemples, *supra*, pp. 123 et 127.

(4) Lettre du 28 juillet 1662. Launay, *Lettres*, t. I, p. 8, imprime à tort la date du 18 juillet.

tard, en 1672, il expose un plan d'organisation des royaumes riverains de l'Océan Indien, côtes de Coromandel, Bengale, Aracan, Pegou ; tout un petit univers.

Son intelligence est très souple : tantôt il se consacre à la rédaction de ces *Mémoires* où il expose des questions politiques pour Louis XIV, commerciales pour Colbert et la Compagnie des Indes, religieuses pour les Cardinaux ; tantôt il est sur le terrain, où il faut manier des hommes, acheter des denrées, louer des chevaux, des mulets, retenir une place sur des bateaux, fixer un itinéraire.

C'est qu'il ne néglige point les détails nécessaires. Ses lettres à Colbert et aux Directeurs de la Compagnie des Indes abondent en renseignements précis, techniques, sur les conditions du commerce, les articles d'importation et d'exportation, les comptoirs à créer, le tirant d'eau des fleuves, les qualités requises dans les officiers, etc... (1). A plus forte raison sait-il les vertus nécessaires aux missionnaires (2), le rôle des directeurs ou procureurs, et ici il ne craint point de dénombrer quelques-unes de leurs fonctions : renseigner les missionnaires, enregistrer les lettres, en faire des doubles, classer les documents, les relier, en établir des tables (3). Il n'envoie pas un messenger en Europe (par exemple M. Sevin en 1672), sans lui indiquer minutieusement ce qu'il doit faire pendant le voyage, en France, à Rome (4). Il ne laisse pas à un prêtre, comme M. Desfontaines, le soin de gérer la procure près du Saint-Siège, sans le renseigner sur la manière d'agir avec les autorités romaines (5). Il pense aux plus humbles précautions : n'y a-t-il pas des teignes dans les vêtements qu'il a laissés ? de la moisissure dans tel ballot qui est tombé à la mer ?

Il aime les choses bien faites (6), il recommande la précision (7), il exige l'exactitude en histoire, l'ordre matériel dans la bibliothèque (8). C'est qu'il sait par expérience l'importance

(1) Nous en avons donné de nombreux exemples dans les chapitres précédents. Cf. Launay, *Lettres*, t. II, pp. 231-232, 249.

(2) Launay, *Lettres*, t. I, pp. 29, 30, 31, 43, 44, 132, t. II, pp. 344, 365, 366, etc.

(3) Launay, *Lettres*, t. I, p. 173.

(4) V. *supra*, p. 254.

(5) Launay, *Lettres*, t. I, pp. 327-328.

(6) Lettre aux Procureurs, de Madrid, le 2 mars 1677, à propos d'un *Index*, A. M.-E., vol. 103, p. 24.

(7) Lettre à Et. Pallu, de Rome, le 1^{er} juin 1678, à propos d'une *Version* inexacte. A. M.-E., vol. 104, p. 154.

(8) Launay, *Lettres*, t. I, p. 370.

de tous ces détails, par exemple, d'un seul mot dans le texte d'un décret. En véritable chef, quand la chose en vaut la peine, il veut l'examiner de lui-même et la « voir de [ses] propres yeux » (1). Peut-être a-t-il quelquefois excédé en méticulosité, à force de vouloir tout prévoir (2).

Ce souci de l'organisation pratique ne l'a pas empêché, du moins, de bien connaître les hommes. Il a eu affaire avec beaucoup : prêtres et prélats, ministres et souverains, agents commerciaux, voyageurs, serviteurs, officiers. Généralement il les a appréciés à leur juste valeur. Veut-on des exemples ? Qu'on se rappelle combien vite il discerne parmi les agents de la Compagnie des Indes Orientales les Directeurs consciencieux et intelligents que sont les Baron, les Bourreau, les Blot (3), tandis qu'il devine le caractère louche de M. Caron (4).

Ce bel exemple de qualités intellectuelles, cet attachement aux principes, ce soin des détails, cette connaissance des hommes s'appellent sagesse, et expliquent l'influence de Pallu, le crédit dont il jouit dans les milieux les plus divers où il a passé. Écoutons M. Maigrot résumant le dernier mois du Vicaire Apostolique : « Il a su si sagement commencer l'ouvrage « du Seigneur qu'en y mettant le premier la main, il en a « presque levé toutes les difficultés. Du moins c'est l'opinion « commune qu'il a fait par sa sagesse et sa prudence et par « l'autorité que luy avait acquise son mérite et sa grande « probité, qu'il fait, dis-je, en peu de mois ce que d'autres « n'auroient pu faire en plusieurs années » (5).

Cette sagesse, toutefois, Pallu ne veut pas qu'elle soit purement humaine ; la sagesse humaine dirige nos actes d'après des motifs humains : or l'apôtre s'en va à la conquête des âmes pour l'amour de Dieu ; la sagesse humaine est égoïste,

(1) Lettre d'Ispahan au P. Bagot. V. *supra*, p. 123, n. 1.

(2) V. par exemple la lettre à M. Brisacier, Launay, *Lettres*, t. I, pp. 182-189.

(3) Launay, *Lettres*, t. I, pp. 49, 129, 137, 364, 148 ; t. II, pp. 148-150.

(4) François Caron, hollandais d'origine, devint directeur de la Compagnie royale des Indes Orientales. Pallu fut mis en défiance, avant de le connaître personnellement, par les « rapports qu'on en fait » (Launay, *Lettres*, t. II, p. 208) et refusa de participer à la cérémonie dans laquelle M. de la Haye lui remettait les insignes de l'ordre de Saint-Michel (*Ibid.*, p. 210). Or, de fait, Caron fut soupçonné de trahison peu après. Rappelé en France, il périt en mer (1674).

(5) A. M.-E., vol. 426, p. 393.

bourgeoise, intéressée : or l'apôtre s'oublie soi-même et se sacrifie ; la sagesse humaine proportionne le risque à courir au résultat escompté : or l'apôtre est prêt à risquer sa vie, même s'il ne prévoit pas quel succès il aura. L'Evêque a exprimé ces idées dans une curieuse et magnifique lettre à M. Besard, du 20 décembre 1672 : « ...les règles qui sont bonnes dans une « conduite ordinaire... doivent estre absolument rejetées dans « des voies de pure grace et toutes extraordinaires ; ... la vie « apostolique est une vie d'un entier abandon, où il faut souvent fermer les yeux à la raison pour suivre purement le « flambeau de la foy », etc. (1). En deux mots, si Pallu s'était contenté d'être raisonnable, jamais il n'eût porté l'Evangile à l'Extrême-Orient ; s'il le fit, c'est que sa conduite avait une autre règle que la raison : la foi.

En parlant de la haute et claire intelligence du Vicaire Apostolique, nous n'avons pas pu éviter complètement de faire allusion à sa volonté : mais cette dernière faculté est assez remarquable en lui pour mériter une étude à part.

La première qualité qui frappe l'observateur, c'est la trempe de ce vouloir.

Quelle crânerie ne fallait-il pas à un chanoine tourangeau, au xvii^e siècle, pour s'enfoncer dans l'inconnu de l'Asie, à des milliers de lieues de la mère-patrie, sans ressources matérielles autres qu'un maigre viatique, alors qu'il ignorait tout de la langue, des mœurs, de l'état des esprits, alors qu'il comptait trouver tout au long de la route et au terme même de son trajet mille embûches, mille périls de mort ! Au bout de deux ans de fatigues, le voici heureusement arrivé. Il accepte néanmoins de revenir en France et d'affronter les mêmes périls dans un voyage à rebours. Ce qui nous étonne jusqu'à l'admiration, c'est que, réhabitué alors à la vie occidentale et en pleine connaissance des commodités, des douceurs qu'il quitte, des dangers qu'il va de nouveau courir, il ait accepté de partir une seconde fois ; le voilà donc embarqué pour une traversée qui durera trois ans, durant laquelle il verra son bateau ravagé par le scorbut et plusieurs fois menacé de naufrage ; enfin, il débarque au Siam, reprend contact avec ses chers missionnaires ; que ne reste-t-il avec eux, puisque la paix règne dans le royaume ? Non : comme sa mission propre est le Tonkin, il ira au Tonkin, malgré la saison avancée et les incertitudes de

(1) A. M.-E., vol. 972, p. 221. Launay, *Lettres*, t. I, p. 179.

la route. Il part donc, et, cette fois, les vents le jettent à Manille ; il finit son voyage, comme dit Fénelon (1), en mesurant « la terre entière » (2). Chemin faisant, il a vieilli, son corps s'est courbé « non sous le poids des années, mais sous celui « de ses pénitences et de ses travaux » : puisque sa présence est si utile à Rome et en France, que ne s'y fixe-t-il ? pourquoi s'expose-t-il encore aux hasards de la navigation ? Quand il sera arrivé pour la troisième fois au Siam, pourquoi cherchera-t-il bientôt à quitter cette terre hospitalière pour s'en aller, au-delà du Tonkin, dans cette Chine qu'il a demandée pour lui, comme plus inaccessible ? La réponse à ces questions, c'est son héroïque bravoure qui l'a faite, et les contemporains ne s'y sont pas trompés, ni Fénelon qui exalte le « feu dévot » qui brûlait en ses entrailles, ni Maigrot qui écrivait quelques jours après la mort de son évêque aimé : « ... Je me « sens consolé de ce qu'il a fini ses jours par cette action héroïque, qui, en lui faisant surmonter mille difficultés qui « eussent arrêté une ame moins intrépide que la sienne, nous « a fraié le chemin »... (3).

Avons-nous besoin d'ajouter que ce mâle courage n'est pas fait le moins du monde de l'amour du risque ou de la soif de la gloire ou même de l'ignorance du danger : c'est une bravoure calme, réfléchie, consciente, dont l'inspiration (il faut toujours en revenir là) est dans l'amour de Dieu et des âmes.

En même temps que le courage, la volonté de Pallu possède les vertus petites et grandes qui font les hommes complets et les saints : il a la prudence (4), la politesse (5), la discrétion qui lui fait dire ce qu'il doit et non davantage (6), la loyauté : il a eu à discuter avec des adversaires de ses idées, mais il n'a cherché que la vérité, sans la dépasser jamais ; il a même commencé par s'adresser à ces adversaires pour avoir avec eux l'explication sincère qui mettrait fin aux discussions engagées et, s'il n'y a pas réussi, ce n'est pas de sa faute (7).

(1) V. *supra*, p. 380.

(2) Nous avons déjà dit ou nous redirons ces choses. Nous n'avons pas craint de nous répéter, tant cette bravoure est caractéristique de Pallu.

(3) A. M.-E., vol. 426, p. 393.

(4) Cf. sa lettre à la Propagande, du 27 sept. 1880, Launay, *Lettres*, t. II, p. 128. Cette prudence lui inspire parfois de longues délibérations avec lui-même et avec les autres.

(5) V. ses formules de lettres.

(6) Lettre à M. Desfontaines, A. M.-E., vol. 105, p. 393.

(7) V. *supra*, p. 255.

S'il a eu à faire face à de longs débats, il n'était point, pourtant, procédurier : il a agi « en homme d'honneur et de conscience et comme un fidèle ministre du Saint-Siège Apostolique » (1). S'il prend parti, c'est « suivant le poids des raisons, de quelque part qu'elles [lui] soient suggérées » (2). Au reste, il a un sens très délicat de la justice : un jour qu'on le sollicite de faire une donation en faveur d'une de ses nièces. « ... Ce que je ferois bien volontiers, répondit-il, ... si je ne frustrais en même temps de pauvres créanciers d'un petit fond qui leur est acquis pour ainsi dire et sur lequel ils ont quelque sorte de droit pour en jouir de son temps. Il faut, mon cher neveu, garder toute sorte de justice » (3).

Pallu pourrait ajouter et « toute sorte de modération » : modération dans le triomphe, car il ne veut point écraser ses adversaires, mais les amener à une meilleure compréhension de leurs devoirs et il est tout prêt à leur tendre la main (4) ; modération dans les conceptions, car il est « bien esloigné des extrémités » (5) ; modération dans la sévérité à l'égard des subordonnés et dans l'économie des ressources, car, (ainsi qu'il l'enseigne à M. Sevin) une trop grande fermeté « a ses inconvénients avec les autres », et « une centaine d'escus tous les ans ne nous fera pas plus pauvres et ils seront bien employés, s'ils nous servent à entretenir dans le calme et dans la paix » (6) ; modération jusque dans la politesse, car les civilités excessives sont déplaisantes : « qu'il n'y ait rien dans nos lettres, dit-il à Laurent de Brisacier, ni de plus ni de moins, que ce que demandent les lois d'une sincère et très cordiale amitié » (7) ; cet homme si droit a peur que les compliments ne dissimulent un peu d'indifférence et il en fait la leçon à ses correspondants : « Si j'avois autant de loisirs que vous, je m'efforcerois de répondre aux beaux compliments qui font une grande partie de votre lettre. Mais,

(1) A son frère Jacques, A. M.-E., vol. 104, p. 378.

(2) A M. Duchesne, A. M.-E., vol. 104, p. 289, Launay, *Lettres*, t. I, p. 257.

(3) Lettre à Et. Pallu A. M.-E., vol. 104, p. 323. Sa maxime est une réminiscence de la réponse de Jésus à saint Jean-Baptiste : « Sic enim decet nos implere omnem justitiam » (Mat. III, 15).

(4) V. *supra*, pp. 342-344, 348.

(5) Lettre à M. Gazil, A. M.-E., vol. 102, p. 225, Launay, *Lettres*, t. I, p. 257.

(6) *Ibid.*, pp. 411 et 160.

(7) *Ibid.*, pp. 91 et 90.

« a vous dire le vrai, j'aime mieux deux mots de vostre cœur
 « qui est franc et ouvert et toujours bon, que cest estalage de
 « parolles, dont je ne veux pas dire ce que je pense » (1). Nous
 supposons bien que le cher M. Desfontaines, à qui ces lignes
 étaient adressées, ne se le fit pas répéter.

L'activité du Vicaire Apostolique présente des aspects tout à fait caractéristiques de sa haute perfection. D'abord, elle est incessante : il réfléchit, il écrit, il négocie, il administre, il se déplace, sans se détendre jamais, pour ainsi dire ; à peine est-il arrivé à l'une de ses étapes qu'il prend sa plume et met à jour son énorme correspondance ; il utilise même le temps de ses voyages en bateau ou en voiture pour composer ou dicter quelques-uns de ses innombrables rapports, ainsi que nous l'avons dit à mainte reprise. Chez lui ce n'est pas une manie, c'est un principe : « Il n'y a rien que le travail... ne « surmonte » (2). Ses missionnaires ont rendu hommage à ce magnifique exemple de labeur : « Pour Monseigneur, il veille, « il travaille trois fois plus que nous » (3), écrivait de Gamron M. Danville. Quand le jour ne lui suffit pas, il prolonge son travail dans la nuit. Si grande soit-elle, cette activité de Pallu est réfléchie, ordonnée, méthodique. Par contraste, il aime, quand la délibération a pris fin, une exécution rapide : « Je « vous prie au nom de Dieu, d'envoyer en toute diligence « ceux [des missionnaires] qui se trouveront prêts à faire le « voyage... Il faut être, Messieurs, très ponctuels et diligents... « Quand il est question de secourir, il faut tenter toutes sor- « tes de voies » (4). Et quelques jours plus tard : « Vous aurés « veu par mes dernières avec combien de peine je porte le « retardement de nos missionnaires... » (5).

Pallu, comme les hommes supérieurs et les saints, ne veut pas l'activité pour elle-même, mais pour la cause à laquelle il la consacre : aussi, quand il a fait tout son possible, il attend dans le repos le succès dont Dieu est le dispensateur (6) : « Fai- « sons toujours notre devoir et laissons à Dieu la disposition

(1) Lettre du 18 oct. 1680, A. M.-E., vol. 105, p. 457.

(2) Lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 101, p. 243, Launay, *Lettres*, t. I, p. 41.

(3) Lettre à M. Fermanel, vol. 350, p. 183.

(4) Lettre aux Procureurs, A. M.-E., vol. 104, p. 158, Launay, *Lettres*, t. I, p. 41.

(5) Lettre à Et. Pallu, *Ibid.*, pp. 178 et 368.

(6) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 972, p. 221, Launay, *Lettres*, t. I, p. 186.

« de tout » (1). N'étant point mu par des mobiles égoïstes, Pallu reçoit volontiers les avis de ses amis, quand ils lui conseillent, à lui qui est dans le feu de la bataille, de se modérer, et, de ses lettres ou mémoires, il les laisse libres de retrancher ce qu'ils voudront (2). On l'a vu, dans la question des vœux à proposer aux membres de la Société, s'incliner devant les décisions du Saint-Siège avec une soumission immédiate et définitive (3). Il sait bien, d'ailleurs, que le degré précis de fermeté qui convient, et qui se situe à égale distance du trop et du trop peu, est difficile à déterminer : c'est là « le point de la « difficulté » (4). Il y a des cas où « il vaut mieux se taire » (5) : c'est quand on prévoit l'inutilité de toutes les remarques, de toutes les remontrances qu'on fera. Pallu conseille même le silence quand il s'agirait de le défendre contre d'injustes attaques ; en tout cas, si on prend la parole, il faut le faire sans passion et sans altérer la vérité (6).

L'une des règles extérieures de l'activité c'est l'obéissance aux supérieurs. Avant qu'ils aient donné un ordre, il y a lieu de les éclairer, et c'est pour le faire que Pallu a multiplié lettres, rapports, mémoires, projets, qu'il soumettait docilement à la Propagande (7). Mais, quand l'autorité a parlé, il obéit et même il ne comprend pas que ses amis puissent discuter encore, car, écrit-il à son neveu, « nous sommes ministres du « Saint-Siège, pour suivre sa direction, sa police et son gouvernement » (8). Au moment précis où il va partir pour son dernier voyage, l'un des Directeurs du Séminaire fera l'éloge de sa soumission : « Notre Prelat... s'en retourne avec le désir « de satisfaire a son devoir et a tous les ordres de Rome... Sa « Sainteté et Nos Seigneurs les Cardinaux... seront servis et « obéis de la maniere qu'on peut attendre d'un Prelat d'une

(1) Lettre au même, A. M.-E., vol. 103, p. 299, Launay, *Lettres*, t. I, p. 206.

(2) Lettre à M. Brisacier, *Ibid.*, pp. 251 et 203.

(3) V. *supra*, p. 216.

(4) Lettre précitée à M. Brisacier.

(5) Lettre à M. Gazil. A. M.-E., vol. 105, p. 225, Launay, *Lettres*, t. I, p. 97.

(6) Lettre du 2 février 1679. A. M.-E., vol. 104, p. 517.

(7) V., par exemple, son projet pour ses voyages en France et à Rome, en 1677, avec cette clause finale : « à moins d'ordres contraires de Sa Sainteté ou de la Sacrée Congrégation ». Lettre au cardinal Cibo, de Madrid, 2 avril 1677. A. M.-E., vol. 402, p. 417, Launay, *Lettres*, t. I, p. 101.

(8) A. M.-E., vol. 104, p. 178, Launay, *Lettres*, t. II, p. 368.

« fidélité éprouvée depuis vingt ans et qui n'a d'autre veüe
« que de contenter Dieu et ses supérieurs... » (1).

Si l'activité de Pallu a sa règle extérieure, l'obéissance, quelles sont ses lois intimes ? Le Vicaire Apostolique a-t-il une spiritualité propre ?

Il ne l'a formulée nulle part *ex professo*. Mais nous pouvons chercher dans ses œuvres les éléments dont elle est faite.

A sa base nous n'hésitons pas à mettre l'amour de Dieu ; à vrai dire, l'Evêque n'en a pas parlé souvent en termes exprès, mais cet amour a néanmoins dominé toute sa vocation et toute sa vie de sacrifices, si nous en croyons le texte du *Journal*, plusieurs fois cité par nous : « ...Dieu nous ayant fait la « grace de tout quitter pour son amour... » D'autres idées sont plus familières à notre héros : celle du bon plaisir de Dieu : « Toute votre fidélité doit être à ne vouloir autre chose « que le bon plaisir de Dieu et à luy sacrifier vos petits intérêts » (2), celle de la gloire de Dieu : « A Dieu en soit toute la gloire, pour laquelle nous devons tout entreprendre » (3).

Puisque Pallu veut se livrer tout entier à l'amour de Dieu, au bon plaisir de Dieu, à la gloire de Dieu, il est prêt à sacrifier tout le reste, et c'est bien pour ce motif qu'il a tout quitté et qu'il désire se quitter soi-même, c'est-à-dire renoncer aux satisfactions de l'amour-propre, aux vues personnelles, même aux jouissances intellectuelles, pour se consacrer tout entier à sa tâche. N'aimerait-il pas à faire des lectures de piété, si réconfortantes aux heures difficiles ? il ne s'en donnera pas le temps : « je « voi bien qu'il faut se sevrer de tout et ne chercher de repos « que dans l'accomplissement du bon plaisir de Dieu ; c'est « tout ce que je désire » (4). Essaiera-t-il, pendant une retraite, de hiérarchiser ses résolutions ? il écrira : « La fin de « ma retraite a été de connoître ce que Dieu demandoit... « j'ay vu 1° ...que je devois travailler fortement au dépouillement de tout et à la parfaite renonciation » (5). A-t-il un conseil de perfection à donner ? il mande : « Quittons tout...

(1) Lettre de M. Besard à M. Desfontaines, 10 février 1681, A. M.-E., vol. 8, p. 265.

(2) Lettre à Et. Pallu, A. M.-E., vol. 104, p. 130. Cf. Lettres à M. Desfontaines, vol 105, p 362, à Mgr Ricci, vol. 107, p. 142.

(3) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 109. Cf. Lettre à Mgr Favoriti, A. M. E., vol. 105, p. 423.

(4) Lettre à Mgr Ricci, A. M.-E., vol. 107, p. 142.

(5) Lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 101, p. 247. Launay, *Lettres*, t. I, p. 37.

« si nous voulons posséder tout. Voilà tout le secret de la vie
 « spirituelle, dans laquelle nous n'avancerons qu'à proportion
 « que nous viderons notre cœur des affections que nous pou-
 « vons avoir pour toutes les choses qui ne sont pas Dieu » (1).
 Le renoncement lui paraît tellement essentiel à la vie chré-
 tienne que, à la duchesse d'Aiguillon qui l'interroge sur le dé-
 tachment, il répond ou plutôt fait répondre par M. Fermanel :
 « Qu'elle ne fasse pas attention sur les paroles d'un pecheur
 « qui sont seches et incapables de jamais faire aucune impres-
 « sion, mais qu'elle... se fasse attentive à Nostre Seigneur Je-
 « sus Christ, dont les paroles sont esprit et vie (2), qui esclai-
 « rent et qui eschauffent, qui persuadent et qui obtiennent
 « tres efficacement (3) tout ce qu'elles signifient ; qu'elle
 « l'écoute, dis-je, dans le fond de son cœur, dans un grand
 « silence des créatures, il lui dira sans doute : *Celui qui ne re-
 « nonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disci-
 « ple* (4). *Quiconque veut venir après moy, qu'il renonce à soi-
 « même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive* (5). Qu'elle ne
 « s'imagine pas que ces paroles soient adressées seulement aux
 « solitaires et aux religieuses ; elles sont pour les rois et pour
 « les princesses, pour tous ceux qui veulent sincerement, de
 « tout cœur, estre du nombre des disciples de Jesus-Christ,
 « l'écouter, le suivre et l'imiter »...

Si cette abnégation est possible, si Pallu peut renoncer non
 seulement à ses aises, mais encore à ses vues propres, c'est
 qu'il a confiance en la Providence : « Dieu scait ce qu'il veut
 « faire de nous et pour nous ; c'est pourquoi nous demeurons
 « en paix entre ses bras » (6). Il n'est point, certes, dispensé
 par là-même, de travailler ; mais, quand il a fait tout ce qu'il
 peut et doit faire, il se dit qu'il ne saurait « douter que Dieu
 « ne soit avec nous et ne nous assiste à proportion que nos
 « besoins croissent et que nous serons le plus abandonnés des
 « hommes. Demandons luy une bonne provision de con-

(1) Lettre à Laurent de Brisacier. A. M.-E., vol. 102, p. 91, Launay, *Lettres*, t I, p. 91.

(2) Allusion aux paroles du Christ : « *Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie* » (saint Jean, VI, 64).

(3) Peut-être allusion à Hebr. IV, 12, « *Vivus est enim sermo Dei et efficax* ».

(4) Luc XIV, 33.

(5) Mat. XVI, 24, Luc IX, 23.

(6) Lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 101, p. 232.

« fiance » (1). Sans doute se trouve-t-il des événements fâcheux dans la vie ; mais fâcheux, ils ne le sont qu'en apparence et Dieu sait les tourner à notre avantage : « Il faut bénir Dieu de tout et adorer, dans tous les événements, pour fâcheux qu'ils nous paroissent, les ordres de sa Providence » (2). Dans les épreuves, dans les contretemps, nous expérimentons du moins notre faiblesse et nous sommes invités à reconnaître notre dépendance de Dieu : « ...Il est bon que nous soions exercés de quelque part. Si nous avions le vent en poupe de toutes parts, nous ne reconnoistrions peut-être pas assez la dépendance que nous avons de Dieu, qui ordonne et dispose toutes choses selon son bon plaisir » (3). Pallu se résigne donc quand il est malade : « Dieu est le maître ; il dispose de tout selon sa très sainte et très adorable volonté » (4), quand il est prisonnier, car cette captivité même est une « disposition » de la bonté divine (5). Ainsi le Vicaire Apostolique a une interprétation résolument optimiste des voies providentielles (6), qui l'aide à être patient (7), à attendre : « Les œuvres de Dieu ne se consomment pas tout d'un coup. Elles ont leur commencement, leur progrès et leur perfection ; qui sait ce que Dieu veut et où il veut que tout ceci aboutisse ? » écrira-t-il de Formose, dix mois avant sa mort ; mais, il le faut bien comprendre, cette patience n'est pas de la veulerie et cette attente n'est pas de l'inaction, car il continue : « Nostre devoir est de ne rien vouloir ny disposer de nous mesme, [c'est-à-dire pour des raisons purement humaines], comme aussi de ne rien refuser ny de reculer pour quoy que ce soit, qui paroisse difficile ou laborieux, quand il plaît à Dieu de nous marquer sa volonté » (8). Il ira jusqu'à se réjouir des insuccès, ce qui est un grand secret qu'il a appris de son ami Lambert de la Motte (9) et à ne se sentir ja-

(1) Lettre aux Directeurs, A. M.-E., vol. 104, p. 646. Cf. vol. 105, pp. 76 et 77.

(2) Lettre à Lambert, A. M.-E., vol. 102, p. 435. Launay, *Lettres*, t. I, p. 165.

(3) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 171.

(4) Lettre aux Proc. *Ibid.*, p. 463, Launay, *Lettres*, t. I, p. 195.

(5) A. M.-E., vol. 103, p. 77.

(6) Lettre à M^{me} d'Aiguillon. A. M.-E., vol. 402, p. 268.

(7) De Rome, le 28 août 1677, il écrit « *Patientia* » et souligne (A. M.-E., vol. 103, p. 272).

(8) Lettre aux Directeurs, A. M.-E., vol. 106, p. 221, Launay, *Lettres*, t. I, p. 379.

(9) Lettre aux Vic. Apost. du Siam. A. M.-E., vol. 106, p. 221. Launay, *Lettres*, t. I, pp. 302-303.

mais plus uni au Maître des âmes qu'au plus fort de la tempête, quand, dans les éléments en furie et près des hommes impuissants, il saisira mieux que le Seigneur présent en son cœur est tout pour lui (1). Il sait que le Tout-Puissant nous aide par sa grâce et il affirme, avec l'Eglise catholique, que ce secours de Dieu ne manque jamais à l'homme de bonne volonté : « Il est certain qu'il [Dieu] ne nous délaisse pas si « nous ne luy sommes infidèles » (2)... Nous pouvons être infidèles à la grâce que Dieu nous offre, mais Dieu ne manque jamais le premier à personne.

Si la piété de Pallu est faite surtout d'abandon à Dieu, s'exprime-t-elle, s'entretient-elle par des actes ou exercices spéciaux ? Il n'en faut point douter. Saint Benoit a recommandé l'union à Dieu par la vie liturgique ; saint Ignace de Loyola ne conçoit pas l'avancement spirituel sans l'examen particulier et la méditation. Pallu, qui n'a point d'enseignement complet sur cette matière, attache une importance exceptionnelle à l'oraison. Le *Mémoire* anonyme nous a déjà familiarisés avec le jeune chanoine de Tours très assidu à ce saint exercice, et, dans une retraite, pratiquant « sans remuer non plus qu'une « statue » deux heures d'oraison le matin et autant le soir (3). Il a conservé, même dans son existence errante, l'habitude de prier de la sorte, et, dans une lettre écrite de Madras, où il rend compte à Lambert de la Motte de sa vie spirituelle il écrit : « Je n'ay pas de peine à passer mes deux heures du « matin devant Dieu, sans aucune autre pensée que luy-« mesme... » (4). L'assiduité à l'oraison n'est-elle pas ce qui lui plaît le plus, chez ceux qui se présentent pour les missions ? (5) N'a-t-il pas fait une traduction française (malheureusement perdue) d'un petit traité portugais de l'oraison ? (6)

(1) V. *supra*, p. 299.

(2) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 102, p. 146. Cette phrase de Pallu est l'antithèse des doctrines jansénistes ; pour s'en rendre compte, on n'a qu'à la comparer avec la première des cinq propositions extraites de l'*Augustinus* et condamnées par Innocent X, le 31 mai 1653 : « Il y « a des préceptes divins que les justes, malgré leur bonne volonté et « leurs efforts, ne peuvent accomplir, dans l'état présent de leurs « forces, et ces justes ne reçoivent pas la grâce qui les leur rendrait « possibles. » Denzinger. *Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*. Freiburg, Herder, n° 1092.

(3) V. *supra*, p. 23.

(4) A. M.-E., vol 101, p. 243, *Lettres*, t. I, p. 42.

(5) A. M.-E., vol. 104, p. 251 bis, Launay, *Lettres*, t. I, p. 252.

(6) V. *supra*, p. 246.

N'écrit-il pas dans la préface de cet ouvrage, qui nous a été conservée, que, si l'oraison n'est pas absolument nécessaire aux simples chrétiens, il est indubitable cependant « qu'un « missionnaire ne fera jamais rien, ny pour luy, ny pour « les autres, s'il n'est un homme d'oraison ? » (1).

A ces éléments qui constituent la piété de Pallu, ajoutons encore une très tendre et très filiale dévotion envers la Sainte Vierge : c'est sous son signe que les « Bons Amis » de la vieille auberge de la *Rose Blanche* se sont groupés autour du P. Bagot, qu'ils se sont animés à la ferveur, qu'ils ont entendu les premiers appels de l'Extrême-Orient ; le Vicaire Apostolique y restera fidèle toute sa vie, il veut l'implanter dans les chrétientés orientales, et, par exemple, il demande à M. Sevin, en décembre 1672, de solliciter pour lui du Saint-Siège le pouvoir d'établir des confréries du Rosaire (2). Il a grande confiance aussi dans la protection de saint Joseph, confiance que lui a suggérée sans doute la carmélite Mère Marie de Saint-Bernard (3) ; avec les autres Vicaires Apostoliques, il l'a constitué patron de toutes les missions et il demande que le Pape veuille bien « autoriser ce choix par un acte public » (4).

Enfin, dans toute piété sincère, il y a place pour la mortification ; tout au long de sa vie périlleuse, Pallu n'a trouvé que trop d'occasions de sacrifices. Mais il n'avait pas attendu son départ pour dompter sa chair et le *Mémoire* anonyme nous apprend qu'à Tours, il se donnait, quatre fois la semaine, de si rudes et de si longues disciplines qu'une personne qui s'en apercevait (sans doute le valet de chambre) en était effrayée ; en la même ville, il se couchait toujours après minuit, quelque fatigantes que fussent ses journées, et se levait à quatre heures (5).

Ainsi se dessine à nos yeux la spiritualité de Pallu. Tient-elle une place à part dans la spiritualité chrétienne ? Fondée sur l'amour de Dieu, le bon plaisir de Dieu, supposant le renoncement à soi, se développant dans la prière et la mortification, ne serait-elle pas la spiritualité chrétienne tout court ? Tout au plus pourrions-nous dire que, la spiritualité chrétienne pou-

(1) A. M.-E., vol. 107, p. 110, Launay, *Lettres*, t. I, p. 146.

(2) A. M.-E., vol. 972, p. 229; Launay, *Lettres*, t. I, p. 170.

(3) V. notre Introduction au *Mémoire* anonyme.

(4) A. M.-E., vol. 972, p. 229. Launay, *Lettres*, t. I, p. 169. Le désir de Pallu n'a été pas exaucé ; mais Pie IX l'a dépassé, en proclamant saint Joseph patron de l'Eglise Universelle (8 décembre 1870).

(5) A. M.-E., vol. 101, p. 24.

vant être interprétée selon deux tendances, l'une plus aimable, où domine l'amour de Dieu, l'autre plus austère, qui met l'accent sur la dépendance de Dieu, le Vicaire Apostolique paraît plus près de la seconde (1). Quoi qu'il en soit de ces nuances, n'est-il pas tout proche de « l'abandon à l'amour miséricordieux de Notre-Seigneur », dont sainte Thérèse de Lisieux a fait l'âme de sa vie ? Par conséquent sa piété n'est-elle pas, en dehors ou au-dessus des écoles, la piété toute simple ?

Il sera intéressant, pour compléter notre étude, de chercher à savoir comment le Vicaire Apostolique se représente le missionnaire accompli et ce qu'il exige de lui : dans le portrait brossé par lui, ce sont encore ses propres traits que nous retrouverons.

L'aspirant aux missions doit d'abord, évidemment, répondre à l'invitation que Dieu lui fait. La question mérite bien qu'on s'y arrête, qu'on l'étudie ; mais Pallu n'aime pas ceux qui hésitent trop et « vacillent dans leur vocation » (2), comme il le dit un jour à son neveu Etienne (3) : « il faut « savoir se déterminer une bonne fois et puis fermer son « esprit à tout ce qui se peut présenter sur l'état qu'on aura « choisi » (4).

Quand on a pris son parti et qu'on « est embarqué », comme disait Pascal, il importe de se former par avance à la dure vie de missionnaire, et les Directeurs du Séminaire ont pour rôle d'y aider les aspirants ; qu'ils maintiennent donc leur maison « de la rue du Bac dans la vigueur de ses exercices », que, ceux qui y sont reçus « vivent tous d'une vie très exemplaire « en s'appliquant de la bonne façon à la vie de l'esprit et à « régler toutes leurs conduites sur celle de l'Évangile » (5). S'il leur est conseillé d'apprendre quelques arts, le chant, un peu de médecine et de pharmacie, même la couture, tout cela est accessoire (6). Le principal c'est leur formation intérieure,

(1) Nous avons déjà dit qu'il appartient au courant rigoriste

(2) Lettre aux Directeurs A. M.-E., vol. 103, p. 309. Launay, *Lettres*, t. I, p. 209.

(3) Il n'était question explicitement que de son admission au nombre des Direct. du Sém. ; mais entrer dans la Société, même à titre de Direct., c'était un peu se vouer aux Missions elles-mêmes : de fait, Et. Pallu partit pour le Siam le 29 fév. 1686 et y mourut en 1687. Launay, *Mémorial*, t. II.

(4) A. M.-E., vol. 104, p. 178, Launay, *Lettres*, t. II, p. 368.

(5) Lettres aux Direct. S. M.-E., A. M.-E., vol. 104, p. 503, Launay, *Lettres*, t. I, p. 273.

(6) Lettre à M. Fermanel, vol. 972, p. 189. Launay, *Lettres*, t. I, p. 175.

car (il faut répéter, ce mot décisif) : « si vous voulés faire des « missionnaires, il faut faire des saints ». Quand il est sur ce chapitre, Pallu devient pressant et solennel : « Au nom de « Dieu, que le principal soin des Directeurs soit de bien établir l'intérieur des séminaristes par l'exercice de l'oraison, « des lectures spirituelles, des conférences »... Et il demande aux Directeurs de n'être pas pusillanimes : qu'ils exigent beaucoup de leurs séminaristes, sans avoir peur de les rebuter par cet appel à une haute perfection ; Dieu leur enverra « ceux « qu'il a destinés » (1).

Le missionnaire en voyage, comme le missionnaire arrivé à son poste, doit s'entretenir dans la ferveur, car il faut qu'il demeure « toujours eslevé au-dessus de luy mesme, qu'il es- « pere continuellement contre toute esperance, qu'il soit tous « jours prest à disposer de tout pour entreprendre contre ses « inclinations, contre ses propres veues et mesme contre toute « apparence d'aucun succès, quand il plaist a Dieu de luy « faire connoistre sa volonté » (2).

L'ouvrier évangélique n'est pas d'ailleurs laissé à lui-même ; il a près de lui ses confrères, au-dessus de lui ses Supérieurs. Enfin, Pallu a prévu pour lui une sorte de *Directoire* qui l'oriente dans sa vie personnelle et dans sa vie apostolique, c'est l'ouvrage intitulé *Instructiones ad munera apostolica*, dont nous avons déjà parlé (3) : ce petit livre, fruit des méditations et des expériences de Pallu et de Lambert de la Motte, enseigne au missionnaire, dans ses dix chapitres, d'abord comment il doit se garder et se sanctifier lui-même, puis comment il évangélisera sa mission ; qu'il sache bien, le prêtre européen qui s'en va en Extrême-Orient pour sauver les âmes, qu'il sache bien que, l'élan des premiers mois tombé, il se retrouvera avec toutes ses faiblesses ; qu'il se fortifie donc par l'austérité, la pratique de l'humilité, l'oraison, la mortification ; quand il se mettra à l'œuvre près des Orientaux, qu'il n'emploie point les moyens simplement humains, non seulement le négoce (qui est défendu par les lois de l'Eglise), mais les sciences et les arts, qui ne sont pas aptes à obtenir la con-

(1) Lettre à un Direct. A. M.-E., vol. 101, p. 372, Launay, *Lettres*, t. I, p. 70.

(2) Lettre à M. Besard, A. M.-E., vol. 972, p. 221, Launay, *Lettres*, t. I, p. 182.

(3) V. chap. XI, p. 170.

version des infidèles (1) ; il apprendra dans les *Instructiones* ce qu'il faut enseigner aux catéchumènes, aux néophytes, aux chrétiens déjà vieillis dans la foi, aux catéchistes ; enfin, il saura, (c'est là le point culminant de sa charge) quelles vertus et quelle science doit manifester le catéchiste pour être promu aux ordres.

Cette formation des missionnaires est-elle vraiment sérieuse ? Suffisait-elle à leurs besoins ? Les faits répondaient eux-mêmes : le 2 novembre 1678, aucun des compagnons de Pallu, malgré les fatigues et les dangers, malgré la mort souvent menaçante, malgré la pauvreté et l'éloignement, aucun n'avait « lasché le pied » (2).

Animé du même esprit, doué d'une intelligence supérieure et d'une volonté exceptionnellement forte, le Vicaire Apostolique donnait à tous l'exemple de la fermeté dans la vocation. Il avait connu, au moment de sa consécration épiscopale, des hésitations bien légitimes ; mais à partir du moment où il avait commencé l'organisation de sa mission, il s'y était donné sans réserve et sans retour, et, en 1677, alors qu'il venait de terminer son périple autour de la terre et qu'il n'avait même pas encore posé le pied en France, à une heure où tout l'invitait au repos, périls courus, peines endurées, vieillesse commençante, il écrivait : « Quoique j'ay esté extrêmement vexé
« et travaillé de bien des manières, depuis des années, dans le
« service de nos missions, néantmoins, je n'ai jamais esté
« tenté dans ma vocation et je me sens aussi fort et aussi res-
« solu de poursuivre mon retour es lieux de nos missions des
« le moment que je sortiré d'Espagne... que je l'ai esté quand
« je les ai premièrement entreprises et ce me seroit la plus
« grande mortification que je pourrois souffrir si j'estois re-
« tenu ou retardé dans l'exécution de ce dessein » (3).

(1) Par cette doctrine, qui est surtout exposée au chap. III (art. II. *De illicita et indigna Viri Apostolico negotiatione* ; art. IV : *Missionario humanis artibus non quærendam esse utilitatem*), Pallu et Lambert semblent bien viser les méthodes contraires des Jésuites ; non seulement ceux-ci négociaient pour procurer à leur missions les ressources nécessaires, mais ils se faisaient agréer à Pékin, non sans succès d'ailleurs, comme savants, artistes, artisans. Cf. Mourret. *Histoire générale de l'Eglise*, t. VI, p. 195. Bloud et Gay, Paris

(2) Lettre à M. Duchesne. A. M.-E., vol. 104, p. 280, Launay, *Lettres*, t. I, p. 257.

(3) Lettre aux Proc., de Madrid, 2 mars 1677. A. M.-E., vol. 103, p. 221.

Cette haute vertu avait eu ses progrès et le *Mémoire* anonyme nous en fait deviner quelques-uns : tout jeune chanoine, Pallu était déjà « dans la piété et dans les désirs du bien », mais il ne s'orientait pas encore vers un état de vie qui exigeât plus de sainteté, et, dans la fervente société des « Bons « Amis » dans laquelle il vivait, il paraissait recevoir plus que donner. Le sacerdoce marqua une première étape vers la perfection, car en lui « la vertu et les pratiques de piété ocmen-
« toient tous les jours » ; il manifestait aussi « plus d'ouver-
« ture a la vie interieure, plus de force pour entreprendre les
« choses penibles pour le service de Dieu »... Enfin notre héros fit encore manifestement un pas en avant après son sacre : parti de France simple chanoine prébendé de la Collégiale Saint-Martin de Tours, il revenait de Rome évêque et vicaire apostolique du Tonkin, déjà mûri par la responsabilité des grands intérêts qui lui étaient confiés et persuadé que rien ne s'imposait plus à lui qu'un total abandon à la Providence ; quand il reparut aux grilles du Carmel de la rue Chapon, Mère Marie de Saint-Bernard, l'auteur du *Mémoire* anonyme, le trouva tout changé et « bien haut élevé au-dessus de ce qu'il
« estoit », et, pour qu'on ne se méprenne pas, elle a soin d'ajouter que la transformation dont elle parle ce n'est point celle que donne extérieurement la qualité d'évêque, mais une autre, plus intime, qui venait de « la grace qui se faisoit sen-
« tir en lui », et qui était faite d'abord d'humilité (1).

Passé cette date du retour en France (1659), il est plus difficile de percevoir l'ascension morale de Pallu, faute d'un témoin qui nous renseigne ; ce qui est sûr, c'est qu'il n'agit que pour les raisons les plus désintéressées et les plus élevées, s'oubliant sans cesse, ne cherchant que le bien des âmes et la gloire de Dieu. Il réalisa ainsi une très grande perfection : intelligence lumineuse, à la fois respectueuse des principes et soucieuse de la pratique, volonté ferme, généreuse, persévérante, bienveillante envers tous, il eût déjà été, avec ces dons, un très beau type d'humanité ; par son dévouement absolu à la cause de Dieu, il a été (pourquoi ne pas l'écrire, en laissant à l'Eglise le soin de le proclamer solennellement, si elle le juge à propos ?), il a été un saint.

Les contemporains n'ont pas craint de le dire ; Mère Marie de Saint-Bernard hésitait à rédiger son trop court *Mémoire*, à

(1) *Mémoire* anonyme, A. M.-E., vol. 106, pp. 3, 4, 9, 51, 52.

cause de son incapacité à le suivre « dans la voie des Saints », et elle le regardait « comme un homme à estre Apotre, un Mar-
« tyr, un Saint » (1) ; la supérieure des Carmélites de Marseille se félicitait d'avoir hospitalisé « notre digne saint pre-
« lat » (2) ; M. Hurtevent, le supérieur du Séminaire Saint-Irénée de Lyon, écrivait : « Je ne vous apprend rien de nou-
« veau de vous dire que c'est un Saint » (3) ; de Marseille, M. Get, supérieur des Lazaristes, mandait à la Duchesse d'Aiguillon sa joie d'avoir logé « ce saint prélat » (4). Mère Louise, supérieure de la Visitation de Tours, ajoute qu'il « portait sur
« son visage un caractère de sainteté » (5). La fréquence même de ces expressions nous impose l'idée de la très réelle perfection de Pallu.

Mais ceux qui parlent ainsi n'ont-ils pas trop peu connu Pallu ? Que diraient ceux qui ont vécu près de lui pendant ses incessantes pérégrinations, qui l'ont fréquenté dans le laisser-aller des étapes, qui l'ont vu aux heures difficiles des tempêtes où sa vie était en danger ? Ce qu'ils diraient, nous le savons, car ils l'ont dit : nous avons déjà reçu ce témoignage de M. Brunel, un compagnon du premier voyage, que le Vicaire Apostolique édifia beaucoup les siens par la sainteté de sa vie et même qu'il conquit très vite le respect des Arméniens et des Turcs avec qui on faisait route (6) ; nous avons aussi entendu, par anticipation sur l'ordre chronologique des faits, M. de Lionne, qui fit partie du troisième voyage, dire à sa sœur qu'il est « sous la conduite d'un saint » (7) ; M. Geffrard, un autre missionnaire, écrira en apprenant sa mort : « Le saint prélat...
« est enfin allé recevoir le fruit de ses travaux apostoliques » (8).

D'ailleurs, avons-nous besoin de tant de dépositions ? Un homme qui a pu emmener au bout du monde de jeunes prêtres, dont plusieurs étaient appelés, par leur science ou leur situation de famille, à un brillant avenir, et qui tous pouvaient espérer une vie tranquille, et d'ailleurs utile, sur la terre de

(1) *Ibid.*, p. 3 et 65.

(2) *Ibid.*, p. 73.

(3) *Ibid.*, p. 75.

(4) *Ibid.*, p. 77.

(5) A. M.-E., vol. 106, p. 270.

(6) V. p. 109.

(7) V. p. 386.

(8) A. M.-E., vol. 952, p. 19.

France ; un homme qui les a entraînés sans rien leur promettre que des croix, des dangers, la mort peut-être ; un homme qui se les est attachés jusqu'à la vénération, de telle sorte qu'aucun d'eux n'est, lui vivant, retourné en arrière ; un homme qui n'a pas agi seulement sur un petit groupe, mais qui a réussi à créer tout un courant de vocations missionnaire, qui continue à couler de France en Asie après bientôt trois cents ans, cet homme-là est un Saint.

CHAPITRE XIX

LE DERNIER VOYAGE (1681-1684)

Les vents favorables (1), que les voyageurs attendaient à Port-Louis, au mois de mars 1681, se levèrent enfin le 25 de ce mois, vers 9 heures du matin. Les vaisseaux commencèrent alors à appareiller et, l'après-midi, vers 4 heures, ils cinglèrent vers l'île de Groix, où ils devaient s'arrêter pour compléter leurs provisions.

Tous les missionnaires entouraient Pallu sur le *Blampignon*, pour l'accompagner le plus loin possible, mais il était entendu que quatre d'entre eux passeraient à bord du *Président*, dès qu'on serait arrivé à Groix. Le gouverneur de Port-Louis lui-même, M. de Beauregard, avait tenu à escorter l'Evêque jusque-là. Les canons des bâtiments saluèrent la terre et ceux de la citadelle leur répondirent. Sur le rivage, les habitants de la petite ville s'étaient rassemblés pour assister au départ de ceux qui les avaient évangélisés pendant plusieurs semaines et pour recevoir la dernière bénédiction du prélat.

En rade de Groix, les partants se divisèrent en deux groupes : sur le *Blampignon*, MM. Maigrot, de Lionne, Lefebvre, de l'Espinasse, de la Vigne, Cervaise demeurèrent près de Pallu; les autres, savoir : MM. Pin, Le Court de Mondory, Sarrante et Sicart montèrent sur le *Président*; M. Pin avait été désigné comme chef de cette seconde troupe.

Cependant, le vent était tombé et les bateaux passèrent la nuit sur leurs ancres. Le lendemain, il se leva, vers 5 heures du soir, une brise extrêmement favorable; vite on hissa les

(1) Les sources pour le trajet de Port-Louis à Surat sont dans les deux *journaux* de route. Celui de *Blampignon* existe (en copie) A. M.-E., vol. 967, pp. 207-320. Du journal du *Président*, il y a au moins quatre répliques : vol. 967, pp. 295-304 et 323-330, vol. 135, pp. 1-14, vol. 136, pp. 628-634.

voiles et l'on gagna le large, jusqu'à la hauteur de la pointe de Cornouailles, pour doubler plus commodément le cap Finisterre. Le temps était beau, la mer calme, tous les prêtres pouvaient célébrer la messe.

Les deux bâtiments naviguèrent de conserve, sans se perdre de vue ; de temps en temps, même, ils se rapprochaient jusqu'à portée de la voix. Le 1^{er} avril apporta certaines émotions : on était à la hauteur du cap Finisterre ; on découvrit surnageant à la surface de la mer les débris d'un grand navire qui avait fait naufrage quelques jours auparavant ; puis voici que deux petits corsaires montraient leurs voiles à l'horizon et mettaient le cap sur les pacifiques vaisseaux marchands ; déjà l'on se préparait à la défense, lorsque les ennemis, ne se sentant pas en force, sans doute, changèrent de route et disparurent.

Ce même jour, après-midi, les deux navires se rapprochèrent pour se concerter sur la route à suivre, mais ne s'entendirent point. M. Duchesne, capitaine du *Blampignon* pensait qu'il fallait aller davantage vers le sud-ouest, afin d'éviter les calmes de la zone équatoriale (1), tandis que M. de Ronnal, capitaine du *Président*, préférait aller plus directement vers le sud (2). On tira donc quelques salves de coups de canon et chacun des navires traça sur l'océan son sillage solitaire.

Le *Blampignon* était seul depuis une demi-journée environ lorsque, le mercredi 2 avril (3), vers 4 heures du matin, son gouvernail mal emboîté sortit de ses gonds et faillit couler ; on n'eut que le temps de se jeter en chaloupe, de l'amarrer et de le hâler à bord, ce qui prit toute la matinée et exigea d'incroyables fatigues.

Comment continuerait-on le voyage ? Remettre le gouvernail en place paraissait impraticable. Relâcher ne l'était pas moins, puisqu'il n'y avait aucune terre en vue. Le lieutenant, qui avait une grande expérience de la navigation, ordonna de filer en mer soixante brasses environ des plus gros câbles ; à l'aide de deux autres câbles qu'on y avait attachés, les matelots les tiraient de côté ou d'autre et dirigeaient tant bien que mal la marche du navire.

Et maintenant où irait-on ? Retournerait-on en France ?

(1) Sud-Ouest, quart du Sud.

(2) Sud, quart du Sud-Ouest.

(3) C'était le Mercredi Saint.

Irait-on relâcher à Lisbonne ? à Madère ? aux Canaries ? Ce fut à ce dernier parti qu'on se décida puisqu'on était sur le chemin, et, le bateau reprenant sa course, le 1^{er} avril, à 8 ou 9 heures du matin, on découvrit enfin les îles, toutes petites sur l'Océan sans limites : on avait fait environ cent soixante lieues depuis l'accident. On mit le cap sur la rade de Ténériffe, mais, après avoir perdu huit jours en bordées inutiles, « tantôt en gagnant le vent, tantôt en le perdant », on dut renoncer à y entrer.

Que ferait-on ? Les officiers décidèrent que l'on tenterait l'impossible : en pleine mer et par un temps assez gros, on tâcherait de remettre en place le gouvernail. Donc, le 17 avril, les missionnaires célébrèrent la messe à cette intention, en l'honneur de saint Joseph, patron des missions ; de leur côté les matelots se mirent au travail. Or, après six ou sept heures, leurs efforts acharnés furent couronnés de succès ; le gouvernail était en place et fonctionnait normalement ; les missionnaires chantèrent un *Te Deum* de reconnaissance au Dieu qui leur permettait de continuer leur voyage (1).

Puisque la direction du navire était maintenant plus assurée, n'irait-on pas jusqu'à Ténériffe pour vérifier et parfaire la réparation et pour y prendre des rafraîchissements ? On s'y essaya encore le 18 ; puis, comme le vent empêchait la manœuvre, on décida de cingler franchement vers le sud.

Le 26 avril, on était à la hauteur du cap Vert, et, le 26 mai, on franchit l'équateur.

Les santés demeuraient bonnes ; celle de M. de Lionne jusqu'alors assez précaire, était excellente entre toutes : plus de maux de tête ni de fatigues d'estomac. Les missionnaires menaient une vie de communauté très régulière : après la méditation et la messe, ils se livraient à l'étude et le même de Lionne reconnaissait qu'il en avait plus appris durant cette traversée que pendant quatre années de théologie (2) ; ils avaient cinq conférences par semaine, l'une sur la Vie spirituelle, une seconde sur l'Écriture Sainte, la troisième sur les *Instructions*, les deux autres sur les principales questions du traité de la justice ; ils disaient le bréviaire ensemble, et, les fêtes et dimanches, on chantait vêpres sur le pont ; le minis-

(1) Une fois en rade de Surat, les matelots remarqueront que le bois du gouvernail était pourri et se demanderont comment il aura pu résister aux gros temps du Cap.

(2) Lettre à sa sœur. A. M.-E., vol. 136, p. 624.

tère des matelots n'était pas omis : on les prêchait une fois par semaine et on fit le catéchisme tous les soirs pendant deux mois à ceux qui, n'ayant pas encore reçu la confirmation, demandèrent que l'évêque la leur conférât (1). Le capitaine et les officiers étaient très bienveillants et secondaient le zèle des missionnaires en exigeant de leurs marins une attitude respectueuse et des mœurs convenables.

De temps en temps, un incident apportait sa diversion à la vie régulière du bord : le 9 mai, l'imprudence d'un valet mit le feu à l'office ; le 26, le passage de la ligne donna lieu aux plaisanteries habituelles, mais Pallu et ses compagnons ne voulurent pas même en être témoins.

Après l'équateur, le vent, qui avait baissé, grandit de nouveau ; malheureusement, il poussait le navire trop à l'ouest, de sorte qu'on était bien à quatre ou cinq cents lieues du Cap de Bonne-Espérance, quand déjà on se trouvait à sa latitude. Alors enfin, on trouva de forts vents d'ouest qui portèrent droit au Cap et qui durèrent trois semaines : le gros temps empêchait de déterminer la position du navire et de voir la terre ; on n'aperçut ni le Cap de Bonne-Espérance, ni le Cap des Aiguilles. Le 7 août, on fut tout étonné d'entrevoir au clair de lune, les côtes de Madagascar, et, le lendemain, de reconnaître « le reste des habitations des François et du Fort-Dauphin » (2).

Comme les deux bateaux avaient reçu l'ordre de mouiller à Anjouan, le *Blampignon* entra dans le canal du Mozambi-

(1) Ce fut le 10 et le 15 août. Pallu avait repris sur le bateau ses habitudes studieuses, et il composa pendant cette traversée un historique de sa Mission auquel nous avons déjà fait plus d'un emprunt : c'est la *Brevis et perspicua expositio eorum quæ Romæ gesta sunt in instituenda stabiliendaque missione vicariorum apostolicorum Chinæ, Tunkini, Concincinæ, Alexandro VII, Clément IX, Clemente X et Innocentio XI summis Pontificibus*. L'original de ce travail est conservé A. M.-E., vol. 120, où il occupe 202 pages (p. 1 à p. 202). Il a été reproduit par Launay, *D. H.*, t. 1, pp. 142-247. L'évêque a divisé son exposé en dix chapitres ; il explique le plus objectivement possible, et en recourant sans cesse aux documents, les origines de sa Mission, les controverses auxquelles il a été mêlé à Rome sur les droits des vicaires apostoliques et les obligations des missionnaires même religieux, enfin les réponses du Saint-Siège aux doutes soulevés par les uns et par les autres. C'est l'écrit le plus considérable qu'ait rédigé Pallu.

(2) Madagascar fut abandonnée à cause des attaques renouvelées des indigènes : Fort-Dauphin fut quitté le 9 septembre 1674 par M. de la Bretesche et ses compagnons (Lettre de M. de la Bretesche, du 9 déc. 1675. Arch. Col., Corr. gén. Madagascar, carton n° 1) :

que, par très beau temps ; le 20 août, entre 3 et 4 heures du soir, on jetait l'ancre dans la baie de l'île. On commençait à avoir « besoin de terre », depuis près de cinq mois que l'on naviguait : plus de trente matelots étaient atteints du scorbut, quelques-uns très gravement ; des missionnaires, seul M. de Lionne conservait, à l'étonnement de tous, sa parfaite santé.

En touchant terre, les voyageurs purent avoir des nouvelles du *Président* : n'ayant été retardé par aucune avarie, ce bâtiment n'avait mis qu'un peu plus de trois mois pour aborder à Anjouan ; il y était arrivé le 1^{er} juillet, mais il en était parti le 5 août, et il était sur le point d'arriver à Bombay (27 août).

Les voyageurs du *Blampignon* ne demeurèrent que huit jours en rade, assez cependant pour retrouver leur bonne santé. Les plus valides circulèrent dans l'île, étudièrent les habitants, la faune et la flore (1).

On leva l'ancre de nouveau le 28 août ; le vent étant en poupe, on repassa la ligne le 5 septembre et on était le 22 au 18° degré de latitude Nord (2) ; or, la sonde, qui n'indiquait que soixante brasses de fond, et différents autres indices montraient clairement que l'on n'était pas loin de la terre, c'est-à-dire un peu au sud de Bombay. Irait-on jeter l'ancre dans cette rade, l'une des meilleures de l'Inde ? On s'y décida, et l'on y arriva le 25 septembre, exactement six mois après le départ de Port-Louis.

Le *Président* y était encore sur ses ancres, et son capitaine avec M. Pin prirent une chaloupe pour aller saluer les arrivants ; comme les santés étaient bonnes de part et d'autre, il n'y eut que de la joie à se retrouver ainsi ensemble, à « quatre mille lieues » de la mère patrie.

Treize jours plus tard, le 8 octobre, on reprit la mer, puisque le terme du voyage était Surat ; cette ville n'est pas à soixante lieues de Bombay, mais la mousson, qui soufflait du nord, retarda les deux navires, qui n'avançaient guère qu'à la faveur des marées : ils se laissaient emporter à la dérive avec le reflux et mouillaient l'ancre pendant le flux, pour ne pas perdre ce qu'ils avaient gagné.

(1) Le Journal du *Président*, qui a fait un plus long mouillage, est plus abondant en détails.

(2) Ils ne purent continuer, faute d'hosties, à dire tous la messe chaque jour ; ils se contentèrent, à partir d'Anjouan, d'une seule messe par jour ouvrable et de deux les dimanches et fêtes.

Le 15, vers 5 heures du soir, ils atteignirent enfin la grande rade de Surat. Les représentants de la Compagnie des Indes Orientales (1) vinrent à bord saluer l'Evêque, et l'emmenèrent le lendemain à Surat, avec M. de l'Espinasse qui souffrait de violentes coliques. Les autres missionnaires ne descendirent à terre que le 21 et s'en allèrent directement à Sualy où ils retrouvèrent Pallu avec M. Baron, le Directeur de la Compagnie, de qui ils eurent le plus affectueux accueil (2).

Surat était une importante étape pour Pallu et plusieurs choses s'imposaient à son attention.

La plus facile était de témoigner sa reconnaissance envers ceux qui avaient facilité son voyage (3) (quitte à leur donner d'utiles renseignements) (4), et envers ceux qui avaient été bons pour lui jadis (5) ou qui maintenant encore se montraient pour les voyageurs des types vivants de l'hospitalité chrétienne et française : à Surat la France était représentée par M. Baron : ce haut fonctionnaire reçut gracieusement et gratuitement dans sa demeure Pallu et tous ses missionnaires ; il les hébergera ainsi pendant six mois ; il s'emploiera à les faire passer au Siam ; aussi le cœur de l'Evêque déborde-t-il de gratitude et comme M. Baron, fatigué, parle de revenir en France, il écrit aux Directeurs du Séminaire de lui offrir une retraite chez eux (6).

A Surat, l'Administrateur de la Chine a appris que l'un de ses prêtres, M. Gayme, est parti pour la France à la tête de l'ambassade que Phra Naraï envoie à Louis XIV ; il faut lui adresser quelques instructions sur la conduite à tenir à l'égard des envoyés siamois (7).

Il est nécessaire également de reprendre langue avec l'Eu-

(1) MM. Martin, Pilavoine et Rosques.

(2) M. Pin écrivait à M. Besard que M. Baron les traitait plus cordialement « qu'un père feroit pour ses enfants » A. M.-E., vol. 136, p. 611.

(3) Lettres aux Directeurs de la C^{ie} I. O., A. M.-E., vol. 951, p. 219.

(4) Lettres à M. Berrier, A. M.-E., vol. 106, p. 37 ; vol. 951, p. 245 ; à Colbert, vol. 962, p. 83 et vol. 8, p. 428.

(5) Lettre à M. Bourreau, A. M.-E., vol. 951, p. 211.

(6) Lettres à Colbert, A. M.-E., vol. 962, p. 83 et aux Directeurs S. M.-E., A. M.-E., vol. 106, p. 51. Pallu se croira même obligé un peu plus tard de se disculper d'indiscrétion pour avoir accepté trop aisément les services de M. Baron. A. M.-E., vol. 8, p. 428.

(7) Lettre à M. Gayme. A. M.-E., vol. 106, p. 33. L'ambassade n'arriva jamais en France, le *Soleil d'Orient* qui la portait s'étant perdu en mer, corps et biens.

rope, et les quelques lettres qui ont été conservées (parmi beaucoup d'autres qui ont péri) (1), manifestent ce souci (2).

Une affaire toute différente vient le préoccuper. Parmi ses prêtres, il en est un qui doit lui être particulièrement cher, puisqu'il l'a ordonné lui-même avant le départ, c'est M. Sicard. Ce personnage lui est venu de l'Oratoire et l'on sait les attaches des Oratoriens avec le Jansénisme.

M. Sicard est tout pétri de la doctrine de Jansénius et tout entiché de la distinction fameuse du droit et du fait (3). Comme il a voyagé sur le *Président*, Pallu a été longtemps avant de s'apercevoir de l'entêtement de son missionnaire, mais M. Pin, le chef du groupe, qui est docteur en Sorbonne, l'a bien découvert (4) et s'en est sans doute ouvert à son chef. Celui-ci, une fois arrivé à Surat a pris à part le jeune obstiné, a eu avec lui des conférences et même certaine causerie qui s'est prolongée fort avant dans la nuit, à la suite de quoi le rebelle a paru se rendre. L'ayant embrassé, l'Evêque s'est donné la peine de libeller un formulaire très explicite de foi catholique, et le lui a présenté le lendemain à signer. Mais déjà M. Sicard était revenu de sa bonne volonté : il refusa sa signature. Pallu lui déclara qu'il s'excluait lui-même de la Mission.

Trois jours après, le prêtre lui apportait une courte formule qu'il avait lui-même méditée et rédigée : c'était un texte ambigu, qu'on pouvait interpréter dans un sens orthodoxe, mais auquel Sicard, en son for intérieur, donnait certainement une interprétation janséniste, puisqu'il suppliait son chef, en même temps, de ne point lui demander d'explication.

Une pareille soumission ne pouvait suffire à Pallu. Comme on avait besoin d'un aumônier sur un des bateaux de la Compagnie Royale qui retournait en France, il fit agréer le coupable en cette qualité et le renvoya, puis il avertit de sa déci-

(1) Pallu dit, en effet, qu'il a écrit beaucoup de lettres de Surat (*Ibid.*, pp. 54-55) et quelques-unes seulement sont connues.

(2) Lettres aux Directeurs. *Ibid.*, pp. 25, 41, 51, 57, — à la Propag. A. P. *Indie Orientali e Cina dal 1681 al 1684*, vol. 3, fol. 117, — à M^{me} de Miramion. A. M.-E., vol. 106, p. 29.

(3) On sait le sens de cette distinction : les cinq propositions extraites de l'*Augustinus* sont justement condamnables (voilà le droit) parce qu'elles sont hétérodoxes, — mais jamais Jansénius ne les a pensées dans le sens que Rome leur donne (voici le fait).

(4) Lettre de M. Pin à M. Besard, 5 août 1681, A. M.-E., vol. 136, p. 611.

sion et les Directeurs de la rue du Bac et l'ancien supérieur de l'hérétique, le P. de Sainte-Marthe ; comme celui-ci avait été très compromis par les explications de son religieux, l'Administrateur de la Chine n'omettait point de lui donner à lui-même une sévère leçon d'orthodoxie et d'obéissance (1).

Tous ces faits ne détournaient pas l'évêque de l'objet principal de ses pensées, qui était la continuation de son voyage.

Le départ de M. Sicard réduisait sa petite troupe à neuf ; mais le vide avait été comblé d'avance, car les missionnaires avaient trouvé à Surat un de leurs aînés, M. Geffrard de Lespinay (2), qui revenait du Tonkin par Bantam (3).

Deux objectifs paraissaient alors devoir être spécialement visés : il fallait faire parvenir à M. Laneau les bulles qui lui permettraient de sacrer M. Mahot (4), il fallait aussi pourvoir à la consécration de MM. Deydier et de Bourges.

Le charitable M. Baron s'occupait de trouver des bateaux qui porteraient les missionnaires. Mais, puisqu'on ne pouvait prévoir de départ par mer avant le printemps, l'Evêque mit en route par voie de terre, le 12 janvier les quatre plus robustes de ses prêtres : c'étaient, avec M. Geffrard comme chef, MM. de Lionne, Sarrante et de Mondory ; comme Pallu l'avait fait dans son premier voyage, ils traverseraient l'Inde par Aurangabad et Golconde, pour aboutir à Masulipatam ;

(1) Lettres aux Directeurs S. M.-E., et au P. de Saint-Marthe, général de l'Oratoire, A. M.-E., vol. 106, pp. 41 et 51. En éditant la première de ces lettres, Launay (*Lettres*, t. I, p. 356) a fait une faute qui ferait croire au jansénisme larvé de Pallu :

Texte imprimé :

...j'aurois voulu seulement les [ces erreurs] couvrir et les dissimuler. J'eusse pu me contenter d'une forme plus générale...

Signalons une autre faute dans un Texte imprimé p. Launay, *Lettres*, t. I, p. 361.

...si l'espérance de revenir le portoit surtout à prendre des sentiments plus raisonnables, je dis surtout...

Texte écrit :

Si j'avois voulu seulement les couvrir et les dissimuler, j'eusse pu me contenter d'une forme plus générale...

Texte relatif au même personnage : Texte écrit par Pallu, vol. 106, p. 54.

...si l'espérance de revenir le portoit à prendre sur tout des sentiments plus raisonnables, je dis sur tout...

(2) Lettres aux Directeurs S. M.-E., vol. 106, p. 25

(3) M. Geffard de Lespinay était parti de Paris pour le Siam, le 8 juillet 1674 ; de là, il était allé à Hanoï pour porter au roi une lettre de Louis XIV (*Mémorial*, 11 p.).

(4) Décret de la Propag. du 29 janvier 1680. *D. H.*, p. 95.

là, ils trouveraient quelque navire pour Tenasserim : ils emporteraient les bulles de M. Mahot (1).

Les quatre voyageurs étaient partis (2) depuis un peu plus d'un mois lorsque des renforts arrivèrent à Pallu : cette fois, c'était le frère Bernardin de Venise, devenu l'évêque d'Argolis, avec quatre franciscains de son ordre (3) ; partis de Venise le 25 octobre 1680, ils avaient passé par l'Asie Mineure, et ils atteignaient enfin Surat le 24 février 1682 (4).

Pallu décida que l'évêque prendrait un vaisseau anglais en partance pour Bantam ; de là, il irait à Macao et y tenterait l'entrée de la Chine où deux tâches lui incomberaient : d'abord sacrer M. Lopez, ce prêtre chinois à qui Rome avait confié le Vicariat de la Chine septentrionale, puis administrer, en attendant Pallu, les provinces de sa Mission, celles du sud ; deux de ses religieux l'accompagneraient.

Le prélat tourneau, lui, se réservait d'emmener le reste de la troupe et le matériel : il pensait toujours aller sacrer MM. Deydier et de Bourges, mais en touchant terre, d'abord, à Siam, où il procéderait à la répartition des missionnaires et des bagages.

M. Baron faisait aménager pour lui une barque de la compagnie ; une fois grée, elle constituerait un bateau léger de cinquante à soixante tonneaux (5). Le 24 avril, on quitta la rivière de Surat.

On rangea d'abord la côte de Malabar avec quelque peine, à cause des vents contraires ; mais, à partir du cap Comorin, et surtout de la pointe de Galle la mousson, extrêmement favorable, poussa vigoureusement le petit bâtiment à travers l'Océan Indien : en moins de six jours, il parcourait près de trois cents lieues et entra dans le détroit de Malacca ; ici, la navigation fut retardée par les vents et les courants ; on essuya même des grains assez violents : heureusement, les nom-

(1) Lettre de M. Pin à M. Besard, A. M.-E., vol. 136, p. 614.

(2) Avant son départ, M. de Lionne écrit une lettre enthousiaste à Bourdaloue, *Ibid.*, p. 640.

(3) Le départ de ces Franciscains avait été négocié par Pallu lui-même à Rome. *D. H.*, p. 95. V. *supra*, pp. 356-357.

(4) Désormais la source est le *Journal* de M. Maigrot, A. M.-E., vol. 855, pp. 399-412.

(5) Ce petit navire rappelait par ses dimensions, celui de M. du Hautmesnil. Les passagers y étaient fort à l'étroit ; la nuit, quand le temps le permettait, plusieurs couchaient sur le pont. Chaque jour, l'un d'eux disait la messe et tous les autres y communiaient.

breuses petites îles dont le canal est parsemé distrayaient les voyageurs par leur luxuriante verdure : on mit pied à terre dans l'une d'elles, pour faire de l'eau et l'on y captura quelques tortues. Le 17 juin enfin, « à la faveur d'un grain », on sortit du détroit, puis, mettant le cap au nord, on cingla vers la barre du Siam : on l'atteignit le 30 du même mois et on y mouilla.

Le lendemain matin les voyageurs se disposaient à lever l'ancre, lorsqu'ils virent arriver sur eux une jonque, d'où des voix les interpellaient en français : « D'où venaient-ils ? Quel-
« les bonnes nouvelles apportaient-ils au Siam ? » Ces voix étaient celles de Laneau et de cinq de ses missionnaires ; ils se dirigeraient ensemble vers la Cochinchine, et, ayant aperçu de loin, dans la lumière du matin, le pavillon blanc du petit vaisseau, ils s'étaient doutés qu'ils pourraient savoir quelque chose de Pallu (1).

Ils montèrent donc à bord et se mêlèrent joyeusement aux arrivants : pendant cinq ou six heures, ce fut une de ces causeries délicieuses comme les connaissent ceux qui se rencontrent loin de la patrie. Laneau et les siens racontèrent qu'il y avait trois jours qu'ils étaient à la barre, à lutter contre les vents contraires et « il semble, conclut Maigrot, que la Providence ait pris plaisir à les retenir précisément autant de
« temps qu'il en falloit pour que nous eussions la consolation
« de [les] voir »...

Les missionnaires du Siam apprirent à leurs confrères d'excellentes nouvelles : M. de Bourges était arrivé à Ayouthia quelque temps après Pâques et avait été sacré évêque d'Auren à la Pentecôte ; les quatre missionnaires du groupe Geffrard avaient rencontré Laneau à Bangkok et lui avaient remis les documents dont ils étaient porteurs.

Quand on eut bien échangé les propos de France et les propos d'Indochine, on se sépara et le navire de Pallu reprit vers le nord sa route un moment interrompue ; le 2 juillet, avant le soleil couché, il atteignit Bangkok. Dès le lendemain matin, l'Evêque dépêcha un missionnaire pour avertir le Séminaire de son arrivée ; puis, le 4, il mit pied à terre lui-même avec trois autres missionnaires pour se rendre au plus tôt à la capitale de la chère mission : pendant ce temps, le petit bâtiment remontait péniblement le cours puissant du majestueux Ménam. Le

(1) C'étaient MM. Ausiès de Fonbonne, Forget, Noguet, Vachet et Labbé.

soir même, les voyageurs arrivaient enfin à la Mission, et, dans la joie débordante des uns et des autres, l'on chantait un *Te Deum* enthousiaste et l'*Ave Maris Stella* (1) et le lendemain on disait la messe en action de grâces, non sans remarquer l'à-propos merveilleux de la collecte : « *Deus, cujus providentia in sui dispositione non fallitur...* » (2). Il y avait un peu plus de quinze mois que l'on avait quitté la France, et c'était, de beaucoup, le voyage le plus rapide qu'eût fait Pallu.

Une des premières tâches qui s'imposaient à lui, dès son arrivée à Ayouthia, était de s'acquitter de la mission que lui avaient confiée, à l'égard de Phra-Narāi, Innocent XI et Louis XIV.

La chose ne présentait aucune difficulté, parce que, depuis que l'Evêque avait quitté le Siam (21 août 1674), le roi n'avait cessé d'entretenir d'excellents rapports avec les Vicaires Apostoliques : ainsi, il avait mandé Laneau à Louvo, avant son départ pour la Cochinchine et l'avait interrogé avec bienveillance sur les raisons de son voyage, sur l'importance de l'Eglise qu'il allait visiter, puis sur la signification de la croix.

L'Evêque remit d'abord les lettres du Pape et du Roi de France.

Il commença par en donner avis au premier ministre ou barcalon (6 juillet) et celui-ci fit transporter les messages au Palais le 20 ; Pallu en personne les présenta au monarque le 21, avec le cérémonial que nous avons déjà eu l'occasion de décrire (3).

Quelques jours plus tard, le souverain fit dire à l'Evêque combien il se trouvait flatté de se voir prévenu une seconde fois par Innocent XI et Louis XIV, puisqu'il savait bien que leurs lettres étaient parties d'Europe avant que son ambassade y fût arrivée ; remettant à plus tard le soin d'exprimer sa reconnaissance au Pape, il voulait dès maintenant faire savoir au Roi de France qu'il favoriserait volontiers le commerce de ses sujets et que, en gage de sa confiance il lui accordait dès lors la place de Johore, l'une des meilleures du Siam et des plus

(1) A partir de cet endroit, il faut compléter le *Journal* de M. Maigrot par celui de la Mission, A. M.-E., vol. 878, p. 194, sq.

(2) Collecte du 7^e dimanche après la Pentecôte : « Dieu, dont les providentielles dispositions sont infaillibles... ».

(3) V. p. 279 : M. de Lionne avait été admis à l'accompagner, par considération pour son père. V. le texte de la lettre du Pape dans Launay, *Siam*, p. 117.

commodes pour le trafic (1) ; il ajoutait que chaque année il ferait parvenir au monarque français ce qu'il recevrait de plus rare de la Chine ou du Japon.

La remise des présents ne se fit qu'au mois d'août, car il avait fallu les mettre « en état » (2), et ce fut le barcalon qui les reçut au nom de son maître. Celui-ci les aurait-il pour agréables ? Il n'y avait point de raison d'en douter pour les cadeaux du Pape, qui étaient quatre grands tableaux, aux cadres dorés (3). En comparaison, et eu égard aux goûts de Phra-Naraï, les offrandes de Louis XIV paraissaient plus modestes, trop modestes assurément pour la renommée du Roi-Soleil et « Maître Constance » déconseillait de les porter au monarque siamois ; c'étaient quatre miroirs avec des bordures de cuivre ou de bois doré, deux pièces de brocart, une pendule sonnante, une montre émaillée et ornée de miniatures, deux petits arbres d'or dans des caisses de cuivre doré, enfin (pour ne pas compter les deux tapis avariés), un livre d'estampes, représentant la vie du Christ ; il fut convenu que l'Evêque donnerait ces diverses pièces en son nom, tout en déclarant que c'était le roi de France qui en avait fait la dépense pour lui permettre d'exprimer sa reconnaissance envers le souverain siamois (4).

Le barcalon n'était pas oublié : il reçut un grand miroir, une pièce d'écarlate très fine de vingt aunes et deux autres pièces d'étoffe de même grandeur.

Phra-Naraï n'entendait pas se montrer moins magnifique que l'Evêque : il le fit donc sonder à plusieurs reprises pour savoir ce qu'il désirerait, à quoi Pallu répondait qu'il ne demandait que la bienveillance royale.

Le monarque apprit toutefois par Phaulcon que la mission avait besoin d'une église et il ordonna immédiatement qu'on vînt en offrir une de sa part, de telle grandeur et de tel style

(1) A la pointe de la presqu'île de Malacca, au Nord de Singapour. M. Maigrot a écrit « Jor » dans son *Journal*.

(2) Ils avaient reçu des paquets de mer ; deux grands tapis furent tellement avariés qu'ils ne purent être offerts ; on se contenta de les montrer pour savoir si le dessin plairait au roi, auquel cas on en ferait venir de semblables de France.

(3) Ils représentaient l'Adoration des Mages, l'Ascension de J.-C., l'Apparition de la Croix à Constantin, la Retraite d'Attila. Cf. Lauenay, Siam, t. I, p. 114.

(4) Pallu explique sa manière de faire à Colbert, A. M.-E., vol. 106, p. 91. Dans sa lettre au Directeurs S. M.-E., il indique quels objets plairaient à Phra-Naraï. *Ibid.*, p. 148. Sur Constance Phaulcon, cet

qu'on la voudrait : l'Evêque fit donc établir un plan ; c'était celui d'une église à trois nefs, de vingt toises de longueur environ, avec une façade ornée de deux fenêtres et encadrée de deux tours (1).

Au Siam, la situation religieuse était, en 1682, sensiblement la même que huit ans plus tôt.

La résidence générale des missionnaires se remplissait ou se vidait selon les arrivées ou les départs : habituellement, il y avait quatre ou cinq prêtres en permanence (2), qui s'occupaient de la procure et des étudiants. Ils avaient une vie parfaitement réglée : lever à quatre heures en été, à cinq en hiver, méditation en commun, office au chœur, etc. Aussitôt après l'arrivée des renforts qui accompagnaient Pallu, avait eu lieu une retraite.

Peu de jours plus tard, la vie de la petite communauté fut troublée par un tragique accident : M. de l'Espinasse avait été envoyé à Mahapram, à deux lieues de la ville, pour y apprendre le Cochinchinois ; il revenait passer le dimanche à la résidence d'Ayouthia ; or, le 30 août, comme il s'en retournait par eau, son bateau, qui était fort léger, chavira et le pauvre jeune homme disparut dans le courant. On retrouva son corps le surlendemain à cinq lieues en aval (3).

Il y avait deux séminaires : le petit, établi à Mahapram, sous la conduite de MM. Pascot et Feret, contenait cinquante-huit écoliers groupés en six classes, dont la première était pour les abécédaires et la dernière pour les théologiens (4).

Le grand Séminaire avait à son programme la théologie morale, la vie spirituelle, la vie missionnaire, les langues et quelque peu de médecine. Dans les deux maisons, les élèves parlaient latin entre eux (5).

Les missionnaires exerçaient leur apostolat avec zèle, mais

aventurier grec devenu le conseiller de Phra-Naraï, v. Launay, H. G., t. I, p. 278 ; M. Vachet a écrit son histoire, A. M.-E., v. 868.

(1) V. dans la lettre précitée aux Directeurs S. M.-E., les détails du plan et la manière ingénieuse dont Pallu veut intéresser à sa réalisation les amis de France, p. 147. Le 14 janvier 1684, Laneau écrivant aux mêmes Directeurs disait : « comme notre église, que le roy fait bâtir, s'avance de jour en jour... »

(2) M. de Courtaulin à M. Tronson, A. M.-E., vol. 860, p. 79.

(3) C'était une très dure perte pour la mission, car M. de l'Espinasse était remarquable par sa piété et son application.

(4) A. M.-E., vol. 879, p. 549. Ces chiffres sont donnés pour l'année 1686 Ils devaient être approximativement les mêmes en 1682-83.

(5) V. le règlement du Séminaire dans Launay, *Siam*, I p. 97.

sans atteindre la masse ; ils avaient pourtant des missions dispersées à travers le royaume (à Louvo, à Bangkok, à Jong-selang, à Pourcelouc, à Nicobar), dans lesquelles ils évangélisaient des chrétiens cochinchinois, japonais, laotiens ; près des Siamois leur action se bornait presque à des travaux d'approche, par des soins donnés aux malades, et au baptême des petits enfants moribonds.

Si le roi s'était converti, il aurait sans doute, par son exemple, déclenché un vigoureux mouvement de ses sujets vers la foi catholique ; mais, s'il s'intéressait aux croyances chrétiennes, s'il se montrait libéral en matière religieuse, si, même, il avait de ces mots qui décelaient un certain travail de son esprit sur les données du dogme, il ne faisait point vers l'Eglise de pas décisif : le Siam restait donc ce qu'il avait été dès le début, le centre administratif et religieux de l'Indochine, plutôt qu'une mission importante.

L'arrivée des nouveaux missionnaires amenés par Pallu permettait à la maison d'Ayouthia de remplir une fois de plus son rôle en déversant son trop-plein sur les missions voisines.

Le 14 juillet, partirent pour le Tonkin, avec M. de Bourges, MM. Geffrard, de la Vigne, Sarrante et l'un des franciscains, le P. Jean-Baptiste ; M. Lefebvre les accompagnerait jusqu'à Hanoï, où il remettrait au roi les présents du Pape et demanderait la liberté de la prédication évangélique (1) ; puis il pénétrerait en Chine.

Le 19 octobre, arrivèrent l'Evêque d'Argolis et ses deux franciscains : ils étaient allés, on s'en souvient, de Surat à Bantam, pour passer de là à Macao ; mais ils avaient trouvé le petit royaume en pleine guerre civile, le prince héritier s'étant révolté contre le roi son père ; les Hollandais de Batavia, appelés à l'aide par le fils rebelle, étaient entrés dans la lutte et avaient pillé précisément un navire de Macao qui se trouvait en rade ; l'évêque et ses deux compagnons, ne pouvant continuer leur voyage, avaient été très heureux de trouver une occasion qui les amenât au Siam. Puisqu'ils étaient destinés à la grande mission de Chine, Pallu leur donna un maître de langue chinoise.

A côté des missionnaires séculiers, se trouvaient les missionnaires religieux, jésuites et dominicains. Quelles relations allaient s'engager ? serait-ce la paix ? serait-ce la guerre ?

(1) M. de Bourges avait jugé opportun de ne pas présenter au roi pour cette fois les lettres du Pape.

Peu de jours après l'arrivée de l'Administrateur de la Chine les Pères jésuites étaient venus le saluer, mais ne l'avaient point trouvé à la résidence parce qu'il était chez le barcalon. Pallu ne voulut point se laisser devancer une seconde fois : le 2 août, il rendit leur visite aux Pères, et pour ne point leur mettre le couteau sous la gorge, il se borna à leur dire amicalement les pouvoirs et les ordres qu'il avait rapportés de Rome ; il leur laissait en même temps des documents qu'ils pourraient consulter. Il tint la même conduite à l'égard des dominicains.

Sur ces entrefaites, le Vice-Roi de Goa adressa à ses ressortissants de Siam une défense expresse de reconnaître les vicaires apostoliques.

Alors, le 6 août, les jésuites renvoyaient à l'Evêque les pièces qu'il leur avait confiées, en le priant de surseoir à la publication du décret de la Propagande.

Pallu usa de patience : il leur répondit que l'affaire était trop grave pour qu'elle se traitât simplement par des notes écrites ; il les invitait donc à venir s'expliquer de vive voix au Séminaire. Ils vinrent, en effet, à plusieurs reprises, et eurent avec l'Evêque de longues conférences, mais ne firent point acte de soumission.

Cependant, l'Administrateur de la Chine, pensant qu'il ne pouvait laisser sans réponse les ordres venus de Goa, composait une importante lettre pastorale pour porter officiellement à la connaissance des missionnaires les récentes décisions de Rome (1) ; avant de la publier il voulut encore faire preuve de condescendance à l'égard des rebelles et la leur envoya lire (31 août) ; il attendit quelque temps, puis se décida à leur signifier sa lettre : seulement, patient jusqu'à l'extrême, il leur dépêcha un missionnaire au jour qu'il avait fixé pour l'intimation, afin de traiter à l'amiable avec eux ; il alla jusqu'à leur faire offrir de tenir secrets leur soumission et leur serment et de ne les faire connaître qu'au Pape (2).

Rien n'ébranla leur obstination et Pallu, Vicaire Apostolique du Fo-kien et Administrateur de la Chine, leur fit authentiquement intimer sa lettre. Comme les religieux (les dominicains comme les jésuites) n'obéissaient pas, ils étaient,

(1) A. M.-E., vol. 106, p. 73. Launay, *Lettres*, t. II, p. 140.

(2) Ces différentes tractations nous sont connues par le *Journal* de M. Maigrot, A. M.-E., vol. 855, p. 407, et par les lettres de Pallu au Pape et à la Propag., vol. 106, p. 137 et vol. 859, pp. 25 et 201.

en vertu de décret pontifical, excommuniés et suspendus de l'exercice de leurs pouvoirs spirituels et Pallu aurait pu les déclarer publiquement et nommément atteints par les censures : il ne le voulut point pour ne pas divulguer davantage leur révolte, mais il crut devoir leur écrire que sa réserve n'impliquait pas le moins du monde qu'il tînt pour bonnes les excuses qu'ils lui envoyaient pour justifier leur insoumission.

Des autres missions, les nouvelles qui arrivaient n'étaient pas meilleures sur ce point : au Tonkin, le P. Ferreira avait répondu au nom de tous ses confrères : « nous accusons réception du décret, mais, sur l'avis même de nos supérieurs, nous en suspendons l'exécution ». En Cochinchine, le P. Candone ne se montrait pas plus soumis.

Pallu suppliait donc la Propagande d'intervenir encore : dans un nouveau décret, qui rappellerait et condenserait tous les précédents, elle déclarerait non seulement les coupables excommuniés mais encore nulles les confessions par eux entendues et elle obligerait les Vicaires Apostoliques à le faire savoir publiquement ; et, puisque les cardinaux savaient bien maintenant quels ressorts faire mouvoir (c'était une allusion transparente à l'action immédiate qu'ils pourraient exercer sur le Général), ils sauraient aisément se faire obéir enfin.

En tout cas, les choses ne changeraient pas de si tôt, et, le 23 juin 1683 encore, c'est-à-dire peu de temps avant son départ de Siam, l'évêque se plaindra au Pape et à la Propagande de la désobéissance des Pères (2).

Si la vie des missionnaires se fût consumée dans ces luttes fratricides, c'eût été parfaitement décourageant pour Pallu. Heureusement, il savait que, malgré ces difficultés, l'Eglise d'Extrême-Orient continuait à s'organiser.

A Ayouthia même, si l'apostolat n'avait pas eu jusqu'alors beaucoup de succès, on poursuivait l'établissement matériel de la mission : le 15 mars 1683, l'on avait commencé à creuser les fondations de l'église promise par le roi, puis, le 15 avril,

(1) A. M.-E., vol. 106, pp. 197 et 201. En attendant, vers la fin de l'année 1682, Pallu envoya à Rome un de ses missionnaires pour exposer la situation au Pape et à la Propag. : c'était M. Lefebvre, A. M.-E., vol. 878, p. 469.

(2) La Propag. promulgua de sévères décrets contre les Jésuites le 24 janv. et le 1^{er} février 1684, le 14 et le 20 février 1685 ; texte dans Launay, *D. H.*, pp. 112-119.

Pallu, en ornements pontificaux, avait solennellement béni la première pierre (1) ; quant à la résidence (qu'on appelait très souvent le séminaire) c'était une belle et solide construction, avec cour, jardin et dépendances.

L'évêque y menait une vie à la fois très douce et très occupée : très douce, parce que tous les missionnaires y avaient bon esprit et obéissaient aux ordres de leur chef avant qu'ils fussent formulés (2) ; très occupée, parce que, chargé de faire vivre quatre-vingts personnes dans les deux maisons d'Ayouthia et de Mahapram, obligé de s'intéresser aux œuvres charitables créées par la Mission (hôpital, dispensaire), amoureux du bon ordre, depuis la bibliothèque (qu'il trouva mal tenue) jusqu'à la sacristie, il ajoute maint souci aux préoccupations plus générales qui sont toujours présentes à sa pensée. Sa maison épiscopale est un vrai poste de commandement. Voyez-le par exemple, d'après sa lettre (du 17 novembre 1682) aux Directeurs de Paris (3), distribuant ses missionnaires : il envoie M. Martineau à Tenasserim près de M. Paumart, à Pourcelouc M. Monestier à la place de M. Le Clergues (il se propose de renforcer cette résidence de Pourcelouc, très centrale, et où M. Ardieu fait déjà très bien) ; M. de Mondory et M. Pascot sont réservés pour le collège de Mahapram et Pallu est très content d'eux et de leurs écoliers ; M. Chandebois déploie une activité surprenante dans deux églises très distantes ; l'évêque veut tenter une offensive vers certain village du Pégou et enverra de l'avant M. de Clergues ; il a confié à M. Ferreux l'administration spirituelle et temporelle du dispensaire, et dirigé vers Louvo Mgr d'Argolis avec ses deux franciscains, pour y apprendre la langue mandarine ; MM. de Lionne, Capony et Ferreux étudient le siamois, MM. Pin et de Mondory le Cochinchinois et le Tonkinois ; MM. de Lionne, Maigrot, Pin et Ferreux sont en même temps spécialisés dans la recher-

(1) A. M.-E., vol. 878, p. 520. Presque le même jour (24 avril 1683), à Paris, Mgr de Harlai posait la première pierre de la chapelle, toujours subsistante, des Missions Etrangères.

(2) Si Pallu s'entend bien avec ses missionnaires (ce qui fait à la fois l'éloge du chef et de ses subordonnés), par contre, les Frères Franciscains se plaignaient beaucoup du caractère sombre et difficile de l'ancien Frère Bernardin, devenu l'évêque d'Argolis, et Pallu, qui recevait leurs confidences, était obligé de prévenir la Propagande des difficultés qui naîtraient un jour de ce chef (Lettre au cardinal Altieri, du 29 nov. 1682, A. M.-E., vol. 106, p. 132).

(3) A. M.-E. vol. 106, p. 95, sq.

che des petits enfants mourants, afin de les baptiser ; Pallu pousse M. Grosse avec fra Angelo à cent lieues d'Ayouthia, comme en avant-poste aux frontières du Laos. Pour le service intérieur de la maison, il a heureusement trois excellents auxiliaires laïcs : l'un, qui est Suisse, est chargé de la pharmacie ; le second est de Manille et a l'intendance des serviteurs ; au troisième, qui est de nationalité italienne, est réservé le soin de la sacristie.

Si agréable que fût à l'évêque la compagnie de ses fils, ses meilleures joies lui venaient d'ailleurs et d'abord du Tonkin.

M. de Bourges avait pu lui apprendre, pendant leur commun séjour à Ayouthia, que là-bas, malgré la persécution toujours en action et qui donnait occasion à d'admirables héroïsmes (1), le progrès du catholicisme était constant : on estimait le nombre des chrétiens à deux cent mille ; bon an mal an, le chiffre des baptêmes administrés par les seuls missionnaires apostoliques s'élevait à environ sept mille (2), celui des absolutions à soixante mille (3), enfin celui des communions à quarante mille (4). Maintenant que de Bourges et Deydier (5) pourraient former et consacrer un clergé indigène, ils accroîtraient leur rayonnement apostolique ; mais, déjà, ils avaient sous leurs ordres cinq missionnaires européens et onze prêtres indigènes, sans compter cinq séminaristes qui étaient sur le point d'être élevés au sacerdoce.

Les espérances étaient plus modestes pour la mission de Cochinchine : là aussi, la persécution sévissait toujours, mais le nombre des chrétiens était beaucoup moins élevé qu'au Tonkin, puisqu'on n'en comptait que soixante mille sur la fin de l'année 1680. Laneau n'avait pu déterminer M. Mahot à accepter l'épiscopat, et il avait fallu que les catéchistes fissent pression sur l'élu pour emporter son adhésion : s'il ne se résignait pas à se laisser sacrer, disaient-ils, ils cesseraient eux-mêmes leurs fonctions. Vaincu par ces instances, le missionnaire avait demandé huit jours pour se recueillir et con-

(1) V. Launay. Tonkin, *D. H.*, I p. 149, *sq.*

(2) Baptêmes : 7.769 en 1676, 6.523 en 1677, 7.422 en 1678, Launay, Tonkin, *D. H.*, pp. 148-149.

(3) Absolutions : 56.100 en 1676, 59.918 en 1677, 60.132 en 1678, *Ibid.*

(4) Communions : 38.720 en 1676, 34.792 en 1677, 45.435 en 1678, *Ibid.*

(5) M. Deydier fut sacré par M. de Bourges le 21 déc. 1682 : l'arrière-cuisine d'une maison annamite tint lieu de cathédrale. *Mémorial*, t. II, p. 203.

sulter Dieu : le 26 octobre 1685, qui était le quatrième dimanche du mois, on l'avait conduit à l'autel, dans l'église de Faïfo, et Laneau, assisté de MM. Langlois et Forget, l'avait consacré évêque de Bide. Après la cérémonie, les deux prélats avaient tenu sur place un synode dont les Actes nous permettent de faire une revue de l'Eglise de Cochinchine en cet automne 1682 : il groupait autour des deux Vicaires Apostoliques huit missionnaires français, quatre prêtres du pays, quatre-vingt-trois catéchistes (1).

Au Ciampa, il n'y avait encore qu'un missionnaire et huit mille chrétiens environ. Le Cambodge était évangélisé par deux missionnaires mais les chrétiens n'y avaient pas été dénombrés avec exactitude (2).

Ainsi, malgré les luttes intérieures et les obstacles extérieurs, l'organisation ecclésiastique de l'Indochine faisait de réels progrès : il était temps désormais que la mission cherchât à pousser sa pointe dans les contrées qu'elle n'avait pas encore atteintes, le Laos et la Chine.

Se recueillant avant de passer aux actes, Pallu commença par rédiger quelques sages avis destinés aux missionnaires de ces pays neufs : *Instructiones pro iis qui ad regna Laos et alia, in quibus nullae adhuc inchoatae sunt missiones, profecturi sunt* (3) ; puis il confia, comme nous l'avons dit plus haut, le soin d'aller fonder l'Eglise du Laos (4) à M. Grosse et à fra Angelo, l'un des religieux franciscains (5).

Restait la Chine.

(1) Cf. Launay, *Cochinchinè*, p. 268, sq. Les arch. M.-E. ont conservé un long rapport de Pallu à la Propag. sur la mission de Cochinchinè, daté du 29 nov. 1682. Vol. 106, pp. 101-128 (texte français, puis traduction italienne). Toutefois, si la signature est de Pallu, la rédaction de cette pièce est de M. Duchesne, *Ibid.*, p. 145.

(2) Rapport pour l'année 1682. A. M.-E., vol. 8, p. 456, sq.

(3) A. M.-E., vol. 106, p. 217. Launay, qui avait traduit le texte en partie H. G., p. 286, le reproduit dans *Lettres*, t. I, p. 371 ; son édition présente plusieurs fautes (par ex. dès le premier mot : « sciam » pour « sciant »). Il date ce texte de Siam 5 nov. 1683 ; or à cette date Pallu n'était plus au Siam. En réalité Pallu n'a pas daté son document ou du moins la copie qui en est restée ne porte que la date de l'authentification que Laneau en a faite « nonis novembris 1683 ».

(4) Lettre aux Directeurs S. M.-E., A. M.-E., vol. 106, p. 96.

(5) M. Grosse eut à peine le temps de commencer sa mission : après un court séjour à Phitsanulok, il se fixa à Sokhothay et mourut en août 1683. *Mémorial*. Fra Angelo lui-même devait mourir le 20 février 1684.

La partie septentrionale de cet immense pays avait été confiée par la Propagande, on se le rappelle, au P. Lopez, nommé évêque de Basilée et vicaire apostolique ; accepterait-il cette lourde charge ? Pallu ne le saurait que tardivement (1).

Le Prélat tourangeau avait reçu comme domaine spirituel propre le vicariat du Fo-kien et l'administration des provinces méridionales. Retenu au Siam par les intérêts généraux des missions, il avait essayé d'y envoyer tout d'abord le nouvel évêque d'Argolis et deux de ses confrères ; puisque ceux-ci n'avaient pu atteindre même les portes de l'immense empire, n'était-ce pas son devoir à lui d'y pénétrer ?

Sa pensée évoluait vers une réponse affirmative. Le 17 novembre 1682, il écrivait encore aux amis de Paris qu'il attendrait à Ayouthia les ordres de la Congrégation (2), et, dans ses lettres du même mois au Pape, à la Propagande, aux cardinaux Luca et Laurea, à Mgr Cibo (3), il ne manifestait point son intention de partir bientôt pour la Chine.

Or, le 27 mai, il était reçu par Phra-Naraï en audience de départ. Que s'était-il passé dans l'intervalle ?

Au printemps de 1683, Laneau, ayant quitté la Cochinchine le 15 mars, était revenu à Ayouthia (4), et sa présence permettait à Pallu de s'éloigner sans inconvénient du centre des Missions. D'autre part, les réflexions du chef continuaient à l'orienter vers le départ : la Chine étant désormais sa mission propre, il devait au Pape et à la Propagande d'y entrer personnellement ; il devait même y entrer le premier, et affronter le premier les périls de la route et les périls plus grands peut-être des Portugais, puisqu'il avait été le premier vicaire apostolique nommé ; il devait enfin être le premier à y faire appliquer les décrets de Rome et toute son autorité ne serait point de trop pour cela (5).

Mis au courant de cette intention, Mgr d'Argolis protestait qu'il désirait préparer les voies à son supérieur, mais celui-ci sentait son honneur engagé à ouvrir la marche : que dirait-on, à la Propagande, de la Mission, que dirait-on de son principal représentant, si on laissait un religieux italien frayer la

(1) Lettre à la Propag., du 23 juin 1683, A. M.-E., vol. 106, p. 201.

(2) *Ibid.*, p. 95.

(3) *Ibid.*, pp. 137, 139, 143, 144.

(4) Launay, *Cochinchine*, p. 296.

(5) Lettres au Pape et à la Prog., du 23 juin 1683. A. M.-E., vol. 106, pp. 197 et 201.

voie d'accès à la Chine ? que penserait ce dernier lui-même, dans son for intime, si on l'envoyait « comme un enfant » perdu, essayer les premiers coups ? » (1).

Pour toutes ces raisons, d'inégale valeur, Pallu était donc décidé à partir.

Et voici que, au commencement de mai 1683, une circonstance exceptionnelle parut lui en fournir le moyen : il apprit, en effet, que le roi de Siam envoyait à Canton trois navires avec une solennelle ambassade ; n'y avait-il pas là une occasion providentielle de passer en Chine ? Constance Phaulcon déconseilla pourtant ce moyen : le passage des missionnaires serait trop tôt connu des Portugais, qui pourraient leur créer des difficultés dans l'Empire ; mieux valait, disait-il, user d'un autre navire qu'un Chinois conduirait prochainement à Macao (2) : on recommanderait fortement les passagers à ce capitaine de la part du roi de Siam ; on lui dirait de les déposer dans une île proche de Canton et de Macao et là des pêcheurs viendraient les prendre et les conduire chez les franciscains de Canton ou dans un centre chrétien du Fokien (3).

C'est ainsi que, le 27 mai, Pallu, accompagné de Laneau, se trouvait en audience de congé au château de Louvo (4) et prenait part à un splendide repas que le prince faisait donner en son honneur.

Puis, le 26 juin au matin, ayant écrit au Pape et à la Propagande pour annoncer son départ (5), il s'embarquait à Ayouthia avec MM. Maigrot et Leblanc, un interprète et un serviteur, et s'en allait, plein d'espoir (comme il le disait dans sa lettre à Innocent XI) que l'aide de Dieu ne lui manquerait pas (6).

(1) Lettre au Directeurs, du 20 déc. 1683. *Ibid.*, p. 221.

(2) A. M.-E., vol. 855, p. 450.

(3) *Ibid.*, p. 457.

(4) Le 19 nov. 1685, Phra-Narai dira à l'Ambassadeur de France, M. de Chaumont, « qu'il aimait fort feu M. d'Héliopolis ; que le voyant « vieux et cassé, il avait fait tout ce qu'il avoit pu pour l'empêcher « d'aller à la Chine ». Choisy, *Journal de Voyage du Siam*. Trévoux 1741, p. 513. Toujours généreux, le roi avait fait établir une lettre de crédit au nom de Pallu, grâce à laquelle l'évêque pourrait recevoir à Canton, de l'Ambassadeur Siamois, une somme de 2.000 écus, prêtée par le Trésor royal. A. M.-E., vol. 878, p. 520.

(5) A. M.-E., vol. 106, pp. 197 et 281.

(6) Le voyage du Siam en Chine est connu par les lettres de M. Maigrot à Laneau, A. M.-E., vol. 855, pp. 458-516.

On fit halte à Bangkok et les missionnaires y dirent la messe le 28. Le lendemain, de grand matin, ils abordèrent le vaisseau chinois qui était mouillé très loin en mer ; ils avaient, pour la circonstance, revêtu un habit chinois, ce qui ne les empêcha point d'être appelés « pères » dès leur arrivée : les nouvelles, même prétendues réservées, se propagent vite ! En tout cas, ils furent accueillis avec bienveillance, et cela leur donna lieu de penser qu'il n'y avait peut-être pas autant d'hostilité à l'égard des chrétiens, parmi les Chinois, que les Portugais le voulaient bien dire (1) : en leur honneur on battit du tambour, puis on les installa le plus commodément possible, quoique tout fût plein de confusion sur le bateau ; la place qu'on leur donna était, par une ironie des choses, la plus voisine de la petite pagode qui se trouvait alors sur tous les vaisseaux chinois et où, jour et nuit, une lampe et des bougies aromatiques brûlaient devant les idoles. Des missionnaires catholiques prenant possession d'une pagode, nos voyageurs aimaient à voir en cette coïncidence un symbole de leur mission.

On mit à la voile le 2 juillet ; le vent venant du sud, on eut quelque peine à passer le cap Liant ; on atteignit la hauteur de Poulo Obi, puis de Poulo Condore ; les Chinois se guidaient d'île en île et de promontoire en promontoire, car, naviguant sans carte et sans sextant, avec le seul secours de la boussole, de la sonde et de leur expérience de ces mers, ils tâchaient de ne point perdre de vue la terre. On passa le long des rivages du Cambodge, du Chiampa, de la Cochinchine, puis l'on s'engagea entre la côte et les fameux récifs Paracels.

Chemin faisant, les missionnaires se familiarisaient avec les Chinois ; ils en étaient fort bien vus ; loin de les étonner en récitant leurs prières, en disant leur office, ils les édifiaient plutôt ; ils se tenaient d'ailleurs discrètement à leur place pour n'offenser personne, attentifs seulement à soigner les passagers ou matelots malades.

Ils observaient, cependant, les pratiques religieuses de leurs compagnons jaunes. En fait, le gardien de la pagode ou pagodiste était presque seul à faire acte de religion : au milieu des autres Chinois indifférents, il allumait des papiers dorés et

(1) Toute la suite du voyage confirmerait leur première impression, de sorte qu'ils penseraient que les Portugais grossissaient à dessein la xénophobie des Chinois, pour empêcher les autres Européens de les concurrencer en Chine.

les jetait à la mer, soir et matin, avec de grandes révérences aux idoles et à la terre, s'il en paraissait quelque'une ; il pratiquait encore des offrandes de poules, de tête de porc et de vin à l'occasion de la pleine lune et de la nouvelle lune ; il arriva quelquefois que le capitaine, le pilote et même un matelot se joignirent à lui, mais la foule des passagers continuait paisiblement à traiter de ses affaires, sans prendre garde aux gestes rituels de ceux que leur charge obligeait à s'acquitter des fonctions du culte.

En doublant le cap Varella, ce fameux promontoire que Pallu n'avait jamais pu franchir avec le vaisseau de M. du Hautmesnil (1), ces gens édifièrent un petit vaisseau de bambou, avec des mâts, des cordages et tous ses agrès ; ils le lestèrent d'une cargaison, le munirent de vivres pour un équipage lilliputien : ils y placèrent, en guise de marins, de petits papiers découpés ; puis ils le firent tomber doucement à la surface de la mer, en lui souhaitant bon voyage, cependant que le matelot susdit s'efforçait, à grand renfort de coups de bâton et de grimaces, d'effrayer les génies hostiles.

Quelques jours après, on passa entre la pointe des Paracels et Haïnan, puis l'on aperçut la terre de Chine et les îles qui la bordent.

Jusque-là, tout allait à merveille et cette navigation ressemblait bien peu à celle qui avait, neuf ans auparavant, jeté Pallu dans la rade de Cavite. Désormais tout allait changer.

Il avait été convenu avec le capitaine chinois qu'il laisserait les missionnaires dans la petite île de Lampacao, et c'est là qu'ils avaient donné rendez-vous aux chrétiens qui devaient les venir prendre ; mais le bateau alla tout droit mouiller en vue de Macao : c'était au matin du 6 août. Peu de temps après, les Chinois aperçurent une barque de pêcheurs et l'appelèrent pour savoir comment allait, cette année, le commerce des îles : déjà ils se doutaient de sa précarité, car ils apercevaient la rade vide de vaisseaux. Le patron de la barque, qui était Chinois lui aussi, monta à bord et déclara que les Tartares avaient défendu le commerce avec les étrangers et faisaient observer cette défense dans toute sa rigueur (2), et il se mit à citer telle jonque chinoise dont cent passagers avaient

(1) V. *supra*, p. 296 sq.

(2) La dynastie chinoise des Ming fut supplantée en 1644 par les Tartares Mandchoux ; à l'époque où Pallu allait aborder la Chine, le Tartare régnant était Kang-hi (1662-1723).

été massacrés, tel bateau hollandais qui avait été pris en chasse... Il parlait encore lorsque, de deux côtés différents parurent des vaisseaux tartares qui essayaient de cerner celui de Pallu ; le pêcheur, alors, de sauter dans sa barque et le capitaine de faire lever l'ancre.

Comme les îles sont fort nombreuses en ces parages, il fut facile de se dérober aux vues de l'escadre ennemie.

Sur le soir on tint conseil. Pour ne pas perdre son fret, le capitaine était résolu à aller vendre ses marchandises au Japon. Mais il ne croyait pas pouvoir y conduire les missionnaires, car il y avait peine de mort contre les prêtres qui auraient essayé de pénétrer dans cet empire et contre ceux qui les y auraient transportés : que ferait-on d'eux ? Les autres Chinois se seraient sans scrupule débarrassés des Européens ; le capitaine, à qui Constance Phaulcon les avait puissamment recommandés, tenait à honneur de pourvoir à leur sûreté.

Ils décidèrent d'abord de les déposer dans une petite île voisine, où l'on pensait qu'il y avait quelque habitation, et on leva l'ancre le lendemain pour s'y rendre ; mais voici que se montra une barque tartare, puis, derrière elle, toute l'escadre : on n'eut que le temps de s'éloigner à la hâte.

Un peu plus loin, se trouvait une autre île : était-elle déserte ? on ne le savait pas, mais les Chinois n'en résolurent pas moins d'y laisser leurs passagers encombrants ; et il ne resta aux pauvres missionnaires qu'à faire une liste des choses qu'ils demanderaient au capitaine pour subsister quelque temps, et à le prier de les reprendre à son retour du Japon ; ils mettaient en Dieu tout leur espoir, car quel parti était le moins mauvais ? être abandonnés dans une île inhabitée ? être pris par les Tartares ? être emmenés jusqu'au Japon, au risque d'être jetés à la mer en cours de route ou d'être mis à mort à l'arrivée au port ? Or, ce jour-là, un calme absolu empêcha d'aborder l'île ; le lendemain, quand déjà on était entré dans une anse qui s'y creusait, on se trouva à la vue de plusieurs vaisseaux tartares et l'on reprit le large à force de voiles.

Cependant les prêtres, exhortés par Pallu à la résignation, la grande vertu des missionnaires, tâchaient de ne pas s'aliéner les Chinois : s'efforçant de conserver un visage égal pour ne pas ajouter au trouble de leurs hôtes, ne les interrogeant pas, car les gens de mer n'aiment pas à être questionnés, ne suggérant point des résolutions qui eussent pu être inopportunes, ils s'attiraient un peu leur pitié, de telle sorte que,

moitié par commisération, moitié par besoin de se rafraîchir, le capitaine décida de s'arrêter à Formose et d'y laisser les étrangers.

Le 8 et le 9 août, on côtoya le rivage de la Chine, qui apparaissait comme une terre promise dans laquelle il était impossible d'entrer, puis, le 10, on mit le cap sur Formose et l'on arriva le 12, à la pointe du jour, en vue de l'île. Le navire mouilla à quatre lieues de la rade et l'on attendit un pilote ; au bout de plusieurs heures, comme il n'en venait aucun, l'on s'avança de deux lieues et l'on fut accosté enfin de quelques barques qui guidèrent le navire vers la rade à travers les bancs qui en rendent l'accès si difficile.

Les matelots de ces barques apprirent aux arrivants des nouvelles fâcheuses ; en cette année 1683, Formose attendait d'un jour à l'autre l'arrivée des Tartares ou Mandchoux, et le commerce était arrêté. Le capitaine et ses gens n'eurent qu'une hâte : faire de l'eau et repartir ; ils pressèrent les missionnaires de descendre dans une des barques qui les avaient accostés, sans leur laisser même le temps de prendre tous leurs bagages.

Les trois prêtres voulurent, dès le lendemain, envoyer chercher au navire ce qu'ils n'avaient pu emporter, mais ce fut impossible, tous les mariniers de l'île, ce jour-là, étaient réquisitionnés pour le service du prince.

Enfin, le 14 de grand matin, ils purent trouver les hommes et la chaloupe nécessaires, mais il était trop tard, car le navire avait mis à la voile pendant la nuit : vêtements, ornements sacrés, bréviaires, livres de piété, tant de choses utiles au missionnaire, tout cela serait jeté à la mer...

En mettant le pied à terre, le 12 août, à 11 heures du soir, les voyageurs s'étaient demandé qui les pourrait recevoir. Ils savaient qu'il y avait eu naguère dans la ville un chirurgien français ; mais y était-il encore ? Et comment le trouver en pleine nuit dans une cité inconnue ? Heureusement, ils avaient appris aussi que les Anglais y avaient une factorerie, et ils firent demander au mandarin, commandant du port, la permission d'y aller descendre.

Le négociant anglais, ayant été averti que trois ecclésiastiques français lui demandaient l'hospitalité, vint aussitôt au-devant d'eux sur le port, dont sa « loge » était toute proche. S'il s'attendait à voir des prélats de grand luxe, il dut être bien surpris : devant lui il avait trois hommes sommairement habillés d'un « caleçon » et d'une « cubaie de grosse toile à

« la Tartare », sans chausses, sans souliers, la tête rasée : un dénuement de naufragés. Le chef de la factorerie n'en fut pas moins bienveillant et accueillit charitablement les étrangers.

Le lendemain, ayant repris leurs vêtements ecclésiastiques, Pallu et ses missionnaires allèrent se présenter au gouverneur de la ville et lui demander, comme c'est la coutume dans le pays, de leur assigner une maison : celui-ci les reçut aussi avec bonté, les interrogea sur leur séjour au Siam, sur le but et les particularités de leur voyage : il ajouta qu'ils pourraient continuer à loger chez « Messieurs les Anglais » jusqu'à ce qu'il leur eût trouvé une maison ; puis, exceptionnelle faveur, il fit apporter du thé et en offrit aux étrangers. L'explication de ces attentions spéciales, on la devine : le capitaine chinois qui avait amené les Français avait écrit au gouverneur pour lui dire qu'ils lui avaient été très recommandés par le Roi de Siam ; or le prince de Formose était en excellents termes avec Phra-Narai, parce qu'il dépendait de lui pour les achats de riz et de maintes autres denrées sans lesquelles son peuple ne pourrait vivre.

Puisque les missionnaires avaient été poussés, sans qu'ils l'eussent voulu, jusqu'à Formose, ils essaieraient, en attendant qu'il pussent passer en Chine qui n'en est éloignée que de deux ou trois journées de navigation, d'y faire œuvre utile, en s'informant de l'état du christianisme et en tâchant de secourir les chrétiens qu'ils trouveraient : cela était d'autant plus normal que Formose avait été nommément désignée parmi les territoires assignés à Pallu par la Propagande.

Ils n'eurent pas beaucoup de mal à se renseigner, car, dès le lendemain de leur arrivée, le bruit s'étant répandu qu'il était survenu « des pères », plusieurs chrétiens vinrent les trouver pour recourir à leur ministère. Par eux on apprit qu'il y avait trois principaux groupes de chrétiens dans l'île : l'un à Taï-Wan, composé d'une quarantaine de familles venues de la Chine et des Indes, l'autre au nord, aux environs de Ke-Loung, dont les origines remontaient à la domination espagnole, enfin le troisième rassemblé autour de Sakang, la ville bâtie par les Hollandais. Ne pouvant aller jusqu'à Ke-Loung, beaucoup trop éloignée d'eux, les missionnaires réservèrent leur attention aux fidèles des deux autres groupes.

Parmi ces pauvres gens, il y avait beaucoup d'ignorance, mais aussi beaucoup de bonne volonté : quelques-uns, âgés de vingt-cinq à trente ans, n'avaient jamais vu de prêtres ; ils ne

connaissaient d'autre exercice public du culte que la récitation de quelques prières une fois la semaine, dans la maison d'un chrétien ; plusieurs avaient épousé des païens ou des païennes. Il aurait fallu d'abord les instruire ; mais, craignant que le cours des instructions ne fût brusquement arrêté par l'arrivée des Tartares, Pallu et ses deux prêtres commencèrent par le plus urgent, la confession (1). Après que tous eurent pourvu à leur conscience, on se mit à les catéchiser tous les jours pendant les premières semaines, puis tous les deux jours ; on eut des réunions spéciales pour les enfants, et on les prépara ainsi au baptême, à la confirmation, à la communion. On régularisa plusieurs mariages, les parties infidèles se convertissant presque toutes. Quelques autres païens demandèrent aussi le baptême (2). La religion chrétienne jouissait d'une assez grande liberté ; les missionnaires pouvaient aller en soutane aux lieux de réunion ; là, il arrivait même que des infidèles se mêlaient aux chrétiens par curiosité ou par quelque autre sentiment.

La mission des trois Français fut interrompue par l'entrée des Mandchoux à Formose.

Lorsque les Tartares avaient conquis la Chine, quelques provinces étaient restées fidèles aux Ming, et, parmi elles, celle de Fo-kien qui avait à sa tête un certain Tcheng-Tch'eng-Koung, dont les Européens ont fait Koxinga (3) ; quand il lui fut impossible d'arrêter les envahisseurs sur le continent, il s'empara de Formose, alors colonie hollandaise, et y prolongea la résistance (12 février 1662). Mais les Tartares poursuivaient leurs conquêtes ; ayant assuré leur domination sur la terre ferme, ils s'emparèrent de l'île des Pêcheurs, l'avant-poste de Formose (juillet 1683) ; dès lors, tout devint occasion de panique dans la grande île : la moindre voile qui apparaissait à l'horizon était prise pour une flotte ennemie, le commerce était arrêté, les boutiques fermées et le fils de Koxinga, K'ô-Chouang, qui était loin d'avoir hérité l'énergie paternelle, ne pensait plus qu'à fuir ou à capituler : seuls peut-être, au milieu de la confusion générale, les missionnaires, n'ayant rien à per-

(1) Maigrot ne nous dit pas s'ils s'étaient fait établir un questionnaire ou bien s'ils se servaient de leur interprète.

(2) Dans ces conversions d'adultes, les parrains et les marraines jouaient un rôle très important, car ces braves gens avaient un grand souci de bien instruire leurs filleuls.

(3) Maigrot écrit Coximia.

dre de l'arrivée des Tartares, gardaient leur optimisme confiant.

Cependant K'ô-Chouang, incapable de soutenir la guerre, demanda la paix. Les Tartares acceptèrent, mais à de sévères conditions : l'île perdait son indépendance et le général Sigo Yâ vint l'occuper militairement (4 octobre) ; des ordres furent même envoyés de Pékin pour passer au fil de l'épée le prince et son peuple, et ils ne durent d'être révoqués qu'à la modération du gouverneur du Fo-kien ; les Tartares se contentèrent d'imposer leur genre de vie à leurs nouveaux sujets (1) ; le 23 novembre enfin, K'ô-Chouang quitta Formose et se rendit en Chine.

C'est alors que se fit la dispersion des chrétiens qui s'étaient rassemblés pendant quelques mois autour des trois Français, les uns suivant la fortune du prince et allant avec lui sur le continent, les autres entrant au service des généraux mandchoux qui appréciaient très haut leur fidélité. Toujours prompts à utiliser les possibilités que les circonstances leur offraient, Pallu et ses compagnons mirent à profit ce relâche de leur apostolat pour faire une retraite, puis ils se disposèrent à passer sur le continent.

En effet, la conquête tartare était pour eux l'instrument providentiel qui leur ouvrirait la Chine, en rétablissant les communications interrompues par l'état de guerre entre le continent et l'île.

Les missionnaires n'avaient pas attendu le départ de K'ô-Chouang pour rendre visite à quelques-uns des principaux mandarins, d'autant plus que ceux-ci, très informés de toutes choses, avaient appris qu'il y avait à Tai-Wan trois prêtres étrangers.

Aux deux chefs auxquels ils s'étaient présentés, ils avaient déclaré qu'ils étaient les pères des chrétiens et qu'ils désiraient aller en Chine pour se mettre là-bas au service de leurs enfants. Les officiers mandchoux leur avaient répondu qu'il leur serait possible de quitter l'île et de faire la traversée dès que le prince de Formose serait parti.

(1) Cette assimilation fut symbolisée par un détail de la coiffure : jusqu'alors les Chinois portaient les cheveux longs et savamment arrangés et roulés avec des poinçons, comme « la plupart des femmes de France » ; désormais ils durent se coiffer à la tartare : devant de la tête rasé, cheveux de derrière tressés et tombant dans le dos ; le 19 octobre, « ils ne se trouva plus personne qui fût coiffé à la chinoise ».

Mais, avant ce départ, on commença à exercer contre eux de très ennuyeuses tracasseries : le 10 novembre, on vint les avertir, de la part du mandarin en chef, de lui envoyer leur interprète. Leur truchement habituel leur paraissant incapable de répondre pertinemment aux questions qui seraient posées, ils avaient demandé à un de leurs chrétiens d'y aller à sa place et cet homme avait été longuement interrogé par l'officier du mandarin : combien y avait-il de pères ? combien avaient-ils de personnes avec eux ? Enfin il avait demandé : combien ont-ils d'argent ? L'interprète répondit hardiment « que les Pères avoient d'ordinaire chacun cinquante escus » par an pour leur entretien ; que peut-être, a cause que nous « etions de loing, nous avions apporté pour subsister deux « annees »... L'officier se montra étonné : On a, dit-il, averti « le mandarin que les missionnaires ont de grosses sommes « d'argent ; au reste, comment scavez-vous l'argent qu'ont « les pères veu que vous n'etes point a eux ? — Je le scai « bien, luy repartit le chrétien, par la connoissance que j'ay « depuis quarante années de la manière dont vivent les peres « dans la Chine... — Mais si l'on va faire la visite chez les pe- « res, dit encore l'officier, et qu'on y trouve davantage d'ar- « gent... — Vous le prendrez, répliqua notre homme, et de « plus vous me couperez la teste ».

Des gens malintentionnés avaient, en effet, mis en circulation le bruit ridicule que les missionnaires avaient dans leurs coffres de quarante à cinquante mille écus. Dès lors, ce furent d'incessantes avanies pour leur faire avouer cette fortune et la leur extorquer : on leur disait que, s'ils continuaient à la cacher, on la leur prendrait de force, qu'on les laisserait mourir de faim, sous le soleil et la pluie. A quoi les chrétiens répondaient que tant qu'ils auraient du riz, tout pauvres qu'ils fussent, les pères ne mourraient pas de faim, et que tant qu'ils garderaient leurs maisons, les pères ne coucheraient pas dehors. Et les missionnaires eux-mêmes déclaraient qu'ils ne pouvaient croire qu'une nation qui se piquait d'honnêteté pût maltraiter des étrangers qui s'étaient réfugiés de bonne foi dans un de ses ports ; si on leur prenait le peu qu'ils avaient, ils s'en consoleraient aisément, s'estimant toujours riches tant qu'ils conserveraient leur confiance en Dieu.

Leurs persécuteurs croyaient faire une terrible menace en ajoutant qu'ils ne permettraient pas aux trois Français de retourner au Siam. Or, cette menace était l'assurance la plus

douce qu'il fût possible de leur donner : ils espéraient bien, si on les retenait à Formose, pouvoir profiter d'un changement dans le gouvernement pour entrer en Chine.

Pendant deux mois, on continua à leur faire la guerre : on épiait leurs démarches, on s'informait de tout ce qui les regardait, on pénétrait dans leurs chambres sous différents prétextes ; on vint même une fois visiter leurs coffres et leurs effets, et ils les montrèrent « avec tant de simplicité et d'assurance que cela seul devoit persuader tout le monde » de leur réel dénuement.

Ils gardaient d'ailleurs une parfaite paix du cœur et comprenaient mieux que jamais les raisons de cette pauvreté évangélique que Notre-Seigneur impose à ses apôtres.

Pallu, en particulier, jouissait d'un calme profond, et il avait « dans la Chine plus de paix et de tranquillité et de repos intérieur qu'au séminaire » (1). Au témoignage de M. Maigrot, sa ferveur, son zèle, sa charité envers le prochain grandissaient encore, en même temps que sa résignation à la volonté de Dieu et son assiduité à la prière : « son entière application étoit cette union intime avec Dieu qui fait les « saints » ; il employait presque toutes ses journées à l'oraison et à la lecture des Saintes Ecritures : il croyait (ainsi qu'il le disait souvent en confidence) que Dieu, en permettant cette espèce de solitude dans laquelle il vivait à Formose, avait voulu lui donner le loisir de se préparer à la mort, car les affaires difficiles qui l'avaient occupé depuis vingt-cinq ou trente ans ne lui avaient pas permis jusque-là de penser autant qu'il l'eût voulu à l'éternité : il fit une confession générale et passa en revue les principales actions de sa vie pour être prêt à rendre ses comptes quand le Maître les lui demanderait (2).

Il trouvait aussi le temps d'écrire à Paris, à Ayouthia, à Rome.

Aux missionnaires d'Ayouthia, il envoyait « un projet de « rénovation dans l'esprit apostolique » et leur recommandait la lecture des décrets du Concile de Trente (3), du *Caté-*

(1) Lettre de Pallu aux Directeurs S. M.-E. (de Formose, 20 déc. 1683). A. M.-E., vol. 106, p. 221. Nous empruntons à cette lettre les quelques détails qui suivent dans le texte.

(2) A. M.-E., vol. 426, p. 394.

(3) Il y avait déjà plus d'un siècle que le Concile de Trente était terminé (1545-1563) ; l'Eglise de France avait reçu ses décrets dans ses

chisme du même concile (1), du rituel romain (2), voire des *Aphorismes* de Corvinus (3); c'est que lui-même venait de faire cette lecture pour son compte et en avait perçu la grande utilité. Non content de recommandations générales, il se faisait une joie d'« écrire à tous les particuliers ».

Il signalait aux Directeurs de Paris une autre de ses récentes lectures, très profitable aux missionnaires, celle des *Paraphrases des Psaumes* de Rainerius (4); mais surtout il leur donnait des nouvelles des missions et des missionnaires et leur prodiguait les conseils pour le choix des futurs vicaires apostoliques, comme pour l'affermissement du Séminaire et de la Procure : sa lettre se termine par des salutations charmantes de simplicité : « Je vous embrasse tous dans la sainte dilection de Nostre-Seigneur Jesus Christ, Messieurs et tres chers « freres... Je salue pareillement tous les autres directeurs du « Séminaire... Je vous recommande M... Je salue aussi de « tout mon cœur MM... et generalmente tous les amis du « Seminaire et de nos missions..., je leur demande part à tous « leurs sacrifices et saintes prières ». On croirait entendre saint Paul à la fin de l'une de ses épîtres.

Pallu ne pouvait oublier de mettre la Propagande au courant de son dernier voyage (5) : il lui disait donc, le 28 décembre, pourquoi il avait tenu à tenter la pénétration de la Chine et comment il avait été détourné vers Formose ; mais, à cette date, il pouvait ajouter qu'il avait enfin l'assurance de pouvoir aborder le sol chinois, car il avait obtenu du général en chef un passe-port en règle pour se rendre en Chine, en qualité de père des chrétiens qui y résident.

En effet, les missionnaires avaient continué leurs efforts pour obtenir cette pièce ; ils ne connurent d'abord que des

différents conciles provinciaux et, plus solennellement, dans son Assemblée Générale de 1615, mais l'autorité civile ne les reconnut jamais officiellement.

(1) Catéchisme édité par une commission de théologiens, sous la direction de saint Charles Borromée et publié en 1566.

(2) Édité par Paul V, en 1614.

(3) Corvinus de Belderen, professeur de droit à Mayence, publia en 1642, *Digesta per aphorismos strictim explicata*.

(4) Il s'agit de l'ouvrage de Raynier Snoy *Psalterium paraphrasibus illustratum*, Lyon, 1538, réimprimé sous le titre de *Paraphrasis perspicua in omnes Davidis psalmos*.

(5) Lettre du 28 décembre 1683. A. M.-E., vol. 403, pp. 17-27. Launay, *Lettres*, t. II, p. 160, sq.

échecs : un mandarin, sur qui ils comptaient, fut déplacé à l'improviste ; deux chrétiens présentèrent la demande de Pallu à un des principaux officiers, mais celui-ci ne voulut pas se faire leur introducteur près du général. Heureusement, un autre officier, plus hardi et plus accessible à l'éloquence de « trente pataques » que les missionnaires lui promirent, malgré leur extrême pauvreté, osa présenter le placet au mandarin en chef, et celui-ci, contre toute attente, ne fit aucune difficulté pour accorder aux trois Français la permission qu'ils sollicitaient (24 décembre) ; les missionnaires reçurent leur passe-port en bonne et due forme le jour même de Noël : ils y étaient désignés comme les pères des chrétiens de la Chine et ils étaient autorisés, eux et leurs gens, à passer en cet Empire (nommément dans le Fo-kien), pour les assister.

Ainsi, par un retour de bonne fortune inattendu, Pallu voyait les Tartares lui ouvrir la Chine, et précisément dans son propre vicariat, et en cette qualité de « père des chrétiens » qui définissait si bien sa mission ! (1).

Trouver un vaisseau pour la traversée fut facile, car il y en avait un grand nombre qui assuraient les communications entre Formose et Amoï. Toutefois, le temps étant très mauvais, les missionnaires ne purent s'embarquer que le 6 janvier 1684.

Ils subirent encore quelques petites avanies. D'abord, un serviteur, qu'ils avaient amené du Siam, s'était enfui le 1^{er} janvier sans qu'il fût possible de le retrouver ni d'en engager un autre ; or ses services eussent été bien précieux dans un bateau surchargé, où cent cinquante passagers, sans compter l'équipage, devaient se contenter pour leur cuisine de deux petits fourneaux dont ils se servaient à tour de rôle. Puis on leur chercha noise pour la place qu'ils occupaient, pour un chrétien qui les accompagnait en armes...

Enfin on leva l'ancre le 9 janvier, vers midi. Le premier jour, on fit escale, au bout de quatre lieues, pour le visa des passeports. Le lendemain, le navire s'avança jusqu'aux îles des Pêcheurs et s'y attarda un jour entier. Le 12, vers le soir, on mit le cap sur l'île d'Amoï (2), et l'on y arriva le 13 à la pointe du jour.

(1) Pallu voyait la main de la Providence dans la série des événements qui aboutissait à son entrée en Chine (Lettre à M. de Croissy, A. M.-E., vol. 106, p. 225, Launay, *Lettres*, t. II, p. 313).

(2) Maignot écrit Emoui. Sur cette île, voir Madrolle, *Chine du Sud*, p. 86.

La ville avait bien souffert des dernières guerres : le prince de Formose s'en était emparé au commencement de sa révolte, puis il l'avait perdue en 1680 et l'avait quittée après avoir incendié son palais ; les Tartares y étaient alors entrés pour la piller. Cela n'empêchait pas Pallu et les siens d'admirer la sécurité de sa rade, l'une des meilleures d'Extrême-Orient et de lui prédire de brillantes destinées si le gouvernement y donnait la liberté du commerce.

A peine au port, l'Evêque envoya le chrétien qui l'avait accompagné chercher une maison dans la ville : mission difficile à cause du grand nombre d'immigrants que les bateaux débarquaient continuellement. Quand un asile fut enfin trouvé, il survint un autre ennui : le capitaine du vaisseau ayant dénoncé l'arrivée des étrangers au gouverneur de la ville, celui-ci leur fit demander un répondant ; les missionnaires furent obligés de lui avouer que, ne connaissant personne, ils ne pouvaient désigner aucun citoyen qui fût leur caution et en même temps ils lui firent parvenir leur passe-port ; pour ce soir-là, le gouverneur leur permit de quitter le vaisseau et de loger dans la maison qu'ils avaient retenue, puis, le lendemain, ils les renvoya au général qui avait accordé le passe-port et qui, de Formose, était venu s'établir à Amoï : Sigo Yâ leur donna pleine liberté.

C'était le 14 janvier 1684 : pour la première fois un évêque, vicaire apostolique, mettait le pied sur le sol chinois !

CHAPITRE XX

EN CHINE. LA MORT (1684)

« Peu de temps après » (1) son arrivée à Amoï, Pallu envoya M. Leblanc à Canton, avec la mission d'y prendre les ornements d'église, les livres et autres objets qu'il avait confiés pour plus de sûreté aux vaisseaux du Roi de Siam, quand il avait quitté Ayouthia : le missionnaire toucherait en même temps la somme de deux mille écus que Phra-Naraï avait fait apporter pour l'Evêque par son ambassadeur (2) et qui serait si précieuse dans le dénuement où l'on se trouvait.

D'autre part, il dirigea M. Maigrot vers Fo-gan où habitaient quelques chrétiens, car il ne faut pas l'oublier : la Chine comptait déjà quelques petites chrétientés, créées et desservies par des religieux jésuites, dominicains, augustins, franciscains.

Pallu acceptait donc de rester à Amoï, malgré son âge, malgré sa fatigue, malgré son ignorance de la langue, avec l'unique secours d'un ou deux pauvres chrétiens qui l'avaient accompagné : il habitait une minuscule chambre affreusement incommode, mais il oubliait son délaissement en priant de toute son âme pour le succès des missions pour lesquelles il se privait de ses deux compagnons.

Cependant il ne demeura pas longtemps dans cet isolement : M. Leblanc, ayant rencontré sur sa route le dominicain Mahino, missionnaire à Tchang-Tchéou, lui avait appris la présence du prélat, et le religieux s'était empressé de se rendre à Amoï pour le saluer et recevoir sa bénédiction : il invita même l'Evêque à venir à sa propre résidence, et Pallu, ayant accepté cette hospitalité qui s'offrait (3), quitta l'île d'Amoï et

(1) Le récit de cette dernière période de la vie de Pallu et de sa mort est dû à M. Maigrot. A. M.-E., vol. 424, pp. 393-403.

(2) V. p. 431, n. 4.

(3) L'hospitalité des Dominicains ne fut pas simplement aimable,

passa sur le continent ; on eut vite franchi la distance qui sépare l'île de Tchang-Tchéou, et qui est d'environ une demi-journée ; le 27 janvier, en la fête de saint Jean Chrysostome, Pallu parvenait à la maison des dominicains et disait dans leur église la messe du Saint (1), « plein de joie et de consolation « de se voir enfin dans la terre ferme de la Chine ». Ses hôtes lui montrèrent beaucoup de respect et de prévenances ; ils mirent à son service leur expérience consommée des usages chinois : « sans eux, disait Pallu, nous n'aurions même pas su « où mettre le pied » (2).

Les chrétiens connurent bientôt l'arrivée de leur père et s'empressèrent autour de lui ; l'évêque baptisa donc « quelques catéchumènes », puis il donna le sacrement de confirmation à tous les fidèles.

En même temps, constant dans ses habitudes de travail exact, il s'informait avec soin de l'état de la mission et rédigeait ses observations en des mémoires qui provoqueraient plus tard l'émerveillement de Maigrot par la netteté et l'abondance des renseignements, comme par la sûreté des décisions proposées.

Mais que lui servirait de bien connaître la Chine, s'il ne se maintenait fermement en relation vitale avec la France ? Si loin qu'il allât, il désirait que les vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales pussent le suivre et que le Roi voulût bien le soutenir de ses subsides, et c'est pour cela que, du lointain Fo-kien, il écrivait à Louis XIV, et à ses ministres, MM. de Croissy et Colbert, et aux Directeurs de la Compagnie (3) : leur ayant rappelé les intérêts religieux de sa mission, il met-

elle fut déferente à l'égard de l'Administrateur Général et de la Mission spéciale qu'il avait à remplir : le Père Fr. Varo, vicaire provincial, avait, avant même l'arrivée de Pallu, publié un écrit pour recommander la prestation du serment exigé par le Saint-Siège ; dès que Pallu fut en Chine, il s'empressa de formuler ledit serment et de faire pleine soumission, en son nom comme au nom de ses religieux, aux ordres de Rome (Lettre de Pallu à la Propagande, du 20 septembre 1684, A. M.-E., vol. 403, p. 53, Launay, *Lettres*, t. II, p. 168).

(1) Peut-être Pallu vit-il là une coïncidence providentielle. Saint Jean Chrysostome n'était-il pas mort dans un lointain exil ?

(2) Lettre à la Propagande, du 29 septembre 1684. A. M.-E., vol. 403, p. 69. Launay, *Lettres*, t. II, p. 173.

(3) Les lettres à Croissy et Colbert ont été conservées A. M.-E., vol. 601, pp. 225 et 229 ; elles sont datées respectivement du 25 et du 26 mars 1684. A la date où Pallu écrivait cette dernière lettre, il ignorait la mort de Colbert, survenue le 6 sept. 1683.

tait en valeur aussi sa signification nationale et il faisait appel à leur amour-propre ; enfin, il ajoutait des renseignements pratiques : on prêtait aux Tartares l'intention d'ouvrir au commerce libre l'île d'Amoï et il importait que la France y vînt prendre sa place (1).

Pallu resta trois mois à Tchang-Tchéou. « Vers la fin du « carême » (en 1684, le carême se terminait le 1^{er} avril), il fut atteint de la maladie qui l'emporterait au tombeau : une faiblesse générale, suite de ses labeurs et de ses privations, qui montrait que les sources mêmes de la vie étaient atteintes. Il ne voulut pas pourtant rappeler ses missionnaires près de lui : il écrivait à M. Maigrot qu'il était indisposé, mais il lui demandait aussi de ne pas se mettre en peine de cette fatigue (2) ; loin de prier son compagnon de revenir vers lui, c'est lui, au contraire, qui se proposait d'aller le retrouver. Il se mit donc en route et se rendit d'abord à Tsiouen-Tchéou, qui est à trois journées de Tchang-Tchéou ; là, il s'arrêta quelque peu, puis, vers le 12 juin, atteignit la capitale, Fou-Tchéou-Fou.

Quand il l'eut dépassée, il trouva ses deux missionnaires qui allaient au devant de lui, car M. Leblanc, ayant rempli sa mission à Canton, avait rejoint M. Maigrot à Mo-yang, où ce dernier exerçait alors son apostolat, et venait avec lui retrouver son chef.

Tous deux étaient bien heureux de le revoir, après quatre mois d'absence, mais qu'il leur apparaissait changé et affaibli ! (3) Dans ce tempérament ruiné, toutefois, l'âme montrait qu'elle peut toujours être « maîtresse du corps qu'elle anime » (4) : son esprit gardait toute sa vigueur, toute sa facilité à s'appliquer aux affaires ; et même, domptant son mal, il pliait son organisme aux derniers services qu'il en atten-

(1) La première ambassade française en Chine eut lieu en 1698-1700. Cf. Pelliot, *L'origine des relations de la France avec la Chine*, T. J.-S., 1930.

(2) Les indications médicales du journal sont fort imprécises : s'agirait-il d'artério-sclérose ?

(3) Le *Journal* de Maigrot ne dit pas comment se manifestait cette faiblesse.

(4) Ce mot sur « le valeureux comte de Fontaines », Bossuet le prononcera (10 mars 1687) dans le temps même où Fénelon célèbrera « cet homme simple et magnanime » qu'était Pallu, avec sa « vieillesse prématurée » et son « corps vénérable courbé... sous le poids... de ses pénitences et de ses travaux » (6 janvier 1687). V. *supra*, p. 380.

daît : écrire, vaquer aux fonctions du ministère ; il n'empruntera la plume de M. Maigrot que pour ses toutes dernières lettres, et il officiera jusqu'au dimanche qui précédera immédiatement sa mort.

Cependant, il était sage qu'il pourvût aux besoins de sa Mission après sa mort ; aussi, le 23 et le 24 juillet, rédigea-t-il deux feuilles de pouvoirs, l'une et l'autre au nom de M. Maigrot : par la première (1), il nommait ce missionnaire son provicaire pour les quatre provinces du Fo-kien, du Kiang-si, du Hou-kouang (2) et du Tché-kiang, ou de tout autre territoire que la Propagande lui laissait si elle avait démembré son Vicariat ; par la seconde, il le faisait son successeur dans l'Administration générale de la Chine.

S'il accordait ainsi toute sa confiance à M. Maigrot, ce n'était pas seulement parce que M. Leblanc s'était de nouveau éloigné pour le service des chrétiens disséminés à travers l'immense province, c'était aussi et surtout à cause des qualités d'intelligence et de volonté du docteur de Sorbonne : n'avait-il pas écrit précédemment à Paris que M. Maigrot était « un « sujet admirable », le premier à présenter à l'épiscopat, et « docteur meritissimus » ? (3).

Ces précautions étant prises, Pallu pouvait continuer à se livrer au ministère sacré : il se rendait souvent dans les bourgades voisines, en compagnie d'un dominicain, lequel, connaissant bien le pays et sa langue, lui était un guide plus utile que n'aurait été M. Maigrot, et il administrait le sacrement de confirmation à ceux qui ne l'avaient pas encore reçu. C'est ainsi qu'il partit de Mo-yang vers le 12 septembre pour se rendre à trois lieues plus loin dans la petite ville de Fo-gan où s'élevait la plus ancienne église que les Dominicains eussent possédée en Chine, et où les chrétiens l'appelaient de leurs vœux depuis longtemps ; lui-même désirait ardemment d'y aller, et même, sentant ses forces décliner, il avait déjà pressé M. Maigrot de tout disposer pour son voyage ; mais certaines circonstances l'avaient retardé.

(1) A. M.-E., vol. 403, p. 45.

(2) Samson, dans ses *Cartes Générales*, Paris 1666, carte 15, écrit Chuquam. Cette province correspond aux provinces actuelles du Hou-Pé et du Hou-Nan.

(3) Lettre aux Directeurs S. M.-E., vol. 106, p. 221. De fait, le 7 février 1687, M. Maigrot fut nommé par Innocent XI, vicaire apostolique du Fo-Kien. Il mourut à Rome en 1730.

Il resta à Fo-gan un mois, n'ayant plus guère de force que pour dire la messe et réciter son office.

Vers la fin de septembre, il manda M. Maigrot pour arrêter avec lui certaines décisions plus importantes et pour se servir de sa main dans la rédaction de ses dernières lettres, car il s'affaiblissait de jour en jour, et, s'il sentait vivement le besoin de dire ses ultimes pensées à tous ceux qu'intéressait sa Mission, il ne pouvait déjà plus les écrire.

Il dicta d'abord deux messages latins longs et graves à l'adresse de la Propagande (20 et 29 septembre) (1).

Il venait d'apprendre indirectement (2) une douloureuse nouvelle : la Propagande avait, à son insu, démembré le territoire de sa Mission, en attribuant quatre provinces à l'évêque d'Argolis (fra Bernardino) et les cinq autres au nouvel évêque de Béryste ; elle laissait à Pallu l'administration générale de la Chine (3). Quelle idée avait motivé ces modifications dans les attributions du Vétéran des Missions ? Se défiait-on de lui ? Voulait-on le punir des avances qu'il avait faites aux jésuites, en conséquence de l'attitude de Louis XIV ? Se proposait-on, tout simplement, de le décharger d'une responsabilité trop lourde ? En tout cas, la mesure, connue par voie détournée, peinait beaucoup le Vicaire Apostolique et il le disait loyalement à la Congrégation ; ce n'était point, d'ailleurs, sa personne qu'il voyait compromise ; mais son action : quelle autorité lui restait-il ? Comment pourrait-il exiger l'obéissance aux décrets de Rome, si l'on venait à connaître sa disgrâce ? L'évêque d'Argolis, qui n'avait pas encore pénétré dans son territoire, ne se montrait-il pas déjà disposé à accorder un délai pour le serment aux religieux de son ordre, les franciscains ?

Pallu, comprenait très bien la nécessité d'un morcellement de cet immense vicariat de neuf provinces qui lui avait été primitivement confié ; si la Propagande se rendait à ses vues, elle en ferait trois vicariats : l'un serait constitué par le Fokien et le Tché-kiang et lui serait laissé à lui, Pallu ; le second

(1) A. M.-E., vol. 403, pp. 53-66, 69-95. Launay, *Lettres*, t. II, pp. 163 et 172.

(2) Par un bref adressé au nouvel évêque de Béryste. Launay croit qu'il s'agit de Mgr Jean-François de Nicolais à Leonissa, Franciscain, qui fut vicaire apostolique du Hou-Kouang, *Lettres*, t. II, p. 164, n. 1.

(3) V. le texte de ce décret de la Propagande (en Italien) A. M.-E., vol. 276, p. 284.

comprendrait le Kiang-si et le Hou-kouang, où les chrétientés étaient déjà nombreuses ; au troisième enfin appartiendraient le Kouang-toung et le Kouang-si avec les trois autres provinces qui n'avaient point encore été évangélisées. Il se rendait bien compte de l'affaiblissement de sa santé ; aussi demandait-il que le Saint-Siège lui donnât un coadjuteur.

Il mettait la Congrégation en garde contre l'extension des pouvoirs de l'évêque d'Argolis : envoyé en Extrême-Orient pour ordonner les évêques récemment nommés par le Pape (1) et seconder Pallu dans son administration, comment se comporterait-il, s'il recevait un vicariat de quatre provinces, si même il était (comme il le disait) le successeur désigné de Lopez dans les six provinces septentrionales ? N'avait-il pas déjà montré par son humeur chagrine qu'il était plus fait pour la vie solitaire que pour la direction d'une chrétienté ? (2). Pallu connaissait un religieux bien digne de succéder à Lopez, du moins dans une moitié de son vicariat, un religieux éminent en vertu et en science, très averti des choses de Chine, y étant missionnaire depuis trente-cinq ans, très versé dans la connaissance de la langue populaire comme de la langue mandarine, toléré même par les édits royaux de bannissement, c'était François Varo, dominicain : la Propagande ferait une œuvre digne d'elle en l'instituant évêque et en le donnant comme coadjuteur à Mgr Lopez (3) ; elle pourvoirait alors à sa pension, car les Dominicains missionnaires en Chine étaient très pauvres.

L'Evêque tourangeau souhaitait que la Sacrée Congrégation se désignât dans les missions un correspondant unique (l'Administrateur ou un autre) et se fît renseigner par lui : obligé de se placer à un point de vue général, cet agent éviterait les divergences qui naissent souvent des intérêts particuliers. Les Cardinaux devraient aussi interdire le particularisme religieux ou politique des religieux : est-ce qu'il n'y en avait pas (franciscains et augustins) qui prétendaient n'obéir aux

(1) Deydier, de Bourges, Lopez.

(2) On pouvait reprocher à Pallu d'avoir lui-même demandé Fra Bernardino pour évêque. Il répondait qu'il ne l'avait demandé que pour une mission très limitée, puis qu'il y avait été moralement contraint par le reproche qu'on lui faisait, à Rome même, de n'admettre que des Français dans sa mission.

(3) De fait la Propagande exauça le désir de Pallu le 20 mai 1686. V. son décret dans *D. H.*, I p. 132.

ordres du Saint-Siège qu'après le *placet* du Roi Catholique ? (1). Du reste, les religieux se montrent moins aptes que les séculiers à la formation du clergé indigène, car, s'ils trouvent dans leurs missions un sujet remarquable, ils l'agrègent aussitôt à leur ordre et ne laissent pour « l'ordre de saint « Pierre » (c'est ainsi qu'ils appellent le clergé séculier) que les sujets les moins capables ; il importe donc que des missionnaires séculiers soient adjoints aux Vicaires Apostoliques réguliers et les fils de Pallu sont tout prêts à cette collaboration.

Quelle était l'attitude des religieux des divers ordres à l'égard des décrets de la Propagande ? Si les dominicains se soumettaient sans réserve, le P. Irigoyen, jésuite, missionnaire à Fou-Tchéou-Fou n'avait voulu ni accepter les ordres du Saint-Siège, ni reconnaître Pallu comme vicaire apostolique du Fo-kien ou comme administrateur général de la Chine. Au mois de juin, quand l'Evêque était venu jusqu'à la capitale, il s'en était éloigné lui-même pour ne pas le rencontrer, au grand scandale des chrétiens ; heureusement, ses confrères se montraient plus obéissants : le P. Turcotti (2), en résidence à Canton, s'était empressé de faire le serment entre les mains de Maigrot, le Père Visiteur et le Père Verbiest (3), après quelque hésitation, avaient déclaré par écrit leur complète soumission ; quant au vice-provincial de la vice-province de Chine, il n'avait pas encore fait connaître ses sentiments. Les franciscains essayaient de tenir une voie moyenne : ils reconnaissaient bien l'autorité de Pallu et les décrets de la Propagande, mais ils se refusaient au serment tant qu'ils ignorent si le gouvernement espagnol le leur permettait. Les augustins, plus radicaux, n'admettaient aucun décret. Chose plus grave : franciscains et augustins accablaient les dominicains de leurs critiques et leurs reproches avaient déjà ébranlé quelques-uns de ces Pères.

Constater le mal était bien, le guérir serait mieux. Quel remède proposait donc Pallu ? Comme les religieux prétex-

(1) Dans le *Sommaire* qu'il imprime en tête de cette lettre, Launay s'est trompé ; il écrit « les Franciscains et les Augustiniens se refusent à prêter serment ». Or Pallu dit simplement ici que, nonobstant les décrets apostoliques et le décret du serment lui-même, ces religieux veulent reconnaître au roi d'Espagne un droit sur les Missions.

(2) Charles Turcotti, missionnaire dans le Kouang-Tong, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou en 1701, mort en 1706.

(3) Provincial de la province Japon-Chine.

taient souvent ne pouvoir obéir aux injonctions des Vicaires Apostoliques sans l'aveu de leurs provinciaux, lesquels résidaient à Manille et ne pouvaient être avertis des difficultés et faire parvenir leurs solutions que plusieurs années après, à cause de la lenteur des communications, il proposait à la Congrégation de déterminer que ces religieux missionnaires devraient désormais se borner à consulter, pour les affaires de la mission, leurs supérieurs locaux : ainsi il n'y aurait plus occasion à ces délais interminables dans lesquels se réfugiait leur mauvaise volonté.

A côté de ces graves questions, il y en avait d'autres qui l'étaient moins : c'étaient des divergences accidentelles dans l'administration des sacrements, divergences qui provenaient de la variété des rituels en usage parmi les missionnaires, chaque ordre religieux ayant le sien et le tenant pour le meilleur ou tâchant d'adapter les rites catholiques à la mentalité orientale (1) ; cette bigarrure était-elle à conserver ? La Propagande ne pourrait-elle ramener tous ses missionnaires à l'unité liturgique ?

Plus important était le problème de l'accession des Chinois au sacerdoce ; jusqu'alors les missionnaires n'avaient rien fait dans ce sens, mais encouragés par leur expérience du Tonkin et de la Cochinchine, Pallu et les siens étaient bien décidés à réaliser en Chine la fin première de leur société : le sacerdoce indigène.

L'évêque exposait ensuite la question des *rites chinois*. Il n'avait pas eu à s'en occuper officiellement jusqu'alors, mais il y était amené, en cette année 1684, parce que, dans son Vicariat, dominicains et franciscains d'un côté, jésuites de l'autre, se livraient à d'âpres discussions. On sait de quoi il s'agit : est-il permis à des chrétiens chinois de pratiquer certaines cérémonies (spécialement à l'égard des morts), de conserver certaines manières de parler de leurs compatriotes restés païens ? ces cérémonies, ces paroles ont-elles une portée religieuse ? n'ont-elles qu'une valeur civile ? Les dominicains leur accordaient une signification religieuse, et, parce que entachées de paganisme, les interdisaient à leurs fidèles ? Les jésuites les considéraient comme des manifestations civiles de

(1) Par exemple, convient-il de faire les onctions du baptême, de la confirmation, etc., avec la main ? Faut-il les faire, pour plus de décence, avec un pinceau ou un linge ? Doit-on célébrer la messe la tête couverte ou découverte ?

respect, et les permettaient aux leurs. De ces divergences découlaient de regrettables discussions et de plus regrettables désaccords dans la conduite pratique des chrétiens, puisque ce qui était toléré dans une chrétienté était interdit dans une autre (1). Que conseillait Pallu à la Propagande ? Bien qu'il incline vers l'opinion dominicaine, il demande aux Cardinaux de provoquer une enquête : que des missionnaires des deux parties soient invités à présenter à Rome leurs arguments, et que Rome décide (2).

Une autre difficulté venait pour la mission de la mauvaise répartition des missionnaires : les jésuites avaient des districts immenses pour très peu de sujets et ils ne pouvaient suffire à visiter leurs chrétientés ; au contraire les dominicains étaient trop nombreux en des régions peu étendues : Pallu n'osant de lui-même modifier le statut territorial des uns ni des autres, demandait aux Cardinaux de lui prescrire une ligne de conduite.

La lettre se terminait par une réponse aux plaintes de Mgr d'Argolis. « Si je l'ai offensé, concluait l'évêque, je prie « Dieu de me garder assez longtemps en vie pour que vos « Eminences puissent me punir, car il m'est plus facile de « subir une peine ici-bas que de m'exposer à la colère de « Dieu là-haut ; ou plutôt je prie vos Eminences et le Dieu « de miséricorde de me pardonner..., car « bientôt je plierai « ma tente » (3), comme m'en avertit l'extrême faiblesse de « mon corps ».

Si le Vicaire Apostolique sentait ses forces physiques décli-

(1) Le problème n'est pas tel que des missionnaires le puissent traiter à la légère : il s'agit de la pureté du dogme et de morale catholiques, il s'agit de ne rien mêler de superstitieux à la foi ; mais il n'est pas facile à résoudre, et les lettrés chinois eux-mêmes ne sont pas d'accord pour décider si les rites en cause ont un caractère religieux ou civil.

(2) Si Pallu posait pour la première fois, en 1684, la question des rites chinois, d'autres missionnaires l'avaient portée avant lui au Saint-Siège, mais les réponses des Papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX, n'avaient pas terminé la discussion ; celle-ci se prolongerait encore pendant tout le vicariat de M. Maigrot et au-delà, puisque Benoît XIV n'y mettrait fin qu'en 1744 par la bulle *Omnium sollicitudinum*, qui consacrait la position dominicaine, devenue celle de la Société des Missions Etrangères. Cf. dict. Théol., art. *Chinois (rites)*, avec une bonne bibliographie. Aux A. M.-E., les vol. 279, 280, 461 à 469, 493 sont tout entiers consacrés à cette controverse.

(3) Pallu a écrit : « Velox est enim depositio tabernaculi mei », c'est le mot de saint Pierre, dans sa 2^e Ep., 1, 14.

ner, il gardait une étonnante présence d'esprit : dans ces deux longues lettres que nous venons d'analyser, pas un fléchissement de sa pensée, pas une hésitation de sa volonté, tout y est clair, net, comme aux jours de sa pleine vigueur.

Après avoir fait rédiger pour la Congrégation ses derniers rapports, Pallu pensa qu'il avait un adieu à envoyer à toutes les personnes qui l'avaient encouragé, soutenu, aimé. De là, huit très belles lettres, où s'exprime et s'épanche le meilleur de son âme. Ces lettres sont datées de Fo-gan, 7 octobre 1684, mais cette date doit être un peu conventionnelle : il est vraisemblable qu'elles n'ont point été écrites le même jour. Au Pape (1), il disait la reconnaissance des Chinois pour l'honneur que leur faisait le Saint-Siège en leur envoyant un évêque qui pût les confirmer et élever quelques-uns d'entre eux au sacerdoce ; après quelques observations sur la situation religieuse, l'idée de la mort revenait : « Très Saint-Père, j'ai accompli autant que je l'ai pu l'œuvre (2) que le Siège Apostolique m'a confiée ; je ne l'ai point fait avec la diligence et la perfection que je désirerais, mais je demande pardon à Dieu, père des miséricordes, pour toutes mes négligences, mes ignorances, mes fautes, en ce temps surtout où je sens la mort toute proche... Une pensée me console en mourant, c'est de mourir dans la foi catholique et pour le service du Siège Apostolique ». Il avait un souvenir pour M. Tronson, le supérieur de Saint-Sulpice : ne fallait-il pas lui donner des nouvelles des prêtres qu'il avait confiés à Pallu (3), resserrer les liens d'amitié que l'on avait avec lui et avec sa société, et se recommander à ses prières ? « Il y a plus de cinq mois que je me sens attaqué d'une faiblesse qui ne finira, je crois, qu'avec la vie... Adieu, Monsieur et très cher ami, priez Dieu pour le repos de mon âme, afin qu'après avoir été amis sur la terre nous le soyions dans le ciel pour l'éternité » (4).

Pallu n'écrit-il pas une dernière fois à Louis XIV ? Le roi de France pouvait être trop bienfaisant aux Missions pour

(1) A. M.-E., vol. 403, p. 128. Launay, *Lettres*, t. II, p. 185.

(2) Cet « opus... consummavi » s'inspire de saint Jean, XVII, 7 : « opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam ».

(3) MM. de l'Espinasse, Lefebvre, de Mondory.

(4) A. M.-E., vol. 106, p. 261. Launay, *Lettres*, t. II, p. 187. Nous n'analysons pas dans le texte la lettre de Pallu à Mgr Favoriti, A. P. *Indie Orientali e Cina dal 1681 al 1684. Scrittura referite nei Congressi*, vol. 3, fol. 389. Launay, *Ibid.*, p. 188.

qu'on négligeât d'attirer encore son attention sur ceux de ses sujets qui avaient porté jusqu'en Extrême-Orient le bon renom de l'Eglise et de la France, sa fille aînée. Les fonctions d'Administrateur Général de la Chine n'établissaient-elles pas l'un d'eux « au-dessus de tous les autres évêques, avec plus « d'autorité que celle des primats, des nonces et des légats ? » Celui qui dictait ces lignes n'avait même pas la pensée de s'enorgueillir de ce qu'il était préposé à la vie spirituelle de trois ou quatre cent millions d'âmes ; mais il voulait que le Roi tînt compte de l'honneur qui en résultait pour la nation (1).

Pallu ne pouvait se contenter de ces lettres officielles aux représentants de l'autorité religieuse et de l'autorité civile : il lui restait à prendre congé de ses amis les chers confrères des Missions Etrangères, et à leur donner les suprêmes conseils qui résumeraient sa longue expérience ; cette fraternelle pensée lui inspira quatre lettres à M. de Brisacier, à M. Fermanel, aux Directeurs du Séminaire, enfin à Laneau.

La première est encore une lettre d'affaires, car elle répond point par point à un message de M. de Brisacier ; ce n'est qu'à la dernière ligne que la sensibilité de l'évêque se manifeste discrètement : « Adieu pour la dernière fois ; je vous embrasse « de tout mon cœur et suis tout à vous et à nos chers amis » (2).

Auprès de M. Fermanel qui a toujours été l'ami le plus intime, le Vicaire Apostolique s'épanche davantage : « Une des « meilleures nouvelles que j'ay apprises depuis mon départ « de France c'est ce qu'on m'a mandé que vous continuez « avec une application infatigable à avancer et perfectionner « l'ouvrage pour lequel la divine Providence nous a unis, « il y a longtemps, et je ne puis guère, en mourant, avoir « de pensée qui me console davantage... » Si l'œuvre des missions a ses épreuves, elle a aussi ses raisons d'espérer : « Pensons à l'état des choses, quand les premiers ouvriers « sont partis de France, et comparons-le à celui où nous nous « trouvons aujourd'hui et nous connoissons les miséricordes « du Seigneur ». Enfin la lettre se termine par ces mots : « Je me meurs et suis tout à vous » (3).

La lettre aux Directeurs est plus émouvante encore par le ton confiant et l'accent de charité : « ...De peur d'estre surpris

(1) A. M.-E., vol. 106, p. 229. Launay, *Ibid.*, p. 316.

(2) A. M.-E., vol. 106, p. 241. Launay, *Lettres*, t. I, p. 382.

(3) *Ibid.*, pp. 245 et 385.

« et de mourir sans vous donner les dernières marques de
 « mon affection, ...je vous fais écrire cette lettre pour vous
 « assurer qu'à la vie et à la mort je suis et serai éternellement
 « uny de cœur avec vous ».

Et voici que la pensée s'attendrit : on croirait lire les exhortations de saint Jean à la charité : « ...Si j'avois une chose
 « à vous recommander, ce seroit l'union et la charité entre
 « vous et les vicaires et missionnaires apostoliques.

« Tant que la charité sera dans la Mission, tout ira bien.
 « Ce sera le principal objet de mes prières et de mes vœux
 « quand je serai devant Nostre-Seigneur, si je suis assés heu-
 « reux d'obtenir le pardon de mes pechez ; j'espère des mise-
 « cordes du Seigneur qu'il ne nous abandonnera point, ...et,
 « s'il est pour nous et avec nous, *quis contra nos ?* (1) Faisons
 « en sorte, mes chers frères, qu'il y soit de telle manière que
 « rien ne nous en sépare, ni la pauvreté, ni les dangers, ni
 « les croix, ni les oppositions... » (2). Ces recommandations
 n'étaient pas de la littérature : Pallu savait par expérience
 que pauvreté, dangers, croix, oppositions étaient autre chose
 que des mots pour un missionnaire.

A Laneau, Pallu a encore maintes recommandations à faire,
 il les fera donc, car il faut pourvoir jusqu'au bout aux besoins
 de la Mission. Mais auparavant il a écrit ses ultimes confi-
 dences : ...« Comme je suis atteint d'une maladie dont l'on
 « meurt, sans presque s'en apercevoir, je prévins de deux
 « ou trois mois le départ des vaisseaux, de peur d'être sur-
 « pris et de manquer à vous donner ce dernier témoignage
 « de mon affection.

« Si je le pouvois faire de ma main, je le ferois avec joie,
 « mais mon infirmité, qui n'est qu'un grand épuisement et
 « une défaillance de nature, ne me le permet pas.

« Je souhaiterois pareillement pouvoir écrire à tous nos
 « chers frères, pour leur témoigner l'union de cœur et l'in-
 « clination que je veux toujours avoir avec eux, jusque dans
 « l'éternité, et, ne pouvant satisfaire en ce point à mon désir,
 « je vous prie de les embrasser tous de ma part et les exhorter
 « à la paix, à l'union, à la charité, à la patience, au cou-

(1) La pensée de Pallu, si proche de saint Jean, quelques lignes plus haut, se montre maintenant toute nourrie de saint Paul, Rom. VIII, 31.
 « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? 35. Qui nous séparera
 « de la charité du Christ ? la tribulation ? l'angoisse ? la persécution ?
 « la faim ? la nudité ? le danger ? le glaive ? ».

(2) A. M.-E., vol. 106, p. 265, Launay, *Lettres*, t. I, p. 387.

« rage... ; quand nos chers freres seront bien fondés dans ces
 « vertus-là, nous devons croire que Dieu nous bénira et nous
 « fera l'honneur de se servir de nous, pour avancer et etabli
 « solidement dans ces pays la gloire de son nom... » (1).

Peut-on voir une pensée plus sereine ? peut-on rencontrer moins de retour sur soi ? Pallu n'a pas une plainte, pas un regret, pas un souhait personnel : il ne se lamente point de mourir si loin des siens, il ne désire point revoir la patrie ; il meurt héroïquement là où sa Mission l'a appelé.

Quand il eut achevé de dicter ses lettres, il laissa M. Maigrot regagner Mo-yang : ne fallait-il pas continuer sans relâche l'œuvre commencée ? Quant à lui, il se rendit « peu de temps
 « après » à une bourgade située à une lieue de la ville « pour
 « y rendre aux chrétiens ses services accoutumés. De là, il écrivit plusieurs fois à son provicaire, mais sans lui dire que ses forces diminuaient : de fait, son état de santé paraissait à peu près stationnaire, avec de légères oscillations vers le mieux ou vers le pis.

Enfin, il fut obligé à avouer que sa faiblesse augmentait, et d'ailleurs, son écriture, trahissant son courage, en disait beaucoup plus long qu'il n'eût voulu. M. Maigrot se mit immédiatement en route pour l'aller rejoindre : c'était le mardi 24 octobre.

Pallu de son côté, revenait vers Mo-yang, sachant qu'il y pourrait trouver, près de son missionnaire, une chambre plus spacieuse et plus commode que celle qu'il occupait.

Ainsi, les deux hommes se rencontrèrent à mi-chemin et s'embrassèrent tendrement. M. Maigrot trouva son chef bien changé, si faible, si abattu qu'il pouvait à peine se soutenir : « les mains luy trembloient, sa voix étoit éteinte et son visage étoit comme celui d'un homme qui est sur le point de
 « tomber en apoplexie ou en paralysie ».

Quand ils furent arrivés à Mo-yang, l'Evêque dit à son compagnon qu'il avait encore deux ou trois affaires à terminer, mais qu'il se sentait trop fatigué pour s'y mettre immédiatement : il s'y appliquerait le soir, quand il serait un peu reposé.

Mais quand le soir fut venu, « il n'étoit plus en état d'y
 « penser » : la fièvre était montée et d'ailleurs sa belle intelligence commençait à s'obscurcir.

Le lendemain, 25, vers la même heure, un autre accès se produisit, plus violent, et très menaçant pour sa vie, à cause

(1) *Ibid*, pp. 255 et 388.



泰西司教方公先生墓

光緒二年四月傳教事印修

康熙二十三年十二月初六日門人顏瑞等

誌

歸濟谷汎爾洛亞國波倫府人年六十一歲
入華于甲子九月廿一日卒在穆米聖堂

年

Inscription sur la pierre du tombeau de Mgr PALLU, à Moyang.

de son extrême épuisement. Pendant la nuit qui suivit, le provicaire lui donna l'extrême-onction, « qu'il receu avec tous
« les sentiments qu'on peu desirer dans une ame veritable-
« ment chretienne » ; puis, comme la mort paraissait imminente, il récita les prières des agonisants.

Sur le matin du jeudi 26, la fièvre cessa et donna à l'Evêque deux jours de relâche. Mais le samedi soir elle revint, en même temps que la congestion pulmonaire commençait à monter et à étouffer le cher malade (1). M. Maigrot voulut alors lui dire adieu et recevoir encore une fois sa bénédiction ; puis il lui demanda de se souvenir des missionnaires quand il serait dans le paradis et de rester là-haut leur protecteur et leur père. Le mourant répondit que si Dieu lui faisait miséricorde, comme il l'espérait de son infinie bonté, il intercéderait toujours dans le ciel pour une œuvre qui avait été l'objet continu de ses pensées sur la terre ; ensuite il pria son provicaire d'écrire aux Directeurs qu'il mourait plein d'affection pour leurs personnes et de reconnaissance pour la part qu'ils prenaient aux affaires de la mission.

Enfin « le dimanche 29 entre 3 et quatre », il trépassa avec
« une paix et une tranquillité, qui nous donne tout sujet de
« croire qu'il est mort de la mort des justes et qu'il nous sert
« a present de patron auprès de Dieu ».

Pour donner plus de décence aux funérailles, M. Maigrot invita à se rendre près de lui le Dominicain qui venait de vivre quelques jours en compagnie du Vicaire Apostolique : ils revêtirent le défunt de ses habits pontificaux et l'exposèrent à l'église le dimanche de grand matin ; le lundi après-midi, ils le mirent dans le cercueil en présence des chrétiens en larmes.

Selon la coutume du pays, le provicaire garda le corps de son évêque près de lui jusqu'à ce qu'il eût fait faire le tombeau convenable ; il voulait très sagement, « sans passer les regles
« de la modestie et de la pauvreté evangelique », laisser à la postérité un monument qui fît ressouvenir les Chinois « de
« leur premier evesque ou du moins de celui qui est entré
« le premier dans la Chine après que la memoire des evesques

(1) Nous pensons qu'il s'agit de congestion pulmonaire ; M. Maigrot écrit « n'ayant plus la force de cracher les flegmes, dont son estomac « étoit rempli, commencèrent à le suffoquer ».

« y a été abolie pendant plus de mil ans » (1). Cependant, il se rendait chaque jour dans la pièce où reposait le cercueil ; pour se conformer à l'esprit de l'Eglise, qui demande des prières pour tous ses fils morts, il implorait la miséricorde de Dieu pour le vénéré défunt, tout en pensant qu'il possédait déjà la récompense que le Seigneur « a promise a ceux qui « quittent tout pour le suivre ».

Le provicaire demandait aussi à Dieu de lui donner « une petite participation de l'esprit de cet homme Apostolique, « principalement la droiture de son cœur et le desir qu'il « avoit d'être tousjours dans une dependance continuelle de la « divine providence ».

Et alors, repassant les vertus de celui qui avait été son chef et son ami, il admirait sa bienveillance à l'égard de chacun, au milieu des plus grandes difficultés, sa force et sa persévérance dans la poursuite de sa mission, son calme et la droiture de ses intentions, le « sage discernement » entre les obligations de la charité qui le faisait patienter et se taire et celles de l'autorité qui l'invitait à se faire obéir, un abandon parfait à la Providence, à travers toute une vie semée d'obstacles et d'épreuves, obstacles et épreuves qui, d'ailleurs tournaient finalement au but qu'il se proposait. « M. d'Héliopolis a encore « tiré cet avantage de ces sortes de contradictions, qu'elles ont « beaucoup servi a faire connoître et estimer sa vertu. Il est « peu de personnes, en notre siècle, qui ait parcouru plus de « royaumes que M. d'Héliopolis, mais je croi qu'il n'en est « point qui ait donné en tant de differens lieux une si haute « idée de son merite. Le Seigneur... permetoit qu'on le tra- « versa de toutes les manières, et en même temps il avoit soin « de luy faire trouver partout des appuis... et il envoioit même « assez souvent devant luy des personnes qui publioient ses « louanges et le proclamoient comme un saint ». On avouera que cet éloge, de la part d'un homme qui a vécu quatre années dans l'intimité de Pallu, donne une haute idée de sa vertu.

Mais le Vicaire Apostolique n'était-il pas un homme rude, très exigeant à l'égard des autres, en somme, peu sociable ? Ecoutons encore M. Maigrot : « Ca été la grace de ce sage pre-

(2) Le christianisme pénétra en Chine pour la première fois au ^{xii}e siècle ; il y était apporté des Indes par des hérétiques nestoriens, comme l'atteste la stèle de Si-Ngnan-Fou, découverte en 1625 au Chen-Si. Mgr Boucher, *Petit Atlas des Missions Catholiques*, Paris, Hatier, 1928, p. 92.

« lat de bien vivre avec tout le monde, et de gagner les cœurs
 « de ceux même qui luy vouloit du mal, de sorte que je ne
 « scait s'il y a une seule personne qui l'ait pratiqué, qui ne
 « l'ait aimé »...

Enfin, le 10 janvier 1685, le tombeau se trouva prêt (1).

On l'avait édifié à une demi-heure de marche, vers le couchant, sur la pente d'une petite colline : Mo-yang est située dans une vallée, au milieu des champs de riz et de patates ; mais à deux kilomètres environ à l'ouest, le sol se relève de quelques mètres : c'est là qu'on avait préparé la tombe à la manière chinoise.

D'après un dessin, d'ailleurs assez imparfait, faute de perspective, qui est conservé aux Archives des Missions Etrangères (2) et une description sommaire de M. Delamarre, missionnaire de la Société, qui le visita en 1836, on peut se le représenter comme ceci : « en arrière et taillée dans la colline, une « excavation revêtue d'un mur de chaux, en fer à cheval et en « plan incliné » ; dans ce fer à cheval un caveau de briques, clos en avant par une murette dans laquelle s'encastrait la pierre portant l'inscription ; plus avant se trouvait encore un petit espace entouré de murs.

L'inscription que Maigrot avait fait graver sur trois lignes verticales, en langue chinoise, disait : (3) (*Au milieu*) Tombeau de Maître Fang (François), de l'Occident, docteur de la Religion. (*A droite*) François, du royaume de France, de la ville de Tours, entré en Chine en l'année Kouï-hai [1683] (4), est mort en l'année Kia-tsé [1684] (5), le 21^e jour de la 9^e lune âgé de 61 ans (6), à la mission de Mo-yang (*A gauche*) Le 6^e jour de la 12^e lune de la 23^e année de Kang-hy, Yen Tang (= Maigrot) et ses autres disciples ont érigé ce monument.

Des funérailles de ce fils de France, de ce Tourangeau, qui

(1) L'histoire du tombeau de Pallu et de la translation de ses restes a été faite par un des missionnaires des M.-E., M. Guéneau, dans les *Annales de la Société des Missions Etrangères et de l'Œuvre des Parolants*, janvier-février 1913, p. 3, sq.

(2) Vol. 426.

(3) A. M.-E., vol. 426, p. 455.

(4) Kouï-Hai est la dernière année du cycle de 60 ans et correspond à 1683.

(5) Kia-Tsi est la première année du cycle suivant et correspond à 1684.

(6) En réalité Pallu mourut à 58 ans et 2 mois.

eurent lieu dans ce coin reculé de la Chine et qui durent être si émouvantes dans leur simplicité, nous n'avons trouvé aucun récit.

Tant que M. Maigrot put rester en Chine, ce fut lui, naturellement qui veilla sur le tombeau de son maître ; en 1706, il fut banni par l'Empereur et revint en Europe. Le Fo-kien revit des missionnaires des Missions Etrangères de 1776 à 1843, mais ils évangélisèrent le district de Hing-hoa, à six jours de barque de Mo-yang, et, s'ils pouvaient aller de loin en loin prier sur la tombe de leur Fondateur (c'est ainsi que M. Delamarre y alla en 1836 (1)), c'étaient habituellement les dominicains qui la gardaient : ces religieux montraient un saint respect pour le précieux monument ; ils avaient fait inhumer tout près de lui deux de leurs évêques missionnaires, plusieurs prêtres et beaucoup de fidèles, si bien que la petite colline avait pris dans le langage populaire le nom de « sainte « montagne » (2).

En 1874, le tombeau fut restauré par les soins de la Société des Missions Etrangères, d'accord avec les dominicains et la mention de cette restauration fut gravée sur la pierre sépulcrale (3).

Il était pénible pour les missionnaires des Missions Etrangères, quoiqu'ils connussent bien la respectueuse vénération des dominicains pour Pallu, de n'avoir pas la garde de son corps. Dans une nouvelle répartition des territoires de Mission, tout le Fo-kien avait été attribué aux fils de saint Dominique, de sorte qu'il était devenu moralement impossible aux fils de Pallu de revenir s'agenouiller près des restes de leur père ; quand quelques-uns passaient en bateau en vue des côtes de Fo-kien ils pouvaient seulement apercevoir ou deviner de loin les horizons où se cachait, près de Mo-yang, le tombeau vénéré.

En 1912, M. L. Robert (4), procureur général de Hong-Kong, obtint de Mgr Aguirre, évêque dominicain et vicaire apostolique du Fo-kien la permission de relever le corps de Pallu et de le rapporter dans une des maisons de la Société.

M. Guéneau (5) fut délégué à cet effet par M. L. Boulanger,

(1) V. *supra*, page précédente.

(2) V. une photographie dans les *Annales*, du commencement de l'année 1913.

(3) V. en ce volume une photographie de cette pierre.

(4) Actuellement, premier Assistant de la Société.

(5) Actuellement retiré à Montbeton (Tarn-et-Garonne).

Supérieur de la maison de Nazareth (1) ; le 5 août 1912, en présence de quatre pères dominicains, il fit ouvrir le tombeau et vit : « une masse de forme oblongue et de couleur roussâtre... gisant à terre, déprimée, absolument sans aucune apparence de forme humaine, ni de squelette, et même sans aspérités saillantes... Plus rien des vêtements pontificaux... ; plus rien de la forme du cercueil... » En remuant pieusement ces restes, on trouva quelques fragments d'ossements, que l'on recueillit dans un voile de soie et que l'on enferma ensuite dans un coffret scellé du sceau de la Mission ; dans un autre coffret, l'on rassembla les débris du cercueil et quelques charbons qui avaient sans doute été placés près du cadavre, selon les habitudes du pays (2).

Le 25 août, ce qui subsistait de la dépouille mortelle de Pallu, parvenant à la procure de Hong-Kong et enfin à la maison de Nazareth, se retrouvait parmi les missionnaires des Missions Etrangères, et ceux-ci, désormais constitués les gardiens de ces reliques sacrées, peuvent plus aisément se souvenir de celui qui a été non seulement leur principal fondateur, le premier vicaire apostolique d'Extrême-Orient, le premier administrateur général de la Chine, mais encore et surtout un homme incarnant en lui, à un degré héroïque, les vertus des missionnaires : l'oubli de soi et le dévouement à l'expansion de l'Eglise.

(1) Actuellement deuxième Assistant de la Société.

(2) V. une photographie de ces deux coffrets dans les *Annales* précitées.

CONCLUSION

A la mort de Pallu, soixante-neuf missionnaires (1) ont quitté la France pour se consacrer aux missions d'Extrême-Orient, six vicariats apostoliques ont été fondés (2), huit évêques ont été donnés à ces contrées qui n'en avaient pas un seul en 1660 (3); il y a à Paris, un Séminaire des Missions Etrangères, dont les Directeurs, qui sont généralement les Procureurs des Vicaires Apostoliques, forment avec ceux-ci une Société qui leur procurera des ressources, leur servira de trait d'union avec la France et avec Rome et leur enverra des recrues qui assureront la relève des missionnaires fatigués et accentueront l'expansion évangélique; à cette même date, il y a un Séminaire général au Siam et un Séminaire local au Tonkin, pour la formation du clergé indigène, but spécial de la Société, et l'on peut espérer que des prêtres et des évêques autochtones viendront enfin quelque jour prendre la place des missionnaires européens et constituer des chrétientés indo-chinoises et chinoises parfaitement hiérarchisées dans la grande unité catholique.

Comment la Société des Missions Etrangères, œuvre de Pallu, poursuivi sa tâche depuis 1684, quels efforts elle a faits pour continuer la constitution des Eglises indigènes, le P. Launay l'a dit dans son *Histoire générale de la Société des Missions Etrangères* et nous n'avons pas à le répéter ici après lui.

Notons seulement quelques chiffres empruntés au dernier *Compte Rendu* officiel des Travaux de 1932 (4); ils nous diront si la semence jetée par Pallu a grandi.

(1) Non compris les auxillaires laïques.

(2) Un au Siam, un en Cochinchine, deux au Tonkin, deux en Chine.

(3) Pallu, Lambert, Laneau, de Bourges, Deydier, Mahot, Lopez. Fra Bernardino.

(4) Société des Missions Etrangères, *Compte Rendu des Travaux*, 1932. Paris. S. M.-E., 1933, un vol., in-8, 422 p. Les renseignements que nous reproduisons dans le texte sont empruntés au *Tableau général*

La Société dirigeait, en 1932, 37 Missions, réparties en 8 groupes : il y avait ainsi 3 missions au Japon, 4 en Corée et Mandchourie, 5 dans la Chine Occidentale, 7 dans la Chine Méridionale, 4 au Tonkin, 4 en Cochinchine et Cambodge, 5 en Indochine Occidentale, 5 aux Indes.

Ces missions embrassaient d'immenses territoires où vivait une population totale (païens et hérétiques compris) de 220.803.292 habitants environ. Les catholiques y atteignaient le nombre de 1.690.840, et ils y avaient à leur usage 6.200 églises et chapelles.

Le personnel actif des Missions, en y comprenant celui des établissements communs (Administration Centrale, Séminaires, Procures) se décomposait comme suit : 48 évêques ou archevêques; 1.053 missionnaires, 1.492 prêtres indigènes, 2.348 catéchistes ; il y avait 3.546 séminaristes, étudiant en 62 séminaires, 639 religieux et 6.022 religieuses. Le nombre des prêtres indigènes nous semble particulièrement émouvant, puisque Pallu et ses compagnons n'ont accompli leur héroïque sacrifice que pour la création d'un sacerdoce local. Sait-on, en France, que ces prêtres sont aujourd'hui d'un tiers plus nombreux que les missionnaires de la Société ? Dans leurs rangs, bientôt, l'épiscopat indigène pourra se recruter. Nous avons vu plusieurs d'entre eux (1), nous avons conversé avec d'autres qui sont devenus évêques (2), et nous pouvons rendre témoignage de leur parfaite formation morale et théologique : certains parlent le Français avec aisance ; les autres manient la langue latine avec une facilité qu'envieraient beaucoup d'Européens.

Le *Tableau* que nous résumons n'indique pas la totalité des

des Missions et des Résultats obtenus en 1932, qui est encarté au commencement du vol. La Société, qui a conservé le goût de son fondateur pour la précision, publie tous les ans le bilan de ses efforts pendant l'année précédente ; rien de réconfortant comme la lecture de ces pages, où l'on constate les progrès continus d'une armée de missionnaires en marche.

(1) Tout spécialement M. Vang, secrétaire de l'Evêché de Saïgon.

(2) Surtout avec S. E. Mgr Tong, coadjuteur du Vicaire Apostolique de Phat-Diem (Tonkin). Les nouveaux évêques indigènes ne sont pas compris dans le chiffre de 48 donné dans le texte : une fois sacrés, ils sont placés à la tête d'un diocèse qui dès lors ne dépend plus de la Société des Missions Etrangères. Pie XI a tenu à consacrer les premiers évêques indigènes : en 1926, un Chinois ; en 1927, un Japonais ; en 1933, trois Chinois, un Annamite, un Indien.

sacrements administrés ; ses renseignements sont les suivants : conversions d'hérétiques 574, baptêmes de païens 41.105, baptêmes d'enfants de païens à l'article de la mort 105.278, baptêmes d'enfants de chrétiens 61.160.

Les œuvres des missions sont multiples, comme sont multiples les besoins des âmes et des corps. Voici les principales : 3.337 écoles avec 173.899 élèves ; 326 crèches et orphelinats pour 20.458 enfants (1) ; 74 ouvroirs, ateliers, fermes, pour 2.255 jeunes gens et jeunes filles ; 278 dispensaires ; 150 hospices, hôpitaux, léproseries.

Revenons au dénombrement des missionnaires. Combien la Société en a-t-elle compté depuis ses origines ? ce qui revient à dire : combien ont suivi Pallu dans la voie glorieuse qu'il a tracée ? Exactement 3.472, à la date du 31 décembre 1932 (2).

Parmi eux, il y en a que la Société honore particulièrement et qui constituent sa couronne : ce sont ses martyrs. Combien sont-ils ? Le compte n'en saurait être établi, parce que des enquêtes officielles n'ont pas été faites dans tous les cas où elles l'auraient pu être ; d'ailleurs, en plus de ceux qui sont morts dans les tourments, combien ont succombé des suites des mauvais traitements qu'ils ont soufferts ou des emprisonnements qu'ils ont subis ! (De nos jours encore c'est un fait courant parmi les prêtres en mission que d'avoir à supporter arrestations arbitraires, amendes et rançons injustes, menaces et voies de fait) (3). Mais certains, dont la *passion* a été mieux connue, vont bientôt recevoir ou ont déjà reçu les honneurs officiels de l'Eglise, à savoir 9 « serviteurs de Dieu » (4), 1 « vénérable » (5) et 16 « bienheureux » (6).

(1) Y compris les enfants placés dans des familles.

(2) *Mémorial*, première partie, complété par le P. Henri Sy.

(3) Si nous appelons ces actes de violence un « fait courant », c'est qu'ils se répètent fréquemment, surtout en Chine ; ils n'étonnent et n'ébranlent d'ailleurs personne.

(4) Voici leurs noms : Aumaitre, Beaulieu, Berneux, de Bretenières, Daveluy, Dorie, Huin, Petitnicolas, Pourthié. Jusqu'au décret officiel qui authentiquera leur Martyre, ils n'ont droit qu'au titre de « Serviteurs de Dieu ».

(5) C'est M. Delamotte. Lors de la béatification de 1900, le nom de ce missionnaire a été écarté, faute de preuves suffisantes d'une condamnation juridique. Il garde le titre de *Vénérable* qu'il avait auparavant.

Aujourd'hui l'Eglise donne le titre de Vénérables à ceux de ses enfants qu'elle a reconnu avoir pratiqué les vertus à un degré héroïque ; ce titre ne comporte pas le culte public. *Codex J. C.*, C. 2115, 2.

(6) Ce sont les bienheureux Bonnard, Chapdelaine, Chastan, Cornay, Cuénot, Dufresne, Dumoulin, Borie, Gagelin, Imbert, Jaccard, Mar-

Voilà donc la nombreuse et glorieuse lignée de ce chanoine de Tours qui s'embarquait pour l'Extrême-Orient le 2 janvier 1662.

Mais sont-ce bien les termes qui conviennent ? Pallu est-il bien le père des missionnaires des Missions Etrangères ? Si le problème se pose, c'est que la Société est issue d'une collaboration.

L'initiative est partie du P. de Rhodes : c'est lui qui a jeté au cœur de Pallu cette étincelle, qui deviendrait un jour « le feu dévorant » dont parle Fénelon. Mais là s'est borné son rôle. Il a désiré des évêques pour l'Extrême-Orient, il a distingué le chanoine de Tours comme sujet digne de l'épiscopat, il l'a encouragé ; mais il n'a pas fait plus ; il avait quitté la France et n'avait même pas eu l'idée d'une Société, quand notre Vicaire Apostolique a été créé et qu'il a songé à fonder un organisme durable.

La Compagnie du Saint-Sacrement a donné à François Pallu un appui moral et financier considérable, comme nous l'avons dit plus haut (1), et nous ne voulons pas en sous-estimer l'importance. Cependant n'en a-t-elle pas elle-même exagéré la valeur ? A entendre d'Argenson dans les *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, on croirait que c'est elle qui a conçu le projet du Séminaire des Missions ; aussi cette institution est-elle appelée par lui son « dernier ouvrage, le cher Benjamin « qu'elle a enfanté au lit de la mort » (2). En réalité, Pallu avait prévu la fondation d'un Séminaire avant de partir pour son premier voyage (3) ; le rôle de la Compagnie (qui reste très grand) s'est borné à épauler moralement et financièrement les plans du Vicaire Apostolique, et, probablement, à prendre l'initiative de l'achat de l'immeuble de l'évêque de Baby-lone (4).

chand, Maubant, Néel, Néron, Schœffler, Vénard. Le titre de bienheureux comporte l'autorisation du culte public dans des limites définies. *Ibid.*, C. 2124.

(1) V. p. 74.

(2) Beauchet-Filleau. *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, p. 242.

(3) V. chapitres VI, p. 58, et VII, p. 69, sq.

(4) Les divers biographes plaident pour leurs héros, il deviendrait impossible, si on les en croyait, de rien réserver à Pallu dans la Fondation des Missions Etrangères. C'est ainsi que l'historien de Henri-Marie Boudon ose écrire « qu'il en a été le principal mobile (*sic*), et « que c'est à lui que cette œuvre admirable doit sa première institution ». (*Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon*, p. 56.)

Quant aux compagnons de Pallu, ils ont eu leur part, évidemment, à la fondation de la Société ; ils étaient des associés ; chacun d'eux avait donc à apporter à l'œuvre commune quelque chose de ses idées : Lambert de la Motte avait pour lui son expérience des Missions ; les Procureurs restés à Paris pouvaient seuls installer le Séminaire dans les locaux de la rue du Bac.

D'autre part, dans la création des Missions Etrangères, il faut reconnaître l'influence de la Congrégation de la Propagande ; non seulement c'est elle qui a lancé l'idée d'un clergé indigène (1), mais elle a aussi choisi les premiers vicaires apostoliques, défini leurs pouvoirs (2), et constamment suivi, encouragé, retouché leurs conceptions.

Pallu n'a donc pas joué dans la fondation des Missions Etrangères le rôle plénier que joue un fondateur d'ordre, quand il porte en lui la pensée de son institution, réunit ses disciples, les forme à une certaine règle de vie, puis demande au Saint-Siège l'approbation de la nouvelle famille religieuse. Pourtant c'est bien lui qui a eu la part la plus importante dans la création de cette Société : c'est lui qui, parmi les trois candidats distingués par le P. de Rhodes et Monseigneur Bagni, nonce à Paris, a été le premier choisi, et il est le seul des trois qui ait persévéré (3) ; c'est lui qui a délibéré avec la Propagande sur les moyens de réaliser le projet de création des Eglises indigènes et qui, le premier, a été nommé Vicaire Apostolique et sacré Evêque missionnaire (4) ; c'est lui encore qui a groupé les bonnes volontés françaises pour la réussite de l'œuvre entreprise, bonnes volontés des prêtres qui s'offraient pour aller évangéliser l'Orient, bonnes volontés des personnes charitables qui donnaient le secours de leurs aumônes (5) ; parti de France le dernier des trois Vicaires Apostoliques, comme il convient à un chef qui doit organiser ses bases avant de progresser, c'est Pallu qui a eu la pensée d'écrire pour les prêtres des Missions ce petit livre des *Instructiones ad munera apostolica*, qui, revu par Lambert de la Motte, est resté le code

(1) V. au chap. II, p. 27, ses différents actes de 1626, 30, 33, 51.

(2) V. le chap. VI.

(3) On se le rappelle, les deux autres étaient M. de Laval et M. Piques ; lassés d'attendre la décision de Rome, ils avaient renoncé au projet, le premier en se retirant à l'ermitage de Caen, chez M. de Bernières, le second en acceptant la cure de saint Josse. V. chap. III, p. 35.

(4) V. les chap. IV et V.

(5) V. le chap. VII.

des Missionnaires (1) ; c'est lui qui, par sa correspondance, a maintenu la liaison nécessaire entre les procureurs de Paris et les missionnaires, les guidant, les encourageant, au besoin les gourmandant un peu pour le bien de la paix (2) ; c'est toujours lui qui a défendu les droits essentiels des Missions contre les prétentions politiques des gouvernements portugais et espagnol et contre les insoumissions de certains religieux (3) ; c'est lui enfin qui, tout au long de ses voyages perpétuels ou à l'occasion de ses deux retours en Europe, a gardé le contact avec la Propagande, a fait préciser ou élargir les pouvoirs des Vicaires Apostoliques, a obtenu qu'ils fussent hiérarchisés entre eux sous l'autorité suprême d'un Administrateur général (4) ; aussi Launay exprime-t-il l'exacte vérité quand il appelle notre héros « le principal fondateur de la Société des « Missions Etrangères » (5).

Si donc nous aimons cette Société, si les Français l'aiment parce qu'il leur plaît de savoir que des fils de leur race s'en vont crânement au bout du monde porter le bon renom, la langue, l'esprit de la patrie, si les catholiques l'aiment parce qu'elle personnifie à leurs yeux l'idée missionnaire, étant « la « *plus ancienne* des Sociétés spécifiquement Missionnaires », — « la *plus simplement* ecclésiastique », puisqu'elle réunit des prêtres pour former d'autres prêtres, sans les obliger à des vœux spéciaux, — « la *plus Missionnaire*, car tous ses membres « sans exception, sont envoyés dans les Missions », — « la « *plus homogène* d'origine et de mentalité », parce que ses prêtres sont de nationalité ou du moins de langue françaises (6), notre affection, notre reconnaissance, notre admiration iront d'abord à son principal fondateur le tourangeau François Pallu.

(1) V. p. 170.

(2) V. p. 328.

(3) V. p. 332 *sq.*

(4) V. p. 355. Pour tous ces détails on peut se reporter à la *Brevis et perspicua Expositio...* Launay, D. H., pp. 142-247.

(5) *Mémorial*, t. II, p. 485.

(6) Ces idées sont celles d'un petit tract de quatre pages, édité par Mgr de Guébriant, Supérieur Général, sous le titre « Avis aux Amis des Missions », sans indication de date, en dépôt au S. M.-E. C'est nous qui soulignons.

APPENDICE

LES ARCHIVES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

L'organisation actuelle des Archives de la Société des Missions Etrangères, qui est excellente et répond pleinement aux vœux de François Pallu (1), est due aux efforts méthodiques et persévérants de M. Adrien Launay ; ce missionnaire, revenu d'Extrême-Orient en France pour raison de santé, a consacré dix années à un énorme labeur auquel il nous plaît de rendre hommage (2).

1° Il a achevé le classement des pièces et a fait transcrire pour ses Archives beaucoup d'originaux conservés à Rome ou ailleurs.

2° Il a rédigé des *Tables analytiques* complètes des 1.543 volumes, puis a constitué un *Répertoire* des noms cités, avec renvois aux sources.

3° Il a publié un grand nombre de documents (3), avec de précieuses annotations ; en particulier (pour ne citer que ceux qui intéressent plus directement l'histoire de Pallu) :

Documents historiques relatifs à la "Société des Missions Etrangères, 1904 (4). 1 vol.

Lettres de Monseigneur Pallu, s. d. 2 vol. (4).

Histoire de la Mission de Siam, Documents, 2 vol. Téqui, 1920.

Histoire de la Mission de Cochinchine, 3 vol. Téqui, 1923-1925.

Histoire de la Mission du Tonkin, 1 vol. Maisonneuve, 1927.

L'ensemble de ce travail est tout à fait remarquable, et faci-

(1) V. p. 266.

(2) Né au diocèse de Laval, missionnaire en Cochinchine Occidentale en 1877, mort en France en 1927. *Nécrologe...*, p. 72.

(3) Sans compter de nombreux ouvrages historiques où il a utilisé lui-même une partie des matériaux amassés.

(4) Ne se trouve pas dans le commerce.

lite beaucoup les recherches de l'historien ; s'il s'y est glissé quelques erreurs légères, n'était-ce pas inévitable ?

Seule l'édition des *Lettres* est défectueuse : non seulement M. Launay n'en publie qu'une partie, ce qui était son droit, mais il a eu une méthode assez fâcheuse. D'abord il les a distribuées arbitrairement en quatre groupes (aux Membres de la Société, — aux Autorités Religieuses, — aux Autorités civiles, — à ses Parents et Amis), ce qui rend pénible pour le lecteur de suivre l'ordre chronologique des faits et aboutit à quelques conséquences étonnantes : ainsi des lettres à son neveu Etienne, les premières sont dans le groupe *aux Parents*, les autres dans le groupe *aux Membres* ; les lettres au Pape sont dans le deuxième volume, non dans le premier ; pour un homme comme Pallu qui n'a jamais écrit que pour sa Mission, l'ordre qui s'imposait dans la publication de ses lettres était l'ordre des dates. Puis Launay fait des coupures, au commencement, dans le corps, à la fin des lettres, et souvent sans avertir ; il ne reproduit pas l'orthographe avec rigueur ; enfin, il a laissé imprimer beaucoup de fautes de lecture dont quelques-unes sont spécialement fâcheuses et vont jusqu'à trahir la pensée du Vicaire Apostolique : il est évident que, pour cette partie de sa tâche, il s'est fait aider par des archivistes improvisés et s'est trop fié à leur inexpérience des vieux textes. Le jour où la Société des Missions Etrangères voudra totalement connaître la pensée de son principal Fondateur, elle devra faire reprendre en sous-œuvre toute cette édition.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

SOURCES

1° SOURCES MANUSCRITES

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES (A. M.-E.) (1)

Ces Archives, avec leurs 1.543 volumes, sont fort riches pour toute l'histoire de la Société. Pour une biographie de Pallu il faut consulter principalement les volumes :

- | | |
|-----------------|--|
| 1 à 9. | Séminaire. |
| 94 à 96. | Supérieurs et Directeurs. — Missionnaires. |
| 101 à 107 (2). | Lettres de François Pallu ; d'autres lettres ou mémoires (en original ou en copie) ont été recueillis dans les volumes suivants :
10, 22, 26, 27, 57, 58, 115, 120, 121, 130, 135, 136, 201, 202, 203, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 278, 293, 350, 351, 402, 403, 406, 411, 415, 420, 423, 426, 427, 467, 556, 653, 656, 664, 677, 850, 851, 853, 854, 856, 857, 858, 859, 862, 878, 950, 951, 952, 961, 962, 966, 967, 970, 971, 972. |
| 108 et 108 bis. | Deux copies du Mémoire de Pallu <i>Brevis et perspicua Expositio eorum quae Romae gesta sunt</i> . |
| 109. | Copie d'un Mémoire de Pallu sur la Congrégation. |
| 110 à 113. | Mémoires de Bénigme Vachet. |
| 114 à 121. | Commencements. |
| 122 à 128. | Vies de Lambert, Pallu (copie du <i>Mémoire</i> Anonyme), Cotelendi, Laneau, de Lionne, Hainques, et de plusieurs autres. |

(1) Nous indiquons entre parenthèses les abréviations dont nous nous sommes servi dans les références de ce volume.

(2) Le vol. 106 contient un *Mémoire* anonyme pour servir à la Vie de Mgr Pallu, et une notice de quatre pages dont l'auteur est Mère Louise, Supérieure de la Visitation de Tours ; nous le publions d'autre part.

129. Clergé indigène.
 135 et 136. Voyages.
 168. Mémoire sur la Constitution de la Société.
 200 à 203, 233. Rome. Procure.
 236. Rome. Lettres.
 247. Rome. Pièces diverses.
 253. Rome. Décrets.
 269 - 270. Rome. Brefs.
 273 - 274. Rome. Inventaire des Archives.
 275. Rome. Commencements.
 276. Rome. Congrégation particulière des Vic. Apostoliques de Chine (1678).
 277. Rome. *Religiosus Negotiator* a p. Tissanier.
 278. Rome. Mémoires.
 279 - 280. Rites Chinois.
 461 à 465. Rites Chinois.
 350 - 351. Lettres de Perse.
 352 - 353. Perse.
 400 - 401, 426. Chine.
 650 - 651. Lettres du Tonkin.
 656 - 657. Journal du Tonkin.
 660 - 667. Tonkin.
 678 - 680. Tonkin.
 724 - 726. Cochinchine. Lettres.
 728 - 736. Cochinchine.
 850 - 876, 879. Siam.
 857 - 859. Siam. Lettres.
 950 - 952. Côte. Lettres.
 971 - 972. Côte. Lettres.
 1024 - 1027. Anciennes Archives.
 1044 - 1046. *Instructiones ad munera Apostolica ou Monita ad Missionarios* (2 ex.).
 1450. Musée Photographique.
 1500. Livre des Recettes 1664-1676.
 1518. Journal des Dépenses 1663-1677.
 1536. Recettes et Dépenses des Missions 1661-1689..

ARCHIVES NATIONALES (A. N.)

- G. 8-662. *Procès-Verbal de l'Assemblée Générale du Clergé de France tenue à Saint-Germain-en-Laye, au Châteauneuf, en l'année 1680.*
 M.-204. Doss. 1.
 MM.-502, 503, 505, 508, 510, 512, 529, 530.
 S.-6.875.

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE (Bib. Maz.)

V.-3.003. *Brief recueil des pratiques et vertus...: que feu Monseigneur Ignace Cotolendi évesque de Mettopolis a pratiquées* (Brief recueil).

ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (A. Aff. E.)
Asie. — Mémoires et Documents, vol. 2.

ARCHIVES DE LA PROPAGANDE (A. P.)
Indie Orientali e Cina dal 1681 al 1684, vol. 2, 3.

ARCHIVES DE LA VISITATION D'ORLÉANS
Notice nécrologique.

ARCHIVES DU CARMEL DE CLAMART
Journal de la Maison.

ARCHIVES DE CARMEL DE TOURS
Registre des Professions.

ARCHIVES DU MINISTÈRE DE LA MARINE
 B 4, fol. 49, fol. 525.

ARCHIVES DES EUDISTES
Lettre de Pallu, du 30 décembre 1660.

ARCHIVES DE M. L'ABBÉ DE BECDELIEVRE, Paris.
Premier Etablissement des Jésuites à Tours 1636-1762, p. le P. Fouqueray.
Quelques notes sur les congrégations secrètes, p. le P. Brucker.

HÔTEL DE VILLE DE TOURS (Bureau des Actes de l'état-civil).
Registre des Actes de baptêmes de la Paroisse Saint-Saturnin.
Registre des Actes de baptêmes de la Paroisse Saint-Venant.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE TOURS
Registre de la Compagnie du Saint Sacrement établie à Tours.

2° SOURCES IMPRIMÉES

ANONYME. — *Mémoire pour les Evêques François, vicaires apostoliques... contre les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères...* Paris 1751.

BELLANGER DE LESPINAY. Vendômois. — *Mémoires sur son voyage aux*

- Indes Orientales* (1670-1675). (Dans le Bulletin de la Société Archéologique... du Vendômois, 1893, 1894, 1895).
- BOISLILE (Jean de). — *Mémoriaux du Conseil* de 1661, t. II. (Société d'Histoire de France).
- BOURGES (de). — *Relation du Voyage de Monseigneur l'évesque de Berythe, vicaire apostolique du royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes, etc., jusqu'au royaume de Siam, et autres lieux*. Paris 1666.
- CHOISY (Abbé de). — *Journal du Voyage de Siam*. Trévoux, 1741.
- CHOISY (Abbé de). — *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*. Utrecht, 1727.
- COLBERT. — *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*, publiés p. P. Clément. Paris, 1861-1882.
- Constitutiones apostolicae, Brevia, Decreta etc pro missionibus Sinarum, Tunquinii etc ad usum RR. DD. Episcoporum... in Orientem missorum*. Paris, 1676.
- DENZINGER-BANNWART. — *Enchiridion Symbolorum*, éd. 13^a — Fribourg, 1921.
- DIRECTEURS DU S. M.-E. — *Relation des missions des evesques françois aux royaumes du Siam, de la Cochinchine, du Cambodge et du Tonkin*, divisé en quatre parties. Paris, 1674.
- DIRECTEURS DU S. M.-E. — *Relation des missions et des voyages des evesques, vicaires apostoliques, et de leurs ecclesiastiques, és années 1672, 1673, 1674, 1675*. Paris, 1680.
- DIRECTEURS DU S. M.-E. — *Relation des missions et des voyages des evesques, vicaires apostoliques, et de leurs ecclesiastiques, és années 1676 et 1677*. Paris, 1680.
- DIRECTEURS DU S. M.-E. — *Compte rendu des Travaux* 1931. Paris, 1932.
- DIRECTEURS DU S. M.-E. — *Compte rendu des Travaux* 1932. Paris, 1933.
- LA HAYE (de). — *Journal du Voyage des Grandes Indes, contenant tout ce qui s'y est fait et passé par l'escadre de S. M. envoyée sous le commandement de M. de la Haye, depuis son départ de La Rochelle au mois de mars 1670. Avec une description exacte de toutes les isles, villes, ports, bayes, moeurs*. Paris 1698.
- LAUNAY (Adrien). — *Documents Historiques relatifs à la Société des Missions Etrangères*. 1904, 1 vol. (1) (D. H.).
- LAUNAY (Adrien). — *Lettres de Monseigneur Pallu, s. d.*, 2 vol (1) (Lettres).
- LAUNAY (Adrien). — *Histoire de la Mission de Siam. Documents*, Paris 1920. 2 vol. (Siam).
- LAUNAY (Adrien). — *Histoire de la Mission de Cochinchine. Documents*. Paris, 1923-25, 3 vol.

(1) N'est pas dans le commerce.

- LAUNAY (Adrien. — *Histoire de la Mission du Tonkin. Documents*, Paris, 1927, 1 vol. (Tonkin).
- PALLU (François). — *Relation abrégée des Missions et Voyages des Evêques François envoyez aux Royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin et Siam par Messire François Pallu, evêque d'Héliopolis*. Paris, 1668.
- RAPIN (S. J.). — *Mémoires*. (Edition Aubineau). Paris 1865.
- Recueil des Titres, Actes, Mémoires et Lettres concernant l'origine, l'établissement et l'état du Séminaire et de la Congrégation des Missions Etrangères*. Paris, 1767.
- RHODES (P. de. S. J.). — *Divers voyages et Missions du P. Alexandre de Rhodes, en la Chine et autres Royaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie...* Paris, 1653.
- *RHODES (P. de. S. J.). — *Relazione de' felici successi della Santa Fede predicata da' patri della Compagnia di Giesu nel regno di Tunchino... di Alessandro de Rhodes Avignonese...* Rome, 1650.
- RHODES (P. de. S. J.). — *Tunchinensis Historiae libri duo... authore P. Alexandro de Rhodes, avenionensi presbytero, eorumque quae hic narrantur teste oculato*. Lyon, 1652.
- ROBILLARD-D'AVRIGNY (P.). — *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis 1660 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques*. S. I., 1720.
- TACHARD (P. S. J.). — *Voyage de Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roy aux Indes et à la Chine*. Paris, 1686.
- VINCENT DE PAUL (Saint). — *Correspondance, Entretiens, Documents*, par Pierre Coste. Paris, 1920-1925, 14 vol.
- VOYER D'ARGENSON. — *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*. (Edition Beauchet-Filleau), Marseille, 1900 (Annales).

II. OUVRAGES CONSULTÉS

- ALLIER. — *La Cabale des Dévots*. Paris, 1902.
- ANDRÉ-MARIE (R. P. Fr., O. P.). — *Les missions dominicaines dans l'Extrême-Orient*. Lyon-Paris, 1865, 2 vol.
- ANONYME. — *Dissertation historique* (sur les Rites de la basilique Saint-Martin). Paris, 1713.
- ANONYME. — *Apologie des Dominicains missionnaires de la Chine ou Réponse au livre de P. Le Tellier, jésuite, intitulé : Défense des nouveaux chrétiens, et à l'Eclaircissement du P. Le Gobien, de la même Compagnie, Sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts, par un religieux, docteur et professeur en théologie, de l'ordre de Saint-Dominique*. 2^e édit. Cologne, 1700.
- ANONYME. — *Itinéraire Archéologique dans le Vieux Tours*. Tours, Péricat, 1914.
- ANONYME. — *Défense des nouveaux chrestiens et des missionnaires*

de la Chine, du Japon et des Indes, contre deux livres intitulés : La morale pratique des Jésuites et l'Esprit de M. Arnault, 2^e édit., avec une réponse à quelques plaintes contre cette Défense. Paris, 1688-1690, 2 vol.

ANONYME. — *Nécrologe de la Société des Missions Etrangères, 1659-1930.* Hong-Kong, 1932.

ANONYME. — *Une famille Blésoise, Les de Brisacier* (Notice)

ANONYME. — *Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon, grand archidiacre d'Evreux.* Paris, 1837.

ANONYME. — *Vie de M. Olier, fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice.* Paris, 1841.

ANONYME. — *Histoire des Ordres monastiques religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et l'autre sexe...* Paris, 1714-1719, 8 vol.

ANONYME. — *Vie de Messire François Picquet, consul de France et de Hollande à Alep, ensuite évêque de Césarople, puis de Babylone, vicaire apostolique de Perse, avec titre d'ambassadeur du Roy auprès du roy de Perse.* Paris, 1732.

Annales de la Société des Missions Etrangères et de l'Œuvre des par-tants. Paris (16^e année, n^o 91, janvier-février 1913).

ARNAULD (Antoine). — *La perpétuité de la foi catholique touchant l'Eucharistie.* Paris, 1669.

ARNAULD (Antoine). — *La morale pratique des Jésuites, divisé en sept parties, où l'on représente leur conduite dans la Chine, dans le Japon, dans l'Amérique et dans l'Ethiopie. Le tout tiré de livres très autorisez ou de pièces très authentiques.* S. I., 1669-1695, 8 vol.

AUGERI (G.). — *La vie de Monseigneur Ignace Cotelendi de la Ville d'Aix, évêque de Mételopolis, vicaire apostolique en la Chine Occidentale.* Aix, 1673.

AUGUSTE (Abb. A.). — *Les sociétés secrètes catholiques du XVII^e siècle et M. H. Boudon, grand archidiacre d'Evreux.* Paris, 1913.

AUGUSTE (Abbé A.). — *La Compagnie du Très Saint-Sacrement de Toulouse.* Paris, 1913.

BAMBOAT (Zenobie). — *Les voyageurs français dans l'Inde aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Biblioth. d'Histoire Coloniale). Paris, 1933.

BATTANDIER. — *Annuaire Pontifical.* Paris, 1923.

BAUSSET (C^{al} de). — *Histoire de Fénelon, archevêque de Cambrai.* Nouv. édit. Paris, 1850, 4 vol.

BAUSSET (C^{al} de). — *Histoire de Bossuet, évêque de Meaux, 2^e édit.* Versailles, 1819.

BÉGOUEN (C^{te}). — *L'Aa de Toulouse aux XVII^e et XVIII^e siècles.* Paris, 1913.

BESSIÈRES (S. J.). — *Deux grands Méconnus... Gaston de Renty et Henry Buch.* Paris (Editions Spes).

BLOUET (S. J.). — *Les trois fondateurs du Séminaire d'Avranches.*

- (Dans le Bulletin de l'Association Saint-Joseph pour le diocèse de Coutances et Avranches, n° 28, décembre 1928).
- BOIS DE LA VILLERABEL (A. du). — *Rénovation religieuse au XVII^e siècle. Vincent de Meur. Saint-Brieuc*, 1885.
- BONNEAU-AVENANT (A.). — *Madame de Miramion*, 1629-1696. Paris, 1875.
- BONNEAU-AVENANT (A.). — *La Duchesse d'Aiguillon*, 1604-1673. Paris, 1879.
- BORRI. — *Relation de la Nouvelle Mission des Pères de la Compagnie de Jésus, au royaume de la Cochinchine*, traduit de l'italien par le P. Antoine de la Croix. Rennes, 1631.
- BOSSEBOEUF (Abbé L.-A.). — *Urbain Lefebvre, missionnaire... avec une Introduction sur Trois Evêques Missionnaires*. Tours, 1888.
- BOUCHER (Mgr). — *Petit Atlas des Missions Catholiques*. Paris, 1928.
- BRANCATI (Fr., S. J.). — *De Sinensium ritibus Acta seu R. P. Francisci Brancati. Societatis Jesu, apud Sinas per annos 34 missionarii. Responsio apologetica ad R. P. Dominicum Navarette, Ordinis Praedicatorum*. Paris, 1700.
- BRÉMOND (Abbé Henri). — *Histoire Littéraire du Sentiment Religieux*. Paris, 1904-1933, 12 vol.
- BRUYN (Le). — *Voyage au Levant*. Nouvelle édition. Paris, 1725. 2 vol.
- BRUYN (Le). — *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes Orientales*. Amsterdam, 1718, 2 vol.
- BUISARD (Abbé). — *L'Ancien Monastère des Ursulines de Tours*. Tours, 1898.
- Bulletin de l'Œuvre des Partants*. Revue publiée par la Société des Missions Etrangères.
- Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*. XI, p. 324.
- CARRÉ. — *Voyage aux Indes Orientales*. Paris.
- CARRÉ DE BUSSEROLLES. — *Dictionnaire Géographique, Historique et Biographique d'Indre-et-Loire et de l'Ancienne Province Touraine*, 6 vol. (parmi les Mémoires de la Société Archéologique de Touraine). Tours, 1878.
- CASTONNET-DESFOSSÉS. — *Les relations de la France avec le Tong-Kin et la Cochinchine*. Paris, 1883.
- CHALMEL. — *Histoire de Touraine depuis la conquête des Gaules par les Romains jusqu'à l'année 1790, suivie du Dictionnaire biographique de tous les hommes célèbres nés dans cette province*. Tours, 1841, 4 vol.
- CHARDIN. — *Voyages de Monsieur le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, 3 tomes, Amsterdam, 1711.
- CHOISY (Abbé de). — *Vie de Madame de Miramion*, Paris, 1706.
- CLAIR (Ch. S. J.). — *La Compagnie du Saint-Sacrement. Une page de l'histoire de la Charité au dix-septième siècle*. Dans les

- Etudes Religieuses, Philosophiques, Historiques, Littéraires*, 1888, p. 351, sq.
- CLÉRAMBAULT (Gatien de). — *Tours qui disparaît*. Tours, 1912.
- CORDIER (Henri). — *Histoire de la Chine*. Paris, 1920, 4 vol.
- CORDIER (Henri). — *Bibliotheca indo-sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la péninsule indochinoise*. Paris, 1912-1915, 4 vol.
- CORDIER (Henri). — *Bibliotheca sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois*. 2^e édit. Paris, 1904-1907, 4 vol.
- COSTES. — *Le Grand Saint du Grand Siècle. Monsieur Vincent*. Paris, 1932, 3 vol.
- COUPLET (le P. Ph.). — *Catalogus Patrum Societatis Jesu, qui post obitum S. Francisci Xaverii primo saeculo, sive ab anno 1581 usque ad 1681, in imperio Sinarum Jesu Christi fidem propagaverunt...* S. I., 1686.
- CROULBOIS. — Dans *Revue d'Histoire et Littérature religieuses*, 1914, pp. 401-417 et 519-564; *L'Intrigue romaine de la Compagnie du Saint-Sacrement*.
- DAVIN (Paul-Marie). — *Ignace Cotelendi... Evêque missionnaire en Chine*. Aix, 1906.
- DEAULIER-DESLANDES (A.). — *Les Beautés de la Perse ou description de ce qu'il y a de plus curieux dans ce royaume... Avec une relation de quelques aventures maritimes de L. M., P.R.D.G. D.F. (Louis Marot, pilote réal des galères de France)*. Paris, 1673.
- DEDOUVRES (Chanoine). — *Le Père Joseph de Paris, capucin, l'Éminence grise*, 2 vol., Paris, 1932.
- DEGERT. — *Histoire des Séminaires Français jusqu'à la Révolution*. Paris, 1912.
- DE GUÉBRIANT (Mgr). — *Les origines de la Société des Missions Étrangères* (dans l'*Apostolat missionnaire de la France*, conférences données à l'Institut Catholique de Paris, II^e série 1924-1925). Paris, 1926.
- D'ELIA, S. J. (P. Pascal). — *Catholic native episcopacy in China*. Siccawci, 1927.
- DELORT (Th.). — *La première escadre de la France dans les Indes* (*Revue Maritime et Coloniale*), 1875, pp. 29, sq.
- DELPLACE (P.). — *Histoire des Congrégations de la Sainte Vierge*. Paris, 1884.
- DESCAMPS (Baron). — *Histoire Générale Comparée des Missions*. Paris, 1932.
- Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*. Paris, Letouzey, art. Arménie.
- Dictionnaire de Théologie*. Paris, Letouzey, art. Chinois (Rites).

- DUPLOMB (Charles). — *La Rue du Bac*. Paris, 1894.
- ERIAU (Abbé Jean-Baptiste). — *L'Ancien Carmel du Faubourg Saint-Jacques (1604-1792)*. Paris, 1929.
- ERIAU (Abbé Jean-Baptiste). — *La Vénérable Madeleine de Saint-Joseph*. Paris, 1921.
- FAILLON. — *Vie de M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice*, 4^e édit., Paris, 1873.
- FÉNELON. — *Œuvres complètes*. Paris, 1854.
- FRONDEVILLE (de). — *Pierre Lambert de la Motte*. Paris, 1925.
- Gallia Christiana in provincias ecclesiasticas distributa, opera et studio monachorum Congregationis S. Mauri Ordinis S. Benedicti*. Paris, 1785-1874, 16 vol.
- GALLOIS (Et.). *L'ambassade de Siam au XVII^e siècle. Le royaume de Siam ou Thai aujourd'hui*. Paris, 1682.
- Gazette de France*, du 23 février 1686.
- GÉRIN. — *Louis XIV et le Saint-Siège*. Paris, 1894.
- GIRAUDET (Docteur). — *Histoire de la Ville de Tours*, 2 vol. Tours, 1873.
- GOSSELIN. — *Vie de Monseigneur de Laval, premier évêque de Québec et apôtre du Canada (1622-1768)*. Demers, Québec, 1890, 2 vol.
- GOURDON (Henri). *L'Indochine*. S. d., Paris.
- GOYAU (G.). — *Les prêtres des Missions Etrangères*. Paris, 1931.
- GOYAU (G.). — *Les débuts de la propagande Missionnaire en France. Relations et Manifestes du XVII^e siècle*, dans *l'Année Missionnaire* 1931, Paris.
- HANOTAUX (G.). — *Histoire des Colonies Françaises*. Paris, 1929, sq. (H.C.F.).
- HANOTAUX (G.). — *Histoire de la Nation Française*. Paris, 1920, sq., 15 vol.
- HENRION (Baron). — *Histoire générale des Missions Catholiques*, Paris, 1846-1847, 3 vol.
- JANIN. — *Les Eglises Orientales et les Rites Orientaux*. Paris, 1926.
- Juris Pontificii de Propaganda Fide pars prima, complectens Bullas, Brevia, Acta S. S. a Congregationis institutone ad praesens juxta temporis seriem disposita... cura ac studio Raphaelis de Martinis..* Rome, 1888-1895, 7 vol.
- KILGER (L.). — *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda. Eine Wendezeit der Missions-geschichte*, dans *Zeitschrift für Missions-Wissenschaft*, 1922.
- LA CROZE (V.). — *Histoire du christianisme des Indes*. La Haye, 1758, 2 vol.
- LANIER. — *Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1703 d'après les documents inédits des Archives de la Marine et des Colonies, avec le fac-similé d'une carte du temps*. Versailles, 1883.
- LA SERVIÈRE (de, S. J.). — *Les Anciennes Missions de la Compagnie de Jésus en Chine (1551-1814)*. Zikawei, 1924.

- LA TOUR (de). — *Mémoires sur la Vie de M. de Laval*. (Edition Migne) 1855.
- LAUNAY (1) (Adrien, prêtre des M.-E.). — *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*. Paris, 1884.
- LAUNAY (Adrien). — *Histoire Générale de la Société des Missions Etrangères*, (H. G.) Paris, 1894, 3 vol.
- LAUNAY (Adrien). — *Histoire de la Mission de Siam* (Siam) Paris, 1920.
- LAUNAY (Adrien). — *La Société des Missions Etrangères*, Paris, 1916.
- LAUNAY (Adrien). — *Atlas de la Société des Missions Etrangères*. Lille, 1890.
- LAUNAY (Adrien). — *Mémorial de la Société des Missions Etrangères*. Paris, 1916, 2 vol.
- LAUNAY (Adrien). — *Nos missionnaires, précédé d'une étude historique sur la Société des Missions Etrangères*. Paris, 1886.
- LAUNAY (Adrien). — *Les cinquante-deux Vénérables serviteurs de Dieu*, Paris, 1895.
- LAUNAY (Adrien). — *Quarante-neuf martyrs français, coréens, annamites*, Paris, 1914.
- LAUNAY (Adrien). — *Siam et les Missionnaires français*. Tours, 1896.
- LAVISSE. — *Histoire de France*. Paris, 1906.
- LAVISSE et RAMBAUD. — *Histoire Générale*, tome VI. Paris, 1895.
- LESSERTEUR. — *Les premiers prêtres indigènes de l'Eglise du Tong-King*. Lyon, 1863.
- MADROLLE. — *Les premiers voyages français à la Chine. La Compagnie de la Chine*, 1698-1719. Paris, 1901.
- MADROLLE. — *Chine du Sud, Java, Japon*, 2^e édit. Paris, 1916.
- MAGAILLANS (P. Gabriel, S. J.). — *Nouvelle Relation de la Chine, contenant la description des particularitez les plus considérables de ce grand Empire, composée en l'année 1668 par le R. P. Gabriel de Magaillans, de la Compagnie de Jésus... et traduit du Portugois en François par le Sr B.* Paris, 1690.
- MARCAULT (Chanoine). — *Le Diocèse de Tours*. Tours, 1918, 3 vol.
- MARCAULT (Chanoine). — *Essai historique sur Messire Joseph Sain, fondateur des Séminaires du Diocèse de Tours*. Tours, 1911.
- MARINI (P. Gio. Filippo, S. J.). — *Historia e Relatione del Tunchino e del Giappone, con la vera Relatione ancora d'altri Regni e provincie di quelle regioni e del loro governo politico*, opera del P. Gio. Filippo de Marini. Rome, 1665.
- MERCATOR (Gérard). — *Atlas de nouveau reveu par Josse Hondius*. Amsterdam, 1630.

(1) Nous avons indiqué ci-dessus, sous la rubrique *Sources Imprimées*, les publications de *Documents* faites par M. A. Launay. Ici, nous mentionnons ceux de ses ouvrages historiques qui intéressent la vie de Pallu.

- MEULEMANS (Aug.). — *Un aventurier à Siam au xvii^e siècle*. Paris, 1885.
- MICHAUD. — *Biographie Universelle, ancienne et moderne*. Paris, 1811-1828; supplément 1832-1862, 85 vol.
- MIROT (Léon). — *Le Séjour du P. Bernard de Sainte-Thérèse en Perse (1640-1642) dans les Etudes Carmélitaines*, avril 1933, p. 213.
- MIROT (Léon). — *Lettres inédites de Perse et de Syrie par le Révérend Père Bernard de Sainte-Thérèse, Evêque de Babylone*. Clamecy, 1933.
- MORONI (Gaetano). — *Dizionario d'Erudizione Storico-Ecclesiastica*. Venise, 1841.
- MOURRET. — *Histoire Générale de l'Eglise*. Paris 1914-1921, 9 vol.
- NASSI (S.). — *Histoire de Syrie depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. Conflans-Sainte-Honorine, 1924.
- NOBILLEAU. — *La Collégiale de Saint-Martin de Tours*. Tours, 1869.
- OLICHON. — *Aux origines du Clergé Chinois. Le Prêtre André Ly, missionnaire au Se-Tchoan (1692-1775)*. Paris, 1933.
- ORLÉANS (P. J. d'). — *Histoire des deux conquérans Tartares, qui ont subjugué la Chine*. Paris, 1688.
- PALLU (Etienne). — *Coustume du Duché et Bailliage de Touraine*. Tours, 1661.
- PALLU DE LESSERT (A. C.). — *Essai sur la Famille Pallu*. Charleville, 1902.
- PALLU DE LESSERT (A. C.). — *Une très ancienne généalogie de la Famille Pallu*. Tours, Arrault, 1931.
- PALLEGEOIX (Mgr). — *Description du Royaume Thai ou Siam*, 2 vol. Paris, 1854.
- PAVIE (Auguste). — *Mission Pavie en Indo-Chine: Etudes diverses*, 3 vol.
- PAVIE (Auguste). — *Géographie et Voyages*, 7 vol. Paris, 1898-1901.
- PELLIOT. — *L'origine des Relations de la France avec la Chine*. T. J. S. 1930.
- Petit *Messenger de Ning-Po* (Lazaristes) n^{os} 5 et 6 (mai-juin 1933) Chine.
- PINOT (Virgile). — *La Chine et la formation de l'Esprit philosophique en France 1640-1740*, Paris, 1932.
- POURRAT. — *Jean-Jacques Olier*. Paris, 1932.
- POURRAT. — *La Spiritualité chrétienne*. Paris, 1924-1926, 4 vol.
- RACCOLTA. — *Di varie principali scritture de' Padri della Compagnia di Giesu e de' Signori missionarii del clero secolare di Francia, sopra la controversia delle idolatrie e superstizioni della China*. Cologne, 1700.
- REBELLIAU (Alfred). — *Un Episode de l'Histoire Religieuse du xvii^e siècle. La Compagnie du Saint-Sacrement*. (Revue des Deux-Mondes, du 1^{er} juillet, août, septembre 1903).

- REBELLIAU (Alfred). — *La Compagnie Secrète du Saint-Sacrement d'après des documents nouveaux*. (Ibid., 15 août 1908).
- Recueil des Instructions données aux ambassadeurs de France :*
Portugal, par le Vicomte de Caix de Saint-Aymour. Paris, 1886.
Rome, par Gabriel Hanotaux, Paris 1888-1913.
- Réponse à la lettre de Messieurs des Missions Etrangères au Pape sur les cérémonies chinoises*. S. d., s. l.
- Réponse à la lettre des Jésuites à un prélat touchant les cérémonies chinoises*. S. l. 1709.
- ROCHEMONTEIX (P. de). — *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*. Paris, 1895, sq., 3 vol.
- SAINT-SIMON. — *Mémoires du duc de Saint-Simon*, nouvelle édition collectionnée sur le manuscrit autographe..., par M. de Bois-lile, avec la collaboration de MM. L. Lecestre et J. de Boislile. Paris, 1879.
- SANSON. — *Cartes Générales de toutes les parties du Monde*. Paris, 1666.
- SAUDREAU (Chanoine Auguste). — *La piété à travers les âges*. Paris, 1927.
- SÉVIGNÉ (M^{me} de). — *Lettres à Madame de Grignan* (9 et 10 mai 1680).
- SCHMIDLIN (J.). — *Histoire de la Fondation et des Cinquante premières années de la Propagande*, dans *Zeitschrift für Missions-Wissenschaft.*, 1922.
- SOMMERVOGEL (le P. Carlos). — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Paris, 1890-1909, 10 vol.
- SOULIÉ DE MORAND. — *L'épopée des Jésuites en Chine*. Paris, 1928.
- TAVERNIER. — *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier... qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes*. Paris, 1679.
- TAVERNIER. — *Suite des Voyages de Monsieur J. B. Tavernier... en Turquie en Perse et aux Indes*, Rouen, 1724.
- THOMASSIN. — *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, 7 vol. Bar-le-Duc, 1867.
- TRIGAULT (P. Nicolas, S. J.). — *De Christiana Expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex P. Matthaei Ricii ejusdem Societatis commentariis, libri V... auctore P. Nicolao Trigaultio*. Augsbourg 1615.
- TROCHU (Abbé François). — *Le Bienheureux Théophane Vénard, prêtre de la Société des Missions Etrangères de Paris*. Lyon, 1929.
- VAUCELLE (Abbé). — *La Collégiale de Saint-Martin de Tours*. Péricat, Tours, 1907, (fait partie des *Mémoires de la Société Archéologique de Touraine*).
- VIDAL DE LA BLACHE et GALLOIS. — *Géographie Universelle*. (T. IX, *L'Asie des Moussons*) Paris, Colin.
- VIVIER (Robert). — *La Touraine Artistique*. Tours. Deslis, 1926.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

ABELLY, 79, 91, 95, 117, 123, 203.
 ABRENNER, 116, 117.
 ACHETI, 144.
 ACAPULCO, 310.
 AÇORES, 34, 315.
 ACOSTA, 352.
 ADHEMAR DE MONTEIL, 220.
 AFRIQUE, 231, 232.
 AGEN, 221.
 AGENOIS (M^{me} d'), 95.
 AGRA, 125, 126.
 AGUIRRE (Mgr), 460.
 AIGUILLES (Cap des), 414.
 AIGUILLON (M^{me} d'), 30, 36, 40, 42, 43, 46, 47, 54, 57, 85, 89, 95, 123, 133, 140, 143, 156, 223, 268, 316, 317, 409, 410.
 AIX, 94, 220.
 ALBERICI, 48.
 ALBIZZI, 46.
 ALEP, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 110, 111, 117, 134, 161, 183, 185, 186, 187, 267, 387.
 ALET, 221.
 ALEXANDRE VI, 33.
 ALEXANDRE VII, 43, 45, 49, 56, 151.
 ALEXANDRETTE, 96, 101, 102, 105, 106, 186, 187.
 ALEXIS, 174.
 ALMERAS, 325.
 ALTIERI, 350.
 AMBROISE, 137, 138, 183, 248, 251.
 AMENON (D'), 268.
 AMÉRIQUE, 75.
 AMOÏ, 442, 443, 444, 446.
 AMSTERDAM, 82, 84, 85.
 ANGERS, 227, 377.
 ANGLETERRE, 75, 79, 180, 184.
 ANGOT, 363.
 ANJOUAN, 414, 415.

ANNAM, 26.
 ANNECY, 47, 211.
 ANTOINE, 291.
 ANTONIO, 55.
 ANTONIO NICTO, 210, 212, 388.
 ARACAN, 149, 393.
 ARARAT, 11.
 ARAXE, 113, 117.
 ARDIEU, 427.
 ARDILLIERS (N.-D. des), 377.
 ARGENSON (D'), 74, 83, 89, 104, 204, 465.
 ARGOLIS (v. BERNARDINO).
 ARLES, 220.
 ARNAUD, 211.
 ARNEY, 81.
 ASIE, 26, 395, 410.
 ATHÈNES, 78.
 AUBERT, 17.
 AUGERI, 330.
 AURANGABAD, 141, 143, 418.
 AUTUN, 211.
 AUXERRE, 211.
 AVIGNON, 35, 36, 96.
 AYOUTHIA, 155, 160, 162, 163, 164, 165, 168, 169, 174, 175, 179, 244, 264, 270, 279, 289, 312, 328, 330, 351, 420, 421, 423, 424, 426, 427, 428, 430, 431, 440, 444.
 AZZOLINI, 46, 350.

B

BABYLONE, 185, 186.
 — (Evêque de), 371.
 — (Rue de), 370.
 BAC (Rue du), 370.
 BACHIM, 256.
 BAGDAD, 105, 183, 185.
 BAGNI, 30, 33, 43, 46, 47, 466.
 BAGOT, 24, 27, 28, 69, 71, 87, 156, 157, 332, 334, 348, 356, 404.
 BAIE DE TOUS LES SAINTS, 243, 249.

BALASSOR, 263, 264, 268, 269.
 BALDESCHI, 211, 260.
 BANDART-ABBAS (v. ORMUZ).
 BANGKOK, 160, 177, 420, 424, 432.
 BANTAM, 255, 256, 257, 258, 259,
 260, 263, 273, 418, 419, 424.
 BARBERINI (Antoine), 55, 189.
 — (Charles), 46.
 BARILLON, 35.
 BARON, 103, 106, 184, 193, 267, 387,
 394, 416, 418, 419.
 BASSORA, 92, 96, 105, 133, 184, 185.
 BATAVIA, 81, 167, 259.
 BAUME LE BLANC DE LA VALLIÈRE
 (De la), 22.
 BAUDET, 174.
 BAYONNE, 323, 324.
 BEAUCE, 202.
 BEAUREGARD (De), 411.
 BEAUVILLIERS (De), 373.
 BENGALÉ, 148, 179, 393.
 — (Golfe du), 261, 263, 264,
 265, 267.
 BERNAR DE SAINTE-THÉRÈSE, 200.
 BERNARDIN (ou BERNARDINO), de
 Venise, év. d'Argolis, 356, 357,
 419, 427, 430, 448.
 BERNIÈRES (De), 35.
 BERRIER, 377, 389, 390.
 BERYTHE, 49.
 BESARD, 202, 203, 224, 225, 365,
 371, 376, 395.
 BÉTHUNE (De), 221.
 BEZAUDUN, 95.
 BEZIERS, 220.
Blampignon (Le), 377, 411, 412,
 414, 415.
 BLANC (Cap), 231.
 BLAYE, 222.
 BLOIS, 226.
 BLOT, 267, 394.
 BOHIER, 15.
 BOILEAU, 117.
 BOJEADOR, 310.
 BOLOGNE, 212.
 BOMBAY, 256, 415.
 BONA, 215, 217, 264.
 BONNEAU, 21.
 BONNE-ESPÉRANCE (Cap de), 232, 236,
 238, 239, 240, 244, 414.
 BOQUET, 243.
 BOSQUET (De), 220.

BOSSUET, 202, 316, 365, 266.
 BORDEAUX, 221.
 BOUCHARD, 271, 274, 304, 305, 306.
 BOUCHER, 325.
 BOUDON, 21, 465.
 BOUILLON (De), 316.
 BOULANGER, 460.
 BOURGES (De), 61, 80, 155, 158,
 159, 162, 164, 165, 178, 204, 206,
 217, 243, 245, 293, 307, 309, 331,
 337, 341, 347, 373, 418, 419, 420,
 424, 428.
 BOURDALOUE, 378.
 BOURLAMAQUI, 31.
 BOURREAU, 256, 267, 394.
 BOUTHILLIER (De), 37, 51, 67, 222.
 BRÉMONT, 333.
 BRÉSIL, 234.
 BRETONVILLIERS (De), 275, 276.
 BRIÇONNET, 15.
 BRINDEAU, 93, 135, 138, 165, 208,
 227, 240, 243.
 BRISACIER (Jacques de), 268, 371,
 376.
 BRISACIER (Laurent de), 46, 73, 209,
 368, 371, 376, 397, 454.
 BRUNEL, 88, 99, 109, 126, 135, 138,
 139, 145, 387, 409.
 BRUSSY (De), 17, 268, 316.
 BRUYN (Le), 102.

C

CADIZ, 316, 317.
 CALIXTE III, 33.
 CAMBODGE, 164, 208, 251, 295, 429,
 432, 463.
 CANADA, 69.
 CANARIES, 230, 413.
 CANDIE, 187.
 CANDONE, 336, 352, 426.
 CANNES, 324.
 CANTON, 431, 444, 446, 450.
 CAPONY, 427.
 CAPUL, 310.
 CARCASSONE, 220.
 CARDOSO, 154, 155, 156, 157, 178.
 CARON, 368, 394.
 CASANATA, 191, 211, 349, 350, 353.
 CATHERINE DE JESUS MARIA, 94.
 CAULET, 220, 433.
 CENAMY, 63.

CERRI, 325, 338, 339, 341, 342, 343, 344, 345, 348, 388.
 CHAISE (La), 350, 365, 367, 369, 370.
 CHALON, 211.
 CHAMESSON (De), 82, 83, 88, 100, 129, 132, 133, 138, 165, 167, 182, 183, 186, 190, 277, 292, 316.
 CHAMPAGNE, 256.
 CHANÇAY, 15.
 CHANDEBOIS, 226, 243, 248, 255, 257, 288, 427.
 CHAN-SI, 63.
 CHAN-TONG, 63.
 CHAPELIER, 241.
 CHAPELLE (De La) (V. PAJOT DE LA CHAPELLE).
 CHAPON (Rue), 40, 42.
 CHARDIN, 112.
 CHARLES II, 184.
 CHARTRES, 376.
 CHATELLEHAULT, 222.
 CHAULNES (De), 193, 194, 211.
 CHAUS, 256.
 CHEN-SI, 63.
 CHEREAU, 93, 99, 126, 133, 135, 136, 387.
 CHEVREUIL, 24, 138, 145, 165, 174, 208, 227, 251, 252, 258, 261, 262, 264, 273.
 CHEVREUSE (De), 375.
 CHIAMPA (OU CIAMPA), 297, 425, 432.
 CHINE, 9, 26, 43, 44, 79, 81, 83, 91, 125, 126, 157, 163, 164, 179, 208, 217, 243, 258, 260, 261, 273, 341, 350, 355, 356, 360, 373, 396, 419, 424, 429, 431, 445, 447, 450, 451, 460, 463.
 CHINON, 118.
 CHIRAZ, 121, 134.
 CHOMEL, 371.
 CHYPRE, 187.
 CIBO, 322, 325, 326, 345, 346, 349, 350, 353, 354, 359, 367, 368, 430.
 CICÉRON, 42.
 CIVITAVECCHIA, 197, 361, 362.
 CLÉMENT IX, 191, 196, 278, 281, 335.
 CLÉMENT X, 301.
 CLERGUES (Le), 427.
 CLERMONT, 376.
 CLERMONT (Collège), 24.
 CLERY (De), 226.
 CLIDE (De la), 238, 239.

COCHARD, 226.
 COCHIN, 257.
 COCHINCHINE, 26, 37, 50, 83, 91, 125, 147, 163, 164, 173, 174, 208, 217, 243, 251, 272, 290, 291, 356, 373, 420, 428, 430, 432, 451, 463.
 COGNAN, 179.
 COLBERT, 241, 253, 254, 284, 317, 360, 366, 367, 370, 389, 390, 393, 445.
 COLOMBET, 31.
 COLONNA, 349, 350, 353.
 COMORIN (Cap), 257, 264, 419.
 Conception (La), 294, 295, 302.
 CONSTANCE (V. PHAULCON).
 CONSTANTIN, 287.
 CONTI (De), 89, 184.
 CORÉE, 63, 463.
 CORNOUAILLES (Pointe de), 412.
 COROMANDEL (Côte de), 188, 263, 307, 393.
 CORRADO, 44.
 CORVO (Do), 315.
 COTOLENDI, 57, 61, 70, 77, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 102, 105, 138, 139, 140, 144, 145, 150, 157, 183, 219, 273, 330, 385, 387, 392.
 COTOLENDI (Père), 94.
 COUARDE (La), 70, 71, 90.
 COUPEAUX (Rue), 24, 25, 29, 39, 69, 140.
 COURTAULIN (De), 226, 259, 277, 286, 351.
 COURT (Le) DE MONTDORY (V. MONTDORY).
 COUY, 159, 178.

D

DANVILLE (V. SAISSEVAL).
 Dauphin (Le), 229, 230, 234, 235, 238, 243, 248.
 DELAMARE, 459, 460.
 DELGADO E MATOS, 252.
 DELHI, 125.
 DESCARTES, 52, 123.
 DESFONTAINES, 362, 371, 373, 386, 388, 393, 398.
 DEYDIER, 61, 84, 155, 160, 162, 164, 165, 169, 199, 208, 217, 240, 243, 252, 293, 307, 309, 331, 335, 336, 337, 341, 347, 348, 357, 373, 418, 419, 428.

DIEGO (P.), 144.
 DJARHOUM, 130.
 DJOULFA, 117.
Dominique (Rue Saint-), 69.
 DREUX, 72.
 DUCHESNE, 357, 386, 412.
 DUDOUYT, 24.

E

EMMANUEL DE LÉON (V. MANUEL).
 ERIVAN, 111, 116.
 ERRERA (V. GIROLAMO).
 ERZENDJAN, 108.
 ERZÉROUM, 105, 109, 110, 119, 161.
 ESPAGNE, 185, 309, 363.
 ESPINASSE (De L') ou DELESPINASSE,
 377, 378, 379, 411.
 ESTOILE (De L'), 124.
 ETCHIAZIN (ou les Trois-Eglises),
 112.
 EUDES (Saint-Jean), 37.
 EUPHRATE (L'), 105, 185.
 EXTRÊME-ORIENT, 240, 449.

F

FAÏ-FO, 174, 186, 290, 429.
 FARSISTAN, 129.
 FAUCONNIER, 132.
 FAVORITI (Mgr), 325, 368.
 FÉNELON, 380, 396.
 FERET, 78, 423.
 FERMANEL DE FAVERY (LUC), 21,
 89, 93, 95, 97, 123, 202, 205, 214,
 223, 224, 225, 226, 371, 376, 385,
 398, 401, 454.
 FERMANEL (Père), 80.
 FERREIRA, 336, 338, 341, 344, 348,
 352, 426.
 FERREUX, 427.
 FERRIER (Du), 220.
 FINISTERRE (Cap), 230.
 FLORES (Dos), 315.
 FO-GAN, 444, 448, 453.
 FOISSY DE CHAMESSON (V. CHAMES-
 SON).
 FO-KIEN, 63, 356, 430, 431, 437, 445,
 447, 448, 450, 460.
 FONTAINEBLEAU, 366.
 FORGET, 226, 261, 262, 429.
 FORMOSE, 356, 402, 435, 437, 440.
 FORT-DAUPHIN, 242, 245, 246, 414.
 FORTIN-JANSON (De), 220.
 FORTIS DE CLAPS, 94.

FOUQUET (Abbé), 89.
 — (Madame), 47, 89.
 FOU-TCHÉOU-FOU, 446, 450.
 FRANCE, 158, 186, 196, 384, 396.
 FRASCATI, 214.
 FRONDEVILLE, 47.
 FUCITI, 336, 338, 341, 348, 352.

G

GABRIEL (P.), 118, 119, 122.
 GALLUIS, 70.
 GAMRON (V. ORMUZ).
 GARIBAL (De), 83, 89, 104.
 GAULT, 97.
 GAUTIER, 90.
 — Marguerite (V. M^{me} PALLU).
 GAVOTTO, 226, 258, 261, 416.
 GAYME, 55.
 GAZIL DE LA BERNARDIÈRE, 24, 89.
 123, 197, 201, 202, 203, 212, 213,
 214, 221, 233, 263, 324, 385.
 GEFFRARD DE LESPINAY, 409, 418,
 420, 424.
 GÈNES, 324, 346.
 GERBEAU, 89, 209.
 GERVAISE, 379, 411.
 GET, 97, 409.
 GIENS (De), 364.
 GIROLAMO DE ERRERA, 301, 302.
 GOA, 251, 252, 257, 265, 351, 359,
 425.
 GODEAU, 38.
 GOLCONDE, 147, 148, 182, 190, 418.
 GONTIER, 21.
 GOYAU, 10, 46, 202.
 GRANDE-CHARTREUSE, 41.
 GRÉGOIRE XV, 27.
 GRIMALDI, 220.
 GROEN, 82.
 GROIX (Ile de), 229, 230, 411.
 GROSSE, 427, 429.
 GUÉBRIANT (De), 12, 467.
 GUINOISRAN, 93, 98.

H

HAÏNAN (ou Haynan), 63, 356, 433.
 HAINQUES, 165, 208, 243.
 HANOTAUX, 11.
 HARDUIN DE PÉRÉFIXE DE BEAUMONT,
 276.
 HARLAI DE CHAMPVALLON, 276, 364.
 HASSAN-KALE, 112.

HAUTMESNIL (De), 293, 294, 295,
296, 298, 300, 302, 307, 312, 315,
317, 321, 433.
HAVANE (La), 314, 315.
HAVRE (Le), 85, 86.
HAYE (La), 83.
HAYE (De La), 246, 249, 253, 255,
267, 288.
HÉBRIDES (Les), 75.
HEERE (De), 37.
HÉLIOPOLIS, 49.
HENNEBONT, 378.
HENRI (DUC DE VERNEUIL), 201.
HENRION, 10.
HOLLANDE, 81, 83, 86, 180.
HOSTE (L'), 76, 88, 104.
HOU-KOUANG, 49, 447, 449.
HULTEN (Van), 82.
HURTEVENT, 93, 409.

I

IALINGA, 158, 159, 197.
IGNACE DE LOVOLA, 33.
— Philibert, 202.
ILE-BOUCHARD, 15.
ILIDJA, 108, 109.
INDE, 79, 91, 137, 158, 181, 188,
189, 228, 258, 463.
INDOCHINE, 26, 155, 178, 228, 243,
245, 355, 392, 429, 463.
INNOCENT X, 26, 27, 30.
— XI, 322, 326, 327, 337,
339, 341, 353, 354, 358, 361, 369,
421, 431.
IRIGOYEN (P.), 450.
IRLANDE, 75.
ISLE (De L'), 93, 98.
ISPAHAN, 96, 105, 119, 122, 123,
126, 127, 128, 134, 161, 384, 386.
ITALIE, 41, 324.

J

JALAPA, 313, 314.
JAPON, 27, 258, 260, 261, 341, 355.
JAVA, 251, 463.
JEAN-BAPTISTE (P.), 424.
JÉSUS-CHRIST, 287.
JOHORE, 421.
JOLY (De), 221.
JONGSELANG, 271, 424.
JUNET, 189.

K

KACHAN, 122.
KAGYSMANS, 113.
KANDAHAR, 125.
KE-LOUNG, 436.
KHARGOU, 184.
KIANG-SI, 63, 356, 447, 448.
KILLIS, 108.
KIRCHM, 134.
K'O-CHOUANG, 437, 438.
KONGOUN, 183, 184.
KOUANG-SI, 50, 356, 449.
KOUANG-TONG, 63, 356, 449.
KOUÏ-TCHÉOU, 49, 356.
KOUM, 120, 121.
KOUMICHEH, 128.
KOURDISTAN, 185.

L

LA FLÈCHE, 22, 24.
LAHORE, 125.
LAISNÉ DE LA MARGUERIE, 31.
LAMBERT DE LA MOTTE, 10, 47, 48,
49, 60, 61, 62, 63, 77, 83, 85,
89, 92, 102, 119, 133, 138, 144,
147, 149, 158, 160, 162, 163, 165,
168, 170, 172, 173, 174, 175, 181,
184, 185, 190, 201, 206, 207, 208,
209, 217, 224, 225, 240, 243, 251,
252, 259, 261, 273, 274, 276, 279,
281, 284, 285, 286, 289, 290, 291,
306, 329, 337, 351, 355, 356, 372,
375, 385, 392, 402, 403, 406, 466.
LAMEGO, 357, 358.
LAMPACAO, 433.
LAMOIGNON, 79.
LANEAU, 88, 100, 119, 135, 138, 154,
155, 165, 169, 209, 271, 273, 274,
280, 284, 287, 291, 292, 356, 373,
418, 420, 421, 428, 429, 430, 454.
LANGLOIS, 420.
LANGRES, 211.
LAOS, 50, 167, 168, 427, 429.
LAR, 130.
LAREK, 134.
LARMESSIN (De), 381.
LAUNAY, 462, 467, 468, 469.
LAVAL (V. MONTIGNY-LAVAL).
LAVISSE, 10.
LEBLANC, 431, 444, 446, 447.
LEFEBVRE, 379, 411, 424.

LEFÈVRE, 96, 220.
 LEMOINE, 226.
 LESLEY, 46, 57, 62, 63, 194, 195,
 197, 378.
 LEVIS DE VENTADOUR, 220.
 LIANT (Cap), 432.
 LIONNE (Abbé De), 198, 376, 377,
 378, 379, 386, 409, 411, 413, 415,
 418, 427.
 LIONNE (Hugues De), 379.
 LISBONNE, 34, 305, 351, 413.
 LIVOURNE, 186, 187, 189, 190, 219,
 324.
 LOIRE, (La), 13.
 LONGUEVILLE (De), 212.
 LOPEZ, 244, 356, 419, 449.
 LORETTE, 40.
 LOTTEAUX, 226, 231, 233, 243.
 LOUIS XI, 15.
 LOUIS XIV, 11, 24, 82, 91, 193,
 196, 198, 199, 211, 245, 255, 271,
 291, 293, 294, 297, 305, 317, 360,
 366, 367, 369, 370, 375, 389, 393,
 416, 421, 422, 445, 448, 453.
 LOUIS DE LA MÈRE DE DIEU, 274.
 LOUISE (Mère), V. Rogier.
 LOUVO, 285, 289, 421, 424, 427, 431.
 LOUVOIS, 367.
 LUCA, 430.
 LYON, 41, 93, 211, 362.

M

MACAO, 26, 148, 208, 260, 419, 424,
 431, 433.
 MACASSAR, 148.
 MADAGASCAR, 79, 80, 241, 242, 243,
 414.
 MADÈRE, 413.
 MADRAS, 140, 144, 145, 148, 176,
 180, 182, 261, 263, 403.
 MADRID, 305, 306, 318, 319, 321, 323.
 MADURÉ (Le), 148.
 MAHAPRAM, 423, 427.
 MAHOT, 351, 418, 419, 428.
 MAIGROT, 371, 379, 386, 394, 395,
 411, 420, 427, 431, 440, 444, 445,
 446, 447, 448, 450, 456, 457, 458,
 459, 460.
 MAÏN, 128.
 MALABAR, 419.
 MALACCA, 26, 419.
 MALDONAT, 19.

MALLIER, 221.
 MALTE, 100.
 MANDCHOURIE, 463.
 MANILLE, 167, 260, 274, 298, 300,
 303, 304, 307, 308, 309, 312, 363,
 396.
 MANUEL (ou Emmanuel) DE LÉON,
 300, 309.
 MARAND, 117.
 MAREDO, 252.
 MARIANNES (Iles), 310.
 MARIE DE L'INCARNATION, 155.
 MARIE DE SAINT-BERNARD, 32, 33,
 35, 36, 40, 42, 47, 50, 54, 56,
 57, 93, 404, 408.
 MARINI, 336, 338.
 MARSEILLE, 41, 69, 88, 94, 95, 97,
 98, 105, 160, 220, 324, 362.
 MARTINEAU, 11, 427.
 MASULIPATAM, 119, 126, 132, 138,
 139, 140, 141, 144, 147, 148, 149,
 161, 179, 189, 261, 288, 418.
 MAZARIN, 81.
 MEDELLIN (De), 318, 319, 320.
 MÉKONG, 298.
 MÉLIAND, 79.
 MÉLIAPORE (ou SAN THOMÉ), 145,
 148, 264, 265, 266, 267.
 MÉNAM (Le), 160, 177, 289, 420.
 MÉNILLÈRE (De), 246.
 MERCÉ (De), 238.
 MERGUI, 53, 154, 178, 269.
 MÉTELLOPOLIS (Mgr De), (V. COTO-
 LENDI).
 METZ (Du), 95.
 MEUR (De), 24, 25, 39, 45, 89, 95,
 123, 186, 202, 203, 204, 209, 385.
 MEXICO, 311, 313, 314.
 MEXIQUE, 363.
 MICHAUD, 10.
 MICHEL, 294.
 MIDDELBOURG, 82.
 MILAN, 212.
 MILON, 17, 89, 268, 316, 384.
 MIRAMION (M^{me} De), 21, 70, 89, 95,
 156, 223, 268, 360.
 MIREPOIX, 220.
 MODÈNE, 212.
 MOGOL (Grand), 264.
 MONDORY (Anne LECOURT De), 376,
 379, 414, 418, 427.
 MONESTIER, 427.

MONTESPAN (M^{me} De), 375.
 MONTIGNY-LAVAL (De, ou DE LAVAL),
 21, 30, 35, 60.
 MONTMARTRE, 33.
 MONTPELLIER, 220, 324.
 MONTPEZAT DE CARBON, 221.
 MORANGIS (De), 92, 104, 201, 223.
 MORFONTAGNE, 72.
 MOROY, 104.
 MOSCOU, 361.
 MOSSOUL, 105, 185.
 MO-YANG, 446, 456, 459, 460.
 MOZAMBIQUE, 148, 249, 415.

N

NANKIN, 63.
 NANTES, 227, 375, 376, 377.
 NARBONNE, 220.
 NAVARETTE, 244, 319.
 NESMOND (De), 375.
 NEGRAÏS (Cap), 152.
 NICOLAS, 136.
 NICOLAS V, 33.
 NISIBE, 185.
 NOBILI, 157, 265.
 NOUVEAU MONDE, 309.
 NOUVELLE ESPAGNE, 310, 311.

O

OcéAN ATLANTIQUE, 309.
 — PACIFIQUE, 309.
 OLIER, 28, 275.
 OLIVA, 337, 339, 340, 341, 343, 344,
 345, 351, 353, 369.
 OMAN (Mer d'), 179.
 ONOR, 257.
 ORCADES, 75.
 ORLÉANS, 140.
 ORMUZ (ou GAMRON, BANDAR-ABBAS),
 105, 119, 125, 129, 130, 131, 132,
 134, 161.
 OTTOBONO, 350.
 OUDEGUIR, 144.
 OURFA, 185.

P

PAILLY, 72.
 PAJOT DE LA CHAPELLE (ou DE LA
 CHAPELLE), 89, 95, 224, 316.
 PALACOL, 139, 145.
 PALICATE, 148.
 PALLEGOIX, 286.

PAUL DU RUAU Bertrand, 17, 385.
 — César, 17, 316.
 — Charles, 17, 89.
 — DE LESSERT, 17.
 — Etienne (grand-père
 de François,
 15.
 — Etienne (père de
 François), 13,
 15, 31, 33, 39,
 210, 222, 268,
 385.
 — Etienne (frère de
 François), 17.
 — Etienne (neveu de
 François), 84,
 325, 376, 384,
 405, 469.
 — Guillaume, 15.
 — Innocent, 15.
 — Jacques, 17, 31,
 316, 342, 365.
 — Madame (mère de
 François), 13,
 17, 32, 39, 210.
 — Marguerite (M^{me}
 DE BRUSSY), 38.

PAMIEHS 220.

PARACÉLS, 296, 298, 432, 433.
 PARIS, 19, 24, 39, 60, 66, 70, 76,
 86, 92, 93, 96, 105, 140, 179, 181,
 193, 197, 223, 322, 323, 324, 328,
 330, 342, 366, 376, 440.

PARME, 212.

PASCAL, 405.

PASCOT, 423, 427.

PAUL III, 34.

— IV, 34.

PAUMART, 427.

PAVIE, 212.

PEGOU (ou PEGU), 149, 169, 365,
 393, 427.

PÉKIN, 63, 260, 438.

PEREIRA, 180.

PÉREZ, 207, 269, 271.

PÉRIGAUD, 88, 99, 106, 129, 133,
 135, 137, 145, 387.

Perle (La), 263.

PERSE, 79, 88, 113, 116, 158, 183,
 184, 188, 189, 258.

PERSÉPOLIS, 128.

PERSIQUE (Golfe), 129, 131, 154, 185.

PETAU, 19.
 PÉZENAS, 220, 324.
 PHAN-RANG, 297.
 PHAULCON (Maître Constance), 422, 431, 434.
Phénix (Le), 229, 230, 234, 235, 236, 237, 238, 241, 242, 243, 246, 247, 248.
 PHILIPPINES (Les), 258, 305, 307, 310.
 PHRA-NARAI, 213, 262, 279, 281, 285, 287, 288, 289, 290, 416, 421, 422, 430, 436, 444. —
 PICCOLOMINI, 61.
 PICQUET, 91, 103, 183.
 PIE V, 27.
 PIN, 379, 411, 415, 417, 427.
 PINTO, 269.
 PIPELGAM, 144.
 PIPELI, 160, 177.
 PIQUES, 24, 30, 35.
 PISE, 219, 324.
 PLAISANCE, 212.
 PLESSIS (Du), 35, 73, 76, 79, 80, 92, 190, 200, 201, 204.
 POITEVIN, 91, 123, 225.
 POITIERS, 222.
 PORT-DE-PILE, 222.
 PORT-LOUIS, 218, 227, 232, 233, 258, 270, 323, 376, 377, 378, 411, 415.
 PORTUGAL, 33, 34, 45, 189, 218, 322, 351.
 PORTUS NOVUS, 148.
 POULO OUAI, 295.
 PANJANG, 295.
 OBI, 295, 432.
 CONDORE, 295, 432.
 POURCELOUC, 271, 424, 427.
 PRAM, 160, 177.
Président (Le), 378, 411, 415, 417.
 PRINCE (île), 257.

R

RAJAPOUR, 251, 255, 256.
 RAPHAËL (P.), 124, 125.
 RAUDOT, 362.
 RENNES, 89, 227.
 RHODES (P.), 26, 27, 28, 30, 35, 44, 69, 75, 166, 332, 336, 465.
 RICHART DE LA MARE, 312.
 RICOUART (De), 200.

RINHUBERI, 361.
 RIVIÈRE, 95.
 ROBERT, 84, 88, 98, 99, 106, 460.
 ROBERT (Premier Assistant), 460.
 ROCHEFORT, 222.
 ROCHELLE (La), 222.
 ROETGOENE, 128.
 ROGIER (Louise-Françoise) ou MÈRE LOUISE, 377, 409.
 ROME, 40, 41, 50, 62, 76, 105, 115, 140, 174, 181, 189, 190, 191, 193, 199, 205, 212, 213, 219, 223, 228, 322, 323, 324, 325, 326, 331, 341, 359, 360, 361, 365, 368, 393, 396, 399, 440.
 RONNAL (De), 412.
Rose Blanche (La), 21, 404.
 ROSPIGLIOSI, 46, 191.
 ROUEN, 92.
 RUAU PERSIL (Chapelle), 89.
 RUFISQUE, 238.

S

SAINT BENOÎT, 403.
 — BRIEUC, 89.
 — DENIS, 33.
 — DENIS (Basilique), 33.
 — DOMINIQUE (Rue), 140.
 — ETIENNE (Abbaye), 144, 375.
 — FRANÇOIS, 376.
 — FRANÇOIS-XAVIER, 66, 74, 145, 150, 242, 299.
 — FRANÇOIS-XAVIER (Bateau), 335.
 — GATIEN (Chapitre), 37.
 — GEORGES (Fort), 180.
 — GERMAIN, 224.
 — GERMAIN-EN-LAYE, 363, 364, 367.
 — IGNACE DE LOYOLA, 403.
 — JACINTHE DE TICAQ, 310.
 — JEAN DES FLORENTINS (Eglise), 50.
 — JOSEPH, 165, 242, 272.
 — LOUIS (Bateau), 80, 83, 85, 86, 92.
 — LUBIN (Serviteur), 294.
 — MARTIN, 54.
 — MARTIN (Collégiale), 9, 19, 37, 376.
 — MARTIN DE CRÉCY (Prieuré), 378.
 — MATHIAS, 279.
 — OUEN (Abbaye), 199.
 — PAUL (Basilique), 212.
 — PIERRE (Basilique), 55, 212.

— SATURNIN (Eglise), 17, 37.
 — THOMAS, 145.
 — VENANT (Eglise), 16, 66, 377.
 — VICTORIN, 66.
 — VINCENT DE PAUL, 31, 35, 71, 72.
 SAINTE BAUME, 94.
 — MADELEINE (Eglise), 61.
 — MARIE-MAJEURE, 212.
 — MARTHE (Père de), 418.
 — THÉRÈSE DE LISIEUX, 405.
 SAINTES, 222.
 SAISSEVAL-DANVILLE (De), 88, 99,
 118, 348, 387.
 SALDANHA, 238, 239.
 SAKLAND, 436.
 SALVATOR, 117.
 SAMSON (Sansou), 121.
 SANT'ANTONIO (Bateau), 310, 311.
 SAN THOMÉ (V. MÉLIAPORE).
 SARCOT (Cercottes), 226.
 SARRANTE, 379, 411, 418, 424.
 SAUMUR, 377.
 SEIGNELAY, 370, 375.
 SEMBLANÇAY, 15.
 SENDIBAR, 144.
 SERRE (De La), 22.
 SE-TCHOAN, 50, 356.
 SÉVILLE, 317, 319.
 SÉVIGNÉ (M^{me} De), 14.
 SEVIN, 226, 254, 264, 265, 316, 371,
 374, 395, 396, 414, 419, 420, 422,
 424, 426, 430, 431, 436.
 SIAM, 140, 157, 158, 162, 163, 166,
 168, 175, 177, 240, 243, 258, 259,
 260, 261, 263, 271, 290, 323, 334,
 356, 360, 373.
 SICARD, 378, 379, 411, 417, 418.
 SIGILE, 187.
 SIENNE, 324.
 SIGO-YA, 438, 441.
 SIMON (Pierre), 382.
 SIWAGI, 249.
 SLUSIUS, 48, 325, 341.
 SONDE (La), 79, 257.
 SOULTANIEH, 120, 121.
 SPADA, 46.
 STAVOREN, 86.
 STEPHANO, 241.
 STEPHANUS (Père), 114, 115.
 SUALY, 80, 122, 125, 126, 135, 138,
 139, 140, 161, 182, 183, 240, 241,
 248, 249, 250, 252, 253, 258, 261,

267, 272, 273, 387, 415, 416, 417,
 419, 429.
 SY (P.), 12.
 SYLVESTRE (P.), 105, 133.
 SYRACUSE, 187.
 SYRIE, 88.
 SWERTZ, 93, 96, 97, 100, 118, 258.

T

TABLE BAY, 240.
 TACHARD (P.), 280.
 TAI-WAN, 436, 438.
 TARTARES, 446.
 TARTARIE, 44, 63.
 TAURIS, 105, 111, 116, 119, 120,
 121, 122, 161.
 TAVERNIER, 102, 179.
 TCHANG-TCHÉOU, 445, 446.
 TCHÉ-KIANG, 63, 356, 447, 448.
 TCHENG-TCH'ENG-KOUNG, 437.
 TELLIER (Le), 226, 243, 258.
 TENASSERIM, 138, 140, 144, 148, 151,
 152, 154, 155, 158, 161, 162, 177,
 261, 264, 269, 271, 419, 427.
 TÉNÉRIFFE, 413.
 TEYDE, (Pic), 230.
 THENEUIL, 15.
 THIERSAULT, 193, 224, 316.
 THOU (De), 82, 83, 84, 86.
 TIBERGE, 378.
 TIGRE (Le), 185.
 TISSANIER, 338.
 TONKIN, 26, 35, 39, 44, 63, 69, 81,
 85, 91, 99, 125, 126, 157, 166,
 167, 207, 217, 229, 240, 252, 260,
 272, 292, 293, 294, 305, 307, 308,
 323, 335, 337, 341, 350, 355, 356,
 373, 395, 396, 408, 418, 428, 451,
 463.
 TONNAY-CHARENTE, 222.
 TOULON, 219, 324, 362.
 TOULOUSE, 324.
 TOURAINE, 384.
 TOURS, 13, 15, 22, 36, 37, 39, 46,
 66 150, 197, 209, 222, 226, 376,
 384.
 TRANQUEBAR, 148, 188.
 TRAVERSÉ (M^{me}), 79.
 TREMOÏLLE (De La), 15
Triomphe (Le), 242.
 TRONSON, 453.
 TSIUEN-TCHÉOU, 446.

TURCOTTI, 450.

TURQUIE, 79, 116, 120, 158.

U

URBAIN VIII, 27, 334, 335.

URSINS (Des), 214.

V

VACHET, 25, 28, 210.

VALGRENIER (P.), 260 .

VANDERGOIS, 82, 83.

VANNES, 227, 337, 378. ~

VAN WICK, 131.

VARELLA (Cap), 296, 297, 433.

VARO, 449.

Vautour (Le), 229, 230, 234, 256,
257, 258.

VERA CRUZ, 313, 314.

Vera Cruz, 335.

VERBIEST (P.), 260, 450.

VERDILLE (Pointe), 231.

VERT (Cap), 34, 231, 234, 413.

VIGNE (De La), ou DELAVIGNE, 378
379, 411, 424.

VIRGILE, 42.

VOISIN DE VILLEBOURG, 89.

Y

YUN-NAN, 49, 356.

Z

ZÉLANDE, 80.

TABLE DES GRAVURES

1. Portrait de Mgr Pallu Frontispice

Reproduction d'une gravure conservée au Séminaire des Missions Etrangères, exécutée par P. Simon, d'après une peinture ou un dessin de De la Mare Richart.

Sur l'ovale du cadre, on donne à Pallu le titre (conféré le 15 avril 1680) de Vicaire apostolique du Fo-Kien ; on y fait mention du donateur : Annet Le Court de Mondory, diacre de Clermont, qui dut être ordonné prêtre vers la fin de cette même année, puisqu'il partit en mission au début de 1681. On peut donc assigner comme date à ce portrait les derniers mois de 1680. Pallu a alors 54 ans.

2. Plan partiel de Tours au xvii^e siècle Pages
12

Partie de Tours habitée et plus spécialement fréquentée par François Pallu et sa famille. C'est le quartier de *Saint-Saturnin*, l'église paroissiale où il a été baptisé, aujourd'hui complètement disparue ; de *Saint-Martin*, la grande basilique élevée sur le tombeau de l'apôtre des Gaules, dont il ne reste plus que deux tours ; du *monastère des Carmélites* où il est venu prier, et dont il subsiste encore quelques restes.

3. Tours au xvii^e siècle 14

Cette vue générale est une reproduction d'une estampe anonyme, très nettement datée de 1643. En cette année-là Pallu a 17 ans, et il a vu de ses yeux la ville de Tours telle qu'elle se profila sous les regards du dessinateur ; à gauche, et en amont, le quartier de la ville gallo-romaine dominée par les tours jumelles de la cathédrale ; à droite et en aval, les silhouettes de vingt églises échelonnées à quelque distance du fleuve, et, parmi elles, celles de *Saint-Saturnin* et de *Saint-Martin*.

4. Tours. — Eglises Saint-Saturnin et Saint-Martin .. 16

Ces deux vues sont des reproductions partielles d'une grande estampe, œuvre de Visscher, imprimée à Amsterdam vers la fin du règne de Henri IV.

Saint-Saturnin était l'église paroissiale la plus riche,

sans doute, de Tours ; sa haute nef et sa tour terminée en coupole dominait tout le quartier où vivait la famille Pallu ; le 31 août 1626, elle vit le baptême de François. Malheureusement, elle a été démolie à la Révolution.

Saint-Martin était la gloire de la cité Tourangelle, avec son tombeau, ses souvenirs, sa puissante collégiale. François Pallu, qui en fut chanoine prébendé, y a officié plus d'une fois. De cette belle et chère église, il ne reste plus que deux tours.

5. Quartier du Collège de Clermont, d'après le plan de Gomboust, 1650 24

Le collège de Clermont, situé rue Saint-Jacques, sur l'emplacement actuel du Lycée Louis-le-Grand, était dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus ; le P. Bagot y exerçait les fonctions de Préfet général.

L'auberge de la *Roze Blanche* où les « Bons Amis » se sont rassemblés pour la 1^{re} fois avait son entrée principale rue Saint-Jacques (en face du collège de Clermont), et allait jusqu'à la Rue-Neuve-des-Poirées ; en 1642, elle appartenait aux sieurs Couturier, père et fils ; son jardin lui fut alors pris pour agrandir la Sorbonne. (*Histoire générale de Paris. Topographie Historique du Vieux Paris, Région centrale de l'Université*, Paris, 1897, p. 374.)

Sur ce même plan on relève, en haut à droite, la rue des Coupeaux (act. rue Lacépède) ; en bas, à droite, la rue Saint-Dominique (act. rue Royer-Collard) où les jeunes gens du « groupement du P. Bagot » dont faisait partie François Pallu, élurent successivement domicile, après avoir quitté l'auberge de la Rose-Blanche, à proximité du collège de Clermont.

6. Mgr Pierre Lambert de la Motte 48

Gravure conservée au Séminaire des Missions Etrangères, exécutée vraisemblablement d'après une peinture anonyme du château de Lierremont à Trouville-sur-Mer (Calvados), dont le Séminaire des Missions Etrangères possède une copie.

7. Mgr Ignace Cotolendi 60

Portrait gravé par de Larmessin (1640-1725), conservé aux Archives du Séminaire des Missions Etrangères, volume 1450.

8. M. Luc Fermanet 88

Portrait gravé par Habert ; conservé au Séminaire des Missions Etrangères (Archives. Volume 1450).

	Page
9. Perse. — La ville d'Ispahan	122
Gravure tirée des « Voyages de Corneille Le Bruyn en Perse et aux Indes Orientales », Paris, 1725.	
Pallu séjourna à Ispahan du 24 juillet au 20 septembre 1662. V. p. 122.	
10. Golfe Persique. — Le port de Gamron	130
Gravure tirée des « Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales par le S ^r Jean-Albert de Mandelslo ». Amsterdam, 1727.	
Pallu arriva à Gamron (on dit encore Ormuz ou Bandar-Abbas) le 30 oct. 1662. V. p. 131.	
11. Inde. — La ville de Surat	136
Gravure tirée de Mandelslo, <i>op. cit.</i>	
Pallu a fait quatre séjours à Surat : une fois à chacun de ses trois voyages d'aller, une fois à son premier voyage de retour. V. pp. 137, 182, 248, 416.	
12. Siam. — La ville d'Ayouthia	160
Gravure tirée de Mandelslo, <i>op. cit.</i>	
Pallu est arrivé pour la première fois à Ayouthia le 27 janvier 1664. Il y fit trois séjours d'un an chacun environ 1664-1665, 1673-1674, 1682-1683. V. pp. 160, 270, 421.	
13. Plan du terrain acheté à l'Evêque de Babylone en 1663	200
D'après un plan exécuté en 1783 et conservé aux Archives Nationales. S. 6885.	
L'acte de cession, du 16 mars 1663, fait mention de « tous les emplacements, maisons, logements et bâtimens « dudit Seigneur Evêque, situez audit Saint-Germain, « tant à ladite rue de la Frenaye ou petite Grenelle, der- « rière les Incurables, qu'en la rue du Bacq, consistans « principalement en trois corps de logis qui font face sur « ladite rue du Bacq, dont l'un est sur le derrière avec « un jardin... les deux autres sur icelle rue du Bacq en « forme de pavillon... et aussi consistans en trois autres « petits corps de logis en fonds l'un de l'autre sur ladite « rue de la Frenaye ou petite Grenelle, avec deux petits « jardins : le tout que ledit Seigneur Evêque occupe à « présent et qui ont leurs aspects, sçavoir : celui de devant « sur le marais des Incurables et l'autre sur ledit jardin « joignant le derrière desdits deux corps de logis de la « rue du Bacq. »	
Une expédition sur parchemin de l'acte notarié de cession est aux Archives Nationales. Section historique. Carton S. 6866, liasse I, n° 11.	
En bas : reproduction d'un dessin au crayon de M. Gua- lino ; « les deux corps de logis sur icelle rue du Bacq en	

forme de pavillon ». Ils existent encore, mais englobés dans des bâtiments de construction postérieure. Même orientation que dans le plan ci-dessus. La rue du Bacq est figurée par une ligne de grès. Façade principale et porte cochère (act. bouchée) orientée au Sud.

14. Fac-similé de l'écriture de Mgr Pallu 224

Archives du Séminaire des Miss. Etrang. Volume 1536.

Approbation du registre des recettes et dépenses de 1661 à 1670. L'écriture et la signature de Pallu sont ici d'une très belle facture et révèlent un tempérament sain et équilibré. Il faut ajouter qu'elles ont rarement la même perfection, à cause de la hâte avec laquelle il est obligé d'écrire.

En bas : Signatures des missionnaires partis en 1681 avec Mgr Pallu, effectuant son troisième voyage.

Archives du Séminaire des Missions Etrang. Volume 136, p. 603 :

Jean Pin, prestre du diocèse de Nevers.

François Lefebvre, prestre du diocèse de Rouen.

Charles Maigrot, prestre du diocèse de Paris.

Jean-Louis Sarrante, prestre du diocèse d'Acqs [Dax].

Artus de Lionne, prêtre du diocèse de Rome.

Anne Lecourt de Mondory, prestre du diocèse de Clermont.

Jean-Claude Sicard, prêtre du diocèse d'Aix.

Jacques Delespinasse, prestre du diocèse d'Auxerre.

Gabriel Delavigne, sous-diacre du diocèse d'Esvreux.

Nicolas Gervaise, cler du diocèse de Paris.

Ils déclarent avoir prêté le serment d'obéissance aux Vicaires apostoliques, prescrit par le décret de la S. C. de la Propagande du 29 janvier 1680 à tous les missionnaires du Tonkin, de la Cochinchine, du Cambodge, du Siam et de la Chine, et permis par Louis XIV à ses sujets. V. p. 379.

15. Le Cap de Bonne-Espérance 236

Gravure tirée de Mandelslo, *op. cit.*

Pallu a séjourné au Cap, pendant son deuxième voyage, du 8 novembre 1670 au 2 janvier 1671. V. p. 236.

16. Signature et sceau de Mgr. Pallu 240

Archives du Séminaire des Miss. Etrang. Volume 102, p. 275.

Le sceau, en cire rouge recouverte d'un carré de papier mince, est aux armes de Pallu : « D'argent au palmier de sinople sur une terrasse du même, accosté de deux mouchetures d'hermine de sable. » Ce sont les armes de la famille. V. p. 15, n. 4.

Ce document, expédié du Cap de Bonne-Espérance à Brindeau et Deydier, missionnaires au Tonkin, leur conférait les pouvoirs de Provicaires apostoliques.

- | | Pages |
|---|-------|
| 17. L'île de Madagascar | 244 |
| Gravure tirée de Mandelslo, <i>op. cit.</i> | |
| Pallu a débarqué à Fort-Dauphin, le 14 février 1671, y est demeuré jusqu'au 14 août. V. p. 242. C'était pendant son deuxième voyage. Durant son troisième et dernier voyage, il passa en vue de la grande île (7 août 1681), mais n'y aborda pas. V. p. 414. | |
| 18. Java. — La ville de Bantam | 256 |
| Gravure tirée de Mandelslo, <i>op. cit.</i> | |
| Bantam, capitale du royaume du même nom dans l'île de Java (Indes néerlandaises). Aujourd'hui ruinée. | |
| Pallu s'arrêta à Bantam, au cours de son deuxième voyage (30 mars-27 juin 1672). V. p. 257. | |
| 19. Iles Philippines. — La baie de Manille | 300 |
| Gravure tirée de Mandelslo, <i>op. cit.</i> | |
| Pallu fut jeté par la tempête aux Philippines, le 17 octobre 1674, et y fut retenu jusqu'au 1 ^{er} juin 1675. V. p. 300. | |
| 20. Portrait de Mgr Pallu | 380 |
| Bibliothèque Nationale. Cabinet des Estampes N° 2 gravé par Nicolas de Larmessin en 1672. | |
| 21. Portrait de Mgr Pallu | 384 |
| A la Bibliothèque Nationale. Cabinet des Estampes. N° 2. | |
| Les mots de la légende : « Luy fit quitter ces lieux sou-
« vent malgré so naage » font supposer que la gravure a
été exécutée après la mort de Pallu. | |
| Portrait assez médiocre, qui donne à Pallu une attitude
conventionnelle et quelque peu théâtrale. Nous ne le repro-
duisons ici que parce qu'il est le seul portrait en pied que
nous lui connaissions. V. p. 381. | |
| 22. Inscription sur la pierre du tombeau de Mgr Pallu
à Mo-yang | 458 |
| Le tombeau, de style chinois, comportait, en arrière et
taillée dans la colline, une excavation revêtue d'un mur
de chaux et fer à cheval et en plan incliné ; en avant,
un espace uni et pavé de dalles de granit, clôturé par une
enceinte circulaire en briques. | |
| La pierre, reproduite par notre gravure, est en granit
verdâtre, haute d'environ 75 centimètres. | |
| Traduction du texte chinois : | |
| <i>Ligne médiane :</i> | |
| Monument funéraire en l'honneur du vénérable Maître
Fang, Docteur de la Religion d'Occident. | |

Les deux lignes de droite :

François, de la ville de Tours au royaume de France, âgé de 61 ans, est entré en Chine en l'année *Koui-hai* ; il est décédé le 21^e jour de la 9^e lune de l'année *Kia-tze*, à l'oratoire de Moyang (29 octobre 1684).

Dernière ligne de gauche :

Erigé par ses disciples Yèn, Tang et autres, le 6^e jour de la 12^e lune de la 23^e année de l'empereur Kang-hi (10 janvier 1685).

Entre la ligne de gauche et la ligne médiane :

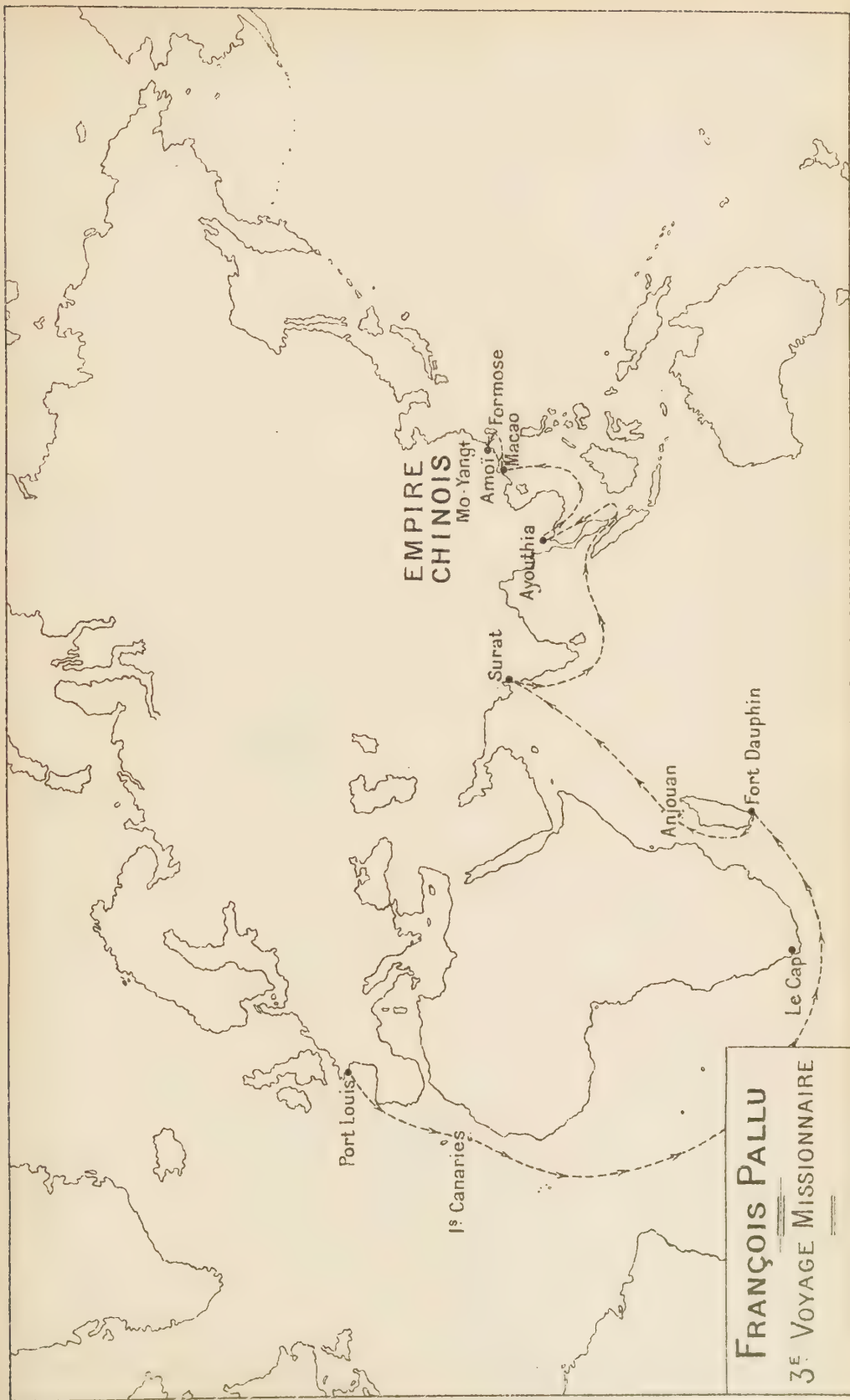
Restauré par le missionnaire Kiou (le P. Sautel, dominicain) en la 4^e lune de la 2^e année de l'empereur Kouang-su (mai 1874).

N. B. — Mgr Pallu est entré en Chine en janvier 1684 et décédé en octobre de la même année. On ne sera pas étonné de trouver, dans l'inscription chinoise, les dates d'entrée et de mort placées dans deux années différentes (*Koui-hai* et *Kia-tze*), si on se rappelle que l'année chinoise commence vers le 15 février. V. p. 451.





FRANÇOIS PALLU
DEUXIÈME VOYAGE MISSIONNAIRE
ET
VOYAGE AUTOUR DU MONDE



FRANÇOIS PALLU
3^E VOYAGE MISSIONNAIRE



FRANÇOIS PALLU

Les Territoires de sa Mission

- 1^o en 1659, le Tonkin, avec 5 prov. chinoises (Yunnan, Koei-Tchéou, Hou-Kouang, Se-Tchouen, Kouang-Si) et le Laos
- 2^o en 1680, le Fo-Kien, avec 8 prov. chinoises (les 5 précédentes, qui sont soulignées sur la carte, plus Kiang-Si, Tché-Kiang, Kouang-TOUNG). Formose, Hainan: en outre l'Administration générale de la Chine

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	9
CHAPITRE PREMIER. — La famille. L'éducation (1626-1651) ..	13
CHAPITRE II. — La vocation missionnaire	24
CHAPITRE III. — Obstacles et délais	30
CHAPITRE IV. — Le Vicaire Apostolique	40
CHAPITRE V. — La consécration épiscopale	51
CHAPITRE VI. — Les Pouvoirs et les Instructions	59
CHAPITRE VII. — Recrutement et préparation des Missionnaires ; le départ (1659-1661)	69
CHAPITRE VIII. — Le premier voyage missionnaire (1662-1663). De Marseille au Siam par la Turquie et la Perse. — I. De Marseille à Tauris	99
CHAPITRE IX. — Le premier voyage missionnaire (<i>suite</i>). — II. De Tauris à Surat	120
CHAPITRE X. — Le premier voyage missionnaire (<i>suite et fin</i>). — III. De Surat à Ayouthia.	142
CHAPITRE XI. — Premier séjour au Siam (1664)	162
CHAPITRE XII. — Premier retour en Europe (1665-1667).	177
CHAPITRE XIII. — Le Vicaire Apostolique en Europe (1667-1670)	192
CHAPITRE XIV. — Le deuxième voyage missionnaire (1670-1673). De Port-Louis au Siam	229
CHAPITRE XV. — Deuxième séjour au Siam (1673-1674).	271
CHAPITRE XVI. — Le Voyage autour du Monde (1674-1677).	295
CHAPITRE XVII. — Le dernier séjour en Europe (1677-1681).	324
CHAPITRE XVIII. — Le Portrait de Pallu	380

	Pages
CHAPITRE XIX. — Le Dernier Voyage (1681-1684)	411
CHAPITRE XX. — En Chine. La mort (1684)	444
CONCLUSION	463
APPENDICE	468
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	470
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES	483
TABLE DES GRAVURES	493

Vu, le 16 janvier 1934

Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

L'Assesseur,

J. VENDRYÈS.

Vu

et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Signé : CHARLETY.

IMP. SAINT-DENIS. — NIORT.

